

1  
1885

# LE RÈGNE

DE

# JÉSUS-CHRIST

REVUE ILLUSTRÉE

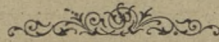
DU MUSÉE ET DE LA BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUES

DE PARAY-LE-MONIAL

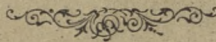


PAR UNE SOCIÉTÉ D'ÉCRIVAINS ET D'ARTISTES

AVEC LE CONCOURS DE PLUSIEURS SAVANTS ECCLÉSIASTIQUES ET RELIGIEUX



TROISIÈME ANNÉE. — 1885



### ON S'ABONNE :

- A Paris, Librairie Haton, rue Bonaparte, 35.
- Lyon, Librairie Briday (Delhomme et Briguet suc<sup>rs</sup>), avenue de l'Archevêché, 3.
- Lyon, Librairie Ed. Ruban, place Bellecour, 6.
- Marseille, M<sup>lle</sup> Rosa Michel, rue de l'Académie, 32.
- Lille, Bergès, 2, rue Royale.
- Grenoble, M<sup>lle</sup> E. de Montchenu, place des Tilleuls, 11.
- London, W. Burns & Oates, Granville mansions, 28, Orchard st.
- Madrid, Librería de Tejado, calle del Arenal, 20.
- Utrecht, veuve J.-R. Van Rossum, libraire.
- Vienne, librairie Gerold, place Saint-Etienne (Autriche)
- Paray, chez M. Robardet, rue de la Visitation, 13.
- Paray, chez Madame veuve Drago, en face de la Chapelle.

## SOCIÉTÉ DES FASTES ET DES MONUMENTS

---

**BUT DE LA SOCIÉTÉ :** Attirer l'attention, par le moyen des faits et des monuments, sur le fait immense du *Règne de Jésus-Christ par la sainte Eucharistie*, sur son étendue, sa profondeur, son universalité ; sur son influence, ses moyens, ses résultats dans le passé ; comme sur sa vitalité et sa dilatation dans le présent et l'avenir.

**ORGANISATION :** *Membres* fondateurs et coopérateurs. — Comités locaux correspondant avec celui de Paray.

*Réunions particulières* organisées tant en France qu'à l'étranger. — *Réunions générales* auxquelles sont invités les principaux membres fondateurs et les Comités.

Pour être admis dans cette Société :

Donner son nom (avec son adresse) au Directeur de Paray-le-Monial. Pour les Comités locaux, s'entendre avec leurs présidents respectifs. Les dames peuvent en faire partie.

Concourir par recherches, études, travaux, à la publication des monuments et des faits eucharistiques ; ou, par secours pécuniaires, aider à leur reproduction et à leur divulgation ; ou encore contribuer par dons d'objets ou de livres à enrichir le Musée et la Bibliothèque de Paray. Le tout, en vue de manifester les miséricordes du Sacré-Cœur de Jésus dans la sainte Eucharistie.

---

---

### TRAVAUX PENDANTS EN ÉLABORATION

---

1° *Des Cartes murales* des Fastes et des Miracles sont en préparation pour la France, l'Espagne, l'Italie et les Pays-Bas. Ces cartes, destinées à l'instruction religieuse des enfants chrétiens, leur révéleront facilement les splendeurs du Saint-Sacrement.

2° *Des Conférences sur le Règne Eucharistique* se préparent, dans les principaux centres.

3° *Des Expositions spéciales sur les Monuments inédits* reproduits par la Société des Fastes.

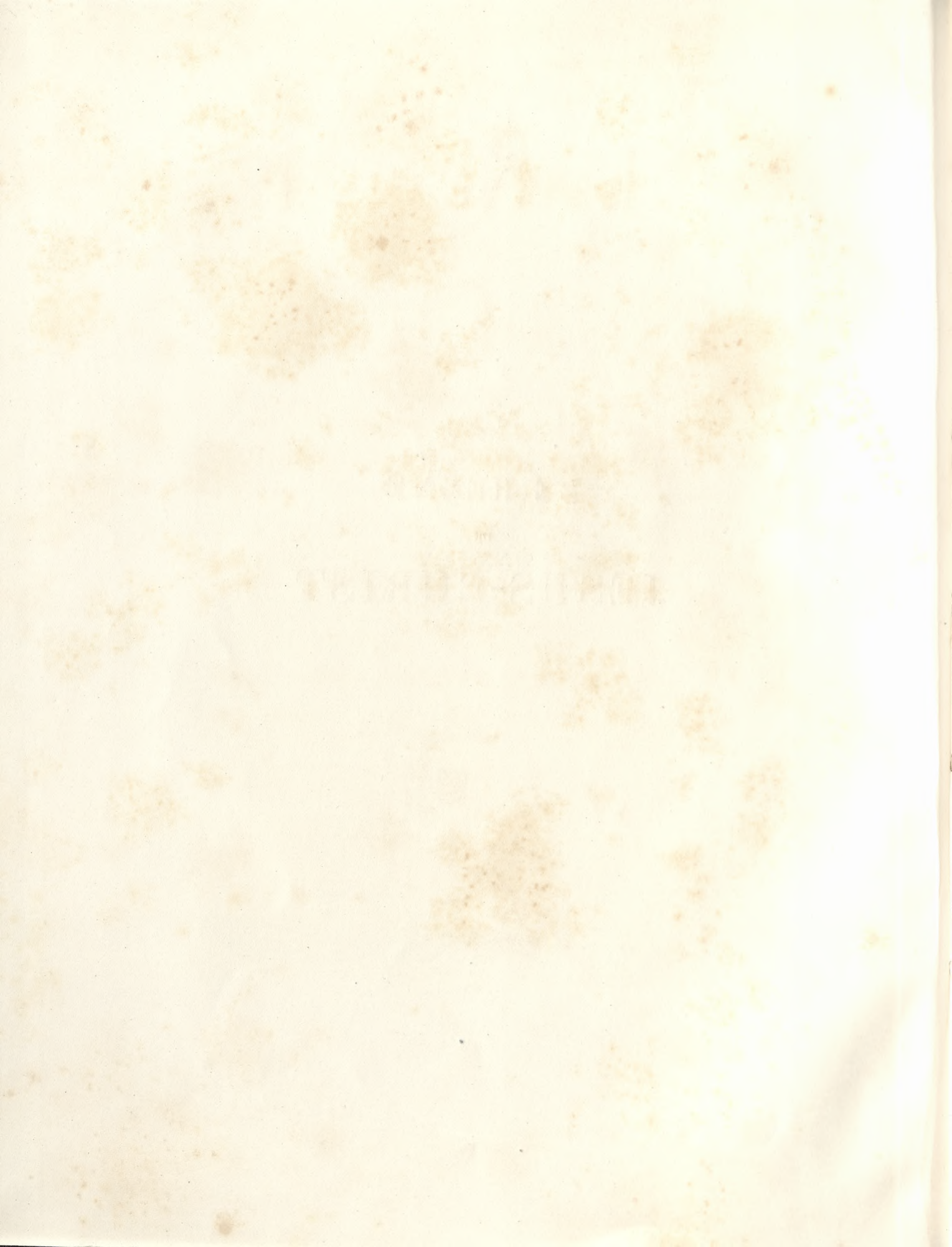
---

---

*Le Catalogue général des Miracles du Saint-Sacrement*, dressé par l'Œuvre de Paray, vient de paraître. PRIX : 6 francs pour la France, 8 francs pour l'Étranger.

51-1  
22

LE RÈGNE  
DE  
JÉSUS-CHRIST



# LE RÈGNE

DE

# JÉSUS-CHRIST



REVUE ILLUSTRÉE

DU MUSÉE ET DE LA BIBLIOTHÈQUE EUCHARISTIQUES

DE PARAY-LE-MONIAL



PAR UNE SOCIÉTÉ D'ÉCRIVAINS ET D'ARTISTES

AVEC LE CONCOURS DE PLUSIEURS SAVANTS ECCLÉSIASTIQUES ET RELIGIEUX



TROISIÈME ANNÉE. — 1885.

Que crains-tu ? Je règnerai  
malgré Satan, et tous ceux  
qui s'y opposent.

*N. S. à la Bienheureuse,  
en 1689.*

Enfin, il règnera, ce divin  
Cœur, malgré tous ceux qui  
voudront s'y opposer, et Satan  
demeurera confus avec tous  
ses adhérents.

*La Bienheureuse. Lettre CXIV,  
de 1690.*



Je n'en doute pas, le monde  
entier est fait pour croire  
au Christ et pour s'identifier  
dans l'Unité de la catholique  
Église...

C'est à l'Église et à son  
Christ que le Seigneur a dit :  
« Je te donnerai pour héri-  
tage les Nations, l'étendue  
de la Terre pour Royaume. »

*Saint Léandre, Concile de  
Toledo III<sup>e</sup>, 589.*

VICIT LEO DE TRIBU JUDA, EX RADICE DAVID! (Apoc. 5. 5.)

THE RECORDS  
OF THE  
JESUS CHRIST



Co. 363 / 1885  
3



# LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

---

## L'ŒUVRE DU RÈGNE

---

### ÉTAT DES ŒUVRES-SOCIALES

DONT LE CENTRE DE GROUPEMENT EST A PARAY

---

*Préambule et rapport présentés à la troisième section des Œuvres-Sociales de la douzième Assemblée générale des Catholiques du Nord et du Pas-de-Calais, tenue à Lille, du 12 au 16 novembre 1884; par M. le baron de MARICOURT, secrétaire général de notre société.*

#### I. — PRÉAMBULE <sup>1</sup>

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de représenter auprès de vous la *Société du Règne de Notre Seigneur Jésus-Christ et des Œuvres-Sociales-Eucharistiques* dont le centre est à Paray-le-Monial.

Notre premier titre paraît à beaucoup, chose mystique et peu définie, et la plupart d'entre vous se demandent pourquoi je me présente à la section des *Œuvres-Sociales*, au lieu d'aller à celle des œuvres de Foi et de Prière.

(1) NOTE DE LA RÉDACTION. — Cette partie seule a pu être lue à la deuxième Commission de l'Assemblée, surchargée de travaux. Il était très important de montrer que les œuvres de notre société *bien qu'eucharistiques restent éminemment sociales*. Il nous semble que M. de Maricourt a bien réussi à le prouver.

Ma réponse est simple : notre œuvre est purement et essentiellement *sociale*.

Témoin de l'abondance des travaux qui surchargent la troisième section, j'ai retiré le rapport, trop long, quoique concis, où j'expliquais de mon mieux le but, le moyen d'action, l'état actuel de l'œuvre et les espérances prochaines et lointaines.

Venu de Paray-le-Monial à Lille pour vous parler de nos œuvres, et n'ayant que quelques instants pour le faire, je me bornerai à déposer dans vos âmes *notre idée première*; elle y grandira et portera des fruits. Dieu qui fait germer la graine emportée au hasard par l'oiseau ou le vent qui passe, ne sera pas plus rigoureux pour la pensée née dans la capitale terrestre de son amour, et apportée par un catholique, du tombeau de la bienheureuse Marguerite-Marie, dans la terre féconde du catholicisme Lillois.

Un des chefs les plus vaillants de la grande armée dont nous sommes fiers d'être d'humbles soldats, M. Harmel, disait naguère à Paray-le-Monial : « *L'heure est venue de montrer le Christ-Social.* »

C'est le Christ-Social que les œuvres de Paray-le-Monial ont pour but de montrer, c'est le *Christ-Roi!*

Il y a des heures solennelles dans l'histoire du monde; aujourd'hui toutes les institutions humaines semblent forcées par une puissance inéluctable à se broyer les unes les autres; que seront-elles demain? Nul ne saurait le dire, mais tous sentent, dans ce chaos, comme un *travail d'enfantement*, et tous sont dans l'attente : d'un *ordre de choses nouveau*.

Entraînés vers des abîmes, nous regardons avec inquiétude de tous côtés, autour de nous, cherchant d'où peut nous venir *le salut-social*. Interrogeons l'histoire du monde, elle nous répondra. Des nuées de témoins surgiront par milliers à toutes les heures des siècles chrétiens et de tous les points de l'espace; des voix s'élèveront de tous les monuments de la pensée, des arts, de la littérature, pour proclamer le salut social : *dans le Christ Roi!*

Le salut que nous cherchons est dans la royauté-sociale du Christ.

Jésus-Christ a dit à la bienheureuse Marguerite-Marie en 1689. « *Je règnerai malgré mes ennemis.* »

C'était venir revendiquer *le salut*, par sa royauté à l'aurore de nos jours d'épreuve et de persécution, comme il l'avait voulu expressément inscrite au



sommet de sa croix, au jour de sa douloureuse passion ; c'était montrer le port à l'humanité pour le jour où, contrainte par l'excès même de ses maux, et forcée par l'instinct de vivre, elle viendra se jeter à ses pieds, lui criant : « *Seigneur nous périssons !* »

— La restauration du règne-social-eucharistique de Notre Seigneur Jésus-Christ, voilà notre œuvre de Paray.

Vous me direz, messieurs, que le Règne de Notre Seigneur est le but final de toutes les œuvres innombrables nées du grand combat pour le bien ?

Sans doute, mais un grand nombre d'arts et de métiers divers concourent à la construction d'un même édifice ; nous, nous montrons *le plan final de cet édifice*, résultat de tant d'efforts combinés, et le Seigneur, sans lequel tous nos efforts seraient vains, *bâtira l'édifice lui-même*.

Peut-être, me direz-vous encore que la royauté du Christ est un dogme mystique, et qu'elle ne s'exerce que sur les âmes ?

Il y a treize siècles, un petit peuple sauvage, simple vague de l'Océan humain qui roulait tumultueusement sur le vieux monde, écrivait cinq mots en tête de sa loi barbare :

« Vive le Christ qui aime les Francs ». Et, portée en haut par ces cinq mots, comme l'âme par la prière, la petite nation sauvage est devenue le soldat de Dieu, la fille aînée de l'Eglise, la grande France, dont la vitalité sociale est si grande, qu'elle ne peut même pas se suicider !..

J'espère, messieurs n'avoir pas abusé de vos instants, mais je n'ai même pas abordé la question de nos moyens d'action.

Je n'ai parlé, ni de la Revue, organe de la société du Règne, ni des sociétés des Fastes-Eucharistiques, établies aujourd'hui en France, en Italie, en Belgique, bientôt en Espagne, en Hollande et en Allemagne, ni du concours que la société va ouvrir pour 1889 ; mais je serai heureux de donner des explications à qui me fera l'honneur de m'en demander, et j'ose prier le congrès de bien vouloir voter le vœu suivant :

« *Les catholiques du Nord et du Pas-de-Calais réunis en assemblée générale, déclarent s'associer à la pensée de restauration du Règne social-eucharistique de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'où est né le groupe d'œuvres de Paray-le-Monial et expriment le vœu que ces œuvres soient étudiées et établies parmi eux.* »

## II

Voici maintenant le Rapport sur l'état de notre société :

VICIT LEO DE TRIBU JUDA, EX RADICE DAVID !

Faire voir ce que fut l'humanité, ce qu'elle peut être, ce qu'elle est quand elle se livre à la conduite du *Christ-Roi* ; ce qu'elle sera, quand, contrainte par l'excès même de ses maux, elle viendra se jeter à ses pieds lui criant : « *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons* » ; disposer les âmes à ce retour ; dire aux peuples où ils doivent porter leurs regards.

Voilà le but *social* de la *Société du Règne de Jésus-Christ*.

Les études inaugurées et celles qui vont être provoquées par la Société que j'ai l'honneur de représenter, auront pour résultat de montrer que *tous les problèmes sociaux qui tourmentent notre époque* : Paix sociale ; droits ; intérêts ; libertés du foyer, de l'atelier, de l'agriculture ; instruction publique, et le reste : *ne peuvent être résolus qu'à la lumière projetée par la doctrine intégrale du Règne de Jésus-Christ*.

Supposons, par exemple, qu'il s'agisse de déterminer, en vue de jours meilleurs, les vraies conditions d'une monarchie ou d'une république chrétienne. Interrogeons une tombe royale, comment l'entendait celui que nous pleurons, quand il disait : « *Je ne dois rentrer en France que pour faire régner Dieu.* » Ou frappons à la tombe du chef de l'Equateur, tué en disant : « *Dieu ne meurt pas !* »

Il ne s'agit pas de trouver dans quelle mesure la royauté ou l'autorité humaine, en tant que chrétienne, relèvent de la royauté de Jésus-Christ. Y mettre une mesure quelconque serait verser du premier coup dans l'*erreur du Libéralisme*. — Ce qu'il faut déterminer par l'absolu des principes et le relatif des circonstances, c'est en quoi une telle monarchie, ou république, *peut* et par conséquent *doit* servir la Monarchie du CHRIST.

Vers le but ainsi défini, la même Société s'est avancée dès son premier jour, et s'avancera par degrés.

1° Son premier pas fut la création d'une *Bibliothèque Eucharistique*, fondée en 1875 ; comptant aujourd'hui 5.000 volumes. Il s'agissait de réunir sur un point qui semblait désigné d'avance, des matériaux de recherches, tendant à la connaissance *exacte* de Jésus-Christ et de son *action sociale* à travers les siècles, si intimement liée à sa présence réelle dans nos sacrés tabernacles.

2° Ce premier soin réalisé fit comprendre l'utilité de collections d'un autre genre, à l'aide desquelles il fut donné de se rendre compte des hommages déjà rendus par les siècles écoulés, et les radieuses espérances que le passé nous lègue pour l'avenir. — De là, la fondation qui suivit, à trois ans de distance, d'un *Musée Eucharistique*.

Il nous a suffi de quatre ans pour pouvoir offrir aux pèlerins un but de visite pieuse, qui excite vivement leur intérêt, et leur découvre des perspectives de nature à fortifier leur foi et à relever leur courage chrétien. L'exposition de la salle des miracles, en particulier, a déjà fait, de simples curieux, de véritables *convertis sur place*. — Ceux qui ont aménagé les salles en ont eux-mêmes

recueilli comme une *subite illumination*. L'idée du Règne leur a apparu ce qu'elle est : EN MARCHÉ, avec les gloires progressives de la doctrine, de l'apologétique et de la consommation du plan divin par l'amour du Sacré-Cœur!

3° LA REVUE DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST, organe de la bibliothèque et du Musée Eucharistique, mise à l'étude de ce qu'il nous appartient, aux jours que nous traversons, de tenter à nouveau pour la défense et la glorification de notre Etendard traditionnel, inaugure sa troisième année.

Elle a inscrit à l'heure présente, environ 600 abonnés, dont quelques-uns seulement ont déjà manqué de constance. Mais, la presque totalité se prépare et même s'engage à nous suivre pour la première période de six ans. Ils acquièrent ainsi une qualité nouvelle, celle de nos associés. Ils contractent, avec nous, alliance avec des œuvres apostoliques du plus grand avenir.

L'abonnement de la Revue, que tout le monde reconnaîtra sans proportion avec les frais de revient, n'est pas destiné à les couvrir. A mesure que les rentrées s'opèrent, on en applique le montant à l'une des œuvres principales de cette Propagande Romaine, dont la récente spoliation excite votre profonde indignation.

On comprendra donc, que nous ne nous occupons du nombre des abonnés qu'au point de vue d'un bien que nous espérons leur faire, et d'un autre bien auquel nous désirons les associer. Affranchis, du reste, de la loi qui pèse plus ou moins sur toutes les autres publications, et que saint Paul formule dans ces termes : « Dites-nous des choses qui nous plaisent », nous conservons le droit de dire ce qui doit servir à la grande cause à laquelle nous nous sommes voués.

La Bibliothèque et le Musée ayant répondu à un premier intérêt de concentration, la diffusion se fait déjà par la Revue. Elle devra se faire encore davantage par les secours empruntés aux Sociétés des Fastes-Eucharistiques. — Ainsi se rattachent les unes aux autres les différentes œuvres de Paray-le-Monial : la création de la bibliothèque a amené celle du Musée; la Société du Règne de Jésus-Christ met en œuvre les matériaux rassemblés dans ces deux collections; la Revue en est l'organe de publicité; et les Sociétés des Fastes en sont pour ainsi dire, l'expansion dans le monde entier, et ses sources intarissables de faits et de documents probants.

4° Quel est le but des SOCIÉTÉS DES FASTES-EUCHARISTIQUES. Quel est leur moyen d'action, quel est leur méthode, c'est ce que nous allons étudier aussi rapidement que possible :

*L'Eucharistie est la force-vie sociale qui maintient l'humanité régénérée en marche et la fait agir dans des cercles de puissances toujours plus vastes. Elle est la vie-sociale, la vraie vie du monde! — Aller chercher cette vie dans les histoires des peuples, des diocèses, des églises particulières, dans les biographies des hommes célèbres, dans les vies des Saints, dans les œuvres et les institutions dans les édifices publics et privés, dans les bibliothèques et les collections; la faire sortir de l'obscurité et de l'oubli pour la mettre en pleine lumière; la faire voir donnant à l'Eglise, et dans l'Eglise aux individus et aux peuples qui ont eu le Don de Dieu, une perpétuelle jeunesse, une expansion irrésistible de civilisation et de progrès; en un mot, montrer d'âge en âge, par l'univers chrétien, admirablement réalisée, la divine promesse : « Veni ut vitam habeant et*

*abundantius habeant* » : Voilà le but des Sociétés des Fastes-Eucharistiques : c'est l'*Histoire-sociale et nationale de l'Eucharistie* dans le passé.

Leur moyen d'action est de créer dans chaque nation un *centre d'action nationale*, formé d'hommes adoptant ce but, et prêts à tous les dévouements pour amener ce résultat.

Il n'est aucun diocèse du monde catholique qui n'ait d'immenses matériaux enfouis ou ignorés qui, publiés, rediraient la gloire et la force de l'Eucharistie ; aucun diocèse qui ne possède des prêtres instruits, des religieux, des savants, des artistes, des archéologues, prêts à employer ces matériaux pour mettre en lumière les bienfaits Eucharistiques. Que faut-il ? Un homme d'initiative, de résolution et de constance ; autour de lui de la générosité et du dévouement ; et dans chaque nation catholique il s'en trouve encore, car dans chaque nation catholique *il y a encore des hommes qui communient*.

Notre appel a déjà été entendu de divers côtés. Turin, la ville du Saint Sacrement, a maintenant sa Société des Fastes organisée et au travail. D'autres centres se forment ou sont en voie de formation, en France et à l'étranger.

Il est inévitable, que des hésitations, des doutes, des lenteurs ne se produisent, mais il est aussi certain que quelques pays se mettront en avant, réussiront et entraîneront les autres par leur exemple.

Et peu à peu, à mesure que s'étendront les Sociétés des Fastes, apparaîtra dans toute sa lumineuse clarté, se dégageant de tous les monuments de la pensée, des arts, de la littérature, cette vérité : L'EUCARISTIE, *source de toute charité active à tous les degrés de l'échelle sociale*, est notre vraie vie, notre unique vie-sociale ; et l'écrasant témoignage de cette vérité portera la conviction dans les esprits. *L'individualisme et l'égoïsme, nés de l'oubli du tabernacle*, nous rongent ; il faut se hâter de remettre les Sociétés dans les mains, ou mieux, dans le Cœur de leur Sauveur et Roi.

5° En parlant de la Revue du Règne de Jésus-Christ, nous avons nommé une *période de six ans*. Cette période, qui doit se terminer en 1889, date dont il est inutile de faire ressortir l'opportunité, correspond à la préparation, par la Revue d'un CONCOURS qui sera de nature à *concentrer* de nouveau, pour une nouvelle diffusion ultérieure, les généreux efforts que nous aurons eu le bonheur de susciter.

Des prix de 10.000, 5000, 1000 francs, des accessits de 500 francs, ou représentés par la première collection de la Revue, seront offerts en dons à tous les concurrents sérieux.

Le *programme des sujets* sur lesquelles on est admis à concourir sera communiqué à quiconque le demandera. La Revue, au cours de son année présente, entretiendra plus longuement ses lecteurs de ce sujet.

La Société du Règne de Notre Seigneur Jésus-Christ et des Œuvres-eucharistiques de Paray-le-Monial, dont je viens de vous exposer le but d'ensemble et les moyens d'action, ambitionne avant tout, Messieurs, votre flatteuse et encourageante adhésion collective. — Elle sera heureuse de recueillir aussi parmi vous, le plus grand nombre possible d'associés effectifs.

Pour être *associé au Règne de Jésus-Christ*, il suffit de s'abonner pour une période de six ans, à la Revue du Règne, au prix de 10 fr. par an. (12 fr. pour l'étranger).

Pour être *membre actif de la Société des Fastes-Eucharistiques*, il suffit de donner son nom, soit au Comité central de Paray, soit au centre établi, le plus proche, et de contribuer à rechercher, acquérir, reproduire les monuments, les faits, les traditions propres à mettre en lumière les forces-vives de l'Eucharistie, et les hommages dont elle a été l'objet; le résultat de ces travaux sera envoyé soit à Paray, soit au Comité local, s'il existe. La création de ces Comités doit être provoquée autant que possible.

La Bibliothèque et le Musée de Paray recevront avec reconnaissance les dons particuliers qui pourraient leur être faits, et se proposent de les faire servir à un intérêt qui ne sera plus le nôtre exclusivement, surtout à l'heure prochaine où le Directeur propriétaire va se déssaisir pour constituer légalement et solidement une propriété collective.

Baron L. DE MARICOURT,

*Secrétaire général, et Représentant de la Société du Règne  
auprès des Congrès Catholiques.*

Lille, 14 novembre, 1884.

VŒU DU CONGRÈS DE LILLE. — A la suite des explications verbales données par M. de Maricourt et par le R. P. Deschamps, l'admirable apôtre de « *l'Alliance du Sacré; Cœur de Jésus* », le Congrès de Lille a émis le vœu suivant: Le Congrès « *Considérant que la restauration du RÈGNE SOCIAL DU CHRIST est la seule solution de toutes les questions qui troublent notre époque, et le but final de TOUTES les œuvres catholiques, — Considérant l'importance des œuvres groupées à Paray-le-Monial autour du Cœur de Jésus, et qui ont pour objet DIRECT la restauration de son règne. — Emet le vœu que tous les catholiques étudient ces œuvres, et les secondent de tout leur pouvoir* ».

#### INSTALLATION DU COMITÉ DES FASTES-EUCHARISTIQUES-BELGES

Le 19 novembre 1884, s'est tenue à Gand, en la présence de M. le baron de Maricourt, la première réunion du Comité central des Fastes-Belges. Le bureau permanent siégeant à Gand, est composé de: Mgr Van Den Berghe, protonotaire apostolique, *président*; le comte d'Alcantara; *vice-président*; le R. P. Etienne Schoutens, Recollet, le baron Kervyn de Volkaersbeke, et M. Arthur Verhaegen, *secrétaires*.

Le centre spirituel est fixé à Berghem-les-Anvers, dans la première basilique belge érigée à la gloire du Sacré-Cœur.

Dans cette séance, la première esquisse d'une carte des Miracles-Eucharistiques-belges, tracée par le R. P. Schoutens, a été approuvée par le bureau.

Cette carte, va être imprimée dans le genre de la carte italienne, dressée par le Comité de Turin.

Nous enverrons, *aux membres-correspondants des Sociétés des Fastes, et sur leur demande expresse*, ces esquisses incartées dans le CATALOGUE DES MIRACLES DU MUSÉE DE PARAY. (Prix du Catalogue: 1 fr.).

# HISTOIRE SOCIALE DU RÈGNE

---

## DU RÈGNE SOCIAL DE JÉSUS-CHRIST

ET DU TRIOMPHE DE LA SAINTE EUCHARISTIE AU TREIZIÈME SIÈCLE

---

### I

Le Règne de Jésus-Christ dans l'Eucharistie et par l'Eucharistie, tel est, dans sa substance, le but de la *Revue* qui se publie à Paray-le-Monial.

Nous croyons répondre à ce but, en montrant ce règne de l'Homme-Dieu atteignant, pour ainsi dire, son apogée, dans le siècle même où la fête publique du Saint Sacrement était instituée au sein de l'Eglise catholique. Le triomphe social de Notre Seigneur dans l'Eucharistie fut comme l'expression la plus vraie, le couronnement splendide, et en même temps, la récompense de cet admirable treizième siècle, qui mit Jésus-Christ au sommet de toutes ses gloires et de toutes ses tendances, autant que l'humaine faiblesse peut le comporter. Le même génie, Thomas d'Aquin, qui, avec Louis de France, Dominique de Gusman, et François d'Assise, domine ce grand siècle, composa la *Somme théologique*, un des monuments les plus grandioses élevés à la gloire du Verbe incarné, et l'*Office du Saint Sacrement*, chant sublime d'amour, dont résonnent depuis six siècles nos vieilles basiliques comme nos plus humbles chapelles.

Nous allons donc mettre sous les yeux du lecteur ces temps merveilleux du Règne de Jésus-Christ (1).

Il est beau de considérer les révolutions extérieures de l'histoire, qui ressemblent si bien, selon la pensée de saint Augustin, à un magnifique poème, dont les chants et les vers se forment successivement par le travail des siècles; mais il est encore plus beau de voir l'intelligence qui préside à tous ces événements, leur donne du sentiment et de la vie, en fait mouvoir les ressorts les plus secrets, est en un mot comme l'esprit qui agite cette masse, *mens agitat molem*. Car les doctrines marchent toujours à la tête des nations, et l'intelligence sera toujours la reine du monde.

Considérez les grands hommes et les grands peuples. L'orateur a son idée; amour de la patrie, voilà Démosthène; grandeur de Dieu au milieu des ruines et du néant de l'humanité, voilà Bossuet. Le conquérant a son idée; Alexandre travaille pour la gloire; César veut asservir l'univers à Rome, Rome elle-même à son génie. Charlemagne, législateur, politique et guerrier, agit surtout pour la vraie civilisation, et son esprit vit encore dans l'Europe chrétienne. La littérature et les arts ont aussi leur idée, comme il est facile de le voir, en parcourant les quatre grands siècles littéraires. Il en est de même pour les peuples, et soit qu'ils se passionnent pour le beau humain comme le Grec, soit qu'ils n'aient de désirs que pour la gloire de leur ville éternelle, comme le Romain, c'est toujours leur idée qui les immortalise aux yeux de la postérité. Plus donc un homme, plus un peuple, plus un siècle auront une idée haute, vaste et puissante, plus aussi ils seront dignes d'admiration, si toutefois l'énergie de la volonté correspond dans l'exécution à la puissance de l'idée directrice.

Or, à ce point de vue, dont l'expérience et la raison s'accordent à prouver la justesse, le XIII<sup>e</sup> siècle s'élève à une hauteur, à une majesté, à un éclat qui peut-être, n'a pas de supérieur dans l'histoire, si même il a un égal. Succédant à un grand nombre de siècles, qui avaient déjà développé l'idée

(1) M. de Montalembert, dans sa magnifique *Introduction à la vie de sainte Elisabeth*, a donné un aperçu du XIII<sup>e</sup> siècle. Certes, il nous eut été impossible de ne pas citer les mêmes faits; mais il eut été puéril et imprudent de vouloir imiter l'illustre écrivain. Notre plan est bien différent, ce nous semble. Son aperçu est principalement historique; il abonde en détails, c'est le chrétien qui parle, mais le chrétien laïque. L'exposition que nous ferons sera plus théologique, elle aura des idées plus générales, et dans notre humble sphère, c'est le prêtre surtout qui s'efforcera de parler.

chrétienne au sein des peuples de l'Occident, il vit régner en maîtresse cette même idée, la plus vraie, la plus généreuse, la plus civilisatrice qui puisse jamais guider l'humanité. Seule, elle jette de la lueur sur les faits de l'histoire; en y plaçant la figure sublime de Jésus-Christ, elle relie la terre au ciel, le temps à l'éternité, et fait converger tous les événements vers un but suprême, la béatification des élus et la gloire de Dieu.

Jamais peut-être, cette idée catholique ne fut comprise, et ne triompha d'une manière aussi complète qu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Dans l'ère des martyrs, il y eut plus de gloire extérieure, plus de sang répandu; mais le paganisme, bien que blessé à mort, trônait encore au Capitole, imprégnant de son venin toutes les institutions du peuple roi. Dans le siècle des Pères, il y eut peut-être un éclat plus grandiose, par la réunion de l'Orient et de l'Occident, de Rome et de Bysance sous le sceptre du Crucifié; mais le dogme n'avait pas atteint tout son développement, sa précision de détails dans la majestueuse beauté de son ensemble; un moment le monde presque tout entier s'étonna d'être arien.

Au temps de Charlemagne, toutes les glorieuses semences jetées sur notre terre par le puissant empereur étaient encore en germe, et n'avaient pas donné leurs rameaux et leurs fruits. Plus tard, sous la Réforme, l'horizon s'agrandit, il est vrai; la lutte entre la vérité et l'erreur, toujours si belle à voir, prend des proportions gigantesques; l'Amérique, cette terre vierge, tressaille sous les pas du missionnaire; mais hélas! la société chrétienne est scindée en deux camps. Luther pousse le cri de la révolte, et dès lors commença la série de ces révolutions religieuses et sociales, dont à cette heure les dernières fureurs ébranlent toute la terre. Seul le XIII<sup>e</sup> siècle apparaît intact dans ses principes, sinon dans toute sa conduite, ce qui n'est l'apanage d'aucun siècle sur cette terre. Alors tout est catholique, dogme, morale, institutions, société, rois et peuples; et si une hérésie s'élève, comme celle des Albigeois, pour réaliser la parole mystérieuse de l'Apôtre, « *oportet hæreses esse,* » l'Eglise est obligée de calmer les ardeurs de la société civile; tant elle est prompte à la frapper de son glaive, avant même que Pierre ne l'ait foudroyée de ses anathèmes.

Essayons de décrire cette vie intellectuelle et morale, qui alors pénétrait de toutes parts les peuples et les individus. Non pas que nous voulions jeter ainsi la pierre à notre siècle. Nous savons que toute la terre et tous les



siècles appartiennent au Seigneur. « *Domini est terra et plenitudo ejus* » — « *Christus heri, hodie et in sæcula!* » L'Eglise subsiste toujours; l'ordre de la charité exige même que nous aimions davantage ceux qui nous sont les plus proches par le temps et les lieux; il y a toujours des âmes à sauver; et pour les gagner, selon l'esprit de nos ancêtres dans la foi, il faut être de son siècle, autant que la loi de Dieu le permet, il faut l'estimer dans ce qu'il a de bon et d'utile, et s'approcher de lui pour le rapprocher de Dieu.

Et certes, lorsque nous voyons le génie européen promener son activité dévorante sur toutes les plages et sur toutes les mers; lorsque nous le voyons, à l'aide de la vapeur, attacher des ailes de feu à ses chars et à ses vaisseaux, déterminer d'avance dans l'espace le lieu que doit occuper un corps céleste, au moyen du fil électrique communiquer d'un pôle à l'autre avec la vitesse de l'éclair, étendre ses conquêtes des régions glacées du nord aux régions équatoriales, illuminer nos cités d'un feu nouveau; oui, nous savons apprécier notre temps et ses progrès. (1) Mais hélas! que le spectacle serait plus beau, si tous ces prodiges de la matière étaient subordonnés à la beauté de l'ordre intellectuel et moral, et surtout à la gloire de notre Dieu et de notre Père. Si donc nous voulons retracer la beauté des anciens jours, ce n'est pas par indifférence pour notre siècle; mais de même que l'enfant de noble race va jusqu'au sommet des montagnes, rechercher dans quelques pans de murailles en ruine une preuve de plus à l'illustration historique de sa famille; de même que l'enfant d'un grand peuple va sur les champs de bataille de ses pères chercher un souvenir de gloire du passé et un motif d'espérance pour l'avenir, de même à nous, enfants de l'Eglise catholique, il sera permis de rechercher les traces de cette glorieuse noblesse, qui n'a pas sa pareille sur la terre.

## II

Pour commencer, et bien que nous ne voulions nullement traiter ici de la partie politique de ce temps, il est nécessaire de jeter un coup d'œil général sur le monde à cette époque. Et d'abord au Vatican, dans cette Rome,

(1) Dans un récent opuscule, intitulé *Craintes et Espérances*, (Lyon, Briguet, avenue de l'Archevêché, 3), nous avons énuméré tous les motifs surnaturels d'espérance que nous fait concevoir notre époque.

la tête et le cœur de l'Eglise, Dieu avait placé des Pontifes dignes de représenter sa majesté sur la terre. Deux Papes surtout brillèrent d'un plus vif éclat sur ce rocher inébranlable, d'où Pierre ne cesse depuis dix-huit siècles de jeter ses filets sur tous les peuples; Innocent III, une des plus belles personnifications de la papauté et du moyen âge, et ce Grégoire IX, qui mourut presque centenaire, et dont l'indomptable énergie rappelle les plus beaux caractères de l'antiquité.

A côté de ces grands Pontifes paraissait le fameux Frédéric II, ce fier descendant des Hohenstauffen, réunissant dans sa personne les qualités les plus brillantes et les vices les plus monstrueux. Poète, artiste, parlant six langues, dotant ses immenses domaines des lois les plus sages, rapprochant dans ses palais de Sicile « les divers éléments de la civilisation germanique, italienne et orientale; » et d'un autre côté enfermé dans un honteux sérail, devançant Machiavel par son matérialisme politique, allié aux Sarrasins, cruel, fourbe, passant presque à juste titre pour un athée, mourant enfin assassiné par son propre fils, et vaincu dans ses desseins par la grande idée morale, qui gouvernait le monde. Dans le reste de l'Allemagne, les glorieuses maisons d'Autriche et de Bavière, Habsbourg et Wittelsbach, se préparaient à devenir les plus fermes appuis du catholicisme pour ces contrées; Cologne et Lubeck étaient au faite de leur influence, la célèbre Hanse étendait peu à peu son influence commerciale.

En Angleterre, les libertés nationales se fondaient, par la création de cette grande charte, œuvre encore plus de l'Eglise que de la nation, et qui était une réhabilitation des lois de saint Edouard. Les royaumes du Nord, si peu éclairés de notre soleil matériel, s'illuminaient peu à peu des rayons de la grâce, sous Haquin VI, roi de Norvège, et Waldemar le Victorieux, roi de Danemark. L'ordre teutonique s'élevait comme un mur d'airain contre les invasions des peuples slaves; et la Pologne commençait à former cette phalange héroïque de son peuple, qui pendant tant de siècles devait arrêter l'impétuosité du Tartare et des enfants du prophète.

A l'autre extrémité de l'Europe, ces mêmes enfants du désert retrouvaient, dans les fils de Pélage et dans toute la nation chevaleresque des Espagnes, cette énergie, qui plus tard devait en faire le royaume catholique, un peuple de héros et de saints. En Italie, terre des arts et des prodiges,

les villes se développaient avec une rapidité inouïe. Florence, située comme une corbeille de fleurs dans la vallée de l'Arno, voyait s'élever ses palais semblables à autant de forteresses, que devaient éclairer tant de fois les torches de la guerre civile. Pise, encore aujourd'hui, une des plus belles cités de la Péninsule, envoyait ses flottes lui rapporter de la Palestine, la terre qui devait former son *Campo santo*. Gênes la superbe, futur berceau du sublime et infortuné Colomb, disputait alors avec avantage le monopole du commerce à son heureuse rivale, Venise. Venise elle-même, sous son doge, Henri Dandolo, « aveugle et octogénaire, » était au comble de sa puissance ; sa fière aristocratie, marchande et guerrière à la fois, élevait déjà ses temples et ses palais de marbre, promenait ses gondoles sur ces lagunes alors si animées, aujourd'hui mortes et solitaires, donnait à son gouvernement ce caractère sombre et mystérieux, qui peu après devait se résumer dans le conseil des Dix, et montrait fièrement le lion de Saint-Marc sur toutes les mers et sur tous les rivages.

Pour finir enfin par notre France, alors régnaient Philippe-Auguste, le héros de Bouvines et le digne antagoniste de Cœur-de-Lion ; Louis VIII, heureuse victime de sa chasteté ; et ce saint Louis, qu'on ne peut nommer sans émotion, dont le cœur était si catholique, les pensées si célestes, l'âme si française. Il était beau à voir, entouré de Blanche de Castille, de Marguerite de Provence, du sire de Joinville, de l'ange de l'école saint Thomas, aussi admirable sous le chêne de Vincennes que dans les fers du Sarrasin ; plus grand encore sur les ruines de Carthage, dans cette Afrique devenue plus tard la conquête d'un de ses descendants. En même temps des princes français régnaient dans la ville sainte et sur les rives du Bosphore. Voilà donc le spectacle magnifique que présentait alors l'Europe, là même où furent en partie l'empire romain dégénéré et le monde barbare encore tout frémissant de passions indomptées. Mais laissons le côté politique, entrons dans la vie intime de ce grand corps de la catholicité, qui alors régissait le monde.

Nous avons dit qu'au XIII<sup>e</sup> siècle le règne social de Jésus-Christ atteignit en quelque sorte son point culminant dans l'histoire, et que l'institution de la fête publique du Saint Sacrement en fut comme le couronnement (1). Il ne sera pas difficile de le prouver.

(1) Notre intention n'est pas de prouver que le XIII<sup>e</sup> siècle l'emporte de toutes manières sur les autres siècles chrétiens. Dieu seul, ce nous semble, peut faire de ces sortes de

Comme, d'après Aristote, les deux seuls mobiles de l'homme sont la vérité et l'amour, nous aurons prouvé notre thèse, si nous montrons qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, la vie intellectuelle et morale, les spéculations et les tendances avaient Jésus-Christ pour principal objet, dans leurs grandes lignes. Or, il en était ainsi, comme nous le proclamons l'histoire avec l'éloquence irrésistible de ses faits et de ses monuments.

## PREMIÈRE PARTIE

Dans l'ordre purement intellectuel, le XIII<sup>e</sup> siècle eut pour idée dominante, nous l'avons déjà affirmé, en nous réservant de le prouver, l'idée catholique, ou pour mieux préciser, l'idée théologique. La théologie, science par excellence de Notre Seigneur Jésus-Christ, domine tout dans ce grand siècle; elle commande, elle règne sur toutes choses.

### I

Reine des sciences par sa nature, la théologie le devint de fait encore par le choix des hommes, et partout elle répandit sur l'humanité les trésors de son ineffable certitude et les rayons de ses sublimes clartés. Elle apparut et brilla de toutes parts; lois, institutions, littérature, beaux-arts, société, politique, tout en fut pénétré. Joseph de Maistre attribue la supériorité intellectuelle et morale de l'Europe à cette influence universelle de la théologie au moyen âge.

Ajoutez que la science en dehors de la religion est l'arme la plus terrible de la révolte. Son désir immodéré a perdu notre premier père dans le paradis terrestre; cette même science, arrachée aux mains du christianisme par Julien l'Apostat, pendant l'espace de trois ans seulement, l'eût renversé, si une main divine ne l'eût soutenu; enfin une des plus grandes plaies faites

parallèles. Nous affirmons seulement que jamais n'ont régné avec plus d'éclat *les principes* qui doivent régir la société catholique. De nos jours, au contraire, ces principes sont détruits; et notre salut ne se trouve plus dans les idées sociales, mais dans les restes de bon sens, laissés par la religion naturelle, la tradition et surtout le christianisme. Comme l'a dit Donoso Cortés, en 1848 et 1849, au moment où les armées française et autrichienne sauvaient Paris et Vienne des fureurs de l'anarchie. « Le monde n'avait jamais vu ce qui « était réservé à l'époque présente, où les armées servent d'instruments de civilisation, « tandis que les idées conduisent à la barbarie. »

à l'Europe par le protestantisme est de l'avoir séparée de la religion. Aussi Lucifer, au dire de l'ange de l'école, (1. q. 63. 7.) est un Chérubin, bien que ce mot signifie plénitude de science, et la science seule engendre l'orgueil, « *scientia inflat* »; mais il ne fut pas un Séraphin, ce nom signifie ardeur, amour, et la charité ne cesse jamais de faire monter son édifice vers le ciel, « *charitas autem ædificat.* » Interrogeons donc la science de cette époque.

Nous n'avons pas l'idée maintenant de ce qu'était la science au moyen âge. Chose remarquable, les peuples païens commencent par les arts et l'imagination; d'abord Homère, et puis Platon. Les peuples chrétiens, au contraire, dès leur aurore, illuminés par la vérité suprême, commencent par les œuvres de l'intelligence; en premier lieu saint Thomas, et puis le Dante, son panégyriste et son poétique commentateur. Or, à l'époque dont nous parlons, on eut dit que la grande idée morale qu'avait fait triompher saint Grégoire VII, avait jeté le génie européen dans les luttes de la science, non moins terribles que celles des armes. Paris, qu'une bulle d'Alexandre IV appelle « *egregia litterarum civitas, artium urbs famosa, eruditionis schola* » « *præcipua, summæ sapientiæ officina et potissimum gymnasium studiorum* »; Paris, où tous les grands hommes du moyen âge, depuis Innocent III, saint Thomas et le Dante, jusqu'à François Xavier et François de Sales sont allés puiser leurs lumières et leurs doctrines, était alors un foyer des plus lumineux pour toutes les intelligences catholiques, et à la tête de cette France, si aimée du Christ, surtout quand elle est pure dans sa doctrine et soumise au successeur de Pierre. On ne comprendra jamais assez la mission providentielle de ce beau pays, qui est non pas de diriger l'Eglise, à Dieu ne plaise, mais de la défendre, et d'être comme Paul, l'épée à la main pour couvrir Pierre et ses clés expressives. Le comte de Maistre a souvent exprimé cette même pensée. Aussi a-t-elle pour patrons ceux-mêmes de l'Eglise, la Vierge puissante et le glorieux archange saint Michel. Et la grande cité, qui en était la capitale, brillait alors par ses collèges et son Université, où tous accouraient, les hommes du Nord et ceux du Midi, Italiens, Espagnols, Flamands, Irlandais, Anglais, Allemands. On eut dit que le génie catholique, bien que naissant sous tous les climats, ne pouvait se développer que sur les rives de la Seine, sous la protection et à l'ombre du glaive de nos rois. Les

étudiants formaient une ville tout entière ; ils étaient partagés en nations ; ils avaient leurs recteurs, leurs lois, leurs privilèges ; et souvent mal en prenait aux bourgeois de la cité de violer ces exemptions de la fière Université.

## II

Or, au milieu de ce règne de la science, l'Eglise et l'humanité couraient deux grands dangers, qui, sous différents noms, ont toujours été l'objet de leurs craintes et de leurs luttes. En effet, qu'on institue la dispute entre la liberté de l'homme et la grâce de Dieu comme au temps de Pélagé, de Luther et de Jansénius, ou bien entre l'autocratie des gouvernements et une sauvage indépendance des peuples, comme aux temps de Louis XIV, de 93 et de Napoléon ; qu'on établisse la comparaison entre l'immobilité orientale et l'activité dévorante des plus turbulentes républiques de l'Occident, ou bien entre le mysticisme outré des Néo-Platoniciens et le rationalisme des philosophes modernes, ce sont toujours deux passions de l'humanité qui luttent et s'efforcent de se concilier ensemble, la passion de croire et la passion d'agir par soi-même, le besoin de foi et le besoin de liberté. Nous avons besoin de la foi, parce que notre fin nécessaire nous rend justement ambitieux, et que déchus de notre grandeur primitive par la chute originelle, nous avons une aspiration incessante vers ces palais enchantés du bonheur, où notre premier père est né sous la pourpre et dans le sein du grand roi. Mais nous avons aussi besoin de liberté, parce que telle est notre nature ; nous ne voulons pas être dépouillés de cette nature qui est notre fond ; nous voulons seulement l'embellir, la perfectionner, l'élever plus haut, selon l'acception du mot *supernaturel*, et selon l'expression encore plus vraie et plus pittoresque de saint Paul, la revêtir d'une nouvelle auréole, d'un nouveau vêtement de gloire ; « *nolumus expoliari sed supervestiri.* » Double et admirable passion de l'homme, que Dieu n'aura qu'à lui opposer au jour du jugement, pour justifier ses desseins et sa Providence.

Cette lutte continuelle au sein de l'humanité se révéla aussi au XIII<sup>e</sup> siècle dans la science, qui était la grande arène du temps. Le commerce avec l'Orient avait jeté sur les rivages de l'Occident les débris de l'ancienne philosophie grecque, qui venait mêler ses éléments tout humains aux

leçons sublimes du Christ et de son Evangile. D'un côté, on admirait Platon, que quelques Pères de l'Eglise avaient nommé le Moïse attique, et dont ils avaient considéré la doctrine comme une première lueur de la révélation naissante, qu'Ambroise avait nommé le père et le chef de la philosophie, et saint Justin martyr et Clément d'Alexandrie, le maître par excellence; tandis que d'une autre part Tertullien l'appelle « *patriarcha omnium hæreticorum* » et saint Irénée « *condimentarium omnium hæreseon,* » témoignages qu'approuve le Père Pétau, en faisant naître du platonisme toutes les hérésies des premiers temps de l'Eglise, et principalement l'arianisme. En effet, par ses analogies avec le christianisme, dont il était cependant séparé par des abîmes, il prêtait le flanc à toutes les erreurs. De l'autre côté, le philosophe de Stagyre, « le plus grand cerveau d'entre les philosophes », au dire de saint François de Sales, (1) avec sa logique redoutable, formule nécessaire de l'esprit humain, plus pratique, plus positif, mais aussi moins sublime que Platon, excitait un tel enthousiasme, que quelques esprits exaltés pensèrent à le faire canoniser, tandis qu'un concile de Paris avait fait brûler publiquement ses ouvrages (Pétau). Ajoutez les désirs de gloire et de renommée, qui accompagnaient alors aussi bien l'éminent théologien que l'illustre capitaine, et vous jugerez aisément que la foi courait un grand péril, et que le rationalisme était à la veille d'éclorre, si Dieu n'y avait pourvu.

Déjà Abailard, si aimé de notre siècle, qui retrouve en lui ses deux principaux caractères, son doute superbe et son amour des sens, mêlait la foi à la raison; et devant les philosophes de notre siècle, se moquait de ceux qui croyaient sans voir; déjà Roscelin et Gilbert de la Porrée, portant les idées des *nominaux* jusque dans la théologie, en déduisaient les erreurs les plus grossières sur la Trinité. Voilà donc le premier danger de l'Eglise; le rationalisme veut étouffer la foi, la philosophie l'Evangile; on veut, comme dit Pierre de Celles, planter la forêt d'Aristote autour de la forêt du Seigneur. Le danger était grand, sans doute, surtout si l'on considère que les écrits de ce maître d'Alexandre, ayant passé par les mains des Arabes, des Averroès et des Avicenne, y avaient acquis ce merveilleux et ce

(1) Le P. Pallavicini, depuis cardinal, fait le plus grand éloge d'Aristote, comme rhéteur et philosophe. Il remarque que Luther appelle sa dialectique « *pellicem inferorum,* » et le nomme lui-même « *histrionem qui græca larva Ecclesiam lusit.* » Et le savant Jésuite ajoute : « *Quodnam luculentius testimonium prævalidi ensis, quàm fremitus confossi hostis?* »

fantastique si propre aux enfants d'Ismaël, qui se révèle si bien dans leur architecture et leur poésie.

Un autre danger, mais bien moins sérieux à cette époque, se trouvait dans l'excès même de la foi qui aurait fini par anéantir la liberté et la certitude rationnelles; à force de vouloir mener l'homme à Dieu sans le secours de la raison, il l'aurait enfin identifié avec Dieu, ou bien il aurait repoussé toute alliance de la science et de la religion. Sans doute ce mysticisme ainsi formulé ne se montra pas au XIII<sup>e</sup> siècle, excepté dans les prédications de certains hérétiques, dont les idées plus ou moins saines disparaissaient devant les excès de leurs doctrines profondément immorales. Mais il existait à l'état latent, il se révélait dans les écrits de quelques rares mystiques, et dans la crainte exagérée que plusieurs avaient de ce grand développement de la raison appelée au service de la foi. Ne pourrait-on pas même en trouver certains indices dans la dispute qui s'éleva entre Pierre le Vénérable et saint Bernard, les Cisterciens et les moines de Cluny? Nous ne parlons ici que de ce qui a rapport aux études monastiques, dont à notre avis, on reprochait injustement l'excès à ces derniers. Cette dispute s'est renouvelée au XVII<sup>e</sup> siècle, entre le savant Mabillon, enfant de cette Congrégation de Saint-Maur, héritière de Cluny par sa science, et l'abbé de Rancé, dont les religieux, si morts à eux-mêmes et à toute la vie du monde, rappellent l'austère vertu de Cîteaux.

### III

Contre ce double danger, Dieu suscita toute une armée de Saints et de génies. Saint Anselme, bien avant le XIII<sup>e</sup> siècle, avait ouvert la marche; un des grands promoteurs de la théologie scolastique, comme le proclame le Bréviaire romain, il met ce titre caractéristique à la tête d'un de ses ouvrages : « *Fides quærens intellectum* » : La foi qui cherche l'intelligence, non pas pour s'y appuyer comme sur sa base, mais subsistant en elle-même, et pareille à une grande reine, qui, déjà belle de ses charmes souverains, s'ajoute en se jouant une nouvelle parure. Après cet illustre docteur, nous voyons successivement apparaître saint Bernard, l'homme du peuple et de Dieu par excellence; Hugues et Richard de Saint-Victor aussi bons théologiens que profonds mystiques; Pierre Lombard qui, nommé à l'évêché de



Paris en même temps que le frère du roi de France, vit céder respectueusement son noble rival devant sa brillante renommée; Albert le Grand, heureuse conquête scientifique de la Vierge, et dont le beau génie embrassait toutes les sciences; Alexandre de Halès, la gloire de l'ordre de Saint-François; Duns Scot, mourant à 34 ans, après avoir si vaillamment défendu ce glorieux privilège de Marie-Immaculée, aujourd'hui la plus douce espérance de l'Eglise catholique; saint Bonaventure, si humble, si pieux, si admirable de génie et de sainteté.

Enfin, apparaît l'ange de l'école, saint Thomas d'Aquin. Arrêtons-nous devant cet homme, comme on s'arrête devant ces fiers monuments de l'Egypte, qui demeurent toujours debout au milieu des ruines et du désert. Issu par son père des anciens guerriers Lombards, et descendant par sa mère de ces audacieux Normands, qui avec les Tancrède et les Bohémond conquièrent la Sicile; allié aux empereurs d'Allemagne et à la famille royale de France, Thomas d'Aquin, pendant que ses frères faisaient revivre toute la gloire de leur race dans la carrière des armes, trouva que la milice du Seigneur valait bien celle du siècle. Il entra dans le sanctuaire de cette Eglise, dont il ne voulait être, dans son humilité, que l'humble et obscur flambeau; mais Dieu le destinait à en devenir un des phares les plus éblouissants.

On peut bien appliquer à ce grand Saint ces paroles de l'Ecclésiastique (42. 16): « *Sol illuminans per omnia respexit, et gloria Domini plenum est opus ejus.* » « Le soleil par sa lumière a regardé toutes choses, et son ouvrage est rempli de la gloire du Seigneur. » Voilà six siècles qu'il est mort, et l'humanité dans son admiration ne cesse pas de se prosterner devant ce beau génie. « Il a fait autant de miracles, qu'il a écrit d'articles, » s'écrie le pape Jean XXII, au moment où l'on cherchait des prodiges pour pouvoir procéder à sa canonisation; et dans la bulle même qui l'élève au rang de Bienheureux, il affirme que sa doctrine est le fruit d'une illumination spéciale de l'Esprit-Saint, « *non absque speciali Dei infusione.* » — « Les livres de Saint-Thomas me tiennent lieu de tous les autres, » disait le célèbre cardinal Tolet, de la Compagnie de Jésus. « *Pace aliorum dixerim, unus divus Thomas est instar omnium.* » Treize Papes, à la suite de Jean XXII, continuent à approuver, à louer, à recommander de toutes manières, cette miraculeuse doctrine; et l'univers entier connaît ce que

Léon XIII, glorieusement régnant, fait et dit actuellement en son honneur. Et qui ne sait, qu'au concile de Trente, à côté des saintes Ecritures et des décrets des Souverains Pontifes, un seul livre apparaissait, la Somme de saint Thomas; « car il convenait, dit un pieux auteur, qu'après la parole du « Dieu de la science, il y eut celle de son ange » : « *Par erat ut post « divinos libros angelici recenserentur.* »

Les Académies et les Universités ne sont pas moins explicites; celle de Paris l'appelle « sa lumière, sa perle, sa fleur la plus pure, son astre le « plus resplendissant. » Estius, la gloire de celle de Douai, n'a pas craint de l'appeler : « *Academiarum omnium communis magister.* » Les fondateurs d'ordres religieux l'ont proposé comme modèle de leurs études à tous leurs enfants (1); des rois, tels qu'Henri VIII, avant sa chute, se sont glorifiés d'être ses disciples; les plus grands génies l'ont salué comme leur maître; enfin, le Christ lui-même, venant à la suite de tant d'illustres témoignages, a trouvé bonne l'œuvre de son serviteur, comme jadis il trouva bonne son œuvre propre, l'œuvre de la création : « Tu as bien écrit de moi, » lui dit-il un jour; et certainement ce bon Maître se donna lui-même pour récompense à son docteur chéri, satisfaisant ainsi l'unique désir de son cœur.

Mais il est une considération que nous ne pouvons passer sous silence; l'Eglise, dans les éloges qu'elle a donnés à saint Thomas, ne l'a jamais séparé de saint Augustin; et le cardinal Norris, l'une des plus brillantes lumières de l'école augustinienne, l'appelle le meilleur commentateur de l'évêque d'Hippone. Quels hommes que ces deux génies! Le glorieux fils de Pépin, Charlemagne, demandait au ciel de lui donner une douzaine d'hommes semblables à Jérôme et à Augustin; et Alcuin, son maître, le lui reprochait à juste titre en lui disant : « Comment, le Créateur du ciel et de la terre « n'a eu que deux hommes semblables, et vous voulez en avoir douze ? »

Quels hommes, redisons-le! Quelle ressemblance et quelle différence dans

(1) Pour montrer combien la Compagnie de Jésus admire et aime le glorieux saint Thomas d'Aquin, écoutez ce magnifique éloge de la Somme théologique par le savant P. Labbe : « *Mysteriorum compendium est Summa sancti Thomæ. Collegit in eâ quidquid doceri « potest aut sciri. Inclusit Ambrosios, Hieronymos, Augustinos, Gregorios. Inclusit seipsum « major seipso et minor. Epitomen fecit alienæ sapientiæ et summam suæ. Didicit omnes « qui Thomam intelligit, nec totum Thomam intelligit, qui omnes didicit.* » (*In Elogiis*).

le génie et le cœur de ces deux gloires de l'Eglise et de l'humanité ! Le génie d'Augustin est plus beau, plus sublime, plus inventif, plus grandiose ; il étincelle, il brille comme la foudre, et puis tout-à-coup sa lyre s'adoucit, et il a des accents d'une suavité toute céleste. Le génie de Thomas d'Aquin fut plus calme, plus patient, plus uniforme, plus fini. Sur le cœur de l'un, les passions de la terre ont passé en grondant, elles y ont laissé les marques de leurs tempêtes ; le cœur de l'autre n'a jamais connu que les joies du ciel. L'un nous transporte davantage dans cette vie de Dieu qui remue les cœurs et les empires : l'autre nous retrace mieux la paix et le silence de la Divinité, il nous place mieux sous le regard si doux de Jéhovah qui fait régner l'harmonie dans le vaste empire de la création, et dit à la miséricorde et à la justice de s'embrasser comme deux sœurs. L'un nous plaît surtout par sa variété ; c'est tour à tour Magdeleine qui pleure aux pieds de Jésus, Jean qui repose sur son cœur, Daniel qui prévoit et prédit les ruines des empires, Moïse qui assiste à la création des mondes, David qui chante sur sa harpe, Isaïe qui fixe son regard d'aigle sur les grandeurs de la Trinité et les abaissements du Fils de l'Eternel. L'autre nous ravit sans cesse par sa majestueuse unité et sa constante harmonie. L'un enfin, héraut sublime de toutes les merveilles de la Révélation, devait venir au moment où l'Eglise apparaissait radieuse, jetant au monde de son sein fécond et par la voix de ses docteurs, toutes les beautés, toutes les grandeurs ravies au ciel. L'autre, ordonnateur inspiré de toutes ces merveilles, devait venir dans ces jours, où ces mêmes doctrines réduites en acte devaient faire de l'humanité entière comme un temple vivant de la Divinité. Volontiers je comparerais l'un à un ciel étoilé où tout brille, où tout vit, où tout parle de la lumière ; et le second à la lumière elle-même, si nécessaire, que sans elle on ne pourrait rien voir, si répandue, qu'on ne la remarque pas, si pure qu'avec son secours on découvre les moindres taches. Et tous les deux, universels dans leurs doctrines, ayant la même humilité, la même simplicité, le même respect pour les saintes Ecritures et la tradition, et surtout le même amour pour l'Eglise et pour les hommes.

H. DE ROCHEMURE, S. J.

(A continuer.)

# HISTOIRE MONUMENTALE

---

## BOLSÈNE — ORVIETO

(SUITE)

### XIV

« *Chapelle du Corporal.* — Un demi siècle environ après la fondation du dôme (1) fut construite la chapelle du corporal. Elle se trouve à gauche en entrant, adossée au mur latéral du transept.

« Elle est de forme quadrangulaire : longue de 16<sup>m</sup> 12, large de 8<sup>m</sup> 88 et haute de 13<sup>m</sup> 90.

« Les parois latérales sont garnies, en haut, d'une galerie intérieure, prise dans l'épaisseur du mur.

« La porte d'entrée est haute de 9<sup>m</sup> 50 et large de 4<sup>m</sup> 55.

« A l'autel, à gauche en entrant, est la Madone des Recommandés, précieuse peinture de Lippo Memmi. La Vierge y est représentée entourée d'anges, qui prient pour les deux groupes de fidèles qui se recommandent à elle et sont placés à droite et à gauche sous son ample manteau, que deux anges soulèvent.

« La voûte est divisée par un arc en deux parties égales, formant huit

(1) « Le dôme, commencé en 1290, Nicolas IV ayant posé la première pierre, fut achevé en 1309 » (Pennachi, p. 23).



*Héliog. Dujardin.*

CHAPELLE DU S. CORPORAL D'ORVIÈTE  
 Fresques d'Hugolin de Prête (XIV<sup>e</sup> Siècle)  
 LE CHRIST MONTRANT L'HOSTIE AU CIEL



triangles (1). Tant la voûte que les parois furent peintes, de 1357 à 1363, par Ugolino d'Ilario (2), aidé par Domenico di Meo et Giovanni Leonardelli; les faits exprimés font allusion au sacrement de l'Eucharistie.

« Dans le triangle au-dessus de la porte, est figurée la conversion de Saint Augustin, à la voix de Jésus, qui se tient au milieu d'une gloire d'anges avec le calice et l'hostie en main.

« Au-dessous de ce tableau et immédiatement au-dessus de la porte d'entrée, est représentée la dernière Cène. Judas, en face du divin Maître, prête l'oreille à un petit démon qui lui suggère la trahison.

« Dans le triangle à droite du premier, Saint Thomas d'Aquin est prosterné devant un crucifix, qui lui parle, dit-on. Plusieurs de ses confrères sont en admiration.

« Dans un autre triangle à gauche, le Christ, entre les sept chandeliers d'or, élève l'hostie. Le peintre voulant rendre les trois ennemis de l'homme, le démon, le monde, la chair, a figuré un guerrier qui transperce le démon avec un dard; tandis que le cheval blanc sur lequel il est monté renverse une femme et qu'il tourne le dos à une ville qui symbolise le monde.

« Sur la paroi opposée, Jésus est au milieu de ses disciples, l'hostie en main, pour montrer qu'il est le pain de vie des hommes.

« Dans le triangle en face du premier, saint Paul se tient debout près d'un autel, surmonté du calice et de l'hostie.

(1) La terminologie italienne n'est pas très exacte sous le rapport archéologique. Cet arc-doubleau constitue deux travées, la voûte de chacune d'elles est à quatre compartiments triangulaires ou pendentifs.

(2) M. de Sarachaga me communique cette note : « Ces peintures ont été exécutées de 1357 à 1363, par ordre du pape Innocent VI. Elles représentent les principaux miracles opérés par le Saint-Sacrement. Celles qui ont été restaurées par les professeurs Luigi Laïs et Francesco Bianchini, sont les suivantes :

« A la première travée, les figures de l'Ancien-Testament : *Melchisédech*. — *Abraham et les trois anges*. — *Moïse et la Manne*. — *Elie et le pain*.

« A la deuxième travée, les témoins du Nouveau-Testament : *Saint Paul exhortant les chrétiens*. — *Saint Augustin entendant la voix qui lui dit : CRESCERE ET MANDUCABIS ME*. — *Saint Thomas récompensé par ces mots : BENE SCRIPSISTI DE ME*. — *Le Vainqueur de l'Apocalypse auquel il est dit : DATA EST EI CORONA*.

« Sur le mur d'entrée, au-dessus de la porte : *N. S. communiant saint Pierre*.

« Côté de l'Évangile : *Saint Grégoire*. — *Les deux cénobites*. — *Le pécheur converti*. — *La mort de Hugues de St-Victor*. — *Le miracle de l'enfant juif*. — *Apparition aux Sarrasins*.

« Côté de l'Épître : *Miracle de Bolsène, l'enquête, l'établissement de la Fête-Dieu par Urbain IV*. »

« Dans le triangle de la voûte, au-dessus du mur du fond, Moïse au milieu de son peuple qui récolte la manne.

« Au milieu de cette paroi, la crucifixion, et un peu plus bas, à droite, le bon larron, dont un ange recueille l'âme sous la forme d'un enfant et la présente au Rédempteur. Au-dessous du Christ mourant, un groupe de femmes qui soutiennent Marie affligée et l'accompagnent au sépulcre. A gauche, le mauvais larron ; l'âme lui sort de la bouche sous la figure d'un petit démon. Au-dessous, la Résurrection de Notre Seigneur.

« Dans le triangle à droite du premier, Elie endormi est réveillé par l'ange, qui lui ordonne de se lever et de manger : il est assis à une table et mange, puis monte l'O reb.

« Dans la paroi au-dessous, saint Grégoire, par ses écrits, explique le mystère d'Elie, à savoir que le Christ est le confort spirituel et corporel des hommes.

« La même paroi présente onze tableaux sur trois rangs.

« Dans le premier, à gauche du spectateur, saint Augustin communique trois femmes dont se moquent les infidèles.

« Dans le second, saint Augustin célèbre la messe et prouve la présence de Jésus dans l'hostie en élevant dans ses mains un enfant.

« Dans le troisième, un pêcheur, par mépris, donne une hostie consacrée à un poisson ; trois ans après, étant accusé de son crime, il va, avec un prêtre, au bord de la mer où il rencontre le poisson qui lui rapporte l'hostie.

« Au second rang, saint Hugolin repousse l'hostie, parce qu'elle n'est pas consacrée : il reçoit l'hostie consacrée ; à sa mort, l'hostie lui sort de la bouche et est recueillie sur un linge par les anges. Communion d'un enfant hérétique. Son père indigné le prend par les cheveux et le jette dans un four ; la mère l'y retrouve sain et sauf, la foule y jette le père.

« Au troisième rang, bataille entre Sarrasins et Chrétiens. Le chapelain est en prison et le roi Sarrasin lui promet la liberté, ainsi qu'à tous les prisonniers, s'il lui fait voir le miracle de l'Eucharistie. Le chapelain célèbre la messe et fait voir, à l'élévation, l'hostie transformée en enfant ; les chrétiens adorent, les Sarrasins sont stupéfaits. Le prêtre consacre le vin du calice et aussitôt il en sort un enfant, dont le côté percé verse du sang. Les Sarrasins se convertissent.

« Au côté opposé, dans le triangle de la voûte, Abraham est assis devant



sa tente. Trois anges viennent le visiter, il leur lave les pieds et les fait asseoir à sa table.

« Au-dessous du triangle, on voit saint Basile qui, une carte en main, explique que, par l'accueil que fit Abraham aux anges, il entendait adorer le Sauveur dans le mystère futur de son Incarnation.

« Des peintures, disposées sur trois lignes horizontales, représentent le prodige opéré à Bolsène en 1263 et qui donna lieu à la vénération du corporal conservé dans cette chapelle.

« En haut, dans le premier tableau, à gauche, un prêtre célèbre la messe et recueille à l'aide du corporal le sang qui coule du calice. Dans le second tableau, il vient à Orvieto et raconte le prodige au pape Urbain IV, entouré de cardinaux. Dans le troisième, Urbain IV ordonne à l'évêque d'Orvieto d'aller à Bolsène avec ce prêtre pour vérifier le miracle.

« Au second rang, l'évêque d'Orvieto monte à l'autel et s'assure du miracle. Urbain IV va jusqu'au pont Rio, au-devant de l'évêque d'Orvieto qui rapporte le corporal.

« Au troisième rang, Urbain IV, du haut de la *loggia* du palais d'Orvieto, montre au peuple le corporal. Urbain IV ordonne à saint Thomas d'Aquin de composer l'office du *Corpus Domini*.

« Derrière le maître-autel, entre deux anges sculptés en marbre, s'élève sur un soubassement en marbre blanc et rouge, haut de 2<sup>m</sup>30 et large de 3<sup>m</sup>35, le tabernacle qui renferme le reliquaire dans lequel est conservé le corporal : il est en marbre blanc, incrusté de mosaïques, fermé par une porte et terminé par trois pignons entre quatre clochetons. » (Pennachi, pag. 45-50).

## XV

Ces indications sommaires vont être complétées, grâce aux photographies que M. le baron de Sarachaga a fait exécuter, des divers tableaux qui contribuent si puissamment à la décoration artistique de la chapelle du saint Corporal (1). Ces tableaux, peints sur mur, sont de quatre sortes : les figures

(1) M. de Sarachaga m'écrit : « Pie IX avait commencé la restauration des peintures murales de la chapelle du saint Corporal, lorsque ses Etats furent envahis par les Piémontais. La moitié seulement de ce travail important a été faite, c'est celle qui avoisine le tabernacle. Le reste s'efface de jour en jour. Je provoque volontiers dans la *Revue Eucharistique* une souscription pour mener à bonne fin une entreprise si utile, qui sauvera d'une destruction prochaine des faits merveilleux qu'on ne trouve nulle part ailleurs. »

de l'ancienne loi, l'enseignement apostolique, le miracle de Bolsène et les miracles de l'Eucharistie.

Chaque travée de voûte, sur plan carré, est divisée diagonalement par des bandeaux qui simulent les moulures que nous nommons *croisée d'ogives*. Chaque section triangulaire prend le nom de *pendentif* et chaque pendentif est historié.

Les bandeaux, larges et variés, comprennent chacun sept filets, feuillagés, crénelés, ou imitant la mosaïque d'ornementation, telle que la pratiquèrent les Cosmati, au XIII<sup>e</sup> siècle, à Rome.

Les sujets sont de trois sortes : figuratifs, évangéliques, légendaires.

Saint Paul nous apprend que, chez les Hébreux, tout arrivait en figures (1), c'est-à-dire que l'ancienne loi présageait la nouvelle et que les scènes principales racontées par la Bible se retrouvent dans l'Évangile sous une forme analogue. L'ombre précéda la réalité ; la prophétie, non en paroles mais en actes, fait pressentir l'avenir.

La série des figures s'ouvre par Abraham. La première scène, au-dessous du tabernacle, s'explique par cette légende, peinte en gothique ronde :

AFFERAM PUSILLVM AQVE. ET LAVENTVR PEDES VESTRI. PONAMQVE  
BVCELLAM PANIS. ET CONFORTETVR COR VESTRVM. POSTEA TRANSIBITIS

Il y a trois choses : l'ablution par l'eau, symbole de la purification qui doit précéder la réception du sacrement ; la bouchée de pain, figure du pain eucharistique ; le confort qui en résulte pour le cœur dans le voyage de la vie, pour le chemin qui reste à parcourir. Sans l'inscription qui précise l'enseignement, l'allégorie ne serait pas facile à saisir, car elle ne fait pas partie du cycle admis d'ordinaire par les artistes du moyen âge.

Abraham, nimbé en sa qualité de patriarche, vénérable vieillard à la barbe et aux cheveux longs, vêtu d'une robe et d'un manteau, franchit le seuil de sa maison. De la droite posée sur sa poitrine, il fait un acte de foi, car il a reconnu la Sainte Trinité et tend la gauche aux trois anges, nimbés et diadémés, qui lui demandent l'hospitalité : TRES · VIDIT · ET · VNVm · ADORAVIT (2).

(1) « Hæc autem omnia in figura contingebant illis » (I ad Corinth., x, 11).

(2) Voir dans la *Rev. Eucharist. de Paray*, le beau vitrail de Saint-Etienne-du-Mont, peint par Nicolas Pinaigrier, au XVII<sup>e</sup> siècle : Abraham est prosterné devant les anges et leur montre la table qu'il vient de faire servir pour eux (1883, pl. x).

Les trois anges sont assis sur un banc : Abraham, ABRAM, verse avec un pot de l'eau dans un bassin pour leur laver les pieds.

Sous le chêne de Mambré (1), il les sert sur une table couverte d'une nappe blanche. Ces anges sont sans ailes, vêtus d'une longue robe semée de croissettes ; nimbés, ils ont au front le diadème triangulaire que les Trécentistes ont emprunté aux Byzantins.

Le second sujet, voisin du précédent, surmonte directement le tabernacle : au-dessous, on voit saint Jérôme et une galerie triflée. Il est élucidé par cette épigraphe :

REX SALEM MELCHISEDECH OBTULIT ABRAE PANEM  
ET VINVM · ERAT ENIM SACERDOS DEI ALTISSIMI.

Melchisédech, MELCHISEDECH, porte le costume des pontifes, la tiare conique à une couronne, l'aube, la chape que soulève un diacre, tonsuré et en dalmatique, et le voile huméral dans lequel, par respect, est le pain rond qu'il présente à Abraham, · ABRAAM ·, costumé en guerrier, qui reçoit de la main gauche un *fiaschetto* plein de vin (2). Les deux personnages sont nimbés. Derrière le vainqueur suit la troupe de sa petite armée ; son fils Isaac est conduit sur un âne par Sara, sa mère, tandis que son beau-frère mène, la baguette à la main, son troupeau de brebis et de chèvres. Le fond est étoilé et la scène se passe aux portes d'une ville.

La figure ici exprimée fut fort populaire au moyen âge. Les artistes ont dû s'inspirer des textes liturgiques. Qu'on en juge par ces citations, empruntées à l'office du Saint Sacrement : « Sacerdos in æternum Christus Dominus

(1) Les fragments de ce chêne vert étaient vénérés comme des reliques, à en juger par les anciens inventaires : « De radice illicis Mambræ, ubi Dominus in figura Trinitatis locutus est Abrahæ. » (*Inv. de l'abb. de Charroux*, 769). — « De ilice Mambre » (*Inv. des reliq. de l'abb. d'Altavaux*, XII<sup>e</sup> siècle).

(2) Voir dans la *Rev. euchar. de Paray-le-Monial* (1883, pl. XI), le beau groupe de la cathédrale de Reims, sculpté au XIV<sup>e</sup> siècle : l'offrande du pain et du vin s'y fait sous la forme de la communion.

Le Pontifical romain contient cette oraison finale, à la cérémonie de consécration d'un autel : « Supplices te deprecamur, omnipotens Deus, per unigenitum filium tuum D. N. J. C., ut altare hoc, sanctis usibus preparatum, cœlesti benedictione sanctifices et sicut Melchisedech sacerdotis præcipui oblationem dignatione mirabili suscepisti, ita imposta huic novo altari munera semper accepta ferre digneris. »

Après l'élévation, le prêtre fait cette prière : « Supra quæ propitio ac sereno vultu respicere digneris et accepta habere, sicuti accepta habere dignatus es munera pueri tui justi Abel et sacrificium patriarchæ nostri Abrahæ et quod tibi obtulit summus sacerdos tuus Melchisedech, sanctum sacrificium, immaculatam hostiam. »

secundum ordinem Melchisedech panem et vinum obtulit.» (*Ant. des vêpres*).  
 — « In sacerdote Melchisedech sacrificii Dominici sacramentum præfiguratum videmus, secundum quod Scriptura divina testatur et dicit : *Et Melchisedech rex Salem protulit panem et vinum.....* Quod autem Melchisedech typum Christi portaret, declarat in psalmis Spiritus Sanctus, ex persona Patris ad Filium dicens : *Ante Luciferum genui te. Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.....* Nam quis magis sacerdos Dei summi, quam Dominus Noster Jesus Christus, qui sacrificium Deo Patri obtulit ? Et obtulit hoc idem quod Melchisedech obtulerat, id est panem et vinum, suum scilicet corpus et sanguinem..... Præcedit ante imago sacrificii, in pane et vino scilicet constituta. Quam rem perficiens et adimplens Dominus panem et calicem mixtum vino obtulit et qui est plenitudo veritatem præfiguratæ imaginis adimplevit. » (*Leçons du 2<sup>e</sup> noct., le mardi dans l'octave, tirées de saint Cyprien*).

J'emprunte à un manuscrit du XIII<sup>e</sup> siècle de la Bibliothèque d'Angers le développement suivant :

« Deinde a quinque regibus qui Sodomis irruerant captum Loth liberat, habens secum in prelio trecentos decem et octo vernaculos. Sed quid hec victoria Abrahe de quinque regibus indicabat, quos ille fidei pater mysterio superabat, nisi quod fides nostra, si confirmata sit in spiritu principali, totidem corporis nostri sensus verbo Dei subigit ? Nam sicut ille de proximo in regibus victor, ita et fides pro anima victrix de exteriori homine triumphabit. Quod vero ille non multitudine nec virtute legionum, sed tantum trecentis decem et octo comitantibus, adversarios principes debellavit, jam tunc in Sacramento crucis, cujus figura per *tau* litteram grecam in numero trecentorum exprimitur, imaginabatur quod Christi passio liberaret a dominatu quinque carnalium sensuum, qui nos antea variis vitiis captivantes exuperaverant. Revertenti igitur a cede hostium Abraham occurrit mox Melchisedech, rex Salem, sacerdos Dei, inenarrabili parente progenitus, benedixitque Abraham, offerens panem et vinum in sacrificium Deo. Hunc Melchisedech apostolus Paulus sine patre, sine matre commemorans, figuraliter refert ad Xpistum. Ipse est enim solus de patre sine matre genitus per divinitatem, ipse de matre sine patre per humanitatem. Ipse quoque sacerdos æternus, ad quem dicitur : *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech*. Utique propter mysterium Sacramenti quod Xpistianis celebrare precepit, ut non secundum Aaron secundum victimas, sed oblationes panis et vini, id est corporis et sanguinis ejus Sacramentum, in sacrificium offeramus. Quod vero patriarcha magnus decimas omnis substantie sue Melchisedech sacerdoti post benedictionem dedit, dat intelligi meliorem futurum sacerdotem in populo gentium quam leviticum qui in Israël de ipso erat nasciturus futurumque ut sacerdotium ecclesiae habentis preputium benediceret in Abraham circumcisio sacerdotis sinagoge. Qui enim benedicit, ma-

mor est quam qui benedicitur. Unde et sacerdotes ex semine Abrahe nati fratres suos benedicebant, id est populum Israël. Quibus illi decimas secundum legis mandatum dabant, verè ut majoribus et eminentioribus suis. Nomen autem ipsum Melchisedech rex pacis, vel rex justitie interpretatur. Quod bene refertur ad Xpistum. Ipse est enim rex pacis, quia per ipsum reconciliamur Deo; ipse est rex justitie, quia ipse veniet ut discernat sanctos ab impiis. Idem quoque unus et sacerdos et rex, quia ad redemptionem omnium hostiam Deo patri se ipsum optulit et verus rex in presenti sæculo populum suum regit et in futuro iudicabit » (1).

Moïse, MOISES, debout et nimbé, deux rayons lumineux au front, un phylactère déployé en main en sa qualité de législateur du peuple de Dieu, de l'index montre le ciel, globe irisé, d'où descend, comme une pluie, la manne, que s'empressent de recueillir les Hébreux, hommes et femmes, en deux groupes, dans des vases ronds et peu profonds.

PANEM DE CÆLO PRESTITISTI ILLIS · OMNEM DELEC  
TAMENTVM IN SE ABENTEM

Telles sont encore les paroles liturgiques par lesquelles l'Eglise salue le Saint Sacrement avant la bénédiction.

La manne est une figure bien connue. Le Christ l'a signalée quand il a dit : « Patres vestri manducaverunt manna in deserto et mortui sunt. Hic est panis de cælo descendens, ut si quis ex ipso manducaverit non moriatur. Ego sum panis vivus qui de cælo descendi..... Et panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita. » (S. Joann., VI, 49-52).

Saint Thomas d'Aquin y revient plusieurs fois dans l'office d'abord, puis dans la *séquence* de la messe : « Iste est panis quem dedit nobis Dominus ad vescendum. Non Moyses dedit vobis panem de cælo, sed Pater meus dat vobis panem de cælo verum. » (*Répons du 1<sup>er</sup> nocturne*) — « Ego sum panis vitæ : patres vestri manducaverunt manna in deserto et mortui sunt. Hic est panis de cælo descendens, ut si quis ex ipso manducet non moriatur. » (*Rép. du 2<sup>e</sup> noct.*) — « Hunc panem significavit manna, hunc panem signi-

(1) Clem. Alexandr., *Stromat.*, lib. IV. — S. Epiphanius, *Hæres.*, LV. — S. Hieronim., *Epist. ad Marcellam.* — S. Augustin. *De Civitate Dei*, lib. XVI, cap. 22. — « Quis magis Sacerdos Dei summi, quam Dominus noster Jesus Christus qui sacrificium Deo obtulit? Et obtulit hoc idem quod Melchisedech obtulerat, id est panem et vinum, suum scilicet corpus et sanguinem. » (S. Cyprian. *Epist. LXVIII ad Cæcil.*) — « Sacerdotem secundum ordinem Melchisedech se in æternum constitutum declarans (Christus) corpus et sanguinem suum sub speciebus panis et vini Deo Patri obtulit. » (*Concil. Tridentin., Sess. XXII, cap. I.*)

ficavit altare Dei » (*Leçon tirée de saint Augustin, au lundi de l'octave*)  
— « In figuris præsignatur..... datur manna patribus. » (*Séquence*) (1).

Comme précédemment, le fond est étoilé (2). Elie, nimbé, en robe et manteau, s'agenouille au pied d'un arbre et invoque, mains jointes, le ciel avec confiance. Couché à terre sous ce même arbre, la tête appuyée sur son bras droit, il ne voit pas l'ange, en robe blanche semée d'étoiles et ailes volantes; mais l'ange le réveille doucement pour lui indiquer qu'il a placé près de lui un pain et un vase. S'étant levé et assis, à l'ombre d'un arbre, Elie mange, puis entreprend l'ascension du mont Oreb.

ANBVLAVIT IN FORTITVDINE CIBI ILLIVS · QVATRAGINTA DIEBVS  
ET QVATRAGINTA NOCTIBVS. VSQUE AD MONTEM DEI OREB.

La nourriture et le breuvage eucharistiques donnent au fidèle le courage nécessaire pour entreprendre l'ascension pénible de la montagne de la vie qui doit conduire au ciel (3).

(1) Une couverture de missel, de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, parlant de la manne renfermée dans un vase d'or que contenait l'arche d'alliance, s'exprime ainsi sur cette figure (*Annal. arch.*, t. VIII, p. 5) :

VRNA CARO CHRISTI; DEITAS, TV MANNA, FVISTI.

A la Chaise-Dieu, sur les belles tapisseries de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la manne du désert est considérée comme une figure de l'Eucharistie.

On y lit cette inscription :

« Mannam viri colligentes israelitici,  
Non plus invenit qui plusquam egeret colligit.  
Ita sub panis specie sumens corpus Christi,  
Non plus de corpore quam plus de specie sumit. » (*Annal. archéol.*, t. X, p. 316).

(2) En 1351, à Ste-Marie *in vado*, à Ferrare, « lorsque le prêtre divisa l'hostie, il en jaillit une si grande quantité de sang que les chapelles latérales et la voûte tout entière furent en un moment parsemées d'étoiles brillantes formées par ce sang très précieux. » (*Anal. jur. pont.*, t. V, col. 5). Le fait est raconté autrement dans le *Rosier de Marie*, et là la date est inexacte, puisque saint Pierre martyr vivait au XIII<sup>e</sup> siècle :

« Le premier de ces miracles arriva en 1171, le 28 mars, le jour de la solennité de Pâques, alors que Pierre de Vérone célébrait solennellement la messe en présence d'une grande foule de peuple (à Sainte-Marie *del vado*, à Ferrare). Après la consécration, Notre Seigneur apparut visiblement à tous les yeux sous sa forme humaine, et au moment de la division des saintes espèces, on en vit jaillir avec force une grande quantité de sang, tellement que des gouttes miraculeuses allèrent s'imprimer sous la voûte du maître-autel où s'accomplissait le saint sacrifice. Le duc Hercule I<sup>er</sup> confia aussitôt la garde du saint temple aux chanoines de Latran; puis, l'ayant fait rebâtir avec magnificence, la voûte rougie miraculeusement du Sang réparateur fut, en 1495, transportée à la droite du transept, où elle est maintenant l'objet de la vénération publique. »

(3) « Elie, le prophète, a pris la fuite devant la fureur d'Achab : il s'en va jusqu'à Bersabée, puis de là il s'avance à travers le désert d'Arabie. Après une journée de marche, découragé à la vue de la décadence de son peuple, il s'assied sous un genévrier et prie Dieu de

Saint Thomas d'Aquin n'a pas négligé cette figure dans un de ses répons de matines : « Respexit Elias ad caput suum subcinericium panem ; qui surgens comedit et bibit, et ambulavit in fortitudine cibi illius usque ad montem Domini. Si quis manducaverit ex hoc pane vivet in æternum. »

Ici finit la série des figures.

## XVI

La seconde travée est occupée par quatre sujets : trois seulement ont été photographiés.

Saint Paul, ·S· PAVLVS APostoLuS, en tunique et manteau, pieds nus, front chauve et barbe pointue, comme l'exige la tradition, se tient debout près de l'autel qu'il montre, pendant qu'un phylactère déployé répète ce passage d'une de ses épîtres :

PROBET AVTEM SEIPSUM

HOMO. ET SIC DE PA

NE ILLO EDAT ET DE

CALICE BIBAT. QVI

MADV CAT ET BIBIT

INDIGNE. IVDICIVIA SIBI

MADV CAT ET BIBIT (1).

L'autel est exhaussé sur trois marches, nombre réglementaire : la marche supérieure a sa tranche ornée, parce que c'est sur elle que posent les pieds du prêtre pendant la célébration. Cet autel est de petite dimension, presque cubique. Son parement, comme sur la célèbre tapisserie de la Présentation, qui est du xiv<sup>e</sup> siècle, a des bandes verticales, avec un frontal plus orné. Sa nappe blanche est décorée de deux croix, et, sur les bords, de

le laisser mourir. « C'est assez, ô Eternel, dit-il, prenez mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères ». Épuisé de fatigue, il s'endort, et voilà que l'ange de Jéhova le touche et lui dit : « Levez-vous et mangez ». Elie regarde, et voit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mange, il boit, et il s'endort de nouveau. L'ange revenant une seconde fois, le touche encore et lui dit : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire ». Elie se lève, mange et boit, et ainsi fortifié, marche quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, Horeb. » (*Vie des Saints du Pèlerin*).

(1) I *ad Corinth.*, xi, 28-29.

dessins de couleur (1). Sur le corporal carré est posé un calice à pied, découpé à pans, sans tige et surmonté d'une hostie.

À la gauche de l'autel est un siège, couvert d'étoffe et muni d'un marche-pied. C'est le *faldistorium* destiné au célébrant, tourné vers les fidèles et maintenu seulement pour les évêques hors de leur diocèse.

Au côté opposé, qui est celui de l'évangile, un prêtre à large tonsure, en long surplis à manches, assis dans un fauteuil à accoudoirs et haut dossier triangulaire, écoute la confession d'un homme, en calotte à oreilles, les mains jointes, qui s'incline et s'agenouille à sa droite. *Le probet autem seipsum*

(1) « Quedam sargia rigata de Remis. Quedam sargia de Remis bendata » (*Inv. de Guillaume as Feives*, 1302).

« Item quinque paria tobaliarum de panno lineo ad listas sericas seu costas ab utraque parte diversorum colorum, tam de opere texto quam et de opere suto, pro altari majori. Item duo paria tobaliarum de panno lineo ad listas sericas et bamacinas ab utroque capite, pro dicto altari. Item unum par tobaliarum de panno lineo ad listas sericas ab uno capite, cum clavis pictis in medio, pro dicto altari. Item septem paria tobaliarum de panno lineo, cum listis amplis et strictis, pro dicto altari, ab utraque parte de bombice nigro. Item unus pannus subtilis de lino cum una lista de filo de lino diversorum colorum ad rote, pro dicto altari. Item viginti tres tobalie ad ramas laborate, cum listis bombicino nigro ab utraque parte, pro missa. Item due tobalie magne sine ramma, in uno fusto sive petio, cum quibusdam costis sericis rubeis et nigris. Item alie due tobalie de simili opere de panno lino sine rammis, cum quibusdam listis a quolibet capite de serico nigro et rubeo. Item triginta tobalia de panno lineo, laborate ad sericum de diversis coloribus per listas ab utroque capite ipsorum. Item sexdecim tobaleoli, inter magnos et parvos, cum costis de bombice nigro ab utraque parte. Item quinque tobalie ad listas sericas et de serico et ad figuras aliquas deauratas, quibus utuntur prelati quando celebrant. Item una tobalea pro altare de cancellis, cum duabus costis amplis de serico nigro et rubeo » (*Inv. de S. Pierre de Rome*, 1361).

« Item, une autre large nappe de soyerie à quatre littez en chascun bout de soye perse pourfillée de royes d'or. — Item, une semblable, mais que les littez sont de soye violet. Item une autre soyerie de soye blanche, ouvrée à façon de nappes, à troys barres d'or en chascun bout, et treize royes tant d'or, comme de soye. » (*Invent. de Charles V*, 1379, n° 3154-3156).

« Item, quinque toalholas bonas, cum listis persis. Item quamdam toalholam notabilem, cum frangia deaurata, simul cum cirico viridis coloris et in medio nomen *Jhesus*. Item aliam toalholam cum frangia nigra, bonam. Item aliam toalholam cum listis de cirico operatam, bonam et notabilem. Item unam mapam totam operatam, pro majori altari ecclesie ». (*Inv. de l'arch. d'Aix*, 1443, n° 439-443).

« Unum linteamen panni albi, cum lista nigra et rubea » (*Ibid.*, n° 106).

« Item, una mapa ornata. » (*Inv. de l'abb. de Psalmody*, 1491, n° 16).

« Item, uno petito longiero obrada » (*Inv. de la cath. d'Aix*, 1533, n° 324).

« Une nappe de lin façon de chappelet, longue de 4 aulnes moins 4 doigts, large d'une aulne, à chaque bout 3 limoges. — Une autre nappe de lin façon de chappelet, entourée de carreau..... à chaque bout 3 ranch de limoges. — Une tergeure, longue d'une aulne et large de demi aulne, moitié chappelet et grand Venize, au bout du chappelet une roye de limoge et un grand Venize limogé en plusieurs lieux, avec une petite croix au bout » (*Inv. de S. Anatole de Salins*, 1630). La *limoge* est le coton rouge.



*homo*, qui doit précéder la réception du sacrement, s'entend donc de la confession, qui est l'épreuve salutaire au moyen de laquelle l'homme ne mangera pas de ce pain et ne boira pas de ce calice indignement.

## XVII

Qu'on me permette ici une digression au sujet de la confession, dont l'icographie n'a encore été étudiée par aucun archéologue. Je citerai les plus anciens exemples qui sont antérieurs ou contemporains des fresques d'Orvieto, puis je descendrai au xv<sup>e</sup> siècle et même aux débuts du xvii<sup>e</sup>.

A Bourges, sur un vitrail du xiii<sup>e</sup> siècle, le prêtre, en étole, bénit et absout un pénitent. L'idée du peintre est celle-ci : La confession et la communion sont les moyens donnés pour éviter, au jugement dernier, la juste sévérité du souverain juge, en même temps des marques de prédestination. La même pensée, à la même scène, revient au xv<sup>e</sup> siècle, dans la rose nord de la cathédrale d'Angers, consacrée aux diverses phases du jugement dernier.

Une Bible du xiv<sup>e</sup> siècle (*Biblioth. Nation.*, n<sup>o</sup> 6) offre jusqu'à quatre représentations de la confession. Un moine assis et la tête couverte, pose la main sur un pénitent, agenouillé (1) et le capuchon baissé. A côté on voit un autre moine, en tunique et scapulaire bleus, chaperon bleu rabattu, qui, à genoux, croise les bras et lève les yeux avec confiance vers Dieu qui se montre au ciel. — Un prêtre, en soutane bleue et surplis à manches pendantes, est assis dans un fauteuil. Sa tête est couverte de l'aumusse. Il pose sa main droite sur la tête d'une femme agenouillée devant lui et sa gauche sous son menton. — Un prêtre debout, en soutane bleue et surplis, une aumusse bleue sur la tête, pose la main droite sur la tête d'un pénitent agenouillé, qui tourne les yeux vers le Christ, qui se manifeste à lui, demi-nu, les plaies

(1) Saint Jean, abbé de Flore, dont la vie est racontée par son ami Luc, évêque de Comzente (*Voyez les Bollandistes, 2 mai*), ne dit pas à l'impératrice Constance : *Agenouillez-vous*; mais, « descendez, asseyez-vous par terre et confessez-vous; autrement je ne vous écouterai pas. » Cela tient à ce que dans les premiers siècles, les uns se confessaient *assis*, les autres *debout*, d'autres *à genoux*. On peut lire, à ce sujet, le père Morin, *de Pœnitentiâ*, ou Chardon, *Histoire des sacrements, Pœnitence, section II, chap. VI*, et les *Nouveaux-Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 236 et suiv.

Dans un missel manuscrit du x<sup>e</sup> siècle, qui est à Londres, l'« Ordo ad sacramentum pœnitentiæ prosequendus », a une rubrique qui prescrit au pénitent de déposer préalablement son bâton, « sine baculo » (Crosnier, *Etud. sur la liturgie Nivernaise*, p. 64).

saignantes et le front ensanglanté, sa croix en main. — « Les bons curés ou prêtres donnent le corps du Seigneur au jour de communion aux crestiens qui sont expurgés de péchés et c'est la récréation de l'âme. » A droite de l'autel, le confesseur est assis dans un fauteuil, dont le dossier est recouvert d'une étoffe verte. Il a une calotte rouge et une aube sur sa soutane rouge, il pose sa main droite sur la tête du pénitent agenouillé devant lui.

Pour le xv<sup>e</sup> siècle, je citerai trois miniatures. Une Bible (*Bibl. Nat.*, n<sup>o</sup> 6829) figure un moine, attendant une femme qui vient pour se confesser : le diable la suit. — Le *Missale Romanum* de l'an 1492 (*Bibl. Nat. fonds Lavallière*, n<sup>o</sup> 4) a une messe intitulée *Missa pro confitente peccata* (1). Un moine est assis dans un fauteuil doré. Sa robe est brune, son chaperon couvre seulement le haut des épaules à la façon des Franciscains et son capuchon est rabattu sur sa tête. Il étend sa main droite sur un moine agenouillé à sa gauche et pose l'autre main sur ses genoux. Le pénitent porte le même costume que le confesseur, seulement son capuchon est baissé et il joint les mains.

Dans un missel de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, qui appartient au Séminaire de Poitiers, une bordure représente la confession d'une manière grotesque. Le confesseur est un laïque, à moustache, la tête encapuchonnée et à longues oreilles, vêtu d'une jaquette courte et les jambes nues : il est agenouillé et pose la main droite sur la tête de son pénitent, aussi à genoux, dont il serre les mains jointes de la gauche. Ce pénitent est un singe encapuchonné, le corps velu, qui porte une écritoire suspendue à sa ceinture : c'est un tabelion qui a fait quelque fraude en écriture.

Dans un livre d'heures de la Renaissance, qui a appartenu à Anne de Bretagne et est maintenant la propriété de la famille de Crochard, à Poitiers, en tête du *Confiteor* (2), on voit une vignette représentant la confession.

(1) Voici la rubrique du *Sacerdotale Romanum*, dont la plus ancienne rédaction remonte à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, au pontificat d'Alexandre VI : « Tunc sacerdos ad ecclesiam vel alium locum honestum accedens cum suppelliceo et stola, juxta antiquos codices, sedeat et advenienti peccatori et ante se genuflexo dicat : *Frater vel Fili, ad quid venisti ad ecclesiam?* Et peccator respondit : *Ego veni ad agendam penitentiam de peccatis meis.* Et sacerdos : *Vis emendare vitam tuam et de cetero vitare peccata, quantum humana fragilitas permiserit?* Respondeat : *Volo, concedente Domino.* »

(2) « Confiteor Deo et beate Marie virgini et beato Francisco et beato Dominico et omnibus sanctis et tibi, pater, quia peccavi nimis cogitatione, locutione et opere. Mea culpa, mea culpa; mea maxima culpa, precor vos, orate pro me. Amen. »

La scène se passe dans l'église, indiquée par la porte du fond et trois travées formées par des piles carrées. En avant est adossé à un de ces piliers un haut fauteuil en bois avec marchepied, accoudoir et dossier dont le sommet s'amortit en voûte. Dans ce fauteuil est assis un prêtre, à souliers noirs, soutane rose, long surplis à manches serrées et chaperon rose dont le capuchon recouvre sa tête et dont les deux côtés, à la partie antérieure, sont retenus par un lacet d'or (1). A sa droite, une femme est agenouillée sur le marchepied. Elle a sur la tête un escofion perlé et un voile noir. Sa robe de velours rouge, décolletée en carré, est bordée d'hermine et a de larges manches. Sur sa poitrine retombe un collier d'or et en avant pend de sa ceinture un chapelet droit, terminé par une grosse boule, tous les grains sont en or. Elle joint les deux mains. Le confesseur a dans la main droite un rouleau de papier blanc qui commence à se dérouler (2).

Au Musée de Turin existe un tableau, peint par Joseph Crespi, de Bologne. Le confessionnal, car il s'agit de la représentation de la confession, ressemble à une grande boîte, sans ornement d'aucune sorte ; c'est en germe l'idée de ce meuble moderne. Le prêtre y est à l'étroit et mal à l'aise, car ses jambes sortent au dehors. Deux pénitents vont lui faire leur aveu : il a simplement le surplis, sans l'étole traditionnelle. De son côté est ouvert un volet, correspondant à une plaque trouée, par laquelle il entendra et se fera en-

(1) Les manches serrées de son rochet portent trois boutons blancs et ronds, que l'on retrouve également à saint Nicolas. Sa mozette est bordée d'une légère bande de fourrure blanche, qui contourne la partie inférieure, le devant et le capuchon, comme si cette fourrure était une doublure qui débordât. La même fourrure blanche se remarque au bas de la soutane rose. Saint Nicolas a la même fourrure à sa soutane et à sa mozette, dans le même manuscrit.

(2) Thomassin, dans ses *Remarques sur Gratien* (*Analecta*, 151<sup>e</sup> livraison, col. 538), écrit à propos de la cause 62, quest. 7, chap. VIII :

« Il paraît que le 8<sup>e</sup> concile était dans le relâchement, car il semble mettre la pénitence arbitraire au jugement des prêtres : *Hoc sit in judicio positum, etc.* Cependant il faut expliquer cela doucement, car il est certain que les évêques ne se sont pas relâchés sur ce point, et qu'ils ont toujours imposé la pénitence selon les canons. Car on regardait les constitutions canoniques, on voyait le nombre de jeûnes ou d'autres mortifications qu'on devait imposer, et on donnait la pénitence par écrit. Les grecs se sont maintenus dans cette pratique, et l'observent encore ainsi ; car les confesseurs, en écoutant les pénitents, tiennent les canons ouverts devant leurs yeux pour imposer la pénitence selon les canons. Voilà la règle générale qu'on a toujours suivie dans l'Eglise ; mais il y a une règle particulière, qui regarde le pouvoir des confesseurs, dont il faut expliquer ceci : c'est que le confesseur pouvait, selon la tiédeur ou la ferveur des pénitents, abréger ou prolonger la pénitence imposée par les canons. »

tendre. Comme à Rome, les pénitents sont agenouillés sur des prie-Dieu, posés non en face du mur, ainsi qu'il se pratique en France, mais devant la paroi qui sépare du prêtre: il y a un accoudoir pour s'appuyer et une petite marche qui élève au-dessus du sol. Les trois personnes sont à découvert sous les yeux du public. Cette toile n'est pas antérieure au xvii<sup>e</sup> siècle.

## XVIII

Je reviens aux fresques de la voûte de la chapelle du Saint Corporal.

Le second tableau est emprunté à l'Apocalypse. Il s'explique par cette double légende: l'une, sous les pieds du cavalier: DATA EST EI CORONA. ET ESIVIT VINCENS. | VT VINCERET . . ; l'autre sous ceux du Christ: VINCENTI DABO MANNA ASCONditum. Le guerrier, monté sur un cheval blanc qui l'emporte, sort précipitamment d'une ville fortifiée. Son front est ceint de la couronne, sa main gauche brandit l'arc qui lui assure la victoire (1), ses yeux regardent le Christ et sa main droite se porte à sa poitrine en signe de foi. Son cheval a renversé une femme nue, qui cherche en vain à se protéger en levant un bras: c'est la luxure, la grande prostituée de Babylone (2). Le démon, que la flèche du vainqueur a atteint, s'enfuit en rugissant au sein des rochers qui forment son repaire: c'est un monstre, à formes bestiales, cornu, couvert de poils, à griffes acérées et ailes de chauve-souris.

Le Christ, en robe blanche étoilée et ceinture d'or, se tient debout dans les hauteurs célestes, entre les sept chandeliers vus par saint Jean (3), quatre à sa droite et trois à sa gauche. Son nimbe crucifère atteste sa divinité, ses bras sont étendus et de sa main gauche il touche presque une hostie qui s'élève au-dessus d'un nuage. La manne cachée, récompense du vainqueur, de celui qui a triomphé à la fois de la chair et de l'orgueil, est donc, pour l'artiste, l'hostie consacrée. C'est la première fois que nous rencontrons cette interprétation graphique du texte apocalyptique: « Vincenti dabo manna absconditum. » (*Apocalypsis*, II, 17); mais le texte lui-même a été

(1) « Et vidi: et ecce equus albus et qui sedebat super illum habebat arcum et data est ei corona et exivit vincens ut vinceret. » (*Apocalypsis*, VI, 2).

(2) « Cecidit Babylon illa magna, quæ a vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes. » (*Apocalypsis*, XIV, 8).

(3) « Et in medio septem candelabrorum aureorum similem filio hominis. » (*Apocalypsis*, I, 13).

inséré par saint Thomas dans les antiennes des Laudes : « Vincenti dabo manna absconditum et nomen novum, alleluia, » ce qui implique nécessairement une allusion à l'Eucharistie (1).

Le même docteur dit dans le *Verbum supernum* et l'Eglise répète après lui dans l'office du Saint-Sacrement :

« Se nascens dedit socium,  
Convalescens in edulium,  
Se moriens in prætium,  
Se regnans in præmium. »

La récompense céleste est donc le Christ glorieux, mais tel qu'il se donna en nourriture à ses apôtres, avec la même chair qui naquit dans l'étable et qui souffrit sur la croix.

Honorius d'Autun semble insinuer la même pensée quand, comparant l'hostie à un denier, il dit que ce denier sera au ciel notre récompense. Benoît XIV sanctionne de son autorité cette interprétation : « Panis formatur in modum denarii, tum quia panis iste pro denario est, tum quia idem denarius in vinea laborantibus in præmium dandus est. » (Lib. I, cap. 6).

Ce qui nous paraît étrange actuellement ne l'était nullement au moyen âge. En effet, dans l'église de Montbron, au diocèse d'Angoulême, on voit le tombeau de Jeanne de Montbron, qui date du XIII<sup>e</sup> siècle. L'inscription porte :

† CHRISTE : TVO : MANNA : PASQVATVR : DOMNA : IOHANNA :  
CVRANS : HOC : LEGERE : DICAT : DEVS : HVIC : MISERERE :

(*Bullet. de la Soc. arch. de la Charente*, t. V, p. 88; 1862, p. 238).  
La manne, qui est le Christ, reste donc, comme pendant la vie, la nourriture du fidèle à qui a été décernée la couronne du vainqueur.

Enfin n'est-il pas curieux de voir les *Oracles des Sibylles* terminer le livre second par ces vers qui suivent la description du jugement dernier :

« ..... Tu me tortoribus eripe diris,  
O bone servator, quamvis infenda fatentem.  
Et nunc da longum, quæso, requiescere carmen.  
Sancte dator mannæ, rex magni maxime regni ».

(Alexandre, *Oracula Sibyllina*, Paris, 1869, p. 73).

X. BARBIER DE MONTAULT,

(A continuer).

Prélat de la Maison de Sa Sainteté.

(1) Un panneau peint du XVII<sup>e</sup> siècle compare la Vierge Marie au vase qui renfermait la manne dans le tabernacle. Le sujet représente sainte Anne, la sainte Vierge et l'Enfant Jésus. On lit au-dessous : PRODYT EX ANNA VAS PORTANS NOBILE MANNA (Godard-Faultier, *Inv. du Musée d'Antiq. de la ville d'Angers*, p. 575, n° 3193).

# LES SERVITEURS DU RÈGNE

---

## LES PROCESSIONS DE LA FÊTE-DIEU A CAMPOBASSO <sup>(1)</sup>

(ITALIE)

LES ANCIENNES CONFRÉRIES ET CORPORATIONS, RIXES QU'ELLES CAUSÈRENT,  
ET PAIX GÉNÉRALE

Dès le dixième siècle de notre ère on érigea dans l'église de la confrérie de Sainte-Marie-de-la-Croix de Campobasso une association ou corporation religieuse, très considérable, et par le nombre des associés, et par les revenus dont elle disposait. La crainte de la fin du monde y fut certainement pour beaucoup. Mais plus tard, quand on eut bâti, avec les encouragements et le concours du comte André de Capoa, la nouvelle église de la Trinité, on y installa une autre congrégation corporative, composée des seigneurs les plus riches, les plus nobles et les plus influents de la ville. Naturellement ceux-ci ne crurent pas que le nombre et l'ancienneté donnaient le pas sur eux à la première Société formée de roturiers et de paysans; et ceux-là

(1) M. l'archiprêtre Vincent Ambrosiani, de Monacilioni (Italie), a eu l'extrême obligeance de nous communiquer sa très intéressante monographie sur les *Processions de la Fête-Dieu à Campobasso*, chef-lieu de la province de Molise, ou Samnium.

A notre grand regret, le manque d'espace ne nous permet pas de l'insérer in-extenso. Mais, grâce à l'amabilité de notre docte collaborateur, nous pouvons en donner les extraits suivants. — (Note de la Rédaction).

prétendaient bien ne pas se voir supplanter par les nouveaux venus, bien que plus nobles et plus riches qu'eux. *Inde iræ.*

La préséance, en effet, a été de tous les temps une cause bien grande de rivalités, de discordes, de tumultes, de scandales fort graves, jusque dans le sein des associations religieuses. Pour s'en convaincre, qu'on prenne la peine de lire, dans *Lucius Ferraris*, l'article qui traite cette ennuyeuse question, pas encore terminée et interminable peut-être.

Toute la ville donc se partagea en *Croisés* et en *Trinitaires*, suivant qu'on appartenait à Sainte-Marie-de-la-Croix ou bien à la Trinité. Il va sans dire que le flambeau de la discorde atteignit toutes les classes de citoyens, hommes, femmes, jeunes gens, enfants, vieillards sans aucune exception. Car, si on n'était pas confrère, on devait par nécessité, embrasser le parti des uns ou des autres. Les rixes étaient à l'ordre du jour; on ne pouvait se rencontrer sans en venir aux prises, et, ce qui pis est, le clergé, soit séculier, soit régulier, au lieu d'éteindre ce funeste incendie, ne faisait que souffler dans la fournaise déjà si ardente. Des blessures sans nombre, des meurtres très fréquents annonçaient chaque jour qu'on ne vivait point en chrétiens dans cette malheureuse ville et que les emblèmes et les vêtements religieux dont on se parait ne parlaient pas assez efficacement au cœur de ceux qui se vantaient pourtant d'être membres d'associations religieuses dont le but était la charité envers Dieu et envers le prochain. Point de commerce, point de mariages entre les personnes de divers partis, quoique d'égale fortune et condition; de manière que la ville déclinait à vue d'œil chaque jour et les sources de la prospérité publique tarissaient continuellement. Le sang fraternel seulement coulait en abondance dans les rues. Or, la ville de Campobasso a toujours eu une grande dévotion pour la Sainte Eucharistie, et la procession de la Fête-Dieu depuis son institution par Urbain IV, en 1264, y a été sans cesse faite avec une grande solennité. Les trois confréries de Saint-Antoine, abbé, de Sainte-Marie-de-la-Croix et de la Trinité, dès leur érection y prenaient part à l'envi et y faisaient figurer des représentations qu'on appelait *Misteri*, c'est-à-dire *symboles*. Chaque association avait les siens qu'on renouvelait et que l'on variait même tous les ans, à l'exception de quelques-uns des plus importants et essentiels. Le désir de se distinguer et de faire mieux que les autres et la maudite question

de la préséance furent donc les deux étincelles qui causèrent le vaste incendie dont dérivèrent tant de maux pour les citoyens de Campobasso, pendant presque quatre-vingts ans. Nul n'avait pu jusqu'alors rétablir l'union et la concorde si nécessaires, quand, le *Prince de la Paix, Jésus-Christ Eucharistie*, si honoré par cette ville chrétienne, lui envoya un homme selon son cœur, à qui il donna la grâce de réconcilier des cœurs pleins de haine fratricide.

Cependant, avant de parler de cet homme providentiel, il faut savoir d'abord à quel degré de haine on était parvenu avant son arrivée à Campobasso. Sous César de Gonzague, capitaine de Philippe II en Lombardie, et ensuite Grand Justicier ou ministre de grâce et justice du royaume, de Naples qui avait succédé à son père Ferrant dans le comté de Campobasso, l'an 1547, les Trinitaires pour s'assurer le pas sur les Croisés, appelés *Frappants* à cause des fouets dont ils se frappaient (1), résolurent de contester leur antiquité et leurs privilèges. Le comte César pria l'évêque Mgr Carafa d'examiner leurs Bulles et Diplômes ; et celui-ci, dans sa visite de l'année 1576, ayant soigneusement vérifié quatre diplômes en parchemin, à savoir du pape saint Grégoire VII en 1073, du pape Innocent II en 1130, de Célestin II en 1143 et de Mathieu IX évêque de Bojano, les trouva parfaitement authentiques et en règle. C'est pourquoi les Croisés ou Frappants eurent gain de cause. Malgré cela, à la procession de la Fête-Dieu de l'année suivante, 1577, il y eut des désordres très graves ; de part et d'autre il y eut beaucoup de blessés, et Jean-Antoine Japaolo, *Croisé*, reçut un coup d'estoc du *Trinitaire*, Joseph Preciosa, qui l'étendit roide mort.

Les évêques de Bojano, pour empêcher le renouvellement de désordres si déplorables, lancèrent des excommunications contre les Trinitaires. Ceux-ci quittèrent il est vrai, le sac de la Confrérie ; mais, comme hommes privés, ne cessèrent point de haïr les Croisés et de faire naître des scandales continuels. Bien plus, comme pour accompagner le Saint Sacrement dans les processions et dans les maisons des malades, la ville de Campobasso obtint du Souverain Pontife Pie IV, le 23 avril 1564, une bulle d'érection de la confrérie du Corps de Jésus-Christ ou bien du Saint Sacrement, les Trinitaires, toujours

(1) C'était un reste de la secte des *Flagellants*, formée en 1260, à Pérouse, secte qui eut pour chef Rainler, et fut frappée d'anathème par le Pape Clément VI, en 1353.



brouillons et remuants, pour ne pas perdre l'occasion de tracasser les Croisés, se faulèrent en grand nombre dans cette nouvelle association, qui se réunissait dans la petite mais fort belle église de Saint-Léonard, située au pied des *Monti*, entre la plaine et le coteau. C'est pourquoi, sous prétexte que c'était là la congrégation spéciale du Saint Sacrement, ils réclamaient toujours la première place, et malheur à ceux qui osaient leur tenir tête.

Les Croisés s'en vengèrent en se faisant agréger à l'archiconfrérie du Saint-Esprit de Rome et en faisant élever en collège canonial leur ancienne église *ricettizia* de Sainte-Marie-de-la-Croix; ce qu'ils obtinrent par l'entremise de Charles Carafa, évêque de Bojano, en 1585, qui porta le nombre des chanoines à 16. Mais cette fois, ce ne furent pas seulement les laïques qui levèrent le drapeau de la révolte : les prêtres des autres églises en furent si froissés qu'ils s'insurgèrent tous contre les *Croisés* et leur Chapitre. Les bourgeois François, Antoine et Mathieu de Vito, voulant soutenir par la force le droit des chanoines de Sainte-Marie-de-la-Croix, furent tués dans la mêlée.

Comme on eut porté cette cause en cour de Rome, la *Sacra Rota* ne fit que confirmer tout ce que l'évêque Carafa avait octroyé en faveur des Croisés, qui eurent ainsi le pas sur leurs rivaux aux processions de la Fête-Dieu et en celle du *Christ-mort*, le Vendredi Saint, procession qu'on fait encore de nos jours avec une grande solennité, et avec le concours des citoyens de toutes les classes qui revêtaient le sac des confrères.

Mais tout n'était pas fini. Ferdinand II de Gonzague, assez différent de son père César et de son aïeul Ferrant I, en visitant ses États se rendit, en 1564, à Campobasso avec son oncle le cardinal Jean-Vincent de Gonzague, commandant de l'armée de Malte. Or, le citoyen Jean-Chrysostôme Bellina, Trinitaire très savant, très éloquent et d'une fort grande adresse, ayant été envoyé au Prince en qualité de gentilhomme de chambre, se glissa peu à peu si adroitement dans la grâce de son seigneur, qu'il le persuada, pour ses fins, d'acquérir le droit de patronat sur l'archiprêtrise de Campobasso. Le prince obtempéra aveuglément au conseil de son gentilhomme Bellina, et se fit aisément céder par les chanoines ce droit qui leur appartenait.

Le but de Bellina fut, qu'une fois assurés de la protection de l'archiprêtre, les Trinitaires pourraient revenir sur la brèche et faire révoquer la sentence

de la cour de Rome, ce qu'ils tentèrent avec succès sous le pape Grégoire XIII, par l'intermédiaire du cardinal Jean-Vincent de Gonzague, sous prétexte que chaque canonicate ne rendait pas assez (154 ducats, soit 655 fr. par an). Malgré cela, le chanoine Joseph Baffa, ayant eu vent de tout ce que l'on tramait contre son Chapitre, se rendit en personne à Rome, et empêcha l'expédition du *motu proprio*. Il arriva aussi que le noble citoyen César de Attellis, jurisconsulte célèbre, s'étant lui aussi rendu à Rome pour solliciter la suppression du Chapitre de Sainte-Marie, fut trouvé étranglé devant la porte de son habitation, le soir du 12 mars 1586.

Tant de maux, tant de désordres, tant d'intrigues, tant de haine, de sang, de crimes, commencèrent enfin à produire une salutaire réaction dans l'esprit et le cœur des malheureux habitants de cette ville infortunée. L'évêque de Bojano, dont Campobasso dépend encore, d'un côté, et de l'autre, les personnages les plus éminents, les plus sérieux, les plus humains et les plus pieux songeaient à un moyen efficace pour réconcilier les partis, qui, à l'imitation des Guelfes et des Gibelins, des Blancs et des Noirs de Florence, avaient formé deux camps ennemis et envenimés l'un contre l'autre dans une même petite ville. Malgré la part active que le clergé avait prise dans les rixes, toujours est-il que le ministère de paix et de réconciliation n'est qu'en ceux qui sont les ministres du Dieu de la paix et de la charité : *Deus pacis et dilectionis* (II Corinth., XIII, II). Écoutons ce que nous enseigne le grand apôtre saint Paul : « Omnia autem ex Deo qui nos reconciliavit sibi per Christum; et dedit nobis ministerium reconciliationis. Quoniam quidem Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi, non reputans illis delicta ipsorum, et posuit in nobis verbum reconciliationis. » (II Corinth., v. 18-19).

Pour rétablir la paix si nécessaire et si désirée, on songeait naturellement à un bon prédicateur de Carême. Mais la ville de Campobasso, à cause de ses discussions si violentes et si atroces, était tellement décriée, que les orateurs sacrés se refusaient à accepter cette tâche délicate.

On s'adressa, à cet effet, à Frosolone, à Bojano, à Salerne, à Naples, à Rome même : personne ne voulut la chaire de notre ville. On supplia le cardinal de Gonzague d'intervenir de Modène et de Rome; il promit d'envoyer un célèbre orateur de Plaisance, mais on l'attendit en vain. C'est pourquoi le Carême de 1585 passa sans aucune utilité pour le rétablissement de la paix.

Enfin, le citoyen Marius Paradiso, dans la séance du parlement municipal du 3 septembre de cette même année, proposa de s'adresser au Chapitre des RR. PP. Capucins (1) assemblé à Venafro, afin qu'il voulut bien prendre en pitié l'état déplorable de la ville et lui envoyer deux religieux de son choix, surtout dans le but de rétablir la paix, au prochain Carême de 1587.

Le Chapitre général de Venafro choisit pour cette mission très scabreuse le frère Louis, coadjuteur lai, et le père Jérôme de Sorbo. Celui-ci, comme on le connut plus tard par une manifestation involontaire échappée à ce savant et saint capucin, avait eu à Venafro même une espèce de révélation de ce à quoi Dieu le destinait à Campobasso. C'est pourquoi, et par esprit d'obéissance et de zèle, et en vertu de cette révélation, il accepta volontiers d'aller aussitôt à pied et sans honoraires, prêcher le Carême, ou mieux une mission, dans la ville abandonnée et misérable dont nous parlons. Il y arriva par un temps très froid, après avoir marché plusieurs jours nu-pieds, le soir du 9 février 1587, et alla avec son compagnon demander la charité d'être logé dans le couvent de Sainte-Marie-des-Grâces des Mineurs observantins. La nouvelle de l'arrivée de ces deux hommes de Dieu se répandit incontinent dans toute la ville; elle plut à tous indistinctement, et déjà Dieu commençait à préparer les cœurs à la paix.

Quand ce docte et saint moine, précédé de sa réputation de vertu, entouré de l'aurole de sa sainteté, parut nu-pieds, et n'ayant qu'une tunique très grossière, pour commencer son premier sermon, en présence du Saint Sacrement exposé dans la vaste église de la Trinité, devant ce peuple immense qui, n'ayant pu trouver de place dans le temple, débordait sur la grande place devant le parvis, un frissonnement général s'empara de tous. Après avoir brièvement parlé de son indignité et du peu d'aptitude qu'il avait à plaire par la parole, le père Jérôme se leva soudain avec une dignité modeste et apostolique et, les bras croisés, le front doucement incliné, il déclare qu'aussi bien il ne se présente point en son propre nom et qu'il n'est

(1) Cet ordre religieux, récemment éclos dans l'Église de Dieu, puisque sa règle ne fut approuvée par Clément VII qu'en 1528, était venu faire reflourir l'esprit de saint François dans toute sa pureté et son étendue. Il comptait déjà des sujets éminents par leur savoir et leur sainteté héroïque. La considération dont ces religieux jouissaient partout en Italie les rendait très populaires, et donnait une grande efficacité à tout ce qu'ils entreprenaient pour le bien des âmes et pour la gloire de Dieu.

point venu pour chatouiller les oreilles ; qu'il a une mission unique à remplir, celle de rétablir l'harmonie et la concorde chrétiennes. Ce fut là la mission principale du fils de Dieu incarné, mort pour nous sur la croix ; c'est la paix et la charité qu'il était venu faire régner sur la terre. L'enfer, dit le prédicateur, n'est enfer qu'à cause de la discorde et de la haine, et que c'est la paix et l'amour qui forment le paradis.

Puis, se tournant vers l'Hostie de paix, il montra que Jésus-Christ n'avait voulu vivre caché dans le Saint Sacrement que comme *Prince de la Paix* ; que par la paix et la charité seulement on l'honorait, et non point par des sacs, des cilices, des fléaux, des symboles, des processions tumultueuses, cause de tant de maux, de haine, de désordres, de meurtres dans la ville, et que les hommes pacifiques et charitables auront la préférence dans l'interminable et bienheureuse procession de la Fête-Dieu du paradis. Bien plus, les hommes pacifiques seuls auront le privilège de faire partie de cette procession glorieuse, puisqu'il est dit : « Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. » (Math., v. 9).

A ces accents inspirés, un courant électrique parcourt toutes les fibres de ces cœurs jusqu'alors si durs, et tous, comme un seul homme, se jettent à genoux et, baissant la tête, se frappant la poitrine, s'arrachant les cheveux, se donnant le baiser de paix, pleurèrent amèrement l'aveuglement où ils avaient été jusqu'à ce jour. A peine le Père Jérôme fut descendu de la chaire, on se pressait autour de lui, on lui demandait pardon, on promettait sérieusement et les larmes aux yeux de se réconcilier tout de bon. Les confessions furent très nombreuses ; on suivit avec une religieuse exactitude et une grande attention les autres sermons de cet homme de Dieu que l'on considérait comme un saint, ainsi qu'il l'était véritablement. A l'instar de saint Jean dans sa vieillesse, il ne parla que de paix et de charité. Mais le triomphe complet du Dieu d'amour et de son fidèle serviteur n'eut lieu que le 14 mars, jour choisi pour jurer la réconciliation générale et solennelle avant d'approcher de la Sainte Table. Car Jésus-Christ nous a dit : *Si offers munus tuum ad altare et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te : relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo : et tunc veniens offeres munus tuum.* (Math. v. 23-24) Cet admirable contrat de paix générale, fut solennellement stipulé et on le

conserve religieusement dans les archives de la paroisse de Saint-Georges. Il fut signé par plus de deux cents personnes des plus remarquables de la ville, en présence d'Améric Scalea, notaire de San Severino. On y voit surtout les signatures de huit procureurs des Trinitaires, de huit procureurs des Croisés, de six gouverneurs de la confrérie du *Corpus Domini*, du Primicier des chanoines et de l'Archiprêtre.

Par ce contrat solennel : 1° les Trinitaires s'obligeaient irrévocablement à ne point faire la procession du Vendredi Saint et, si leur dévotion personnelle les portait à y prendre part, ils devaient s'unir à celle de Sainte-Marie-de-la-Croix, *en se contentant même de la dernière place*; 2° les confrères du Saint Sacrement s'engageaient à ne pas envoyer leurs prieurs et grands maîtres à la procession de la Fête-Dieu, ce à quoi s'obligèrent de même les Trinitaires; 3° les Croisés, de leur côté, promettaient de persuader aux chanoines de ne pas intervenir aux processions particulières des autres corporations, et, en tous cas, s'ils y paraissaient ce serait toujours sans étendard; 4° ils promettaient, en outre, d'interdire aux femmes des prieurs et maîtres de la compagnie d'intervenir même à la procession de la Fête-Dieu, afin de tenir les autres femmes en respect. Ils déclarèrent enfin que, comme ces sortes de litiges avaient produit une infinité de scandales, de troubles, de dépenses et causé la ruine de leur patrie en déshonorant la religion du Christ et en mettant en très graves dangers leurs âmes, dorénavant, ils renonçaient absolument à toute sorte de revendications et privilèges autres que ceux contenus dans les présentes stipulations, dont le Père Jérôme de Sorbo fut, après Dieu, l'auteur principal.

Ce saint homme, voyant qu'il manquait encore une condition à cette paix pour qu'elle fut durable, prêcha un jour sur la convenance de la resserrer par des mariages très nombreux entre les différents partis. De cette manière l'alliance de paix et d'amour fut scellée par celle des liens du sang, consacrés et sanctifiés par un sacrement chrétien.

Innombrables aussi furent les autres fruits de salut produits par ce père capucin et le frère Louis qui prêchait admirablement d'exemple. Les concubinages, les adultères, les usures cessèrent comme par enchantement. Le Père Jérôme convertit un brigand caché dans une caverne que Dieu lui révéla, et l'exemple de sa pénitence fut suivi par les compagnons de ses

crimes. Il fit refleurir les deux hôpitaux de la ville, réforma le mont de piété, consistant en fournitures de blé qu'on prêtait aux paysans pauvres, persuada aux citoyens de recueillir chez eux et d'élever plus de deux cents enfants illégitimes (1); car les désordres à cette époque malheureuse, s'étaient multipliés; il fonda un tour pour les enfants qu'on aurait, sans cette mesure, abandonnés et laissé périr.

Les mécréants, en lisant les scènes de sang auxquelles donnèrent lieu les litiges des confréries religieuses et des corporations laïques, à propos des processions de l'Eglise, voudraient pouvoir s'écrier avec Lucreèce, le poète des athées et des matérialistes : *Tantum religio potuit suadere malorum!*

Qu'ils ne songent à attribuer tous ces excès qu'à leur vraie cause, les passions humaines, et n'oublient point que la Religion, l'Eglise, les cérémonies religieuses n'ont d'autres but que la charité envers Dieu et envers les hommes, l'édification, la bienfaisance, la piété de tous. Et si parfois ces grandes choses deviennent l'occasion de troubles, c'est précisément au mépris de leurs instructions et contrairement à toutes leurs institutions. Tout le mal ne doit être attribué qu'à ce qui en est la cause *intentionnelle et efficiente*, autrement la milice, la magistrature, les sciences, les arts, le commerce, les sociétés savantes, les académies, etc., qui ont donné lieu à tant de rixes et de guerres seraient toutes à condamner, à supprimer, à détruire pour toujours. Tandis que dans l'histoire que nous venons de raconter, la Religion y fait une magnifique figure, car elle, et elle seulement, prit à tâche et fut capable de supprimer tous les désordres et les motifs de ces rixes sanglantes et continuelles. C'est donc tout à fait le cas de s'écrier à plus juste titre : *Tantum Religio potuit suadere bonorum!*

Les citoyens de Campobasso, par reconnaissance pour les RR. PP. Capucins et en vue de leur propre bien spirituel, voulurent fonder un monastère de cet ordre et prièrent le père Jérôme de vouloir bien choisir l'emplacement.

Il y consentit volontiers et, avec une somme de deux cents ducats (850 fr.), donnée par la municipalité on acheta un lot de terrain au sud-est de la ville, à trois ou quatre cents mètres de l'ancienne enceinte. Avec le pieux concours

(1) La ville comptait alors à peu près huit mille âmes.

de tout le peuple, en deux ans seulement, on bâtit le couvent et même l'église sous le titre de l'*Annonciation de la Vierge de la Paix* (1), en souvenir de la paix rétablie par le Révérend Père Jérôme; celui-ci, s'étant rendu à Rome pour en solliciter l'approbation du général de son Ordre et du pape Sixte V, son ancien confrère, le grand Pontife, aussi bien que les Capucins de Rome, eurent l'occasion de connaître et d'admirer le grand savoir, l'éloquence enflammée et l'extraordinaire vertu du père Jérôme.

Enfin la renommée qu'il acquit à cause des merveilles qu'il venait d'opérer à Campobasso, le fit élire, sous Clément VII, général de son Ordre en 1596. Il mourut à Rome en odeur de sainteté et la ville de Campobasso pleura sa mort.

VINCENT AMBROSIANI,

Archiprêtre de Monacilioni (Italie).

(A continuer.)

(1) Dans l'église de l'*Annunziata della pace*, l'on voit un tableau représentant précisément la réconciliation des confrères et de tous les groupes de citoyens de Campobasso, par le ministère du Père Jérôme; ce tableau situé à droite du presbyterium du sanctuaire, a 2 mètres 70 centimètres de longueur et un peu plus d'un mètre de hauteur. Cette toile, qui ne manquait pas de mérite, fut gâtée par la main inhabile de celui qui la restaura en 1742. Tous les personnages étaient copiés sur nature. Le peintre, Jean-Marie Felice, de Campobasso, Trinitaire, y employa cinq ans et l'acheva en 1591. Malgré l'altération qu'il a subi, ce tableau a toujours l'incontestable mérite de représenter l'état de la ville à cette époque-là, les différents costumes, et même les traits principaux des personnages, tous historiques, dont on sait parfaitement les noms. D'après cela, il est vraiment regrettable qu'on l'ait ainsi défiguré. Il faut avouer cependant que l'expression y est encore bien conservée (\*).

(\*) Nous avons écrit cette note, quand on nous a dit que M. le Directeur du Musée provincial de Campobasso avait déjà songé à faire restaurer le monument qui nous occupe. Il aura bien mérité par là, de la ville de Campobasso, mais il serait très mauvais de ne pas le faire remettre à sa place historique et naturelle, dans l'église *della Pace*, bien que les RR. PP. Capucins, à cause de la suppression des ordres religieux, n'y soient malheureusement plus.

# MONUMENTS DU RÈGNE

---

## LE PREMIER FRONTISPICE DU RÈGNE <sup>(1)</sup>

EXPLICATION DE LA PLANCHE AU TRAIT (AU COMMENCEMENT DE CE NUMÉRO)

---

« *Le Christ raison de Tout* » ou *Omnia in Ipso constant* (Col. I, 17).

### I.

L'INTÉRIEUR DU PREMIER FRONTISPICE (2). — *La magnifique unité du Règne de Jésus-Christ réunissant les mondes dans une même harmonie, fixant leur ordre providentiel, et soumettant leur marche à la direction suprême du Sacré-Cœur par l'Eucharistie*; — voilà certes, une idée ardue entre toutes, à mettre en lumière et à imposer en quelque sorte à l'attention et à l'acceptation de notre époque, vu surtout qu'elle n'est point une époque d'attention sur l'universel, de pénétration dans les profondeurs intellectuelles des choses, de recherches ardentes du surnaturel.

Aussi, ne doit-on pas être surpris que nous soyons déjà revenus plusieurs fois sur le premier frontispice, qui est une forme d'expression graphique de notre pensée considérée dans son ensemble; et l'on nous permettra d'y revenir encore ici, mais cette fois, non plus seulement pour continuer notre explication, mais aussi pour faire constater les résultats des explications déjà données.

Notre frontispice se compose de deux parties, l'une intérieure, résumant l'idée elle-même, dans sa grandeur et sa magnificence; l'autre extérieure qui est comme le rayonnement de cette idée. L'une appartient à la science, l'autre se rapporte aux arts.

On s'en souvient, nous avons tout au début de notre œuvre, fait appel à la science pour faire connaître, aux arts pour faire glorifier le règne de Jésus-Christ notre Roi-Sauveur.

(1) Nous avertissons nos lecteurs que de deux ans en deux ans, il sera donné un nouveau *frontispice monumental*, interprète de l'Œuvre en marche. On en fera un tirage en *chromo*, à part, semblable à celui qui a été mis à la disposition de nos abonnés, dès la fin de 1883. Il leur sera envoyé chaque fois, *sur leur demande expresse*, toujours aux mêmes conditions. (Prix 3 francs.)

Ces chromos pourront servir ainsi de *couvertures*, soit à une année, soit à deux années réunies, pour ceux qui désireraient faire relier sur le modèle artistique exécuté à Vienne, et dont les spécimens ont été exposés soit chez les libraires, soit à Paray-le-Monial.

(2) Voir *Deuxième Année*, p. 4, et *ibid.* p. 233.



C'est sur la première partie du frontispice que nous avons insisté d'abord ; deux communications feront connaître que nous commençons à être compris, et justifieront peut-être quelque peu notre hardiesse :

A la fin du présent numéro (à la page 73), on trouvera un article intitulé : « *Omnia in Christo constant* » préludant sur ce sujet à d'autres du même genre que nous avons reçus de Syrie et qui paraîtront successivement sous le titre de : *Pensées du Règne*.

Ce sont les réflexions, nous dirions volontiers, les élévations ou les visions transcendantes jetées à la hâte sur le papier, entre deux courses apostoliques, par un missionnaire qui vit depuis trente ans dans la splendeur du ciel d'Orient, et depuis son enfance dans la beauté de l'Écriture Sainte, et dans la magnificence de la foi. Sans avoir eu avec nous aucune entente préalable, mais s'étant rencontré dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments, il a été heureux de nous en faire part, et par nous, à tous nos lecteurs. C'est avec un cachet de cette *poésie biblique* dont la littérature chrétienne aurait dû apprendre à s'inspirer davantage, un exposé partiel, mais magnifique, de notre frontispice.

Voici maintenant l'appréciation d'un savant qui indique à sa façon un autre point de vue de notre idée générale. M. l'abbé Bouquet nous écrit :

« L'idée de votre frontispice me paraît admirable. Actuellement les physiciens admettent cette grande théorie que tous les phénomènes de la nature matérielle ne sont que *des formes du mouvement* qui serait la première propriété des corps, et surtout que *tout mouvement* qui s'opère sur la terre a sa source et son principe dans la chaleur et la lumière du soleil. Ainsi, sur toute la terre pas un atôme de lumière ou de chaleur, pas un mouvement si faible qu'il soit qui ne soit produit directement ou indirectement *par le soleil*.

« Or, le monde visible et le monde invisible, c'est-à-dire surnaturel, sont faits sur un même plan ; le monde visible doit nous aider à comprendre le monde surnaturel. « *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecto conspiciuntur* ». C'est je crois, le texte de saint Paul. — Si donc vous obteniez, M. le directeur, de quelque pieux et savant professeur de *physique* de mettre en lumière les admirables *analogies* qui existent entre le *Soleil du Monde surnaturel*, la *Sainte Eucharistie*, et le soleil du monde visible qui est son *symbole*, tous vos lecteurs en seraient certainement surpris et ravis. »

## II

LE CADRE DU PREMIER FRONTISPICE. — Aussi, croyons-nous, notre idée fondamentale a fait son entrée dans le domaine intellectuel et suivra désormais sa marche régulière et son développement naturel dans le monde des esprits. Il nous reste à lancer dans la mêlée voie la pensée qui lui sert de complément et que nous avons exprimé dans le cadre du même frontispice.

Sous le titre de MONUMENTS, les mots : SOUVERAINETÉ. — EMPIRE. — TRIOMPHE. — VICTOIRE. — DOMINATION. — GLORIFICATION. — EXALTATION, ont pu paraître distribués selon une raison purement fantaisiste : il n'en est rien, et il nous semble que le moment est venu d'en donner le rapport de *synthèse logique* : nous allons essayer.

Parmi les édifices qui fixent l'attention des hommes, prennent rang, et en premier lieu les *Tombeaux des rois d'Égypte*.

Et ces édifices ne sont pas moins mystérieux qu'ils sont majestueux.

Nous serions encore à nous demander s'ils avaient une signification et quelle elle était, si un *Champollion* ne fut venu nous en donner la clef et nous révéler leur caractère *idéal*.

Ils sont tous moulés sur le même procédé qui consiste à creuser dans le roc, le tombeau du chef, d'après une loi invariable, *selon la durée de son existence, et les grands événements qui ont fait époque dans cette existence*.

1° A la prise de possession de son *Règne* ; sa première chambre, *royale*, est creusée, et l'on y peint les épisodes de son élévation au trône *royal*, en tant que *Roi d'Égypte*.

2° Lorsque le *Roi* a vaincu les peuples étrangers et qu'il rentre victorieux, sa seconde chambre, *chambre impériale*, est creusée ; et les exploits du *Chef* sont peints non plus comme roi d'Égypte, mais comme : EMPEREUR DU MONDE.

3° Lorsque l'*Empereur* a dompté les races lointaines et les a rendues tributaires de l'Égypte, sa troisième chambre, *chambre du triomphe*, est creusée ; les peintures murales décrivent ses victoires gagnées, non plus comme empereur, mais comme TRIOMPHATEUR DE L'UNIVERS.

4° Lorsque le *Triomphateur* a abattu tous ses rivaux, et qu'au bout d'un certain temps il leur a imposé la loi d'Égypte, sa quatrième chambre, *chambre de victoire*, est creusée et les fresques murales le proclament : LE VICTORIEUX DES TEMPS.

5° Si *Le Victorieux des Temps* poursuit noblement sa carrière, ce n'est plus une chambre alors, mais une longue galerie, la galerie *de Domination*, qu'on creuse en son honneur ; et à droite alors on sculpte les migrations futures de *son âme séparée* jusqu'à la fixation de son rang dans l'éternité, tandis qu'à gauche, on sculpte son influence future et sa puissance future d'intercession auprès des Divinités. Mais à partir de cette longue galerie, le Victorieux des Temps prend le titre de : DOMINATEUR DES SIÈCLES.

6° Si le *Dominateur des Siècles* signale son passage par des actes héroïques de bienfaisance et de magnanimité hors ligne, il est déclaré : *Patron, Protecteur de l'humanité*. On lui creuse au bout du couloir une *celle-carrée*, où sa *glorification* est annoncée, où son tombeau sera environné des plus *grands hommages* ; il prend désormais le surnom de GLORIFIÉ.

7° S'il passe ce degré, et que par une sagesse accomplie il comble ses peuples d'admiration pour ses services *sociaux* et ses vertus *sociales*, après sa mort sa *celle* et son *sépulcre* deviennent *sacrés, exaltés*, et sur ses cartouches, il passe à la postérité comme Dieu d'Égypte : avec APOTHÉOSE (1).

Or, ce sentiment *idéal* de la puissance, de la grandeur, de la MAJESTÉ SOCIALE passant d'élévation en élévation jusqu'à l'exaltation suprême, nous le retrouvons, sinon avec cette parfaite et complète coordination, par lambeaux du moins, et dans ses éléments plus ou moins nombreux, plus ou moins harmonieusement groupés, *dans l'histoire de tous les peuples*. Et, chose remarquable, après les Égyptiens dont les mystérieux mais spirituels rapports avec les enfants de Dieu, de nos jours aussi bien que dans les temps reculés restent encore en partie inexplicables, mais n'en sont pas moins un fait manifestement providentiel, après les Égyptiens, dont les dépouilles devaient servir à la confection du Tabernacle du Dieu d'Israël, ce sont les Romains qui ont le mieux deviné, senti, reproduit ce sentiment *idéal*. C'est que les destinées de ce peuple, en vue de l'Église des nations étaient grandes, et il devait dans ses ébauches humaines du sentiment de l'*élévation souveraine*, ébauches qui se font remarquer non seulement à l'époque glorieuse d'un divin Auguste,

(1) *Champollion. Égypte et Univers pittoresque. Afrique*, tom. I, v. p. 53 à 56, et le reste aux *Cartouches-prénoms*, *ibid.*

mais qui se conservent jusque dans les hontes des apothéoses d'un Caracalla, il devait esquisser quelque chose de la grandeur-sociale de Celui dont l'empire allait occuper les régions soumises jusqu'alors à son sceptre de fer.

Qu'est-ce à dire ? sinon que l'humanité « *naturellement chrétienne* » cherchait instinctivement CELUI QUI DEVAIT VENIR : et pendant que les esprits inquiets sondaient tous les horizons, que les cœurs affamés de bonheur réclamaient sa venue, les arts aussi, sans le savoir, s'essayaient à exprimer quelque chose de sa grandeur.

C'est le CHRIST NOTRE ROI qui était au fond de toutes ces préoccupations.

Car enfin cette aspiration instinctive vers un Roi à venir, était bien dans les entrailles de l'humanité ; elle était générale, elle était constante, elle était sûre dans son attente : d'une façon ou de l'autre, elle venait donc de l'auteur de l'humanité ; elle ne pouvait être frustrée et, c'était un roi universel qu'elle cherchait, un roi pour tous les peuples, un roi pour tous les temps. L'humanité avait donc un *idéal* de grandeur et d'évolution de ROYAUTE-SOCIALE auquel il manquait un objet réel ; celui en qui se personnifiera cette royauté unique et suprême dont l'humanité subit le besoin et exprime la nécessité.

Or, quel sera le Sésostris qui répondra à cet idéal des peuples, quel sera le César capable d'une telle grandeur, d'une telle puissance, d'une telle majesté et qui devra être placé à cette hauteur et dans cette gloire ?

Il n'y en a qu'un ; et c'est vous : O Roi des siècles, Roi immortel, caché au tabernacle chrétien, à qui soit honneur et gloire à jamais !

JÉSUS-CHRIST, *seul, réalité de cet idéal primordial* fournit à l'art son objet et lui donne sa raison d'être dernière et son *couronnement*.

Apparaissent donc maintenant les arts, mais les arts désormais entre les mains du peuple chrétien, les arts, non plus en quête, mais en pleine possession de l'objet qu'ils doivent exprimer : qu'ils épuisent tous les dons du génie, qu'ils fassent appel à toutes les inspirations, qu'ils empruntent à tous les peuples leur habileté pour glorifier le vrai Roi qu'attendait l'humanité.

Oh ! nous ne craignons pas de l'affirmer, les arts comme la science, ont été fidèles à leur mission. Que l'on fouille, — et c'est le programme même qui se trace dans le cadre de notre frontispice — que l'on fouille les productions des arts chrétiens, et l'on trouvera pièce par pièce, à travers les âges, et parmi

les peuples chrétiens, ce tombeau glorieux annoncé par le prophète, qu'ils ont érigé en l'honneur du *Roi des siècles*, et l'on verra venir tour à tour les monuments chrétiens se ranger en sept catégories distinctes proclamant successivement : la *Souveraineté*, l'*Empire*, le *Triomphe*, la *Victoire*, la *Domination*, la *Glorification*, l'*Exaltation* de Celui qui règne dans l'Eucharistie par son Cœur !

Oui, une analyse plus profonde et que précisément nous provoquons en ce moment, de l'art chrétien, à ce point de vue, *amènerait bien des découvertes, et maintes surprises, analogues aux révélations de Champollion sur les tombeaux des grands rois divinisés d'Égypte.*

Il y a là une grande loi imposée par une providence supérieure à l'humanité tout entière, en vertu de laquelle ces recherches, nous n'en doutons pas, aboutiront fatalement à cette double conclusion :

1° Que *les styles*, tels qu'ils se sont développés à travers les âges doivent tous concourir au même but, parmi les peuples idolâtres, d'une manière inconsciente, dans le peuple chrétien, en connaissance de causes, à savoir : l'expression complète, *par les Monuments*, du règne *universel* et eucharistique de Jésus-Christ.

2° Que les monuments somptuaires ou édifices achevés à l'aide des plus grands sacrifices d'une nationalité ou d'une race triomphante, accuseront en première ligne, *le style coefficient* de l'épopée sociale du Christ, et que c'est à ce point de vue particulièrement qu'ils doivent être étudiés pour être compris dans leur signification la plus élevée.

Nous nous résumons.

Si la *science vit d'observations* qu'il faut rattacher à une contemplation plus haute du COSMOS, et à l'aide de l'hypothèse absolument rationnelle des influences universelles et eucharistiques du Sacré-Cœur, l'art vit d'*idées-types* qu'il faut relier à une compréhension plus concrète de l'UNIVERSEL ou de l'Archétype créateur de l'idéal qui ne trouve son expression adéquate que dans la ROYAUTE-SOCIALE DE JÉSUS-CHRIST.

La *science n'est science réelle* que lorsqu'elle atteint la *vraie hypothèse*, comme l'*art n'est l'art véritable* que lorsqu'il a rendu le *réel archétype*.



VITRAUX DE S<sup>t</sup> ETIENNE DU MONT

*Les prêtres de l'ancienne Loi - Jésus-Christ lave les pieds de ses disciples*

XVII Siècle



LE CHRIST-SOCIAL, *agissant, régnant-en-maitre par l'Eucharistie*, est donc la loi aboutissante du *Cosmos* pour la science. IL est de même la loi aboutissante de l'*Idéal* pour l'art ; car, pour le *temps* de l'univers entier, et pour l'*espace* de tous les mondes créés, le trône de sa chair sacrée, l'*Eucharistie* ; le siège de son sang royal, le *Sacré-Cœur* sont à jamais, et resteront : *les manifestations suprêmes de son Règne !*

LE SECRÉTARIAT.

---

## LES PRÊTRES DE L'ANCIENNE LOI

### JÉSUS-CHRIST LAVE LES PIEDS DE SES DISCIPLES

SUITE DES VITRAUX (INÉDITS) DE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT

---

#### *Explication de la planche XXXIV<sup>e</sup>*

Cette planche appartient à la série des vitraux de la Chapelle des Catéchismes de Saint-Etienne-du-Mont, à Paris, dont la *Revue* a entrepris la reproduction et l'explication. Un article d'ensemble qui paraîtra dans la prochaine livraison montrera le lien par lequel le sujet qu'elle représente, se rattache aux autres scènes de l'histoire évangélique qui sont traitées dans ces magnifiques verrières. Nous nous contenterons d'indiquer ici, d'une manière générale, le sujet de la composition dont nous donnons aujourd'hui la reproduction par la photogravure.

C'est la *Préparation à l'institution de l'Auguste Sacrement*.

A gauche, au bas du tableau, Notre Seigneur prélude par un prodige d'abaissement, en lavant les pieds de ses disciples, au prodige d'amour, qu'il remplira tout à l'heure, en enfermant sa présence jusqu'à la fin des temps sous les apparences d'un morceau de pain. Pierre, à la vue de son Maître agenouillé devant lui, s'écrie : « Quoi ! Seigneur, vous me laveriez les pieds ! » A quoi le Maître répond : « Tu ne sais pas en ce moment ce que je veux faire ; mais, tu le sauras bientôt. » Au-dessus, les prêtres de la loi ancienne se préparent à offrir le sacrifice figuratif par l'ablution dans la mer d'airain. La Cène mystique devait continuer à être célébrée dans le temple chrétien,

comme le sacrifice ancien s'était accompli dans le temple juif. Des mutilations irréparables et le déplacement inintelligent de plusieurs pièces dans la partie droite du bas du vitrail, rendent plus difficilement reconnaissable la disposition et plan à vol d'oiseau de l'église chrétienne. La représentation du temple de Jérusalem, également à vol d'oiseau, est restée plus distincte.

P. F.

---

## LES FRESQUES D'UGOLIN DE PRÈTE

A LA CHAPELLE DU SAINT CORPORAL D'ORVIETO

(Voir à l'Index synthétique, page 319)

### LE CHRIST-ROI MONTRANT L'HOSTIE AU CIEL

---

#### *Explication de la planche XXXV<sup>e</sup>*

C'est pour combattre les combats du Christ-Roi que le chevalier vu par saint Jean, sort de la *Cité sainte* et lance ce coursier, bride abattue vers la cité du mal contre la femme de perdition. Il reçoit aussitôt une couronne : *Data est ei corona*. Il tire alors la flèche qui atteint l'esprit du démon et met en déroute tout le règne de Satan : *Et exivit vincens ut vinceret*.

Quelle récompense attend le combattant du Règne du Christ? — Le Christ au Ciel dans la gloire de son royaume, lui confèrera pour l'Éternité, de sa propre main, son *Hostie triomphale* : *Vincenti dabo manna absconditum* !

A. S.

NOTES : 1<sup>o</sup> Voir ce que dit de cette pièce nouvelle en archéologie, Mgr Barbier de Montault, dans sa splendide monographie, à la page 40.

2<sup>o</sup> Ainsi donc, d'après Ugolin, qui interprète ici toute la science-sociale du moyen âge, entre les élus qui auront combattu pour établir le règne-social de Notre Seigneur, et les élus qui, se contentant de vaincre pour eux-mêmes, n'auront pas contribué à faire triompher sa Royauté-sociale, il y aura peut-être dans leur couronne éternelle la différence d'une couronne fermée à une couronne ouverte : les premiers porteront à leur front le diadème, et recevraient le sceau de l'Agneau, de la main du CHRIST ; insignes que les autres ne posséderaient point.



## LE CULTE DE JÉSUS-ROI

(Voir 2<sup>e</sup> année 84, page 283)*Explication de la planche XXXVI<sup>e</sup>*

3<sup>e</sup> CHASSE DE SAINTE-EULALIE. *Canton de Pléaux (Cantal)*. — Le Christ assis et bénissant à la manière latine (avec trois doigts). Il tient de la main gauche le livre des Évangiles. La tête est en relief et couronnée. Les fleurons de la couronne ont disparu. Le nimbe est croisé comme il convient, et le personnage entier est entouré d'une auréole elliptique. C'est la gloire complète. A sa droite et à sa gauche, deux autres personnages qui ne sont point caractérisés.

Les deux émaux précédents sont du XII<sup>e</sup> siècle, celui-ci peut être du XIII<sup>e</sup> ?

La *Royauté de Jésus-Christ* y est parfaitement indiquée par la pose, le geste et surtout la couronne.

4<sup>e</sup> CHASSE DE SAINT-VINCENT-DE-SALERS (*Cantal*). — Cette quatrième chasse est *en vermeil ; point d'émaux*. Les personnages sont entièrement en relief. Le sujet représente Notre Seigneur assis sur un trône ; nimbé ; et présentant la couronne de la victoire à saint Vincent, diacre. Le personnage de gauche qui n'est pas représenté ici n'offre aucun signe qui le caractérise. Sur un des pignons est la statue de saint Pierre, portant une mitre très basse qui paraît être de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Les cabochons sont des pierres précieuses.

Autour du sujet règne une frise très délicate que je n'ai pas représentée. Sur le toit se trouvent les symboles des quatre Évangélistes avec l'*Agneau de Dieu* d'un côté et saint Martin, de l'autre.

*Les quatre dessins sont de la grandeur exacte de l'original*. Dans ce dernier, on voit Jésus-Christ couronnant son valeureux soldat.

B. CHABAU,

*Aumônier de la Visitation d'Aurillac.*

## LA MAISON D'AUTRICHE

SULTE DES TAPISSERIES DE RUBENS

*Explication de la planche XXXVII<sup>e</sup>*

Avant de poursuivre notre tâche qui est de montrer ici à quelles hauteurs l'intelligence et le sentiment de l'*Unité catholique en Espagne*, ont élevé l'esprit de Rubens, peut-être même à son insu, lorsqu'il voulut se mettre à exécuter les ordres du roi Philippe IV, nous répondrons un mot à certaines observations qui nous ont été faites.

Quelques-uns de nos lecteurs se sont étonnés de ce que, dans notre dernière interprétation, nous ayons dit que : d'après Rubens, c'est sainte Thérèse qui porte l'ostensoir du Règne social de Jésus-Christ dans « *Le Triomphe des Docteurs* ». Nous prions ces lecteurs de considérer : 1<sup>o</sup> Que chaque pays a ses fastes du Saint Sacrement; 2<sup>o</sup> L'iconographie spéciale de ses miracles eucharistiques; 3<sup>o</sup> Que Rubens avait à travailler avec de pieuses princesses d'Espagne qui s'intéressaient toutes à son œuvre et qui n'ignoraient pas le miracle opéré par le Saint Sacrement à la prière de sainte Thérèse, à *Valladolid*, pour délivrer son monastère de l'invasion des eaux montantes soulevées contre elle par la malice des démons; — exactement l'analogue du miracle opéré par sainte Claire pour délivrer Assise de l'invasion des Sarrasins; 4<sup>o</sup> Tout comme en Bavière on montre une autre sainte que sainte Claire (sainte Barbe ou Thècle peut-être) avec un ostensor, — ce que nous ne sachons pas avoir lieu ailleurs, — probablement pour rappeler un miracle semblable opéré par l'intercession de cette autre sainte dans l'Allemagne du Midi.

D'autres de nos lecteurs nous ont fait savoir qu'ils ne voient dans le *VII<sup>e</sup> triomphe de l'Eucharistie*, que les docteurs enseignant simplement la présence réelle. Nous protestons contre cette interprétation terre à terre qui romprait l'harmonie logique de toute la composition du grand maître d'Anvers. Création qui n'est capitale que si on maintient ses rapports synchroniques avec l'Apocalypse et avec les personnages historiques que Rubens voulait faire prévaloir comme acteurs et témoins de fait des triomphes suprêmes du Règne de l'Agneau.

Que Rubens, d'ailleurs, ait eu en vue l'Apocalypse, ou non, peu importe; il nous suffit à nous que son œuvre cadre bien avec l'Apocalypse; là donc n'est pas la question. Mais qu'il ait conçu les 7 Triomphes du Saint Sacrement, comme une apothéose synthétique, complète et sociale, de l'Eucharistie pour attester la fidélité de l'Espagne et des Flandres à ce mystère adorable, cela ne se pourrait contester pour trois raisons : 1<sup>o</sup> Parce que les 7 Triomphes avaient été exécutés d'abord à fresques, par ordre de l'archiduc Ferdinand, au palais de Bruxelles où elles périrent dans l'incendie de 1731 (1). — Tandis que les tableaux originaux à l'huile furent envoyés comme monuments nationaux à Madrid, où on les trouve encore au Musée royal du Prado.

(1) C'est de ces fresques que proviennent les gravures grand in-folio de Bolswert et C. Lauwers. — Mais les protestants ont fait l'impossible pour les détruire, aussi il est rare de les trouver intactes. Nous n'en avons au Musée Euchar. que trois sur sept, et encore sont-elles toutes en mauvais état.



TAPISSERIES DE RUBENS A MADRID

*La Maison d'Autriche*

XVII Siècle



2° Parce que ce sont ces 7 *originaux*, qui exécutés en *tapisseries* figuraient *seulement* comme *rétables d'autels* (2) au monastère de la Visitation, à la solennité de la Fête-Dieu.

3° Parce que les quatre tapisseries, *chefs-d'œuvre hors ligne* dont nous allons parler et qui formaient la décoration du *balcon royal* d'où le roi assistait à la bénédiction après la procession, attestent d'elles-mêmes combien Rubens avait appris pendant son séjour en Espagne à apprécier, autant *les doctrines régnantes des rois catholiques*, que *le style* des peintres royaux de Madrid.

Il suffit de comparer les 7 *Triumphes* d'Anvers, soit sur les reproductions des *fresques* d'après les anciennes gravures, soit sur les reproductions héliographiques de *Braun* prises sur les *originaux* du Musée du Prado, pour constater que les graveurs flamands ont fidèlement rendu *le premier genre*, lourd et trivial, de Rubens.

Tandis que, si après avoir regardé les 7 sujets d'Anvers, l'on prend l'une des 4 pièces du balcon royal de la Visitation de Madrid, l'on voit Rubens arrivé à son *dernier genre* translucide et inspiré, où il atteint le sommet de son art.

Un archéologue chrétien venu ces derniers jours au Musée-Eucharistique de Paray, nous disait : « *Rubens n'a fait que de la chair, il n'a jamais atteint, que je sache, l'Idéal.* » Nous dirigeâmes le visiteur vers les reproductions des tapisseries que nous donnons aujourd'hui et que nous donnerons la prochaine fois. — *Ces deux pièces, inédites, sont pourtant de Rubens*; lui dites-vous. — Après les avoir considérées de près, le visiteur, se redressant, répliqua : *Ceci range Rubens à la hauteur de Vélasquez.*

Et de fait, il est évident pour qui sait voir, que Rubens dans sa composition de la *Maison d'Autriche* a su enlever de Velasquez la mâle et sereine silhouette des portraits, l'altière et imposante tenue des personnages, la splendeur et le fini des costumes. Brisant ici avec tout son passé d'amateur des grands coups de brosse, de travailleur à la hâte, d'ébaucheur de combats de Titans et de génies, voyez-vous Rubens décidé à parfaire une œuvre, *une seule*, se donner la peine d'*achever cette Œuvre*, ce qu'il ne fit de cette façon, ni jusque là, ni depuis ! *Quelle conversion* pour celui qui venait de couvrir de ses exploits mythologiques *les 200 à 300 mètres de longueur* de la galerie du Prado, tels qu'on les voit là avec stupéfaction exposées de

(2) Les compositions restantes, tirées de l'Ancien et du Nouveau-Testament que nous ne décrivons pas, ne figuraient que *comme accessoires* pour orner les *basses nefs*. (Voir *Làmpara*, tome VI, p. 154).

nos jours! Oui c'est une conversion subite, mais voulue, non tant à cause de ses intérêts diplomatiques en jeu, et de l'issue de son ambassade qu'il joue sur cette dernière carte, qu'à cause de son enthousiasme pour *la clef* de son *épopée eucharistique d'Anvers*, *clef* qu'il vient de trouver en décrivant, dans ses gigantesques tableaux mythologiques du Prado, les fastes de la monarchie espagnole.

Quelle est cette clef de l'épopée des sept triomphes-sociaux du Christ? Comment Rubens l'a-t-il trouvée à Madrid? — Hâtons-nous de l'indiquer; car il faut être bref:

1° La clef de toute l'épopée eucharistique, Rubens l'a vue telle qu'elle se trouve de droit et de fait, et il nous la montre dans trois compositions qui représentent ceci (*nous ne donnons la reproduction que du tableau de gauche*):

AU CENTRE, au pied de l'hostie triomphante s'élevant d'elle-même par sa propre force thaumaturgique, *toute la hiérarchie angélique est mise à genoux*. — A DROITE, *toute la hiérarchie religieuse tombe à genoux*. — A GAUCHE, *toute la hiérarchie civile tombe à genoux*.

Les personnages du tableau *de gauche* (celui que nous reproduisons), les yeux fixés sur l'hostie resplendissante du tableau *central*, sont: Sa Majesté Apostolique, l'empereur des Romains, Philippe III, *avec le casque de défenseur du Saint-Siège*, la couronne et les insignes impériaux sur le coussin à ses pieds. L'empereur, le rosaire à la main, c'est moins ici le libérateur de Prague, que l'héritier de toute la dynastie des Hapsbourg, que le (a) représentant en chef du saint Empire, se vouant et vouant sa race et l'Empire à la défense du Saint Sacrement, comme du reste son père, l'empereur Ferdinand II en avait fait le vœu même à la Santa Casa de Lorette, ainsi que l'atteste Schiffenberg, dans ses *Positiones sacræ*.

Sa Majesté Catholique Philippe IV, le roi d'Espagne, vient après.

Puis la reine d'Espagne, son épouse, *la belle* Isabelle de Bourbon, avec Son Altesse *la gracieuse* Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Flandres.

(a) Dans sa jeunesse, ce prince admirable s'était distingué par un trait de piété splendide. Etant à la chasse et entendant de loin la clochette du saint Viatique, il abandonna sa suite et, au triple galop de sa monture, courut se ranger pour faire escorte au Saint Sacrement. (Carl Nerlich, *Monatsheften zur Verehrung des Allerh. Altars Sakraments*).

Derrière, les deux fondateurs et vaillants champions de la maison d'Hapsbourg, bardés de fer de pied en cap, abaissent les étendards des croisades avec le pennon d'Autriche, devant l'agneau. Ce sont : *saint Léopold* et *saint Rodolphe I<sup>er</sup> de Hapsbourg*, le fameux prince qui donna son cheval à un prêtre par respect pour le Saint Sacrement, ce qui lui valut l'Empire, à lui, et à tous ses descendants.

2<sup>o</sup> *Cette clef, de l'Unité catholique* par laquelle le Christ nous est montré régnant, dans et par l'Eucharistie *sur les trois pouvoirs hiérarchiques souverains*; cette clef de toute l'harmonie sociale, Rubens l'a trouvée, avons-nous dit, à *Madrid*. — Il ne pouvait la trouver ailleurs, parce qu'elle ne se trouve *codifiée, en tant que loi sociale et raison d'Etat*, que là, dans les tables du contrat fondamental de la monarchie ibérique, et rédigées plus tard par *Alphonse, dit le Sage*.

Nous renvoyons ceux qui pourraient en douter à la fameuse constitution de ces tables qui exige que tout roi, prince ou fonctionnaire d'Espagne, se découvre en tout temps et s'agenouille en tout lieu « *fut-ce dans la boue* » au passage du Saint Sacrement (*b*). Cette loi renouvelée par le roi Jean I<sup>er</sup> à Bribiesca et donnée par Isabelle la Catholique, dans l'ordonnance de Montalvo, est encore aujourd'hui en vigueur. (Voir loi 3<sup>o</sup> de la *novissima recopilacion*).

Et cela, parce que, par sa présence infinie, il couvre et sauvegarde *à lui seul* le blason, l'honneur, la couronne des Etats catholiques, les droits souverains du glaive dans leurs royaumes, passés, présents et à venir.

Baron AL. DE SARACHAGA.

(*b*) En vertu d'une clause primitive des royaumes Ibériques au pacte signé par le roi Don Ramiro à Lugo, disent les uns, à Clavijo après l'apparition de saint Jacques, près de Najara, l'an 834, disent d'autres (v. Pedraza) : lorsque le Saint Sacrement vient à passer devant un corps d'armée en marche, ce corps doit se ranger en bataille, et dégager du front de ligne le drapeau royal : lequel doit s'abaisser à terre en signe d'hommage, pour que le prêtre portant le Saint Sacrement passe sur le pavillon (Lâmpara). — A LA FÊTE-DIEU cet hommage avait lieu dans toute l'Espagne, encore du temps de Rubens. Il s'effectue solennellement à Barcelone, de nos jours, chaque année. Aussi la circulaire de la direction d'infanterie du 12 avril 1828 (ibid. tom. IV, p. 301), dit-elle que cet hommage doit se rendre par tous les drapeaux des régiments abaissés. Excepté le drapeau du régiment de Lugo, parce que c'est l'unique régiment d'Espagne qui porte brodée sur son drapeau l'effigie du Saint Sacrement.

# ESTHÉTIQUE DU RÈGNE

---

## LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

MANIFESTÉ PAR LE MOYEN DE L'ART

---

### I

#### EXPOSÉ GÉNÉRAL

Il faut que le Christ règne. Fils de Dieu, il s'est fait homme pour régner sur les hommes et sur toutes choses. Il faut nécessairement qu'il règne, non pas seulement quand il aura mis ses ennemis sous ses pieds, mais alors même qu'ils sont encore debout et qu'ils le combattent : *Opportet illum regnare donec ponat omnes inimicos sub pedibus ejus* (I Cor. xv, 25), « il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. » On distingue là deux sortes de règne, ou pour mieux dire deux manières de régner : Jésus règne pendant le combat, parce que s'il est combattu, il est toujours victorieux, et il règnera après la victoire, dans la paix qui en sera le dernier fruit.

Il a fallu pour la perfection de l'œuvre divine, dans l'accomplissement de la Rédemption, que le Christ souffrit et que, par la voie des humiliations, des souffrances et de la croix, il obtint la victoire et arriva, de la sorte, à la gloire. Pour ce divin Sauveur personnellement, la victoire est parachevée aussitôt qu'il a subi la mort, parce que, en mourant, il a vaincu, à jamais la mort et le péché. S'il ne prend aussitôt possession de sa gloire il ne tarde pas à l'inaugurer, et le commencement de son règne date pour le moins du moment de sa résurrection.

Il lui a plu, cependant, de remporter de nouvelles victoires et par consé-



MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE

PLANCHE XXXVI<sup>e</sup>.



RELIQUAIRE DE SAINTE-EULALIE  
Canton de Pléaux (Cantal).



RELIQUAIRE DE SAINT-VINCENT  
Canton de Salers (Cantal).

Dessins de M. R. CHABAU, d'Aurillac.

Similigravure PETIT, à Paris.



quent d'avoir encore des ennemis à vaincre. Tant que ce monde dure, il y a des insensés qui répètent : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » *Nolumus hunc regnare super nos* (Luc xix, 19) ; et afin que le combat continue, Jésus s'identifie, en quelque sorte, avec son Eglise, avec chacun de ses élus, afin que ceux-ci, avec son aide, triomphant, à leur tour, de la tentation, du péché, de la mort, il triomphe de nouveau lui-même avec eux, autant de fois qu'ils remporteront des victoires. Et, comme dans ce monde, tout est ordonné, conduit, réglé, par sa toute puissance et sa souveraine sagesse, en vue de ces luttes victorieuses ; il est rigoureusement vrai que toujours il y règne : *Christus vincit, regnat, imperat*. Ces paroles ont été appliquées principalement au triomphe obtenu par le Christianisme, lors de la conversion de Constantin, mais cette victoire éclatante n'a été ni la première, ni la dernière que l'Eglise a remportée. Auparavant, elle a été victorieuse autant de fois que ses martyrs sont restés fidèles jusqu'à la mort et depuis il lui a fallu encore vaincre aussi souvent que l'hérésie a tenté d'altérer sa Foi. Et, dans ces conditions, sont revenues bien souvent pour les chrétiens, les occasions d'obtenir la couronne du martyr.

L'Eglise, cependant ne recule jamais, ce qu'elle a obtenu, elle le conserve. La position que le divin Sauveur lui avait conquise par sa mort et sa résurrection, en principe il la lui a assurée du premier coup. Participant à sa souveraine puissance et à sa parfaite indépendance, elle n'a cessé depuis lors de régner sur toutes les âmes qui se sont volontairement soumises à son empire ; elle a régné et règne toujours sur toutes les autres, par le pouvoir qui lui est donné de les appeler à elle, et finalement de ne pas leur laisser de milieu entre la fidélité à cet appel et leur perte définitive.

De même, la position que lui procura en fait la conversion de Constantin, elle la prit comme lui étant définitivement acquise, en droit positif, conformément à son droit primordial, et il nous semble permis de dire que, depuis lors, les persécuteurs ont commis un crime de plus, en violant non seulement un droit divin, mais un droit divin humainement reconnu.

Jésus-Christ règne et gouverne le monde, l'Eglise avec lui règne sur les âmes et les gouverne, et par le moyen des âmes fidèles qu'elle conduit dans les voies de la vérité et de la justice, elle entretient la vie même dans le monde où paraissent dominer les révoltés et les incroyants. Ce qui fait

qu'on ne remarque pas assez la puissance que Jésus-Christ et son Eglise exercent effectivement dans le monde et sur le monde c'est qu'on est trop apesanti sous l'empire des sens. On ne s'attache qu'aux dehors, et la grande, l'essentielle victoire, est celle qui, se remportant au-dedans de nous, est complète sans que nos yeux charnels en aperçoivent encore les fruits apparents : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra*. De sa nature cependant, elle doit en définitive produire des effets qui se voient. Car du sein des âmes vient en bien ou en mal tout ce qui se passe extérieurement dans le monde. Toutes les grandes et bonnes choses ont germé dans la profondeur des consciences avant de fructifier dans l'histoire des nations, dans leurs institutions sociales, dans les monuments qui font leur gloire, et c'est là une des raisons qui autorisent à soutenir que les Saints, des Saints, souvent, humainement obscurs, sont les principaux leviers dont Dieu se sert pour gouverner le monde.

En mal, de même, c'est au-dedans de nous que germent et fermentent ces miasmes délétères qui, dans l'ordre moral, corrompent, avec les esprits et les cœurs, les meilleures institutions.

Le gouvernement du monde, de la part de Dieu et de son divin Fils, a pour but de former une Société parfaite : cette Société définitive, on la compare à une cité, à un temple et la grande affaire de ce monde, pour nous tous, est de concourir à sa construction. Chacun de nous est appelé, tout en participant à cette construction universelle, à élever en lui-même, sur un modèle proportionnel, l'édifice de sa propre perfection. Sous un autre rapport, tous les fidèles doivent être comme les pierres vivantes de la cité sainte, de sorte que tous les événements de cette vie, toutes les bonnes actions que nous y pouvons faire, toutes les épreuves que nous pouvons y supporter, servent à les couler comme dans un moule, à les tailler, à les polir, afin qu'elles puissent y bien remplir la place et l'office qui leur sont destinés par le souverain architecte.

Comme Satan est le singe de Dieu, il a suggéré à ses adeptes de feindre, eux aussi, d'avoir un temple à bâtir, un temple tout humanitaire, ils parlent de leur architecte, ils se donnent le nom de maçons, mais leur œuvre propre n'est que ruine et démolition. Et lorsqu'ils donnent comme leur ouvrage des semblants d'édifice, ils ne font que montrer des restes de construction qu'ils n'ont pas achevé de détruire.

Leur exemple cependant servira à nous faire mieux comprendre les rapports qui existent entre l'art de bien conduire sa vie, le grand art aussi de gouverner les peuples et l'art de bâtir, le premier des beaux arts. Et comme de la bonne direction des esprits dans le gouvernement d'un peuple dépendent toutes ces splendeurs de la civilisation qui font sa gloire, qui honorent un grand règne, qui sont l'expression d'une grande époque : dans les beaux arts, la peinture et la sculpture, quand elles viennent orner le temple, y apparaissent comme des dépendances de son architecture.

De cette corrélation dans l'ordre moral et dans l'ordre artistique, il doit résulter une correspondance entre la marche ascendante d'une Société et le développement des arts dans son sein, si bien que, en étudiant chez elle ce genre de manifestation extérieure on devra y trouver l'image, ou plutôt l'expression même, de ce qu'elle a été dans le fond.

Il y a une raison de plus pour établir cette corrélation quand il s'agit de la Société chrétienne, vu les rapports qui doivent exister entre l'exercice du culte chez un peuple et l'art qu'on y cultive. A tel point qu'on ne connaît point un culte suffisamment digne d'un être supérieur, s'il ne participe de la bonne ordonnance et des beautés de forme qui sont le propre de l'art, et que l'art lui-même, quelle que soit la vérité d'imitation et la beauté des formes qu'il puisse atteindre, reste quelque chose de singulièrement vide et de creux s'il ne les fait servir à l'expression des bonnes pensées, des bons sentiments et surtout des croyances religieuses qui font vivre les peuples.

Dans la Société chrétienne, particulièrement, tout devant être fait au nom de Dieu et pour l'honorer, tout devient culte en quelque sorte et l'idée de culte pénétrant plus ou moins partout, l'art chrétien peut trouver place en toutes choses.

Il doit s'ensuivre que, dans l'étude de l'art chrétien, on peut trouver, ou à peu près, depuis l'avènement du christianisme, l'image et le criterium de l'état de la Société. Si l'art chrétien fléchit, c'est que la Société fléchit elle-même, c'est-à-dire non pas qu'elle abjure le christianisme, mais il peut se faire que sans, aller jusque là, elle n'obéisse pas suffisamment à son influence ; et ce fléchissement en est la preuve.

Quant au christianisme lui-même, il ne fléchit jamais, pas plus qu'il ne recule, mais on s'aperçoit que là même où il règne, se retrouvent encore les

deux cités, comme il y a deux hommes en chacun de nous. Chez les élus, l'homme spirituel doit l'emporter en définitive, mais il ne s'ensuit pas que l'homme charnel ne combatte en eux et n'y obtienne quelquefois de malheureux succès. Saint Paul sentait tout au moins la pression de cet ennemi quand il disait : « Qu'est-ce qui me délivrera de ce corps de mort ! »

Dans l'Eglise, quant à ce qui est véritablement de l'Eglise, l'esprit l'emporte toujours sur les propensions d'en bas, la Vérité sur l'erreur et plus généralement le bien sur le mal. S'il en était autrement, on ne pourrait pas dire de cette Sainte épouse de Jésus-Christ, qu'elle est absolument sans tache et sans souillure.

Il est certain qu'il n'y a pas de peuple, qu'il n'y en a jamais eu, qu'il ne peut y en avoir, qui vive, qui ait vécu, qui puisse vivre sans le fond de vérités religieuses qu'il a conservé ; qui ne vive par le christianisme, s'il est chrétien ; mais il ne s'ensuit pas qu'un peuple chrétien soit chrétien en tout. De même, il arrive que l'art chrétien n'est pas chrétien en tous points.

Où l'on voit l'action du christianisme dans la vie des peuples comme dans l'art qui leur appartient, c'est que s'il y apparaît un élément de détérioration, de décadence et de ruine, il surgit aussitôt à côté, un principe supérieur de relèvement, d'amélioration, de progrès.

Observez bien en quel moment que ce soit : ce principe de bien est en voie de l'emporter et finalement il l'emporterait si l'ennemi, sans cesse, ne revenait semer l'ivraie dans le champ du Père de Famille et y rapporter des germes destructeurs. Il en résulte que le travail d'épuration et, par suite, l'œuvre de perfectionnement et d'avancement sont toujours à reprendre et à recommencer. Mais chaque fois que les œuvres de Dieu recommencent, on peut être sûr, quelles que soient les apparences contraires, qu'elles sont reprises de plus haut et que du terrain a été gagné en égard aux âmes qui se sont sauvées, qui se sont perfectionnées au milieu de ces péripéties souvent douloureuses.

Soyez assuré surtout, qu'un gain a été réalisé relativement aux conditions de salut et de progrès dans la vertu, aux moyens d'édification qui sont préparés en faveur des élus que Dieu s'est choisis pour les temps qui vont venir.

C'est là, le résultat véritablement essentiel de cette lutte toujours victorieuse, mais ce n'est pas le seul ; car ces mêmes succès qui peuplent et enrichissent la cité des élus ont aussi pour effet de faire vivre les Sociétés

humaines. Quand toutes les idées sont confondues, quand toutes les institutions sont désorganisées, quand les pouvoirs publics, qui ont pour mission de protéger tous les droits de la conscience, les droits de la famille, les droits de la propriété, les droits de Dieu et les vrais droits de l'homme, se retournent contre eux, quand l'erreur est encouragée, le vice honoré et la vertu hors la loi ; si, alors, la Société ne se dissout pas, si la nation subsiste, c'est par l'effet de ces croyances, de ces affections, de ces dévouements au devoir qui ont trouvé un refuge dans ces âmes mêmes que l'Eglise a conquises, et que Dieu s'est réservées.

Puis quand le mal s'est usé sur lui-même, quand l'incendie s'éteint faute d'aliments, après avoir consumé tout ce qui l'activait : alors du sein de ces âmes, où se sont conservées des forces vives, reviennent et se propagent, avec une vigueur toute nouvelle, des rejetons qui croissent selon les lois de la végétation morale et sociale. Elles remettent la Société sur ses véritables bases, et constituent ces périodes de prospérité et de triomphe où le règne du souverain Réparateur se fait dès ce monde apercevoir de tous, amis et ennemis. Il prend un éclat, au moins momentané, qui frappe les yeux les moins clairvoyants.

Tels furent les temps de Constantin, de Théodose, de Charlemagne, de saint Louis. Et l'on peut maintenir, sans nier qu'il n'y eût des lacunes, que le xvii<sup>e</sup> siècle tout entier participe de ce caractère.

Dans ces beaux jours où l'on sent la vérité et la justice peser d'un poids non douteux dans les affaires humaines, encore qu'on les voulut plus prépondérantes, on voit aussi fleurir tout ce qui fait l'ornement du monde dans les lettres et les arts, et c'est là un des traits qui les distinguent.

Remarquons-le toutefois, dans ces jours les plus séduisants il reste toujours quelque chose de l'état permanent de lutte auquel l'homme est astreint sur la terre : il reste quelque chose qui oblige l'Eglise à demeurer militante. On y verra inmanquablement, des vestiges subsistants de ses dernières traverses, et un œil pénétrant y verra poindre des dispositions déjà menaçantes pour le lendemain. C'est ainsi que sous Constantin s'annonçait le règne de Constance, et que Charlemagne put apercevoir les premiers ravages des Normands. Au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, les plaies du xvi<sup>e</sup> ne sont pas encore fermées, et avant qu'il n'ait atteint son terme, le xviii<sup>e</sup> se fait fortement pressentir.

Et de la sorte, il se fait que Jésus-Christ, toujours vainqueur, toujours

régnant et gouvernant, ne régnera cependant, dans tout l'éclat et avec toute la continuité d'un triomphe définitif, qu'au moment où aucun de ses ennemis ne se tiendra plus levé contre lui; lorsqu'ils seront tous écrasés sous ses pieds. Et ce moment doit arriver quand tout sera prêt, sera taillé, sera fondu, pour la construction de son palais, de son temple éternel.

Alors, dans un clin d'œil, tous ces admirables matériaux préparés pendant les siècles apparaîtront posés à leur place et tous les ennemis, ces ennemis destinés jusque-là à les marteler et à les polir par la tribulation, à attiser les fournaies où ils ont dû être fondus et refondus, disparaîtront et ne devront plus être comptés, étant rejetés éternellement dans leurs ténébreuses demeures, pour y subir la peine du mal qu'ils ont voulu faire.

Jusque-là, tous les triomphes de l'Eglise ne peuvent être que partiels, incomplets, momentanés : sa construction comme édifice n'étant pas terminée, et le nombre des saints n'ayant pas atteint la perfection qui lui est nécessaire, pour l'accomplissement du plan donné ; la période des combats n'étant pas à son terme.

Nous avons dit dans quel sens Jésus règne toujours ; dit comment l'Eglise avec lui règne et ne cesse de régner ; comment, en de certains moments, dès ce monde, le règne de Jésus-Christ et de son Eglise éclate avec magnificence et domine visiblement par dessus toute autre puissance ; comment ce n'est là, pourtant, qu'une faible image et un prélude de leur triomphe parfait et définitif. Une seule chose reste incertaine : la nature et l'étendue sous le rapport extérieur et social des victoires que l'Eglise remportera d'ici la fin des temps, spécialement dans sa lutte contre la Révolution. Il y a fortement lieu de croire à une victoire, dans ce monde du vrai et du bien, plus éclatante encore qu'aucune de celles dont l'histoire nous donne l'exemple, précisément parce qu'elle serait proportionnée à la violence et à la perfidie d'une attaque dont nous ne voyons peut-être que le commencement et qui paraîtrait vouloir dépasser tout ce que l'Enfer jusqu'ici avait imaginé de pire. Mais nous ne nous livrerons pas sur ce sujet à des conjectures plus ou moins hasardées ; nous ne nous demanderons pas surtout si de cette victoire sociale naîtra un épanouissement dans le sens du beau, proportionné au triomphe de la Vérité et de la Justice ? Pour cela il faudrait de la durée, car dans l'ordre naturel des choses un travail de végétation, une éclosion doivent précéder et amener



l'épanouissement de la fleur, et il se pourrait que cet épanouissement ne nous fut donné qu'après la consommation de ce monde. Nous jetterons préférablement un coup d'œil sur les temps passés pour y constater les victoires de l'Eglise et observer comment elles constituent une marche ascendante. Nous ferons cet examen d'abord par rapport à l'état social en général, et ensuite, par rapport à l'art qui en est le rejaillissement; afin d'y retrouver, comme dans un miroir, une nouvelle épreuve des faits que nous aurons commencé par examiner directement. De cette manière nous devons obtenir non seulement une nouvelle épreuve de ces faits, mais une épreuve plus brillante.

Ce n'est pas tout, entre les faits sociaux et le mouvement artistique qui les couronne, il y a un intermédiaire, et où l'on verra mieux les voies progressives de Dieu dans le gouvernement du monde et de son Eglise, c'est en étudiant la marche ascendante du Culte eucharistique. Toute la religion s'épanche dans le Culte souverain que nous rendons à Dieu: ce Culte tout entier se résume dans l'Eucharistie; et il faut nous souvenir que l'art chrétien n'en doit être que l'épanouissement et la manifestation.

Dans l'Eucharistie, nous est donné, pour que nous le rendions à Dieu, tout ce que nous lui devons comme adoration, comme expiation, comme action de grâce. Nous sommes invités à le lui offrir pour obtenir tout ce dont nous avons besoin. Il faut le dire de nos besoins particuliers comme de nos besoins sociaux. Nous pouvons en conséquence juger de l'état social par la manière dont les mystères eucharistiques sont pratiqués, sont honorés, de même qu'on peut juger de l'état spirituel d'un chrétien, d'après ce qu'il est par rapport à l'Eucharistie, ou fervent, ou tiède, ou infidèle. Le règne de Jésus-Christ, en effet s'opère par l'Eucharistie, et il se manifeste par ce divin Sacrement.

En nous attachant d'ailleurs à ce qui a été fait, suivant les temps, pour honorer ce don ineffable de la bonté divine, afin d'en recueillir les fruits, nous ne nous éloignerons pas du terrain de l'art, car tout ce qu'on fait de manifestations extérieures en l'honneur du Sacrement d'amour se rattache à l'art lui-même, en tant que ces manifestations doivent être belles et bien ordonnées.

En suivant cette voie, nous serons conduits jusqu'à la dévotion au Cœur Sacré de Jésus. Cette dévotion, en effet, n'est autre que le Culte d'amour rendu à l'amour de ce divin Sauveur au moyen de l'organe même

de cet amour ineffable. Et l'on peut dire que c'est le dernier fruit, le fruit par excellence de l'Eucharistie.

L'objet final que le Fils de Dieu s'est proposé en se faisant homme a été de se faire aimer et de faire aimer Dieu en lui. Il est hors de doute que dans la rigueur absolue des termes, le but essentiel de la Création, de l'Incarnation, de la Rédemption a été le suprême honneur dû à Dieu. Mais ce Créateur tout puissant, ce très saint Réparateur, trouve son suprême honneur à faire reconnaître par dessus tout combien il est bon, combien il aime et, en conséquence, à se faire aimer.

Jésus-Christ veut régner et il doit régner. Il règne sur tous, il règne sur ses ennemis, il règne sur les démons et les réprouvés, mais cette royauté qui s'exerce par sa toute puissance et sa justice ne le satisfait qu'incomplètement ; elle ne saurait être son dernier but ; il veut régner par l'amour, régner sur les cœurs et à cet effet, il donne son cœur, il donne son Sacrement d'amour, et dans ce Sacrement adorable, il met son cœur.

C'est le secret de tous les événements du monde, de l'ancien comme du nouveau Testament. C'est le véritable but de l'art chrétien : manifester son amour et faire aimer son amour. Si, dans ces manifestations extérieures, le Souverain Maître a paru dur quelquefois, soyez sûr que c'était eu égard aux dispositions mêmes de ses adorateurs. Il a voulu amener ses fidèles de choix à comprendre par là et à sentir la supériorité de la loi d'Amour sur la loi de Crainte. Il y a mis du temps : et qu'importe le temps pour Celui relativement auquel mille ans sont comme un jour. L'essentiel, c'est la fin ! Or Dieu n'aurait-il réussi qu'à se faire aimer d'une seule âme, et ce résultat se serait-il fait attendre des milliers de siècles, cette victoire sur un cœur serait la plus belle de toutes les victoires, et son règne accepté, librement et aimé par une seule intelligence, plus glorieux pour lui que tout ce qu'il a pu faire de plus admirable dans la création et le gouvernement du monde.

Dieu a été bien au delà s'étant fait aimer du Cœur de Jésus, d'un cœur humain qui participe de toute la puissance d'amour de la Divinité, et par des milliers de cœurs unis à ce divin Cœur dans l'Eglise triomphante.

GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT.

(A continuer).

## PENSÉES DU RÈGNE

---

### « OMNIA IN CHRISTO CONSTANT »

---

A une époque antique et mystérieuse de l'insondable éternité, les matériaux somptueux de notre grand monde sortirent du néant. Eléments informes et sans lois encore, on ne sait combien de siècles de l'éternité ils attendirent. Sur l'abîme immense des choses futures l'Esprit d'amour planait. Incubation divine dont la durée se perd dans la nuit lointaine d'une époque ténébreuse pour nous, qui précéda nos temps et toutes nos histoires. Le Tout-Puissant, à qui appartiennent les siècles éternels, procédait avec une prudente lenteur, car il méditait un important ouvrage. Qui nous racontera la longueur de ces jours inscrits dans les divines annales ? On dit que des siècles nombreux sont renfermés peut-être entre ces soirs et ces matins mystérieux de l'antique genèse de l'univers ; que les monts, aux gigantesques assises, qui s'élèveront du fond des eaux à d'effrayantes hauteurs ; que les noires et vieilles forêts, affaissées au sein de la terre, pour y cacher leurs trésors, avec les antiques débris d'animaux qui ne sont plus, nous cachent peut-être des ans nombreux ; qu'au commencement lointain des choses, quand le puissant Créateur fit la lumière, il y eut une conflagration immense des éléments combinés ; qu'il fallut à cet incendie, océan sans rives, une durée effrayante pour se refroidir ; que la masse incandescente de notre vaste monde dut mettre un temps très long à concentrer ses bouillonnantes ardeurs. Dans ce laboratoire des éléments en fusion, l'Eternel opérait avec poids et mesure, car il s'agissait de construire un édifice aux destinées sublimes, pour un sublime habitant. Il y eut des grondements souterrains prolongés, de longs soulèvements de pesantes montagnes, d'interminables éruptions de grands volcans, qui mirent à s'apaiser une immense longueur de temps.

Puis, quand l'univers fut orné, quand la pesante masse du globe de notre monde roula un hémisphère dans l'ombre sombre, tandis que l'autre émergeait avec l'aurore dans un océan lumineux ; quand il s'élança dans sa course rapide autour du

beau soleil, avec une divine aisance, promenant ses magnificences dans les cieux étoilés, les anges de lumière chantèrent, et les anges de ténèbres tout effrayés se dirent : mais pour qui donc est fait ce palais somptueux ? Il y eut dans l'abîme des conciliabules tumultueux.

Ainsi, quand Salomon le Sage, aux temps antiques, construisit son vaste temple, son temple auguste ; quand des milliers d'ouvriers arrachaient à grand'peine aux flancs des monts d'énormes rocs de plus de 30 coudées, ou allaient dans les vieilles forêts du Liban tailler les cèdres ; quand des vaisseaux de haut bord, dans de longs voyages, allaient chercher l'or pur d'Ophir, les hébreux furent dans l'admiration, et les Syriens se demandèrent : pour quel Dieu donc à si grands frais se fait ce temple.

Cependant cet univers n'était qu'un portique élevé dans le temps. Celui qui devait y passer avait son palais dans l'éternité. C'était le fils de Dieu fait homme qui, après avoir créé le monde en se jouant, devait trouver son plaisir à converser avec les enfants des hommes. Partout où il y aurait des hommes il devait aimer à se trouver aussi, non seulement sur une barque au bord du lac de Galilée, non seulement sur le rocher du désert, avec les foules où il se confondrait un jour, non seulement auprès du puits de Jacob, pour puiser avec la Samaritaine, mais partout où il y aurait des hommes, lui, enfant de l'homme et de la famille humaine, il voulait être assis.

Donc, quand le Tout-Puissant formait les collines et les couvrait de pampres verdoyants, quand il ornait les champs de moissons jaunissantes il pensait à son fils bien-aimé, qui devait habiter parmi nous, sous les voiles eucharistiques, avec son sang, avec son corps humain. Quand il creusait lentement les vallons, il pensait à ces sanctuaires, où des âmes aimantes viendraient dans la solitude causer cœur à cœur avec son fils un jour. Quand il posait avec patience les pesantes montagnes sur leurs larges bases, il voyait ces monastères nombreux, élevés vers les cieux, où son fils devait habiter, recevoir des hommages et des vœux. Quand il déroulait les plaines, il y voyait son fils, roi des cœurs, porté en triomphe, dans d'augustes solennités, au milieu des adorations d'un peuple nombreux. Quand il établissait le mont Sion sur les confins de trois parties du monde, il se disait : c'est là que mon fils bien-aimé commencera à s'unir à l'humanité, dans le grand festin de l'amour. Lorsque, entre les trois mondes, il délimitait avec soin les rivages de la Méditerranée ; quand il y rassemblait les ondes obséquieuses, porteuses des hommes dans des siècles futurs, il se disait ; c'est là tout autour que commencera mon fils, dans le Sacrement d'amour, à établir son règne sur les cœurs. C'est de là que partiront, hardis navigateurs, les enfants audacieux de Japhet, allant par l'univers étendre son grand royaume. Quand il plaçait avec attention la France, l'Espagne entre deux mers, il pensait que de là, un jour, des peuples au cœur généreux iraient à l'Occident lointain, à l'Extrême-Orient, dans des pays inconnus, construire à la gloire de son fils de somptueux sanctuaires où, corporellement assis à la table du céleste hymen, il habiterait nuit et jour. Quand il arrondissait avec amour les collines où Rome fut, il voyait son fils jetant un éclat merveilleux du haut des montagnes éternelles, et invitant l'Europe, l'Asie, l'Afrique au grand banquet de la charité. Quand il cachait au-delà de l'Océan, dans les montagnes américaines, ou dans les îles de l'Orient lointain, de riches mines d'un or abondant et pur, il se disait qu'un jour se lèverait, où les hommes, attirés vers ces

plages délaissées, feraient savoir à des sauvages qu'eux aussi étaient invités à une union mystérieuse avec leur Dieu. Quand il créait les vents impétueux, et ces forces de la nature capables de soulever des montagnes, il pensait qu'un temps viendrait où les hommes s'emparant de ces forces de la nature, iraient sur des véhicules rapides, annoncer au loin la bonne nouvelle de l'amour.

Cet univers n'est donc que l'avenue, les immenses propylées de l'infini, où le fils de Dieu et l'homme voyagent ensemble à travers les temps, en conversant familièrement, unis par une ineffable amitié. Les deux amis ont de doux entretiens pour charmer la longueur du voyage. Dieu le Créateur, celui qui fit les mondes, celui que les anges adorent dit à l'homme devenu son ami : inclinez votre oreille ; je veux y verser un secret. Et l'homme écoute le murmure divin de l'amour, qui parle bas au cœur. Dieu parle à l'homme de tout ce qu'il veut faire encore. Et l'homme est attentif à la voix de son aimable compagnon de voyage. Le Dieu puissant, le Riche, l'Infini, qui parle à l'homme de ses projets, l'introduit dans le Sanctuaire de ses pensées profondes, dans son vaste cœur. Et l'homme, tout en marchant, parle de ses peines, de ses espérances. Le divin voyageur parle à l'homme du ciel, vers lequel on fait bonne route, lui raconte ses honneurs futurs, dans son palais plus beau que l'univers. Et l'homme répond par un regard où brille la reconnaissance, un vif amour.

En traversant ainsi l'espace des temps, les deux voyageurs arriveront au grand portique de l'éternité. Le fils de Dieu alors, se tournant vers son fidèle compagnon de route, avec un grand air de divinité, lui dira : nous voici au palais ; montez, on vous attend.

*Domini est terra et plenitudo ejus.* Notre grand monde, gravitant dans l'espace est un char triomphal, richement, somptueusement travaillé, où le fils de Dieu voilant ses attraits divins sous les espèces eucharistiques est assis avec l'humanité. Le puissant Ravisseur a un grand cœur, d'où s'épanche un amour qui est tout ce qu'il y a de plus doux, tout ce qu'il y a de plus fort. Il ne se fait pas voir encore ; mais l'humanité est entraînée à l'odeur de ses parfums ; il faut bien qu'elle se rende enfin. Quand Dieu a commencé c'est pour finir. Alors, le triomphe de l'amour sur les jalousies de l'enfer étant complet, et après avoir traversé les temps dans une course rapide, le char s'arrêtera au dernier jour, aux portes éternelles. Le fils de Dieu en descendra du char avec solennité, et tendant la main à l'humanité, il lui dira : Entrez au séjour du bonheur.

Tannaël, 17 juillet, 1884.

X\*\*\*

*Missionnaire en Syrie.*

# BIBLIOGRAPHIE DU RÈGNE

---

## UNE MONOGRAPHIE-MODÈLE

MONOGRAPHIE D'ARACHES, par E. Plantas, prêtre missionnaire de Saint François de Sales (extrait des Mémoires et Documents publiés par l'Académie Salésienne, tome VII) *Anancy*, ancienne imprimerie Burdet, J. Niérat et C<sup>ie</sup>, successeurs, 7, rue Royale, 1884 ; in-8°, 79 pages.

Sous un style sobre, mais frappé d'une logique magistrale, grâce aux documents originaux recueillis avec un austère courage, l'érudit nous fait assister au développement progressif d'une petite paroisse rurale de Savoie, de l'an 1000 à 1793. Il suit pas à pas, à travers les siècles chrétiens, les familles qui arrivent à la fortune en pays étrangers, et qui par amour pour le tabernacle de leur lieu natal, lui constituent tant de capitaux, de revenus, de fondations et de riche et superbe mobilier, *qu'il est peu de cathédrales qui puissent étaler autant de richesses, dans le jour le plus solennel.* (Grillet, manuscrit, cité *ibid.*, p. 50.) Quant au bilan de la révolution dressé par la Franc-maçonnerie, comme tout le monde le sait, il se trouve consigné dans une délibération du conseil municipal en 1806. « Le conseil, considérant qu'avant la Révolution, les habitants de cette commune qui se trouvaient plus fortunés qu'ils ne le sont en ce jour, avaient doté par des capitaux très considérables le curé, le vicaire, un vicaire régent et un quatrième prêtre pour la desserte de la paroisse, etc., que de tous ces capitaux, *il ne lui en reste aucun*, tous ont été vendus au profit de l'État..., *qu'il a encore été livré à l'État tout le riche et superbe mobilier* en argenterie et autre appartenant à l'église *qui passait pour et était réellement la plus riche du diocèse*, etc. » (à la page 55). L'auteur laisse à chacun d'en conclure la morale.

Cette monographie est des plus saisissantes et des plus utiles. Il serait désirable qu'on en fit beaucoup sinon de pareilles, du moins dans le même genre. On verrait combien intimement, la prospérité économique d'une région se lie à la *bonne tenue des églises rurales*, combien aussi la moralité des familles émigrantes, puisée à l'amour des tabernacles, *profite à la contrée*, tandis que l'immoralité des sectaires, ardente de haine contre le Dieu de l'Eucharistie, fait de ravages et *consume à bref délai l'héritage du pays*.

Ne cessons pas de le dire, *les ennemis de la fortune publique sont les ennemis de la paroisse. La banqueroute de l'État suit de près la main mise sur les fonds de l'église*, partout où la franc-maçonnerie, l'ennemie du Règne du Christ, s'installe.

Mais, d'autres lois, bien plus importantes, doivent un jour se dégager des pages des églises de Savoie. L'histoire d'Araches découvre des horizons inexplorés sur l'économie des forces sociales dérivées des centres ruraux, *fortement rattachés au foyer-eucharistique des Alpes* ! Pour nous, voilà une pierre d'attente, solidement taillée et posée sur le granit du Mont-Blanc — et contre les sables et les bancs de Genève. — pour la reconstruction de l'Unité-sociale.

A. DE S.

---

Le Gérant,  
X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur,  
Baron ALEXIS DE SARACHAGA.

---

# LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

---

## L'ŒUVRE DU RÈGNE

---

### COMMUNICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DU RÈGNE

---

#### LE CONCOURS

*Le Concours, plusieurs fois annoncé par la Revue, est désormais ouvert, avec des prix proposés de 10,000 fr., de 5,000 fr., etc., et les accessits. Pour plus amples informations, voir le programme que l'on trouvera ci-joint, à deux exemplaires.*

*Prière à tous nos abonnés de prendre connaissance et de faire connaître. La Revue les tiendra au courant des nouvelles du Concours.*

#### SUPPLÉMENT A LA REVUE

*L'abondance des matières et l'importance croissante des collaborations qui nous arrivent nous mettent dans l'impossibilité de*

continuer à donner, dans le corps de nos livraisons, les catalogues annoncés. On a déjà reçu le catalogue des tableaux, dont le tirage à part est aussi déposé au siège de l'Œuvre. Reste à recevoir, comme suite du catalogue des **Tableaux : Gravures et Images ; Objets d'Arts, Médailles, Monnaies et Sceaux ; Sculpture, Architecture et Épigraphie ; Hommages et Monuments.** Le plus important de ces catalogues, et tout à fait à part, est celui des **Miracles**, que nous nous proposons de donner immédiatement.

Le catalogue de la **Bibliothèque** terminera toute la série.

Tous ces catalogues, paginés à part, pourront être réunis à la fin des six ans, pour former un volume des : **Documents du Règne.**

#### VISITES & CONFÉRENCES AU MUSÉE EUCHARISTIQUE

On espère au mois de juin prochain inaugurer les **Conférences** et les **Visites méthodiques** au Musée Eucharistique, ainsi que nous nous l'étions proposé (Voir le **Règne I**, page 266.)

---

## INAUGURATION DE LA SOCIÉTÉ DES FASTES EUCHARISTIQUES

DE PROVENCE

---

### COMPTE-RENDU DE LA PREMIÈRE RÉUNION

Le 15 février 1885, dimanche de la Quinquagésime, a été inauguré à Marseille la *Société des Fastes Eucharistiques de Provence*. La première séance avait lieu dans la bibliothèque de M. le chanoine Caseneuve, curé de la paroisse de Saint-Pierre et Saint-Paul. Environ trente personnes s'étaient rendues à l'appel qui leur avait été fait. Nous avons surtout remarqué la présence de : MM. le marquis de Jessé-Charleval, directeur de la *Revue de Marseille et de Provence* ; Eugène de Marin de Carrenrais, membre de l'Académie de Marseille, auteur d'un beau livre : *Les Origines* ; Prosper Gueyraud, consul du Saint-Siège, à Marseille ; Payan d'Augéry, ancien conseiller de préfecture ; Léon Roubaud, notaire honoraire, ancien président de la Chambre des Notaires ; Dom Beauchet-Filleau, moine bénédictin de l'abbaye de Sainte-Marie-Madeleine ; l'abbé Joseph Belleau, rédacteur de l'*Echo de Notre-Dame de Garde* ; Maxence de Lanversin, ingénieur ; le docteur Audibert, médecin, etc.



La séance est ouverte par la récitation du *Veni Sancte Spiritus*. . . . M. le chanoine Caseneuve, assis au fauteuil de la présidence, remercie le R. P. de Lachau et M. le baron de Sarachaga d'avoir appelé dans sa demeure une élite de chrétiens marseillais. Il souhaite la bienvenue aux personnes qui se sont associées à la grande œuvre dont le couronnement sera la manifestation du Règne de Jésus-Christ.

Le président cède ensuite la parole au R. P. de Lachau, membre résidant de la Société du Règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le R. P. de Lachau annonce que Mgr l'évêque de Marseille a bien voulu accorder une bénédiction spéciale à cette première réunion. Il établit en quelques mots comment la Société des Fastes-Eucharistiques se rattache aux diverses œuvres de Paray-le-Monial. Par la recherche et l'acquisition des livres ou des œuvres d'art intéressant le culte du Saint-Sacrement, elle pourra contribuer à accroître les richesses de la Bibliothèque et du Musée de Paray-le-Monial ; par l'étude des faits, des hommages, des œuvres et des monuments particulièrement liés au même objet, elle pourra fournir des documents à la *Revue*. Cependant, la Société des Fastes de la Provence ne saurait être considérée comme une succursale du Comité de Paray-le-Monial : elle doit vivre d'une vie propre et agir par elle-même. Dans la mesure de ses forces, chaque membre s'associera à la suite des plans dressés par le regretté Père Drevon, dont M. le baron de Sarachaga a recueilli noblement l'héritage, pour faire voir déjà dans le passé, comme pour mieux l'entrevoir dans l'avenir, la vérité de cette parole de Notre-Seigneur révélant à la Bienheureuse Marguerite-Marie son Cœur Sacré tant aimé des Marseillais : « *Je règnerai malgré mes ennemis.* » Les membres de la Société provençale auront pour mission de recueillir tous les témoignages qu'a rendus la Provence à cette souveraineté du Dieu caché sous le voile du Sacrement.

Le président prie ensuite M. l'abbé Simian de faire communication à l'assemblée d'une notice bien propre à donner une juste idée de la nature des travaux auxquels chacun doit contribuer (\*). Prenant pour point de départ la parole : « *Oportet illum regnare donec ponat inimicos suos sub pedibus ejus* », M. l'abbé Simian raconte la vie de Dom Joseph de Martinet, l'illustre apôtre de la cité pendant la Terreur. Cette notice, destinée à la *Revue*, accompagne un don très précieux que l'auteur a procuré au Musée de Paray-le-Monial : la custode dans laquelle le saint chartreux de Marseille portait le saint Viatique, et avec elle, le purificateur dont il se servait. Ces objets vénérés se trouvent pendant toute la durée de la séance sous les yeux de l'assemblée, à côté d'un tableau contemporain représentant Dom Joseph tenant le Dieu prisonnier dans cette petite boîte. Le tableau appartient à M. le chanoine Caseneuve. Custode et portrait ont été reproduits par la photographie. M. de Sarachaga promet à chaque membre de la Société un exemplaire de cette reproduction.

M. le chanoine Caseneuve esquisse l'histoire d'une hostie profanée qui, par une faveur singulière de la Providence, était tombée entre ses mains. Le vénérable curé de Saint-Pierre et Saint-Paul doit, dans une prochaine réunion, lire à la Société le récit complet des prodiges qui accompagnèrent la réparation du sacrilège.

A l'invitation du président, M. le docteur Audibert prend la parole. Il émet le vœu de voir se rétablir l'Œuvre de l'Adoration nocturne, si chère à son regretté maître, le pieux docteur Fabre. Le R. P. de Lachau, dit à ce sujet, que la Société des adorateurs nocturnes n'est pas anéantie et que les réunions ont été simplement interrompues. Il engage les personnes présentes à joindre leurs efforts à ceux des Religieux du Saint-Sacrement pour faire reflourir une Œuvre dont Marseille eut jadis la première pensée.

La parole est donnée à Dom Beauchet-Filleau qui prie l'assistance de l'aider dans la recherche des statuts qui réglaient à Marseille la Compagnie du Saint-Sacrement. Il possède ceux de la Compagnie de Paris, ainsi que les *Annales* rédigées par le comte d'Argenson, ancien ambassadeur à Venise. Aussi a-t-il pu composer l'histoire générale de cette fondation du duc de Ventadour, ruinée en 1665 pour des raisons politiques.

(\*) Voir cette belle notice à la page 98 de ce numéro.

M. le baron de Sarachaga communique à la Société le programme du concours ouvert à Paray-le-Monial pour l'année 1889, premier centenaire de la fausse déclaration des droits de l'homme et second centenaire des vraies promesses du Sacré-Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie. Le but de ce concours est de manifester par les lettres, les arts et les sciences, l'action mystérieuse de l'Eucharistie sur le monde des corps et sur le monde des âmes. Ce qui doit encourager les études de ceux qui veulent y prendre part, c'est moins l'espérance d'obtenir l'un des prix offerts par une générosité modestement cachée, que l'honneur d'apporter un nouvel hommage à la suite de ceux de tous les siècles.

M. le baron de Sarachaga expose ensuite la théorie du Règne de Jésus-Christ et provoque dans l'auditoire des témoignages non équivoques de la plus profonde sympathie (1).

La séance est levée. En récitant la prière *Sub tuum præsidium*, la Société des Fastes-Eucharistiques de Provence se place sous la sauvegarde de la Vierge qui a donné au monde le Verbe fait chair.

P. PELOUX,

*Licencié ès lettres,*

*Lauréat et membre de plusieurs Sociétés savantes.*

---

## APPEL EN VUE DU CONCOURS OUVERT A PARAY-LE-MONIAL

POUR L'ANNÉE 1889

---

Messieurs,

Permettez-moi brièvement de vous expliquer le but du *Concours*, que nous avons projeté pour 1889.

D'après la théorie, que la Revue du *Règne* a pour objet de mettre en lumière : l'évolution, l'oscillation et le *progrès* des corps-sociaux, aussi bien que des corps matériels, constituent les trois facteurs dont Dieu se sert pour l'*exaltation de l'Eucharistie sur la terre*.

Dieu a créé l'Univers-matériel pour servir d'escabeau d'honneur à Notre-Seigneur Jésus-Christ. La création-sociale a été faite en vue de la glorification-eucharistique. Après mille vicissitudes, l'humanité doit un jour tomber à genoux *contre le Cœur de Notre-Seigneur*, pour ne plus jamais s'en séparer.

Cette conversion *en masse* des peuples, le triomphe *absolu* de l'Eglise, sont donc choses assurées par l'ordre suprême de la Providence. Mais verrons-nous, bientôt, de nos yeux, ce jour désiré entre tous, où la *Royauté-*

(1) Voir ci-après le résumé de cette allocution.

*sociale-eucharistique de Notre-Seigneur*, sera acclamée, d'un pôle à l'autre?...

Nous le croyons *fermement*, parce que *tout* semble se préparer pour cet ordre de choses, *nouveau* en tant qu'il sera *universel*.

L'homme de nos temps est, en effet, parvenu à ce terme, où il ne connaît plus de bornes à *sa satiété*. Il voulait posséder la terre, il l'a conquise tout entière. Il voulait la richesse, la science, le luxe, la liberté, la puissance, Dieu les lui a octroyés. Les sociétés regorgent de forces expansives, de volitions prêtes à tout engloutir, de désirs prêts à tout accaparer.

C'est dire qu'à cette heure, le malaise-social provient d'une ambition inassouvie de tout avoir, de tout savoir et de tout dominer, *dans l'ordre universel*.

Mal étrange, que ne connut aucune autre époque. C'est le mal du XIX<sup>e</sup> siècle, et le secret de ses convulsions. Mais on peut croire, à coup sûr, que passé cette crise il ne peut plus être d'autre crise, parce qu'au delà ce serait le suicide, et que l'humanité peut faillir, mais non pas s'exterminer.

C'est pour parer à cette catastrophe suprême que Notre-Seigneur révéla son *Cœur* à la Bienheureuse Marguerite-Marie.

Les révélations divines eurent lieu presque à 14 ans de distance, — nettement séparées par un intervalle de *silence*. L'An 1675, Notre-Seigneur manifestait à la Bienheureuse le désir de *faire savoir les commisérations de son Cœur pour tous ceux qui lui rendraient un culte spécial dans l'Eucharistie*. — L'An 1689, Notre-Seigneur la chargeait d'*annoncer qu'Il avait résolu d'être le salut-social du monde par le Règne de son Sacré-Cœur universellement triomphant*.

L'an 1889, sera donc le 2<sup>e</sup> anniversaire séculaire des *Promesses-sociales* du Règne-eucharistique-universel de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Vous le savez, cette même année, la Révolution fêtera le Jubilé des fameux « *Droits de l'homme*. » — Il nous a semblé opportun d'y mettre la *protestation catégorique* d'une contre-proclamation possible : « *des Droits de Dieu : en tête des devoirs-sociaux de l'homme*. »

A cet effet, nous posons simplement des questions *sommaires sur les neuf catégories de l'entendement humain*. Mais, ce sont les questions préalables de notre *Constitution* future, cette fois universelle, c'est-à-dire essentiellement *catholique*.

Nous comptons sur la Providence pour recevoir des réponses favorables des esprits d'élite auxquels nous enverrons le programme. — Si nous avions eu à notre disposition les trésors d'Alexandre et de César-Auguste, inutile de vous dire que vous verriez au programme, des milliards au lieu de milliers de francs.

Ce n'est donc point par nos modestes prix que nous attendons attirer des lauréats, mais bien par l'enjeu de la gloire qui sera attachée à ceux qui auront défendu avec éclat les thèses qui formeront *plus tard les preuves à l'appui de la proclamation universelle « des Droits-sociaux de Notre-Seigneur. »*

Pour déterminer un courant décisif des intelligences vers la pensée de créer une *Constitution-sociale-universelle ayant pour but l'Unification des races et des sociétés, universellement à soumettre au Règne de l'Eucharistie*, nous nous bornons d'abord à demander des monographies spéciales se rapportant à ce but. (C'est le système de M. Le Play que nous appliquerons à notre objet).

Une fois en possession de ces monographies, nous comptons les éditer, et passer aussitôt à la question *de la Constitution-sociale-modèle*.

Quelque ambitieuse que puisse vous paraître cette détermination de notre part, nous croyons qu'elle est *humble* parce qu'elle a en vue le bien général, sans aucun esprit de retour qui ne soit au Dieu des Tabernacles.

Et du reste, que ce soit Pierre ou Paul qui commence, l'essentiel est que le monde connaisse le *Christ* et soit par lui gouverné.

Nous sommes heureux de saluer en Vous, Messieurs, des hommes capables de nous comprendre. Je n'en dirai pas plus. Ce que nous avons entrepris, nous sommes décidés à le réaliser.

Baron Alexis DE SARACHAGA,

*Ingénieur, chevalier de l'Ordre de Charles III.*

---



VITRAUX DE ST ETIENNE DU MONT

*La Cène de Jésus Christ et la Pâques des Juifs.*



# DOCTRINE DU RÈGNE

---

## LE PASSÉ, LE PRÉSENT, L'AVENIR

---

### AVANT-PROPOS

Dans les temps malheureux que l'humanité traverse et qui semblent devoir s'aggraver encore, reconnaissons nos biens et faisons le glorieux inventaire *de nos espérances*.

*Un serviteur du Règne*, à qui Dieu avait donné la doctrine et qu'il a rappelé à Lui, a laissé dans un ouvrage inédit, le trésor de ses espérances sur l'avenir du Règne de Jésus-Christ ici-bas, après les combats suprêmes qui semblent engagés. Ce n'est pas le dernier mot de la question ; et qui prétendrait le dire entièrement, du moins, avant que les sceaux de l'avenir n'aient été rompus jusqu'au dernier ? Les rompre l'un après l'autre, n'est-ce pas, d'autre part, réservé à l'Agneau qui a été immolé, lui qui vit sur l'autel de son sacrifice, seule raison de la marche des choses humaines ? Il les rompt en effet, ouvrant à nos yeux le livre mystérieux des conseils éternels par des événements et une direction imprévue que prennent tout à coup les choses humaines. La prophétie devient l'histoire ; le dogme s'illumine en même temps, et c'est le dogme qui doit nous éclairer, comme c'est l'espérance rayonnant du dogme, qui doit nous fortifier.

Le dogme nous apparaît à cette heure, s'avancant à travers la maison de

Dieu qu'il éclaire et qu'il réjouit, en dépit des ténèbres amoncelées, comme le diacre, chaque année au matin du Samedi-Saint, et comme le chandelier à trois branches dans les mains du diacre. Celui-ci s'avance vers l'assemblée des fidèles, allumant successivement les trois branches et proclamant d'une voix de plus en plus éclatante : *la lumière du Christ, « lumen Christi. »*

L'espérance, une espérance plus que permise, bien qu'elle ne s'impose pas, magnificence découlant du dogme, bien qu'elle ne soit pas le dogme, nous la trouvons formulée, comme il suit, dans le titre même d'un manuscrit dont vient de s'enrichir la Bibliothèque Eucharistique de Paray-le-Monial.

*Le Triomphe de Jésus-Christ et de son Eglise sur la terre, annoncé dans les saintes Ecritures et préparé par les événements présents.* Suit cette épigraphe : *Adveniat Regnum tuum...., sicut in cælo et in terra*, avec ce renvoi : Oraison dominicale d'après l'explication du concile de Trente.

Si ce n'est pas le concile de Trente, c'est du moins le catéchisme du concile de Trente, dont l'autorité émane du Siège apostolique, qui avertit *les Pasteurs* de bien faire cette remarque aux fidèles : que cette apposition à la 3<sup>e</sup> demande du *Pater* : *sur la terre comme au ciel*, est commune aux 3 premières demandes, et que l'on dit dans la pensée et implicitement : que votre nom soit sanctifié (sur la terre comme au ciel) ; que votre Règne arrive (sur la terre comme au ciel) ; comme l'on dit explicitement : que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel (1).

Nous nous proposons de faire profiter les lecteurs de la Revue de cette acquisition par des analyses et des extraits, et cet article n'est que la préface d'une suite d'autres.

Notre premier soin est : 1<sup>o</sup> de ne pas compromettre le dogme défini dans l'interprétation de la prophétie, œuvre successive des temps, mais toujours libre tant que l'Eglise ne s'est pas prononcée ; 2<sup>o</sup> de prendre possession de la prophétie réalisée, selon nous, dans l'histoire, et répondant pour nous à un passé glorieux, qui est notre héritage ; 3<sup>o</sup> de mettre à part et en réserve ce que nous pouvons et devons attendre encore ici-bas, comme peuple de Dieu.

(1) Catechismus Conc<sup>ii</sup> Trid<sup>ni</sup>, pars 4<sup>a</sup> de oratione D<sup>ni</sup> ; 1<sup>a</sup> petitio : n<sup>o</sup> V. *Nota hæc tria...*



## I

## LE DOGME DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

La royauté de Jésus-Christ est un dogme, mais qu'il ne faut pas séparer de celui de sa divinité. Jésus-Christ est le Roi de toute l'humanité, *parce que, étant Dieu, il s'est fait homme.*

Pascal dit que Jésus-Christ est le *Dieu des hommes*. Il faut entendre que Dieu est connu des hommes par son Fils, et, c'est d'adoration simultanée avec le Père et le Fils, que le Saint-Esprit, comme le chante la sainte Eglise, est *conglorifié*.

Toutefois, la parole de Pascal serait plus correcte et entièrement juste, s'il avait dit :

*Le Père générateur*, comme l'appelle Platon, *Dieu le Père Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre*, comme chante l'Eglise, n'a pas vu son œuvre avec indifférence comme certains esprits éminents se sont oubliés à le supposer; surtout il n'a pas dédaigné l'humanité; mais son Fils éternel est devenu le *Fils de l'homme*; son Verbe s'est fait chair; dès lors, quand celui-ci a pris naissance, il est né le *Roi de toute l'humanité*.

Ecrit au haut de la Croix, le dogme de la Royauté de Jésus-Christ est bien l'épiphonème (le mot concluant) de ce que nous croyons et confessons sur la seconde personne de la sainte Trinité : *Cujus regni non erit finis*. Quand les Juifs avaient voulu le lapider, ils lui en avaient donné cette raison : *parce que n'étant qu'un homme, tu te fais Dieu* « *quia tu homo cum sis, facis te ipsum Deum* » (Joann. 10-33). Le jour où sa divinité fut devenue éclatante pour eux, logiquement, ils voulurent *le faire Roi*, mais son heure n'était pas venue; c'était d'ailleurs un roi à leur profit et nationalement exclusif qu'ils voulaient faire : Jésus s'y refusa. Ils s'en vengèrent, ils renoncèrent à croire à sa divinité, puisque lui-même déclinait la couronne du Messie; ils le méprisèrent comme fit plus tard leur Hérode, et, par cette vengeance et par ce mépris, ils se mirent à leur dam, et pour longtemps, hors de l'humanité régénérée. L'Évangile se mit à faire le tour

du monde : Qu'est-ce que l'Évangile sinon la bonne nouvelle de *Dieu fait homme*, et cette nouvelle proclamée sous la formule : *le Royaume de Dieu approche*.

Lorsque Constantin fit élever sur le tombeau du Christ l'incomparable monument qu'Eusèbe nous décrit, après avoir relevé la Croix de la vallée des cadavres pour la replacer sur le Calvaire, il prétendit rendre témoignage au Christ, vainqueur et *Empereur* au-dessus de lui, et appela tantôt *martyrium* (le témoignage) et tantôt *Basilique* (Palais royal), le monument de la victoire du Christ élevé sur son sépulcre.

Charlemagne fit mieux et il écrivit au frontispice du monument politique de la civilisation chrétienne qui allait s'élever : *Christus vincit, regnat et imperat*.

Dix siècles de ce droit reconnu firent l'Europe chrétienne et la France catholique, et les mille ans du premier règne temporel du Christ, qui lui avait été conquis par le sang de ses martyrs.

Nous sommes à l'heure prédite, où le vieux serpent enchaîné, sort de l'abîme et séduit les nations; l'état de l'ancienne humanité payenne ramenée d'abord du polythéisme devient pire, comme cela avait été clairement figuré et exprimé dans l'Évangile : *Et erunt novissima hominis illius pejora prioribus*. (Saint Math., 12-45).

La Franc-Maçonnerie, ayant cessé en partie d'être société secrète, sort de ses antres et veut faire rentrer l'Église dans les catacombes pour l'y ensevelir vivante, comme l'on faisait parfois à nos premiers martyrs dans les sablonnières.

Le *libéralisme* (même le libéralisme catholique) *abandonne le Règne de Jésus-Christ*. Des chrétiens rêvent de garder la divinité de Jésus-Christ en abdiquant pour lui sa Royauté. Le Vicaire de Jésus-Christ représente cette royauté qui n'abdique pas et comme c'est à lui qu'il est dit : *Custos quid de nocte*, sa voix s'élève pour nous dénoncer l'ennemi d'une part et nous tenir en garde de l'autre contre la trahison. Comme il est aussi la verge de Jérémie qui a un œil toujours ouvert et veille ; comme cette verge qui a un œil, sait où elle frappe, c'est la Franc-Maçonnerie qu'elle vient de frapper. Le libéralisme, plus que gravement blessé par le *Syllabus*, attend aussi son coup de grâce, et il l'aura.

Pour nous, comme nos espérances sont certaines à l'heure où tout semble désespéré, notre foi ne varie pas. Les Juifs au temps des Macchabées avaient, disaient-ils, pour consolation suffisante les saintes Écritures ; nous les avons en des temps semblables, ou plutôt, dans ces mêmes temps renouvelés. De plus nous avons l'Eucharistie qui est la prise de possession *du Règne* et le gage de ce qui reste à réaliser.

L'ensemble des prophéties canoniques qui devaient préparer Israël à reconnaître le Messie, nous offre à nous-mêmes clairement, la perspective certaine de son triomphe final. Interrogé sur ce sujet par ses disciples qui demandaient une détermination de temps, un moment avant son Ascension, Jésus leur répondit simplement que ce n'était pas à eux d'en connaître et que Dieu en avait disposé selon la suite de ses desseins (1).

Cela ne veut point dire que nous manquions de toutes données précises sur les principales circonstances du grand événement que l'humanité et toute la nature attendent, que l'histoire enfante pour ainsi dire en gémissant. Nous connaissons même un ordre selon lequel l'avenir a commencé de se dérouler (2).

1° Une assez longue période de civilisation chrétienne qui peut être appelée un premier Règne et qui en est au moins un glorieux essai. (C'est la part de la *prophétie* devenue, selon nous, *histoire*).

2° Un déchaînement, prédit pour un peu de temps, de la puissance de Satan et que nous voyons répondre aux jours infortunés que nous traversons, toutefois avec l'espérance au cœur.

3° La conversion des Juifs prédite pour un temps à venir et encore indéterminé, plus ou moins éloigné. A la suite de ce grand fait, une diffusion nouvelle de l'Évangile dans tous les pays infidèles.

(1) Les apôtres en parlaient en Juifs : *Si in tempore hoc restitues regnum Israel* (Act.1-16)? et pourtant comme ils étaient les *enfants du Règne*, ils en parlaient à leur insu *exactement* et *prophétiquement*. Saint Joseph avait dû mourir dans l'attente positive du *trône restitué* de David, car il n'aurait su oublier les promesses de l'ange à Marie : *Dabit illi Dominus sedem David patris ejus* ; eût-il ignoré, ce qu'on n'oserait pas supposer, les termes non moins formels d'Isaïe : *super solium David et super Regnum ejus sedebit*. Cela se rattache plus directement à la conversion future du peuple Juif et attend son accomplissement de ce grand fait premier, du Règne final de Jésus-Christ.

(2) Quand nous disons un ordre, nous ne disons pas une chronologie ; nous ouvrons une étude sur cet intéressant sujet.

4° Une lutte suprême du bien et du mal devant avoir lieu selon toutes les apparences, aux lieux mêmes où Dieu fait homme entra comme lutteur dans l'humanité, *tanquam vir pugnator*, livra son propre combat, gage et cause divine de notre victoire finale.

5° La levée de boucliers de l'*Antechrist*, puis l'anéantissement de son armée à l'heure de sa plus grande puissance, *par le souffle direct de Jésus-Christ* (1).

6° Une paix triomphante qui doit suivre pour les Saints. Le peuple de Dieu se divisant pacifiquement de nouveau la terre promise; l'arche d'alliance retrouvée pour devenir le plus auguste de nos tabernacles catholiques.

7° L'affluence des peuples vers Jérusalem et l'unification définitive de la race humaine formant un seul troupeau sous un seul pasteur. Le Mont Sion alors glorifié par dessus toutes les montagnes et les lieux de la terre, et cet exorde du Règne de Jésus-Christ : *exordium regni*, devenu *sa capitale* et la salle du festin où il célébrera de nouveau ses noces avec son Eglise et la couronnera Reine et Mère du peuple de ses élus (2).

Pour justifier, article par article, ces données, nous n'aurons qu'à faire de larges emprunts au manuscrit dont nous avons parlé, en nous bornant à ce qui paraîtra moins sujet à controverse. Nous commençons aujourd'hui par ce qui regarde la conversion des Juifs.

(1) Un *miracle eucharistique*, il est permis de le conjecturer ressemblant à celui de Claire d'Assise sur les Sarrasins terrassés par la seule *monstrance* aux mains d'une femme.

(2) Les plus anciens monuments de l'Égypte nous montrent les épouses des vieux Pharaons recevant par acte royal, distinct et successif la *dignité de mères* après celle d'épouses, puis finalement le *titre de Reines*. L'antique Orient eut des notions mystérieuses liées à la prophétie et au dogme, qu'il est donné à nos Egyptologues modernes d'exhumer parfois des Pyramides : voyez l'interprétation du frontispice de la Revue (1<sup>re</sup> livraison de 1885, page 52).

## LE TRIOMPHE DE JÉSUS-CHRIST ET DE SON ÉGLISE SUR LA TERRE

*Annoncé dans les saintes Écritures et préparé par les événements présents  
(Manuscrit à la Bibliothèque Eucharistique de Paray-le-Monial. — (1<sup>er</sup> extrait).*

### CHAPITRE PREMIER

#### PREMIER SIGNE DU TRIOMPHE TERRESTRE DE JÉSUS-CHRIST :

##### LA CONVERSION DES ISRAÉLITES PRÉDITE PAR SAINT PAUL.

Nous mettons au premier rang cette prophétie de l'Apôtre des nations, parce que l'événement qu'elle nous annonce avec une clarté parfaite, est comme le pivot sur lequel tournent toutes les révélations faites aux prophètes de l'ancienne alliance, relativement au dernier âge du monde.....

Le but manifeste que se propose ce grand apôtre dans son épître aux Romains est de briser à la fois l'orgueil des Juifs et celui des Gentils pour exalter sur ses ruines la gloire de la divine grâce. Il n'épargne donc pas plus, dans la première partie de son épître, la fausse justice des fils d'Abraham que la vaine sagesse des Grecs et des Romains. Mais, voilà qu'après avoir réduit à néant cette justice orgueilleuse, après avoir montré l'antique Israël déchu de l'héritage d'Abraham et supplanté par un peuple nouveau, il s'arrête et semble vouloir se reprendre : Est-ce à dire, se demande-t-il, est-ce à dire que Dieu ait repoussé son peuple ? A cette question, il répond que le Seigneur s'est réservé une élite de fidèles serviteurs, comme il avait déjà fait au temps de la prévarication générale dont Elie fut le témoin et la victime. Les élus ont été sauvés et les autres sont tombés victimes de leur coupable aveuglement.

« Mais leur chute est-elle sans remède ? se demande encore l'Apôtre. Non, « répond-il, leur prévarication n'est pas irrémédiable. Elle sera pour un temps « l'occasion du salut des Gentils, qui deviendront pour l'ancien peuple de Dieu « un objet d'envie. Mais, si le crime de ce peuple enrichit le monde et si son « abaissement relève les nations, combien plus heureux encore seraient les résultats de sa pleine restauration ?... Si la perte des Juifs sert à la réconciliation du « monde, que sera leur retour, si ce n'est une vraie résurrection ? » (1).

Que trouvons-nous dans cette prophétie ? Nous y trouvons l'annonce parfaitement claire d'une ère nouvelle qui sera pour le monde entier, pour les Juifs comme pour les autres peuples, l'ère de la régénération. L'humanité a déjà subi

(1) Rom. XI. 11-12-15.

un grand renouvellement lorsque le Fils de Dieu, né de la race d'Abraham et repoussé de son peuple, a appelé à lui les autres peuples exclus jusqu'à ce jour de l'héritage. Événement immense, qui a transformé le monde, réconcilié les nations jusque-là ennemies et ouvert l'ère de la Rédemption.

Mais voici que l'Apôtre nous annonce une effusion beaucoup plus abondante des divines richesses, une transformation bien plus profonde et plus complète de la société humaine, et il va jusqu'à nous dire que ce renouvellement du monde qui doit accompagner le retour d'Israël sera par rapport à celui qui a suivi son apostasie, ce qu'est la *résurrection* d'un mort, comparée à la *réconciliation* d'un ennemi. Les résultats du premier n'ont été que partiels ; il n'a réuni sous l'empire de Jésus-Christ qu'une partie des nations et les restes des Juifs ; le second fera entrer à la fois dans le bercail du divin Pasteur la *plénitude des nations et la plénitude d'Israël* (1). Ce n'est pas nous qui disons ces choses, c'est le grand Docteur de la Loi nouvelle ; c'est celui à qui était révélé, avec plus de splendeur qu'à nul autre, le mystère du Christ. Nous le demandons, saint Paul pouvait-il employer des expressions plus vives pour annoncer ce complet triomphe de la vérité sur la terre, qui est l'objet de notre espérance ?

Qu'on écoute Cornélius à Lapide, l'un des adversaires les plus déterminés du millénarisme. L'explication qu'il va nous donner du texte de saint Paul, a d'autant plus de poids que ce savant interprète résume tous les commentateurs qui l'ont précédé. Voici comment il paraphrase ce texte : « Si la Sagesse divine a pu tirer le bien du mal et faire sortir la conversion de tous les peuples de l'incrédulité des Juifs, comment douter que de la conversion des Juifs, qui est un grand bien, cette divine Sagesse ne fasse sortir un bien incomparablement plus grand, à savoir, la propagation plus complète et l'affermissement de la foi, au sein des nations ; de telle sorte que par les Juifs, le monde entier refleurisse et soit amené à un éclat de bonheur parfait qui sera le prélude du salut et de la gloire éternelle » (2).

Voilà ce qui, d'après cet illustre commentateur, nous est clairement et très

(1) Nous n'avons rencontré qu'un seul théologien (et c'est un anonyme) qui soit en ce point d'un avis différent des autres. Selon lui, le mystère annoncé par saint Paul avec tant de solennité, la conversion finale de tout Israël, à l'époque où la plénitude des nations entrera dans le bercail du bon Pasteur, cette réhabilitation du peuple choisi qui doit être pour le monde entier un principe de résurrection, tout cela signifierait simplement qu'il *n'y aura plus de Juifs à la fin du monde*. La prophétie ainsi interprétée serait parfaitement réalisée par un massacre général des Juifs ! Cette interprétation, aussi contraire à la tradition qu'au texte sacré est un exemple frappant des extrémités auxquelles sont conduits les meilleurs esprits par leur répugnance à admettre le triomphe terrestre de Jésus-Christ et de son Eglise. (Note de l'auteur du manuscrit.)

(2) Cet endroit n'est pas le seul où Cornélius à Lapide nous donne comme certaine la conversion finale des Juifs et la régénération du monde entier qui en doit être la conséquence. Il revient à plusieurs reprises sur ce sujet dans ses commentaires sur les autres livres de la sainte Ecriture. Ainsi, à la fin du commentaire sur le chapitre xxxix<sup>e</sup> d'Ezéchiel, il dit : « Ex his duobus capitibus hæc certo colligimus..... quod post cædem Antichristi Judæi ad fidem convertentur et christiani lapsi in persecutione Antichristi ad Christum redibunt, tunc que florebunt Christi fides et religio. » Il complète sa pensée dans le commentaire sur le chapitre vii de Daniel : « Tunc, dit-il, Antichristi regno everso, Ecclesia ubique terrarum regnabit et fiet tam ex Judæis quam ex gentibus unum ovile et unus pastor. » (Note de l'auteur du manuscrit.)

certainement prédit par saint Paul. Le retour d'Israël à la vraie foi, suivi de la complète propagation et de l'affermissement de cette sainte foi au sein des autres peuples, commencera pour le monde entier une ère de régénération et de parfait bonheur. Que voulons-nous de plus ?

Il ne reste plus qu'une question de temps. D'après Cornélius à Lapede, cette régénération du monde ne précédera que de peu d'années sa destruction. Plus généreux que d'autres commentateurs qui bornaient cette ère de bonheur à l'espace de 45 jours, il la fait durer plusieurs jours, plusieurs mois et même plusieurs années (1).

Nous soutenons, nous, que cette ère de la régénération aura une durée considérable et nous ne tarderons pas à le prouver par une foule de témoignages tirés des diverses parties de la sainte Ecriture, mais déjà n'avons-nous pas le droit de le conclure des paroles de saint Paul ? Quand il nous dit que la réconciliation des Juifs et des Chrétiens sera pour le monde une vraie résurrection, nous permet-il de croire que ce sera le prélude immédiat de sa destruction ? Jésus-Christ ne nous a-t-il pas dit (2) que lorsque le Fils de l'Homme viendra sur la terre pour la juger, il n'y trouvera presque plus de foi ? N'a-t-il pas dit encore, qu'à son dernier avènement, il surprendra l'humanité dans un état de dissolution morale et de criminelle incurie tout semblable à l'état où l'a surprise le déluge ? (3)

Comment peut-on, sans démentir cette adorable parole de l'éternelle Vérité, placer le second avènement du Sauveur à l'heure même de sa miraculeuse régénération, au lendemain de ce jour où la destruction miraculeuse de l'Antechrist et la conversion non moins miraculeuse des Israélites auront produit dans le monde entier, cette propagation plus complète et ce raffermissement de la foi dont Cornélius à Lapede vient de nous parler après saint Paul ?

## II

Mais l'Apôtre ne se contente pas de nous prédire ce fait consolant : il nous en donne la raison ; il le rattache au plan providentiel, dont il nous autorise à voir dans la régénération de l'humanité par Jésus-Christ le terme et le couronnement :

« Je ne veux pas, en effet, mes frères, vous laisser ignorer ce mystère bien propre à vous préserver des illusions de l'orgueil : à savoir qu'Israël sera livré en partie à son aveuglement jusqu'à ce que vienne le moment où la plénitude des nations entrera dans le bercail et alors Israël sera sauvé tout entier, ainsi qu'il a été prédit. Il viendra de Sion (ou bien à Sion d'après l'Hébreu) un libérateur qui fera sortir Jacob des voies de l'impiété ; car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance. De même, en effet, qu'après avoir été longtemps

(1) « Certum est ex Daniel superfore 45 dies (post mortem antichristi) sed incertum est an non plures supererunt : immo verosimilius est plures dies, immo menses et annos superfuturos usque ad diem judicii..... tunc plena erit, quies, pax et libertas Ecclesiæ, non dubium quin aliquanto tempore duratura. (In I Thessal. Cap. v, v. 2).

(2) Luc XVIII, 8.

(3) Math. XXIV, 37.

« incrédules, vous avez reçu maintenant miséricorde, à l'occasion de l'incrédulité des Juifs; ainsi les Juifs ont trouvé dans le pardon qui vous a été accordé un prétexte à la révolte que Dieu se plaira un jour à leur pardonner. C'est ainsi que Dieu, pour faire éclater sa miséricorde sur tous les hommes, les a laissés tous tomber dans l'incrédulité. » (1)

Tel est, d'après saint Paul, tout le plan de la bonté divine à l'égard de l'humanité. Un premier regard ne nous montrera peut-être dans cette parole de l'Apôtre que d'éblouissantes ténèbres. Pour qui n'est pas fait à l'énergie de son langage, il n'y a qu'apparente contradiction dans ce pardon accordé aux nations à cause de l'incrédulité des Juifs : « *Nunc misericordiam consecuti estis propter incredulitatem illorum* »; dans le pardon accordé ensuite aux Juifs eux-mêmes à cause de leur propre incrédulité : « *Non crediderunt in vestram misericordiam ut et ipsi misericordiam consequantur* »; enfin, dans cette divine miséricorde qui, pour pouvoir s'exercer à la fois sur tous les hommes, les renferme tous dans l'infidélité : « *Conclusit omnia in incredulitate ut omnium misereatur.* » Mais ne nous laissons pas rebuter par cette rude écorce qui couvre la plus consolante doctrine. Expliquons saint Paul par saint Paul lui-même. Trois principes que nous empruntons à ses autres épîtres vont éclaircir les obscurités du texte que nous examinons, et former avec celui-ci un exposé complet du plan providentiel.

*Premier principe* : Dieu a fait toutes choses en vue de Jésus-Christ, et c'est à la glorification de ce divin Sauveur qu'il a dessein de faire servir tous les événements qui s'accomplissent sur la terre et dans le reste de l'univers : « *In ipso omnia sunt condita in cælis et in terra: omnia per ipsum et in ipso creata sunt.* » (2) Le texte grec explique plus clairement la pensée de l'Apôtre et les derniers mots se traduiraient mieux par : *in ipsum* : toutes choses sont faites en vue de lui. Cette pensée, du reste, est énoncée plus clairement encore par le Sauveur lui-même, qui nous dit dans l'Apocalypse, qu'il est l'Alpha et l'Oméga, le principe et la fin de toutes choses (3).

*Second principe* : La gloire que Jésus-Christ doit recevoir de la création doit consister dans la restauration universelle des choses par sa divine influence, dans le rétablissement de l'unité qui accordera dans sa personne, la terre avec le ciel, « *instaurare*, ou plus clairement, suivant le texte grec : *recapitulare, omnia, in Christo, quæ in cælis et quæ in terra sunt* » (4).

Tel est, suivant l'Apôtre, le grand dessein que la divine Sagesse a conçu dès l'éternité et dont la poursuite forme toute l'économie de la Providence : « *Sacramentum voluntatis suæ, secundum beneplacitum ejus quod proposuit in eo, in dispensatione plenitudinis temporum* » (5).

*Troisième principe* : Cette glorification du Verbe incarné en ce qui concerne la terre doit résulter surtout de la pleine manifestation de sa miséricorde à l'égard des pécheurs. C'est le but spécial de sa mission relativement à l'humanité : *Fidelis*

(1) Rom XI, 25-32.

(2) Col. 1, 16.

(3) Apoc., XXII, 19.

(4) Eph., I, 10.

(5) Ibid., 1, 9.



*sermo et omni acceptione dignus, quia Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere* (1).

La gloire de Dieu qui est la fin de la création, résulte de la manifestation de ses attributs dans les œuvres de ses mains; et pour que cette gloire soit complète, les différentes créatures sont appelées à refléter avec plus d'éclat les différents attributs de leur Créateur.

A l'égard des anges, créatures plus parfaites, et par conséquent plus fermes dans leur fidélité et plus criminelles dans leur révolte, Dieu manifestera dans toute sa splendeur sa magnificence, s'ils lui demeurent fidèles, et sa justice, s'ils se révoltent contre lui. Mais à l'égard de l'homme, créature faible et ondoyante toujours capable de revenir, Dieu se plaira à manifester un autre attribut que n'ont pas connu les anges, sa *miséricorde*. Il permettra à la faiblesse humaine de lutter contre sa bonté; il lui laissera tous les avantages possibles; et c'est dans l'immensité de la prévarication qu'il fera éclater l'immensité de sa bienveillance. *Ubi abundavit delictum superabundavit gratia* (2).

Il ne pouvait agir autrement, du moment que sa mission à notre égard était une mission de miséricorde. Il est évident que Dieu se montre d'autant plus indulgent et d'autant plus miséricordieux qu'il subvient à une plus grande misère et qu'il remet de plus impardonnables iniquités.

Si donc, il veut déployer à l'égard de l'homme l'immense étendue de sa miséricorde, il est indispensable qu'il permette à la misère, à la méchanceté humaines de se produire également dans toute leur étendue.

A l'aide de ces principes, il va être facile de comprendre la doctrine exposée par saint Paul dans le texte qui nous occupe en ce moment.

L'Apôtre divise l'histoire humaine en deux grandes époques qui embrassent les deux grandes luttes de la miséricorde de Dieu contre l'ingratitude des hommes. Dans l'une et dans l'autre, l'ingratitude humaine est d'abord pleinement victorieuse; mais dans l'une comme dans l'autre, ce honteux et funeste triomphe fait place au triomphe aussi glorieux que bienfaisant de la divine bonté.

Dans sa première lutte contre la prévarication universelle des nations de la terre, Dieu se choisit pour auxiliaire un peuple privilégié, qu'il éclaire de sa lumière et comble de ses bienfaits. Mais les prodiges qu'il opère en faveur de ce peuple, ne peuvent rien pour ramener de leur égarement les nations aux yeux desquelles ils s'accomplissent.

Ces nations vont, au contraire, s'enfonçant dans des ténèbres de plus en plus épaisses; et, chose plus triste encore, le peuple de Dieu lui-même trahit sa mission; il oublie les bienfaits dont il a été comblé, et, après avoir criminellement repoussé les envoyés du Très-Haut qui cherchent à le ramener dans la voie droite, il met à mort le Messie lui-même.

Ainsi vaincu par l'ingratitude obstinée de son peuple, que fera le Seigneur? Il se tournera du côté des nations, pour lesquelles l'incrédulité d'Israël sera l'occasion d'une abondante effusion de grâces. *Nunc autem misericordiam consecuti estis propter incredulitatem illorum.*

C'est ainsi que le péché d'Israël sera le salut des autres peuples: *Illorum*

(1) Tome I, 15.

(2) Rom. V, 20.

*delicto salus est gentibus*, non par la relation naturelle de cause à effet, mais par l'enchaînement surnaturel des desseins miséricordieux du Très-Haut, qui trouve dans chaque nouvelle manifestation de la malice humaine un motif de manifester avec plus d'éclat sa bonté.

Mais maintenant que va-t-il arriver ? Israël ne se laissera-t-il pas plus toucher par les bénédictions répandues sur les nations, que celles-ci ont été touchées jadis par les bénédictions dont il fut l'objet à leurs yeux. Nous ne savons que trop ce qui est arrivé, et nous ne voyons que trop clairement ce qui se passe sous nos yeux. Israël ne s'est pas moins endurci que les Egyptiens de Pharaon, *non crediderunt in vestram misericordiam*. Les siècles, en se déroulant, ne font que prolonger sa révolte et sceller sa réprobation.

Et, ce qui complète la similitude entre cette grande lutte et la première, c'est que le nouveau peuple de Dieu n'imita que trop fidèlement de son côté l'infidélité de l'ancien. S'il reste encore autour des autels du Seigneur une élite de serviteurs dévoués, ce n'est qu'un reste, qu'une poignée, *reliquia*. Les nations chrétiennes ont toutes prévarié dans leur existence collective; l'apostasie est générale; une seconde fois la méchanceté humaine a vaincu; l'infidélité est comme un immense filet qui embrasse l'humanité tout entière : *Conclusit omnia in incredulitate*; il n'est pas permis, comme autrefois, de diviser les peuples de la terre en peuples chrétiens et en peuples infidèles; il n'y a plus qu'une division possible, celle des infidèles baptisés et des infidèles non baptisés.

De ces deux genres d'infidélité, la première est incontestablement la plus criminelle et la plus irrémédiable : la prophétie de l'Apôtre est donc pleinement réalisée : *Conclusit omnia*, oui, *omnia in incredulitate*; et par conséquent, le moment n'est pas éloigné où la seconde partie de la sentence apostolique se réalisera également. *Ut omnium misereatur*. L'achèvement du règne de l'infidélité nous annonce l'avènement du règne de la miséricorde. Précisément parce qu'il ne manque rien ni à la prévarication d'Israël, ni à celle des nations, il ne doit rien manquer à leur retour. Ce retour doit être plein, sans restriction et sans mesure. *Quanto magis plenitudo eorum ! Plenitudo gentium intrabit.*

Une première fois, l'abondance du péché avait amené une surabondance de grâce; maintenant, c'est le péché qui surabonde, et par conséquent, le déluge de la grâce devra rompre toutes les digues et s'élever au-dessus des plus hautes montagnes. *Ubi abundavit delictum superabundavit gratia.*

Une première fois, la réprobation d'Israël avait amené la réconciliation de Dieu avec les nations idolâtres.

Maintenant, la mort à laquelle Israël et les nations chrétiennes se sont condamnées de concert amènera leur commune résurrection. *Si amissio eorum reconciliatio est mundi quæ assumptio nisi vita ex mortuis ?*

Et tout cela arrivera, non pas en vertu de la nécessité des choses, non pas suivant les données de la sagesse humaine, mais en vertu de la surabondance infinie et l'inscrutable profondeur de la sagesse et de la science de Dieu. Aussi, après avoir exposé cette merveilleuse économie du plan providentiel, l'Apôtre ne peut retenir l'élan de son admiration : O altitude ! s'écrie-t-il, ô profondeur insondable ! ô ineffables richesses ! ô sagesse qui confond tous les calculs ! oui, vraiment, « les jugements de la divine bonté « sont incompréhensibles et ses voies échappent à nos investigations. Qui

« eût pu deviner la pensée du Seigneur et qui eût osé lui conseiller ce qu'il « a daigné nous promettre ? Que lui avons-nous donné pour mériter la « rétribution qu'il nous destine ? » Ah ! sans doute de nous-mêmes, nous ne méritons rien de semblable ; mais les mérites qui nous manquent, le Seigneur Lui-même les a acquis pour nous, et, ce qui n'est pas dû à notre iniquité est d'autant plus propre à glorifier sa bonté : « car c'est de Lui, par « Lui et en vue de Lui qu'existent toutes choses ; à Lui donc soit la gloire « dans les siècles ! » Amen. (1)

#### APPENDICE : SAINT PAUL ET EZECHIEL (2)

Il n'est aucun de nos lecteurs qui ne connaisse une grande scène, saisissante entre les saisissantes visions d'Ezéchiël ; nous voulons parler de ce champ couvert d'os desséchés, au milieu desquels ce prophète prend la parole par l'ordre de Dieu. Cette parole leur rend d'abord le premier complément nécessaire du tissu osseux, le système nerveux ; puis le tissu cellulaire et charnu embrasse l'un et l'autre et le compénètre ; enfin le vêtement de la peau s'ajoute ; on a l'édifice humain dans son appareil et dans son apparence, pas encore l'*homme* dans sa réalité, faute de forme déterminante ou principe vital. Un nouvel ordre appelle des quatre vents l'âme ou plutôt les âmes et une grande armée est alors debout, prête à se mettre en marche.

Que nos lecteurs veuillent relire le chapitre xxxvii ; mais qu'ils n'aient garde de s'arrêter après le verset 10 et de séparer arbitrairement ainsi ce que Dieu a uni dans cette page sacrée, c'est-à-dire l'application qui suit, après la similitude allégorique.

Ainsi faisant, ils passeraient à côté du sens, fondement des autres, en ne voyant à cette résurrection des morts qu'une interprétation tronquée : *le retour de la captivité de Babylone* ; ou cette interprétation serait purement *spirituelle* et ne satisferait nullement à l'exégèse même que Dieu a daigné faire.

Notre auteur ne s'y est pas trompé ; l'on a remarqué qu'il classe et numérote par *signes*, usant en cela d'une expression fort juste, les données

(1) Rom. XI. 36.

(2) Après la citation presque intégrale du premier chapitre de notre auteur, obligés que nous allons être dans la suite de cette étude, de limiter nos extraits, nous mettons sous ce titre *Saint Paul et Ezéchiël*, un emprunt beaucoup moins textuel, destiné seulement à faire éclater un rapprochement lumineux et de nature à fortifier la thèse.

scripturaires sur le Règne final de Jésus-Christ ici-bas. La Résurrection des ossements desséchés montrée à Ezéchiel, est pour lui *le second signe* et lui fournit son second chapitre. Elle n'est d'ailleurs que la mise en scène de cette résurrection des morts, particulière au peuple Juif, prédite par saint Paul ; elle doit être d'ailleurs, le signal de la prise de possession entière et immédiate par lui de l'humanité survivante.

Il est évident, en effet, par la suite du texte d'Ezéchiel, 1° que c'est toute la race Israélite, non pas seulement les Juifs, comme au retour de Babylone qui est ici l'objectif et le bénéficiaire de la prophétie (voir verset 11). *Prends une planchette de bois, ô fils de l'homme et écris dessus cette adresse : Pour Juda et tous ses compagnons, enfants comme lui de Jacob... pour Joseph et Ephraïm et tous ceux qui leur seront associés* (par la communauté du sang ou de l'adoption) voir encore verset 19 ; 2° la réalisation de la figure n'est pas au ciel, mais sur la terre, sur le sol de leur propre terre : *super humum vestram* (v. 14) ; *in terram Israel* (v. 12), pour la posséder de nouveau et pour y être un seul peuple sous un seul roi.

Qu'on lise : *Et je ferai d'eux une nation sur les montagnes d'Israël et un seul roi sera commandant à tous et il n'y aura plus deux nations.* Juda avec Benjamin, Ephraïm avec les autres tribus, sous le nom spécial d'Israël (v. 22).

Où cela s'est-il réalisé dans l'histoire ? et cependant c'est une promesse formelle *pour le temps* : la renvoyer à l'éternité est une défaite.

Ce qui suit dans la prophétie d'Ezéchiel est la grande lutte soutenue par le nouveau peuple de Dieu ramené à son unité : *Gog* qui vient le combattre, mène au combat les Perses, *l'Ethiopie* (ailleurs *Magog* : nous le verrons), *Mosoch* (le Moscovite du Nord), *Thubal* (l'Occident). Leur arrivée *sur les montagnes d'Israël est la grande commotion*. Elle se termine par l'intervention divine qui donne la victoire à son peuple. (Ce sont les chap. 38 et 39 d'Ezéchiel. C'est le chapitre xx de l'Apocalypse qui décrit le même événement dans le même ordre et dans les mêmes termes ; nous aurons à y revenir).

Puis un *nouveau temple* de Jérusalem dont il ne faut pas chercher la réalisation fidèle dans celui de Zorobabel, non pas même celui d'Hérode, ce dernier de si peu de durée et répondant si mal à la restitution de la *royauté nationale et une* de David (Chapitres xl à xlvii d'Ezéchiel).

Une division vraiment nouvelle de la terre promise entre les *douze tribus*.  
(Ch. XLVIII).

Nous savons que parvenue à ces derniers chapitres d'Ezéchiel, le plus grand interprète de nos livres saints, saint Jérôme, voulait s'arrêter déclarant ne plus rien comprendre et qu'il l'eût fait, n'eût été l'insinuante intervention de la Vierge Eustochium. Aussi faut-il attendre un plus grand *élucidateur* encore, le temps, ce premier ministre de Dieu apportant avec lui la lumière des événements.

Mais les événements ont marché depuis saint Jérôme et déjà le temps qui vole aujourd'hui plus rapidement et ne marche plus, commence à soulever le voile, et son flambeau s'avance. Prétendre tout voir serait une présomption téméraire ; prétendre que rien ne doit être vu d'avance, pourrait être une fin *de non recevoir* opposée à la prophétie qui doit pourtant servir aussi d'avance.

(A continuer.)

---

# LES SERVITEURS DU RÈGNE

---

DOM JOSEPH DE MARTINET

---

Il faut que Jésus-Christ règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds, « *Oportet illum regnare donec ponat omnes inimicos sub pedibus ejus.* » (1 Cor. xv, 25). Il faut qu'il règne en tout temps, alors même que ses ennemis se dressent contre lui pour le combattre. « *Je règnerai,* a-t-il dit à la Bienheureuse Marguerite-Marie, *malgré mes ennemis.* » Ce règne de Jésus-Christ, l'histoire le proclame dans chacune de ses pages.

Tous les monuments chrétiens révèlent la gloire et la force de cette royauté, seule capable de relever la société qui se meurt. Il est donc du devoir de tous les catholiques de contribuer à rechercher les faits, les traditions et tout ce qui est propre à mettre en lumière les forces vives de l'Eucharistie et les hommages dont elle a été l'objet dans tous les siècles. C'est surtout dans l'Eucharistie et par l'Eucharistie que Jésus-Christ règne dans le monde. Pour remplir ce devoir, je viens prêter mon très faible concours à la *Société des Fastes-eucharistiques de Provence* qui se forme aujourd'hui à Marseille. Cette société a pour but d'enseigner par ses écrits et par les trésors eucharistiques qu'elle signalera bientôt, je l'espère, une vérité oubliée de nos jours et pourtant nécessaire à la résurrection du monde, si gravement malade depuis qu'il ne veut plus de Jésus-Christ. Je crois entrer dans ces vues, en montrant, dans une courte biographie de Dom Joseph, ce règne de l'Homme-



I<sup>e</sup>  
MYSTÈRE DE S<sup>t</sup> ISIDORE.



II<sup>e</sup>  
MYSTÈRE DE S<sup>t</sup> CRÉPIN.

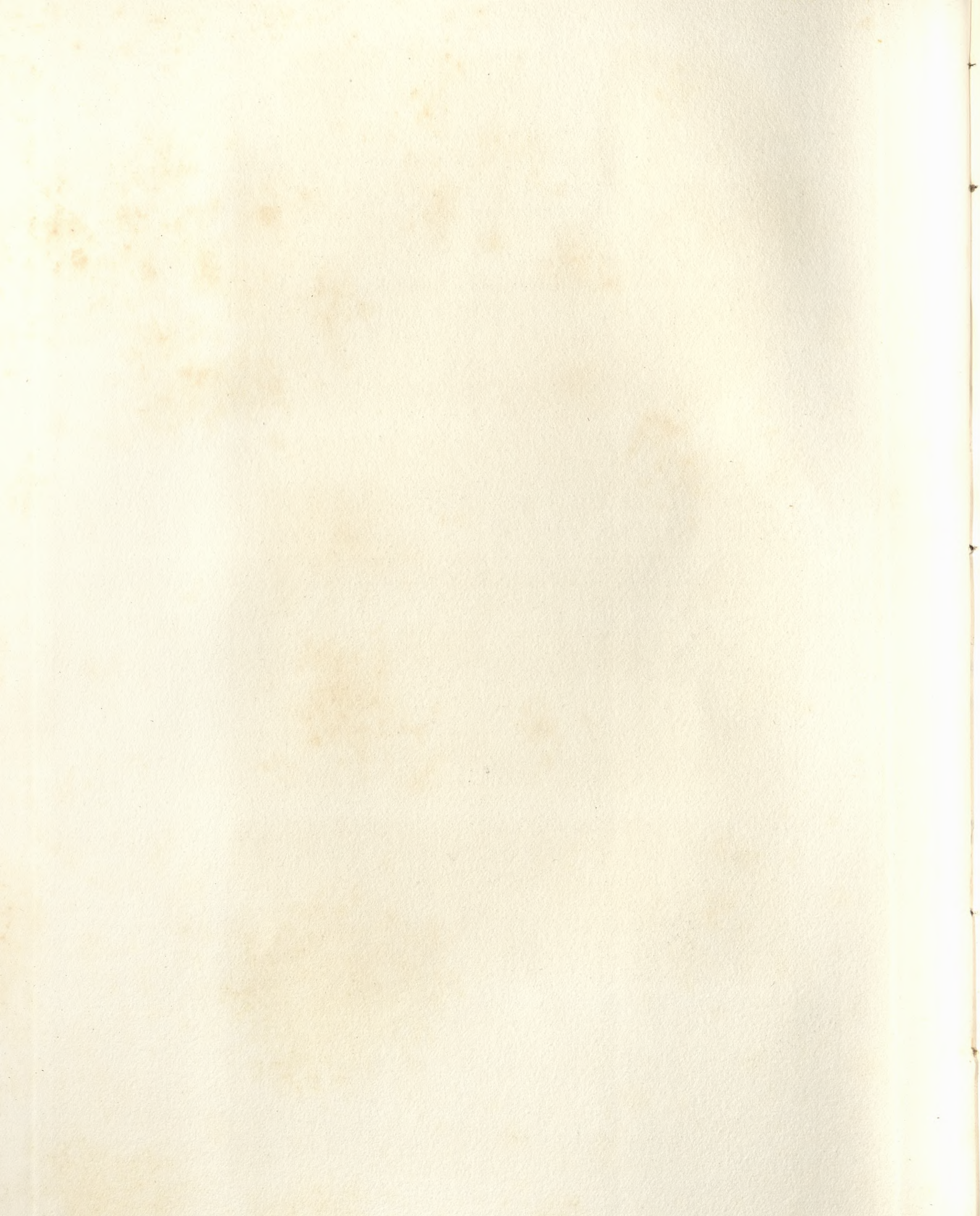


III<sup>e</sup>  
MYSTÈRE DE S<sup>t</sup> JANVIER.

LES GROUPE-VIVANTS DE CAMPOBASSO  
( Italie: 1629-1884 )  
*d'après les Cartons de Paul di Zimo.*

Pris sur nature par A. Trombetta phot.

Héliogravure Dujardin.





Dieu atteignant, même au plus fort de la Terreur, un degré de gloire plus pur encore et recevant des hommages plus dégagés de tout alliage qu'en aucun autre temps. Je suis très heureux de contribuer, quoique très faiblement, au triomphe de l'Eucharistie par cette modeste notice et par la simple mais précieuse offrande qui l'accompagne. Cette notice ne fera que rappeler la vie déjà bien connue parmi nous d'un saint religieux. L'offrande, faite par mon intermédiaire, au Musée de Paray-le-Monial, d'un ciboire en forme de boîte, redira le zèle et l'amour ardent de ce grand héros de l'Eucharistie.

Marie-Gervais-Thomas de Martinet, en religion Dom Joseph, naquit le 20 décembre 1750, à Auvillars (Tarn-et-Garonne). A l'âge de douze ans, il fut envoyé par son père au collège de l'Esquille, dirigé à Toulouse par les Doctrinaires. Le jeune Thomas fit de très brillantes études dans cet établissement. Lorsque, après quelques années, il eut terminé sa rhétorique, et qu'il revint au sein de sa famille, il y apporta de l'instruction, mais en même temps un peu de cette légèreté, presque inséparable de l'écolier, et cet esprit de dissipation qui présageaient les désordres de sa vie d'étudiant. Thomas de Martinet n'avait fait que ses études classiques, d'autres travaux étaient exigés par la position que sa famille lui destinait. Il retourne à Toulouse ; là, loin du toit natal et de la surveillance paternelle, il ne cherche plus à voir ses anciens maîtres qui auraient fortifié son jeune cœur contre les dangers qu'il va rencontrer. Aussi ne sait-il éviter les pernicieuses habitudes qu'engendre, dans les grandes villes, une vie plus libre et souvent indépendante. Elève d'une Faculté, il a de ces longues heures de vacances dans lesquelles le désœuvrement produit chez lui les plus graves désordres. Bientôt entraîné aux divertissements les plus coupables, il dira avec ses camarades de débauches de Celui qu'on lui avait enseigné à respecter : « *Nolumus hunc regnare super nos.* »

Mais il faut que Jésus-Christ règne, malgré ses ennemis, sur ses ennemis et quelquefois par ses ennemis dont il aura su faire les plus héroïques serviteurs de son Règne. Il règne, malgré ces jeunes impies, dans tout l'univers et surtout dans cette ville de Toulouse, qui possède le chef de saint Thomas-d'Aquin, l'auteur de la *Somme théologique*, un des monuments les plus grandioses élevés à la gloire du Verbe Incarné ; le compositeur de l'Office du Saint-Sacrement, chant sublime d'amour, dont résonnent depuis six siècles

nos vieilles basiliques comme nos plus humbles chapelles. Il va régner sur un de ces ennemis qui a dit : « *Nolumus hunc regnare super nos.* » Une nuit, à la suite d'une orgie, le jeune débauché passait, avec quelques-uns de ses camarades, devant l'église des Chartreux, au moment où ces religieux récitaient l'Office des Matines. Le chant austère de ces fervents cénobites arrive jusqu'à ses oreilles, il en est ému jusqu'aux larmes, il rentre en lui-même ; c'est l'éclair divin qui lui révèle sa vocation, c'est la vision céleste qui lui retrace ses égarements et lui montre son devoir. Il s'arrête et sans hésiter il dit à l'un de ses compagnons : « Nous sortons d'une orgie, tandis que ces bons Pères prennent, sur leur sommeil, de longues heures, qu'ils consacrent à présenter au Dieu de miséricorde des prières charitables pour leurs frères qui en ont besoin. » Le lendemain, il va se jeter aux pieds du supérieur de la Chartreuse de Toulouse le conjurant « de vouloir bien, à l'instant, le revêtir de la bure grossière, et lui donner une place dans la silencieuse retraite, où Dieu l'appelle, dit-il, à faire pénitence et à le servir tout le restant de ses jours. » Jésus-Christ a triomphé ; il régnera désormais sur cet ennemi dont il fera bientôt un de ses plus fidèles ministres. Le supérieur des Chartreux mit à l'admission du jeune postulant des conditions bien sévères que je regrette de ne pouvoir faire connaître, craignant de dépasser les limites d'une courte biographie. Monsieur Arnaud de Martinet, déçu dans les espérances d'un avenir qu'il voulait brillant selon le monde, exigea que cette vocation fut éprouvée par un long séjour dans sa famille. L'épreuve permit à Thomas de réparer les scandales qu'il avait donnés, en édifiant ses concitoyens par l'exemple des plus solides vertus, et en accomplissant des actes de charité sublimes, qui remplirent d'admiration tout Auvillars. Le père, convaincu de l'inébranlable conversion de son fils, se rendit enfin favorable à ses vœux. Thomas de Martinet résolut alors de compléter les études qu'il avait commencées au collège de l'Esquille, en acquérant les connaissances théologiques qui lui étaient désormais nécessaires, le 7 mars 1770, Monseigneur l'évêque de Condom le déclara apte à recevoir la tonsure cléricale, que lui donna, le 31 du même mois, Monseigneur l'évêque de Lavaur. Le 26 mai suivant, Monseigneur l'évêque de Mirepoix lui conféra les quatre ordres mineurs, avec l'agrément de l'Ordinaire. Ce fut peu de temps après qu'il entra, sous le nom de Dom Joseph, dans le couvent des Chartreux de

Villeneuve-lès-Avignon, où après un an de noviciat, le 27 décembre 1771, il fit sa profession solennelle. Monseigneur l'archevêque d'Avignon l'ordonna sous-diacre le 19 septembre 1772, et diacre le 5 juin de l'année suivante. Le 11 mars 1775, il était promu au sacerdoce par Monseigneur l'évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux. A partir de cette époque solennelle de sa vie, Dom Joseph cherche à se faire oublier des hommes. Pendant une quinzaine d'années passées à Villeneuve, dans la plus profonde solitude, Dieu le prépare à la grande mission qu'il va bientôt lui confier. Il n'est plus question de lui jusqu'en 1787, où nous le retrouvons à la Chartreuse de Marseille, remplissant les fonctions de sacristain. On ne trouve aucun renseignement qui puisse faire remonter son entrée dans cette maison avant l'année 1787; et si telle est l'époque de son arrivée parmi nous, c'était rendre un bien beau témoignage de sa réputation de piété que de l'accueillir, en lui confiant le soin de tout ce qui concerne les saints autels. D'après les statuts de l'Ordre de Saint-Bruno, le sacristain doit dire son office devant le Saint-Sacrement, et s'efforcer de rendre au culte divin toute sa splendeur. Dom Joseph s'acquitta de ces devoirs avec un si grand esprit de foi qu'il s'opéra à cette époque des prodiges de conversion chez des visiteurs incrédules, venus à la Chartreuse de Marseille pour tout autre motif que celui de faire une retraite. « *Il est impossible, dirent-ils, qu'il n'y ait pas un Dieu plein de majesté dans le tabernacle que ce religieux entoure de tant de respect.* » Ils se prosternent pour adorer le roi de l'Eucharistie. Jésus-Christ règne sur ses ennemis et par un ennemi aujourd'hui son plus fidèle ami.

La tourmente révolutionnaire agita bientôt le sol du pays. Les municipaux se rendaient à la Chartreuse de Marseille le 29 août 1790, et dressaient le procès-verbal d'inventaire des biens et revenus du monastère. Le 21 janvier de l'année suivante, on procédait à la vente du mobilier et de la riche bibliothèque du couvent. Quelques mois après, les saints religieux se voyaient dépossédés de leur église qui devenait, en octobre 1791, une succursale constitutionnelle de la paroisse de Château-Combert, et les fils de saint Bruno étaient brutalement expulsés de leurs cellules; seul Dom Joseph résista, d'une manière providentielle, au torrent révolutionnaire qui détruisait tout. « Je suis Chartreux, dit-il, je veux mourir Chartreux; je suis décidé à garder exactement ma retraite pour y attendre ce que le Seigneur voudra faire de

moi. » Le Curé de la nouvelle église constitutionnelle de Saint-Bruno, émerveillé de la vertu éminente du religieux et touché de son affable bonté, consentit à ne pas ébruiter sa présence dans la Chartreuse, et le laissa libre de continuer ses exercices de cénobite. Il célébrait tous les jours la sainte Messe dans une des nefs latérales de l'église; puis il se renfermait dans sa cellule où il puisait dans la méditation et la prière les forces surhumaines qui devaient le soutenir dans l'avenir orageux qui se préparait pour lui. Ces saintes contemplations n'étaient interrompues que par les visites de quelques personnes de la ville, heureuses de pouvoir le consulter et se reconforter auprès du saint homme qui chaque jour augmentait ses austérités, ses veilles et ses pénitences pour mieux se préparer aux souffrances de la persécution. Pendant dix mois environ, il put vivre dans sa chère cellule. Mais sa retraite fut enfin connue du Conseil général de la commune. Aussitôt une lettre est adressée au curé constitutionnel, lui ordonnant de faire sortir le religieux caché dans l'ancienne Chartreuse « *sous peine de pendaison* ». Dom Joseph ne trouva pas cette terrible menace assez puissante pour le déterminer à trahir son vœu de solitude. Exaspérés de l'hésitation mise à l'accomplissement de leur impérieuse volonté, les clubistes se mettent en mesure de faire exécuter leurs ordres, et une perquisition armée est faite dans le couvent.

Au moment même où il semble que c'en est fait de Dom Joseph, un bienfait providentiel le délivre miraculeusement des mains de ses ennemis. A peine les malfaiteurs, chargés d'arrêter le courageux solitaire, sont-ils arrivés sur le seuil de la cellule que, comme s'ils eussent été effectivement rendus aveugles, ils s'imaginent avoir fini leur visite, et pris subitement de vertige, ils se croient eux-mêmes perdus : ils demandent où se trouve la porte du « maudit labyrinthe », et se retirent en vomissant des imprécations contre le fermier qui n'avait pas voulu leur livrer le Chartreux. Une seule pensée put le déterminer à sortir de sa retraite, la crainte de compromettre le succursaliste qui l'avait caché jusqu'à ce jour. Il se laissa conduire en ville où sa présence fut presque aussitôt dénoncée. Le lendemain de son arrivée, un agent de police se présente dans la maison où on l'avait accueilli, et s'adressant à Dom Joseph lui-même, qui n'avait pas encore quitté son costume de religieux : « N'y a-t-il pas de prêtre ici », lui dit-il ? Et Dom Joseph de lui

répondre sans hésiter : « Il n'y a que moi ici (1), et il ne fut pas reconnu. Et quand on demanda à la sentinelle qui veillait à la porte, si elle n'avait vu sortir personne : « Je n'ai vu sortir, dit-elle, que deux enfants » (2). Le jeune Caillol, qui depuis quelque temps servait la messe au saint religieux, était un de ces enfants, l'autre ne pouvait être que Dom Joseph qui sortit en plein jour, pour se rendre auprès du pharmacien Lavit, chez lequel il demeura quelques semaines. Je règnerai, a dit Notre-Seigneur, malgré mes ennemis. Il vient de nous en donner un nouveau témoignage.

Le 21 juillet 1792, commençait dans notre ville l'épouvantable série de massacres qui conduisit au martyre les deux Pères Minimes, Nuyrate et Taxil. Tous les prêtres non assermentés furent embarqués et transportés loin de leur patrie. Dès ce moment, pendant près d'une année, Dom Joseph fut le seul prêtre fidèle qui exerça le saint ministère à Marseille. Monsieur Remusat, vicaire général, lui avait transmis de la terre d'exil les pouvoirs nécessaires. Cependant, toutes les maisons catholiques se disputaient l'honneur de cacher le saint religieux. C'est ainsi que nous le voyons tantôt dans une famille, tantôt dans une autre, jusqu'au jour où il fixa sa résidence dans la maison Meiffred (rue d'Aix, 53). Une chambre, au troisième étage, lui fut destinée; on y éleva un autel sur lequel le saint sacrifice fut régulièrement célébré. Là, Dom Joseph baptisait, mariait, confessait, administrait les sacrements sans jamais perdre un seul instant son calme et sa sérénité. Là, il instruisait les fidèles dans des homélies que son historien nous a conservées, et qu'on ne peut lire sans être profondément ému. La maison Meiffred, rendez-vous ordinaire des fidèles, ne pouvant plus les recevoir, Dom Joseph se transportait périodiquement dans tous les quartiers de la ville. Il sortait ordinairement, vers le soir, de sa retraite, et il se rendait dans la maison où il était attendu, pour y rester jusqu'au lendemain matin, Doué d'un courage à toute épreuve, il ne reculait devant aucun danger quand il s'agissait d'assister un malade, et ne craignait pas de parcourir les rues de la ville ou de la

(1) Un rapprochement se présente de lui-même ici avec une réponse presque semblable inspirée de Dieu à saint Athanase.

(2) Cette transformation merveilleuse paraît s'être renouvelée dans la vie du confesseur de la foi. On ajoute même que pendant assez longtemps il avait coutume de sortir pour ses ministères en habit religieux; que les catholiques le voyaient ainsi, tandis que les persécuteurs de la religion n'apercevaient en lui qu'un enfant.

banlieue pendant la nuit, même en plein jour, il allait où son devoir l'appelait, et bien souvent sans penser à s'entourer des précautions que les circonstances imposaient. Ce ne fut pas sans peine qu'on le décida à quitter son costume de Chartreux et à le remplacer par l'habit séculier, avec lequel il est représenté dans un grand nombre de portraits, religieusement conservés par diverses familles marseillaises, comme celui que l'on peut voir chez Monsieur le chanoine Caseneuve. Ce costume laïque se composait d'une longue redingote de couleur marron, fermée comme une soutane, collet rabattu donnant sur le vert ou le bleu, et d'une cravate négligemment nouée; sa tête rasée était recouverte d'une perruque chatain et d'un chapeau rond. C'est sous ce vêtement modeste que Dom Joseph gardait constamment sur lui la sainte Réserve, qu'il exposait à la vénération des fidèles, quand il entrait dans une maison pour y passer la nuit et y tenir l'assemblée du lendemain. Les saintes hosties étaient renfermées dans une boîte de carton, recouverte à l'extérieur par un drap d'or et garnie à l'intérieur d'une toile en fil servant de corporal, ayant le fond convexe comme nos ciboires ordinaires, afin que l'on puisse prendre plus facilement les particules, au moment de la Communion. Cette boîte était cachée dans une autre de buis, à double fond, tapissée en argent et ressemblant assez à une tabatière. Ce ciboire, de peu de valeur au point de vue matériel, mais très précieux comme souvenir, sera désormais la propriété du Musée eucharistique de Paray-le-Monial; il rappellera aux visiteurs le Règne de Jésus-Christ et son triomphe au moment même où notre malheureux pays ne voulait plus de sa domination.

L'entrée du général Carteaux, à la tête des troupes de la Convention, inaugurait à Marseille, le 25 août 1793, le règne de la Terreur. On y établit la guillotine en permanence. Les églises, quoique desservies par des prêtres assermentés, furent fermées ou détruites. Ce fut à cette épouvantable époque que Dom Joseph s'exposa aux plus grands dangers avec un courage vraiment miraculeux. Il faut lire les détails, que nous ont laissés sur sa vie, ses contemporains, pour se faire une idée des prodiges opérés par ce saint religieux. Cette vie de dangers et de courage fut marquée par les plus visibles interventions de la Providence. Tantôt, une voix inconnue l'arrête presque au seuil des maisons où on l'attend pour le saisir, et lui crie : « N'y allez pas. » Tantôt, une toile d'araignée se forme

instantanément devant la porte de la chambre où il prie, et le cache aux regards de ses ennemis qui le cherchent avec le plus grand acharnement. D'autres fois, on l'appelle auprès de prétendus malades qui veulent s'emparer de lui, et Dieu frappe de mort subite les malheureux qui se prêtent à ce rôle infâme. Bien souvent, il traverse la foule ameutée à l'entour des prisons, passe au milieu des soldats, heurte, en descendant dans les cachots, les gardiens et les geoliers, et n'attire l'attention que des condamnés à mort dont il entend la confession pendant de longues heures, sans courir aucun danger. Il donne à ces malheureux une dernière absolution sur le passage de la fatale charrette qui les conduit à la guillotine, et disparaît toujours aux yeux des bourreaux au moment où des cris de reconnaissance, poussés par certains prisonniers, semblent l'avoir compromis. Les malades guérissent sous les signes de croix qu'il fait sur eux ou à l'attouchement des objets qui lui appartiennent. On a même parlé de morts ressuscités pour recevoir les derniers sacrements. Ses persécuteurs les plus acharnés, ne pouvant résister à l'air de sainteté de ce prêtre, se jettent dans ses bras et se convertissent sincèrement. Il lit au fond des cœurs et rend facile la confession de tous ses pénitents. Il prédit les événements futurs et fait connaître ceux qui se passent à distance, au moment même où ils s'accomplissent. L'assistance divine éclate encore dans la manière dont le saint religieux pourvoit à sa nourriture et à celle des personnes charitables qui lui donnent l'hospitalité. Le même pain, tandis que la disette règne et que toute la population est rationnée, se multiplie de lui-même pendant plusieurs jours dans la maison qu'habite le serviteur de Dieu pour tous ceux qui l'habitent. Elle se montre dans l'éclat lumineux dont son corps est enveloppé pendant ses longues et ferventes prières. C'est ainsi que Dom Joseph, grâce à l'assistance miraculeuse de Dieu, peut continuer un ministère des plus fructueux et fonder à Marseille, au milieu de la plus grande terreur, une florissante catholicité. Ce spectacle admirable et sublime proclame, une fois de plus, le règne constant de Jésus-Christ, à travers les siècles, malgré ses ennemis et sur ses ennemis. Dom Joseph, en mourant le jour du Sacré-Cœur (12 juin 1795), pouvait s'écrier : « CHRISTUS VINCIT, REGNAT ET IMPERAT. »

A. SIMIAN,

*Aumônier des Frères des Ecoles chrétiennes, à Marseille.*

# HISTOIRE MONUMENTALE

---

## BOLSÈNE — ORVIETO

(SUITE)

---

### XIX

Du miracle de Bolsène, peint sur les parois latérales de la chapelle, je n'ai que quatre photographies, au lieu de sept tableaux.

#### I. SACERDOS IN ECCLESIA S CHRISTINE IN CORPORALI VIDET MIRACVLVM

La scène se passe dans une église à une seule nef, éclairée par des fenêtres à lancette que surmonte un *oculus*. Elle a trois travées, dont une plus élevée pour le chœur à chevet carré. Des arcs-doubleaux cintrés établissent la division des travées. On aperçoit la toiture, dissimulée par un plafond divisé en carreaux.

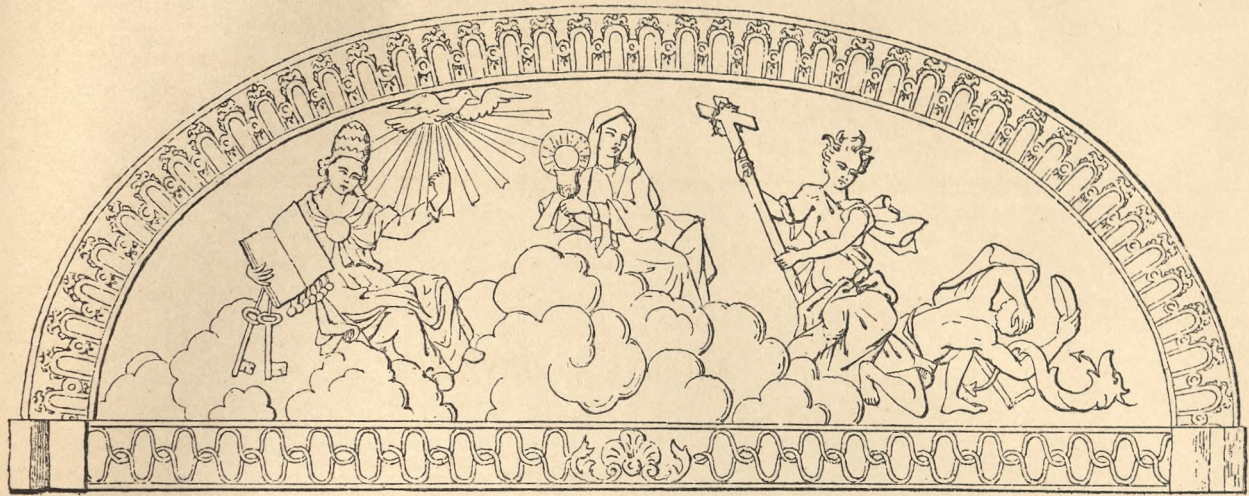
Cinq hommes ou femmes assistent à la messe, à genoux : ils regardent le miracle en se communiquant leurs réflexions. L'autel, presque adossé à la muraille, est surmonté d'un ciborium, porté sur quatre élégantes colonnettes, terminé en plate-forme comme celui de Saint-Marc de Venise et à voûte parsemée d'étoiles. Il est exhaussé de deux marches, muni d'un parement uni, à frontal de couleurs différentes et garni en arrière, en manière de retable, d'un triptyque à pignons à crochets et clochetons entre les volets (1). La

(1) M. Rohault de Fleury a écrit l'histoire des retables dans une brochure in-folio, où sont cités, pour le XIV<sup>e</sup> siècle, les retables du Campo Santo de Pise et de Pistoja (l'un en

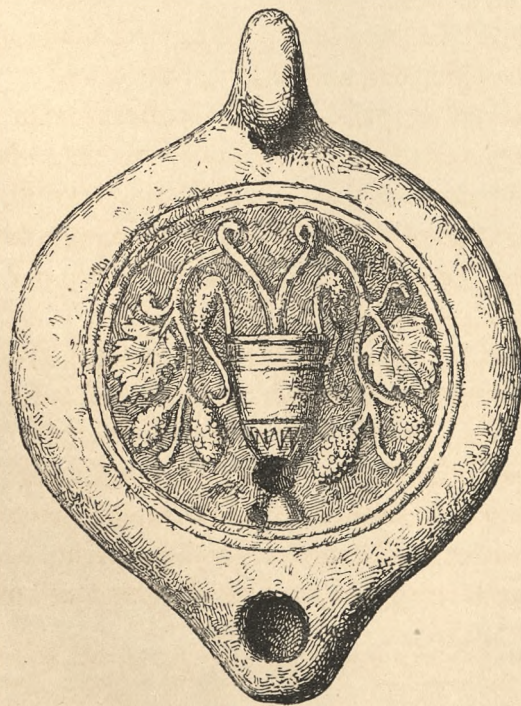


# MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE

PLANCHE XL.



FRONTON DE TABERNALE LOUIS XIII, en bois sculpté.



LAMPE DE ZONI, Province de Constantine (Algérie)

Trouvée en 1884, au pied de l'autel abattu de la Basilique de VAZAIRUS.

OBJETS ACTUELLEMENT AU MUSÉE EUCCHARISTIQUE DE PARAY



nappe retombe sur les côtés : ses extrémités sont décorées de bandes réticulées ou feuillagées et de raies horizontales et terminées par une frange. Le corporal, sous lequel on voit une partie de la patène, non sur le côté comme maintenant, mais en arrière, est couvert de sang. Le prêtre, à large tonsure et chasuble à orfroi droit dans le dos, relevée sur les bras, tient des deux mains l'hostie brisée au-dessus du calice. Ce calice est bas, à pied hexagone, gros nœud et coupe évasée. Au côté de l'épître, sur le sol, se tient agenouillé un clerc, en surplis à grandes manches, qui porte de la main droite une grosse torche, à compartiments verticaux.

La scène a en bordure, à droite, des rinceaux entrecoupés de quatre-feuilles angulés, où l'on voit des prophètes déroulant des phylactères.

2. Du second tableau, qui représente le prêtre devant le Pape, je ne distingue que ces mots SACERDOS VENIE (ns) et les cardinaux assis sur des bancs, en *cappa* et chapeau rouges. Ces bancs, en menuiserie, sont recouverts de tentures où, sur deux rangs, des feuillages alternent avec un écusson ogivé, qui a pour meubles deux clefs en sautoir, les pannetons en haut. M. de Sarachaga a lu cette inscription : *Sacerdos veniens ad Urbem veterem dixit miraculum pp. Urbano* et celle du tableau suivant : *Papa praecepit episcopo quod deferret ad Urbem veterem hostiam cum corporale*.

3. Le quatrième tableau, situé au-dessous du premier, du côté de l'épître, montre l'évêque d'Orvieto vérifiant le miracle à l'autel de Bolsène : EPISCO-  
PVS IN ECCLESIA S. CHRISTINAE HostiaM ET CORPORALE REVE-  
RENTER ACCEPIT.

L'église est la même qu'à la scène du miracle. Les habitants de Bolsène, jeunes et vieux, hommes et femmes, y entrent, contemplent ou s'entretiennent du prodige. Un enfant de chœur s'avance, dans la nef, tenant un encensoir pyramidal : on se presse. L'évêque, mîtré (mître blanche, à double orfroi en titre et en cercle) et chapé, regarde les taches du corporal : le calice, dans la coupe duquel l'hostie est posée horizontalement, est placé au côté de l'évan-

marbre et l'autre en argent), celui de Mujidar (Espagne), et d'un pontifical, datés tous deux de 1390 et en forme de triptyque (pag. 50-51). Le sieur de Moléon, dans ses *Voyages liturgiques*, a noté à St-Maurice de Vienne (Dauphiné), sur le grand autel, un petit retable haut d'un pied ou d'un pied et demi (p. 50).

« In capella secreta. Item tria parva retabula pulcra, depicta et deaurata, existentia supra altare dicte capelle. » (*Inv. de l'arch. d' Aix*, 1443, n° 370).

gile. Deux prêtres, en chasuble, assistent l'évêque, ainsi que deux clercs, en surplis, tenant des chandeliers sur lesquels sont fichées des torches allumées. La nappe offre quatre rangs de linceuls : un en échiquier losangé, un second à raies, un troisième à fleurs de lis et un dernier à trèfles.

4. Le cinquième tableau fait suite à celui-ci. Je n'en vois qu'une partie. L'inscription porte :

AD AMNEM PERVENIT EPISCOPUS HOSTIAM CVM CORPORALI FERENS VRBEM  
VETEREM. PAPA VENIT OBVIAM SIBI VSQVE AD PONTEM RIVI CLARI

Le Pape, en chape, tiare à une couronne, gants blancs à plaques circulaires, s'agenouille à l'entrée du pont. L'évêque, chapé et mitré, lui présente, étendu, le corporal teint de sang. A sa droite, un prêtre chapé tient à deux mains le calice où est déposée l'hostie. Derrière le Pape vient sa cour et la foule des fidèles qui sortent des murs de la ville. Un évêque, agenouillé entre deux diacres en dalmatique, mitré et chapé, porte la croix papale, aux extrémités en quatre feuilles ; au-dessus du nœud flottent deux rubans rayés. Un prêtre en chape tient le pavillon pontifical, à bandes alternées, demi-fermé et terminé par une petite boule. Suivent deux cardinaux, en rochet, *cappa* et chapeau rouges ; puis trois évêques mitrés et chapés ; des religieux, des hommes, des femmes et des enfants. Sur une colline plantée d'arbres, s'élève une église, à façade fort simple, avec brèche au chevet.

5. Le sixième tableau, qui est aussi large que les deux précédents, sous lesquels il se développe (ce qui donne trois rangs de tableaux superposés) est expliqué par une légende dont je ne peux lire que la fin, mais que complète M. de Sarachaga : *Quando papa Urbanus IV ostendit populo MIRACVLVM VNIVERSIS ORDINIBVS INVSITATA LAETITIA ET ADMIRATIONE PER VRBEM gestientibus.*

Sous le portique de l'église, dont les cintres sont reliés par des tringles de fer, est dressée une tribune, couverte d'une tenture damassée, avec une nappe blanche en bordure. L'évêque, tête nue, montre le corporal déployé et taché de sang. A sa droite, un prêtre chapé présente le calice et l'hostie. Au bas de la tribune, deux clercs en surplis tiennent des torches allumées. La foule est recueillie, joyeuse, avide de voir : agenouillée, elle joint les mains, prie, admire ; on s'entretient du miracle, les mères amènent leurs enfants.

Comme détail d'architecture et de mœurs, il faut noter un palais à créneaux (1) et fenêtres ogivales à l'étage supérieur ; à la maison voisine, une femme qui regarde par la fenêtre, extérieurement protégée par un rideau ; une tour haute et étroite, comme celles de Pavie ; des maisons avec auvent à la fenêtre, galerie supérieure, *loggia*.

6. A la suite de l'ostension vient un dernier tableau, encadré au bas et à droite de rinceaux avec personnages dans des quatre-feuilles. L'inscription est ainsi conçue :

*Papa præcepit Sancto TOME AQUINATI Quod COMPOSERET PRECES  
SOLEMNIBUS DOMINI CORPORIS TOTO ORBE CELEBRANDIS*

La scène se passe dans une salle du palais apostolique. Cette salle est à trois nefs : dans les nefs latérales se pressent de nombreux assistants. Au fond se tient le Pape, dans un renforcement étoilé, en manière d'abside : trois gradins élèvent son trône. Il a sur la tête la tiare à trois couronnes, et, sur l'aube, un manteau à étoiles et orfrois étroits, fixé sur la poitrine par un fermail en disque ; ses mains sont gantées de blanc, avec plaques circulaires. A droite et à gauche, sont assis sur des bancs dix cardinaux, en deux groupes, le chapeau rouge sur la tête. Saint Thomas d'Aquin, nimbé et agenouillé, présente au Pape le livre qui contient l'Office du Saint-Sacrement, qu'il vient de composer sur sa demande. L'entrée de la salle est fermée par une balustrade dont les panneaux sculptés (une tête de lion au milieu de feuillages) semblent en marbre et imités de l'antique.

L'institution de la Fête-Dieu est ainsi rapportée au bréviaire romain, dans les leçons du second nocturne du lendemain de la solennité : « Ut autem integro celebritatis officio institutionem tanti Sacramenti recoleret plebs fidelium, romanus pontifex Urbanus quartus, hujus sacramenti devotione affectus, pie statuit præfatæ institutionis memoriam prima quinta feria post octavam Pentecostes a cunctis fidelibus celebrari, ut qui per totum anni circulum hoc sacramento utimur ad salutem, ejus institutionem illo tempore specialiter recolamus quo Spiritus Sanctus corda discipulorum edocuit ad

(1) « Palais des Papes. C'est un édifice de style gothique, qui est situé à l'orient du dôme. Urbain IV le fit construire en 1262. Il n'a jamais été achevé et est la propriété de la fabrique du dôme, qui y a ses magasins pour la restauration de ce monument et un atelier de marbrerie » (Pennachi, p. 79).

plene cognoscenda hujus mysteria Sacramenti. Nam et in eo tempore cepit hoc Sacramentum a fidelibus frequentari. »

7. Saint Thomas est agenouillé devant un grand crucifix, posé sur un autel : il le regarde avec confiance et amour. L'autel a deux marches. Son parement est garni de rinceaux. La nappe retombe sur les côtés jusqu'au sol ; ses extrémités sont ornées de bandes et de raies, qu'on nommait *liteaux*.

Le corporal couvre une pierre sacrée en saillie, comme dans la dispute du Saint-Sacrement de Raphaël. Sur ce corporal est un calice, semblable à celui du tableau de saint Paul ; l'hostie est appuyée sur son pied. En arrière du calice, un missel est adossé au retable et ouvert à cet endroit :

VE		EST CI
RE		BVS

Le retable est étroit, à personnages inscrits dans des médaillons et surmonté d'une série de dix pointes, cinq de chaque côté, destinées à recevoir des cierges. Aux deux extrémités du retable, comme partant de l'autel même, se dressent deux torches allumées : ces torches, comme au moyen âge, sont formées de plusieurs cierges enroulés, tordus ensemble, d'où leur nom *intortitia*.

L'autel n'est pas appuyé contre le mur, mais placé en avant d'un chœur carré, suivant l'usage des religieux.

Plusieurs dominicains, sortant du couvent, sont témoins du prodige qu'interprètent ces deux inscriptions qui contiennent les paroles du Christ et la réponse de saint Thomas :

BENE · SCRIPSISTI · DE ME · THOMA · QVAM · ERGO  
 RECIPIES · PRO · TVO · LABORE · MERCEDEM  
 DOMINE · NON · ALIAM · MERCEDEM · REQUIRO  
 NISI · TE · SOLVM

Ce tableau prouve que saint Thomas avait puisé sa science dans la prière et que les paroles que lui adressait le Christ avaient pour but de le récompenser de son Office du Saint-Sacrement.

Le Crucifix a parlé trois fois à saint Thomas d'une façon identique. Je vais les rapporter d'après *les Nouvelles Fleurs des vies des Saints* (Lyon,

1720, p. 274) : « Cette difficile question (du Saint-Sacrement) ayant été traitée un jour dans l'Université de Paris touchant les accidens du pain et du vin, qui demeurent visibles après la conversion de leur substance en celle du corps et du sang de Jésus-Christ et s'appellent espèces sacramentelles, saint Thomas (auquel tous s'en étaient raportez) écrivit ce qu'il lui semblait de cette question dans un papier qu'il mit sur l'autel ; et aiant les yeux et le cœur atachez sur un crucifix qui étoit devant lui, le supplia très instamment que s'il avoit écrit la vérité, il lui fit la grâce de le pouvoir dire, sinon qu'il l'empêchât. Et comme il étoit dans la plus grande ferveur de son oraison, Jésus-Christ se montra visiblement à lui sur l'autel et lui dit : Vous avez bien écrit ceci, Thomas. Le saint poursuivant son oraison, prosterné en terre, son corps fut élevé en l'air et demeura assez longtemps suspendu en la présence de plusieurs religieux du convent.

« Une autre fois, quand il composa l'Office de l'Eglise Romaine, qu'on chante le jour du Très Saint-Sacrement, étant dans la ville d'Orviette, un crucifix parla à lui et lui tint le même langage et encore aujourd'huy on l'appelle le crucifix de saint Thomas.

« A Naples, lorsqu'il écrivait la troisième partie de sa Somme, une nuit qu'il étoit en oraison dans la chapelle de saint Nicolas, il fut ravi et élevé de la hauteur d'une coudée hors de terre et le crucifix qui étoit sur l'autel lui dit : Thomas, vous avés bien écrit de moi. Que voulez-vous que je vous donne pour votre récompense ? Il lui répondit d'un sens rassis : Je ne veux rien que vous, Seigneur. »

## XX

Une nouvelle digression archéologique devient ici nécessaire, car il est indispensable d'insister sur certains attributs de la dignité papale, tels que la tiare, les gants, le pluvial, l'agrafe, la croix, le pavillon et la bannière. Je tâcherai d'être aussi bref que possible sur chaque article.

1. « A propos de la tiare, Viollet le Duc (*Dictionnaire du mobilier*, iv, 401), dit que, d'après une opinion générale, Boniface VIII fut le premier pon-

tife qui mit une seconde couronne sur la tiare, et se demande si les Papes en avaient déjà placé une première. Les monuments qu'il a consultés ne lui ont pas donné la solution de cette question. Les tiars telles qu'elles sont figurées dans les sculptures du portail méridional de Notre-Dame de Chartres (xiii<sup>e</sup> siècle) n'offrent qu'un cercle d'orfèvrerie, mais point de couronne; une peinture représentant Clément IV, que Viollet le Duc reproduit (p. 400), n'offre également qu'un cercle. L'article 667 de l'*Inventaire du Trésor du Saint-Siège en 1295*, bien qu'il parle d'une *corona*, ne décrit qu'un cercle orné d'émaux et ne dit pas qu'il y eût des fleurons. . . . On voit au musée d'antiquités de Bologne une grande figure de Boniface VIII, composée de plaques de bronze clouées ensemble. Cette statue, œuvre d'un orfèvre bolonais nommé Manno, fut exécutée en 1301, du vivant même, par conséquent, de Boniface VIII (Voyez Perkins, *Historical hand book of Italian sculpture*, Londres, 1883, p. LXI). . . . La mître (lisez tiare), en forme de bonnet pointu, est ornée de trois cercles fort simples et n'offre point de fleurons. On trouvera du reste une détestable gravure de cette statue dans Cicognara, *Storia della scultura* (Atlas, pl. 19). Au contraire, sur son tombeau, placé aujourd'hui dans les grottes du Vatican, Boniface VIII est coiffé d'une tiare munie à sa partie inférieure d'un large cercle d'orfèvrerie, sur lequel prennent naissance des feuilles trilobées; plus haut sur la tiare on voit un cercle et à l'extrémité un gros bouton. Ce tombeau est gravé dans Ciaconius, *Vita et res gestæ pontificum romanorum*, I, 812 et dans Cicognara, *ut supra*, pl. 22. Enfin, dans une peinture de Giotto, à Saint-Jean de Latran, peinture par conséquent bien postérieure à la mort de Boniface VIII, le Pape est coiffé d'une mître à trois cercles, mais le cercle inférieur est muni de pointes (Ciaconius, I, 813). De la comparaison de ces divers monuments il résulte que c'est bien à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle que le cercle qui décorait la tiare est devenu une couronne. » (*Bibl. de l'écol. des Chartes*, 1884, p. 47-48, art. de M. Molinier).

Voici ce que j'écrivais, en 1872, dans la *Revue de l'Art chrétien*, page 543, à propos d'un ivoire du xiv<sup>e</sup> siècle, où la tiare est figurée avec deux couronnes : « Les historiens sont contredits par les monuments, relativement à l'origine des trois couronnes qui ont fait donner en Italie le nom de *triregnum* (en italien *triregno*) à l'inseigne papal. Dom Tosti a avancé, sans le



prouver, dans son *Histoire de Boniface VIII* (Paris, 1854), que ce pape ajouta à la tiare une seconde couronne « en signe de la puissance temporelle et spirituelle du Souverain-Pontife. » Cette idée est très ingénieuse et j'en trouverais presque la confirmation dans un buste sculpté par André de Pise et qui existe dans les souterrains de la basilique de Saint-Pierre à Rome (Voir ma brochure *Les Souterrains et le Trésor de Saint-Pierre à Rome*, Rome, 1866, p. 22). Mais malheureusement elle ne peut s'étayer ni de la tiare de la cloche d'Anagni (1295), qui n'a qu'une couronne (voir ma monographie de la *Cathédrale d'Anagni*, Paris, 1858, p. 19), ni de la fresque de Giotto, qui représente le Pape proclamant le jubilé de l'an 1300, à Saint-Jean de Latran, et pas davantage de la statue qui dort sur son tombeau, à Saint-Pierre du Vatican (*Les Souterrains de Saint-Pierre*, p. 41). On pourrait également démontrer par le tombeau de Benoît XI, qui est à Pérouse, que le successeur de Boniface VIII n'a point porté la tiare à deux couronnes, que je trouve à Benoît XII, en 1341, sur une statue du Vatican (*Ibid*, p. 19), quoiqu'on s'obstine à affirmer que ce fut ce Pape qui ajouta la troisième couronne. »

L'inventaire de Boniface VIII n'enregistre aussi qu'une couronne émaillée et un gros rubis pour amortissement :

« Item, regnum sive corona, in qua sunt xlvij balassi, in quibus sunt aliqui rubini et lxxij saffiri et xlv inter praxinas et smaragdlos, non computatis paucis smaragldis et balassis et lxxvj perle grosse. In summitate autem habet unum rubinum grossum, in inferiori autem parte habet unum circum cum esmaltis, caudas vero habet nigras cum viij esmaltis per quamlibet, pond. xij m. et v unc. » (*Inv. du Trés. du S. Siège*, 1295, n° 667).

Or l'inscription commémorative dit positivement que le reliquaire du Saint-Corporal fut exécuté en 1338, sous le pontificat de Benoît XII, et une des plaques émaillées, gravée dans la *Gazette des Beaux-Arts*, t. xv, p. 586, le représente avec la tiare à une seule couronne. Le même Pape, à un intervalle de quelques années, a, au contraire, la tiare à deux couronnes. Mais, autre fait propre à déconcerter les archéologues en quête d'une origine certaine : un peu plus tard, quand furent exécutées les fresques de la chapelle du Saint-Corporal, le peintre, copiant les émaux du reliquaire, ne donna qu'une couronne à la tiare papale, tandis que, dans une autre scène de sa

propre inspiration, apparaît la triple couronne à la tiare. Il importait essentiellement de consigner ces observations qui, malheureusement, ne fournissent pas encore la solution désirée.

Quelques mots ne seront pas inutiles sur la façon dont on a, en dehors de Rome, figuré la tiare aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

Au portail de l'église Notre-Dame, à Trèves, un cordon de voussure offre une série de papes, debout, vêtus de la chasuble et coiffés de la tiare. Cette tiare est basse et conique : un bouton la termine ; un orfroi circulaire contourne la base et trois autres montent verticalement, l'un en titre, les deux autres sur les côtés, ce qui donnerait quatre orfrois verticaux pour la tiare entière.

A la cathédrale de Troyes, dans les vitraux de l'abside, le Pape est représenté deux fois. La tiare est toujours conique, mais plus élevée. L'orfroi en cercle est rouge. Le sommet s'amortit en boule, surmontée d'une petite croix.

Comme les vitraux ont été restaurés, j'ai des doutes sérieux sur l'authenticité de cette croix terminale, insolite à l'époque et qui ne se rencontre pas avant la fin du XV<sup>e</sup> siècle. (Voir un portrait d'Alexandre VI dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 2<sup>e</sup> pér., t. XXVII, p. 497).

A la cathédrale de Chartres, sur une statue du Pape saint Grégoire, sa tiare a un orfroi étroit à la base, un bouton à l'extrémité supérieure et des côtes sur sa forme très élancée en éteignoir. (*Annal. arch.*, t. I, p. 301).

En 1305, Clément V fut couronné à Lyon dans l'église Saint-Just. Lors de la cavalcade, il fut renversé de cheval et perdit l'escarboucle qui ornait sa tiare : « In Lugduno apud Sanctum Justum, decima tertia die novembris, papale suscepit diadema, présente Philippo, Francorum rege, cum maxima nobilium comitiva..... Igitur cum de loco suæ coronationis, ut pontifex infulatus procederet cum comitiva papali pariter et regali, concurrentibus et comprimentibus se turbis, materia cujusdam muri qui declivi montis terram defluam sustentabat, inopinate corruit prope papam et cecidit corona de capite ejus, in quo casu avulsus est carbunculus cujus pretium estimabatur ad sex millia florenorum, sed et ipse papa de equo elapsus est, sed minime læsus. » (*Anal. jur. pontif.*, t. XX, col. 1123).

Clément VI (1342-1352), sur ses monnaies (*Les monnaies des Papes Limousins*, p. 13) porte une tiare pointue à côtes convexes et à double orfroi

en titre et en cercle comme aux mitres, avec deux autres orfrois transversaux et un bouton au sommet.

Sur les monnaies de Grégoire XI (1370-1378), on voit (*Ibid.*, p. 16-17) trois espèces de tiare : une à côtes convexes, bouton et double orfroi ; une autre à triple orfroi en cercles superposés, une troisième avec bouton et trois couronnes fleurdelisées.

Jean de Marigny fut élu évêque de Beauvais en 1312 ; il mourut archevêque de Rouen en 1351. Sur sa mitre est figuré saint Pierre en majesté. Sa tiare allongée et à bords droits, a un quadruple orfroi d'or en cercle, en titre et sur les côtés ; en pointe, le bouton ordinaire. Les orfrois étaient autrefois rehaussés de perles. (*Annal. arch.*, t. XIII, p. 72).

Au musée de Verdun, j'ai noté une tête brisée du même apôtre, que j'attribue aux débuts du XIV<sup>e</sup> siècle : M. Palustre en a pris la photographie, à ma demande. Le fond est couvert d'une broderie imitant le filigrane et les quatre orfrois sont chargés de gemmes ovales ou en losange, cantonnées de perles.

2. J'ai, dans un ouvrage spécial, disserté longuement des gants pontificaux et j'ai démontré qu'ils étaient toujours blancs et se portaient aussi bien avec la chape qu'avec la chasuble. Je n'ajouterai ici, en raison de la publication récente de M. Molinier, que ce qui concerne les gants de Boniface VIII, suffisants à élucider les émaux et les fresques relatives au Saint Corporal.

« *Cirothece, cum esmaltis et sine.* — Item, unum par chirothecarum cum esmaltis azurinibus, in quorum uno est imago Virginis et in alio Agnus Dei et pugnalibus ad aurum tantum cum perlis. — Item, unum par chirothecarum cum esmaltis in auro, in quorum uno est magestas et in alio Virgo. — Item, j par chirothecarum cum duobus esmaltis in auro, in quorum uno est media imago Salvatoris et in alia Virginis et pugnalibus ad aurum filatum cum rosetis de esmaltis et bullis ac perlis. — Item, unum par chirothecarum cum esmaltis Parisiensibus, in quorum uno est imago Virginis salutate et in alio cum filo (Filio), cum pugnalibus ad aurum filatum et perlis. — Item, j par chirothecarum cum duobus vitris in rotulis de auro. — Item, xvij paria chirothecarum antiquarum cum auro et serico in pugnalibus et vj paria sine aliquo guarnimento. » (*Inv. du Trés. du S. Siège sous Boniface VIII*, 1295, nos 697, 698, 699, 700, 701, 704).

Les paires de gants du Trésor pontifical sont au nombre de vingt-deux.

On n'en dit ni la matière, qui était évidemment de la soie, ni la couleur, que la tradition et le symbolisme voulaient blanche. Le rédacteur ne paraît préoccupé que des ornements qui consistent en poignets et en plaques. Les orfrois se placent à l'extrémité des manchettes, aux *poignets*, comme l'indique leur nom ; ce sont des galons d'or pur ou d'or et de soie, décorés ordinairement de perles et, une fois, de perles, de boutons de métal et de roses d'émail.

Les plaques, émaillées sur or, dont deux fabriquées à Paris, mettent en regard la Vierge ou l'Annonciation avec l'Agneau de Dieu, la Majesté, le buste du Sauveur, l'Enfant Jésus au bras de sa mère, car, au sacrifice de l'autel, c'est le Fils de Marie, en même temps Fils de Dieu, qui s'immole pour nous donner la paix. Sur une paire de gants, ces plaques sont simplement en verre coloré.

Poignets et plaques sont encore enregistrés à part comme pièces mobiles pouvant s'adapter à n'importe quels gants : en effet, six paires sont dépourvues de toute *garniture* et rien n'était plus facile que d'y remédier. Huit poignets sont parés d'émaux en roses, de plaques d'or à châtons, de perles, de pierres précieuses ou, à leur défaut, de verres colorés et d'orfrois à figures d'or filé.

« Item, duo pugnalia pro chirothecis in quibus sunt rosule auri cum vj. esmaltis, zaffirellis et v perlis. — Item, duo pugnalia, cum viij vitris rubeis et vij perlis et aliis lapillulis. — Item, duo pugnalia cum figuris ad aurum filatum » (nos 702, 703, 705). — « Et ij frixia pro chirothecis de plastis auri cum castonibus, in quibus sunt aliqui lapides » (n° 691).

Treize plaques rondes offrent un rubis, entouré de quatre saphirs et de petites émeraudes, ou des émaux avec des figures de saints en buste, l'Annonciation, la Purification et la Résurrection, et un complément de perles et de pierres.

« Duo esmalta rotunda pro cirothecis in auro, in quorum uno est historia Resurrectionis, in alio historia Purificationis. — Item duo esmalta rotunda in argento pro cirothecis, quorum quodlibet habet mediam imaginem et circulum de granatellis et zaffirellis et praxinis. — Item, duo esmalta pro duobus cirothecis, cum ij zaffiris de oriente in medio, et cum uno circulo de parvis et aliquibus lapidibus parvis. — Item, iiij esmalta auri rotunda, cum iiij mediis imaginibus sanctorum. — Item, unum esmaltum rotundum in

auro cum historia Annuntiationis. — Item due plastre rotunde pro cirothecis et habet quelibet unum robinum in medio et iiij zaffiros parvos et multos parvos smaraldos » (n<sup>os</sup> 684, 685, 688, 689, 690, 691).

Le premier et le dernier article inscrivant les émaux et les plaques *pro cirothecis*, on pourrait peut-être douter de l'analogie des deux articles intermédiaires, si leur enregistrement à cet endroit ne rendait fort probable leur destination : il faut cependant reconnaître que l'une d'elles, sans sa paire, serait dépareillée, car la scène de l'Annonciation peut comporter deux plaques, une pour l'ange, l'autre pour la Vierge.

3. Je ne pourrais sans redites, désagréables aux lecteurs, reprendre la question du *manteau papal*, que j'ai développée dans la *Semaine du clergé* (Paris, Vivès, 1877, t. ix, p. 717-720). Un seul point me préoccupe ici, à savoir que la queue du pluvial (1) du Pape est portée par un cardinal, sur la plaque émaillée qu'a fait graver la *Gazette des Beaux-Arts*, t. xv, p. 586.

Cet emploi ne convient pas à un haut dignitaire de l'Eglise, et ce n'est qu'accidentellement qu'il est confié à un évêque, ce soin étant réservé par la rubrique à un laïque noble. Burchard, dans son *Diarium*, est très explicite à cet endroit : « Dominica palmarum, 27 martii (1496)... Venit (Alexander VI) deinde ad capellam a tertia aula paratus, usque ad quam D. Phœbus Gonzaga, marchionis consanguineus, fimbrias pluvialis portavit, de quo Sanctitas Sua fuit commota, volebat enim quod marchio illas portaret. Dixi Sanctitati Sue hoc mane nulla esse agenda (*sic*) portandas fimbrias; in processione palmas tenendas, dandam aquam manibus Sanctitati Sue et hanc fimbrie deportationem esse minoris honoris inter omnia predicta; propterea mihi visum fuit marchionem ad alterum ex predictis reservandum, nec convenire quod ipse hoc et illud faceret : placuit Sanctitati Sue.... In processione, duo oratores portaverunt fimbrias vestium pape, ipso sic volente et jubente » (Edit. Thuasne, t. II, p. 273). — « Venit ad capellam majorem, episcopo Calaguritano fimbrias portante » (t. II, p. 274). — « Fimbrias cappe pape

(1) Au moyen âge, la chape épiscopale paraît avoir eu aussi une queue, à en juger par ce texte d'un inventaire de l'an 1421, relatif à la cathédrale d'Angers : « Alia simplex (*cappa*) de baudequo rubeo ad ymagines et presepe Domini super caudam. » Le mot *cauda* n'est point ici mis au hasard, car dans le même inventaire la robe est qualifiée « in posteriori. »

simul collectas portavit archiepiscopus Arelatensis assistens » (t. II, p. 63). — « Fimbrias eundo et redeundo portavit archiepiscopus Arelatensis assistens » (p. 62). — « Fimbrias pape, ex camera et cum papa iret pro sacramento et rediret, portavit patriarcha Aquileiensis primus assistens, sed, papa ad cameram redeunte, portavit archiepiscopus Arelatensis » (p. 69). — « D. protonotarius de Sermoneta, assistens pape, portavit fimbrias posteriores pape, me sibi dante, quia nullum laicum ad hoc vocaveram per inadvertantiam » (p. 59). — « Ob defectum nobilis, portavit fimbrias pluvialis pape posteriores D. episcopus Alexandrinus assistens a camera ad capellam, in reversione autem portavit eas orator Venetus » (p. 27).

4. L'agrafe est un des insignes pontificaux : la rubrique le nomme *formale pretiosum*. Je ne reviendrai pas sur la question, traitée déjà dans le *Bulletin monumental* (1880, p. 695-699), mais il y a lieu de l'éclaircir par d'autres textes d'inventaires :

« VI nodi cristallini. Nodus latus cristallinus ad liniendum aurifrigium. » (*Inv. de la Cath. de Bamberg*, 1127). Le chanoine Bock a proposé de lire *finiendum*, d'autres archéologues : *limendum* ou *limandum* ; je lirais plus volontiers *firmandum* ou *uniendum*, car ces *nœuds* sont des agrafes, avec cabochons de cristal, pour unir les deux orfrois qui bordent le pluvial.

« Une cappe verde . . . . à un tassiel d'argent, esmaillié d'un couronnement ou moilou et as deux costés d'une ymage de N.-D. et d'un blanc abbé. Item une cappe d'ouvrage sarrazinois, à un tassiel d'argent esmaillié et doré à quatre demi compas et au milieu une ymage de Notre-Dame à un tabernacle. » (*Inv. de la cath. de Cambrai*, 1359). — « Une cape de vermeille, . . . avec ung tassel de keuvre. » (*Ibid.*). — « Una capa panni aurei . . . cum taxillo quadro argenteo deaurato ad latus exaltato . . . et retro cum spilla argentea deaurata . . . et est cum una argentea acu ultra spillam. Item, due cape de fluello rubeo . . . quelibet cappa habet taxillum rotundum exaltatum argenteum deauratum et habet quelibet spillam argenteam de simili opere cum 3 nodulis, 2 ymaginibus et rosulis insertis, et habent dicte spille laminas rubeas a parte retro. » (*Inv. de S. Donatien de Bruges*, 1462).

5. La croix est un attribut trop connu pour que je m'y arrête. Je ne veux présenter à son égard que deux observations. Anciennement et pendant une partie du moyen âge, elle n'a pas de crucifix : telle elle est aussi sur la plaque

émaillée du Reliquaire (*Gaz. des Beaux-Arts*, t. xv, p. 586) que contredisent formellement les textes suivants :

*L'Inventaire du Saint-Siège en 1295*, mentionne plusieurs croix papales, mais sans *velum* : « Item, unam crucem de auro, que portatur coram papa, in qua est ex una parte crucifixus » (n° 434). « Item, unam crucem ad portandum coram domino, de argento deaurato, cum crucifixo relevato, et pomo cum canulo longo iij digitis » (n° 435). « Item, unam aliam crucem similem isti, pro consimili officio » (n° 436). « Item unum pomum de argento deaurato, cum canulo unius sumissi, ad portandum crucem » (n° 442). « Item pomum rotundum cum uno foramine plenum bitumine » (n° 443). « Item unam lanceam cum caniculo de auro ad portandum crucem coram Domino. » (n° 446).

Actuellement, elle précède toujours le Pape. Il n'en fut pas toujours ainsi, car, d'après Burchard, elle ne peut précéder qu'autant que le Pape serait mitré ; sinon, elle le suit et précède les cardinaux : « Feria quinta. 12 martii (1495), festum S. Georgii (Gregorii) pape, SS. D. Noster (Alexander VI), paratus amicto albo (1), cingulo, cappucino, stola preciosa et bireto albo, precedente cruce et male, quoniam sequi debet papam non habentem mitram, cardinalibus crucem sequentibus... equitavit. » (*Diarium*, p. 245-246).

6. Le pavillon mériterait les honneurs d'une monographie, qui n'a encore été qu'ébauchée dans la *Revue de l'Art chrétien* (1884, p. 5 et suiv.) Voici quelques éléments qui pourront y aider. Le pavillon dérive de la tente, dont il a conservé la forme. Ses couleurs normales sont le rouge et le jaune, couleurs de la Rome impériale : n'y aurait-il pas alors possibilité d'en rattacher l'origine à la donation de Constantin, qui accorda au Pape les insignes souverains ? Ce pavillon est plutôt un symbole qu'un meuble à destination usuelle : en effet, il n'est jamais déployé de façon à couvrir le Souverain Pontife, mais on le porte derrière lui pour exprimer sa royauté temporelle : aussi les Etats pontificaux et la Chambre apostolique l'ont-ils encore pour meuble d'armoiries. Réservé au Pape dans le principe, puis étendu aux basiliques majeures (ultérieurement aux basiliques mineures), il a été concédé

(1) L'éditeur commet souvent semblable erreur. Il faut restituer *amictu, alba*. Le contexte et la rubrique l'exigent, car entre l'*amict* et le *cordon* se place nécessairement l'*aube* qui serait omise.

successivement, à titre de privilège, aux dignitaires ecclésiastiques et aussi à ceux de l'ordre purement civil : il devient alors l'*ombrellino* dont j'ai suffisamment parlé dans plusieurs de mes publications.

Le plus ancien texte qui mentionne le pavillon est du x<sup>e</sup> siècle. A la demande du roi Bérenger I<sup>er</sup>, qui voulait honorer l'évêque de Pavie, ne pouvant faire ériger son siège en archevêché, le Pape Anastase III lui accorda l'usage du pavillon, comme le rapporte Sigonio (*De regno Italiae*, t. VI, ad. ann. 911) : « Cupiebat Berengarius Papiam, ut quæ regni sedes erat, honore supra reliquas civitates efferre. Itaque quoniam ecclesiam ejus metropolitanam efficere non poterat, jus atque insignia novo episcopo acquisivit ; atque ut Anastasius pontifex ei indulgeret adhibendæ umbellæ, equo albo vehendi, crucis præferendæ et in concilio a læva Pontificis assidendi, obtinuit. » Baronio ne fait pas difficulté d'admettre la tradition (*Annal. eccles.*, t. X, ad. ann. 910), ainsi qu'Ughelli (*Ital. sacr.*), mais Ciacconi fait ses réserves (*Hist. pontif. rom.*, t. I, p. 694) et plus tard Benoît XIV se tait sur une origine qui dut lui paraître suspecte, non moins que l'intaille, gravée dans Paciaudi (*De umb. gest.*, p. LVII, LVIII) et reproduite par la *Revue de l'Art chrétien*, 1884, p. 22.

Les *Nouveaux mélanges d'archéologie*, (t. I, p. 61-62), ont donné sans explication, un ivoire du XII<sup>e</sup> siècle, où figure un pavillon fermé, surmonté d'une croix. Je ne m'y arrête pas, l'objet me paraissant d'une authenticité douteuse et sans signification précise à cette place.

Muratori, citant le *Chronicon* d'André Dandolo (*Rer. Italic. script.*, t. XII, p. 35), raconte, comment, à Ancône, le Pape Alexandre III accorda, en 1177, au doge de Venise, qui avait préparé la réconciliation de l'empereur Frédéric Barberousse, le droit de porter désormais le pavillon dans les solennités : « Dux, paratis decem galeis juxta conductum, recedentem papam et assumptum Ravennæ imperatorem, sociat usque ad Anconam. Anconitani vero duas umbrellas præsentant, unam papæ, imperatori alteram. Tunc summus pontifex ait : Deferatur tertia duci Venetiarum, cui merito congruit, qui nos ab æstu turbationis liberans, in refrigerio pacis posuit, quod bene umbrella significat. In cujus rei memoriam duces Venetiarum volumus in suis solemnitatibus uti. »

Les fresques de la chapelle de Saint-Sylvestre aux Quatre-Couronnés, sur le



Cœlius, datent de l'an 1246. Saint Sylvestre est figuré à cheval : derrière lui un clerc tient le pavillon, terminé par une boule, à bandes alternées blanc et brun, avec une frange au rebord et demi-ouvert. Il existe une photographie de cette scène dans la collection Parker : elle a servi à la gravure de la *Revue de l'Art chrétien*, 1884, p. 24, qui a eu tort d'omettre le cordon pendant, qui montre comment se fermait le pavillon.

L'inventaire de Boniface VIII (1295) consacre plusieurs articles au pavillon : « Item, duo poma de argento deaurata cum duobus crucibus simplicibus » (n° 447). « Item unum pomum de argento deaurato cum uno angelo » (n° 441). « Item, quoddam instrumentum ad ponendum supra soliculum cum uno castello et iiij leonibus » (n° 444). « Item, unum pomum de auro cum castello ubi est quedam imago, cum canulo argenti, ad portandum soliculum, ad castella » (n° 445). « Item, unum pomum cum uno angelo de argento deaurato quod est in soliculo et lanceam ipsius soliculi, in qua sunt caniculi argenti » (n° 447).

Ces cinq articles précisent les détails et le nom du pavillon. On l'appelle *soliculum* ou ombrelle contre le soleil : l'italien dit encore *solicchio*. Le manche est qualifié *lance*, comme le bâton de la croix papale : « Item unam lanceam, cum caniculo (de auro) ad portandam crucem coram domino » (n° 447). Cette lance se démonte et admet plusieurs douilles aux points de jonction : « Item, unam lanceam in qua sunt xiiij canuli argenti. Item, v canulos auri. Item, xvj canulos argenti » (nos 448, 449, 450). La pointe se termine de trois façons différentes : croix sur le globe du monde ; un ange (saint Michel ?) sur le même globe ; une castille, surmontée d'une *image* ou de quatre lions.

De la fin du XIII<sup>e</sup> siècle date la belle mosaïque qui tapisse la façade de la basilique de Sainte-Marie-Majeure, à Rome. A la partie inférieure est racontée l'histoire même du monument. Dans la scène où le Pape reconnaît la neige tombée miraculeusement au mois d'août et trace les fondements, coiffé de la tiare et vêtu de la chasuble, il se baisse. Derrière lui, un clerc, à large tonsure, tient élevé le pavillon, de manière presque à le couvrir : les bandes en sont alternativement rouges et jaunes et une boule forme l'amortissement. M. Parker a fait photographier cette scène pour sa riche collection de monuments romains (n° 1424), puis l'a reproduite en héliogravure

(pl. XV), dans son ouvrage intitulé : *The archeology of Rome*, part. IX, *Church and altar decorations and mosaïc pictures*. On la trouve aussi en chromolithographie dans le grand ouvrage du commandeur de Rossi : *I mosaici cristiani delle chiese di Roma*.

M. Muntz, dans sa brochure *Boniface VIII et Giotto* (Rome, 1881), parle, d'après Panvinio et Rasponi, de la loge pour la bénédiction papale établie à Saint-Jean de Latran à l'occasion de l'institution du Jubilé, qu'une inscription datait de l'an 1300 (pag. 22-23). Mais, plus heureux que ses devanciers, il a pu reproduire en héliogravure un dessin inédit qui représente la loge telle qu'elle fut peinte par Giotto. A la frise du rez-de-chaussée, l'écusson du Pape alterne avec les clefs en sautoir sommées de la tiare et au parapet du *thalamus*, le même écusson alterne avec le pavillon. Ce pavillon se termine par une petite boule, la forme est un cône trapu, les bandes sont de deux couleurs avec une pente qui dessine un rond et un bâton central pour le porter.

La statue assise de Boniface VIII a été placée par les soins d'un chanoine au-dessus de la porte qui, au midi, donnait alors accès à la cathédrale d'Anagni et cela en réparation de l'infidélité des habitants de cette ville qui livrèrent le pontife aux mains de ses ennemis. Six écussons en mosaïque d'émail l'accompagnent : deux sont aux armes du donateur, deux à celles des Gaétani dont était issu Boniface VIII ; un autre porte la tiare et le sixième le pavillon pontifical. L'écusson nobiliaire est donc complété par les deux insignes ordinaires de la papauté, la tiare et le pavillon : si les clefs n'y ont pas été ajoutées, suivant une ancienne tradition, c'est qu'elles sont déjà dans la main gauche du Pape. La tiare, ici, symbolise le pouvoir spirituel, et le pavillon, le pouvoir temporel.

Le cardinal Gaétani, dans le XIV<sup>e</sup> Ordre romain (*Mus. Ital.*, t. II, p. 268), décrivant la prise de possession au Latran, fait porter l'*umbraculum* par un serviteur du palais, immédiatement avant le Pape : « Decimo sexto, subdiaconus cum tobalea (1), serviens cum umbraculo, qui duo ibunt aliquantulum sequestrati a papa; decimo septimo dominus papa..... XVII,

(1) La *tobalea* n'est point un vulgaire *essuie-mains*, comme on l'a imprimé à tort, mais l'écharpe destinée à tenir la mitre.

dominus papa et subdiaconus cum tobalea et serviens qui portat umbraculum. » L'insigne est toujours confié à un serviteur blanc, car le palais avait aussi des serviteurs nègres : « Servientes albi erunt parati ad... portandum soleclum et calcaria. »

Au XIV<sup>e</sup> siècle, l'Ordre romain, rédigé par l'évêque Amélius, déclare qu'en 1391, pour la canonisation de sainte Brigitte, les chanoines de Saint-Pierre vinrent processionnellement au devant du Pape, avec la croix, le pavillon et la clochette. « In porta ecclesiae venerunt ei obviam omnes canonici sancti Petri cum cruce, pluvialibus, pavilione et campana processionaliter. » C'est la première fois qu'une basilique paraît avec le double insigne du pavillon et de la clochette, qui sont inséparables. Notons l'expression *pavilio*. Le pavillon indique que l'édifice sacré est qualifié liturgiquement basilique majeure, parce que le Pape y a son trône et peut seul célébrer à son maître-autel : en conséquence, il arbore l'insigne papal à titre distinctif (1).

L'inventaire de Saint-Pierre de Rome, en 1436, enregistre une boule d'argent, aux armes du cardinal archiprêtre, qui se plaçait au sommet du pavillon : « Pomum de argento, cum armis cardinalis Sancti Angeli, ad ponendum in sinichio » (pag. 57); et un petit pavillon à franges de soie rouge et jaune : « Papilionus parvus, cum francis de serico rubeo et croceo » (p. 75). Celui de 1454 mentionne un ancien pavillon, portant les clefs papales : « Item senicchium antiquum cum clavibus » (p. 85), et une boule d'argent émaillée pour le pavillon : « Unum pomum de argento smaldatum pro sinichio » (p. 91). Celui de 1489 reparle de la boule d'argent, mais précise qu'elle porte cinq émaux armoriés : « Pomum unum argenteum pro sinechio, cum quinque smaldis cum armis cardinalis S. Marcelli » (p. 114). cette boule devait être surmontée d'une croix : « Crux argentea parva, que

(1) Le mot *canapé*, dit M. Bonaffé, dans sa forme actuelle, est moderne, mais on le rencontre bien antérieurement dans sa forme primitive de *conopée*; il signifie alors le dais honorifique, *κονωπέιον* et *conopæum*, recouvrant le siège à deux places. Rabelais dit quelque part : « Entre les précieux conopées, entre les courtines dorées ». Cotgrave donne également *conopée*, qu'il traduit par *a conapie, a tent, a pavilion*. Du Cange mentionne même *canapeum* dans le sens de dais et cite à ce propos un texte du XIV<sup>e</sup> siècle, en ajoutant : « *Nostris, canapé* ». Ainsi le mot a signifié d'abord le dais sur un siège à deux places, puis le siège avec son dais, enfin le siège tout seul. (*Gaz. des Beaux-Arts*, 2<sup>e</sup> pér., t. XXIX, p. 83-84). D'où résulte clairement que le *pavillon* n'est autre chose que le *dais* mobile et portatif, du trône papal.

consuevit portari in processionibus supra senichium » (p. 105). Enfin, à la même date, sont inscrits deux pavillons, un, ancien et hors d'usage, l'autre, en soie jaune et rouge : « Unum sinichium antiquum et consumptum. Unum sinichium ad usum processionis, de serico gaillo et rubeo » (Muntz et Frothingham, *Il tesoro della basilica di S. Pietro in Vaticano*, p. 128).

De ces différents textes il résulte que le pavillon avait deux noms, *papilionus* et *sinichium*; aussi deux dimensions, puisque l'un est qualifié *petit*; qu'il était confectionné avec de la soie rouge et jaune, portait une frange semblable, se terminait par une croix plantée sur une boule et n'était usité qu'aux processions, ce qui est encore la règle liturgique.

Burchard parle deux fois du pavillon, qu'il nomme *umbrella* et *umbraculum*, à propos du *possesso* d'Innocent VIII, en 1484; il le dit terminé par une pomme dorée, porté sur une hampe qu'il appelle *lance* et fait de cendal rouge et blanc : « Umbraculum de zendali rubeo et albo » (t. I, p. 76) — « Lancea pro umbrella, que pomum aureum vel inauratum in ejus summitate habeat » (t. I, p. 77). Plus loin, il y revient encore pour dire qu'à la procession, le pavillon était porté par un sergent d'armes à cheval, immédiatement après la mitre qui suivait le Pape : « Papa sub baldachino, marescallus curie vel soldanus pecunias projicientes populo, decanus Rote cum tobalea ad collum pro mitra medius inter duos cubicularios secretos, umbraculum, vice camerarius » (Burchard, t. I, p. 84). — « Unus serviens armorum, equester, umbraculum portans » (p. 103).

Au musée chrétien du Vatican est conservé un nécessaire de toilette, en cuir gaufré, aux armes et au nom de Clément VII (1523-1534). L'écusson du Pape est surmonté du pavillon et des clefs.

Dans « la Procession du doge », gravée en 1550 par Matteo Pagani, « il serenissimo principe » est suivi d'un gentilhomme qui porte par derrière et à deux mains, de façon à le recouvrir, « l'ombrela », qui paraît très pesante : le haut du manche est sculpté, le cône d'étoffe est brodé avec lambrequins pendants et au-dessus s'élève un second cône, plus petit et orné de même, qui se termine par une statuette. (*Gaz. des Beaux-Arts*, 2 sér., t. XV, p. 493).

Sur une tapisserie de haute lisse, fabriquée à Rome au xvii<sup>e</sup> siècle, dans l'atelier des princes Barberini et conservée au palais Sciarra, le Pape

Urbain VIII visite les travaux qu'il fait exécuter au château Saint-Ange. Il porte l'étole, la mozette et la calotte rouges. Au-dessus de sa tête un laquais étend un large parasol rouge, à fond presque plat.

La *Revue de l'art chrétien* a reproduit (1884, p. 25) les deux *umbrellini* qui figuraient au *possesso* de Clément XI, en 1700 : ils sont identiques à ceux donnés ailleurs par Picart, seulement une frange en pourtourne le bord.

Picart, dans ses *Cérémonies religieuses de tous les peuples*, t. III, p. 10, répète pour la prise de possession du Pape, une gravure plus ancienne que son ouvrage et qui pourrait dater du XVII<sup>e</sup> siècle. Le Souverain Pontife, à cheval, en rochet, mozette et étole, le chapeau sur la tête, est suivi de deux *ombrellini*, tous deux terminés par des espèces de fers de lance. Le premier, appuyé obliquement sur l'épaule du porteur, a un manche granulé, auquel se rattachent les baleines restées visibles ; ouvert, sans cependant être plat, il offre sur ses bandes semblables des rinceaux qui font songer à du damas. Le second pavillon, porté de même, mais plus droit, est presque entièrement fermé : ses côtes sont unies ; ni l'un ni l'autre n'ont de pentes et de franges. Le double pavillon fait allusion au double pouvoir du Pape et si l'un est ouvert, c'est que la puissance spirituelle est plus étendue que la puissance temporelle et que celle-là l'emporte en dignité sur celle-ci.

Au musée d'Orléans, une toile de Natoire, datée de 1743, représente un évêque, mitré et chapé, assis sur un fauteuil et prêtant serment lors de son installation. Il est abrité sous un *ombrellino* en forme de parapluie, de couleur cendrée, à huit pans et dont les pentes découpées en festons sont frangées. Ce fait est absolument insolite dans le cérémonial des églises de France.

7. Il n'est pas rare de voir, dans les peintures du moyen âge, un *velum* flottant à la croix de procession. Je ne l'ai jamais rencontré qu'une seule fois pour la croix papale, à Orvieto. Est-ce une exception ? J'inclinerais à le croire. Ou encore, a-t-on voulu combiner ici la croix et la bannière, qui est un autre attribut de la souveraineté ? La chose n'est pas impossible.

L'histoire de la bannière papale est encore à faire. Je n'ai nullement la prétention de l'écrire ici, mais seulement de formuler quelques principes et de fournir quelques faits peu connus.

Le cardinal Gaétani parle ainsi des bannières à la cérémonie du *possesso* : « Secundo ibit subdiaconus cum cruce : tertio subsequenter duodecim bandalorii cum duodecim vexillis rubeis et duo alii cum duobus cherubin et lanceis. » (*Mus. Italic.*, t. II, p. 368).

Voici, d'après Burchard, quel fut le défilé des bannières au *possesso* d'Innocent VIII en 1484 :

« Duodecim vexilli rubei de zendali quos cursores portant. Tredecim vexilla tredecim regionum Urbis, etiam de zendali. Duo vexilla majora cum duobus cherubinis... Unum vexillum magnum cum armis Ecclesie. » (*Diarium*, t. I, p. 76). « Due lancee albe pro duobus cherubinis » (p. 77). « Cursores SS. D. N. Pape deputent quatuordecim ex ipsis qui duodecim parva vexilla et duos cherubinos portent. » — « Duo alii cursores, vestibus rosaceis induti, equestres, cum duobus vexillis rubeis primis de XII majoribus, in quibus depicti erant duo spiritelli, quos cherubinos vocant » (t. I, p. 88, 101). — « Tredecim capita regionum cum duodecim vexillis, duo cursores cum duobus vexillis cherubinatorum, vexillum populi Romani » (t. I, p. 83).

Les bannières décrites par le célèbre maître des cérémonies d'Alexandre VI sont de plusieurs sortes, mais toujours de couleur rouge, qui est la couleur papale par excellence.

La plus grande est aux armes de l'Eglise, autrement dit des Etats de l'Eglise, qui ont encore pour insignes deux clefs en sautoir et le pavillon en pal (1). Ailleurs, elle est accompagnée d'une autre bannière aux armes personnelles du pape (2) : ces deux bannières vont d'ordinaire de pair, on les arborait au château Saint-Ange à toutes les fêtes. Deux bannières ecclésiastiques représentent des chérubins, de là leur nom spécial : elles se réfèrent au pouvoir spirituel.

(1) Visconti (*Città e famiglie nobili dello Stato pontificio*, Rome, 1847, in-4°, t. II, pl. II. représente, je ne sais pourquoi, cette bannière à fond blanc et donne à l'écusson portant les mêmes insignes, un champ d'azur (pl. I). Burchard dit d'Innocent VIII, en 1484 : « Finita missa, SS. D. N., in solio stans, benedixit duo vexilla magna, unum armorum Ecclesie et aliud suorum armorum. Que deinde Ill. D. Johanni de Ruere, alme Urbis prefecto...., coram se genuflexo, una cum baculo albo consueto, assignavit ac ipsum capitaneum generalem S. R. E. constituit. » (*Diarium*, t. I, p. 124).

(2) « Quinque vexillorum magnorum et quatuor pennonum pro tubicinis ac quatuor pro piferis, de serico et auro, pictorum etiam de auro et aliis coloribus finis, cum armis S. D. N. » (Muntz, *Les arts à la cour des Papes*, t. III, p. 265, an. 1475, Sixte IV).

La bannière de Rome porte les armes de la cité : *de gueules diapré, aux initiales S. P. Q. R. (Senatus Populus Que Romanus) d'or, mises en bande entre deux cotices de même* (1). Au moyen âge, l'inscription était précédée d'une petite croix pattée.

Les bannières des régions de Rome se distinguent les unes des autres par leurs armoiries. Rome, très anciennement, fut divisée en plusieurs régions et arrondissements : le nombre a varié suivant les époques, mais le principe est resté le même. Chaque région a ses armoiries propres. On les voit sur les bannières des régions qui figurent à toutes les fêtes municipales, où elles ne se présentent pas sous la forme d'écusson, mais simplement de meubles héraldiques brodés en soie jaune (rarement d'une autre couleur) sur un fond de soie rouge (2). On les voit aussi, sous la forme héraldique, sur les panonceaux de bois peint, arborés au-dessus de la porte d'entrée de la présidence de chaque région.

Ces armoiries ont été fixées définitivement sous le pontificat de Sixte V. Je les décris d'après trois gravures de Fornari, qui ont paru dans *Italia*, dans leur ordre respectif :

I. MONTI (les monts Quirinal, Viminal et Esquilin) : *d'argent, à trois montagnes à trois coteaux de sinople, mal ordonnées* (1 et 2) (3).

II. TREVI (les trois rues ou voies d'un carrefour qui en compte actuellement davantage) : *de gueules, à trois épées d'argent, emmanchées d'or, la pointe en bas et posées en barre* (4).

III. COLONNA (la colonne Antonine, dressée sur la place Colonna à laquelle elle a donné son nom) : *d'azur* (5), *à la colonne Antonine, surmontée de la statue de saint Paul, le tout d'argent*.

(1) D'après Visconti (pl. I), la bande devient une *barre de gueules*, chargée des quatre initiales d'or et de la croix. Comment peut-on mettre gueules sur gueules? — « Pro solutione unius stendardi cum insignibus Populi Romani » (Muntz, t. III, p. 265).

(2) Visconti a donné ces bannières en couleur. Pour lui, celle de la septième région est *d'azur avec chef de gueules* : je ne me souviens pas de cette différence. Il ajoute aussi, en tête de chaque bannière, les armes du Pape entre celles du cardinal camerlingue et de Rome : c'était ainsi sous Grégoire XVI.

(3) Visconti blasonne fort mal ces armoiries, se contentant de décrire le champ, par exemple : « trois monts sur champ blanc », « trois épées dégainées sur champ rouge », etc.

(4) D'après Visconti, ces épées, entièrement d'argent, auraient la pointe en haut et seraient disposées en pal.

(5) Visconti dit de *gueules* (t. II, p. 770).

IV. CAMPO MARZO (l'ancien Champ de Mars) : d'azur (1), à un croissant d'argent tourné à senestre.

V. PONTE (le pont S. Ange) : de gueules, à un pont à trois arches, ajouré de sable, surmonté des statues de saint Pierre et de saint Paul, le tout d'argent.

VI. PARIONE : d'argent, au griffon ravissant de gueules, tourné à senestre.

VII. REGOLA : d'azur, à un cerf d'argent en pal.

VIII. S. EUSTACHIO : de gueules, à une rencontre de cerf d'argent, surmontée d'un buste du Christ, nimbé, bénissant et tenant le globe du monde (2), au naturel, par suite de la légende de S. Eustache.

IX. PIGNA (pomme de pin) : de gueules, à une pomme de pin d'argent, sur une tige de sinople.

X. CAMPITELLI (tête de lion) : d'argent, à une tête de léopard (3) de même, lampassée de gueules, tournée à dextre.

XI. S. ANGELO (saint Michel) : de gueules, à un saint Michel au naturel, nimbé d'or, en guerrier romain, ailé (4), transperçant de sa lance et foulant aux pieds un démon de sinople sur un nuage d'argent.

XII. RIPA (la rive du Tibre dont l'eau coule sans cesse comme tourne une roue) : de gueules, à une roue d'argent.

XIII. TRASTEVERE : de gueules, à une tête de lion d'argent, tournée à senestre.

XIV. BORGO (le bourg de Saint-Pierre) : de gueules, à un lion, couché sur un coffre, posant la patte dextre sur une montagne à trois côteaux, le tout d'argent, accompagné en chef et à dextre d'une étoile d'or. Ces divers motifs sont empruntés aux armes de Sixte V (5).

La bannière de l'armée, surtout de la marine, est blanche, avec la tiare et les clefs, entre les apôtres saint Pierre et saint Paul au naturel (Visconti, t. II, pl. III). Pie IX, à la villa de Porto d'Anzio, sur le bord de la mer, arborait un drapeau portant un crucifix. La cathédrale de Gaète possède

(1) De gueules, d'après Visconti.

(2) Visconti dit : « Une tête de cerf ayant une croix entre les cornes », ce qui est plus exact.

(3) « Tête de dragon » (Visconti, p. 772).

(4) D'après Visconti, saint Michel est entièrement d'argent.

(5) Visconti est plus exact quand il écrit : « Le Borgo fut ajouté aux autres régions par le pape Sixte V, qui lui donna pour armoiries un lion tenant dans ses pattes une branche de poirier avec ses fruits et trois montagnes et une étoile au-dessus ; tout cela placé sur une caisse ferrée, à trois compartiments, avec la devise : *Vigilat sacri thesauri custos*. Ce lion et ces monts font allusion aux armes nobiliaires des Peretti Montalto, le coffre et la devise se rapportent aux trois millions d'écus d'or que Sixte V déposa au château Saint-Ange pour avoir des fonds disponibles à tout événement » (t. II, p. 773). L'écu de Sixte V se blasonne, en effet : « d'azur, au lion d'or, tenant dans la patte dextre une branche de poirier au naturel ; brisé d'une bande de gueules, chargée d'une montagne à trois côteaux d'argent, accompagnée en chef d'une étoile de même. »



le drapeau de la bataille de Lépante, que saint Pie V remit à don Juan d'Autriche. Il est en soie rouge : le crucifix y est peint entre saint Pierre et saint Paul, avec cette devise : IN HOC SIGNO VINCES.

Le drapeau de la garde suisse (Visconti, t. II, pl. IV) est aux trois couleurs : bleu, jaune, rouge, posées horizontalement et répétées trois fois, avec les écussons superposés du Pape et du commandant de la Garde suisse. Ce dernier est surmonté d'un casque fermé, tourné à dextre, appuyé sur deux bâtons de commandement en sautoir et entouré de hallebardes et de drapeaux aux trois couleurs.

A la procession de la Fête-Dieu, le vexillifère de la sainte Eglise suivait à cheval, à quelque distance du Pape. Il portait un drapeau de soie rouge, dont la hampe était surmontée d'une statuette dorée de l'archange saint Michel : comme il était replié, je n'ai jamais pu constater ce qui y était figuré, mais je suppose, d'après la célèbre tapisserie de Raphaël, dite des lions, qu'on y a brodé les clefs, et peut-être la tiare.

X. BARBIER DE MONTAULT,

*Prélat de la Maison de Sa Sainteté.*

*(A continuer.)*

---

# MONUMENTS DU RÈGNE

---

## SUITE DES VITRAUX INÉDITS DE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT, A PARIS

---

### LA CÈNE DE JÉSUS-CHRIST ET LA PAQUE DES JUIFS

#### *Planche XXXVIII<sup>e</sup>*

Pour l'explication de cette planche, nous prions le lecteur d'attendre le prochain numéro. Le R. P. Fristot nous en indiquera parfaitement le profond symbolisme, aussi bien que le rapport intime avec les précédentes verrières et celles qui suivent.

### LES GROUPES-VIVANTS DE CAMPOBASSO

#### *Explication de la Planche XXXIX<sup>e</sup>*

On pourrait se plaindre à la vue des costumes qui défigurent la procession des *Groupes-Vivants de Zimo*, si on ignorait que les costumes actuels ne sont plus fournis comme autrefois par les riches confréries de Campobasso, mais par les figurants volontaires, nécessairement pauvres, et *pro Deo*. Aussi avons-nous eu un instant le projet de reconstituer pour nos lecteurs, les antiques costumes du moyen âge; mais nous nous sommes ensuite dit, que, s'agissant ici de *fêtes essentiellement actuelles*, il valait mieux laisser voir comment le peuple italien excelle dans la compréhension des splendeurs du Règne-Eucharistique de l'Agneau,

Notre érudit collaborateur, M. l'archiprêtre Ambrosiani, va nous expliquer l'étonnante synthèse de ces *groupes*, qui sont peut-être à l'art chrétien, quelque chose de semblable à ce que furent les prosopopées indoues au poème d'Homère.

C'est du peuple que sort l'artiste, et c'est le peuple qui fait l'art. Aussi ce que le *peuple italien* sent d'amour pour le règne de son *Chef* au Saint-Sacrement, il l'exprime avec un enthousiasme qui déconcerte les règles académiques, mais qui toujours s'impose à leur progrès.

Lorsque nos lecteurs auront saisi la beauté morale de ces *Groupes-Vivants*, où sous des figures plastiques répugnantes à l'idéalisme, palpite et triomphe le *réalisme le plus pur, le réalisme populaire de la sainteté*, ils comprendront, saisis d'admiration et de respect, pourquoi les *Mystères de Zimo* traversent les siècles, sans jamais pouvoir être abandonnés du *peuple*, qui s'en sert, pour dire au *Christ-Roi* qu'il l'aime, qu'il le comprend, qu'il le suivra à jamais.

A. DE S.

NOTA. — « Lorsqu'à la Fête-Dieu de l'année dernière, notre photographe, M. Trombetta a fixé les groupes, figurez-vous qu'il s'est agi de faire arrêter la procession de *dix mille personnes*, à tout instant. Chaque opération demandait un quart d'heure; de là trois heures de retard dans une procession si solennelle et si nombreuse. Il nous a fallu mettre en jeu toutes les influences possibles du préfet, du maire, de l'archiprêtre, de Mgr l'évêque, des prieurs, des confréries, de l'inspecteur de police, du capitaine des gendarmes, de tous ceux qui pouvaient nous aider. »

Note de M. AMBROSIANI.

---

## OBJETS AU MUSÉE EUCHARISTIQUE DE PARAY

*Explication de la Planche XL°*

### I. — LAMPE DE ZONI

(Au sujet d'un nouveau symbole eucharistique découvert en mars 1834 dans les ruines d'une basilique chrétienne des premiers siècles).

La station de *Vaxairus* aujourd'hui *Zoni*, située dans le territoire de commandement de la province de Constantine, a été l'objet de fouilles récentes, dont les découvertes ont attiré l'attention des épigraphistes.

Parmi ces découvertes, certaines intéressent à un haut degré le Musée de Paray-le-Monial. Nous voulons parler d'un autel au sujet duquel nous aurons plus tard à entretenir les lecteurs du « Règne » et d'un nouveau symbole eucharistique provenant de la basilique de cette station.

On peut voir dans le Musée de Paray, une lampe romaine en terre blanche, de petites dimensions, présentant en relief le sujet suivant :

*Un calice, duquel émergent deux rameaux de vigne. Le pied du calice a été troué par suite de la nécessité où s'est trouvé le potier, de pratiquer l'ouverture indispensable pour la circulation de l'air dans ce genre d'éclairage.*

Le sujet est médiocrement traité; le calice est toutefois d'une forme très élégante.

Mais ce n'est pas dans cette description succincte que se trouve l'intérêt de cette pièce antique.

Je copie ici l'auteur du Dictionnaire des antiquités chrétiennes :

« L'idée d'employer la vigne comme symbole eucharistique, bien qu'elle fut sans « doute dans l'esprit de la primitive Eglise, paraît ne s'être produite qu'à une

« époque déjà un peu basse. Le premier témoignage écrit à ce sujet est, croyons-nous, celui de Paschase, qui vivait au neuvième siècle. (*De corp. et sang. Christi*, c. x, t. IX. Biblioth. PP. Edit. colon.). »

Martigny a fait ici une restriction, comme on le voit. Il est évident, en effet, que cette idée si naturelle de reproduire le divin Mystère de nos autels sous la forme du fruit de la vigne a dû germer dans l'esprit des premiers chrétiens, bien avant le neuvième siècle de notre ère.

La modeste lampe venue de si loin, en est une preuve, car tout invite à croire que la basilique chrétienne qui nous l'a fournie, date d'une époque qui ne saurait être postérieure au v<sup>e</sup> siècle.

D'ailleurs, l'auteur auquel nous avons fait plus haut un emprunt, cite un exemple de l'emploi de ce symbole, dans une église du v<sup>e</sup> ou du vi<sup>e</sup> siècle, à Rimini.

Ici, la pensée exprimée est facile à saisir. Les deux rameaux émergeant du calice, chargés de fruits plus encore que de feuilles, signifient la puissance fécondante et vivifiante du sang de Jésus-Christ. Ce symbole dit à l'âme qui se nourrit de Dieu, qui s'abreuve au calice de l'autel, qu'elle y doit trouver la vie éternelle et les fruits de cette même vie éternelle.

Ne sent-on pas venir sur les lèvres, à l'aspect de ce témoin de l'antiquité du plus consolant des Mystères, ces mots du Cantique des Cantiques ?

« *Botrus Cyprî dilectus meus mihi, in vineis Engaddi.* »

L'Écriture sainte est remplie de textes où la vigne symbolise la maison d'Israël, et qui peuvent aussi s'appliquer au chrétien pour lequel Jésus-Christ a institué le sacrement de son amour.

Écoutez plutôt Isaïe dans son discours au peuple : « *Vinea facta est dilecto meo... Et sepivit eam, et lapides elegit ex illâ, et plantavit eam electam, et œdificavit turrim in medio ejus, et torcular extruxit in eâ; et expectavit ut faceret uvas et fecit labruscas.* »

La vigne dont parle Salomon, c'est celle qui sort du calice, celle que les chrétiens des premiers siècles avaient choisi comme symbole. La vigne d'Isaïe, c'est celle dont les racines vont se nourrir de sucs impurs, aux terrains maudits de l'impiété ou de l'indifférence. L'une produit des fruits de vie, *uvas*, l'autre donne des fruits de mort, *labruscas*.

La lampe de Zoni a été trouvée au pied de l'autel abattu de la vieille basilique. Elle ne porte aucune marque de potier, comme toutes les lampes chrétiennes trouvées dans cette localité. Il est en outre, à remarquer, que toutes ces lampes sont incomparablement mieux soignées que celles de provenance païenne. D'où vient alors cette insouciance apparente de leurs auteurs ? Sans doute, de la persécution qui sévissait à l'époque où ils étaient occupés à tracer les dessins que nous retrouvons aujourd'hui, véritables énigmes, dont la clef, presque toujours est dans l'Ancien Testament, ce grand inspirateur du symbolisme chrétien des premiers âges.

Cette lampe a, sans nul doute, éclairé de ses lueurs bénies, bien des sacrifices au Dieu de l'Eucharistie dont elle nous apporte à travers les siècles, l'emblème incontestable.

Elle vient joindre son témoignage aux mille témoignages déjà réunis à Paray, pour l'apothéose du grand Sacrement.

II. *Fronton de tabernacle (style Louis XIII) en bois sculpté, mesurant environ 3 m. de large sur 1 m. 50 de haut.*

Voici la description de cet objet que j'ai découvert à Tonnerre : Trois personnages de même âge représentent l'Eglise. Au sommet le Saint-Esprit, sous forme de colombe, qui assiste l'Eglise. L'Eglise est l'extension de Jésus-Christ qui a dit de lui-même : *Ego sum via, veritas et vita*. Ces trois personnages qui représentent l'Eglise, sont *les trois caractères de l'adorable personne du divin Maître*. Le personnage de gauche, coiffé de la tiare, porte dans sa main les clefs de Pierre et le livre de la Loi, *Ego sum via*. Le personnage du milieu, sur un trône de nuages, porte le calice surmonté de l'hostie eucharistique, *Ego sum vita*. Le personnage de droite, debout dans la majesté du commandement, tient la croix du Sauveur et terrasse le démon de l'erreur, *Ego sum veritas*.

ARSÈNE BUREAU, *Vic. de N.-D.*

---

## CONCLUSION DES TAPISSERIES DE RUBENS

### L'ÉTERNITÉ

#### *Explication de la Planche XLI<sup>e</sup>*

Que nos lecteurs veuillent bien considérer maintenant, dans un coup d'œil d'ensemble, toutes les magnificences de l'épopée du Règne-eucharistique-social de Notre-Seigneur, tels que nous venons de voir leurs cycles se dérouler dans l'histoire des siècles chrétiens.

SEPT *triumphes sociaux* eucharistiques ont abattu tous les ennemis du *Christ* et mis le monde au service du Saint-Sacrement.

Récapitulons les conséquences de ces héroïques batailles :

*Première victoire* : L'Eucharistie levée en labarum, de Notre-Seigneur à Constantin, a renversé le paganisme, écrasé le césarisme, anéanti le militarisme, affranchi la nature, la philosophie et la science, délivré la femme, et dissous l'esclavage. (Voir planche IX<sup>e</sup>, à la page 122, et texte à la page 128 de la première année).

*Deuxième victoire* : De Constantin jusqu'à Charlemagne, le saint Sacrifice du Seigneur porté au monde barbare, a anéanti les sacrifices impurs, chassé les holocaustes et renversé les idoles. (Voir planche XIII<sup>e</sup>, à la page 186 de la même année et texte *ibid.*).

*Troisième victoire* : De Charlemagne à Charles-Quint, l'Hostie portée à la Fête-Dieu, a refoulé l'infidélité, la discorde et l'envie, enchaîné l'erreur et l'ignorance, accordé la paix-sociale avec la sagesse, la force et les autres dons du Paraclet, constitué enfin la puissance des Etats chrétiens qui frayent la route au char triomphal de l'Eglise. (Voir planche XVII<sup>e</sup>, à la page 240 et texte page 238 *ibid.*).

*Quatrième victoire* : L'épanouissement du dogme de l'Eucharistie, à partir du

protestantisme, a fait fleurir la vraie Renaissance, la vraie Réforme et le pur Ascétisme. Dans une recrudescence de piété envers l'Immaculée-Conception, la civilisation a triomphé par la charité, et conduit sous le sceptre de son Unité l'ancien et le nouveau monde. (Voir planche XXI<sup>e</sup>, à la page 48 et texte à la page 46 de la deuxième année).

*Cinquième victoire* : L'Hostie exposée à tous les sacrilèges, attentats et outrages grandissants des sectes conjurées, dans l'histoire moderne, pourra laisser libre cours aux passions antisociales de la *Bête*, mais *celle-ci*, ni le *serpent*, ne prévauront sur la Vérité enseignant aux peuples où ils doivent trouver le pavillon de leur Roi légitime. (Voir planche XXV<sup>e</sup>, à la page 128, et texte à la page 125 *ibid.*). Car le temps est au Christ.

*Sixième victoire* : Le jour viendra, prévu par saint Jean, où l'*Unification des races humaines* s'accomplira sous les Evangiles, par un acte eucharistique souverain, universel. (Voir planche XXIX<sup>e</sup>, à la page 220 et texte à la page 218 *ibid.*).

*Septième victoire* : Un autre jour viendra enfin, d'après le même Evangéliste, où la doctrine triomphante des Docteurs sur les hommages *éternels* à décerner à l'Agneau vainqueur, fera descendre ici-bas la Jérusalem céleste. L'apothéose de l'Eucharistie, son transfert au ciel clora le grand drame des siècles. (Voir planche XXXIII<sup>e</sup>, à la page 291, et texte à la page 287 *ibid.*).

Tels sont les faits tangibles, et tels seront les faits inéluctables du Règne social et terrestre de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, concordant en cela du reste avec les *sept louanges* que les vieillards entonneront ensuite, au ciel, d'après la vision de l'Apocalypse.

Comme clef de voûte de l'ordre-social-chrétien, et pour *règle normale* de toute l'unité de la construction catholique, l'Eucharistie a été constituée, de fait et de droit, en chef et en tête de toutes les hiérarchies sociales. Les hiérarchies angéliques, religieuses et civiles existent pour établir et hâter l'exaltation d'ensemble du règne complet de l'Agneau. Si toutes les hiérarchies n'ont pas voulu accomplir ce devoir, il en est qui sont restées fidèles à leur mission. Exemple : la Maison d'Autriche. (Voir planche XXXVII<sup>e</sup>, à la page 64, et texte de la page 60 de la troisième année).

Et maintenant comme *couronnement* à ce grand œuvre, il ne restait plus qu'à asseoir l'*éternité* au banquet des victoires sociales du Christ. (Voir la planche XLI<sup>e</sup>, que nous donnons cette fois).

*Michel-Ange* avait peint à la chapelle Sixtine le chef-d'œuvre sans rival, comme tableau de rétable : le *Christ* émergeant de la dernière réserve de sa présence eucharistique, sortant de son dernier tabernacle, Agneau courroucé, manifestant sa fureur avant de prononcer l'éternel jugement devant l'assemblée des oracles et des témoins de sa miséricorde *épuisée dans les temps et les siècles* :

*Rubens* aurait-il eu l'envie de pousser cette idée plus à fond, et de transformer le génie chrétien en messager de l'*hostie justicière* (symbolisée par le *cercle du serpent d'airain*, et fermé à cause du passage des temps à l'éternité) ? En ce cas, le génie du christianisme viendrait dire au genre humain que l'ÉTERNITÉ est le passage de cette hostie suprême dont les cieux chanteront les victoires sans fin, figurant au banquet des noces du Seigneur.

BARON ALEXIS DE SARACHAGA.

1<sup>re</sup> NOTE. — Ecoutez le *Maistre de Sacy* dans son : POÈME SUR LE TRÈS SAINT SACREMENT s'appuyant sur les affirmations de saint Irénée, de saint Ignace, martyr, de saint Cyrille et de saint Augustin sur la résurrection des corps à la fin du monde, par la vertu du grand Sacrement :

<p>.....                  .....                  Quand la trompette épouvantable,                  Fera retentir le signal,                  Pour comparaitre au tribunal                  De la Majesté redoutable,                  Quand ce terrible son, répandu dans les airs</p>	<p>Ira frapper d'horreur les sépulcres ouverts                  Et réveiller des morts la dormante poussière ;                  C'est par ton Corps sacré, que sortant des tombeaux                  Nos corps brillants de ta lumière                  Feront voir au soleil mille soleils nouveaux.                  .....                  .....</p>
--	---

Et ces strophes finales :

<p><i>Pain des Anges, source de vie,                  Semence d'immortalité,                  Qui nourris pour l'éternité,                  La nature au temps asservie.</i>                  Délices du vrai Roi, nourriture des forts                  Refuge des vivants, espérance des morts.                  Gage et divin rayon de la gloire promise.                  Sacrement d'unité, sceau de paix et d'amour                  Fais que ta militante Eglise</p>	<p>T'ayant crus sans te voir, te puisse voir un jour.                  .....                  .....                  Découvre-nous ta gloire en la sainte cité                  Dont le soleil unique est ta propre clarté,                  Qui luit sur l'horizon de ce monde suprême,                  Qui forme le beau jour de ton brillant palais,                  Et toujours semblable à toi-même,                  Ne fait qu'un grand midy qui ne finit jamais.</p>
---	--

2<sup>e</sup> NOTE. (Supplément à la légende). Un de nos plus doctes collaborateurs nous envoie cette note complémentaire :

Notre méthode appliquée à un tout autre objet est le procédé scientifique du savant français peut-être le plus actuel et le plus justement estimé de nos jours ; nous aimons d'autant plus à le citer que cet explorateur de la matière dans ses secrets les plus profonds et les plus intimes est un vrai *spiritualiste et un chrétien*.

*Pasteur* s'avance toujours dans chacune de ses découvertes, il nous en est lui-même témoin, avec ce qu'il appelle l'idée préconçue. Ce n'est jamais chez lui l'idée arrêtée qu'après suffisante expérimentation et dans l'expérimentation par laquelle il contrôle cette idée. Il se tient prêt à l'abandonner si elle n'est pas trouvée vraie, et d'ailleurs il s'avance avec la conscience droite qui est pour lui comme l'humilité de la vraie science et du génie.

Nous aussi, nous avons une *idée préconçue* et nous n'en disconvenons pas. Notre idée première, c'est qu'en définitive, rien ne se tient dans l'histoire, la philosophie, la sociologie, les arts que par *Jésus-Christ. In ipso omnia constant*. — Ce que nous avons cru par avance, nous avons entrepris de l'expérimenter par les témoignages subsistants de tous les âges, depuis la Pyramide de Chéops jusqu'à l'hommage national de la République de l'Equateur.

Or, nous le confessons ici, l'épreuve, la contre-épreuve, *variatio, instauratio, reduplicatio experimenti*, comme aurait dit Bacon, sont venues au devant de nous se corroborant et corroborant notre thèse, bien au-delà de nos prévisions. Nous avons affirmé le triomphe certain du Règne de Jésus-Christ comme dénouement nécessaire ; tout comme l'horloger de Nuremberg, successeur des Galilée, des Copernic, des Ticho-Brahé, a dû dicter cette marche (quoique gibelin-protestant-judaïsant) à son merveilleux cadran, qui a été reproduit pour le Musée eucharistique.

Le XVII<sup>e</sup> siècle arrive : Rubens vient, le grand coloriste et le hardi compositeur des dessins en mouvement. D'ailleurs, homme politique et diplomate, mais de la grande école religieuse et chrétienne, dont le représentant plus près de nous est Joseph de Maistre. Rubens pose le grand problème social, comme il s'est révélé à nous, partout et toujours le même ; il introduit l'humanité sur ses vieux jours demandant au ciel la solution.

La voyez-vous assise, cette humanité décrépite, au milieu de tous les vieux mondes sur un de ces rochers nus des montagnes de la Judée. Ses traits décharnés mais beaux, vous

disent le *Lazare humanitaire*, qui vient à peine d'entendre dans sa tombe où il était descendu déjà, le tout-puissant *Veni foras!*

Que de souffrances inconsolées et séculaires, combien de déceptions amères et de cruels ressouvenirs écrits forment l'expression de son visage! L'attitude est suppliante; une des mains présente l'extrémité supérieure d'un cordon où l'on a passé les effigies alternatives des *Papes* et des *Césars*; l'autre main reçoit la chaîne que des génies amènent des profondeurs du passé, comme sur le bord de nos canaux et de nos fleuves, des hommes presque atelés, marchent tirant une lourde embarcation à laquelle ils font remonter le courant. Toute la composition dit au nom de l'humanité: « *Quand se fera l'accord des deux puissances, par lequel je dois renaître et respirer enfin dans la paix que je ne connus jamais!* »

L'ange de l'éternité répond en montrant d'une main le serpent (d'airain?) qui se mord la queue (1), de l'autre main, il enlève la chaîne, laquelle au sentiment de l'auteur ne se renouera plus ici-bas.

Où Rubens est d'accord avec nous, c'est quand il met la souffrance incurable selon lui, la souffrance invétérée de la pauvre humanité, dans le vieux combat de la chair contre l'esprit, d'Ismaël contre Jacob, de l'*Etat contre l'Eglise*. Où nous différons de lui, c'est que nous pouvons affirmer, et nous affirmerons, les promesses divines en main, la réconciliation future et finale en Jésus Christ, sur cette terre même, de ces ennemis séculaires: *Leo et ovis simul morabuntur* (Isaïe II, 6). Telle est la solution de l'avenir. Ce fut le problème que le diplomate et le grand artiste chrétien vit posé dans ses véritables termes et rendit avec son symbolisme prodigieux presque à l'égal de celui d'Ezéchiel.

Il ne vit pas la solution; pourquoi? Les destinées des Hapsbourg et du Saint-Empire lui étaient peut-être trop exclusivement chères. Sous l'impression de préoccupations semblables on met l'accident, la forme accidentelle d'un temps ou d'un lieu, au lieu et place de l'essence éternelle.

Et qu'importerait, l'heure enfin venue, que le représentant du *principe* ne fut qu'un *juge* sous le régime *divin* enfin compris. Ne mettons pas les formes accidentelles au-dessus de la substance de la vraie doctrine sociale. Saint Louis sous le chêne de Vincennes était descendu du trône; il avait échangé contre la main de justice son sceptre royal pour protéger la veuve.

Si quelque jour la *Force*, aimée pour la *Justice*, sait faire son plus bel apanage de la protection de la *Veuve du Christ*, le Christ sacrera sa puissance, et sacrera son nom quel qu'il soit, d'empereur, de roi ou de soldat-César. Tandis que nous en sommes réduits au regret du poète... *Ah, si ..*

Soldat... plus grand que les rois mêmes,  
De quels divins parfums, de quels purs diadèmes  
La gloire aura sacré ton nom!

E. DE L.

(1) Voir sur le rapport entre le serpent d'airain et l'Eucharistie, les vitraux de Saint-Etienne, à la page 163 de la 2<sup>e</sup> année. (Note du Directeur.)





TAPISSERIES DE RUBENS A MADRID

*L'Érémite*

XVII Siècle



# ÉCONOMIE DU RÈGNE

---

## JÉSUS-EUCHARISTIE

SOLEIL DIVIN DE NOS AMES (\*)

---

Ces quelques lignes s'adressent beaucoup moins aux ennemis du Règne de Jésus-Christ, infidèles ou hérétiques, qu'aux sujets du Règne, comme le sont tous les catholiques ; et surtout qu'aux amis zélés de ce Règne. Puissent-ils mieux connaître ce qu'ils reçoivent de Jésus-Hostie, ce qu'ils peuvent et doivent attendre de Lui ! Ayant compris une fois que tout vient de Lui, ils l'aimeront de plus en plus, et ce divin Conquérant des âmes règnera sur eux de plus en plus ; car régner sur les cœurs, tel est le but de tous les travaux, souffrances et amoureuses inventions du Cœur de Jésus : Roi des cœurs, voilà son titre le plus cher comme le plus mérité, et c'est surtout dans la sainte Eucharistie qu'il le réalise d'une façon admirable. Dès lors, procurer et avancer le règne de Jésus-Eucharistie sur tous les cœurs, telle doit être l'aspiration de tout catholique qui se sent un peu d'amour pour ce divin Roi.

### I. — THÉORIE PHYSIQUE DU SOLEIL

*Symbolisme de la nature.* — Dieu le Père n'a qu'une Pensée qui est son Verbe et qu'un Amour qui est son Saint-Esprit. Dès lors, ses œuvres qui ont un seul but : manifester ses attributs divins et surtout sa Sagesse et son Amour, sont aussi modelées sur un seul plan. Toutes doivent manifester et représenter un

(\*) L'article présent d'un *mathématicien* vient confirmer la *théorie du frontispice*, énoncée à la page 53. Il y a *identité* logique dans les lois de mouvement, d'attraction et de projection lumineuse et vitale entre le Soleil et Jésus-Eucharistie, pour ce qui concerne la terre et le monde des âmes ici-bas. — Une autre fois, peut-être, un *astronome* nous montrera qu'il y a une *identité virtuelle* des mêmes lois, entre le Soleil des soleils et Jésus-Hostie au ciel, pour ce qui concerne l'Univers-stellaire et le monde des esprits vivants.

*Note du Directeur.*

attribut divin et être des images plus ou moins imparfaites de Dieu. Mais comme Dieu le Père a une Image parfaite, en tout semblable et égale à Lui : Dieu le Fils, son Verbe divin « Splendor gloriæ et figura substantiæ ejus » (Hæb., I, 3). « Imago Dei invisibilis » (Coloss., I, 15) : toutes les autres images de Dieu doivent être des copies de cette Image substantielle et divine ; toute créature doit, en quelque façon, ressembler au Verbe éternel : « Primogenitus omnis creaturæ » (Coloss. I, 15) : les créatures sans raison d'une manière moins parfaite, mais nécessaire ; les créatures raisonnables d'une façon plus noble, mais aussi moins assurée, car Dieu ne veut former en elles l'image de son Fils qu'avec le concours de *leur libre coopération*. C'est ainsi que toute la création ; le monde visible des corps, et le monde invisible des âmes ou des esprits à tous les degrés, tendent constamment sous l'action divine à reproduire d'une manière de plus en plus fidèle l'image du Verbe de Dieu dans tous ses états de gloire et de souffrance, avant son incarnation, pendant son incarnation et depuis son incarnation en son existence eucharistique.

Grâce à cette unité de plan, le monde visible devient, pour nous autres hommes qui comprenons plus aisément les choses sensibles que les choses purement spirituelles, l'explication du monde invisible, ou du moins, il nous fournit des rapports et des analogies qui nous aident puissamment à expliquer le monde invisible du surnaturel : « Invisibilia enim Ipsius a creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur » (Rom. I, 20).

*Le Soleil et Jésus-Eucharistie.* — En partant de ce principe une fois admis, on doit pouvoir chercher et trouver dans toute la nature des emblèmes plus ou moins fidèles de Jésus-Eucharistie : car le mystère de l'Eucharistie, en tant que, extension, continuation et consommation de celui de l'Incarnation, semble être le chef-d'œuvre de l'amour divin et le terme de toutes ses inventions admirables : « Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos » (Joan. XIII, I). En effet, le dessein de Dieu sur ses créatures raisonnables semble avoir été de vouloir, dans un excès d'amour, s'unir à elles et les unir à lui, et cela, comme il a été dit, afin de les rendre le plus possible semblables à Lui. Au Paradis terrestre, Dieu s'entretient et converse avec Adam : c'est déjà une sorte d'union qui n'était au reste que la conséquence de l'union bien plus grande produite par la communication de la grâce ou participation à la vie divine. Après la chute, Dieu se réconcilie avec l'homme et lui fait parler fréquemment par ses prophètes ; enfin il vient nous parler lui-même et s'unir aussi intimement que possible à notre nature dans la personne de son Fils adorable. Mais cela ne semble pas assez à son amour. Il veut s'unir à chaque homme en particulier, pour se l'identifier en quelque sorte et le diviniser, et cet amour invente une merveille de puissance et de sagesse ; le sacrement d'Eucharistie. L'union du ciel ne sera pas plus réelle, elle sera seulement plus sentie, mieux goûtée, mieux comprise et pour toujours irrévocable, Puisque l'Eucharistie c'est le ciel commencé, c'est donc le chef-d'œuvre de Dieu.

Mais alors, n'est-il pas vrai que, ce chef-d'œuvre, Dieu doit avoir pris plaisir à le représenter dans le monde naturel et surnaturel, et que cet état si admirable de son divin Fils, il doit l'avoir figuré et copié dans la plupart des créatures.

Or, parmi ces copies ou figures de Jésus-Hostie, il en est une qui semble, par un ensemble d'analogies et de relations frappantes, attirer plus particulièrement les regards du catholique qui cherche partout le Dieu de son amour. C'est le soleil

de notre monde visible, dont les influences sur notre terre semblent merveilleusement expliquer les influences de Jésus-Eucharistie, soleil divin de la sainte Eglise. Il paraît aujourd'hui démontré dans les sciences physiques et naturelles que le soleil est la source *première et principale*, on pourrait dire *unique et totale* de tout mouvement et de toute vie, à la surface de la terre, et constitue le foyer principal ou unique de la lumière et de la chaleur que Dieu a départies à notre globe.

*Le Soleil, origine de tout mouvement sur la terre et de toute vie.* — Selon la physique actuelle, tous les mouvements effectués soit par les corps inanimés, soit par les êtres animés ne sont que des résultats et des manifestations de l'énergie et de la vertu que nous transmettent de par l'ordre de Dieu les rayons du soleil.

C'est la chaleur du soleil qui transforme en vapeur les eaux des mers ou des fleuves et contribue à la formation des nuages. Ces masses de vapeur d'eau suspendues au sein de notre atmosphère, venant à se condenser, retombent sur la terre en pluie ou en neige, et forment ordinairement les rivières et les fleuves. Ces cours d'eau qui descendent des montagnes vers les pays de plaines et jusqu'à la mer, mettent en mouvement une multitude de machines de tout genre et de toute utilité que l'on désigne sous le nom de machines hydrauliques.

La chaleur du soleil en visitant successivement les diverses régions du globe, produit dans notre atmosphère ces grands mouvements qui constituent les vents et qui renouvellent l'air en le transportant d'une région à une autre. Quand l'homme utilise la force du vent pour gonfler les voiles d'un navire ou faire tourner les ailes d'un moulin, il ne fait qu'employer pour un travail utile une énergie dont l'origine est tout entière dans la chaleur émise par le soleil.

Quant aux mouvements effectués par nos machines à feu, ils sont produits par la chaleur que développent les combustibles qui servent à les alimenter. Mais ces combustibles, bois, houille, gaz d'éclairage... ne sont dans la presque totalité que des produits du règne végétal. Or, disent l'histoire naturelle et la physique, ces produits ou composés n'ont pu se former et se combiner que par l'influence du soleil dont la chaleur est absolument nécessaire au développement des végétaux en général, au moins des arbustes et des arbres. Aussi voyons-nous la vie suspendue pendant l'hiver dans la plupart des végétaux : ils ne respirent plus et la sève ne circule point, mais au printemps, les rayons du soleil nous arrivent plus ardents, parce qu'ils sont moins obliques et inclinés, alors les feuilles poussent, la respiration commence et la vie a reparu.

C'est ainsi que non seulement tout mouvement mais la vie elle-même qui est le mouvement dans sa perfection « *Vita in motu* » (S. Th. Aq.) nous apparaît comme dépendant essentiellement de l'action du soleil. Pour les plantes, outre la chaleur du soleil absolument nécessaire à la combinaison des éléments qui les constituent, il leur faut la pluie du ciel qui leur fournit ces mêmes éléments. Or cette pluie ou rosée bienfaisante leur vient, comme on le sait, grâce aux rayons du soleil.

Si l'on s'élève d'un degré dans l'échelle de la vie, on voit les animaux inférieurs puiser dans le règne végétal avec les aliments indispensables à leur subsistance, l'énergie qui leur conserve la vie. Les animaux supérieurs puisent la nourriture et la vie, à la fois dans les deux règnes, végétal et animal, et l'homme enfin, le roi de la création, étend son domaine sur tous les animaux et les végétaux et demande aux uns et aux autres l'aliment de sa vie naturelle. C'est donc du soleil,

par l'intermédiaire des autres créatures, que l'homme reçoit sa nourriture suivant le plan fixé par Dieu. — De plus, s'il est vrai, comme disent certains médecins, que nous vivons autant de l'air que nous respirons que de la nourriture que nous prenons, ce serait encore le soleil qui en causant les vents, renouvellera l'air vital, et qui en agissant sur les végétaux leur fera reproduire et reconstituer l'air dans les proportions réclamées par les organes de notre corps.

*Le soleil, source de toute lumière sur la terre.* — La physique s'accorde à ne voir aujourd'hui dans la lumière qu'une forme particulière du mouvement. D'où, si le soleil est l'origine de tout mouvement sur la terre, il doit aussi être la source de toute lumière. Mais il faut descendre un peu plus dans le particulier. Cela d'abord est bien évident pour la lumière la plus abondante, la plus douce et la plus utile que Dieu nous ait départie, la lumière du jour, qu'elle nous arrive affaiblie et modérée par les nuages ou qu'elle nous parvienne dans toute sa splendeur et sa force. Mais cela n'est pas moins certain pour toutes les lumières artificielles par lesquelles nous suppléons à la lumière du jour. Elles consistent généralement dans la combustion de corps différents : huiles, cires, bougies, gaz d'éclairages... etc., composés qui nous sont fournis directement ou indirectement par le règne végétal ; c'est-à-dire par le moyen du soleil qui est principe essentiel de la vie végétative. Quant à la lumière électrique qui semble aujourd'hui avoir un si brillant avenir ; elle est produite ou par la décomposition chimique de substances qui ne sont constituées qu'à l'aide de la lumière ou de la chaleur solaires, ou par une simple transformation d'un mouvement emprunté à la nature et dès lors toujours produite par l'influence du soleil.

*Le soleil, foyer de la chaleur sur la terre.* — Enfin les physiciens considérant encore la chaleur comme un mode du mouvement concluent que toute chaleur vient du soleil comme tout mouvement. Les rayons du soleil nous apportent immédiatement avec eux une chaleur qui est à la fois la plus utile, la plus universelle et la plus considérable. Notre terre si petite et comme perdue dans les immenses régions où pénètrent les rayons dardés par le soleil ne reçoit pour sa part qu'une faible partie de toute la chaleur émise par cet astre, et cependant l'ensemble de la chaleur qu'elle reçoit dans un an pourrait fondre une couche de glace de 15 ou 18 mètres d'épaisseur qui l'envelopperait en entier. — Les sources artificielles de chaleur que nous employons sont toutes produites comme nos lumières artificielles par la combustion de composés minéraux ou végétaux qui se sont constitués sous l'influence du soleil.

Il reste donc que le soleil visible est la source première et principale de la chaleur aussi bien que de la lumière, du mouvement et de la vie pour notre globe terrestre. Au reste, il doit sans doute en être ainsi pour toutes les planètes qui, détachées primitivement de sa masse gravitent et tournent autour de lui, attirées sans cesse vers ce centre commun par une force qui est d'autant plus grande qu'elles sont restées plus près de lui. Le soleil : voilà le grand intermédiaire par lequel Dieu nous distribue si libéralement ses bienfaits dans l'ordre naturel ; il est comme le bras droit de Dieu pour l'entretien et la vie de notre corps.

Certains peuples attirés peut-être par le spectacle des bienfaits dont cet astre est pour nous le canal en sont venus à l'adorer et oubliant de remonter au Créateur et de lui en rendre gloire se sont arrêtés à la créature inanimée et lui ont

rendu des hommages qui n'étaient dus qu'à celui qui *fait lever* chaque jour son soleil sur les bons et sur les méchants (\*).

## II. — THÉORIE DE L'EUCCHARISTIE, SOLEIL DES AMES

*Le soleil du monde des âmes.* — Mais voici que dans l'ordre surnaturel, les bienfaits de l'adorable Trinité nous arrivent autrement plus abondants et surtout plus précieux par un Intermédiaire dont le soleil visible est peut-être l'image la plus noble et la plus ressemblante parmi les créatures sans raison.

Ce Médiateur entre Dieu et nos âmes, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, éternel comme son Père, incarné dans le temps par amour et perpétuant par amour sa présence divine et humaine au milieu de nous dans le saint Sacrement de l'autel. C'est là le *Soleil* divin qui mérite vraiment tous nos hommages et toutes nos adorations pour sa divinité; tous nos amours pour les inappréciables bienfaits dont il est pour nous l'origine et la source universelle.

Lorsqu'un des plus grands rois qui ait gouverné la France fut à l'apogée de sa gloire, il fit chercher un emblème qui pût le représenter dignement, et on ne trouva rien de mieux qu'un soleil avec cette devise: « *Nec pluribus impar.* — *Il suffirait à éclairer plusieurs mondes.* » Ce n'était là qu'une illusion de la flat-terie; le véritable et unique soleil qui éclaire le monde entier, c'est Jésus-Christ, ce Jésus qui, quelques années plus tard, entr'ouvrant les voiles eucharistiques qui nous cachent son humanité sainte, révélait à la B. Marguerite-Marie les secrets de son Sacré-Cœur, et demandait par elle, au grand roi Louis XIV, que le Sacré-Cœur fut peint dans ses étendards et représenté dans ses armes.

Si donc le soleil est l'emblème de la royauté, il paraît bien juste qu'il soit l'emblème de Jésus-Eucharistie; car, comme la *Revue* l'a pleinement démontré, Jésus-Eucharistie est roi et de la plus belle royauté qui soit au monde: une royauté *toute d'amour et de bienfaits*, qui s'exerce non sur les corps, sur le cadavre, mais sur les âmes et sur les cœurs, auxquels il donne tout: vie, lumière, amour.

Depuis longtemps déjà, la blanche Hostie, sous laquelle Il se voile, a pris la forme d'un soleil, et lorsque la sainte Eglise l'expose aux regards et aux adorations de ses enfants, Il nous apparaît comme une gloire ou un soleil projetant en tous sens des rayons de lumière et d'amour: *In sole posuit tabernaculum suum.*

*Jésus-Eucharistie source de toute vie dans le monde des âmes.* — De même que notre vie naturelle s'entretient surtout par l'air que nous respirons et l'aliment que nous prenons; ainsi notre vie surnaturelle, vie divine de la grâce, s'entretient surtout par la *prière*, qui est la respiration de l'âme, et par la *sainte Communion* qui est son aliment. « *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.* » — N.-S. en saint Jean. — Or, n'est-ce pas Jésus-Eucharistie qui est la source de toute prière fervente et efficace. Celui qui ne sait pas prier au pied de l'Autel et devant le Tabernacle, celui-là ne prie nulle part, et celui qui aime à prier sera invinciblement attiré à prier devant Jésus-Hostie. Et la cause de cette mystérieuse liaison? C'est que Jésus-Hostie est la grande prière de l'Eglise. Par son état d'immolation

(\*) On trouve cette question traitée dans la Physique de *Drion* et *Fernet* (librairie Masson), fin de la théorie mécanique de la chaleur, et dans l'histoire naturelle de *Langlebert* (librairie Delalain), fin du chap. sur la respiration des animaux. Ce sont les livres aujourd'hui *classiques* pour la préparation au baccalauréat ès sciences.

et d'anéantissement sous les voiles du sacrement, Notre-Seigneur offre à son Père céleste un sacrifice perpétuel pour le salut des hommes. Cela est vrai surtout à la sainte Messe, qui est la prière par excellence, renouvelant et appliquant chaque jour les mérites du sacrifice de la Croix. Aussi, si nous voulons être toujours exaucés, prions toujours en union avec la Victime de l'autel.

*Jésus-Eucharistie, lumière des âmes.* — Connaissez-vous...., — avez-vous quelque part rencontré, en dehors de l'Eglise catholique, une chaire de vérité, surtout de la vérité religieuse et surnaturelle, la seule lumière essentielle des âmes? Mais non, car il n'y en a pas. L'Eglise catholique est la *maîtresse de la vérité*, *Magistra veritatis*. Hors de son immuable fermeté, il n'y a que le flot mouvant du doute et de l'erreur. Or, qu'est-ce que l'Eglise enseignante, sinon le sacerdoce à tous ses degrés : le Souverain Pontife, docteur universel et infaillible; les Evêques, gardiens scrupuleux de cette même vérité et chargés par état de la communiquer, et les prêtres qui sont les innombrables bouches par lesquelles le Souverain Pontife et les Evêques parlent et enseignent la vérité à tous et surtout aux ignorants, c'est-à-dire au plus grand nombre. Et maintenant, puisque sans l'Eucharistie il n'y aurait point de sacerdoce, et sans le sacerdoce point de vérité religieuse, que reste-t-il, sinon cette vérité précieuse : Sans l'Eucharistie, il n'y aurait que peu ou point de lumière dans les âmes.

Mais, non content de cette manière indirecte d'illuminer nos âmes, Jésus-Eucharistie les éclaire souvent directement en dardant sur elles ses rayons aussi doux que brillants. Jésus est dans l'Eucharistie comme aux jours de sa vie mortelle, la sagesse éternelle. Dans les bourgades de la Judée, Jésus ne cessait de dire : « Ego sum lux mundi. Qui sequitur me non ambulat in tenebris sed habebit lumen vitæ. » Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière qui donne la vie. « Ego sum via, veritas et vita. » Je suis la voie, la vérité et la vie. Mais, on le sait, la sainte Eucharistie est l'extension, la continuation et la perfection de l'Incarnation. Le Verbe s'est fait homme, entre autres fins, pour parler à l'humanité entière, lui révéler sa doctrine et ses préceptes, il descend dans l'hostie sainte pour parler à chacun de nous dans le secret et l'intimité du cœur, à la visite au Saint-Sacrement ou à la sainte Communion. Sans l'Eucharistie, depuis dix-huit cents ans que le Verbe incarné aurait disparu de ce monde en remontant au ciel, sa parole, quoique parole divine, n'arriverait à nous que bien affaiblie, comme l'écho qui, à force de se prolonger, devient presque insensible. Mais il n'en est point ainsi, Jésus, roi des intelligences, demeurant au milieu de nous, donne à ses paroles, à sa doctrine, une efficacité continuelle. Pendant que ses hérauts prêchent sa doctrine du haut de la chaire chrétienne, il parle au cœur du fidèle du fond de son tabernacle et lui fait goûter, sentir et aimer la parole divine. Oui, toute bonne inspiration nous vient du tabernacle, toute pensée sainte qui nous découvre la vanité du monde et le crime du péché, en nous portant à le fuir, part du Sacré-Cœur de Jésus-Hostie. D'où voudriez-vous que Dieu nous l'envoie? Du ciel? Mais du tabernacle le chemin est bien plus court, et puis elle était là en réserve pour nous dans ce trésor insondable qui se nomme le Sacré-Cœur de Jésus. Et ce langage de Jésus-Hostie est d'autant plus précieux que ce Maître adorable la proportionne à la faiblesse ou à la force, aux besoins et aux inclinations de chacun de nous. Voilà pourquoi la sainte Communion est la grande école de tout fidèle qui sait y interroger son Dieu



et lui répondre dans la simplicité de son cœur. C'est là et dans la prière que saint Thomas d'Aquin a puisé, on peut dire, la science incomparable qui a fait de lui l'Ange de l'École.

Mais avec la lumière que nous apportent les inspirations de Jésus-Hostie, il y a aussi la lumière plus persuasive encore de ses exemples.

Quelle est la vertu que ne puisse nous enseigner Jésus à l'Autel ? On a écrit des livres admirables sur sa charité pour son Père et pour les hommes, son humilité, son obéissance, sa patience..... Oh ! Jésus-Hostie, vous êtes une lumière si abondante, qu'en comparaison le reste n'est que ténèbres, et au ciel même la Jérusalem des bienheureux n'aura besoin ni de soleil ni de lune ; car vous-même, Agneau divin, toujours en état d'immolation, serez sa lumière : « *Lucerna ejus est Agnus.* » (Apoc. XXI, 23) (1).

O Jésus-Eucharistie, trésor de lumière encore bien inconnu. « *Lux in tenebris lucet et tenebræ eam non comprehenderunt . . . . et mundus Eum non cognovit* » (S. Joan. I) ; quand donc vous manifesterez-vous pleinement au monde ?

*Jésus Eucharistie, foyer de l'amour.* Est-il vrai que Jésus-Eucharistie est le principe de toute charité, de tout amour surnaturel ? Si notre âme a vécu habituellement en présence et en union de Jésus-Hostie ; elle répondra qu'elle trouve en Jésus tout son amour. Et en effet, il n'y a qu'un secret de faire naître l'amour, c'est d'aimer et de prouver l'amour par les bienfaits. D'ailleurs la grandeur de l'amour se mesure par la grandeur des bienfaits. Or on peut dire, que la grande source d'amour c'est l'Eucharistie, parce que : 1° ce sacrement résume et reproduit tous les autres bienfaits de Dieu ; 2° il les surpasse tous (2).

Il est donc permis, il est juste de dire que, de même que la terre détachée par Dieu du soleil lui-même a continué à recevoir de lui le mouvement et la vie, la lumière et la chaleur : tout ce qui fait son ornement, sa gloire et sa beauté ; ainsi notre âme sortie du Cœur de Jésus, puisqu'elle émane de sa puissance et de son amour, doit trouver dans ce Cœur, Hostie toujours vivante sous les voiles eucharistiques, le principe de toute vie, de toute lumière et de tout amour surnaturels. *Jésus-Eucharistie est bien véritablement le divin Soleil du monde surnaturel de nos âmes.*

### III. CONCLUSION

Quelle conclusion dernière tirer de ce trop long exposé ? C'est d'abord que le sujet mériterait, sans doute, d'être traité par quelqu'un de bien éclairé et de bien inspiré ; c'est ensuite que nous pouvons, que nous devons aller puiser en ce trésor universel tout ce qui nous manque, afin que lui devant tout bienfait, nous lui devions et lui donnions aussi tout amour, et qu'ainsi ce divin Soleil règne à jamais sur nos cœurs. Cela suffit-il ? Non, il reste encore à engager, à porter tous les hommes que nous pouvons atteindre, à venir aussi s'enrichir de vie, lumière et amour auprès du Cœur de Jésus-Eucharistie.

Que ceux-là aussi qui se sentent du désir et de l'aptitude pour écrire quelque louange à la gloire du divin Roi de nos Tabernacles, s'encouragent avec l'aide de Dieu à faire plus et bien mieux que ceux qui les ont précédés, afin qu'étant mieux connu, Jésus-Hostie soit aussi mieux aimé et que son Règne d'amour arrive chaque jour davantage : « *Adveniat regnum tuum.* » — Oui, il viendra ce Règne de Jésus-Eucharistie ! Il se prépare par les Congrès eucharistiques, les pèlerinages eucha-

ristiques, l'Adoration perpétuelle, la Communion réparatrice, la Communion mensuelle des enfants, la Ligue du Cœur de Jésus..., etc... C'est déjà l'aurore. Il fait des progrès et gagne maintenant des âmes, puis à force de progrès, il aura gagné et conquis la société. Heureux ceux qui le verront. Pour nous, que notre ambition soit de prier, travailler et souffrir pour hâter le jour où ce Soleil divin parvenu à son midi, éclairera, réchauffera, vivifiera l'Europe entière tournée vers Lui : « Nec est qui se abscondat a calore ejus ! » (3)

Vous dites, Monsieur le Baron, que des amis eux-mêmes n'ont que bien peu de foi et de confiance dans ce règne de *Jésus-Hostie*. Et pourtant cela semble bien vrai à qui veut y regarder à la lumière du cœur et à la lumière de l'étude. Comme la *Revue* l'a déjà montré : il n'y a que deux rois sur la terre, ou mieux : un roi légitime et un tyran usurpateur : Le Roi de la cité du Bien, Jésus-Christ. « (Dixit itaque ei Pilatus : Ergo rex es tu? Respondit Jesus : Tu dicis quia rex sum ego. Joan. XIII, 37 et plus loin : « Ecce rex vester » ; et le prince de la cité du mal, Satan. « Princeps hujus mundi. » Ils se partagent le monde. Qu'on le veuille ou non, il faut être à l'un ou à l'autre. Ceux-là même qui paraissent être les vrais rois des peuples sont les serviteurs ou du Roi ou du tyran. Et aujourd'hui, hélas ! le prince de ce monde tient les rênes de bien des empires par ses sociétés secrètes.

Et maintenant, ce Roi de la cité du Bien est-ce Jésus-Christ qui règne au ciel ? Oui, sans doute ; mais c'est aussi et c'est surtout Jésus qui règne à l'autel et au tabernacle. Un roi doit être au milieu de ses sujets, pour les diriger, pourvoir à leurs besoins, les commander dans la lutte. Les sujets du Roi Jésus sont les uns au ciel et ceux-là ont pour roi Jésus dans la gloire, les autres sur la terre luttant et combattant pour défendre et étendre le règne, et ceux-ci ont pour roi Jésus au tabernacle. Pour surveiller et diriger nos combats, pour assurer nos victoires, ce divin Roi, il est venu planter sa tente (tabernaculum) au milieu de ses sujets, c'est-à-dire de ses guerriers ; et son amour a trouvé le secret de multiplier sa présence avec ses pavillons aimés jusque dans les plus petits corps d'armée. Ce qui fait la gloire d'un conquérant, c'est de venir partager les luttes comme les triomphes de ses soldats, bien plus que de s'entourer des splendeurs et de l'opulence d'une cour. Qui donc fut plus roi qu'Alexandre ? Et cependant Alexandre ne fut roi que sous la tente du guerrier.

Oui, c'est du fond de son tabernacle, c'est de l'autel que Jésus gouverne le monde. C'est là, comme l'a dit la *Revue* : *l'instrumentum regni*. A force de jouir d'un bienfait on finit par ne plus comprendre ce qu'il vaut et ce qu'il nous procure ; pour le comprendre il faut en être quelque temps privé. Aussi ne comprendra-t-on jamais mieux que la sainte Eucharistie est *l'instrumentum regni* que lorsqu'elle nous sera en grande partie ravie. — Un temps viendra, temps redoutable où il sera donné à Satan de faire cesser en grande partie le saint Sacrifice « Ab eo tulit juge sacrificium... Datum est ei robur contra juge sacrificium. » (Daniel VIII, 11, 12). Les temples seront déserts, les sanctuaires profanés et les tabernacles vides. L'abomination de la désolation siègera là où elle ne devait pas paraître, à la place du Saint des Saints. Eh bien ! c'est précisément dans ces temps de tristesse et d'angoisse, qu'arrivera le triomphe de la Bête c'est-à-dire de l'Antechrist. Ce sera son jour à lui et son heure à ce prince des ténèbres. Son rival ne sera plus là, il aura presque disparu de ce monde. Et ayant ainsi séparé l'armée de son Roi, il en aura bientôt raison ; elle sera presque entièrement

dispersée. A son gré, il gouvernera la terre, ou plutôt comme dit le prophète Daniel (vii, 23), il la dévorera, il la foulera aux pieds et la broiera (c'est-à-dire ses malheureux habitants). N'est-ce pas une frappante coïncidence que ce triomphe du Prince du mal lorsque Jésus-Hostie aura abandonné la plupart de nos sanctuaires. Oui, ces deux faits sont liés l'un à l'autre. Jésus-Eucharistie est Roi, et lorsque l'armée est séparée de son roi, elle est bientôt désorganisée. Cependant ce corps adorable du roi des cœurs restera encore dans quelques tabernacles et il aura encore quelques sujets, mais des sujets d'élite, des aigles d'héroïsme ; et c'est autour de ces pavillons royaux que ces aigles viendront au dernier jour se rassembler. « *Ubi cumque.* (Partout où sera le corps) illic congregabuntur et aquilæ. » (Luc. xvii, 37). — Daniel dit encore, qu'à ce moment, la vérité, cette lumière des esprits sera renversée et étendue à terre « *Prosternetur veritas in terra* » (Dan. viii, 12), et Notre-Seigneur, que la charité du grand nombre sera refroidie « *refrigescet charitas multorum* » (Math., xxiv, 12). Presque partout il fera nuit dans les esprits et froid dans les cœurs. Ah ! c'est que là *Jésus-Hostie*, soleil divin aura cessé de luire et de verser dans les âmes lumière et amour.

Enfin, Monsieur le Directeur, l'œuvre de Paray paraît aussi vraie qu'elle est grande et belle ; quelle grandisse encore : c'est là un désir, mais c'est aussi une espérance ; comme le disait la Bienheureuse Marguerite-Marie :

« Ce divin Jésus régnera malgré ses ennemis (\*). »

J.-B. BOUQUET,

Professeur de mathématiques ; au collège Richelieu, Luçon (Vendée).

(\*) Un grand prédicateur de Jésus crucifié et Zélateur de Jésus-Eucharistie, dont on instruit en ce moment le procès de béatification, le Vénérable P. de Montfort, chantait et célébrait la sainte Eucharistie dans ces termes qui vont si bien à notre sujet :

(1) Jésus possède en vérité  
 Dans la divine Hostie,  
 Plénitude de Charité,  
 Plénitude de vie,  
 Il est le trésor infini,  
 Il est toute Sagesse,  
 Et son éclat n'est point terni  
 Quoiqu'à nous il s'abaisse.

(2) Ce mystère est tout d'amour,  
 Ou plutôt l'amour même ;  
 Jésus s'y tient nuit et jour  
 Pour montrer qu'il nous aime ;  
 Et comme un fidèle ami,  
 Sans cesse il nous y prie  
 De l'aimer, d'aller chercher en lui  
 La véritable vie.

Dans un autre cantique il s'écrie :

Oh ! que le Saint-Sacrement  
 Est une bonne école  
 Pour apprendre promptement,  
 Sans art et sans parole,  
 La science des vertus,  
 La divine Sagesse !  
 Le Docteur c'est le très doux Jésus :  
 Il y prêche sans cesse ;  
 C'est un Maître sans pareil :  
 Il éclaire mon âme,  
 Et comme un divin Soleil  
 Il l'échauffe, il l'enflamme.

(3) Mon cœur est un feu consumant ;  
 Oh ! que je désire ardemment  
 D'en embraser vos âmes !  
 Je ne suis descendu des cieux  
 Que pour le répandre en ces lieux.  
 Loué soit le Saint-Sacrement  
 En tous lieux, à tous moments !  
 Son cœur est tout de flammes.  
 Voulez-vous brûler de ce feu ?  
 Venez à mon Cœur c'est son lieu ;  
 C'est là que l'on s'adresse,  
 C'est là que les Saints l'ont puisé.  
 Venez pour en être embrasé,  
 J'en donne avec largesse.

V. P. DE MONTFORT.

## BIBLIOGRAPHIE DU RÈGNE

---

### SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. — I. *Vie de saint François*. — II. *Saint François après sa mort*. Paris, librairie Plon, rue Garancière, 10. In-fol. 1885. 438 pages. Publié par les soins des T. R. P. Arsène de Châtel, Provincial des Frères Min., Cap. de Paris; T. R. P. Louis-Antoine de Porrentruy, supérieur des Frères Min., Cap. de Marseille et de M. l'abbé Brin, prêtre de Saint-Sulpice (1 vol. grand in-4° avec illustrations).

La Revue a commencé à donner de savantes études sur le XIII<sup>e</sup> siècle, qui nous paraît être le siècle culminant au point de vue des hommages eucharistiques. Nous aurons à le considérer dans d'autres études comme le sommet d'une grande période apocalyptique : celle où il a été fait providentiellement un essai du Règne social de Jésus-Christ, au profit cette fois de l'Europe chrétienne, en attendant le règne universel qui semble réservé au profit de toute l'humanité. Or, il n'est point de personnification, également naïve et sublime, de cette ère et de tout le moyen âge dont elle est comme le centre et le point suprême, qui s'offre à nous, aimée et admirée, mise en lumière par les monuments et par les arts, au même degré que saint François d'Assise. S'il était donc d'un très grand intérêt pour la piété, pour le réveil de la foi, *pour réchauffer le monde refroidi* comme dit l'Eglise, d'offrir de nouveau cette grande figure, notre but spécial nous porte à nous réjouir davantage encore de ce que la chose vient d'être faite avec autant de compétence que d'amour filial.

C'est moins un *livre* qu'un *monument*, que nous signalons aujourd'hui à nos lecteurs, et certes, c'est l'heure d'élever, à la gloire du Règne de Jésus-Christ et des grands serviteurs du Règne, des monuments de cette espèce. La main des révolutions ne pourra les détruire, ni les désaffecter.

Notre siècle, sur le compte duquel il y a tant à dire à sa charge, n'en a pas moins sa mission de Dieu. Il a jusqu'à des manies que Dieu permet pour s'en servir à sa gloire. On collectionne, on multiplie les recherches, où ne trouve-t-on pas matière à collection de toute espèce? Eh bien! après tous les charlatanismes, avec toutes les mauvaises intentions, la vérité sortira toujours à son heure, partout où on aura creusé un puits dans un sous-sol inexploré.

Ce doit être le soin et la joie de ceux à qui la vérité est déjà une possession acquise, de l'aider à devancer son heure, de travailler à l'édification en mettant à contribution tous les moyens assemblés, le plus souvent, dans le but de détruire.

C'est ainsi, qu'en particulier, celui qui a dirigé la *superbe illustration* : *Le T. R. P. Louis-Antoine*, n'a rien négligé pour faire sur un sujet ancien, œuvre nouvelle ; telle, en effet, qu'aucune des belles publications illustrées, savantes, consciencieuses, dont le modèle fut donné, par la sainte Cécile de Dom Gueranger ne peut être mise au-dessus de celle-ci.

Nous ne ferons pas toutefois le reproche du *sciendum est quatenus*, dont le goût antique avait fait une loi souveraine, à l'œuvre que nous préconisons, et elle laisse encore son magnifique sujet inépuisé. Nous-mêmes, nous nous préparons prochainement à offrir dans cette Revue, un hommage inédit à ajouter aux *créations hors-pair* dont le génie et l'art se sont inspirés de *l'amour somptuaire de SAINT FRANÇOIS pour le Règne universel de JÉSUS-HOSTIE*.

A. DE S.

---

### TOUS, A GANOSSA

LE COMTE DE PARIS ET LA MONARCHIE REPRÉSENTATIVE, par L. DUFAY, Paris, Dentu, 1884.

En réponse à notre appel ou *desideratum* de l'index synthétique de 1884, sur la question : *Des conditions d'une monarchie chrétienne*, on a bien voulu nous adresser cet opuscule. L'auteur pense avec raison qu'une *monarchie chrétienne* doit s'appuyer sur une *représentation nationale*, comme elle le fut aux âges de foi. Surtout, il ne pense pas que jamais une nation chrétienne doive se désintéresser de la politique qui la gouverne, quand ces deux grands intérêts sont en jeu : *l'autel et le foyer*.

Citons les fières paroles de sa conclusion :

« Ayons bien présente à l'esprit, cette idée, qu'en France (comme partout, du « reste) le silence en présence de l'ennemi, les répliques trop rares ou trop « réservées, les effacements prolongés sont pris le plus souvent pour des aveux « de culpabilité, d'impuissance ou d'erreur..... Pénétrons-nous enfin de cette « pensée qu'il ne saurait y avoir de méconnaissance plus complète de notre « tempérament national que la tactique adoptée, même par des catholiques notables, « et consistant à se tenir perpétuellement sur la défensive, à faire reculer sans « cesse devant l'ennemi un peuple qui n'a jamais eu son pareil pour monter à « l'assaut. »

Par conséquent, il est bien entendu pour l'auteur, dans l'hypothèse d'une monarchie représentative à refaire *chrétiennement*, qu'un peuple n'a jamais à se considérer comme la chose d'une royale individualité ou d'une dynastie. Il faut en revenir, selon d'autres partisans, à ce que disait à Henri IV, à l'issue de la *Ligue*, le père d'une sainte, le président de Frémiot : *Sire, je n'aurais jamais crié vive*

*le Roi si vous n'aviez pas crié : vive la Messe !.....* — Certainement, c'est à refaire AINSI.

MAIS, en face de l'organisation stupéfiante de la Franc-Maçonnerie et de l'audace des factions socialistes et anarchiques, prêtes à tout engloutir, une *Ligue Catholique INTERNATIONALE, UNIVERSELLE*, serait seule capable, en travaillant à restaurer les monarchies, de les sauver de n'être toujours que la révolution, changeant d'enseigne.

C'est un fait regrettable que les Rois et les gouvernements de nos jours, *ayant renié la Royauté sociale et politique du CHRIST — des droits uniques duquel ils se prévalent pourtant pour nous faire garantir, en chrétiens, leurs couronnes*, — aient perdu la force chrétienne de la parole. Ou bien ils se taisent, ou lorsqu'ils parlent, ils inclinent infailliblement le sceptre, *du côté du Mal*. Leur droit véritable de soutenir le Bien, et le rôle chrétien de leur pouvoir, n'existe plus pour leurs étranges diplomaties.

Est-il dès lors étonnant, que l'on se demande si l'avenir, et peut-être très prochain, ne réserve pas aux cours européennes des surprises miséricordieuses et des reconnaissances plus merveilleuses que celles qui ont défrayé parfois la Tragédie.

A cet effet, nous nous bornerons à signaler deux documents, à consulter comme signes précurseurs d'une nouvelle ère chrétienne possible :

1° — *L'adresse du Prince Louis-Charles de Bourbon-Nauendorff à la Nation française*, datée de Paray-le-Monial, 16 décembre 1884.

Nous ne sommes pas entrés en relation avec l'auteur. Mais il a visité nos galeries, et ses observations parfaitement justes et sobres, émanent d'une intelligence éclairée par la foi.

2° — *Le manifeste du Mahdi à toutes les tribus musulmanes*, où le successeur du Prophète leur annonce qu'il marchera sur Constantinople, et de là sur Rome.

*Cavete Consules, et Reges nunc erudimini* : Il se peut, en somme, que nous allions, avec la *Ligue Catholique Internationale* vous voir tous à Canossa, aux prises entre le Mahdi et le prince Louis-Charles, *aux pieds du Pape*.

Pour que LE PAPE DÉCIDE, qui sera, D'ENTRE VOUS, notre *Ligueur en Chef* : 1° Pour faire régner de pôle en pôle le Très Saint-Sacrement ; 2° imposer le règne du *Sacré-Cœur* à toutes les fêtes d'Empires ; 3° plébisciter la royauté-sociale de JÉSUS, comme *Seul* ayant capacité pour gouverner les Aigles.

A. DE S.

---

Le Gérant,

Le Propriétaire-Directeur,

X. JEVAIN.

Baron ALEXIS DE SARACHAGA.

# LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

---

## POLITIQUE DU RÈGNE

---

### L'INTERVENTION DIVINE (\*)

Il est, dans une contrée déserte, redoutée des humains, une vallée profonde. Là, aux temps anciens, en un jour de colère, jour de terrible mémoire, le Dieu très pur engloutit cinq villes infâmes dans un abîme, comme dans un tombeau, et, par-dessus ce tombeau, il amassa les eaux pesantes de la mer Morte. A droite et à gauche de ces eaux, où rien ne vit, s'élèvent, à une effrayante hauteur, des murs de rocs difformes, des monts calcinés, arides, secs. Là-bas tout est mort, triste. Les eaux sans habitants, sans mouvement, ne font entendre aucun bruit sur leurs rives. C'est le silence lugubre des sépulcres.

Là, pendant la nuit, s'étaient réunis les noirs démons. La lune éclairait un peu ces lieux d'horreur d'une lumière louche, oblique. Les habitants des ombres, perchés sur des rochers sourcilleux, sur des écueils, ressemblaient à des corbeaux sinistres, attendant à droite, à gauche, d'ici, de là, leur tour de prendre part à un horrible festin, autour d'un chameau que son maître a laissé sans vie dans le fond de la vallée.

C'était une multitude confuse faisant entendre un murmure sourd. On

(\*) Voir pour l'explication de ce titre, la note à la fin de cette livraison.

voyait grand nombre de groupes d'ombres noires parler à voix basse. Beaucoup, assis d'une manière vulgaire sur une pierre brute, tournaient le dos à ce que les humains appellent l'orateur. Quelques-uns de ces êtres déchus paraissaient écouter. D'un côté de leur bouche, à la lèvre pendante, s'échappaient des bouffées d'une fumée fétide. Beaucoup ne donnaient aucune attention à la question dont il s'agissait. On en voyait même attacher une grande importance à former des ricochets sur les eaux.

Au milieu d'un bruit confus on pouvait distinguer ces paroles de celui qui tenait la place de l'orateur : « Oui, allumons une ambition démesurée dans le cœur des Européens de l'ancien et du nouveau monde : qu'on se rue en spéculations, en entreprises commerciales. Oui, soufflons dans les âmes la soif inextinguible des richesses, un orgueil toujours croissant ; qu'on ne pense plus à Dieu ; par le moyen des Européens le monde entier, avec ses générations devenues athées, l'univers est à nous. »

A ces mots, il se fit une explosion bruyante d'une joie sauvage. Puis on vit ces ombres noires, comme des corbeaux sinistres, aux croassements rauques, s'élever de la vallée ténébreuse, et s'envoler dans la direction du couchant, dans les brouillards des mers humides.

Portons ailleurs nos regards, dans la sérénité des régions pures de l'éther élevé, les anges du ciel, préposés au gouvernement de notre grand monde, se sont réunis par millions. Assis, avec gravité dans un grand orbe, comme sur les degrés d'un vaste amphithéâtre jeté dans l'infini, et revêtus de longues tuniques d'une éclatante blancheur, plus belles à voir que les cimes aux neiges éternelles, ils projettent dans l'immensité une merveilleuse lumière.

Ces anges nombreux, détachement de la grande armée des cieus, ont vu bien des combats. Ils étaient à cette grande bataille rangée, qui précéda toute histoire, et se livra dans le ciel bien avant les conquérants fameux, les illustres annales ; les foules des anges révoltés furent vaincues et chassées du séjour du bonheur.

Depuis ce jour lointain ils n'ont cessé de se mêler aux grands combats du Christ. Ils se sont avancés à travers les temps et les siècles nombreux, comme dans une marche triomphale, toujours vainqueurs des enfers. Vétérans des vieilles guerres du bien contre le mal, ils ont une vaste et longue expérience,



une sagesse profonde, l'assurance et la fermeté que donnent au cœur de nombreuses victoires en de terribles batailles.

Là étaient les deux anges qui, du temps d'Abraham, dans les anciens jours, sauvèrent la vie à Loth et à sa famille. Ils vinrent le trouver le soir, comme il était assis à la porte de Sodome et lui dirent : sors de cette ville avec tous les tiens, car nous allons détruire ce pays, parce que les iniquités de ses habitants crient et demandent vengeance au Seigneur, qui nous a envoyés pour les exterminer. Loth sortit, et, étant entré à Ségor au lever du soleil, le Seigneur, par le ministère de ses anges, fit tomber une pluie de soufre et de feu sur Sodome et sur Gomorrhe, détruisit ces villes de fond en comble, ainsi que le pays tout autour avec les habitants.

Là se trouvait l'ange terrible de l'antique histoire du passage de la mer Rouge.

Là encore était l'ange qui conduisit le peuple de Dieu dans le long voyage du désert; qui pendant quarante ans, marchant en tête des six cent mille guerriers de la grande armée du Seigneur, ouvrit enfin aux Hébreux la terre promise aux aïeux. C'est lui qui leur apprit à prendre les villes cachées derrière les remparts; à ne pas redouter les géants du pays de Basan, à bien se tenir au jour des combats.

Là aussi était venu l'ange qui apparut à Josué dans la campagne de Jéricho : Il tenait alors à la main une épée nue. Êtes-vous pour nous ou contre nous ? lui demanda le vieux capitaine des armées d'Israël. Je ne suis pas un ennemi, répondit l'ange, mais un prince de l'armée du Seigneur, venu à votre secours. Josué, entendant ces paroles, s'était prosterné à terre, en disant : Qu'est-ce qu'ordonne mon Seigneur à son serviteur ? Déliez vos chaussures, dit le prince céleste, car le lieu où vous êtes est saint. Cet ange vénérable était sans doute quelque Puissance; peut-être était-ce celui qui fit tomber les murailles de Jéricho avec leurs tours.

Était présent encore l'ange redoutable qui, dans une nuit fameuse, frappa l'armée de Sennachérib, roi des Assyriens. Rabsacès avait dit : Est-ce que les dieux des nations ont pu délivrer leur pays de la main du roi ? Où sont les dieux d'Emath et d'Arphad ? Est-ce que ses dieux ont pu sauver la Samarie ? Comment donc le Seigneur pourrait-il arracher Jérusalem de ma main ? »

Mais, ainsi qu'il est raconté dans l'histoire inspirée des temps antiques,

Dieu envoya son ange qui immola cent quatre-vingt-cinq mille des guerriers de l'impie blasphémateur. Elle porta un coup rapide la forte épée de l'ange ! Car ce ne fut que le matin, que Sennachérib, roi des Assyriens, s'étant levé, s'aperçut du carnage nocturne.

Il était venu aussi à l'assemblée, l'ange qui autrefois aux temps de Nabuchodonosor, descendit dans la fournaise de Babylone auprès d'Azarias et de ses compagnons, fit souffler un vent frais au milieu des flammes, put commander au feu, cet indomptable élément, et tenir en suspens ses ardeurs.

Là siégeaient les anges protecteurs d'Elisée aux anciens âges : Le prophète s'étant vu fermé dans Dothan, le roi de Syrie y envoya de la cavalerie, des chars et la force de son armée. Les troupes arrivèrent de nuit, et se répandirent autour de la ville pour en former le siège. Le matin, le serviteur du prophète, s'étant levé, sortit, et vit une armée, des chevaux, des chars autour de la ville. Il vint trouver Elisée, et lui dit : Hélas ! hélas ! mon maître, qu'allons-nous faire ? Elisée lui répondit : Ne crains rien ; il y a plus de gens avec nous qu'avec nos ennemis. Il se mit alors en prières, et le Seigneur ouvrit les yeux du serviteur. Il regarda, et voilà que la montagne était toute pleine de chevaux et de chars en feu autour d'Elisée.

Là se voyaient les forts, les soixante anges choisis parmi les plus vaillants d'Israël. Ce sont les gardes du corps, qui environnent le trône du divin Salomon. Ils sont habiles à tenir l'épée ; très entendus dans la science de la guerre. Chacun d'eux porte au côté un glaive à cause des terreurs nocturnes.

Là encore étaient ces anges qui, dans le désert, pendant quarante ans, eurent pour noble emploi de pétrir le pain, la manne tombait du ciel ; et ceux aussi que le patriarche à la bouche d'or voyait aux deux côtés de l'autel. Avec eux étaient celui que Manué, au temps des Juges, vit monter dans la flamme du sacrifice.

Mais entre tous se distinguait par son grand air de capitaine, Michel l'archange.

Autrefois, aux temps qui précédèrent le genre humain, il mit en déroute les noires légions des anges maudits, et les poursuivit jusqu'aux enfers. Appuyé sur cette forte lance qui culbuta du haut de l'empyrée dans le fond

de l'abîme le chérubin révolté, il parla ainsi aux bataillons nombreux et sacrés :

« Division de la grande armée des cieux, qui avez le beau privilège de gouverner le monde des hommes, depuis des siècles que nous combattons ensemble les grands combats du Seigneur, vous avez appris à connaître les ruses de notre ennemi, et la manière divine dont se sert la sagesse, la justice infinie pour les déjouer. Vous étiez présents au commencement du monde, anges de Dieu, quand Satan amassa dix mille maux sur la tête du genre humain, en persuadant à Adam de manger du fruit défendu. Il crut avoir porté un grand coup, et avoir ébranlé le trône de notre roi. Mais le Très-Haut tourna contre lui son infernale ruse, et promit un Rédempteur. C'est le Sauveur, le fruit de Marie, notre Souveraine ; fruit béni, muri sur la croix, et présent sur des millions d'autels. Ce fruit donne la vie et la divinité. Oui, les hommes en mangeront, et ils deviendront semblables à leur Dieu. Qu'en dis-tu Satan ? »

A ces mots un frémissement sublime circula parmi les millions d'anges qui écoutaient.

L'Archange continua. « Nous avons vu ensemble, il y a déjà bien des siècles, de grands empires s'écrouler avec fracas les uns sur les autres ; mais le peuple élu, dépositaire de l'auguste vérité et des promesses, nous l'avons vu survivre à toutes les ruines. C'est ainsi que la Sagesse infinie fit servir l'ambition des Chaldéens, l'orgueil des Assyriens, des Mèdes à faire éclater sa puissance, sa bonté en faveur d'un tout petit peuple, en mettant en évidence la vérité invincible dont il portait le précieux trésor, en lui donnant l'immortalité au milieu des tombeaux de ce qui paraissait devoir durer toujours. Après nous être servis des Assyriens et des Perses pour châtier le peuple d'Israël de ses infidélités, le temps de sa délivrance étant arrivé, c'est nous qui l'arrachâmes à sa longue captivité, du temps de l'antique Cyrus : Vous vous en souvenez, archange Gabriel. »

Gabriel s'entendant interpeller, se leva gravement au milieu de l'assemblée des anges. Il était revêtu d'une tunique d'une éclatante blancheur, dont une ceinture d'or pur ramenait les plis. Tout dans ses traits, dans sa contenance ferme révélait la vigueur, la force. Relevant son front couronné, il prit la parole, d'une voix semblable à celle d'une multitude, ou des grandes eaux :

« Il y a bien des siècles que nous sommes unis par le plus noble amour, et cet amour ne doit jamais finir. La discorde est une chose humaine et qui n'est pas connue dans la sereine patrie des habitants du ciel. »

A ces mots, les anges donnèrent leur assentiment par des regards d'où jaillirent de doux éclairs, plus purs que les feux dont scintillent les diamants au front des rois.

L'archange reprit : « Deux cents ans avant sa naissance, je connaissais Cyrus par son nom, et je savais qu'il devait délivrer de la servitude le peuple d'Israël. J'aurais voulu hâter son départ de la terre étrangère. Mais, pour le bien de la nation dont il était chargé, l'ange des Perses aurait voulu retenir plus longtemps ce peuple adorateur du vrai Dieu. C'est vous, glorieux Michel, qui vîntes à mon aide, en nous faisant voir dans l'essence divine quelle était la volonté du Très-Haut. »

Il dit : Le prince des Perses se leva à son tour, et parla ainsi :

« Je remercie notre illustre compagnon d'armes des paroles pleines de sagesse qu'il vient de prononcer. Je n'ai pas besoin non plus d'affirmer que si un jour nos vues n'ont pas été les mêmes, cela a été sans préjudice de l'amitié inaltérable qui nous unit. Je suis heureux, au milieu de cette assemblée nombreuse, de pouvoir féliciter le glorieux archange Gabriel d'avoir été jugé digne d'être le favori et le bien-aimé de notre roi, et de sa mère, notre souveraine. »

Les millions d'anges, à ces mots, tournèrent leurs brillants regards vers Gabriel, par manière de suffrage.

L'incident terminé, Michel continua :

« Lucifer maudit, depuis qu'il est déchu de son état surnaturel, en abdiquant ses honneurs, ne peut monter jusqu'à ces hauteurs, et pénétrer nos desseins. Pour nous, rien ne nous est caché : nous connaissons ses projets obscurs, tramés dans l'ombre. Et nous savons les faire servir à la gloire du Christ et à l'avènement de son règne sur le monde des hommes.

« Division de la grande armée des cieux, c'est vous qui marchiez en tête des légions romaines ; c'est vous qui conduisiez leurs pas au pays des Garamantes, dans les chaudes régions africaines. C'est vous qui aillez avec ces légions victorieuses. Avec elles vous pénétrâtes dans les gorges profondes de l'Arménie. Avec elles vous poussâtes vos conquêtes jusqu'au-delà de

l'Euphrate, où Ninive, où Babylone fut. Vous vous en souvenez : nous marchions ensemble au pays des Gétules, des Daces ; dans le pays des Celtes, nous conduisions César.

« Tout autour de la grande mer, sur les confins de trois parties du monde, nous formions avec ardeur le vaste empire romain, à l'insu de Satan, préparant ainsi le vaste empire du Christ.

« Depuis les Espagnes, au bord de l'Océan, jusqu'aux Indes lointaines, nous avons assisté à de nombreux, à de sanglants combats. Ce sont vos fortes épées qui ont remporté la victoire. C'est vous qui avez soumis des nations sans nombre.

« Satan, en son fol orgueil, avait cru fonder pour lui le vaste empire romain ; pour lui-même il avait cru fonder la grande ville de Rome, capitale de six millions d'âmes, et centre de toutes les erreurs, pour régner de là sur le monde. Comme il s'était trompé ! Vous vous souvenez de ces temps anciens, légions immortelles, comment, après plus de mille ans de longues guerres, ayant établi au loin et au large l'empire préparé pour le Christ, vous allâtes former en règle le siège de la grande Rome.

« Nous étions ensemble. Nous descendîmes, poursuivant les esprits ténébreux jusqu'au pays des tombeaux. Là, pendant plus de trois cents ans, sur de nombreux autels le Christ-Roi prépara son entrée dans la capitale du monde et son règne sur l'univers. Oui, là, pendant plus de trois cents ans de siège avec l'Eucharistie, avec le Sacrifice, avec la Croix : instruments de guerre qu'inventa le Tout-Puissant, nous travaillâmes dans les catacombes du monde nouveau.

« Tu dois t'en souvenir, Satan : c'est d'un tombeau que sortit un jour une grande vie. Contre toi furent retournées tes ruses...

« C'est pour son Christ que le Très-Haut laissa grandir l'immense Rome. C'est là précisément sur les sept collines que devait se fonder le temple aux sept colonnes, où la Sagesse divine inviterait tous les hommes à son festin.

« Puis, quand le vaste empire de Rome, depuis Byzance jusqu'à l'extrême Tulé fut devenu la grande famille du Christ, assise à sa table royale, c'est vous qui allâtes chercher dans les régions du Nord ces peuples nombreux qu'on appelait barbares. Devant eux, vous marchiez en rangs serrés, leur apprenant à vaincre ce colosse vainqueur du monde. Vous leur ouvrites les

larges portes de la vaste salle du festin nuptial. Eux aussi étaient invités à l'union divine. C'est vous qui allâtes chercher les Francs, pour les conduire au pays des Gaulois au grand courage. C'est vous qui apprîtes au fier Sicambre à courber le front, à adorer ce qu'il avait brisé.

« Satan avait cru porter un grand coup en ruinant cet empire de Rome devenu chrétien. Il fut encore trompé dans son attente. Les moyens qu'il mit en usage servirent à étendre au loin hors des frontières, le règne de notre Dieu.

« Vous étiez aux luttes gigantesques de l'intelligence, en ces jours des assemblées savantes, des grands conciles où de graves docteurs, serrant leurs rangs autour du temple de la Sagesse et du festin eucharistique, firent briller la vérité dans tout son jour.

« Vous vous en souvenez : Lucifer et ses noires légions avaient voulu creuser autour de ce temple où se célèbrent dans la joie les noces de l'Agneau. Les habitants de l'abîme, déchus de leurs antiques honneurs, et ne pouvant voir sans un profond dépit l'humanité élevée à l'union avec la divinité, auraient voulu renverser de fond en comble le temple eucharistique. Mais, en creusant tout autour ils ne firent que mettre en évidence les assises de l'édifice divin, et découvrir des bases plus dures que le granit et plus fermes que le diamant. Satan, trompé dans ses prévisions, vit ses efforts tourner contre lui. A mesure qu'on déblayait le terrain qui cachait les fondements divins, l'édifice eucharistique s'élevait d'autant et puis apparaissait avec une imposante majesté.

« Autre triomphe encore; mais que le Très-Haut nous réserve pour plustard :

« Vétérans de la grande armée du Christ, la Sagesse infinie vous a enseigné à diriger les passions des hommes. Vous avez su vous servir de l'ambition des rois et vous savez gouverner l'orgueil des républiques. La sagesse infinie vous a appris à poser des causes dont le contre-coup se fait sentir à une distance très éloignée dans les temps à venir. Les hommes ont un faible irrémédiable : c'est la mortalité. Mais vous, vous attendez : vous êtes immortels.

« Vous connaissez depuis des siècles les impétueux enfants de Japhet. Vous savez que maintenant grand nombre d'entre eux donnent accès à leur cœur aux souffles orgueilleux des enfers, ne parlent que d'indépendance, et se révoltent contre l'auguste autorité des rois.

« Eh bien ! nous connaissons, nous, un trône, le plus beau des trônes, le plus chéri, le plus admiré des humains, le plus ferme, le plus inébranlable des trônes ; c'est celui qui est fondé sur les cœurs.

« Ce ne sont ni les instruments de guerre, ni les nombreux guerriers dressés à de savantes batailles, ni les remparts qui protègent les rois. Nous avons vu, depuis des siècles que nous assistons à la chute des empires, nous avons vu des conquérants fameux, en s'élevant au faite de la puissance, mesurer la hauteur de l'abîme où ils devaient tomber. Ils n'avaient pas l'amour de leurs sujets pour eux.

« Nous connaissons un trône composé de deux amours, comme n'en peuvent montrer les annales humaines : C'est le trône du Christ, le trône eucharistique. Il est construit avec l'amour du Fils de Dieu, et avec celui du fils de l'homme, étroitement unis ensemble par la puissance divine. Viendra un jour où les hommes, appréhendant l'avenir, chercheront à droite et à gauche quelqu'un qui les gouverne, mais sans orgueil, quelqu'un qui ait l'amour. L'Agneau dominateur de la terre paraîtra alors sur son autel ; il régnera sur les cœurs. »

Il dit : et les millions d'anges ensemble dégainèrent leurs épées étincelantes. L'immensité en resplendit.

Après quelques instants, l'archange reprit :

« Division de la grande armée des cieux, vous connaissez notre ennemi. Satan prétend souffler l'amour des richesses, l'esprit d'orgueil toujours croissant, l'ambition au cœur des enfants de Japhet, et les pousser ainsi à la conquête du monde, afin d'établir par leur moyen, sa domination par tout l'univers. La justice infinie demande qu'il soit pris dans ses propres filets. Il ne convient pas que la fraude profite à son auteur. Quelques-uns d'entre vous étaient présents quand, après le déluge, Noé, le vieillard, élevant sa main paternelle sur Japhet, pour bénir, dit ces paroles prophétiques : Que Dieu étende au loin les tentes de Japhet, que Japhet habite dans les tabernacles de Sem, et que Chanaan soit son serviteur. Mais le Très-Haut ne découvrit pas tout l'avenir au patriarche des anciens jours. J'ai vu dans l'Essence divine les audacieux enfants de Japhet s'étendre jusqu'à l'Extrême-Orient, pénétrer dans toutes les parties du monde, et, par leur moyen, l'infinie Sagesse, projetant les rayons de sa lumière divine, sur

l'ignorance des peuples, dévoiler au grand jour la vanité et les ridicules de leurs erreurs.

« Il faut que les justes désirs de notre roi soient comblés : que la salle de l'hyménée se remplisse. Il faut que les hommes, riches ou pauvres, ignorants ou savants, se rendent à son festin dressé par le monde. Ainsi le veut le père de la grande famille humaine.

« Les hardis enfants de Japhet doivent préparer les voies, et fournir les moyens de faire connaître à l'univers l'honorable invitation de son roi.

« Et c'est vous, bataillons radieux et triomphants, qui depuis bientôt deux mille ans conduisez l'Eglise militante dans les grands combats du Christ, c'est vous qui allez remporter, à la gloire de notre roi, une victoire signalée sur l'ennemi du bien, en conduisant comme par la main les enfants de la vieille Europe, les enfants entreprenants de l'Amérique jusqu'au bout de l'univers. »

Il avait dit : Faisant alors parvenir un jet radieux de sa lumière splendide sur les millions d'anges qui l'écoutaient, il leur communiqua ce qu'il contemplait, lui, avec ravissement, dans l'Essence divine.

Ils virent avec admiration les enfants de Japhet entreprendre tout ce que peut oser l'esprit humain. De formidables instruments de guerre envoyaient d'énormes projectiles à des distances étonnantes. Les villes n'étaient plus protégées derrière les forts remparts, les fleuves les plus larges ne formaient plus les limites des provinces, des royaumes.

Ils virent des convois de chars spacieux, roulant sur des orbites de fer, emporter, avec la rapidité de l'oiseau dans son vol, des populations, comme des villes entières, s'enfoncer dans le flanc des monts, et reparaître au jour, dans un nouveau royaume. Les montagnes aux larges bases et les plus élevées n'étaient plus des frontières aux empires des hommes.

Ils virent des navires nouveaux, inconnus des anciens âges, méprisant les vents contraires, et jetant à leur passage un superbe dédain sur les tempêtes, rouler avec une rapidité étonnante sur les ondes du vaste océan, devenues désormais impuissantes à les engloutir, et porter les nombreux combattants de la belliqueuse France à l'Extrême-Orient. Les mers, les océans, effroi des mortels aux anciens jours, n'étaient plus des abîmes infranchissables ; n'étaient plus les limites des parties du monde.



Ils virent les enfants de Japhet s'élever avec audace dans les airs, voyager par des chemins où jamais l'homme n'avait passé, que l'aigle lui-même ne connut pas, se balancer au-dessus des régions où s'agitent les tempêtes, emportés par des vents rapides, pour aller voir l'inconnu, et découvrir ce qu'il y a dans l'intérieur de l'Afrique, aux solitudes mystérieuses. Ses immenses déserts n'étaient plus pour elle des frontières, derrière lesquelles pouvaient se cacher ses noirs habitants.

Ils virent des hommes descendre dans les abîmes profonds des mers, et voyager au milieu des monstres étonnés. Il n'y avait plus d'abîmes entre les humains.

Les serviteurs nombreux et empressés du Père de famille devaient pénétrer dans tous les lieux, dans tous les coins et recoins du monde, pour inviter tous les hommes à se rendre à son grand festin. Nul ne pourrait se soustraire à la divine invitation. La salle devait se remplir. La salle vaste c'était le monde, où la table devait être dressée du couchant à l'aurore.

Ils voyaient les envoyés du Père de famille aller dans des plages inconnues, traverser la mer ténébreuse, et naviguer vers ces lieux où le soleil se couche, pour convier au festin de l'Agneau les hommes les plus sauvages, et leur apprendre qu'eux aussi étaient appelés à s'unir au Tout-Puissant, le roi des mondes, par un hymen sacré. Ils les voyaient s'engager dans les forêts d'un monde inconnu ; naviguer vers les contrées les plus lointaines, où le soleil se lève, chez des hommes perdus dans les îles du vaste océan, et plongés dans la barbarie, pour leur porter la bonne nouvelle : eux aussi devaient se nourrir d'un ineffable amour, et boire à longs traits à la coupe du bonheur.

Ces envoyés allaient dans les déserts qui dévorent les hommes, franchissant des zones embrasées, chez des peuples déshérités du genre humain, et voués à la servitude, pour leur dire que le grand roi du ciel ambitionnait leur amour, et les invitait à un festin nuptial.

Ils allaient à la recherche des êtres les plus délaissés, les plus éloignés de la félicité dans notre vallée de larmes, pour leur faire savoir que le maître du monde les invitait à monter plus haut et à entrer, par la communion, dans la joie même de leur Seigneur. Ils ne seraient plus les méprisés, mais une couronne autour de la table du Fils de Dieu.

Ce devait être une immense invitation de toute la grande famille humaine.

Les enfants de Japhet étaient chargés de promulguer partout la loi de l'amour.

Les anges, conducteurs des peuples, devaient, avec la puissance divine, qui leur fut donnée, profiter sagement de l'élément aveugle mais fort, de leurs passions, pour le faire coopérer à l'accomplissement des hautes destinées de l'humanité.

Michel, laissant les anges dans cette sublime contemplation, s'éleva vers l'Empyrée.

Après quelques instants, l'archange Gabriel se leva de son siège, et parla ainsi d'une voix semblable aux grandes eaux, coulant à pleins bords :

« Habitants des cieux, sortis les premiers des mains du Créateur, nous étions avant les temps à travers lesquels s'agitent les choses humaines. Le monde des hommes n'avait pas encore commencé à rouler dans sa route autour du soleil, faisant les jours, faisant les nuits, et les années de siècle en siècle, que déjà, dans l'essence divine nous contemplions l'amour. Dans la patrie du bonheur, dès les anciens jours de l'éternité, nous avons vu cet amour, océan sans rives, éprouver comme un besoin de s'épancher hors de lui-même tant il était infini, comme si l'immense ne pouvait lui suffire. Des profondeurs à nous inconnues de l'éternité, nous avons vu cet amour s'avancer majestueusement, dans un voyage dont nous ne pouvons mesurer la longueur, vers le pays de l'anéantissement, à l'extrémité de l'Être divin, tant qu'enfin, s'étant fait un cœur d'homme, comme par une ouverture pratiquée dans l'infini, franchissant toute frontière, il inonda l'univers de ses ondes, de la surabondance de son bonheur.

« De cette ouverture, portique radieux, s'est échappée la joie d'un festin plus long que les temps avec leurs siècles, plus large que le monde, pour des convives sans nombre ; s'est échappée la joie d'une paix profonde, un pardon plus grand que les iniquités de l'univers ; s'est échappé un amour qui immole l'infini, qui sacrifie la richesse incalculable, qui anéantit celui qui est, qui tous les jours, pour le bonheur de l'homme, voudrait mourir ; s'est échappée la joie du plus grand jour de fête chez les humains ; la joie de l'hyménée, mais hyménée où l'âme heureuse s'unit au Créateur.

« Le monde des hommes a besoin d'amour ; c'est pour lui qu'il fut créé. C'est donc lui qui doit triompher enfin. Quand l'humanité opprimée aura vu

se présenter à elle dans sa beauté divine le cœur du Christ, où cet amour abonde, alors elle se rendra. C'est ce cœur qui doit régner, et son trône sera l'autel, il règnera enfin, par les enfants de Japhet. »

Il disait, et Michel s'était élevé vers les cieux. L'ange ne voyage pas à la manière des mortels, obligés, pour aller d'un point à un autre, de passer par le milieu. Il va d'une extrémité à l'autre, sans parcourir les lieux intermédiaires. C'est le privilège que lui donna le Tout-Puissant.

L'archange fut bientôt monté aux célestes parvis. A son approche les larges portes des cieux roulèrent sur leurs gonds harmonieux. Les hiérarchies se rengèrent à son passage en ordre de bataille, comme aux anciens jours du grand combat.

Déployant ses grandes ailes dans l'infini, il s'éleva, monta au-dessus des sphères supérieures, s'agenouilla devant le Fils de Dieu incarné, et adora prosterné le Roi du monde.

Entre ses mains radieuses, le Christ tenait comme une corbeille, ouvrage admirable des anges industriels. Là brillaient, d'un éclat plus vif que les plus beaux diamants des Indes, une foule d'étoiles, étincelant de feux variés. C'était le don du génie.

L'archange reçut ce riche présent du ciel, et descendit des hauteurs sublimes. A son passage, les soldats du Dieu des armées le saluèrent de leurs épées aux terribles éclairs. D'un battement d'ailes il arriva, et se tint debout au milieu de la glorieuse assemblée qu'il avait laissée.

Les esprits célestes comprirent aussitôt les hautes pensées du roi du monde. Les archanges vinrent en groupes lumineux cueillir dans la corbeille divine le don rare du génie, et s'envolèrent vers les régions habitées par les enfants de Japhet, en chantant des cantiques d'amour.

Ainsi l'on voit dans la belle plaine de Saron, aux jours du printemps, les laborieuses abeilles, après avoir cueilli dans le calice des fleurs leur doux miel, trésor des hommes, s'envoler en bourdonnant, aux rayons du soleil, et gagner leurs ruches, pour s'y livrer à leurs travaux industriels.

X\*\*\*, *miss. en Orient.*

Bikfaïa, dans le Liban, 40 mars 1885.

---

# SYMBOLISME DU RÈGNE

---

## LE SYMBOLISME DE L'EUCARISTIE DANS LES VITRAUX

DE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT

(2<sup>e</sup> article)

---

### L'EUCARISTIE DONNÉE AUX HOMMES PAR NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Les trois verrières que nous réunissons sous ce titre, forment un ensemble d'une harmonie parfaite, non seulement au point de vue de la composition, mais aussi de l'exécution. C'est une sorte de trilogie qui nous fait assister aux trois actions dans lesquelles se déroule le don de l'Eucharistie. Notre-Seigneur en lavant les pieds à ses apôtres, les avertit de la pureté indispensable pour participer au divin sacrifice, en même temps qu'il donne au prêtre l'exemple de l'humilité dont celui-ci doit être pénétré quand il se dispose à l'accomplir. Dans la célébration de la Cène, il change le pain et le vin en son corps et en son sang. Enfin, à Emmaüs, il communique de sa main les deux disciples dont il a auparavant raffermi la foi et réchauffé le cœur. Telles sont les trois scènes principales autour desquelles sont groupées les représentations accessoires toutes inspirées par le parallélisme parfait entre l'Ancien et le Nouveau Testament, entre la promesse et la réalisation qui est la vie des Ecritures et manifeste l'harmonie par laquelle toutes les parties de la Révélation divine sont rattachées les unes aux autres(1).

(1) Je ne puis m'empêcher de mettre sous les yeux des lecteurs quelques passages du sermon de Bossuet pour le II<sup>e</sup> Dimanche après l'Épiphanie dans lequel ce grand homme

MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE

PLANCHE XLII<sup>o</sup>



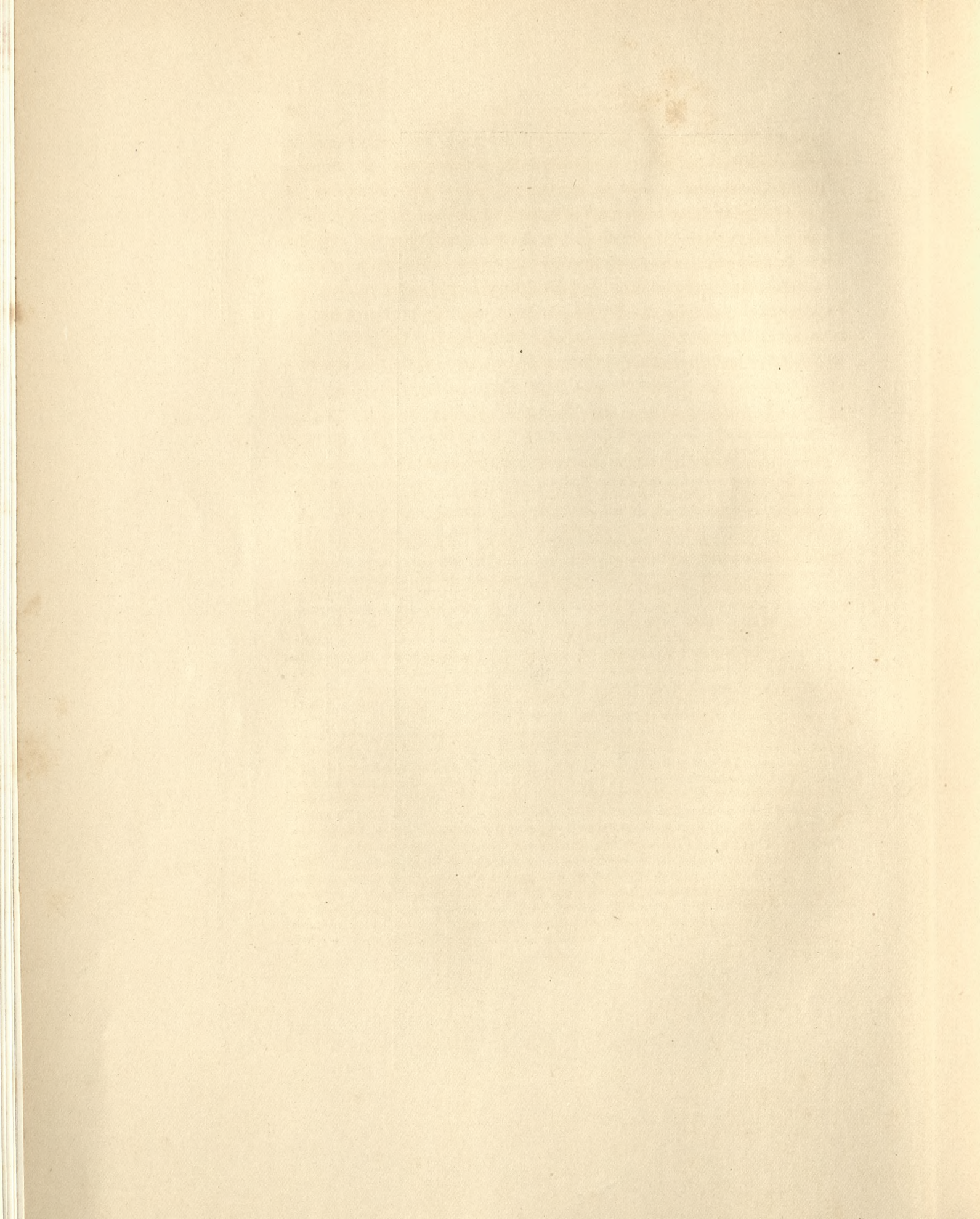
TABLEAU DE LA PAIX DE CAMPOBASSO

Par JEAN-MARIE FELICE, 1592.

La Réconciliation des confréries et des groupes corporatifs, par le ministère du Père Jérôme de Sorbo.

D'après la photographie prise sur l'original par M. TROMBETTA.

Similigravure PETIT, à Paris.



Nous voudrions donner une signature certaine à ces trois pages de l'histoire comparée de l'Ancien Testament et du Nouveau, qui sont évidemment de la même main ; mais les indications précises nous manquent. Je suis porté à les attribuer à Nicolas Pinaigrier le Jeune, qui, pour les composer, aura mis à profit les cartons laissés par son grand-père. En effet, la verrière représentant la multiplication des pains dans le désert et la communion d'Emmaüs, porte le chiffre de Saint-Etienne, une palme accostée des deux initiales S. E. Or, la chapelle du Mont, auparavant dépendante de Sainte-Geneviève, ne fut consacrée à saint Etienne qu'en l'an 1626. Cette date se place entre les années 1618 et 1635, où Siret nous le montre pei-

résume admirablement l'enseignement de la théologie catholique sur le rapport étroit qui lie l'Ancien Testament au Nouveau : « Lisez, dit-il, les Ecritures divines ; vous verrez partout le Sauveur Jésus, si vous avez les yeux assez épurés. Il n'y a page où on ne le trouve. Il est dans le Paradis terrestre, il est dans le déluge, il est sur la montagne, il est au passage de la mer Rouge, il est dans le désert, il est dans la Terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche, dans le tabernacle ; il est partout, mais il n'y est qu'en figure. Ainsi a-t-il plu à notre grand Dieu, comme dit l'Apôtre aux Galates (IV, 3), de nous élever peu à peu comme des enfants à la connaissance de ses mystères. Par une infinité d'exemples sensibles réitérés durant plusieurs siècles, par des similitudes de choses corporelles qui faisaient impression sur nos imaginations, il nous a doucement conduits à l'intelligence de ces vérités, il nous a fait entendre les grandes choses qu'il préparait pour notre salut. Considérez, je vous prie, tout ce grand attirail de la loi mosaïque. Pourquoi charger ce peuple de tant de différentes cérémonies, qui étaient toutes fort laborieuses, et néanmoins elles-mêmes incapables de rendre l'homme plus agréable à Dieu ? Il est évident que ni tant de purifications corporelles, ni tous ces bains externes, ni ce nombre infini de pénibles observations, ni l'odeur de l'encens ou de la graisse brûlée, ni le sang des animaux égorgés n'étaient pas choses qui par elles-mêmes pussent plaire à notre grand Dieu, qui étant un pur esprit veut être adoré en esprit et en vérité. Mais il ordonnait toutes ces choses, afin que tout ce pompeux appareil et que toute cette majesté extérieure de la religion judaïque fussent des figures de son cher Fils ; c'était cette considération qui lui rendait ces choses agréables pour un temps, bien qu'elles fussent indifférentes de leur nature. Donc, comme l'enseigne l'Apôtre, depuis l'origine du monde jusqu'à la résurrection du Sauveur Jésus, tout arrivait en figures à nos pères : *Omnia in figuris contingebant illis* (1. Cor. X, 11). Et plus loin : « Ah ! si nous avions les yeux bien ouverts, combien doux serait ce spectacle, de voir qu'il n'y a page, il n'y a parole, il n'y a pour ainsi dire ni trait ni virgule de la loi ancienne qui ne parle du Sauveur Jésus. La loi est un Evangile caché. L'Evangile est la loi expliquée. » (Sermon pour le II<sup>e</sup> dimanche après l'Epiphanie, Ed. Lachat ; *Œuvres*, t. VIII, pp. 400, 401, 403). Dans un fragment détaché qui suit le même sermon, expliquant cette parole de saint Paul : « Jésus-Christ est la fin de la loi, » *Finis legis Christus* (Rom. X, 4), il conclut : « C'est pourquoi et les patriarches et les prophètes soupiraient perpétuellement après sa venue, parce qu'il était la fin de la loi et le sujet principal de ses prophéties. D'où il s'ensuit manifestement que toutes les cérémonies de la loi, tous ses sacrifices regardaient uniquement le Sauveur, et qu'il n'y a page dans les Ecritures en laquelle nous ne le vissions, si nous avions les yeux assez épurés. » (Ibid. page 410).

gnant des vitraux à Paris (1). On sait par ailleurs, que Nicolas Pinaigrier a travaillé pour le charnier de Saint-Etienne (2). D'autre part, le caractère archaïque des costumes nous force à remonter au-delà du commencement du xvii<sup>e</sup> siècle. De plus, la ressemblance parfaite entre la représentation de la dernière Cène, dans le second de nos vitraux, et le même sujet dans une magnifique xylographie signée d'Albert Dürer et portant la date de 1510 inscrite sur le pied de la table, que possède le Musée de Paray-le-Monial, nous contraint à reporter la composition des cartons originaux à l'époque où Robert Pinaigrier travaillait à Paris avec Albert Dürer ; car on ne peut supposer que Nicolas Pinaigrier eut transporté sans aucune modification dans une de ses verrières, une œuvre d'Albert Dürer qui aurait été en circulation par la gravure. Il s'en fût inspiré, mais ne l'eût point copiée scrupuleusement ainsi qu'il l'a fait. On pourrait, il est vrai, faire une autre supposition, c'est que le panneau portant le chiffre de Saint-Etienne, serait une pièce de rapport ajoutée après coup, mais la première hypothèse me paraît mieux s'accorder avec l'ensemble des faits. Je n'ai pas nommé Jean Cousin ni Jean Desengives qui ont également travaillé aux vitraux de Saint-Etienne, parce que je ne retrouve pas ici la manière large du premier ni l'art délicat du second, de découper les personnages et opérer les jointures.

#### V. LA PURIFICATION DES PRÊTRES DE LA LOI ANCIENNE ET LE LAVEMENT DES PIEDS DES APÔTRES PAR NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST (3).

Cette verrière présente un double parallélisme. L'ablution des prêtres figure la purification des apôtres et le temple ancien est l'image anticipée de l'église chrétienne dans laquelle s'accomplit le véritable sacrifice. Ce sont donc quatre sujets représentés dans une même verrière, que nous allons étudier successivement. Par malheur, elle est une de celles qui ont souffert les plus graves dommages.

(1) Siret, *Dict. hist. des peintres*, 2<sup>e</sup> édit., p. 704. Siret dit que ces vitraux n'existent plus, mais cette assertion, exacte en ce qui concerne les grandes œuvres de Nicolas Pinaigrier, a-t-elle été vérifiée par l'auteur dans un détail si minutieux qu'elle exclut une conjecture à l'égard de nos petites verrières dont la plupart ont été peintes vers cette époque sans que les registres de la fabrique aient transcrit les comptes, qui, s'ils existaient, feraient connaître les auteurs ?

(2) V. la note de la page 155, 2<sup>e</sup> vol., année 1884.

(3) V. Pl. XXXIV, livraison de janvier 1885.



I. *La Purification des Prêtres Juifs.* Le rite de l'ablution avant le sacrifice se retrouve dans presque toutes les religions (1). Ici les prêtres au nombre de quatre accomplissent la prescription formulée dans le xxx<sup>e</sup> chap. de l'Exode : « Le Seigneur s'adressa à Moïse et lui dit : tu fabriqueras un bassin « avec sa base pour s'y laver, tu le placeras entre le tabernacle du témoi- « gnage et l'autel. L'ayant rempli d'eau, Aaron et ses fils s'y laveront les « mains et les pieds lorsqu'ils devront entrer dans la tabernacle du témoi- « gnage et lorsqu'ils devront s'approcher de l'autel pour offrir les parfums « au Seigneur, sous peine de mourir. Ce rite sera observé à tout jamais par « eux et par leur race de génération en génération. » (Vers. 17-21).

Le bassin représenté ici est la Mer d'airain que Salomon fit fondre et qui est décrite dans le chap. VII du livre III des Rois : « Il fit une mer en fonte mesu- « rant deux coudées d'un bord à l'autre, de forme ronde; sa hauteur était de « cinq coudées et une corde de trente coudées en mesurait le tour, elle se « composait de deux rangées de sculptures striées et fondues (2). Elle « reposait sur douze bœufs dont trois regardaient dans la direction de « l'aquilon, trois dans celle de l'occident, trois dans celle du midi et trois « dans celle de l'orient et la mer était posée sur eux et toutes leurs parties « postérieures étaient cachées en dedans (3). L'épaisseur de la paroi du « bassin était de trois onces, son bord ressemblait au bord d'un calice et à la « feuille d'un lis épanoui (4). Il contenait deux mille baths (5). » (Vers. 23-26).

Le Grand-Prêtre se distingue surtout par la forme particulière de sa coif-

(1) V. Martigny, art. *Ablutions*, Rohault de Fleury. *La Messe*, t. I, page 27. On voit par là combien manque de fondement la prétention de ceux qui n'ont voulu voir dans les nombreuses ablutions prescrites par Moïse que de simples mesures hygiéniques dont la sagesse du législateur avait voulu assurer l'observation en les plaçant sous la protection de la Loi qui était tout à la fois la législation civile et le code religieux.

(2) L'hébreu porte : « des coloquintes (*pekaïm*, qu'on peut traduire aussi par des *boutons de fleurs*) sous son bord, à l'extérieur, l'entouraient deux à la coudée. »

(3) Les douze bœufs représentent les douze apôtres qui par l'ordre de Jésus-Christ ont prêché la loi et la pénitence dans toute les régions de l'univers (Clair).

(4) Selon saint Eucher, nous avons ici l'image du Christ qui, avant sa passion, était le lis fermé, et, après sa résurrection et son ascension, devint le lis épanoui embaumant de son parfum le séjour des Bienheureux. De là l'expression du Cantique des cantiques ; *Ego flos campi et lilium convallium*. (V. le texte complet de saint Eucher ap. Corn. a Lap. *in h. l.*)

(5) C'est par une erreur évidente de copiste que le texte du II<sup>e</sup> livre des Paralipomènes (chap. IV, v. 5) qui reproduit la même description, donne trois baths. D'après les calculs qui ont été faits, la capacité du bassin était de 2000 baths. Cohen évalue le bath à 51 litres 415. ou un demi-hectolitre environ (*Bible*, t. XVIII, p. 85, note).

fure, la *cidaris* ou *miznepheth*, ornée de la lame d'or chargée du nom de Dieu, différente de la *mitre* ou *mizbaoth*, qui couvrait la tête des simples prêtres (1), et à ses ornements, la longue robe couleur d'hyacinthe, garnie d'une bordure composée de sonnettes d'or et de pommes de grenade formées de laines de différentes couleurs, l'ephod richement brodée et le pectoral dont le tissu précieux porte enchassées les douze pierres sur lesquelles sont gravés les noms des douze tribus. Les prêtres portent la simple tunique de lin et la ceinture. On remarquera la dignité que ces personnages conservent dans une action vulgaire en elle-même (2). Au second plan apparaissent comme représentations accessoires deux objets symboliques, l'arche d'alliance et le chandelier à sept branches ; dans le lointain se dresse la masse solitaire du Sinaï inondé de lumière.

Nous aurons plus tard l'occasion de développer en détail le symbolisme de l'Arche par rapport à l'Eucharistie. Contentons-nous ici de rappeler qu'elle renfermait à côté des Tables de la Loi, une mesure de la manne recueillie dans le désert, qui a été une des figures les plus complètes de l'Eucharistie.

C'est Dieu lui-même qui avait prescrit à Moïse la matière et la figure du candélabre d'or à sept branches : « Tu feras aussi un candélabre façonné  
 « au marteau, d'or très pur, ainsi que sa tige avec ses branches, ses calices,  
 « ses pommeaux et des lis sortant de la tige. Six branches sortiront de ses  
 « côtés, trois d'un côté, trois de l'autre. Trois calices en forme d'amande à  
 « chaque branche ainsi qu'un pommeau et un lis, telle sera l'ornementation  
 « de ses branches qui sortiront du fût. Sur le candélabre même il y aura  
 « quatre calices en forme d'amande ayant chacun leurs pommeaux et leurs  
 « lis. Des pommeaux seront attachés à la tige au-dessous des branches qui  
 « sortiront deux à deux de trois endroits de la tige, ce qui fait le nombre de  
 « six. Or, les pommeaux et les branches seront tous façonnés au marteau,  
 « de l'or le plus pur. Fais aussi sept lampes que tu placeras sur le candé-  
 « labre pour éclairer en face. Les mouchettes et les cendriers pour recevoir  
 « les débris des mèches seront également de l'or le plus pur. Le poids total  
 « du candélabre avec ses ustensiles, sera d'un talent de l'or le plus pur.

(1) Les archéologues s'accordent assez peu sur la forme exacte de ces deux formes de coiffures. Le texte sacré en indique minutieusement la matière, mais il n'en décrit pas la forme. (V. D. Calmet, *Dict. de la Bible*, art. *Cidaris*).

(2) V. D. Calmet, art. *Prêtre*.

« Regarde et exécute selon le modèle qui t'a été montré sur la montage. » (Exode, ch. xxv, vers. 31-40).

Le candélabre était placé dans le Saint du Tabernacle, du côté du midi, où il servait à éclairer l'autel des parfums et la table des pains de proposition. On allumait les sept lampes le matin et on les éteignait le soir.

Le candélabre d'or était pour les Juifs le type du Christ à venir. Plusieurs Pères de l'Eglise commentant la parole même de Notre-Seigneur : « Je suis la lumière du monde, » *Ego sum lux mundi* (Jean, VIII, 12), ont établi un rapprochement entre la figure et la réalité. Saint Grégoire le Grand (Hom. VI in *Ezech.*), dit de Jésus-Christ : « Dans lui la nature de l'humanité a brillé de la lumière de la divinité parce qu'il devint le *Candélabre* du monde (Cf Clem. Alex. *Strom.* v). Bède (xxv in *Exod.*) y voit la figure des sept dons du Saint-Esprit et encore celle de Jésus-Christ portant les sept Eglises dans lesquelles brille la grandeur septiforme de l'Esprit-Saint. (In *cap.* xxxv *Exodi*). Saint Jérôme (in *cap.* iv *Zach.*) le regarde comme la figure de l'Eglise : « Le candélabre d'or, de l'or le plus pur, » s'entend de l'Eglise. » Et ailleurs (in *cap.* v *Matthæi*) : « Qu'est-ce que le candélabre ? C'est l'Eglise qui promulgue la parole de vie. » Ailleurs encore (in *cap.* II *Epist. ad Philem.*) : « Tout homme ecclésiastique ayant la parole de Dieu est appelé candélabre. » Le candélabre fut aussi regardé comme la figure de la Croix. Théophile d'Antioche (in *cap.* VI *Matthæi*) : « Le candélabre c'est la croix du Christ laquelle a illuminé le monde entier de la splendeur de sa lumière. » (1).

La représentation du Sinaï me paraît tout à fait à sa place ici. Elle rappelle la loi ancienne qui fut promulguée par la voix divine sur son sommet. Or, Notre-Seigneur après avoir partagé avec ses disciples la Pâque

(1) Ces textes cités par M. Martigny (art. *Candélabre des Juifs*) ont été recueillis par Bosio (*Roma Sotter*, l. IV, ch. 46) qui voulait une origine chrétienne à la représentation du candélabre à sept branches trouvé, en 1602, dans une crypte sous la voie de Porto, près de l'emplacement de plusieurs anciens quartiers juifs. La découverte récente du cimetière juif, près de la voie Appia semble avoir enlevé toute probabilité à la conjecture de Bosio. Tandis que le candélabre ne se rencontre sur aucun des monuments certainement chrétiens, on trouve ici à profusion la représentation du candélabre au milieu d'autres décorations en tout semblables à celles des deux fragments de sarcophages extraits des Tombeaux des rois à Jérusalem par M. de Saulcy, des pampres de vigne, des grappes de raisin, des citrons, des grenadiers, des rameaux d'amandier qui rappellent la verge d'Aaron des coloquintes, ornements de la mer d'airain.

véritable dont la Pâque de la loi ancienne n'était que la figure, leur dira dans quelques instants : « Je vous donne un commandement nouveau, c'est « que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés, afin que « vous, à votre tour, vous vous aimiez réciproquement. » (*Jean XIII, 34*). Le Cénacle est en un sens véritable un nouveau Sinaï.

Passons de la figure à la réalité.

II. *Le Lavement des pieds des Apôtres par Notre-Seigneur*. Cette scène est une des plus anciennement représentées par la sculpture chrétienne. On la trouve notamment sur le sarcophage du Musée de Latran et sur celui d'Arles qui remontent au IV<sup>e</sup> ou au V<sup>e</sup> siècle. Toutefois dans les représentations anciennes jusqu'au X<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas précisément le caractère d'humilité de cet acte du Sauveur qui a préoccupé l'artiste. On sait que les premiers chrétiens ne représentaient pas volontiers les circonstances dans lesquelles la dignité de Notre-Seigneur s'est abaissée. Ce ne fut qu'assez tard, vers le VI<sup>e</sup> siècle, que l'on commença à représenter le crucifix, puis les scènes de la Passion. C'est donc surtout le symbole de la parfaite purification du cœur qu'il faut chercher dans l'iconographie ancienne de cet épisode. De là ces deux particularités, que saint Pierre est d'ordinaire placé sur un siège élevé, les pieds reposés sur un escabeau, et Notre Seigneur debout près de lui, et que cette scène a pour pendant le lavement des mains de Pilate (1). Ce n'est guère qu'à partir du X<sup>e</sup> siècle que le débat d'humilité prend le dessus dans la représentation du mystère du lavement des pieds.

Lequel des deux points de vue est prédominant dans notre représentation ? Le lavement des mains des prêtres qui lui sert de préface et les préparatifs de la Cène eucharistique qui se laissent apercevoir par la porte entr'ouverte de la salle du festin, nous disent assez que l'artiste a eu premièrement en vue la pureté parfaite qui est exigée pour la participation au mystère eucharistique. Mais il semble que, dans l'exécution, le sentiment de l'humiliation volontairement cherchée par le Sauveur ait pris le dessus. Aussi bien, cette disposition humble n'est-elle pas celle que Notre-Seigneur enseigne lui-même au prêtre qui se prépare à offrir le saint sacrifice ?

(1) V. Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'art chrétien*. t. IV, Pl. X, sarcophage du Musée de Latran, *Le lavement des mains et le lavement des pieds*.

Ce panneau de notre verrière me paraît être un petit chef-d'œuvre. Les moindres nuances du récit évangélique sont saisies et reproduites avec une délicatesse admirable ; dans l'exécution on sent la lutte des peintres verriers contre la concurrence de la peinture à l'huile qui cherchait à supplanter leur art dans la décoration des églises. Il faut l'étudier le texte de saint Jean à la main.

« Avant la fête de Pâque, Jésus sachant que l'heure approche pour lui de  
« passer du monde à son Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le  
« monde, poussa cet amour à l'extrême. (Nous traduisons ainsi *in finem*  
« *dilexit eos* avec plusieurs anciens Pères et avec Maldonat).

« Le souper terminé, alors que le diable avait déjà mis dans le cœur de  
« Judas, fils de Simon d'Isariote, de le trahir, sachant que son Père lui a  
« remis tout entre les mains et qu'il vient de Dieu et retourne à Dieu,

« Il se lève du souper et dépose ses vêtements, et, ayant pris un linge  
« il s'en ceignit.

« Ensuite il mit de l'eau dans un bassin et commença à laver les pieds  
« des disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint.

« Il vint donc à Simon Pierre, et Pierre lui dit : Seigneur, vous me lavez  
« les pieds !

« Jésus lui répondit en disant : Ce que je fais, tu ne le sais pas mainte-  
« nant, mais tu le sauras plus tard.

« Pierre lui dit : Vous ne me laverez point les pieds à tout jamais.

« Jésus lui répondit : Si je ne te lave point, tu n'auras point ta part avec moi.

« Pierre lui dit : Seigneur, non seulement mes pieds, mais mes mains et ma tête.

« Jésus lui dit : Celui qui s'est lavé n'a besoin de se laver que les  
« pieds, mais il est pur tout entier : et vous, vous êtes purs, mais pas tous.

« Car il savait quel était celui qui le trahirait ! C'est pourquoi il dit :  
« Vous n'êtes pas tous purs.

« Après donc qu'il eut lavé leurs pieds, il reprit ses vêtements, et s'étant  
« remis à table, il leur dit : Savez-vous ce que je viens de faire avec vous ?

« Vous m'appelez Seigneur et Maître, vous dites bien, car je le suis.

« Si donc j'ai lavé vos pieds, moi Seigneur et Maître, vous devez vous aussi  
« laver les pieds les uns des autres.

« Je vous ai donné l'exemple afin que comme j'ai fait, vous fassiez à votre  
« tour. » (Chap. XIII, vers. 1-15).

Le premier plan du tableau est rempli par les trois personnages principaux : au centre, Jésus dans l'accomplissement de son acte d'humilité, agenouillé devant Pierre, celui-ci surpris se soumettant à la volonté de son Maître, derrière Jésus, Jean manifestant par son geste l'émotion contenue dont il nous transmettra l'expression par les termes mêmes de son récit. Le divin Sauveur ne porte que sa tunique de dessous, les manches relevées, comme il convient à l'action servile qu'il va faire ; le linge noué autour des reins, pend par devant ; il étend la main vers le pied que Pierre avance vers lui pour lui obéir. Mais le nimbe resplendissant inonde le visage de lumière, l'attitude tient à la fois de la prière et du commandement, c'est bien *Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus, et quia a Deo exivit et ad Deum vadit*. Dans l'attitude de Pierre et dans l'expression de son visage se mêlent la surprise, la confiance, la confusion et la reconnaissance ; son corps se porte en arrière, ses mains jointes se serrent contre sa poitrine comme s'il voulait se dérober à cette marque de l'humilité de son Maître dont il sent en même temps l'efficacité sanctificatrice. Jean se tient respectueux derrière Jésus et fait mieux ressortir ainsi la majesté de celui qui s'abaisse jusqu'à l'office du plus humble serviteur. Il n'aide pas le Maître dans l'acte même de l'ablution, sa main gauche soutient le vase qui renferme l'eau destinée à renouveler le contenu du bassin ; le geste de sa main droite exprime la surprise et l'admiration. Le choix de Jean est très heureux ; qui a mieux que Jean compris le mystère de la charité du cœur de son Maître ? Aussi est-ce lui qui nous a laissé le récit que l'on vient de lire.

Le groupe des neuf apôtres qui occupent le second plan est plein de mouvement et de vie, leurs attitudes sont extrêmement variées ; ils échangent leurs impressions sur le fait inattendu qui les surprend et ils commentent entre eux les paroles échangées par Jésus et par Pierre. Judas se tient à l'écart, en arrière, détournant les regards de cette scène que son âme aveuglée est incapable de comprendre, il semble étouffer dans son cœur un dernier remords. C'est la traduction saisissante du *Quum diabolus jam misisset in cor ut traderet eum*, du récit de saint Jean.

Le lieu du lavement des pieds s'ouvre sur une seconde salle, le cénacle proprement dit, qui est comme le sanctuaire où va s'accomplir le sacrifice mystique. Sur la table on aperçoit le pain destiné à être changé tout à

l'heure au corps du Christ, à côté, le flambeau allumé qui est placé ici non pas seulement pour obéir à la vraisemblance et afin d'éclairer le fond de la scène, mais dans une intention symbolique, puisque, de même que le chandelier à sept branches devait rester allumé pendant tout le jour auprès de l'arche, ainsi, auprès des saintes espèces cachant la réalité de la substance divine présente, le flambeau de cire ou l'huile de la lampe doit brûler sans interruption.

On remarquera que la salle du lavement des pieds est éclairée par une lampe à quadruple flamme. Nos artistes ont coutume de porter l'intention symbolique jusque dans de si minimes détails que je propose de voir ici l'image des Évangiles dont la quadruple lumière nous révèle les mystères de la vie du Sauveur. Libre au lecteur d'accepter ou de repousser cette interprétation.

III. *Le Temple de Jérusalem.* — Le sacrifice ancien auquel les prêtres préludaient par l'ablution dans la mer d'airain, s'accomplissait dans le temple de Jérusalem. Le sacrifice nouveau, à l'institution duquel Jésus prélude en lavant les pieds de ses apôtres, s'accomplit dans toute église chrétienne. Notre vitrail, par un symbolisme très peu usité dans la peinture, donne en haut, une vue à vol d'oiseau du temple de Jérusalem et, au-dessous, le plan par terre avec quelques parties relevées en perspective, d'une église chrétienne.

Le Temple est une de ces restaurations de l'édifice salomonien tentées si souvent par les commentateurs et les archéologues. Nous sortirions complètement de l'objet de notre étude en cherchant à mettre le plan reproduit ici en parfait accord avec le texte biblique. Qu'il nous suffise d'en faire remarquer les principales parties. Entre la muraille d'enceinte et le temple même s'étend, comme un large chemin de ronde, le parvis des gentils ainsi nommé parce que les étrangers pouvaient y pénétrer. Trois grandes portes dans la façade antérieure et deux portes latérales s'ouvrent sur le parvis des juifs. Du parvis des juifs on pénètre dans le parvis des prêtres au milieu duquel se dresse l'autel des holocaustes embrasé de flammes. Dix lavoirs pour l'ablution des chairs des victimes, sont rangés cinq par cinq sur deux côtés. Près de l'entrée, on voit la mer d'airain. L'extrémité du parvis des prêtres est contiguë au temple proprement dit qui comprend le vestibule marqué par des colonnes, le Saint qui renfermait le candélabre d'or, l'autel des parfums et la

table des pains de proposition, enfin le sanctuaire ou Saint des Saints contenant l'Arche d'alliance et les Tables de la Loi, où le Grand Prêtre pénétrait un seul jour chaque année.

IV. *Une église chrétienne.* — Cette portion du vitrail est tellement défigurée par la disparition de la nef tout entière et par le déplacement de plusieurs des parties supérieures, qu'il est impossible de déterminer exactement à quel type d'architecture cette représentation était empruntée. La seule chose qui apparaisse évidemment est la préoccupation de faire retrouver dans l'église chrétienne les parties principales du temple ancien. Ainsi, le sanctuaire entouré de ses colonnes qui le séparent du déambulatoire, avec l'autel qui en occupe le milieu, répond au temple proprement dit qui renfermait le Saint des Saints. La table de communion qui se dresse en perspective ainsi que l'autel, le sépare du chœur dont le parvis des prêtres était la figure. L'ambon avec ses deux petits autels (ainsi que cela se voyait naguère dans la cathédrale de Rouen) également relevé en perspective et dont la partie gauche a été déplacée et rapprochée de la droite, marque l'origine de la nef des fidèles, reproduction du parvis du peuple. Il ne reste plus que la naissance de la nef marquée par deux sections de colonnes.

Il est à croire que le portail était relevé comme l'ambon, la balustrade de communion et l'autel principal. Si cette partie existait encore, elle nous aiderait sans doute à reconnaître l'édifice que le peintre a voulu représenter. Car il paraîtra peu croyable que Pinaigrier se soit arrêté par pure fantaisie à l'idée peu commune et ingrate pour l'art, de représenter le plan détaillé d'une église sans y avoir été engagé par quelque circonstance très particulière. Pour moi, je regarde comme très vraisemblable que travaillant à décorer le charnier attenant à l'église du Mont, à l'époque où celle-ci, restaurée et enrichie d'un nouveau portail par la munificence de Marie de Médicis, fut consacrée solennellement à saint Etienne, il aura été prié par les fabriciens ou par les donateurs du vitrail de fixer le souvenir de ce mémorable événement par son art, en donnant la reproduction du plan de l'édifice nouvellement consacré. Malheureusement ce qui reste de l'œuvre du peintre est trop incomplet pour qu'on puisse vérifier l'exactitude de cette conjecture.

(A continuer.)

P. FRISTOT, S. J.



# HISTOIRE MONUMENTALE

---

## BOLSÈNE — ORVIETO

(FIN)

---

### XXI

Je reviens aux peintures de la chapelle du Saint-Corporal.

Sur la paroi du côté de l'épître, vis-à-vis la légende du Saint-Corporal, sont représentés les miracles de l'Eucharistie. Je n'en ai que cinq photographies, mais le nombre des tableaux est plus considérable. Je soupçonne les premiers à l'inscription qui les explique. M. de Sarachaga a eu la complaisance de rectifier les légendes inscrites au-dessous des tableaux et de rechercher les faits historiques qu'ils reproduisent.

1. Au rang supérieur, délimité par une bordure feuillagée et à saints personnages, je ne vois du premier tableau qu'une partie de la légende qui l'élucide :

DVO MONACHI ANACHORETAM DE SACRAMENTI VERITATE  
DVBITANTEM AD ECCLESIAM DVXERE ET ILLE INTER SACRA  
PANEM IN FORMAM PVERI VERSVM VIDIT.

Ce miracle est rapporté par Siméon Métaphraste, *Vie de saint Arsène*, chap. xiv ; *Coccius*, page 597 ; Guitmundus, lib. III de *Eucharistia*,

et cité entr'autres par Leuchtius, Gare, Bolland., *Vie de saint Arsène*, au 19 juillet, p. 610. Il eut lieu vers l'an 398, en Palestine.

Voici la traduction de ce qu'en disent les *Bollandistes*, que nous extrayons d'un *manuscrit français* de la Bibliothèque de Paray (1867, Miracle 156°).

« Nous lisons dans la vie de saint Arsène, anachorète, au sujet d'un vieillard, riche en vertus et en bonnes œuvres, mais peu instruit dans la foi sur l'Eucharistie, que deux autres vieillards allèrent le trouver, pensant qu'il errait, non par malice, mais seulement par simplicité. A ce qu'ils lui dirent pour le convaincre, il leur répondit : « Je ne serai satisfait que lorsque je verrai la chose elle-même. » « Prions, dirent les autres, et Dieu nous favorisera de quelque prodige. » Le Tout-Puissant les exauça. Ils revinrent le dimanche à l'église et se tinrent ensemble, le vieillard étant au milieu. C'est alors que leurs yeux furent ouverts, car, lorsque le pain fut placé sur la table sacrée, il leur parut à tous trois comme un petit enfant ; et dès que le prêtre étendit la main pour rompre le pain, voilà qu'un ange descendit du ciel un couteau à la main. Il immola l'enfant et fit tomber le sang dans le calice. Lorsque le prêtre rompit le pain en diverses parties, l'enfant était aussi divisé par l'ange en parties. Mais lorsqu'ils s'avancèrent à la sainte Table, le vieillard incrédule reçut seul de la chair sanglante. A cette vue, la crainte le saisit et il s'écria : « Je crois, Seigneur, que le pain est votre corps et le calice votre sang. » Aussitôt la chair qu'il tenait dans sa main, se changea en pain mystique, revenant à l'état d'Eucharistie. Alors, il communia, rendant grâces à Dieu, et les deux autres vieillards lui dirent : « Le Seigneur sait que l'homme ne peut pas se nourrir de chair crue, en conséquence il a mis son corps sous la forme de pain et son sang sous la forme de vin. » — Ils remercièrent Dieu pour leur frère. Enfin nos trois solitaires reprirent le chemin de leurs cellules, heureux de leur bonheur et surtout de celui de leur frère. »

2. De l'autre scène je ne vois sur la photographie qu'un coin insuffisant à l'expliquer. D'une église sort un vieillard tendant les mains vers le Christ qui, au ciel, entouré d'anges, lui montre l'hostie et lui dit :

(cr) ESCE ET MANDVCABIS ME

M. de Sarachaga y reconnaît la conversion de saint Augustin et renvoie pour

l'inscription, au livre VII<sup>e</sup>, chap. x, de ses *Confessions* où se trouvent, en effet, ces paroles : « Et inveni me longe esse a te, in regione dissimilitudinis, tanquam audirem vocem tuam de excelso : *Cibus sum grandium, cresce et manducabis me* ; nec tu me in te mutabis sicut cibum carnis tuæ, sed tu mutaberis in me. » Le grand docteur s'avoue humblement *loin* de Dieu et *dissimilable* à lui. Alors une voix intérieure lui dit : « Mange-moi pour grandir ; cet aliment, à la façon des aliments vulgaires, ne se changera pas en ta chair, mais toi-même tu deviendras moi par le changement de tout ton être. » « Il appert, conclut M. de Sarachaga, que c'est bien Notre-Seigneur au Saint-Sacrement qui a fait entendre sa voix à saint Augustin, comme jadis à saint Paul, comme plus tard à saint Thomas d'Aquin, car là sa personne est présente, vivante et agissante. La présence réelle sur terre a donc conquis à l'Eglise trois puissants génies, de même que la présence réelle au ciel couronnera les mérites des vainqueurs. Voilà, il me semble, ce que veut dire le peintre à la seconde travée, après avoir montré dans la travée précédente, par les figures de l'Ancien Testament, que la caractéristique du Messie, c'est-à-dire le signe auquel il se reconnaîtrait en dévoilant sa toute-puissance, serait précisément de créer un pain capable de sauver la vie. Il y a une corrélation directe entre ces deux travées. »

3. Messe de saint Grégoire, du côté de l'Evangile.

S GREGORIO SACRVM FACIENTE PANIS SPECIEM CARNIS  
OSTENTAT

MVLIERI INCREDVLE EIQVE FIDEM INGERIT SACRAMENTI

Les deux historiens de saint Grégoire racontent ce miracle : voir Jean Diacre et Paul Diacre, cités par une multitude d'écrivains. Le miracle advint à Rome, selon les uns en 595, selon les autres en 600. Voir aussi Garet, *De la Vraye Présence*, 1599, f. 393 verso ; *Annales du Saint-Sacrement*, 15 avril 1882, p. 708.

Voici la traduction donnée par les *Annales*. On trouve le texte latin de *Jean et Paul Diacre* dans *Coccius*, qui le rapporte d'après Guitmundus Anversanus, *De Sacramentis, libro 3*. (Coccius, *Thesauri de Eucharistia*, tom. II, p. 700).

« Un dimanche, comme saint Grégoire, célébrant la messe dans la basilique de Saint-Pierre, distribuait la communion aux assistants, une dame romaine

s'approcha avec les autres, et quand le pontife prononça les paroles accoutumées : *Corpus domini*, etc., cette femme se mit à rire avec un air d'incrédulité. Grégoire lui retira le pain eucharistique et le remit au diacre pour le reporter sur l'autel et l'y garder jusqu'à ce que la communion des fidèles fût achevée. Après quoi, le pontife, demandant à cette femme pourquoi elle s'était mise à rire : « Le morceau de pain que vous me présentiez, répondit-elle, était précisément le même que j'avais apporté à l'oblation. Je n'ai pu m'empêcher de sourire quand vous avez donné le nom de corps de Jésus-Christ à un pain que j'ai fabriqué moi-même de mes mains. » Le saint pontife se tournant alors vers le peuple, lui demanda d'unir ses prières à celles du clergé pour conjurer le Seigneur de dissiper l'incrédulité de cette femme ; puis il revint à l'autel. En ce moment, le pain qui y était déposé changea d'aspect. Tous les assistants, la femme la première, contemplèrent la chair sanglante de Jésus-Christ, apparaissant au lieu des voiles eucharistiques qui l'avaient jusque-là dissimulée à tous les regards. Quand l'incrédule eut cédé à l'évidence, toute trace de chair disparut et il ne resta plus, comme auparavant, que les apparences du pain. Mais tous les assistants reçurent de ce prodige un grand accroissement de foi et de divin amour. »

4. Les trois tableaux suivants sont relatifs à la légende du pêcheur.

Une rivière coule entre deux rives rocheuses, sur lesquelles se dressent deux arbres. Un pêcheur, bras et jambes nus, en jaquette courte, escarcelle au côté, fait avaler une hostie à un poisson qu'il tient attaché à une corde.

PISCATOR VOLENS EXPERIri

AN VERE SIT CORPVS Xristi

IN HostiA APERVIT OS PISCIS

VIVI ET CLAVSIT INTVS HostiAm

Repentant de sa faute, il l'avoue à son confesseur ; son costume est le même, une corde ceint sa tunique. A genoux à la droite du prêtre qu'il regarde, il croise ses mains sur sa poitrine en signe de componction. Le religieux, car c'en est un, qui porte le capuchon sur le surplis, l'écoute avec étonnement. Il est assis à la porte de l'église. Dans le tympan ogival, on voit un saint moine, nimbé et priant, à mi-corps ; c'est le titulaire du saint lieu. Au-dessus de la corniche, une brèche abrite une petite cloche.

PISCATOR POST TRES ANNOS  
 CONFITENS SACERDOTI ROGA  
 VIT Quod IRET CVM EO AD  
 FLVMen VT ROGABATVR AB EO

Le religieux, en surplis, à genoux près du pêcheur, qui adore mains jointes, retire l'hostie de la bouche du poisson.

EVNT ICVS AD FLVMEN.  
 PISCIS VENIT AD LITVS  
 HabENS HOSTIAM In ORE APerto  
 REVERENTER ACCEPTAM

« Je n'ai pu trouver jusqu'ici, dit M. de Sarachaga, la source exacte de ce prodige, qui doit se rencontrer dans la vie des saints Pères. Tout ce que nous savons sur des prodiges similaires avant l'époque de la composition des fresques (1357), c'est le miracle d'Alboraza, province de Valence (Espagne), advenu l'an 1348, où *trois poissons rendirent trois hosties perdues à la mer*, et un autre miracle du moyen âge, peint sur un des tableaux de la collection de l'église Saint-Laurent, de Milan, où l'on voit *deux poissons rapporter au rivage des hosties tombées dans un fleuve*. (Cf. le catalogue des reproductions au Musée de Paray). »

5. Au troisième rang est figurée la mort d'un saint religieux.

Hugues de St-Victor, nimbé, en costume monastique, est couché dans un lit, entouré de ses frères. Un prêtre en surplis, chaperon rabattu pard-essus et l'aumusse sur l'épaule gauche, lui présente l'hostie : il refuse de la recevoir, parce qu'elle n'est pas consacrée. Un clerc en surplis accompagne le prêtre : de la main gauche il tient une torche tortillée et de la droite une sonnette.  
 † VGO VICTORINVS COGITANS RECIPERE AEGROTANS VOMITV  
 EVKARISTIAM HostIAM NON CONSACRATAM AGNOVIT ET  
 RECIPERE RENVIT

La scène est à peu près la même au second tableau, seulement saint Hugues s'est assis sur son lit et joint les mains : un linge blanc qui lui servira de nappe est posé sur le lit ; le clerc s'est agenouillé, ce qui permet de voir qu'il porte sur son surplis un capuchon pointu.

QVod HOSTIAM CONSACRATAM SIBI VIDENS  
 AFFERRI REVERENTER ASSVRGIT

Le troisième tableau est identique au précédent : tous les regards sont dirigés vers l'hostie qui se tient en l'air. Deux anges, ailés et en tunique longue, emportent sur un linge blanc l'âme du religieux, figurée en buste et nimbée : au ciel, Dieu, entouré d'anges, le globe du monde dans la main droite, l'accueille de la gauche.

DICENS REVERTATVR FILIVS AD PATREm : AnImA MEA AD SVVm SALVATOREm Et FVLGENS RADIIS CAELESTIBV. OBDORMIVIT

Ce miracle est rapporté par *Coccius*, à l'an 1140 : « Hugo Victorinus, cum infirmitate ultima laboraret et nullum cibum retinere posset, corpus tamen Dominicum sibi dari cum multa instantia postulavit. Tunc fratres ejus turbationem sedare volentes, simplicem hostiam instar corporis Domini sibi detulerunt. Quod ille per Spiritum cognoscens, ait : « Misereatur vestri « Dominus, mei fratres, cur me deludere voluistis? Iste enim non est Dominus « meus. » Mox illi stupefacti corruerunt, et corpus Dominicum attulerunt ; sed ille, videns quod recipere non valeret, elevatis in cœlum manibus, sic oravit : « Ascendat filius ad Patrem et spiritus ad Deum suum, qui fecit illum. » Et inter hæc verba spiritum exhalavit, et corpus Domini ibidem disparuit. Jacobus a Voragine, Genuensis in *Historia Lombardica*, in *Chronica* inserta ; Joannes Bromiardus, in *Summa Prædicator.*, cap. de *Eucharistia.* »

3. Trois autres tableaux racontent l'histoire de l'enfant juif. Cet enfant se présente à la communion avec des enfants chrétiens.

QVOMODO QVIDAm PVER IVDEVVS CVm ALIIS PVERIS XristiANIS RECEPIT CORPVS Xristi CLAm PATRE.

Le fait se passe dans une chapelle, d'une travée, à porte ogivale, dont le tympan est marqué d'une croix. La voûte est cintrée, à arêtes et étoilée. Trois fenêtres, allongées et cintrées, l'éclairent sur le côté. L'autel, dont on n'aperçoit que la nappe, est dans un renforcement. Le prêtre, debout sur la marche supérieure, en aube et étole croisée, tient de la main gauche la patène où sont plusieurs hosties : il donne à communier à trois enfants agenouillés sur la marche inférieure. Le juif, qui a déjà reçu l'hostie, prend à deux mains le calice à ablution (1), que lui présente un clerc en surplis,

(1) J'ai suffisamment traité de l'ablution ou purification dans le *Bulletin monumental*, en 1881 : je me contenterai d'ajouter ici quelques textes.

qui de la main gauche tient un pot de cristal plein de vin. Le père indigné prend son fils par les cheveux et l'entraîne hors de l'église.

Au rez-de-chaussée d'une maison crénelée, le père jette son enfant dans un four à verrier qu'il vient d'allumer. A l'étage supérieur, paraît, à une fenêtre, la mère qui répond à deux hommes frappant à la porte.

QVomodo PATER INDIGNATVS ARRIPVIT PVE  
RVM ET IN FVRNVM VITRARIVM CONIECIT

La mère descend et embrasse joyeuse son fils qu'un voisin lui présente. Les curieux affluent dans la maison et regardent dans le four.

QVomodo MATRE ADVOCANTE ACCVRRENTES VICINI  
ERIPVNT PVERVM INCOLVME PATREM SVPPONVNT

Voici comment le P. Tesnières rapporte le fait dans les *Annales du Saint-Sacrement*, 5<sup>e</sup> année, p. 666, en traduisant Evagre :

« L'an 552, à Constantinople, sous le patriarche Menna, dans l'église de Sainte-Sophie, le fils d'un verrier juif est surpris par son père dans l'acte de

« 2 tuelli argentei deaurati ad hauriendum vinum post communionem in die Pasche. » (*Inv. de N.-D. de Paris*, 1343.)

« Unum vas lapideum, auro ligatum, cum pipula argentea, de quo miscetur in communione die Pasche. » (*Inv. de la cath. d'Amiens*, 1347.)

« Une grant coupe d'argent, doré dedens et dehors, à 2 enses.... et le nomme le godet S. Thomas. Item, avec ce godet un tuyau d'argent dorez et pour prendre le vin le jour de Pasques après la communion. » (*Inv. de N.-D. de Paris*, 1416.)

« Una pipula argentea, habens 4 circulos, cum qua sumitur vinum in die Pasche. » (*Inv. de la cath. d'Amiens*, 1419.)

« D. Paulus, senator Urbis, qui post predictos oratores Romanorum regis ad communionem venit, cum descendisset de loco suo per gradus solii ut reverentiam debitam faceret pontifici, ivit usque ad altare ubi per episcopum Pientinum et diaconum grecum qui communicatis vinum pro purificatione ministrabat....., ei vinum ex calice prebuerunt pro purificatione et ille bibit. » (Burchard, *Diarium*, t. I, p. 300). « Subdiaconus capelle, stans juxta columnam in cornu epistole, purificavit comunicatos omnes, etiam cardinales, clericis capelle sibi vinum in calicem infundentibus. » (P. 468.) « Ii duo steterunt apodiati ad columnam ante cornu epistole altaris pro purificatione oratoribus comunicatis danda, et sacrista tenebat super altari carafam vini, infundens in calicem pro purificatione quando opus erat. » (P. 253.) Ce dernier texte se réfère à l'an 1487.

En 1494, Marguerite Trotet légua à l'église Saint-Paul d'Orléans quatre tasses et un petit calice d'argent. » (De Villaret, *Antiq. de Saint-Paul d'Orléans*, p. 178). Evidemment ces tasses devaient servir à l'ablution des communicants.

« Feu Pasquier Bonnechene et demiselle Gilles de le Tainture son espeuse, avait donné deux hanaps d'argent, pesant chacun ung marcq, pour boire les paroichiens de la dite église, après qu'ils avaient receu le précieux corps de Jésus-Christ. » (1506)... « Iceux ont ordonné de faire rompre la grande tasse d'argent et faisant faire un petit veyre d'argent pour prendre le vin les communicants. » (1614, Cloquet, *Monogr. de l'égl. Saint-Jacques de Tournay*, p. 308,311).

consommer avec d'autres enfants chrétiens les hosties restantes du saint Sacrifice, comme c'était alors l'usage. Le juif, furieux, saisit son enfant et le jette dans une fournaise ardente. La mère l'entend gémir et crie au secours. Les voisins accourent et retirent l'enfant des flammes. On lui demande qui l'a sauvé. Il répond : « Une femme, la tête ceinte d'une couronne, plus belle que le soleil, qui m'encourageait et me donnait une nourriture délicieuse. C'était l'auguste Vierge Marie.

« Le bruit de ce miracle se répandit comme un éclair. L'empereur Justinien et le Patriarche voulurent voir l'enfant et la mère, qui reçurent le baptême. Quant au père, il refusa obstinément d'embrasser le christianisme et Justinien le fit empaler comme meurtrier de son fils. »

C'est le souvenir de ce célèbre miracle qui a inspiré les distiques suivants :

« Ante aras pastum sacrato Numine natum  
 Projicit in medios ira paterna rogos.  
 Sacrilego pia flamma patris servire furori  
 Horruit, innocuus ridet in igne puer.  
 Tres olim pueri vicere incendia : solus  
 Vincere qui potuit, par fuit ille tribus. »

*Evagre* a rapporté ce miracle au 4<sup>e</sup> livre, chap. 38 de son *Hist. Eccles.* — *Baronius*, *Coccius* et presque tous les historiens de l'Eglise le citent ; voir aussi *Corbin*, 13<sup>e</sup> miracle.

A Bourges, le même fait se serait-il reproduit vers la même époque ? (Voir *Simmonet*).

Notre-Seigneur appelle lui-même l'Eucharistie : *Le Pain de vie, celui qui en mange ne meurt point*. Cette promesse avait évidemment besoin d'être rappelée au vr<sup>e</sup> siècle, alors que les disciples d'Eutychès préparaient les voies à l'arrivée de Mahomet, c'est-à-dire à l'apostasie de l'Orient.

7. Au dernier rang, deux tableaux sont consacrés à la légende sarrasinoise. Aux portes d'une ville s'avance, sur un cheval, un vieillard couronné. Les chefs des Sarrasins (1) s'entretiennent avec un prêtre en surplis et étole. Des

(1) Puisqu'il est question ici des Sarrasins, qu'il me soit permis de rappeler un fait peu connu, que vient de publier le *Giornale araldico*, de Pise (1884, n<sup>o</sup> d'avril, p. 236) :

Cataldo Porzio, chevalier, fut en 1058, le principal promoteur, à Messine, de la Milice sacrée des Verts (*sacra milizia dei Verdi*) pour la défense de la sainte Eucharistie contre les Sarrasins, dont il délivra la Sicile, en 1060, lorsqu'il vint en aide au comte Roger, de



archers transpercent de leurs flèches des soldats vaincus qui supplient à genoux qu'on les épargne. Plusieurs se sont jetés à la nage dans la rivière, en quittant leurs vêtements pour mieux fuir.

QVomodo In CONFLICTV XristIANORum. PresByteRO DVCTO  
AD REGE<sup>m</sup> SARACENORV<sup>m</sup>. DIXit REX MONSTRA MIHI QVomodo  
EX PANE FIT CORPVS X.

Normandie : il tua de sa propre main leur amiral. Une très ancienne peinture, qui existait dans la galerie du baron Jean-Baptiste Porzio, le représentait avec cette inscription :

« Cataldus Porcio, in robore et valore non desinit invidere Catoni, qui magno animo,  
« invicto corde, operam dedit Rogerio, comiti invictissimo, in Saracenorum expulsionione ;  
« fuit Sacræ Militiæ Promotor et Institutor ad tuendum contra Infideles Sanctissimum  
« Corpus Christi Eucharisticum ; ejus valorem et admiranda gesta Rogerius in suo com-  
« mendat sigillo. »

Roger lui adressa, en effet, en 1061, un diplôme dont voici la teneur :

« In nomine Dei æterni Salvatoris nostri. Rogerius, Siciliæ et Calabriae comes, adjutor  
« et defensor christianorum. Postquam cum classe nostra Messanam appulimus, ut Sici-  
« liam a barbaris eriperemus, Messanensibus auxiliariis fidelibus, cooperatione et opera  
« nobilis Cataldi Porcio, quondam Tini Willelmi, magnum Saracenorum amiram qui in  
« pugna prope Lauri fontem interfecit suamque classem fugavit, deque barbaris trium-  
« phavit vexillis, sicut etiam fuit promotor et institutor sacræ militiæ pro defensione  
« Sanctissimi semperque humiliter venerati Corporis Christi contra Saracenorum iniqui-  
« tatem, in qua, quamvis indigni personam nostram adscribi curavimus, et successores  
« nostros instanter rogamus, ut in ea pro tanti mysterii veneratione se adscribant. Ideo  
« propter ista aliaque magna merita tua mandamus omnibus subditis nostris, ut te  
« tractent et reputent tamquam personam nostram juxta excellentiam de utroque Catone  
« nobilitatis tuæ : sic volumus, de mandato nostro jubemus. D. Messanæ D. V Maji A. D.  
« MLXI. C. T. M. M. B. B.

« Rogerius C. C. A. D. S. »

En 1129, Roger I<sup>er</sup>, roi de Sicile, reconnaissait les services rendus, et en outre, la descendance des Porzio des deux Catons :

« In Nomine Dei Æterni Salvatoris Nostri Amen. Rogerius, divina favente clementia,  
« primus rex Siciliæ, Apuliæ et Principatus Capuæ. Attendentes grata satis et accepta  
« servitia maximosque labores et damna, quæ quondam fidelis consanguineus noster  
« Cataldus Porcio, miles nobilis civitatis Messanæ, fideliter præstitit atque substituit ut  
« Christianum dominium, expulsis Agarenis, in Sicilia refulgeret. Et magnificus quondam  
« Pater noster illam firmiter haberet, ut novimus ex narratione plurimarum scripturarum  
« strenue laborasse cum maxima suæ substantiæ effusione, donec in ipso regno Patris  
« Nostri Dominium exclusis penitus infidelibus fuit tranquilla serenitate pacatum ; consi-  
« derantes labores et pericula plurima, quæ tam in defensione Insulæ nostræ, quam etiam  
« ad confusionem et exterminium infidelium et inimicorum nostrorum diversimodo per-  
« passus est, propter quod debite et vinculo justitiæ adstringimur, Te Willelmum Porcio,  
« filium dicti Cataldi B. M., antiquis prærogativis præservare ac de novo concedere et remu-  
« nationis præmio retribuere ; et quoniam ex authenticis scripturis tuis, clare et patenter  
« judicatur et manifestatur esse de vero Porciorum excelso et nobilissimo sanguine magni  
« utriusque Catonis ; propterea Te Willelmum Porcio et successores tuos, ex quo familia  
« tua de utroque Catone venit, perpetuo declaramus in consanguineos nostros, teque in  
« consiliarium nostrum in singulis nostris nostrorumque regnorum negotiis eligimus et  
« creamus quoad vixeris. »

ET LIBERABO TE ET SOTIOS· ALITER INTERFICIAM TE ET ILLOS· QUI RESPONDIT· SACRAMENTVM FACIAM ET SI VVLT DEMONSTRABIT SE.

L'on est dans une plaine gazonnée, avec une colline ombragée d'un arbre touffu. A droite, sont agenouillés les chrétiens suppliants et croyants, parce qu'ils voient; à gauche, le roi, escorté de ses soldats, admire le prodige. Couronné en tête, le sceptre dans la main gauche, il est assis sur un siège à dossier triangulaire et de l'index montre le miracle dont il est témoin.

L'autel est dressé sur le sol. Le prêtre y célèbre, tourné vers les fidèles; dans ses mains il tient élevé l'Enfant Jésus, nu, nimbé, qui porte de la main droite la croix, instrument de sa mort (1). Sa chasuble, semée de pois disposés en

(1) « Witikin, chef des Saxons, ayant résolu d'embrasser le christianisme, vint un jour dans le temple où Charlemagne assistait au saint Sacrifice. Au moment de la communion, il voit le grand empereur s'approcher avec le plus profond recueillement de la table sainte, et dans l'hostie que tenait le prêtre, il aperçoit un enfant d'une ravissante beauté qui souriait aux uns et détournait des autres, avec horreur, son visage radieux. O merveille! Witikin demande à l'empereur l'explication de ce qu'il vient de voir. Cet enfant si radieux que vous avez aperçu dans l'hostie, s'écrie Charlemagne, c'est Jésus dont je vous ai parlé si souvent. Le sourire qu'il envoyait aux uns, le dédain qu'il lançait aux autres, annoncent les dispositions bonnes ou mauvaises de ceux qui le reçoivent. Puissiez-vous, Witikin, quand vous le recevrez vous-même, mériter ce doux sourire de votre Dieu. »

(*Rosier de Marie.*)

Joinville, dit de saint Louis: « Le saint roi me conta que plusieurs gens d'entre les Albigeois vinrent au comte de Monfort..... et lui dirent qu'il vint voir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui était devenu en sang et en chair entre les mains du prêtre et il leur dit: Allez le voir, vous qui ne croyez pas; car moi, je le crois fermement, tout comme la sainte Eglise nous raconte le Sacrement de l'autel. » (*Hist. de saint Louis*, édit. de Vailly, p. 35).

« Environ ce mesme temps (1260) un certain prestre célébrant à Paris en un autel dressé dans la grande salle du Louvre, comme il vint à élever la sacrée-sainte Hostie, elle parut aus assistans en la forme d'un enfant. Ces personnes prièrent le Prestre de la tenir toujours élevée jusques à ce que le Roi, que l'on estoit allé avertir fust venu; mais sa Majesté aiant appris cette nouvelle, refusa d'y venir: Et que ceus, dit-il, qui n'ont pas une assez ferme croïance pour cet auguste Sacrement, y aillent. De moi je le voi tous les jours des yeus de l'esprit et j'admire continuellement Nostre-Seigneur Jésus-Christ caché sous le voile sacré des espèces sacramentales. » (*Abrégé des Annal. ecclésiast. de César Baronius*, traduit par Charles Chaulmer, Paris, 1673, t. IV, p. 277).

« On rapporte que dans l'église de Sainte-Marie *in vado*, à Ferrare, desservie par les chanoines réguliers de la congrégation rhénane du Saint-Sauveur, il arriva, en 1351, que, pendant le saint sacrifice de la Messe et au moment de l'élévation, un grand bruit se fit entendre, et tous les assistants, qui étaient en grand nombre, purent apercevoir un petit enfant à la place de l'hostie. » (*Anal. jur. pontif.*, t. V, col. 3).

Thomas Cantimpré, de l'Ordre de Saint-Dominique, relate, dans son traité de *Apibus* lib. 2, c. 4, qu'en l'église de Saint-Amé de Douay, « un prêtre donnant la communion, le jour de Pâques, trouva une hostie sur le pavé de l'église; comme il s'agenouillait pour la

croix, est ornée d'un orfroi en *tau* : le col de son amict est rabattu autour de son cou ; son aube a des poignets d'étoffe (1) ; son manipule est long et étroit. Un clerc l'assiste, à sa droite et tient une torche, moitié unie et moitié tortillée.

La nappe est marquée de croix. Sous le corporal, divisé, comme de nos jours, en neuf compartiments par des plis, est en partie cachée la patène, au côté de l'épître. Le calice est bas, à six pans pour le pied, nœud en boule et coupe profonde, largement ouverte. Près du missel, posé sur un coussin à

prendre, elle s'éleva d'elle-même dans les airs et vint se placer sur le manuterge avec lequel le prêtre a coutume d'essuyer ses doigts. Le prêtre appelle les chanoines, ils arrivent et voient dans le linge un corps vivant, sous forme d'un très bel enfant. Le peuple accourt afin d'être témoin d'un si miraculeux spectacle, et la vision céleste n'est refusée à personne. » (*Anal. jur. pontif.*, t. III, col. 10).

« En l'an 1489, pendant toute l'octave de la Fête-Dieu, la bienheureuse Véronique de Binasco, de l'Ordre de Saint-Augustin, ne pouvait entrer dans l'église sans apercevoir l'Enfant Jésus revêtu d'une robe éclatante de blancheur, au milieu d'un cortège formé par les anges. Tantôt elle le voyait se promener sur l'autel, tantôt il entrait dans le tabernacle ou bien il en sortait. Le dernier jour de l'octave, à la procession qui eut lieu dans l'église du couvent, Véronique vit encore l'Enfant Jésus. Il était porté par un ange ; des milliers d'esprits célestes l'entouraient, ayant des cierges allumés dans leurs mains. En même temps, une mélodie toute divine remplissait l'édifice sacré. » (*Vie des Saints du Pèlerin*).

Dans un missel, imprimé en gothique, au xvi<sup>e</sup> siècle, de la bibliothèque de Poitiers, on voit, au premier dimanche d'Avent, la messe de saint Grégoire : le pape agenouillé tient l'hostie qu'il va élever, elle est marquée d'une croix et il s'en détache un enfant. Ordinairement, à cette place, cet enfant, qui est une âme, traduit les premiers mots de l'Introït : *Ad te levavi animam meam, Deus*. Ici le sens devrait être tout autre, puisque l'enfant sort de l'hostie : il s'agirait donc d'un miracle eucharistique.

« Les Grecs ont exprimé cette vérité (la présence réelle) dans la plupart de leurs églises, par des peintures où Jésus-Christ est représenté sous la forme d'un enfant dans le disque du plat que nous appelons la patène. » (Rohault de Fleury, *La Messe*, t. 1, p. 35).

(1) J'ai souvent parlé dans mes publications des *aubes* et *amicts parés*, ainsi que des poignets, il n'y a donc pas lieu d'y revenir en détail. Toutefois, j'indiquerai encore ici quelques textes : « 3 aubes parées, 3 amyts déparéz. » (*Inv. de Charles V*, 1380). — « 3 albe parate ante et retro. » (*Inv. de la cath. d'Amiens*, 1419). — « 5 aubes parées d'autre drap de Lucques blanc et 4 amyts parés et les donna pappe Gregoire XI<sup>e</sup> en janvier 1375. » (*Inv. de N.-D. de Paris*, 1438). — « Trois amis estoffés de velours semés de larmes d'or. » (*Inv. de Saint-Jacques de Tournay*, 1507). — « Trois amis estoffés de tassiaux de pareils velours. » (*Ibid.*, 1516). — « Tres albe cum amictis, pro diebus solemnibus, cum paramentis de drap d'or ras. Item tres alie albe pro festivitibus, quarum una est cum paramento de drap d'or velutat, et alie due cum paramentis de veluto rubeo et amicti tres parati de drap d'or velutat blanc. Item tres alie albe parate, pro magnis festivitibus, cum paramentis fach à personnages et à bordure. » (*Inv. de la cath. d'Amiens*, 1553, n<sup>os</sup> 263, 269, 270). — « Trois aubes parades de velours rouge, garnides d'amys parats. Tres aubes parades de taffetas violet, garnides d'amys parats. Tres aubes parades de satin jaune, garnides d'amict parat. Tres aubes parades d'aurange damas et de soye. » (*Inv. d'Aigues-Mortes*, 1599, n<sup>os</sup> 12, 13, 17, 18, 19). — « Parures de aubes et amictz. » (*Inv. de N.-D. de Paris*, 1648).

houppes, est un petit chandelier à pied rond, comme la bobèche, avec un cierge blanc dont la cire coule. On lit sur ce missel les paroles de la consécration :

HOC ENIM

EST *CorPus* MEum

Le parement se compose de bandes verticales étroites, où des étoiles à six rais, flanquées de pois, alternent avec des rinceaux. Les bandes des extrémités, étoilées et piselées, sont plus ornées et forment comme un orfroi.

On a cru qu'un seul chandelier était fait exclusivement pour éclairer le prêtre. C'est une erreur que, dès le iv<sup>e</sup> siècle, saint Jérôme avait réfutée péremptoirement en combattant un des hérétiques de son temps. La lumière, dit-il, fait allusion au soleil de justice et de vérité qui a illuminé le monde en la personne du Christ, c'est pour nous un symbole de joie. Ce chandelier est donc là, non à cause du prêtre, mais en raison même du Fils de Dieu, que l'on cherche à honorer d'une manière spéciale. Qu'on l'observe donc, la liturgie, qui a conservé tant d'anciennes traditions, a maintenu ce chandelier sous la forme du bougeoir, qui est, dans l'Eglise, un des insignes de la prélature. Au fond, l'idée est la même; il ne s'agit pas d'éclairer l'officiant, mais de l'honorer. Peut-être le chandelier suivant avait-il cette destination : « Item, ung petit chandelier d'argent blanc, et a ou tuyau une oreille pour mettre chandelle; pesant sept onces. » (*Invent. de Charles V*, 1380, n<sup>o</sup> 21, 829).

Le cierge unique se constate, au x<sup>e</sup> siècle, dans l'inventaire de la chapelle du roi Bérenger, à Monza : « Candelabrum I ».

La chasse romane de S. Calmine, provenant de l'abbaye de Mauzac, montre un seul chandelier en pendant de la croix. Sur la belle chasse, en émail champlévé, de la collection Basilewsky qui date du xiii<sup>e</sup> siècle, sainte Valérie décapitée apporte sa tête à saint Martial qui célèbre. Il a quitté l'autel pour s'approcher de la jeune martyre : le diacre y est resté. L'autel est tourné vers les fidèles. Son parement à plis est serré au bord supérieur par un frontal, large galon rigide. Sur la table on voit : un chandelier, une croix, un calice et une patène (*Gaz. des Beaux-Arts*, 2<sup>e</sup> pér., t. XVIII, p. 567).

Dans le martyre de sainte Espérie, peint à la cathédrale de Cahors dans la première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle, l'autel n'a qu'un seul chandelier, à la droite

du calice (de Fontenilles, *Mém. sur les peintures murales de la cath. de Cahors*, pl. VII).

« Un chandeillier de cuyvre » — « Item un chandellier de cuivre à mettre sur l'autel. » (*Inv. du S. Sépulcre de Paris*, 1379, nos 343, 408).

En 1444, Arthault Trousseau, écuyer, fonda une messe à la cathédrale de Nevers. L'autel devait être « garni d'un cierge de cire d'une livre et d'une torche de deux livres. » (Boutillier, *Mém. sur les anc. vocables des autels de la cath. de Nevers*, p. 17).

« Ung petit chandelier d'yvoire, garny d'argent, pour mettre sur le messel » (*Inv. de N.-D. de Paris*, 1577).

Voici quelques textes relatifs au bougeoir (Voir aussi ce mot dans le *Glossaire archéologique*) : « Un candelabrum basse argent deauratum cum manubrio. » (*Inv. de l'église d'York*, 1530).

« Ung boujouer auquel on met les bougies pour servir à lad. chapelle et à la majesté du roy. » (*Inv. de S. Hilaire de Poitiers*, 1577).

« Un chandelier palmatoir, d'argent, avec sa mouchette et chesnette. » (*Inv. de Philippe II*, 1597).

« Ung bougeoir a queue,... d'argent blanc. » (*Inv. de Gabrielle d'Estrées*, 1599).

« Un chandellier de main, avec sa pincette y attachée avec une chenette d'argent, le tout aux armes de S. A. Jean Louys » (*Inv. de la cathéd. de Liège*, 1713). Jean Louis d'Elderen fut évêque de 1688 à 1694.

8. Du tableau suivant, je ne distingue que quelques mots et des personnages agenouillés au pied de la même colline, ce qui me semble indiquer la continuation de la scène précédente. M. de Sarachaga lit ainsi l'inscription :

« QUOMODO SACERDOS EX PRÆCEPTO REGIS SARACENORUM CELEBRAVIT EX UNA PARTE ADSTANTIBUS ILLIS, EX ALTERA CHRISTIANIS, ET FACTA CONSECRATIONE HOSTIÆ CHRISTUS IN FIGURA PUERI VISIBILITER DEMONSTRAVIT CUNCTIS VERITATEM SACRAMENTI. QUANDO IN EODEM ALTARI PRÆSBYTERO CONSECRANTI CALICEM ANTE INAMBULANS, PUER CRUCEM TENENS, QUO FACTO, ET CRISTIANI SUNT LIBERATI ET MULTI SARACENI CREDIDERE. »

« Serait-ce le miracle de Caravaca, dit M. de Sarachaga, le jour de l'in-

vention de la Croix l'an 1232? L'ouvrage de Jean Robles Corvalan, *Historia de Sanctissima Cruce Caravacensi*, Aug. Vindel, 1519, in-12 de 71 pages, que la Bibliothèque eucharistique de Paray vient d'acquérir, en fournirait peut-être la preuve, en considérant que, dans l'enquête ordonnée l'an 1480 par les autorités religieuses et civiles, le plus ancien témoignage sur le fait est celui-ci : « Cum Zeit-Abuzeit esset Caravensis rex valde potens, habebat sacerdotem quemdam captivum, cum quo die quodam colloquium habuit de sacro missæ, in quo sacerdos dixit : « Notum tibi sit, rex, quemcumque sacerdotem sacris vestibus indutum dicentem verba illa, quæ Jesus Christus in ultima sua cæna dixit, ex ea hostia fieri veram carnem, etc. Cui rex dixit se id non credere, sed jussit facere. Rex suum nuntium misit, qui omnia notata ornamenta attulit..... Sacerdos dixit : Crux deest. Tunc rex dixit : Illane est quæ est in altari ? Sacerdos magna cum devotione crucem illam accepit, eaque adoratione sacrum ipsum cæpit. CUM AUTEM CONSECRATAM HOSTIAM PRO MORE ELEVARET, ATTENTE *despiciens rex vidit in manibus sacerdotis* INFANTULUM CANDIDISSIMUM ET PULCHERRIMUM (1). Statim autem atque sacerdos sacræ Missæ finem imposuit, Zeit-Abuzeit, advertens Christianorum legem rem esse sanctam et laudans ipsum sacerdotem, factus est christianus, ipse ejusque subditi qui id voluerunt, tradiditque Christianis

(1) « Suivant la doctrine de saint Thomas (part. 3, quest. 76, art. 8), les apparitions dans le Saint-Sacrement peuvent avoir lieu de plusieurs manières. Quelquefois, quoique la personne voie extérieurement la chair, le sang, un enfant ou un mystère, il ne s'opère pas de vrai changement dans le sacrement même, mais le phénomène se fait dans les yeux du spectateur ; c'est là vraisemblablement ce qui a lieu dans les apparitions qui ne sont vues que d'un ou deux témoins et restent cachées pour tous les autres : ceux-ci ne discernant dans le Saint-Sacrement que les espèces sacramentelles, il faut croire que les organes de ceux qui voient l'apparition sont seuls affectés.

« La seconde manière est lorsque les espèces sacramentelles subissent un changement réel et que l'apparition se produit au dehors, frappant les yeux de tous ceux qui y portent leurs regards. Il semble qu'on doit ranger dans cette classe les apparitions qui durent longtemps ou qui sont vues par tout le monde. Cependant, ainsi que les théologiens le font observer, il n'est pas impossible que le phénomène ne se produise ni dans les espèces sacramentelles, ni dans les yeux du spectateur, et qu'il s'opère dans un milieu. Ce milieu, ce sera l'espace qui entoure les espèces sacramentelles ou bien l'air qui existe entre les espèces sacramentelles et la vue, là se forme l'image de la chose qu'on croit voir et qui, s'imprimant dans l'œil du spectateur, fait la vision, l'apparition. » (*Anal. jur. pontif.*, t. III, col. 9-10.)

Sur la manière théologique d'interpréter les miracles eucharistiques, voir une excellente et substantielle dissertation du P. Fristot, dans la *Revue du Musée eucharistique de Paray-le-Monial*, 1883, p. 8 et suiv.

regionem illam, ipsi vero data est a Christianis arx Abuzeit prope Concham, in qua vitam suam pie traduxit, et ibi ejus corpus manet sepultum. »

« Hæc prima est S. Veræ Crucis historia quam pro dignitate nullius ingenii acumen nulliusque eloquentiæ ubertas satis hactenus explicare potuit, » dit Robles, au chapitre VII<sup>e</sup>, pages 22 et 23.

« Dans l'article sur la *Croix de Caravaca*, par Mgr Barbier de Montault (V. 2<sup>e</sup> livraison du *Règne*, p. 107), l'extrait de ce passage donné d'après *Papebrock* (*Ibid.*, à la page 108 et 109), s'arrête à l'endroit de l'apparition de l'Enfant Jésus, tandis que c'est cette apparition même, et non la déposition de la croix sur l'autel, qui détermine la conversion de Zeit-Abuzeit. On peut s'en convaincre maintenant, et aussi pourquoi la fresque d'Orvieto ne mentionne pas les anges apportant la croix, par les propres paroles qui suivent ce témoignage dans Robles : « Testimonii autem hujus finis videtur potius fuisse, ut vicario illi persuaderetur excellentia miraculi de CHRISTO, QUI SE IN HOSTIA CONSECRATA ASPICIENDUM FORMA PUELLI PRÆBUIT, QUAM *miraculi de apparitione ipsius S. Crucis*. Id enim, quod omnibus, silentio supprimit, ab angelis nimirum eam delatam, et alias peristases ad rei declarationem necessarias, vicario tamen et vulgo non ignotas, nec verbulo quidem attingit. »

## XXII

M. de Sarachaga, dont le zèle est aussi intelligent qu'infatigable, a eu l'excellente idée de former un album spécial pour vulgariser le miracle de Bolsène et montrer le développement artistique auquel il a donné lieu. A cet effet, il a commandé au photographe Armoni, d'Orvieto, vingt-cinq clichés qui sont conservés au Musée eucharistique de Paray-le-Monial.

Ces belles et précieuses photographies forment l'utile complément de la monographie du miracle de Bolsène que j'aurais voulue un peu moins indigne d'un tel sujet, mais qu'il m'a été impossible, je le répète, de faire mieux, faute d'avoir vu moi-même les monuments que j'ai dû expliquer. Puisse ce travail méthodique en provoquer un plus développé, qui donne pleine satisfaction aux *desiderata* que j'ai signalés !

## ORVIETO

- |   |   |
|---|---|
| <p>1. Le reliquaire du Saint-Corporal.<br/> <i>Fresques d'Ugolin de Prète, à la voûte :</i><br/>         2. Moïse et la Manne.<br/>         3. Elie et le pain.<br/>         4. Abraham et les anges.<br/>         5. Melchisédech et les anges.<br/>         6. Conversion de saint Augustin.<br/>         7. <i>Bene scripsisti de Me.</i><br/>         8. La manne donnée au vainqueur.<br/>         9. Saint Paul prêchant l'Eucharistie.<br/> <i>Sur le mur de gauche :</i><br/>         10. Le roi des Sarrasins commandant<br/>         au prêtre de lui montrer le corps de<br/>         Notre-Seigneur.<br/>         11. Au moment de l'élévation, Notre-<br/>         Seigneur apparaît sous la forme d'un<br/>         enfant.</p> | <p>12. Dernière communion de Hugues de<br/>         Saint-Victor.<br/>         13. L'Enfant juif sauvé de la fournaise.<br/>         14. Le pêcheur converti à la vue du<br/>         poisson qui rapporte l'hostie.<br/> <i>Sur le mur de droite :</i><br/>         15. Le prêtre hongrois voyant le Saint-<br/>         Sang jaillir à Bolsène.<br/>         16. L'évêque délégué du Pape constate<br/>         le miracle.<br/>         17. Le Pape Urbain IV vient au devant<br/>         du Saint-Corporal.<br/>         18. Le Corporal et l'Hostie sont montrés<br/>         au peuple.<br/>         19. Le Pape Urbain IV charge saint<br/>         Thomas de composer l'Office du Saint-<br/>         Sacrement.</p> |
|---|---|

## BOLSÈNE

- |  |   |
|--|---|
| <p>20. Eglise, chapelle et crypte d'Apollon.<br/>         21. Tabernacle de della Robbia.<br/>         22. Pierre avec taches de sang portée à<br/>         la procession de la Fête-Dieu.</p> | <p>23. 24. 25. Les trois pierres gardées sur<br/>         le maître-autel de la chapelle du<br/>         Saint-Sacrement.</p> |
|--|---|

## XXIII

M. Emile Molinier, ayant écrit l'important ouvrage *Les della Robbia, leur vie et leur œuvre* (Paris, 1884, in-4°), j'ai cru devoir le consulter au sujet des terres cuites émaillées de Bolsène. Voici la réponse qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser :

« M. Cavallucci et moi, dans notre ouvrage sur *Les della Robbia*, avons, en effet, décrit les terres cuites émaillées qui se trouvent à Bolsène. Elles figurent dans notre *Catalogue* sous les numéros 141, 142, 143, 144. Mais la description nous en a été envoyée de Bolsène et nous n'avons point vu les bas-reliefs. J'ai donc dû dans le *Catalogue*, m'abstenir de toute attribution précise; mais puisque vous me faites l'honneur de me consulter là-dessus, voici quel est mon sentiment :

« A Bolsène, ces bas-reliefs passent pour avoir été exécutés aux frais de Jean de Médicis, plus tard Léon X, dont ils portent les armes; je n'y vois pas d'objection; mais alors leur attribution à Luca della Robbia (1482) est inadmissible. Ils ne peuvent qu'être d'Andréa ou de Giovanni, ou du moins de leur atelier. Mais vous n'ignorez pas que, pour les *della Robbia* de la fin du xv<sup>e</sup> siècle,



il est fort difficile de distinguer entre les deux maîtres : le *lavabo* de Santa Maria Novella, à Florence, a longtemps passé pour être d'Andréa, et, de fait, il a tous les caractères de ses œuvres; pourtant il est établi aujourd'hui qu'il est de Giovanni (1497). Cependant, si la description que l'on m'a envoyée est exacte, les émaux sont, à Bolsène, bleus et blancs, ce qui *jusqu'à un certain point*, serait une présomption en faveur d'une attribution à Andréa, ou tout au moins à Giovanni, alors qu'il travaillait sous la direction d'Andréa; les œuvres tout à fait personnelles de Giovanni sont en général polychrômes; mais, je le répète, ce n'est là qu'une simple présomption; ce n'est qu'en voyant les photographies que je pourrais vous donner une réponse catégorique.

« Vous m'excuserez, de ne point vous donner un avis plus précis sur une œuvre dont je ne puis parler *de visu*; mais au cas où vous pourriez vous dessaisir de la photographie pendant 24 heures je suis tout à votre disposition et ce serait pour moi un plaisir que de vous aider, si je le puis, à résoudre ce petit problème.

« L'attribution à Luca della Robbia était déjà acceptée du temps de Passeri. »

J'ai envoyé la photographie désirée; mais, après plusieurs mois d'attente, ne recevant rien, je me décide à imprimer cette lettre, qui satisfait en partie à notre légitime curiosité.

#### XXIV

M. le chanoine Battaglini a publié dans la revue *Divus Thomas*, imprimée à Plaisance (mai 1884, p. 233-236) l'inscription relative au miracle de Bolsène et il nous fait l'honneur de nous en adresser un exemplaire. Nous le remercions sincèrement de cette communication bienveillante, dont lui sauront gré aussi nos lecteurs, car elle complète mon étude sur le miracle de Bolsène.

L'inscription est intéressante à plus d'un titre. J'aurais préféré l'avoir dans sa teneur épigraphique, quitte à en donner une traduction pour les mots abrégés; mais telle quelle, elle répond à un des désirs que j'avais exprimés de la voir imprimée en entier. Néanmoins il aurait été utile de la contrôler sur l'original.

M. Battaglini la date par conjecture de 1338 : ses raisons sont plausibles. Cependant la forme des caractères devrait aussi aider à la détermination rigoureuse de l'époque.

Les notes du docte chanoine méritent d'être conservées : je les laisse à leur place. Elles nous fournissent quelques renseignements précieux. L'ins-

cription est gravée sur quatre tables de marbre rouge. Est-ce du rouge antique, le plus recherché de tous ? Est-ce de l'africain rouge, du *pavonazetto* ou de l'albâtre rouge ? Ces détails ont leur prix aux yeux des archéologues, de même que les dimensions des tables, lesquelles sont conservées dans l'église souterraine de l'église de Sainte-Christine *ad catacumbas*. Mais dans quel endroit de l'église sont-elles précisément ? J'aurais voulu pouvoir le dire.

On ignore qui est le rédacteur de l'épigraphe. A-t-on consulté à ce sujet les archives locales, qui contiennent encore bien des mystères ? Le style est bien celui du temps ; aux emprunts faits à la bulle d'Urbain IV et aux leçons du bréviaire, je soupçonne que c'est l'œuvre d'un ecclésiastique : pourquoi pas alors d'un chanoine de Bolsène ou d'Orvieto ?

M. Battaglini parle de représentations *anciennes* de saint Thomas dans ces deux églises. Il serait opportun de les faire connaître, en fixant leur date et leurs caractères. Il parle aussi du *texte authentique de l'Office conservé dans d'anciens livres*. Où sont ces livres et en quoi ce texte diffère-t-il de celui qui est actuellement en usage ? Voilà autant de questions qu'il importe d'élucider au point de vue de la liturgie et de l'archéologie.

Je relève les points suivants dans l'inscription :

Long préambule, purement oratoire et pieux, tout à fait en dehors des traditions épigraphiques. Au fond, c'est une espèce de procès-verbal, rédigé en 1263, comme le porte la date inscrite à la fin du document. Le mot *beato* qui précède *Thomæ de Aquino* n'a dû être ajouté que lors de la transcription sur pierre, en remplaçant probablement *frater*. L'ensemble de la pièce, comme style, sent plutôt le XIII<sup>e</sup> siècle que le XIV<sup>e</sup>.

Le prêtre qui célèbre à Bolsène sur *l'autel des pieds*, dans l'église de Sainte-Christine, est un *Allemand*, terme assez vague : il est étonnant qu'on n'ait pas dit son nom ni mieux déterminé sa patrie.

C'est un prêtre pieux, pénétré de ses devoirs : il en donne une preuve en se rendant au tombeau de la sainte martyre et en célébrant sur son autel, but de pèlerinage.

Le moment précis du miracle est celui où il tient l'hostie sur le calice, c'est-à-dire après la consécration, et que l'on nomme la *petite élévation*. L'hostie se transforme en chair, excepté dans la partie qui adhère à ses

doigts. Cette hostie est couverte d'un sang rosé ; ce sang atteint d'abord le purificateur (c'est une des plus anciennes mentions qui en soient faites), puis le corporal, où chaque goutte prend la forme d'une figure humaine.

Je le répète, il faudrait examiner le Saint-Corporal à la loupe, y compter les taches de sang et constater si elles ont gardé l'aspect primitif.

Mais que sont devenus le purificateur et le calice, qui, au même titre, méritaient de demeurer dans le trésor de Bolsène ? Il y aurait lieu de consulter sur ce point les archives et surtout les inventaires.

L'inscription parle d'une *information solennelle*. Où est actuellement ce dossier, que nous serions si heureux, non de consulter (ce ne serait pas assez), mais de reproduire intégralement, car, ne l'oublions pas, nous n'avons ici qu'un sommaire, qui précisément nous met en goût d'en apprendre davantage ?

Nous savons encore par l'inscription, la visite du prêtre au Pape, l'ordre donné par celui-ci à l'évêque d'Orvieto de lui apporter l'hostie miraculeuse, sa réception à *Rivo-Chiaro*, où l'attendent des enfants portant des branches d'olivier ; son transport à la cathédrale d'Orvieto, la rédaction de l'Office par saint Thomas d'Aquin et enfin la concession d'indulgences spéciales pour la Messe et les différentes Heures du jour de la Fête-Dieu.

#### DESCRIPTIO HISTORICA MIRACULI HOSTIÆ SACRÆ

QUE VULSINII EXUBERANTI SANGUINE MANAVIT (1) A. D. 1263.

« Cum advenit sacri temporis plenitudo, quo misit Deus Filium suum unigenitum in hunc mundum, natum ex virgine, factum sub lege, ut eos qui sub lege erant, redimeret, ut adoptionem filiorum reciperemus : ipseque Dei Filius, suæ divinitatis volens nos esse participes, naturam nostram assumpsit, ut homi-

(1) Hæc descriptio supra quatuor marmoreas rubri coloris tabulas sculpta, Vulsinii in antiquissima sanctæ Christinæ, virginis et martyris, ecclesia ad catacumbas, vulgo dicta *di S. Christina morta*, asservatur.

Quis hujus inscriptionis fuerit auctor, ignoratur. Qui rationem scribendi consideret, facile deprehendet inscriptionem hanc imitari stylum bullæ Pontificis Urbani IV de institutione festi Corporis Christi, et sancti Thomæ Aquinatis in Breviarii Romani lectionibus. Circa tempus autem, quo scripta fuit, certam ferre sententiam difficile est. Tamen, cum in ipsa divus Thomas Beati titulo insigniatur, hanc post canonizationem ejus scriptam fuisse conjici potest. Et cum in eadem indulgentiæ tantum, quas Urbanus IV elargitus

nes Deos faceret factus homo et cum demum disponderet proprio sanguine redimere genus humanum, non ex operibus justitiæ, quæ fecerint, sed ex summa clementia et misericordia spirituali, in ultima cœna, cum esset proximus passioni, ac etiam transiturus ex hoc mundo ad Patrem, volens nobis relinquere suæ Passionis memoriale perhenne, figurarum veterum (figuras veteres?) impleturus, sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech panem et vinum obtulit; ipsum panem in Corpus proprium, et vinum in sanguinem convertendo, quod venerabilibus suis manibus discipulis suis dedit, ac etiam propinavit: mandans eis expresse in posterum per eos in sui memoriam hoc esse faciendum, ut evangelica testatur historia, et ille profetarum eximius fidei carmine atestatur, quoniam misericors et miserator Dominus in memoriam suorum mirabilium se timentibus escam dedit, et ut panem cœli manducaret homo et adipe frumenti suum populum Dominus satiaret. Qui etiam ipse Dei Filius, et Dominus noster Jesus Christus, Dominus dominantium et rex regum, post suam sacratissimam passionem, in cœlos ascensionem, ad confirmandam fidem ipsius Sacramenti et multorum infidelium incredulitatem et duritiam auferendam, et ne possimus in futurum super hoc Sacramento in aliquo dubitare de mentibus omnium tolleretur, et ne simus increduli, sed fideles; et ex ejus immensa benignitate et charitate præcipua signa et miracula fide digna quamplurima et veneratione maxime veneranda ostendit circa dubia hujus Sacramenti, et inter alia sunt hæc, quæ hic inferius, prius habita informatione solemniter per ordinem describuntur.

« Tempore quo celebris memoria (memoriæ) Urbanus Papa Quartus cum suis fratribus Cardinalibus et curia in Urbeveteri existebat, fuit quidam sacerdos Theutonicus, discretionem præcipuum morumque honestate præclarus, et (qui) fidelem Deo se in omnibus exhibebat, nisi quod in fide hujus Sacramenti plurimum dubitabat, videlicet qualiter esse posset, quod ad prolotionem illorum verborum per sacerdotem: Hoc est enim Corpus meum, (*sic*) in verum et sanctissimum corpus Christi, et ad prolotionem illorum verborum: hic est sanguis meus, vinum transubstantiaretur in sanguinem. Attamen omnipotentem Deum quotidie in suis orationibus præcabatur, ut sibi dignaretur ostendere signum aliquod per quod posset de suo pectore omnis ambiguitas removeri. Qua propter adveniente tempore omnipotens et misericors Deus, qui non vult mortem peccatoris, sed ut magis convertatur et vivat, ac in se sperantem neminem derelinquit et ut præfatus sacerdos ab ipso errore desisteret et fides majorem reciperet firmitatem, contingit quod præfatus sacerdos proposuit ob suorum veniam peccatorum visitare limina Apostolorum Petri et Pauli et alia pia loca. Quare iter arripuit versus Urbem, et cum castrum Vulsinii Urbevetanæ diæcesis attigisset, in hac præsentis ecclesiæ sanctæ Christinæ virginis (1), et in hoc loco (2) Pedatarum vulgo prolato, ubi

est, et non etiam, quæ fuerunt a Martino V concessæ, memorentur, nos post Divi Thomæ canonizationem, et ante Pontificatum Martini V sculptam et erectam asserimus, scilicet septuagesimo quinto circiter anno post Miraculum, anno videlicet millesimo trecentesimo trigesimo octavo.

(1) His verbis utitur *Inscriptio*, quia prope *Pedatarum* (hodie *Miraculi*) altare posita fuit.

(2) Hoc altare *Pedatarum* vulgo appellabatur, quia in ipso magnus cernitur lapis supra quem virgo Christina in lacu demersa et ab angelo liberata, quasi supra levem naviculam, ad littus incolumis pervenit, relinquens in ipso lapide vestigia pedum mirabiliter impressa. Post vero prodigium Hostiæ Sanctæ hoc altare *Miraculi* appellatum est.

vestigia pedum virginis prælibatæ mirabiliter quasi sculpta videntur, disposuit celebrare. Qui dum missam in hoc loco celebraret, et Hostiam supra calicem teneret in manibus, res mira tam antiquis quam modernis temporibus, miraculo stupenda, monstratur. Nam illico eadem Hostia apparuit visibiliter vera caro et roseo cruore respersa; ea tantum particula dumtaxat exempta, quæ ipsius digitis tegebatur, quod absque misterio non creditur contigisse, sed potius ut cunctis innotesceret illam vere fuisse Hostiam, quæ ipsius sacerdotis celebrantis manibus super calicem ferebatur. Insuper quædam benda de sindone, quæ ad obsequium purificationis calicis tenebatur, ex ipsa effusione sanguinis extitit madefacta. Quo viso miraculo, qui prius dubitaverat certificatus obstupuit, atque ipsum corporali studuit operire; sed quanto magis abscondere nitebatur, dextera Domini faciente virtutem, eo magis miraculum per amplius et perfectius vulgabatur. Nam singulæ guttæ Sanguinis ex illa manantes, quotquot ipsius corporalis maculas contigerunt, singulas figuras ibidem in similitudinem hominis impresserunt. Quod cum sacerdos territus cerneret, ab ipsa celebratione destitit, et ulterius procedere non præsumpsit. Quinimo tactus dolore cordis intrinsecus, ac penitentia ductus, prius ipso venerabili Sacramento in sacrario dictæ ecclesiæ, cum devotione tam devota quam debita collocato, ad ipsum summum Pontificem festinus accessit, et ad pedes ejus præcurrens, omniaque gesta fuerunt, notificavit eidem, et ab eodem (*sic*) sui cordis duritia et errore veniam et misericordiam postulavit. Quibus auditis, præfatus Romanus Pontifex, immensa admiratione repletus, et quia erat Vicarius illius in terris qui cor contritum et humiliatum non spernit, ipsum absolvit, et ei penitentiam tribuit salutarem. Et ut lucerna super candelabrum posita magis qui in domo Domini sunt, (*sic*) luceret, decrevit ipsum venerabile corpus Christi ad Ecclesiam Urbevetanam deferri, quæ Genitricis suæ extitit vocabulo insignita, atque Urbevetano episcopo mandavit expresse, quod se apud præfatam ecclesiam beatæ Christinæ conferret, et illud ad civitatem deferret eandem. Qui jussis ipsius obtemperans ad locum, ubi id erat, accessit, et reverenter accipiens cum clericorum et aliorum multorum comitiva, ductusque prope civitatem ad pontem deduxit torrentis cujusdam, ut vulgari sermone dicitur Rivus Clarus, ubi ipse Romanus Pontifex cum suis cardinalibus, clericis, religiosis, et cum Urbevetanorum multitudine copiosa, cum immensa devotione et lacrimarum effusione obviam venit ei. Et ut in die Palmarum pueri Hebræorum, sic et pueri et juvenes Urbevetani cum ramis olivarum cantantes obviam advennerunt. Cumque per ipsum genuflexum illud venerabile Sacramentum propriis manibus fuisset assumptum, ad ipsam Urbevetanam ecclesiam deduxit cum hymnis et canticis gaudio et lætitia; et ipsum in sacrario ipsius Ecclesiæ honorifice collocavit, atque doctori eximio Beato Thomæ de Aquino (1) in ejus præsentia constituto mandavit, quatenus officium Corporis Christi, videlicet Missam et Horas canonicas ordinaret, pie statuens hujus Sacramenti (festum) prima quinta feriæ post octavas Pentecostes a cunctis fidelibus celebrari, ut qui per totum anni circulum

(1) De Beato Thoma, auctore officii SS. Corporis Christi tum pro die festo, tum pro octava, plurima supersunt documenta etiam, in vetustis picturis asservatis apud ecclesias Vulsinii et Urbisveteris. Quinimo textus ejusdem officii genuinus, sicuti a prædicto Angelico Doctore conscriptus est, adhuc in antiquis libris, ut docti viri referunt, asservatur.

hoc Sacramento utimur ad salutem, illo specialiter tempore recolamus, quo Spiritus Sanctus discipulorum corda edocuit ad plene cognoscenda hujus mysteria Sacramenti. Qui Doctor eximius, tanquam obedientiæ filius, ipsum Officium adinvenit, quod per universum orbem in omnibus ecclesiis decantatur. Et, ut prædicta quinta feria et per octavas sequentes, ejusdem salutaris institutionis honorificentius agatur memoria, et solemnitas de hoc celebrior habeatur; loco distributionum materialium, quæ in ecclesiis cathedralibus largiuntur existentibus in canonicis horis nocturnis pariterque diurnis, præfatus Romanus Pontifex eis omnibus, qui hujusmodi horis in hac solemnitate interessent personaliter in ecclesiis, ubi celebrantur, stipendia spiritualia apostolica largitione concessit. Unde omnibus vere penitentibus et confessis, qui matutinali officio hujus Festi presentialiter in ecclesia, ubi celebraretur, adessent centum dies; qui vero Missæ, totidem; illis autem, qui interessent primis ipsius Festi Vesperis, similiter centum; qui vero in secundis, totidem; eis quoque, qui Primæ, Tertiarum, Sextarum, Nonarum ac Completorii adessent Officiis, pro qualibet Horarum, quadraginta. Illis autem, qui per ipsius festi octavas in matutinalibus, vespertinis, missæ ac prædictarum Horarum Officiis presentes assisterent, singulis diebus octavarum ipsarum, centum dierum indulgentiam misericorditer tribuit, perpetuis temporibus duraturam. Anno natiuitatis Domini nostri Jesu Christi millesimo ducentesimo LXIII. »

X. BARBIER DE MONTAULT,

*Prélat de la Maison de Sa Sainteté.*



IV°  
MYSTÈRE D'ABRAHAM



V°  
MYSTÈRE DE S<sup>TE</sup> MADELEINE.



VI°  
MYSTÈRE DE S<sup>T</sup> ANTOINE. ABBÉ.

LES GROUPES-VIVANTS DE CAMPOBASSO  
(Italie 1629-1884)  
*d'après les Cartons de Paul di Zimo.*

Pris sur nature par A Trombetta phot.

Héliogravure Dujardin





# ESTHÉTIQUE DU RÈGNE

---

## LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

MANIFESTÉ PAR LE MOYEN DE L'ART

(Voir le commencement à la page 64.)

---

### II

PREMIÈRE PÉRIODE : L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE

#### § I

Jésus-Christ est ressuscité, il est monté au ciel, il a répandu sur ses disciples les grâces du Saint-Esprit, son Eglise est fondée. Les premiers adversaires qu'elle rencontre sont les Juifs de la Synagogue récalcitrante, les enfants de la promesse qui refusent d'en recueillir les fruits et renoncent en quelque sorte à la succession paternelle. L'Eglise les a vaincus lorsque saint Pierre, en tête des Apôtres, a déclaré à leurs chefs qu'ils continueraient de prêcher l'Evangile malgré leur défense; lorsque, pour imposer silence à l'éloquence de saint Etienne, en le lapidant, ils lui procurèrent la gloire du martyre; lorsque, comme fruit de ce martyre, celui qui en était le principal instigateur, Saul, fut transformé en saint Paul; et, devenu le plus entraînant des prédicateurs évangéliques, a été constitué spécialement l'apôtre des Gentils que Dieu entendait substituer aux Juifs infidèles.

Cette première phase du Christianisme a été courte, et les traces qu'elle avait dû laisser en Palestine, dans le Cénacle spécialement, ont disparu au travers des catastrophes, annoncées par son divin Fondateur; catastrophes qui consommèrent bientôt après la ruine de Jérusalem et du temple judaïque.

Le saint sépulcre et la vraie croix enfouis pendant des siècles devaient un jour être retrouvés et acquérir tant d'importance dans la vénération des peuples, que la question de savoir qui les posséderait devint pendant un temps la grande question du monde. Mais nous voilà transporté à l'époque des croisades, et alors, comme conséquence et comme expression de la vocation des Gentils, Rome, providentiellement préparée pour devenir le siège de saint Pierre était depuis bien longtemps en pleine possession de cet honneur, et, dans son sein, avaient eu lieu les luttes les plus vives, les victoires les plus nombreuses et les plus belles qui l'ont élevée plus haut, comme capitale de la chrétienté, qu'elle ne l'avait été comme la tête politique et la dominatrice du monde civilisé. C'est donc à Rome principalement, qu'il faut porter notre étude, et voir quel a été, dans son commencement, le règne de Jésus-Christ et de son Eglise.

A Rome, l'ennemi, au début, c'est le paganisme, c'est-à-dire une religion qui divinisait toutes les passions, toutes les inclinations vicieuses, qui divinisait la puissance humaine.

Le paganisme à son origine, n'avait pas été sans mélange de vérité, il avait symbolisé les forces de la nature et les attributs du Dieu unique qui en est l'auteur. Les Grecs s'étaient élevés à une grande perfection artistique dans la construction des temples dédiés à ces divinités de convention, et dans les représentations qu'ils en avaient faites sous figure humaine, ils avaient atteint un idéal de beauté plastique qui, sous bien des rapports, n'a jamais été dépassé depuis ; de plus, quant à l'empire exercé sur les sens par ces figures ordinairement nues, ils étaient restés dans une modération louable. Ce n'était là, cependant qu'un dérivé de la vertu payenne, formulée dans la philosophie d'Epicure et qui consiste à modérer ses passions dans un intérêt d'hygiène, sans les dompter, au point d'en être le maître, quand il faudrait résister à leurs séductions. Le pas était glissant, il l'était d'autant plus que ces dieux d'invention humaine, dans l'histoire que les poètes leur avaient imaginée et que les artistes ne faisaient généralement que traduire, étaient bien éloignés du degré même de vertu qu'enseignait la philosophie du temps. Il ne manque pas de preuve, que l'art lui-même en était venu à se prêter à des compositions d'une immoralité dégradante, tout en continuant de les couvrir, plus généralement, d'une certaine retenue dans les formes.

Le chrétien, de même qu'il rejetait toute religion d'à peu près, pour adorer le vrai Dieu, le Dieu créateur, rémunérateur et vengeur dans l'unité de sa substance, dans l'ineffable Trinité de ses personnes, ne pouvait se contenter de ces vertus prétendues qui ne sauraient être qu'une modération dans le vice, sur un pente qui mène à ses abîmes. Professant, à la fois, le vrai sans mélange et le bien sans altération, il lui fallait un art d'une pureté irréprochable, cet art lui fut donné, et par ce seul fait il remporta sur le paganisme une victoire décisive.

Les Césars crurent que tout, jusqu'aux consciences, devait céder sous le poids de leur autorité implacable. Plus implacable encore fut la tyrannie de la foule contre cette religion nouvelle qui apprenait à s'affranchir, selon l'esprit, de toutes les inclinations, de tous les intérêts, de toutes les séductions, de toutes les puissances de la terre. Le martyr s'en suivit, multiplié jusqu'à faire compter par centaines de mille les valeureux soldats de Jésus-Christ qui enquirent les honneurs et la gloire.

Le divin Sauveur s'était laissé immoler comme un agneau sans défense, bien qu'il fût la force même; semblablement, il arriva que le martyr, étant l'acte de la vertu de force, par excellence, fut supporté dans un sentiment de paix, dans un esprit de douceur incomparables. Un caractère de douceur et de paix demeure, en conséquence, dans l'art chrétien primitif, avec une exquise pureté, ses traits dominants. Le dernier mot des persécuteurs était la mort et l'on peut dire des chrétiens de ce temps là qu'ils étaient chaque jours aux prises avec le martyr; leur victoire consistait à bien mourir; tous les monuments qu'ils nous ont laissés sont des tombeaux, mais ils ne mouraient que pour mieux vivre et toutes les pensées exprimées au moyen de l'art dans les décorations de ces tombeaux sont des pensées de vie; et c'est là encore une victoire; victoire de la vie, de la vie qui ne doit pas finir sur des peines et des tortures passagères, victoire sur une mort qui, reçue dans ces conditions, n'est plus que la porte par où l'on entre dans la béatitude.

Victoire, par la pureté, sur le sensualisme divinisé; victoire sur la violence par la paix, la patience, la douceur; victoire de la vie sur la mort; voilà donc en quoi se résume l'art chrétien tout entier au temps des persécutions.

De tout ce qui a pu être construit comme architecture par les chrétiens du premier âge, il ne nous reste que les catacombes, mais nous pouvons juger

par les basiliques constantiniennes des dispositions sages et rationnelles qui ont dû être adoptées par eux dès qu'il s'est agi, pour les besoins des fidèles, de transformer en églises du vrai Dieu, les salles de réunions mondaines qui étaient mises à leur disposition.

Pour justifier le caractère de pureté, de douceur que nous attribuons aux représentations plastiques dans l'art chrétien primitif, pour reconnaître l'esprit de vie qu'on y respire partout, il suffit d'examiner quelles furent les plus habituelles de ces représentations et la manière de les concevoir. C'est d'abord la figure du bon Pasteur portant sur ses épaules la brebis égarée, ou gardant son troupeau ; c'est la figure corrélatrice de l'Orante, qui exprime l'union avec Dieu ; c'est ensuite Noé et la colombe qui lui rapporte la branche d'olivier, symbole de paix ; c'est Moïse faisant jaillir l'eau du rocher, pour exprimer la pensée du sacrement régénérateur et la fécondité du ministère ecclésiastique ; c'est le sacrifice d'Abraham accompli dans la plénitude du cœur, sans effusion de sang, parce qu'il n'est qu'une figure, et qu'une victime plus parfaite doit prendre la place d'Isaac, pour le salut du monde ; c'est par rapport au martyr, plus directement, les trois Hébreux dans la fournaise, Daniel dans la fosse aux lions, images de l'impuissance des tourments pour enlever la véritable vie ; images aussi de la résurrection, parce que, par le martyr, on ne meurt que pour mieux vivre.

Quant à la partie technique, quant aux formes, cet art ne diffère pas d'abord de celui qui était devenu classique dans le monde païen. Tout ce qui nous en reste ayant été exécuté à titre décoratif, on ne peut le comparer aux œuvres éminentes de l'art antique, mais il soutient la comparaison avec les décorations artistiques qui ornaient les demeures privées et les monuments publics. Il en diffère par une exquise chasteté qui exclut non seulement toute équivoque licencieuse, mais encore toute sensualité énervante, et surtout par le choix des sujets, tous faits pour élever l'âme à la contemplation des plus hautes vérités. Par là encore, l'art chrétien est vainqueur ; il règne sur les consciences, et ce règne est une des faces de celui de Jésus-Christ.

Il nous sera facile de voir en outre, comment à cette époque, l'art se lie à l'Eucharistie et comment tous les deux ensemble ils concourent au règne du divin Sauveur. Ces mystères restaient cachés aux profanes, mais pour les initiés, les voiles étaient levés.

L'Eucharistie est un procédé ineffable pour accomplir tout à la fois et pour signifier l'union de l'homme avec Dieu, union corporelle et spirituelle, union corporelle dans la réalité du divin Sacrement, spirituelle dans sa parfaite efficacité. Or, nous avons dit que les figures dominantes dans le premier âge du christianisme étaient le bon Pasteur et l'Orante, c'est-à-dire une figure du Sauveur en tant qu'il nourrit ses brebis, et de l'âme chrétienne en tant qu'elle s'unit à ce bon et souverain Maître : union par la prière, sans doute, mais qui suppose tous les autres genres d'union employés par le Prince de la paix qui veut conquérir les âmes et régner sur elles, principalement par l'amour. La liaison entre les figures de l'Orante et l'Eucharistie se voit manifestement par cette scène des *Cubicula* du cimetière de Saint-Calixte, désignés sous le nom de *Cubicula* des sacrements, où, tandis qu'un personnage, image du prêtre chrétien, tendant la main sur une table chargée de pain, exprime la pensée de la consécration, l'Eglise étendant les bras, sous figure d'Orante, préside à l'accomplissement de ce mystère.

Ailleurs, l'Eucharistie est seulement rappelée par l'association du pain et du vin dans une même corbeille, qui repose sur un poisson, l'*ichthys* divin, c'est-à-dire Jésus-Christ lui-même, pour dire que la croyance au mystère repose sur ses promesses, s'accomplit par sa divine opération. Ailleurs encore l'Eucharistie est représentée par le vase de lait souvent porté par le bon Pasteur ou qui est posé entre deux brebis. En effet, quelle est la vraie nourriture par laquelle le Pasteur céleste nourrit ses brebis, si ce n'est son corps et son sang, car il s'agit évidemment là d'une nourriture spirituelle.

Il en est de même toutes les fois que l'on voit dans les représentations sacrées des colombes becquetant des raisins, ou seulement affrontées en présence d'un vase, ou encore quand, à la place de ce vase, on voit le monogramme sacré, car c'est Jésus-Christ qui est la nourriture de l'âme chrétienne, représentée par la colombe.

L'Eucharistie est encore représentée sous figure de repas : cette intention est manifeste quand le repas vient à la suite du baptême. Il en est ainsi dans les *cubicula* des sacrements, avec cette particularité que les convives sont au nombre de sept, par allusion aux sept Apôtres qui mangèrent avec Jésus-Christ, après la résurrection et la pêche miraculeuse, sur les bords du lac

de Génézareth, et de plus, ils sont nus, parce qu'ils sont réputés sortis du bain de la régénération.

On pourrait montrer combien ces images de l'Eucharistie sont multipliées, on pourrait y rattacher plus ou moins toutes les représentations du miracle de Cana et de la multiplication des pains. Plus tard, sur les sarcophages, il est très probable qu'on a voulu faire apercevoir les espèces eucharistiques dans les dons de l'épi et de l'agneau faits à Adam et Eve, dans les offrandes que Caïn et Abel font de ces mêmes symboles.

## § II

Les monuments dont nous venons de parler, nous ont amené à une autre époque : un fait décisif s'est accompli dans l'histoire du Christianisme, la persécution a cessé et le maître du monde est chrétien. Le triomphe que l'Eglise a remporté de la sorte était-il plus grand que les victoires obtenues par elle toutes les fois qu'elle avait vu un de ses enfants couronné du martyre, nous ne voudrions pas le dire pour le fond, mais ce triomphe était plus visible, plus éclatant, il avait un caractère social, et, en conséquence, il avait pour effet de jeter dans son sein la masse du peuple; il le fallait pour achever la défaite du paganisme.

La situation nouvelle se formule aussitôt dans l'art chrétien par la construction de ces basiliques magnifiques auxquelles on a attaché le nom de Constantin ; et la grande figure du Christ triomphant qui en occupe, à l'intérieur, le point culminant, en devient la manifestation la plus caractéristique.

Ces basiliques chrétiennes sont, comme architecture, les édifices les plus imposants qu'on ait élevés dans ce temps-là. A ce point de vue, se révèle donc encore l'ascendant que prend la religion chrétienne sur toutes les forces vives de la société. Bientôt les monuments païens tombent en ruines. Qui les soutiendrait, puisqu'ils n'ont plus raison d'être ? On en ramasse les colonnes pour les faire servir aux temples du Dieu qui seul désormais aura des adorateurs. Quel meilleur usage pourrait-on en faire ? L'art chrétien de cette époque cependant ne mériterait-il pas d'être accusé de pénurie, quand il semble, en quelque sorte, ne vivre que de débris, et ne serait-on pas fondé à

le croire inférieur à l'art qu'il ne peut remplacer qu'en lui empruntant ce que celui-ci avait produit avec une vigueur qui lui était propre ?

L'objection est spécieuse, mais elle tombe dès qu'on lui oppose cette considération qu'un art ne se produit pas en un seul jour. Il faut qu'il germe, qu'il croisse, qu'il se développe : la civilisation païenne est tombée de décrépitude : laissez à la civilisation chrétienne et à l'art qui en provient le temps de croître ; en attendant, les chrétiens se servent des dépouilles de l'ennemi vaincu, ils en font le triage, ils en changent la direction, il leur donnent une signification nouvelle.

Mais le temps manque et la continuité pour que le renouvellement produise tous ses fruits. La progression est interrompue par la venue de nouveaux ennemis. Ils seront vaincus à leur tour, mais aussi, après chaque victoire, il faut d'abord déblayer le champ de bataille et recommencer l'œuvre chrétienne. Le paganisme vaincu, il faut que l'hérésie le soit à son tour, et avant que l'hérésie ne soit repoussée avec ses mille subterfuges, l'envahissement de l'empire par des nuées de Barbares est déjà accompli.

Les Barbares seront un moyen de renouvellement, mais il faudra pour en tirer parti qu'ils aient été domptés par l'influence chrétienne. De prime abord, ils n'apportent que la violence et la destruction. Ils détruisent tout, le bien et le mal, et si le bien se maintient et se relève c'est par sa propre force et non pas de leur fait. Les Barbares, avec les monuments, avec les institutions, ruinent la culture intellectuelle, la culture artistique, et ce sera une merveille de les voir amenés à devenir les instruments d'une civilisation nouvelle, pleine de sève et de verdure.

Avant d'étudier les phases de cette transformation dans un autre article, il faut que nous nous rendions compte de leur intervention comme obstacle au sein de la civilisation romaine pour entraver son renouvellement par le christianisme. Le caractère de cette rude intervention se manifeste mieux encore dans les arts figurés que dans l'architecture, et les traces s'en font fortement sentir dans la manière artistique, qu'on a pu appeler successivement byzantine par rapport au dessin plus souple de l'art chrétien tout à fait primitif, et grecque (de la décadence), par rapport à la manière caractérisée aussi par plus de souplesse et par la tendance à imiter plus directement la nature, où l'on voit chez Giotto l'aurore de l'art moderne.

Tout n'était pas barbare pourtant dans la manière byzantine. Il faut y voir une aspiration d'une haute portée vers le sentiment de la majesté divine ; de la force, de la puissance, de la dignité par rapport aux procédés d'une trop grande mollesse, aux formes insuffisamment arrêtées, aux voiles sous lesquels se cache, au temps des persécutions, le symbolisme chrétien. Au lieu de la figure du pasteur qui représente Notre-Seigneur par voie d'allusion, on veut qu'il apparaisse en personne et en tant que Dieu, en tant que vainqueur, Roi et Roi des rois. Il n'y a nulle intention de lui attribuer de la rudesse, encore moins de la laideur. Dans la plus ancienne des mosaïques absidiales qui nous soit restée, celle de *Sainte-Pudentienne*, le divin Sauveur est au contraire dessiné avec une aisance, une souplesse où ne se trouve peut-être pas au contraire, assez sentie, l'expression de la majesté divine. La raideur, la dureté et par suite, plus tard si l'on veut, la laideur que l'on peut observer dans les figures de pensée analogue, viennent de la dureté de la main, de ses maladresses, toutes choses qui peuvent se résumer en ces mots : la barbarie des procédés, et nullement d'une intention préconçue qui prendrait pour qualité ce qui effectivement est défaut.

Au IV<sup>e</sup> siècle, la barbarie n'est encore qu'une infiltration, mais cette infiltration qui se constate historiquement fait aussi apercevoir ses effets dans l'art. Dès cette époque, beaucoup de Germains, de Daces, des Goths, des Sarmates fournissent des soldats, des officiers, des généraux, aux armées impériales. A peine dégrossis par leur frottement avec la civilisation romaine, forts de leur énergie native, ils ont pénétré en grand nombre dans les emplois publics et ils exercent une sérieuse influence sur les mœurs, sur les arts, bien avant les grandes invasions. Celles-ci, bientôt après, devaient disloquer l'organisation primitive qui s'était entée sur l'empire des Césars. Et pour former une chrétienté nouvelle il fallut que ces peuples nouveaux fussent unis par une communauté de croyance sous l'autorité spirituelle de l'Eglise.

Pour apprécier, à cette époque de bouleversement, l'influence exercée par le Christianisme et le caractère de son règne, il faut distinguer dans l'art qu'il inspire, ce qui est chrétien de ce qui ne l'est pas ; ce qui vient de son impulsion et ce qui provient d'une autre source. Bien solidement chrétien est le sentiment de la dignité, une majesté incomparable que l'on veut exprimer dans l'image du Fils de Dieu ; chrétienne aussi est la fermeté correspondante



que l'on aspire à réaliser dans les formes. S'il s'y mêle un commencement de rudesse, si cette rudesse doit s'accroître, si les proportions du dessin cessent d'être rigoureusement observées, il faut y voir un effet de la barbarie dont l'intervention se fait déjà sentir avant que la victoire sur le paganisme ne soit consommée, alors que la lutte du moment, lutte elle-même toujours triomphante, se soutient principalement contre l'hérésie.

Le Christ triomphant, posé avec une si vive aspiration à la majesté, au point culminant des nouvelles basiliques, répond en conséquence à cette triple situation du paganisme vaincu, de l'hérésie en voie de l'être et de la barbarie qui déjà fait apercevoir le besoin qu'il y aura de la combattre à son tour.

Quant à l'hérésie, alors, nous ne parlons pas seulement de l'arianisme, mais aussi de tous ses dérivés, nestorianisme, euthichianisme, monothéisme, qui tous ont pour effet de ravir au Christ sa divinité, ou ce qui revient au même, la plénitude de sa divinité. Car on n'est pas Dieu à demi, soit que l'on conteste l'unité de substance dans les personnes divines, ou l'unité de personne dans le divin Sauveur, ou sa pluralité de natures, ou la plénitude de chaque nature, car dans chacun de ces cas, Jésus-Christ cesse d'être Dieu et homme tout ensemble, en conséquence, ce n'est pas le Fils de Dieu qui est mort, qui est ressuscité pour nous, car s'il est seulement Dieu, il n'a pu mourir, et s'il est seulement homme, ce n'est pas un Dieu qui est mort pour nous et nous ne pouvons célébrer la plénitude de son triomphe et la toute-puissance personnelle de son règne, si ce n'est pas le même qui a combattu, qui a souffert et qui par cela même a vaincu et règne éternellement.

La foi l'affirme et l'art l'affirme aussi à sa manière quand il maintient la figure du Sauveur à la place et dans le caractère qui expriment la souveraine majesté, la toute-puissance, la royauté par excellence ; et cette figure alors devient la plus vive protestation contre tous les subterfuges de l'erreur, qui iraient jusqu'à détruire cette personnalité ineffable, s'ils parvenaient tant soit peu, à la scinder, à lui retrancher la moindre de ses prérogatives.

Il nous faut, à nous chrétiens, notre Christ tout entier et il nous le faut à sa place d'honneur ; il nous faut l'exprimer par son image et par l'importance accordée à cette image. On voit aussi combien l'art chrétien est exalté,

puisqu'il est nécessaire pour former cette image. L'hérésie des iconoclastes était au contraire le dérivé de l'arianisme, son dernier mot : Supprimer l'image du Christ, parce que supprimer cette divine image, c'est, socialement, pratiquement, supprimer Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même : dernière phase de cette grande série d'hérésies qui eut pour résultat formel d'élever l'utilité des images à la dignité d'un dogme, tout en les dégageant de toute ressemblance avec l'idolâtrie. De la sorte, ses défenseurs furent élevés jusqu'aux honneurs du martyr et ceux qui ne voulaient ni de Jésus-Christ comme Dieu, ni de ses images comme la proclamation extérieure de sa divinité, livrés à Mahomet, furent précipités hors du Christianisme sous le nom d'un imposteur. La victoire est donc complète puisque l'ennemi pour jamais est rejeté de la place.

Dans cette période sociale et dans la période artistique correspondante où le Christ est si magnifiquement proclamé Dieu et Roi, on voit en même temps se formuler, se constituer socialement et s'exprimer au moyen de l'art, le règne de l'Eglise. Saint Pierre étant le chef de cette divine institution, sa figure a servi pour rendre ce qu'on a voulu dire de l'Eglise. C'est pourquoi, après la figure de Notre-Seigneur lui-même il n'y en a pas alors, dans l'iconographie chrétienne, qui soit plus fréquente que celle de saint Pierre.

La Sainte Vierge, quand elle apparaît, reçoit, sans doute, des honneurs supérieurs à ceux qui sont réservés au prince des Apôtres, envisagé personnellement, mais ses images, sur certaines classes de monuments du moins, sont peut-être moins fréquentes, parce que les vérités exprimées par sa représentation propre ne sont pas celles que l'on sent le plus grand besoin, en ce moment, de mettre en relief. Mais on veut préférablement affirmer celles qui ont trait à l'organisation de l'Eglise. A cette organisation se lie aussitôt son indépendance, et comme en étant la condition, l'établissement de sa souveraineté temporelle. Les phases de cet établissement peuvent se désigner par les noms de trois grands papes : saint Sylvestre, saint Grégoire le Grand et saint Léon III. Sous saint Sylvestre, le choix de Byzance fait par Constantin comme résidence impériale a pour effet, quant à Rome même, d'y laisser au pape la première place. Sous saint Grégoire, par l'importance de ses possessions, par l'ascendant qu'il y exerce, le pape y devient de plus en plus la figure prépondérante. Les empereurs d'Orient n'y conservaient plus qu'une ombre

de souveraineté ; sous Léon III, ils l'ont laissée tomber en deshérence par leur double impuissance contre les saintes images qu'ils auraient voulu détruire et contre les Lombards qu'ils ne pouvaient repousser. Charlemagne prenait la place qu'ils avaient laissée vide. Il reconnaît et il accroît, par là-même il assure définitivement l'indépendance et la souveraineté pontificale.

Dans les arts figurés, les monuments principaux qui nous sont restés de l'époque sont les mosaïques absidiales et les sculptures des sarcophages. Or, sur les premières on doit remarquer que Notre-Seigneur apparaît communément accompagné ou de tout le collège apostolique ou seulement de saint Pierre et de saint Paul qui résument la réunion de tous les apôtres, c'est-à-dire dans l'un et l'autre cas, que Jésus apparaît au milieu de son Eglise. Sur les sarcophages, très fréquemment encore, le divin Sauveur tient le milieu du monument, de même accompagné ou des douze apôtres ou de leurs chefs. Souvent, pour accentuer la pensée, il confie dans ce moment à saint Pierre la mission d'interpréter la loi nouvelle, la loi de paix et d'amour, au moyen de laquelle désormais, il entend gouverner le monde, ce don étant fait sous la figure d'un volume déployé qu'il remet au prince des Apôtres.

Ensuite on ne voit plus dans ces sculptures, aucun autre sujet aussi fréquemment répété que trois scènes relatives à saint Pierre, dans lesquelles successivement le saint Apôtre entend prédire son reniement, il est conduit au martyre, et, devenu un nouveau Moïse, il fait jaillir du rocher les eaux de la grâce. L'intention d'honorer saint Pierre dans ces représentations est manifeste : quand on y rappelle son reniement, ce n'est pas seulement en souvenir de sa faute, mais bien plutôt en vue de la réparation surabondante qui vint l'effacer. Bientôt après, en effet, comme son divin Maître le lui avait également prédit, le chef des Apôtres confirma ses frères dans leur foi, momentanément ébranlée ; plus tard, il fut appelé à suivre Notre-Seigneur jusqu'à mourir à son tour sur la croix, et enfin, l'administration des sacrements se continue par le ministère de ses successeurs et des prêtres qui leur sont soumis.

Par ce moyen, toutes les brebis du troupeau sacré qui l'ont suivi et qui continuent de le suivre s'abreuvent aux eaux qui conduisent jusqu'à la vie éternelle et assurent leur salut ; et c'est là pour l'Eglise et son divin chef,

de toutes les manières de régner, la plus efficace et, en tous points, la meilleure.

On remarquera que le symbolisme des eaux jaillissantes du rocher ne s'applique pas seulement au sacrement de Baptême, mais à tous les fruits de la Rédemption, à toutes les grâces provenant de Jésus-Christ, *Patre autem erat Christus*, qui sont répandues par le ministère sacerdotal, c'est-à-dire à tous les sacrements parmi lesquels l'Eucharistie tient la place suréminente.

Revenons maintenant à la scène centrale où le Fils de Dieu confère ses pouvoirs au chef visible de l'Eglise et nous comprendrons quelle est à la fois la solidité du fondement, quelle est la fécondité des moyens par lesquels Notre-Seigneur Jésus-Christ entend assurer sur la terre elle-même la perpétuité de son règne, en attendant le jour de son éternel triomphe.

GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT.

(A continuer).

## LE MAGNIFIQUE SOLEIL FAIT POUR L'ÉGLISE NOTRE DAME



Representation d'un soleil pour exposer le S.<sup>t</sup> Sacrement donné à l'église de Paris le 7 Juin 1708 par Messir Antoine de la porte prestre chanoine Jubilé de la dite Eglise de Paris le sujet est tiré du 4.<sup>e</sup> chapitre de l'apocalipse ce soleil est d'argent vermeil doré de 4 pieds et demi de hauteur le pied sur le quel sont posees les figures est de 2 pieds et demi de face sur 18 pouces de profondeur.

Avec permission de M.<sup>r</sup> d'Argenson

Paris rue S.<sup>t</sup> Jacques au Grand S.<sup>t</sup> Remy.

*Le célèbre Ostensor de Notre Dame de Paris*

XVII Siècle

d'après l'ancienne gravure appartenant à M.<sup>r</sup> Louis de Turcy à Angers.



# HISTOIRE SOCIALE DU RÈGNE

---

## DU RÈGNE SOCIAL DE JÉSUS-CHRIST

ET DU TRIOMPHE DE LA SAINTE-EUCHARISTIE AU TREIZIÈME SIÈCLE

---

(Voir le commencement à la page 12).

### IV

Nous nous sommes un peu étendu sur l'Ange de l'école, parce que son influence sur le XIII<sup>e</sup> siècle fut immense; il apparut comme l'astre le plus merveilleux de cette brillante constellation de génies qui illumina le moyen âge. Signalons surtout trois caractères de cette influence universelle. En premier lieu, il fixa la doctrine catholique, et lui donna son développement le plus naturel.

Dans l'âge des Pères, la théologie était à peu près totalement traditionnelle; elle réalisait le plus souvent le mot célèbre : « *Nihil innovetur, nisi quod traditum est,* » prononcé par le Pape saint Etienne, touchant cette querelle des Rebaptisants, où tout était pour Cyprien, au dire de Vincent de Lérins, hormis la tradition. Sous la Réforme, elle devint polémique avec Bellarmin, critique et de nouveau traditionnelle dans le P. Pétau; ce fut un temps de lutte et de schisme. Mais au moyen âge seulement, et plus tard dans les seuls commentateurs de saint Thomas, comme Cajetan Suarez, et tant d'autres, on vit s'élever ces magnifiques Sommes de théologie, où elle

apparaît avec toutes ses gloires, environnée de la triple autorité des saintes Écritures, de la tradition et de l'Eglise, et recevant comme un dernier éclat des démonstrations de l'intelligence humaine. Saint Thomas fixa la théologie, non seulement dans son ensemble, mais encore dans plusieurs de ses parties. Ainsi il détermina, d'une manière vraiment supérieure, les droits, les obligations et en même temps l'excellence de l'état religieux, surtout dans sa dispute contre Guillaume de Saint-Amour.

Le second caractère, que nous voulons signaler dans saint Thomas relativement à son siècle, c'est de l'avoir arrêté dans sa marche trop rationnelle d'une part, enthousiaste et mystique de l'autre, au moins dans quelques-unes de ses tendances. On peut dire qu'il retarda la venue du libre examen en religion et du rationalisme en philosophie; mais en même temps, il enleva toute base à ce traditionalisme, qui abaisse la raison, et que nous avons vu solennellement condamné au concile du Vatican. En effet, pas de foi plus naïve que la sienne; il n'avait qu'un seul livre, comme il le disait lui-même, et ce livre était Jésus crucifié. Il passait les nuits en prière, et en revenait toujours le front lumineux comme le législateur d'Israël; il mettait ses écrits sur l'autel même, où sa parole de prêtre faisait descendre la Victime sainte; et que de fois, après avoir écrit des pages entières d'objections, il s'arrête devant une simple parole de l'Écriture ou des Pères. En même temps, il était le contemplateur le plus assidu de la nature et du cœur de l'homme, le plus ferme panégyriste de la droite raison; doué de ce don de méditation, de réflexion qui a toujours caractérisé les grands hommes, il était *le grand bœuf muet de la Sicile*, dont les mugissements devaient ébranler la terre. On ne reconnaît plus entre ses mains le philosophe de Stagyre; sous cette main puissante le philosophe païen se brise, se moule comme de l'argile; et ce que plusieurs des anciens Pères avaient toujours redouté, l'alliance de la philosophie et de la théologie, témoin Tertullien qui disait « *Philosophia concussio omnis veritatis* », Thomas l'accomplit, et la philosophie chrétienne est à jamais établie par ses soins (1). Il a toujours su prendre un sage milieu dans les

(1) L'excellence de la philosophie chrétienne au moyen âge nous est démontrée par le témoignage de Turgot lui-même. Il dit en parlant de la théologie scolastique : « Elle porta « la métaphysique au point où l'éloquence et le génie de la Grèce et de Rome n'avaient pu « l'élever. » (Discours sur les avantages que le Christianisme a procurés au genre humain).



questions où les plus grands théologiens ont tremblé, comme entre la liberté et la grâce, les droits des peuples et le pouvoir des rois, la justice et la miséricorde de Dieu. Cette clarté unique et cette solidité inébranlable ont toujours désespéré l'hérésie et l'erreur depuis six siècles; elles ont arraché à l'apostat Bucer ce cri de fureur : « *Tolle Thomam et ego dissipabo Ecclesiam Dei.* »

Au milieu de tous ces succès, il avait une modestie angélique; il est l'Ange de la paix aussi bien que de l'école; pas un seul Père qu'il contredise ou qu'au moins il ne s'efforce d'expliquer dans tous ses écrits, pas la moindre marque de cette impatience si naturelle dans les discussions; pas de plus grand ami de cet axiome d'Augustin, qui est aussi celui de l'Eglise : « *in dubiis libertas, in omnibus charitas.* »

Par le premier caractère de sa doctrine, saint Thomas résumait et couronnait le passé; par le second il garantit à la vérité catholique la prédominance pour de longs siècles; par le troisième, ce qui revient à notre sujet, il fut l'image la plus vraie de la société de son temps, le résumé le plus complet de la vérité catholique et de son époque.

En effet, qu'était alors la société, sinon le règne du Christ et de son Eglise dans l'ordre politique et social, comme dans l'ordre des idées et des mœurs. A la tête du monde européen, Dieu régnait par son vicaire sur la terre, qui de sa majesté dominait la majesté même des rois; ayant une vraie autorité sur eux, autant par son titre de modérateur suprême de la chrétienté que par le consentement général des nations chrétiennes; et cependant, avec cette autorité qui venait d'en haut, s'intitulant le serviteur des serviteurs de Dieu, ce qui indique la fin de tout pouvoir terrestre, Dieu seul travaillant pour sa plus grande gloire.

Après cette première grandeur venait l'autre puissance, la puissance des princes faits et établis pères des peuples et non pas leurs tyrans; ayant pour fin prochaine et immédiate le bonheur de leurs sujets, bien loin que les sujets eussent pour fin la félicité et le caprice des princes; et protégés en même temps sur leurs trônes, devenus plus tard si fragiles, par cette Eglise qui versait l'huile sainte sur leurs fronts comme sur celui de ses Pontifes. Au milieu de ce peuple de rois, de prêtres, de saints, de héros, le Christ pénétrait tout de sa sève divine; l'hérésie, ennemie mortelle du Sauveur, l'était aussi de la

société; et l'Inquisition, cette institution, sujet d'épouvante pour les faibles dans la foi, et qui a rendu l'Espagne la nation une et catholique par excellence, était une œuvre au moins aussi sociale qu'ecclésiastique (1). L'humanité, dans ces siècles de foi, n'était plus cette humanité fille d'Adam, qui se traînait languissante, oubliant Sion et ses joies si pures pour les joies matérielles de l'Égypte; divinisée, transfigurée par le Christ, frappée par un rayon de ce soleil des intelligences et des cœurs, comme la statue de Memnon au lever de l'aurore, elle rendait un son tout céleste. Elle était à peu près ce qu'elle peut être ici-bas; car nous ne nions pas les misères de ce temps, les idées eurent leurs écarts, les désirs du Barbare pouvaient apparaître de temps en temps dans ces hommes, dont l'énergie encore sauvage rappelait les neiges et les glaces d'où les avaient tirés le Seigneur; mais la foi et la charité, versant dans ces âmes leurs grâces victorieuses, leur donnaient sans cesse un esprit droit, un cœur nouveau.

## V

Fixer la doctrine du passé, garantir celle de l'avenir, refléter le présent, tel était, avons-nous dit, le but de saint Thomas. Il l'obtint par son principal ouvrage, cette *Somme* admirable, un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. En la lisant, ne croiriez-vous pas voir comme un poème, comme l'Iliade de ces temps héroïques? Ce qu'écrivait Thomas il le voyait réalisé sous ses yeux. Et de fait, que trouvons-nous dans la *Somme*? A la tête Dieu apparaît dans sa merveilleuse unité, dans sa Trinité si mystérieusement féconde; non pas le Dieu panthéiste de l'Inde l'aveugle et impuissant Destin de la Grèce et de Rome, le Dieu solitaire et indifférent de nos électiques français, ou le Dieu insaisissable et inintelligible des idéologues allemands, mais le Dieu providence, esprit et lumière, le père de l'humanité, tout en en restant distinct. Après lui viennent les Anges, formant ces myriades de mondes intelligibles,

(1) Malgré ce triomphe général des idées catholiques, la faiblesse et la malignité humaines se montraient de temps en temps. Alors mourut pour la foi, mais dans des conditions héroïques, un frère en religion de Thomas d'Aquin, l'illustre saint Pierre de Vérone, inquisiteur de la foi, écrivant sur le sable avec son sang le dogme même, en l'honneur duquel il était massacré. Un autre religieux de l'ordre de Cîteaux, Pierre de Castelnau, mourut aussi martyr, au commencement de ce siècle, de même que saint Engelbert, archevêque de Cologne.

représentant si bien sa simplicité, comme la matière et ses merveilles représentent son immensité.

Entre ces deux mondes se trouve l'homme, image de la Trinité dans son âme, image de l'Incarnation dans l'union des deux êtres qui composent sa nature; et non pas l'homme machine et jouet de la fatalité ou bien entièrement indépendant, mais l'homme doué d'une sage liberté, heureux par ses désirs et ses idées de foi, professant un culte réel et pratique, qui part aussi bien du cœur que de l'intelligence. Et chose remarquable, quelques années après la mort de saint Thomas, l'Eglise universelle approuva comme dogme de foi sa principale base psychologique, en définissant au concile de Vienne que l'âme « est la forme du corps », vérité d'où découlent la véritable définition de l'homme et tant d'autres lumineuses conséquences.

A la suite de l'homme et pour le glorifier, Jésus-Christ apparaît avec son union ineffable, sa vie miraculeuse, ses sacrements divins; anneau mystérieux entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'humanité. Enfin, pour tout couronner, ce sont les fins dernières, c'est la gloire des bienheureux, la vision béatifique, c'est la fin, la consommation de toutes choses. N'est-ce pas là l'histoire de l'Eglise et des élus? Et quant aux principes, n'est-ce pas l'histoire du XIII<sup>e</sup> siècle?

On sent qu'avec de tels principes, la législation et l'autorité devaient être toutes chrétiennes; saint Raymond de Pennafort et d'autres canonistes célèbres brillèrent alors du plus vif éclat; et Bologne, au plus haut degré de sa gloire, élevait la science du droit à une hauteur qui n'a pas été dépassée, quoique nous n'approuvions pas quelquefois ses tendances plutôt impérialistes que catholiques? Jamais les peuples n'eurent de défenseurs plus intrépides que les Souverains Pontifes: « Nous avons appris, disaient-ils dans leurs bulles, « que Frédéric, Philippe, Henri, etc., oppriment leurs peuples; » et c'était presque toujours par de semblables paroles que commençaient leurs sentences d'excommunication. Tous les historiens catholiques ont constaté combien la Papauté a travaillé constamment à conserver l'indépendance de l'Italie. D'une autre part, il était beau de voir les Pontifes romains frapper les rois coupables et conserver le prestige de la royauté aux yeux des peuples; excommunier les princes criminels et se poser comme les tuteurs de leurs enfants,

afin de sauver ce droit héréditaire, si favorable à la prospérité des nations.

Jamais la théorie du pouvoir ne fut plus clairement expliquée que par saint Thomas dans son magnifique traité des lois. Les lois, du reste étaient promulguées au nom et sous l'autorité de Jésus-Christ, dont la vertu vivifiait, pénétrait tous les membres, tous les rouages de la société. Enfin l'Eglise, par-dessus tout, défendait ses propres droits et ses libertés comme la base nécessaire de tout droit et de toute liberté. Saint Hugues, évêque en Angleterre, saint Engelbert à Cologne, combattaient alors énergiquement pour ces droits de l'Eglise, ce dernier au prix de son sang; et quant aux Pontifes romains, on peut dire de tous ce que l'histoire rapporte du B. Grégoire X, un pape de cette époque : « *Ecclesie jura etiam adversus reges et principes severe ac fortiter vindicavit, nullam esse prædicans solidiorem regnorum basin quam tutelam Ecclesie libertatis* » : (*Breviarium Romanum Lugdun. 16 februar.*). En un mot, dans ces temps, selon la belle expression de Herder : « La barque de l'Eglise portait le salut du monde. »

## VI

Nous venons de le voir, Jésus-Christ régnait en souverain dans les intelligences du XIII<sup>e</sup> siècle ; sa science favorite, la théologie, qui rayonne constamment autour de sa divine personne, était alors la reine des sciences, non seulement en droit, mais en fait. Mais dans Jésus-Christ lui-même, il est comme un point central et resplendissant, une merveille qui le résume et le complète tout à la fois, l'Eucharistie qu'on a nommée si justement une extension de l'Incarnation ; et si l'Eglise est réellement Jésus-Christ continué, à plus forte raison doit-on le dire du divin Sacrement de nos autels. La *Somme théologique* de saint Thomas par son unité merveilleuse, dont Jésus-Christ est le centre lumineux, a été comme l'image de l'unité sociale du XIII<sup>e</sup> siècle. La sainte Eucharistie, qui n'est plus seulement l'unité chrétienne doctrinale, mais son unité vivante, opératrice, a dû agir d'une manière supérieure sur l'esprit de ces peuples. Toute l'histoire, en effet, de la vraie religion se trouve dans l'Eucharistie ; et depuis la mort du Sauveur, on peut appeler l'Eucharistie le foyer le plus ardent de l'Eglise catholique.

Cette divine Eucharistie atteignit sa gloire terrestre la plus haute et la plus éclatante par l'institution de la fête du Saint-Sacrement, dans ce siècle même dont nous venons de proclamer l'excellence intellectuelle ; et son triomphe public a été le couronnement du Règne social du Christ (1). Nous l'avons déjà dit, son chantre sublime a été le plus grand génie de ce siècle, saint Thomas d'Aquin, celui-là même qui avait déjà élevé un si beau temple à la gloire du Christ, dans sa *Somme théologique*. Thomas d'Aquin, comme tous les Saints, aimait la sainte Eucharistie d'un amour de prédilection. A la veille de sa promotion au sacerdoce, il passa la nuit aux pieds des tabernacles ; et sur le point de mourir, il chantait encore la divine Eucharistie, dans le cantique sublime : « *Adoro te, supplex, latens Deitas.* » On dit, qu'à la suite de la révélation faite à la B. Julienne, il demanda au pape Urbain IV l'institution de la fête du Saint-Sacrement comme l'unique récompense de ses travaux et de ses ouvrages. Car ce fut au XIII<sup>e</sup> siècle que Notre-Seigneur multiplia les prodiges pour faire instituer la fête du grand Sacrement de son amour ; avec celle du Sacré-Cœur de Jésus, elle termine dignement le cycle de nos fêtes liturgiques. Alors parurent la B. Julienne, la sainte recluse, Eve ; alors eurent lieu des miracles éclatants comme ceux de Bolsène ; l'heure du triomphe de la sainte Eucharistie était arrivée.

Thomas d'Aquin était digne, non seulement par sa sainteté, mais encore par son génie, de célébrer l'adorable mystère de nos autels. « *Æquum erat ut divinam panis angelici vim virtutemque non nisi angelicus commendaret doctor* », a dit un pieux auteur de l'ordre de Cîteaux. Il est rapporté par les Bollandistes, (édit. Palmé, tom. 1. Martii, p. 673. n. 58) que saint Thomas, appelé par l'Université de Paris à traiter la question des accidents eucharistiques, posa son travail vis-à-vis du tabernacle, et pria le Dieu de la lumière de vouloir bien l'éclairer. Alors Jésus-Christ apparut sur les feuilles écrites de la main de Thomas, et lui dit : « *Bene de hoc mei Corporis Sacramento scripsisti, et de quæstione tibi proposita bene et veraciter determinasti ; sicut ab homine in via potest intelligi*

(1) Il est à remarquer que le XIII<sup>e</sup> siècle vit Jésus-Christ triompher dans sa Passion comme dans l'Eucharistie. La sainte Couronne d'épines fut alors portée solennellement à Paris, et l'on sait combien saint François et ses disciples popularisèrent la dévotion à la Passion de Jésus-Christ. Nos temps modernes seuls devaient réunir ces deux admirables dévotions dans celle du Sacré-Cœur.

« *et humanitatis definiri.* » Nous ne voulons certainement pas donner à cette apparition une valeur absolue. Elle est rapportée par Guillaume de Tocco, cité par les savants hagiographes ; et lui-même l'avait entendu dire à un autre dominicain, habitant le couvent de Saint-Jacques, en même temps que saint Thomas.

Quoi qu'il en soit, le grand docteur reçut l'ordre d'Urbain IV de composer l'Office du Saint-Sacrement. Il le fit, et avec un succès que six siècles n'ont fait que consacrer à jamais (1). « Quelle forme majestueusement scolastique » (Guéranger) ; quelle poésie, dans ces hymnes sublimes du *Sacris solemnibus* ; du *Verbum supernum*, du *Pange lingua* ! Santeuil disait qu'il donnerait toutes ses hymnes pour la seule strophe : « *Se nascens dedit socium !* » Quelle précision, quel cours complet de théologie eucharistique dans le *Lauda Sion* ! Quel résumé magnifique du grand mystère, de la vie du Christ et de la vie du chrétien, dans l'antienne : « *O sacrum convivium.* » La passion du Christ y est rappelée, la grâce divine y apparaît avec sa plénitude dans les luttes du présent, et la gloire y brille dans la lumière de l'avenir.

Nous nous arrêtons : il serait inutile de louer davantage ce que l'Eglise et les siècles préconisent avec tant de persévérance et tant d'amour. Du reste, nous trouvons encore ici l'approbation du Christ : « On vénère à Orvieto, « nous dit le continuateur de *l'Année liturgique* de dom Guéranger, dans « l'église de Saint-Dominique, le crucifix qui prit la parole, pour donner « l'approbation divine à l'Office du Saint-Sacrement. »

Ainsi donc, pour résumer ce que nous avons dit, le XIII<sup>e</sup> siècle vit le Christ régner en souverain sur les intelligences ; et dans la pensée de tous les maîtres de la science de cette époque, spécialement dans saint Thomas d'Aquin, il y apparut en toutes ses vies ; vie éternelle et immuable dans le sein du Père ; vie mortelle dans le sein de Marie, à Bethléem, à Nazareth, dans les bourgades de la Judée, au jardin de l'agonie, au prétoire, au Calvaire ; enfin vie eucharistique, cette grande consolation de son amour et de notre pèle-

(1) Saint Bonaventure avait aussi composé un Office du Saint-Sacrement. Il le déchira dans son humilité, après avoir entendu celui de saint Thomas ; ce fait, cependant, est nié par quelques auteurs.

rinage, à laquelle succèdera la vie de la gloire et de l'éternité. Oui, Jésus-Christ apparut roi de la société dans ce siècle. C'est un fait indiscutable. Ce règne social du Christ n'est donc pas un mythe, une impossibilité morale. Il ne tient pas même à certaines formes sociales, plus ou moins parfaites, plus ou moins passagères : il tient à des principes, à des idées que nul catholique ne peut nier, sans abjurer sa foi.

Pour nous, humble panégyriste de cette grande époque, après avoir vu le règne intellectuel de Jésus-Christ au XIII<sup>e</sup> siècle, nous allons le considérer dans les volontés et la vie pratique des peuples ; ce sera l'objet d'une seconde partie.

## SECONDE PARTIE

L'intelligence est la lumière nécessaire à la volonté ; si donc cette première faculté de l'homme est éclairée par des idées saines et chrétiennes, la volonté trouvera dans ces idées un puissant auxiliaire pour l'exciter au bien et à la sainteté.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, les passions humaines, sans contredit, ne cessèrent pas de faire sentir leur funeste empire : ce serait une puérité de le nier ; la volonté est encore plus atteinte que l'intelligence par le péché originel. Pour nous tenir dans la vérité, nous irons même plus loin. Nous avouons volontiers que dans ces temps il y eut de grands crimes ; ces caractères ardents étaient aussi forts pour le mal que pour le bien. Mais, à côté des crimes brillèrent d'éminentes vertus, fruits des principes qui régissaient la société ; les passions mauvaises, bien que pleines d'énergie, trouvèrent une résistance plus énergique ; et même dans la sphère de la volonté et de l'ordre moral, la royauté sociale du Christ apparut d'une manière assez éclatante (1).

Nous allons considérer ce règne du Christ dans diverses professions de la société et spécialement dans les quatre grandes professions qui ont toujours

(1) Nous devons toutefois répéter ici ce que nous avons dit plus haut. Dans notre thèse générale, il s'agit surtout des principes qui dirigeaient la société, principes qui doivent nécessairement produire certains effets. N'importe, notre thèse dans la pratique, vu la variété si multiple et si complexe des volontés et des libertés humaines, sera moins évidente que dans la théorie. Une pensée doit cependant beaucoup nous éclairer : nos gouvernements actuels, qui se proclament athées, sont tellement dissolvants de toute morale, même simplement naturelle, que par leurs excès ils montrent l'utilité pratique des gouvernements chrétiens.

De plus, nous n'affirmons pas que le régime total du XIII<sup>e</sup> siècle soit possible au XIX<sup>e</sup>. Il y a des difficultés de temps, de lieux, de circonstances, des tempéraments à apporter. Ici

distingué les nations, et se trouvent encore en partie d'une manière si caractéristique chez les Indiens : le prêtre qui relie la terre au ciel, et n'est que la société considérée dans ses relations avec l'ordre divin ; le soldat qui vole à la frontière, défend le foyer domestique, et représente la société considérée dans sa plus noble expression, la lutte contre les passions mauvaises ; le peuple, cette grande masse du genre humain, s'agitant comme la mer sous toutes les influences qui le conduisent, et surtout la femme, de tout temps l'expression la plus naïve de la famille, des joies et des tristesses des peuples ; enfin le littérateur et l'artiste qui se dressent au milieu de la société, comme autant de Tyrtées destinés à publier ses triomphes et ses malheurs, et dont l'imagination, la sensibilité et le génie se colorent de toutes les passions de leur époque, et reflètent leur siècle comme la glace des eaux reflète l'azur des cieux. Cette étude nous fera voir que, dans le XIII<sup>e</sup> siècle, la vie du catholicisme se conformait en général à son idée dominante.

## I

Et d'abord le prêtre. Il se révèle à nous dans ces temps d'une double manière ; par le caractère tendre, naïf, expansif de son ascétisme, tel que nous le montrent ses pieux écrits, et par son penchant à se réunir en agrégations, en familles religieuses, principalement apostoliques, afin de rendre son action plus puissante sur les masses ; c'est alors l'histoire du cloître, tour à tour ami de la contemplation ou de l'apostolat, de la solitude ou de la prédication.

Quant aux écrits ascétiques du XIII<sup>e</sup> siècle, jamais peut-être le catholicisme ne s'était présenté sous une forme qui lui fut plus naturelle. Au commencement du christianisme, pendant que les martyrs tombaient en lambeaux sous la dent du lion ou sous la hache du licteur, le mysticisme chrétien était empreint d'une couleur sévère ; on sacrifiait surtout la chair dans les déserts de l'Égypte ; la vie intérieure était moins cultivée chez les

encore, ce qu'on oublie trop de nos jours, nous avons pour guide la sainte Eglise et surtout le Siège apostolique, qui veille et qui dirige. Pie VII a excommunié les usurpateurs des États pontificaux, en défendant de tirer de sa bulle les effets temporels ; et d'un autre côté, le *Syllabus* a des propositions qui condamnent non seulement la thèse, mais encore l'hypothèse du libéralisme *dans certaines circonstances*. Les seuls concordats, faits par les Papes avec les princes chrétiens, montrent combien les Pontifes romains savent distinguer nos temps modernes de ceux du moyen âge.



disciples des Pacôme et des Antoine ; on s'approchait moins des sacrements, et plusieurs auteurs même donnent cette cause de la chute déplorable de quelques solitaires ; il fallait d'abord écraser le vieil Adam avant de faire revivre le nouveau. Plus tard, à l'époque de la Réforme, au moment où tant d'enthousiastes déplaçaient la vertu de sa sphère, pour la mettre dans leurs rêveries, où l'impatience de tout frein et l'orgueil de la raison prenaient peu à peu la place de la simplicité de la foi et de la docilité filiale, la vie spirituelle, par peur de l'illusion, et par un principe de sagesse, fut plus renfermée dans des règles. Saint Ignace réduisit la sainteté en art, il nous donna des méthodes d'oraison ; saint François de Sales alla interroger jusqu'aux fibres les plus délicates du cœur humain, pour leur faire résonner l'harmonie du concert divin ; la célèbre congrégation de Saint-Sulpice comme aussi celle de l'Oratoire s'appliquèrent surtout à retracer les vertus intérieures de Jésus et de Marie ; la grande école espagnole, à part peut-être sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, l'école des Louis de Grenade et des Rodriguez ne sembla plus s'appliquer qu'à la pratique rigoureuse et exacte de la perfection chrétienne, comme le porte même le titre du principal ouvrage de ce dernier.

Mais, au XIII<sup>e</sup> siècle, c'est l'amour et sa sainte indépendance, l'amour et sa joyeuse liberté : « *Amans volat, currit et lætatur, liber est et non tenetur* », dit une des gloires du moyen âge, inconnue et célèbre à la fois (*Imit. Chr.* III, 5) ; et l'on conçoit même facilement qu'une doctrine aussi naïve ne pouvait convenir qu'à ces temps d'une heureuse simplicité. Ainsi, saint Bernard, dans le plus doux des transports, contemple la crèche de l'Enfant-Roi, et appelle Marie « *raptrix cordium* ». François d'Assise, cet homme si grand dans sa simplicité, se joue, comme Adam avant son péché, avec toutes les créatures du monde, leur donnant de la vie, du corps, du sentiment, les appelant ses frères, ses sœurs, les conviant toutes à l'amour de son bien-aimé ; si plein de Dieu et du sentiment de sa présence, qu'une fois entendant ses disciples traiter dans l'école de l'existence de Dieu, il parut étonné de ce qu'on discutait ainsi une chose aussi évidente ; ne voulant qu'un crucifix pour toute bibliothèque dans les maisons de ses premiers disciples ; et le jour de Noël établissant une crèche véritable, où il y avait le bœuf, l'âne, le foin, et lui-même y venait « *more balantis ovis Bethleem dicens... et*

« *labia sua cum Jesum nominaret quasi lingebat lingua sua* ». Le B. Herman Joseph parlait à une statue de la Vierge comme si elle était vivante, et lui offrait des fleurs et des fruits, qu'un jour la douce Vierge, par un signe sensible, accepta miraculeusement. Saint Bonaventure, appelé à si juste titre le docteur séraphique, est vraiment admirable dans la légende de son bienheureux père saint François, et dans ses méditations de la vie du Sauveur, lorsque, par exemple, il nous dépeint le retour de l'Enfant Jésus de l'Égypte : « Mais comment, dit-il, s'en retournera le petit Jésus encore enfantelet, (traduction d'un bénédictin de Solesmes). Car la revenue, ce me semble, est « plus difficile que l'arrivée. Par effet, quand il vint en Égypte, il était si « petit qu'on le pouvait bien porter ; mais à présent, il est trop grand pour « qu'on le puisse porter et trop petit pour pouvoir cheminer de son pied. « Ains peut-être bien que quelqu'un... lui donna ou prêta un bourriquet « sur quoi il put s'en aller. » Cette simplicité d'ascétisme, qui se joint si bien à une grande profondeur, montre la puissance du règne social de Jésus-Christ. On ne parle ainsi publiquement, on ne traite ainsi avec les hommes, que lorsqu'on est sûr de leurs idées habituelles et de leurs affections dominantes.

Mais l'ascétisme de ce temps, si plein de fraîcheur et de naïveté, ascétisme puisé d'abord dans les monastères, les collégiales, ne s'y était pas confiné. Du prêtre il passait aux peuples, et se traduisait principalement dans les deux dévotions qui caractérisent davantage le règne de Jésus-Christ sur terre, la sainte Eucharistie et la Bienheureuse Vierge Marie, le Roi et la Reine du peuple chrétien, le Médiateur et la Médiatrice, le Consolateur et la Consolatrice de ce grand pécheur, de ce grand affligé qu'on appelle l'humanité. La sainte Eucharistie avait eu son sublime panégyriste dogmatique, saint Thomas d'Aquin : nous verrons bientôt ses pompes et ses gloires. Quant à la Bienheureuse Vierge Marie, jusqu'alors cette humble fille d'Adam, devenue la Reine des cieux, n'avait pas encore conquis dans l'Église d'Occident cette popularité, qui la fait entrer d'une manière si admirable dans toutes nos joies et nos tristesses. Saint Bernard commença cette heureuse révolution ; mais saint Dominique, par l'institution du Rosaire, qu'une pieuse tradition assure lui avoir été révélé à Notre-Dame du Puy ; les Carmes, par le B. Simon Stock et le Scapulaire ; les Franciscains, par l'établissement de

la merveilleuse indulgence de Notre-Dame des Anges et en défendant l'Immaculée-Conception, donnèrent à cette dévotion une énergie, une étendue que la ferveur des temps modernes n'a jamais pu qu'égaliser, sans pouvoir les surpasser. Alors, Marie devint la mère, et comme la sœur de ce grand peuple catholique répandu sur toute la terre; ses images, ses statues couvrirent les monts et les vallées, elles protégèrent le castel du fier suzerain, aussi bien que la pauvre cabane de l'humble vassal. Marie trôna dans nos basiliques, elle devint la Reine et l'espérance de l'univers. Voilà donc le prêtre dans ses écrits et dans son influence sur les masses populaires; il n'est pas moins admirable dans le cloître.

Jusqu'alors la solitude seule avait entendu les chants et les cantiques des enfants de saint Benoît; saint Bernard lui-même, le héros de son siècle, ne sortait qu'accidentellement de sa *claire* et solitaire vallée, pour émerveiller l'Europe par ses soudaines apparitions. Mais au temps, dont nous parlons, deux hommes avaient paru, pères d'une multitude d'apôtres et de saints: Dominique, l'ardent Espagnol, l'homme de prière et de charité, demandant continuellement au ciel un double amour, celui de Dieu et celui des hommes, pleurant toutes les fois qu'il voyait la moindre cité, le moindre hameau, à la vue des misères qu'il allait y rencontrer; et François d'Assise, l'homme extatique, « cet amant désespéré de la pauvreté », comme l'appelle Bossuet, jetant continuellement de son cœur dans le cœur des autres la sublime folie de cet amour, dont les plaies divines avaient blessé son âme et stigmatisé son corps. « Quand l'empereur qui règne éternellement, dit le Dante, eut résolu « de sauver son armée compromise, il envoya au secours de son épouse ces « deux champions, aux exemples et aux paroles de qui le peuple égaré rentra « dans la voie. » Ces deux hommes prient, souffrent, prêchent en tous lieux, et bientôt leurs disciples couvrent la terre. L'Égypte, la Barbarie, la Tartarie, l'Inde, toute l'Europe, les glaces même du Groënland, où les Hollandais, dit-on, au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle furent bien étonnés de trouver un monastère de Saint-Dominique, se couvrent d'une légion de martyrs, de savants et de confesseurs. Le Frère-Prêcheur, comme le Chérubin, dont il a la science, veille le glaive à la main à la porte de ce Paradis de délices que nous nommons l'Église; il est l'apôtre de la doctrine, il a pour devise le mot sublime *veritas*. Le Frère-Mineur, comme le Séraphin, se consume et meurt

dans les bras de la charité; il est par excellence l'apôtre du peuple. Tous deux font circuler dans le corps social la vie divine du Christ.

A côté de ces deux puissants Ordres, apparaissaient de nouvelles congrégations religieuses, presque toutes sous le patronage de Marie; avec d'autres formes ou dans des buts plus restreints, ils sont aussi les ardents promoteurs de ce vaste mouvement catholique, qui alors régénérait le monde. Tous ces Ordres réalisent pour le clergé et les religieux cette vaste organisation sociale et chrétienne, que les Ordres militaires devaient effectuer pour le soldat, et les corporations d'arts et métiers pour le peuple.

Nommons l'Ordre des Servites, ou Serviteurs de la Vierge, dont plusieurs des fondateurs moururent en chantant; il eut pour principal promoteur, saint Philippe Béniti, mourant en contemplant son crucifix, qu'il appelait son livre. Nommons encore les deux Ordres des Trinitaires et de Notre-Dame de la Merci, dont les enfants reproduisaient sur toutes les mers les plus sublimes prodiges de la charité; et celui du Mont-Carmel, ce mont des prophètes et des solitaires, qui annonce de loin au pèlerin émulé l'approche de la terre des miracles.

Du prêtre passons maintenant au soldat et au guerrier.

## II

Il se résume presque tout entier dans la chevalerie. Certes, nous ne voudrions pas ici consacrer les excès qu'a pu commettre la féodalité, les aventures auxquelles ont pu s'abandonner ces conquérants de l'Europe, dans lesquels coulait encore un sang barbare bien que généreux et déjà purifié par le christianisme. Mais il faut se souvenir que la chevalerie a mérité les éloges de saint Bernard, que souvent elle a fait triompher les principes catholiques dans la société civile et politique, comme le prêtre dans le règne des idées et des consciences. Elle a enfanté ces Ordres militaires, qui se multiplièrent partout, au nord de l'Europe, en Espagne, en Palestine, dans les îles de la Méditerranée, et qui furent le boulevard de l'Occident et la terreur de l'infidèle. Ces grands ordres militaires, véritable nécessité européenne, au point de vue politique, furent encore plus l'expression d'un sentiment religieux. Ecoles perpétuelles de valeur pour la jeune noblesse, ils retraçaient la haute et universelle pensée qui alors présidait à toute l'Europe, demandant des soldats à toutes les races, à tous les climats, à tous les peuples.

La chevalerie a fondé en partie toutes nos grandes nationalités ; pendant huit siècles elle a été le plus ferme soutien des trônes, un rempart contre les révolutions ; sur les restes des idées d'honneur et de gloire semées par elle dans le monde s'est édifié tout le grand siècle de Louis XIV ; et la passion qui approche le plus de notre divine religion c'est l'honneur, mot inconnu aux païens dans son acception actuelle. Enfin, me permettra-t-on de le dire, elle lui a donné Ignace, ce dernier des croisés, comme on l'appelle, et François Xavier ; et ces grands hommes, dans leur société, n'ont fondé qu'une chevalerie religieuse, comme le montrent toutes les méditations des Exercices, son obéissance si semblable à celle du soldat, et son titre même de Compagnie de Jésus. Oui, il était et il restera toujours beau ce temps, où, la croix rouge sur l'épaule et la lance à la main, le haut et fier baron descendait de son manoir, et, laissant femme et enfants, allait dans les pays d'outre-mer délivrer le tombeau de Jésus-Christ, et mêler son sang à son sang sur cette terre consacrée par sa présence.

On pourrait trouver un nouvel argument de la royauté sociale de Jésus-Christ au XIII<sup>e</sup> siècle dans l'histoire des souverains de cette époque. Ils furent tous guerriers, ils portaient tous le glaive ; et selon la demande de saint Paul, presque tous ne le portaient pas en vain, pour la cause du Christ. Parmi ces rois, il y eut de mauvais princes, comme Frédéric II d'Allemagne, Jean sans Terre ; mais leurs peuples eux-mêmes s'insurgèrent contre leurs violences et leurs perfidies. Et quels rois catholiques que saint Louis de France ; Jacques le conquérant, roi d'Aragon, qui, dans un règne de soixante-quatre ans, gagna trente victoires, et fonda deux mille églises ; saint Ferdinand d'Espagne, réunissant sur son front les couronnes de Castille et de Léon, créant l'Université de Salamanque, conquérant sur les musulmans des nations entières ; Rodolphe de Habsbourg, mettant la croix dans les armes impériales, et fondant glorieusement la noble maison d'Autriche. Tous ces princes chrétiens étaient pour la plupart des défenseurs convaincus de la sainte Eglise ; et le XIII<sup>e</sup> siècle vit en 1212 la grande victoire des chrétiens sur les Maures à las Navas de Tolosa, victoire qui n'a peut-être sa pareille que dans celle de Poitiers gagnée par Charles Martel.

H. DE ROCHEMURE, S. J.

(A continuer.)



La scène principale est la place de la *Croix*, flanquée à droite du tableau, par la *Cavallerizza* (manège), et à gauche, par l'ancienne porte de la ville, dite de *Saint-Léonard*, au-dessus de laquelle on voit l'ancienne ville elle-même, assez semblable à la cité de Carcassonne, s'élevant insensiblement vers les *Monti* jusqu'au château fortifié des Monfort, descendants du célèbre Simon (1). Les édifices que l'on voit au fond droit sont d'abord la vaste église de la Trinité, démolie par un tremblement de terre en 1805 et ensuite rebâtie avec beaucoup plus d'ampleur, mais hélas! bientôt après, en 1861, sacrilègement destinée à servir de caserne.

L'autre édifice, entre l'église de la Trinité et la porte Saint-Léonard, c'est l'ancienne douane dont il ne reste plus rien. On remarque aussi le palais des Gonzaga, devenu ensuite hôtel Salottolo, l'église collégiale de Saint-Léonard, dont on voit une partie de la façade à portail gothique avec le toit, et l'ancienne église paroissiale de Saint-Georges, la plus vénérable des églises de Campobasso, mais aujourd'hui quasi déserte, parce que la paroisse a été transférée à l'église de Saint-Léonard, à cause de sa position très commode dans la plaine.

Rien de plus curieux que de voir les confrères de ces corporations religieuses des *Croisés*, des *Trinitaires*, les principales alors, et la cause de toute la discorde, revêtus, en signe de pénitence, des sacs blancs seulement, sans les mozettes, et presque tous recouverts de leurs capuchons, communément dits *pappafichi*. Ces capuchons, en Italie, même à Rome, sont encore très communs de nos jours. On ne voit que deux étendards avec le *velum* (2), celui des Croisés et celui des Trinitaires. On remarquera aussi la forme des lanternes de processions qui, en Italie, à Rome surtout, depuis trois siècles, n'ont presque pas changé. Ces espèces de bourdons qui se terminent en un ovale surmonté d'une croix sont les insignes des dignitaires des Confréries.

(1) 1° Richard de Montfort, devenu comte de Campobasso par son mariage avec *Tommasella di Melise* en 1326; 2° Charles de Monfort, marié à *Giovanella Cavacciolo*; 3° Nicolas 1<sup>er</sup> de Monfort; 4° Ange 1<sup>er</sup> de Monfort; 5° Nicolas II de Monfort qui, ayant pris parti pour Charles VIII, roi de France, contre Ferdinand II d'Aragon, fut par ce roi privé du comté de Campobasso, vendu ensuite à André de Capoa en 1495. Ce fut ce malheureux et vaillant Nicolas II, qui, après avoir quitté le royaume de Naples, passa au service du duc Charles de Bourgogne. Mais s'étant déclaré contre le siège de Nancy en 1476, et ayant été chargé de vilenies par lui, Nicolas très irrité contre son nouveau maître, mit sur son drapeau le célèbre mot : *Ingentia marmora findit caprificus*. Rentré en grâce du roi Ferrant d'Aragon, il fut réintégré dans tous ses fiefs parmi lesquels on comptait aussi Monacilioni (*Monacilium*), jusqu'à ce que, ainsi que nous venons de le dire, il en fut dépouillé pour toujours par le roi Alphonse II d'Aragon. Les derniers comtes de Montfort arrivèrent jusqu'à battre monnaie marquée d'une croix à branches égales et pattées et du fronton d'église ou bien des menottes de saint Louis. (Voir Muratori, *Annali*, anno 1456; — *Monete del Regno di Napoli*, Tav. XXVI; — Campanile, *Insigne dei nobile della casa Monforte*, etc.).

(2) Le *velum* est prescrit pour les croix et des Réguliers et des Confréries. « *Crux in processionibus deferenda est a Regularibus, cum velo pendente, suo pallio*; (Sac. Rit. Cong., 14 jan. 1657). — « *Confraternitates generatim nequeunt in processionibus propriam erigere crucem; sic pluries censuit Sa. Cong. Conc.... Unde ipsis confraternitatibus, non crux ad instar Clerisæcularis Regularis, sed sola imago SS. Crucifixi, vel illius Sancti, sub cujus Instituto militant, permissa est.* » (Luc. Ferraris, V. *Crux*).

Dans les médaillons elliptiques, en bois et plus communément en métal, il y a les images des titulaires de la Confrérie elle-même. Tous ces objets, avec leur forme antique, sont scrupuleusement conservés dans toutes les anciennes Confréries d'Italie. Nous en dirons autant des plaques ovales qu'on porte sur la poitrine, elles aussi avec les images des titulaires.

Devant la porte *Saint-Léonard*, et précisément au milieu du tableau, on admire le savant et pieux P. Jérôme de Sorbo, l'apôtre de la paix, doucement incliné, avec une figure de prédestiné, soulevant de la main gauche un crucifix et invitant de la droite à la réconciliation et à la paix. Derrière lui, on remarque le clergé, composé des chapelains de Sainte-Marie-de-la-Croix et des chanoines précédés de leur croix processionnelle à très longue tige. Les chanoines, en signe de pénitence et d'humilité, ne portent, en cette circonstance, au lieu de la *cappa* canoniale, que l'aumusse, et même pliée sur l'épaule gauche.

Aux deux extrémités du tableau on voit enfin deux groupes de personnes de toutes les classes, de tous les sexes et de tous les âges. On remarquera, non sans intérêt au point de vue historique, que les bourgeois et les nobles sont en costume espagnol du *xiv<sup>e</sup>* siècle, tous avec l'épée au côté.

L'expression des figures et leurs attitudes paraissent tout ensemble très naturelles et très éloquentes. Le repentir, la joie, la dévotion, la charité chrétienne se lisent sur les visages ou se laissent deviner dans l'humiliation du capuchon abaissé. Les deux confrères qui se tiennent embrassés et qui s'étreignent avec effusion nous saisissent d'admiration et remuent profondément les fibres du cœur. On voit, on sent que la réconciliation est sincère et inspirée d'en haut. Tout parle ici de pardon, de paix, d'amour fraternel.

Et maintenant, si l'on veut, pour pouvoir apprécier complètement cette scène d'un autre âge, faire connaissance avec les principaux personnages, les voici tels que nous les trouvons dans la chronique du savant docteur Ziccardi, écrite sur d'anciens mémoires authentiques et réimprimée par les soins de M. l'avocat Paschal Albino, qui, par ses nombreux écrits, a tant contribué à illustrer la ville et la province de Campobasso.

Le chanoine placé derrière le P. Jérôme, c'est le primicier Cascia; celui qui est à droite du primicier est Joseph Baffa; et les autres chanoines sont Jean Dominique De Nigris, Barthélemi Mastrangiolo, Pierre Mancino, Taddée de Iocca et sept autres qu'on ne distingue pas.

La croix processionnelle du Chapitre est portée par le clerc Rogier Trevio, devenu ensuite Recteur de l'église de Saint-Mercure. L'autre clerc, à sa droite, est Octavius de Renzis, en faveur duquel le primicier Cascia, son oncle, se démit, en 1611, de la dignité d'archiprêtre de Campobasso, à laquelle il avait été élevé.

Les deux confrères qui se donnent le baiser de paix sont le noble Trinitaire



Prosper d'Attellis, jurisconsulte très savant et personnage de grande importance, et Jean-Baptiste Monacello, chef du parti opposé. Le confrère qui porte l'étendard rouge des *Croisés*, à gauche de la porte *Saint-Léonard*, est le notable Barthélemi Colella, et l'autre qui tient l'étendard des *Trinitaires* est le célèbre docteur et diplomate Jean-Chrysostome Bellina, qui joua un rôle si important dans ce terrible démêlé de la préséance. Près de ceux-ci on voit Jean-Donat Pistilli et Pompée d'Attellis, devenus ensuite chefs des deux partis, docteurs en droit l'un et l'autre, et qui rédigèrent l'intéressant instrument de paix publique de l'an 1626, ménagé par le pieux théatin Jean Gonzaga de Ferrant II, prince de Guastalla (1).

Le jeune confrère au visage découvert, à la gauche de ceux qui se donnent l'accolade, est *Francescangelo* de Scacchis, qui devint plus tard un habile capitaine, et l'autre qui lui fait pendant est le jeune Léonard Monacello, manifestement attendri par la scène qui se passe entre son père et Prosper d'Attellis.

Celui qui a le bâton incliné sur le bras droit, est le célèbre Marius Paradiso, qui lève ses yeux pleins de larmes vers le ciel et paraît humblement demander l'accolade du pardon au noble Grégoire Persichillo, procureur des Croisés et jusque-là son adversaire le plus résolu, tandis que celui-ci gourmande deux confrères qui jouent entre eux. Enfin, à gauche du tableau, on voit Pierre Ferrusano, Servilio De Nigris, Libérateur Pistilli, André Jannichino, Crisedio di Lembo et Fonzo (Alphonse) Cicchese, et, à droite, Marcantonio Tiburzio, Titta (Baptiste) Mancini, Ciccantonio (François-Antoine) Morone, Marc de Vaglia, Baptiste Zaccaria, Jean-Antoine Iapaolo et Thomas Ciccarelli.

Que cette courte description suffise pour faire reconnaître et admirer une fois de plus l'influence victorieuse que la Religion, le Très Saint-Sacrement en particulier, exercent sur les peuples pour apaiser les passions déchaînées, au moment même de leur plus grande fureur, pour donner aux sociétés la paix et le bonheur; et aussi pour inspirer et favoriser les beaux arts, efflorescence de la paix, et ornement de la vie. En présence de ce tableau, le cœur attendri, les yeux mouillés de pleurs, au lieu de nous écrier, comme tant d'hommes ingrats ou aveugles envers Jésus-Christ, appelé à très juste titre et par autonomase *Prince de la Paix*, (IRENARCHA) au lieu de nous écrier dis-je: *Nolumus hunc regnare super nos* (Luc, XIX, 14); humblement prosternés devant lui, nous dirons avec le Psalmiste: *Tu es ipse Rex meus et Deus meus: qui mandas salutes Jacob.* (Psal. XLIII, 5.) Monacilioni avril, 1885.

Vincent AMBROSIANI, *Professeur, archip.*

*Docteur en théologie et en droit canon, etc.*

(1) Ferrant I<sup>er</sup> de Gonzague ou simplement Gonzaga, comme on dit en Italie, devint comte de Campobasso, pour avoir épousé Isabelle de Capoa, fille de Ferrant de Capoa, en 1551. Il eut pour successeurs à Campobasso, César Gonzaga, en 1560, et Ferrant II Gonzaga.

## LES GROUPES VIVANTS DE CAMPOBASSO

---

Nous donnerons dans la prochaine livraison la description des *Groupes vivants de Campobasso*, dont nous avons fait précéder les planches : 39<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup>. L'espace nous manque pour cette fois, d'en expliquer les légendes.

---

## UN CÉLÈBRE SOLEIL DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

---

### *Explication de la Planche XLIV<sup>e</sup>*

Au moyen âge, la forme généralement admise en France pour le vase destiné à exposer la sainte Hostie aux regards des fidèles était celle d'une croix, au centre ou au sommet de laquelle on disposait un disque de cristal. J'en ai donné de nombreux exemples de la fin du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle dans un long article des *Mélanges* (1) : j'y reviens aujourd'hui principalement par rapport aux rayons. Tout d'abord il n'y en eut point : je connais d'anciens ostensoirs en forme de croix ou de disque, dont le contour est simplement arrondi, ou décoré d'une rangée de feuillages, témoins celui du Musée de Nantes (2) et celui du trésor de Conques. Le plus ancien ostensoir en forme de croix, orné de rayons, est, à ma connaissance, celui de Notre-Dame de Hal, donné par Louis XI (3). D'autres, comme celui de la cathédrale d'Angers, en forme de croix aussi, étaient surmontés d'un soleil d'or, fixé à leur sommet et non au centre. Peu à peu la forme de soleil combinée avec celle de la croix se généralisa ; les bras furent absorbés par les rayons et supprimés ; le soleil prévalut enfin, composé de rayons les uns droits et aigus, les autres flamboyants. Tels sont encore les rayons du bel ostensoir de Saint-Germain-des-Prés, donné en 1709 par M<sup>lle</sup> de la Rochefoucauld (4).

Cette forme antique des rayons fut changée à cette même époque. On voulut du nouveau, et la composition des soleils *considérables* comme on disait avec emphase, fut confiée aux architectes de renom. Habités à dessiner des gloires et des trophées pour les frontons des autels ou des églises, à mêler sans ordre ni raison, corniches, consoles, nuages, têtes de chérubins,

(1) *Mélanges de décorations religieuses*, 2<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> livraisons.

(2) J'en ai donné le dessin dans le recueil ci-dessus.

(3) *Idem*.

(4) *Histoire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, par Dom Boullart, p. 315.

cassolettes fumantes, cornes d'abondance, en un mot, tout le bagage décoratif et allégorique à la mode, ils donnèrent aux rayons des ostensoirs l'aspect de faisceaux de rayons de bois doré. Un des plus anciens exemples de cette transformation est assurément le *magnifique* soleil de Notre-Dame de Paris, dont j'ai fait reproduire une ancienne gravure à l'intention des lecteurs du *Règne de Jésus-Christ*.

« Cet ostensor, haut de cinq pieds, avait pour support une figure d'ange, « soutenant le livre aux sept sceaux de l'Apocalypse avec l'Agneau pascal. « Au-dessus s'élevait une grande gloire, au centre de laquelle se trouvait la « boîte de cristal destinée à recevoir la sainte Hostie. Des têtes de chérubins « voltigeaient entre les rayons de la gloire, et dans le bas, se voyaient « encore quatre figures de vieillards. Cette pièce importante avait été faite en « 1708 sur les dessins de l'architecte de Cotte, par Ballin, orfèvre du roi et « neveu du Ballin de Louis XIV. Elle peut être considérée comme le type de « l'orfèvrerie d'église de cette époque, où le maniérisme le plus affecté avait « complètement remplacé le sentiment religieux. » (1).

Je n'ai rien à ajouter à cette description de M. de Lasteyrie, je partage entièrement son avis si sévère.

L. DE FARCY.

---

## L'ACTE RELIGIEUX DE RODOLPHE DE HABSBOURG

---

(Explication de la Planche XLV°).

Tous nos lecteurs connaissent le fait : Rodolphe de Habsbourg offrant son cheval à un prêtre portant le Saint-Viatique. La famille impériale d'Autriche a toujours reconnu que l'Empire avait été la récompense de cet hommage rendu au Saint-Sacrement.

Rubens a immortalisé le fait pour la branche régnante en Espagne, dans le tableau célèbre du Musée du Prado à Madrid, dont nous donnons ici la reproduction prise sur l'original.

Un autre peintre, dont nous ignorons la valeur, fut chargé par les Wittelsbach de perpétuer le souvenir de cet acte. On peut voir à Munich, dans le palais des rois de Bavière, la toile sur ce sujet qu'on nous a dit être très remarquable.

On trouve à l'Albertina (Musée de Vienne) un dessin au lavis de Jacques Callot (xv<sup>e</sup> siècle) représentant la même scène, mais d'une autre façon.

(1) Bibliothèque des Merveilles, librairie Hachette. Histoire de l'Orfèvrerie, p. 273.

En somme, ce fut un sujet que les artistes d'Allemagne traitèrent de mille manières.

Et nous ne serions pas fort étonnés si le fameux « Goldenes Rossel », ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie qui est resté une énigme même pour les savants d'outre-Rhin (voir Didron) (\*), ne fut autre chose jadis qu'un *Ex-Voto* pour célébrer le saint sacrifice de la messe devant ce bijou, en mémoire du fait :  
*Ad perpetuam rei memoriam.* A. de S.

(\*) *Annales*, tome 26, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> livraisons, 1869.

---

#### NOTE ESSENTIELLE DU PROPRIÉTAIRE DIRECTEUR

Le premier article de cette livraison dit assez le sens que nous attachons au mot « *Politique du Règne.* » — En fait de *légitimité*, nous ne concevons le terme que comme l'entendent les théologiens catholiques. Il n'a jamais pu entrer dans notre pensée de nous constituer en *agence d'une dynastie quelconque* ; *Nos autem REGEM habemus : JESUM CHRISTUM.* Un malentendu, impossible à prévoir, s'est produit chez quelques personnes, sur quelques lignes de notre dernier article bibliographique, à la page 148. Si nous avons fait allusion à un *document* imprimé et reproduit par les plus grands journaux catholiques, c'est que la doctrine qu'il contient nous a paru conforme à la doctrine même dont nous sommes les humbles disciples, abstraction faite du nom du signataire. Quant à la *vignette* en tête de la Revue, qu'on veuille bien se rappeler qu'elle n'est que l'exécution du désir exprimé par Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie. (Voir la *Note héraldique*, à la page 255 de la première année du *Règne*). A. de S.

---

#### RECTIFICATION AU SUJET DU COMITÉ DES FASTES BELGES

C'est par erreur, que dans la liste du bureau pour l'installation des Fastes belges, nous avons donné à la page 41, le nom de M. Arthur Verhaegen, comme secrétaire. A. de S.

---

Le Gérant,  
X. JEVAIN.

Le Propriétaire-Directeur,  
BARON ALEXIS DE SARACHAGA.

# LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST

---

## L'ŒUVRE DU RÈGNE

---

### SOCIÉTÉ CENTRALE DES FASTES-EUCHARISTIQUES D'ITALIE

*Procès-verbal de la première réunion solennelle tenue à Turin dans une des salles du Cercle de la Jeunesse catholique de Saint-Sébastien Valfrè, le 6 juin, veille de la fête du Miracle du Très Saint-Sacrement.*

La réunion est présidée par S. E. R<sup>me</sup> MGR BERTAGNA, évêque titulaire de Cafar-  
nao, et auxiliaire de S. E. R<sup>me</sup> LE CARDINAL ALIMONDA, archevêque de Turin.  
Étaient présents plusieurs prélats, des chanoines de l'église du Miracle, des ecclé-  
siastiques de différentes paroisses, des professeurs de l'Université et autres per-  
sonnes marquantes.

S. E. R<sup>me</sup> Mgr Stanislas Schiaparelli, recteur de l'église du Miracle, ouvre la séance.

Après avoir remercié toutes les personnes qui sont venues rehausser de leur  
présence la solennité de la réunion, il en indique le but, explique ce qu'est la  
*Société des Fastes-Eucharistiques*, dont le centre d'action principal est à Paray-le-  
Monial, et raconte en quelques mots éloquents la fondation de cette Société à Turin.

Il s'exprime à peu près en ces termes :

« Il y a un peu plus d'un an, nous avons été vivement sollicités par des amis de  
« Paray, de prendre part à leurs travaux, et de coopérer avec eux à la glorification  
« du ROI DE L'EUCARISTIE. La ville du Très Saint-Sacrement, nous disait-on,  
« devrait prendre en Italie l'initiative de fonder en son sein une société des Fastes,  
« et en promouvoir la fondation dans toute la Péninsule. Nous avons accueilli cette  
« proposition avec joie, et nous nous sommes aussitôt mis à l'œuvre. Depuis dix  
« mois, la société des Fastes-Eucharistiques est fondée à Turin, et c'est une bien  
« grande consolation pour moi d'avoir été appelé au très grand honneur de la pré-  
« sider. Elle s'est recrutée, en majeure partie, parmi les membres du cercle de la

« Jeunesse catholique, dont vous connaissez tous le zèle et l'ardeur pour les œuvres  
« ayant pour but la gloire de Dieu.

« Pendant ces dix mois, nous ne sommes pas restés oisifs. Nous avons adressé  
« à toute l'Italie une circulaire réclamant, surtout des cercles catholiques, la colla-  
« boration au travail indiqué dans la circulaire même. Les résultats obtenus vont  
« vous être indiqués tout à l'heure, ainsi que les espérances que nous donne la  
« coopération de toutes les personnes dévouées aux œuvres de zèle, de toutes celles  
« qui, de cœur, d'intention, de volonté, s'unissent à nous dans cette belle œuvre,  
« avantageuse pour eux, glorieuse pour Dieu, salutaire à la société. »

Un des secrétaires donne lecture de la lettre suivante, par laquelle S. E. R<sup>me</sup> MGR LE  
CARDINAL-ARCHEVÊQUE approuve, encourage, bénit la fondation de l'œuvre à Turin.

ARCHEVÊCHÉ DE TURIN, 15 août 1884.

« C'est avec une grande consolation que nous voyons naître dans notre chère ville de Turin  
« qui a l'honneur d'être dite à bon droit la ville du Saint-Sacrement, la SOCIÉTÉ DES  
« FASTES - EUCHARISTIQUES dont le but est de rechercher et de rendre  
« familier à tous, en notre âge de peu de foi, les prodiges opérés par notre Divin Sauveur  
« dans le Sacrement de son amour. Pour encourager le saint et patient travail entrepris par  
« cette Société, Nous accordons au R<sup>mo</sup> Mgr Schiaparelli, président, et aux membres de la  
« Société, Notre bénédiction pastorale.

« † GAETANŌ, Cardinal ALIMONŌDA. »

Le Révérend Père Sanna-Solaro S. J. prend ensuite la parole.

## DISCOURS DU R. P. J.-M. SANNA-SOLARO

DE LA C<sup>ie</sup> DE JÉSUS

*Excellence Révérendissime,  
Messieurs,*

C'est la seconde fois que le public entend parler de la *Société des Fastes eucharistiques*. La première fois, ce fut à l'occasion du compte rendu solennel présenté par le Cercle de la *Jeunesse catholique de Saint-Sébastien Valfré*, sur les œuvres de zèle entreprises par ses membres ; on constatait seulement alors qu'une société nouvelles'était fondée dans le cercle même sous ce titre. Beaucoup ignoraient de quoi il s'agissait, et cette fondation dut passer inaperçue du plus grand nombre des auditeurs. Plusieurs même, nous le savons, ignorant la nature de l'œuvre et son utilité, trouvèrent que le nouveau travail que s'imposaient les associés constituait un gaspillage des forces de la société, non seulement inutile à l'œuvre nouvelle

mais encore nuisible aux œuvres anciennes ; et elles ne sont pas peu nombreuses, ces œuvres auxquelles la *Jeunesse catholique* a consacré et doit continuer à consacrer son activité.

S'ils étaient ici aujourd'hui, ceux qui ont formulé cette opinion, ils s'empresseraient de la modifier.

Non, ce n'est pas gaspiller des forces que d'entreprendre une œuvre comme celle-ci ; c'est, au contraire, attirer d'en haut un nouveau souffle, une nouvelle vertu, sur tous les membres du cercle qui s'y associent ; parmi toutes les œuvres auxquelles ils travaillent avec tant d'ardeur, de constance, de courage, et au prix de sacrifices sans cesse renouvelés, il en est peu, je crois, dont on puisse espérer une plus grande gloire pour *Dieu*, pour *Jésus-Christ*, pour *son Eglise*, il en est peu qui puissent devenir plus avantageuses pour la famille et pour la société chrétienne, car cette œuvre, quoi qu'elle puisse paraître à première vue, est une œuvre de restauration sociale.

Cette conviction, Messieurs, ne m'est pas personnelle, je la partage avec des hommes éminents par la piété et le savoir, et chez eux comme chez moi, elle est née de l'étude des circonstances providentielles qui ont provoqué la fondation de notre œuvre, dont le but est trop élevé pour qu'elle ne me soit pas chère.

Je dois donc des remerciements à *S. E. R. Mgr le Président* et aux *membres de la Société des Fastes* qui m'ont choisi pour vous en parler, car, si insuffisante que puisse être ma parole, le sujet dont je dois vous entretenir est tel qu'il doit éveiller, même dans les âmes les plus indifférentes, l'intérêt le plus puissant. Je suis donc certain d'avance que ma parole trouvera un écho dans vos cœurs à vous, enflammés des désirs de la gloire de Dieu. Quand vous saurez comment est née la *Société des Fastes-Eucharistiques* ; quand vous la connaîtrez, vous ne pourrez pas ne pas être portés à l'aimer, à en admirer l'organisation, à en affirmer les résultats, à en encourager les labeurs et à travailler à son large développement.

Je vous dirai donc, Messieurs, l'origine et les circonstances de la fondation de votre Société, ce qui m'amènera à vous parler de toutes les *Œuvres eucharistiques* avec lesquelles elle est étroitement liée. Je vous dirai son objet, les moyens dont elle se sert, les résultats obtenus à son principal centre d'action. Je vous dirai encore ce que nous avons fait ici, ce que nous

désirons faire, ce que nous voudrions que fit chaque cœur chrétien pour travailler à parvenir au but de cette fondation catholique naissante.

Vous voyez, Messieurs, l'état déplorable du monde, de ce monde que nous proclamons civilisé. Depuis des années, il marche vers la barbarie ; aujourd'hui, il y court, et demain, c'est-à-dire dans un prochain avenir, il s'y précipitera peut-être sans remède. Nous sentons déjà s'effondrer sous nos pieds les bases de l'ordre social de toute société, dans cette guerre acharnée faite au christianisme et à tous les principes de morale, de justice, de vraie liberté et de bonheur, apportés du ciel par son *divin Législateur*.

Pour conduire à l'apostasie les peuples rachetés, l'orgueil humain a organisé une vaste conjuration, et l'a organisée si bien que les multitudes y sont entraînées presque à leur insu. Voyez comme tout conspire à inoculer au peuple la haine de *Dieu* et de *Jésus-Christ*, le mépris de sa *sainte loi*, de son *Eglise*, de ses *sacrements*, de ses *ministres*, de tout ce que nous avons de plus sacré dans notre *sainte religion*. Qui de nous ne s'est affligé souvent à la vue de ces maux qui menacent plus que la religion, la société civile ? Qui ne s'est demandé d'où pouvait venir le remède ? Je crois, Messieurs, que le mal a fait dans les multitudes de tels progrès que nul remède humain ne saurait plus le combattre. Si Dieu n'apporte pas un remède divin, la société civile ne tardera pas à tomber en putréfaction. Mais, ce remède quel pourra-t-il être ?

Un jour, un pieux religieux souffrant en son cœur de cette aberration qui éloigne les hommes du ciel, et affligé des offenses faites à la majesté de Dieu et de son Christ, notre Sauveur, se rappela les paroles du divin Rédempteur Lui-même à son innocente épouse de Paray-le-Monial, à laquelle, montrant dans l'*Eucharistie* son cœur brûlant, cloué et entouré d'épines, il semblait dire : « *Ici est le salut du monde.* » L'humble religieux comprit : *Le meilleur remède est dans l'Eucharistie ; il faut y conduire les fidèles afin qu'ils sentent là battre dans leur cœur le cœur de leur Dieu, qu'ils s'embrasent là au feu divin de son amour, que leur ardeur se communique à leurs proches et à leurs amis, afin de les pousser eux aussi vers le cœur de leur divin Rédempteur.*

Réparer les outrages divins, surtout les outrages dont Jésus-Christ s'est plaint, ceux qu'il reçoit dans l'*Eucharistie*, et les réparer par l'*Eucharistie*



*même*, telle fut la pensée qui s'empara du modeste religieux et devint comme le cher tourment de sa vie. De cette pensée féconde est née la *Communion Réparatrice*, sainte pratique qui a accru l'amour de Dieu en des milliers de cœurs fidèles, et qui, grâce au zèle de ce religieux et de ses nombreux coopérateurs, est aujourd'hui solidement établie sur tous les points de l'Europe, et en une foule de contrées au-delà des mers.

En m'entendant nommer la *Communion Réparatrice*, vous avez tous prononcé le nom de l'humble religieux qui en fut le promoteur. Le P. VICTOR DREVON, de la *Compagnie de Jésus*, consacra vingt-cinq ans à donner une vie nouvelle, une expansion plus grande à cette œuvre de réparation. Correspondances, fatigues, voyages, rien ne fut épargné par lui. En mars 1880, la mort le trouva à Rome; il s'y était rendu pour assurer la perpétuité et la prospérité de son œuvre par les faveurs qu'il espérait du Souverain-Pontife et que lui accordait abondamment LÉON XIII, ainsi que l'avait fait l'immortel PIE IX, dont le Bref d'approbation porte ces mots : « *La Communion Réparatrice est une œuvre destinée à sauver la société.* »

L'Eucharistie étant le don par excellence du Divin Cœur, et Jésus-Christ s'étant montré dans l'Eucharistie à Paray-le-Monial, Paray se présentait naturellement comme le lieu prédestiné par la Providence à devenir le siège de l'œuvre elle-même. Il en fut ainsi à partir de la fin de 1873.

Mais la *Communion Réparatrice* n'était que le début d'un plus vaste travail de réparation, que Notre-Seigneur voulait voir commencer en cette ville bénie où il avait révélé les ineffables trésors de son Cœur.

Rappelez-vous, Messieurs, l'état lamentable de la France en cette année 1873. Un puissant ennemi l'avait comme écrasée sous le poids de ses armes, lui avait fait, à la fois, 300.000 prisonniers et, le reste de son armée dispersée, lui avait imposé une rançon de guerre inouïe, de cinq mille millions, et enlevé deux de ses belles provinces. La guerre civile avait détruit, par le fer et le feu, les plus splendides monuments de la capitale, et toute la nation était divisée en deux camps. Il y avait comme deux Frances, la France de la révolution et la France des traditions catholiques. L'une, pleine de satanique orgueil, blasphémait Dieu et menaçait de le chasser, ainsi qu'elle l'avait déjà fait une fois, de toutes les institutions, de lui fermer les églises, les asiles sacrés du travail et de la prière, et de lui interdire même l'accès du sanctuaire

des cœurs innocents de l'enfance et de la jeunesse. Le dessein de cette France diabolique est d'anéantir l'autre et, avec elle, tout ordre social. L'autre France, au contraire, reconnaît un châtement du ciel, plutôt que la main d'un ennemi, dans le désastre qui l'a humiliée. Elle pleure et gémit, et crie hautement au cœur de Dieu de la sauver. « *Domine salva nos, perimus.* » Elle fait une promesse solennelle d'élever à ce Divin Cœur outragé un monument qui dise aux siècles futurs que s'il était une France qui ne voulait pas connaître Dieu, il en était une autre, la vraie France, qui savait s'imposer les plus grands sacrifices pour donner à Dieu lui-même la preuve de sa foi, de son amour, de son espérance.

Le *P. Drevon* est à peine établi à Paray-le-Monial qu'il profite des bonnes dispositions des populations catholiques de sa patrie; se tournant vers elles, il leur indique le sanctuaire béni du Sacré-Cœur, comme l'endroit où la nation pourra se relever de ses humiliations, et d'où pourra venir le salut désiré, pour elle et pour le reste du monde, affligé des mêmes maux. L'épiscopat vient fortifier ces espérances de son autorité, et la France de Clovis, de sainte Geneviève, de saint Louis, remplie de la foi antique, répond à son appel.

Une impulsion céleste semble entraîner tous les rangs, toutes les conditions vers ce nouveau Cénacle des tendresses de Jésus-Christ. Des rives encore ensanglantées du Rhin, comme de celles de l'Océan, de la capitale et des bourgs les plus reculés, se lèvent d'innombrables troupes de croisés pacifiques; leur but n'est pas de conquérir quoi que ce soit, ni de proclamer un roi terrestre, mais bien de devenir eux-mêmes la conquête du Cœur de Dieu, de le faire régner sur eux, de faire qu'il soit reconnu et aimé du reste de leur patrie et du monde comme l'unique, comme le vrai souverain des nations chrétiennes.

Ce mouvement extraordinaire de foi dura quatre mois sans interruption. Le mois de juin qui, vous le savez, est spécialement consacré au culte du Sacré-Cœur, fut une fête solennelle continue. Plusieurs fois, le temple et l'enceinte de Paray-le-Monial retentirent, en un seul jour, du chant de trente mille pèlerins demandant à Jésus-Christ de pardonner et de sauver par son divin Cœur, comme il l'avait promis à sa fidèle épouse. Les membres les plus influents de l'Assemblée nationale, les plus dévoués à la cause de Dieu et de

son Eglise, et par cela même les seuls vrais représentants de la nation Très Chrétienne, prosternés dans le sanctuaire, demandaient au Divin Cœur pardon pour la nation, au nom de la nation même. Mais ce ne fut pas tout. A l'exemple de la France, tous les catholiques d'Europe se mirent en mouvement. L'Espagne, la Suisse, la Hollande, la Russie, la Belgique, notre Italie, l'Angleterre, l'Amérique elle-même, envoyèrent à Paray leurs pacifiques armées de pèlerins. Et ce mouvement continue encore, bien que les pèlerinages soient moins nombreux et moins fréquents.

Encouragé par ces résultats si consolants, notre humble religieux conçut le projet de faire reflourir la religion dans les âmes les plus indifférentes, de faire renaître la foi dans les cœurs qui l'ont perdue, non seulement dans sa patrie, mais encore dans tout l'Univers chrétien.

Il savait, ce que vous n'ignorez pas, Messieurs, que, pour l'immense majorité des hommes, l'indifférence et la perte de la foi sont plus encore les fruits de l'ignorance que de la fougue des passions, de l'amour immodéré des richesses et de l'orgueil. L'ignorance est toujours ou presque toujours plus grande que la malignité chez l'immense majorité des impies. Les hommes diaboliques sont rares; le plus grand nombre de ceux qui, pendant leur vie, ont été hostiles à la religion, qui l'ont même ouvertement persécutée, cherchent à se réconcilier avec Dieu à l'approche de la mort.

Il conçut donc l'espérance qu'il serait possible de forcer la multitude des chrétiens qui vivent comme si leur foi était morte, à ouvrir leurs yeux à la lumière de la vérité, et à se prosterner devant *Jésus-Christ dans l'Eucharistie*. Mais comment atteindre ce but? Saint Charles Borromée, pour raviver la foi à la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, niée par les hérétiques, avait fait peindre un certain nombre de tableaux représentant les miracles eucharistiques les plus connus de son temps, afin que le peuple se pénétrât de plus en plus, et comme malgré lui, de cette croyance. Ces toiles existent encore, et sont exposées tous les ans au Dôme de Milan pendant les Quarante-Heures des confrères du Saint-Sacrement. La pensée vient de faire la même chose à Paray-le-Monial, mais dans de plus grandes proportions.

Les histoires des villes et des monastères, les vies des saints sont remplies des miracles de l'Eucharistie. Le *P. Drevon* et ses modestes coopérateurs se dirent : si nous recherchions toutes ces manifestations miraculeuses; si nous

invitions à nous aider dans cette recherche tous les hommes de bonne volonté, toutes les âmes pieuses qui, dans tout l'Univers catholique, brûlent d'amour pour Jésus-Christ. Qui pourrait n'être pas illuminé par les rayons de lumière divine qui s'échappent de l'hostie sainte ? Quel cœur pourrait résister encore aux suaves attractions de l'amour divin se manifestant de mille manières miraculeuses ?

Ce travail commença ; telle fut l'origine de la *Société des Fastes-Eucharistiques*.

Mais avant de vous parler de sa constitution définitive, je vous dirai que le plan en était beaucoup plus vaste. Il ne s'agissait pas, seulement, de reconstituer l'histoire eucharistique miraculeuse, mais encore de retrouver et de réunir à Paray-le-Monial tous les trésors que, pendant les dix-neuf siècles de l'ère chrétienne, les sciences sacrées et profanes, les beaux-arts, la littérature, ont produit à la gloire de l'Eucharistie.

On devait au moins se procurer la reproduction ou la copie des monuments et des chefs-d'œuvre de trop grande valeur, et former ainsi une vaste bibliothèque, un grand musée eucharistiques, qui parlent aux sens, à l'intelligence, au cœur, témoignage durable et perpétuel de ce que les âges passés espéraient de l'Eucharistie, de l'amour, de l'adoration dont ils l'entouraient, de la prospérité, de la grandeur, de la gloire, de la splendeur qu'ils en recevaient.

On pensait à bon droit, que lorsque les sciences et les arts viendraient, les mains pleines de leurs trésors, montrer de mille manières éloquents Jésus-Christ vivant d'une façon miraculeuse dans l'Eucharistie, y vivant de la même vie dont il vit dévoilé aux yeux de ses anges et de ses élus, il n'y aurait plus une intelligence qui ne se pliât à le reconnaître pour Souverain, plus un cœur qui ne s'ouvrit à la félicité de l'aimer comme un Dieu.

J'ai parlé des modestes coopérateurs du *P. Drevon* ; je ne puis taire le nom du principal d'entre eux, de celui qui, animé des mêmes sentiments que lui, l'accompagnait dans ses voyages et revenait avec lui à Paray. Si les projets dont nous parlons commencent à se réaliser, s'ils promettent, jusqu'à présent, de prodigieux résultats, on le lui doit, à lui, qui a consacré au succès de cette glorieuse entreprise, sa personne, ses talents, sa fortune. C'est un gentilhomme espagnol, M. le baron Alexis de Sarachaga ; je dois m'abstenir de parler de ses vertus ; l'éloge que je ferais d'une personne qui m'est très chère

pourrait paraître suspecte, et d'ailleurs si jamais mes paroles élogieuses arrivaient par hasard jusqu'à lui, elles pourraient offenser sa modestie. Je me contenterai donc, pour accomplir la tâche qui m'incombe, de raconter simplement ce qu'il n'est pas possible de taire sans défigurer l'histoire. De la sorte, sa modestie n'aura pas le droit de s'offenser, je n'encourrai pas le reproche d'être un flatteur, et je ferai en même temps, sans le vouloir, le plus bel éloge qu'il soit possible de faire d'un gentilhomme chrétien.

Je vous ai exposé jusqu'à présent, Messieurs, le plan de restauration sociale qui s'est élaboré à Paray ; il me faut vous parler, maintenant, de son exécution. Vous avez saisi l'immensité de ce plan et la difficulté de son exécution. La sagesse humaine ne peut manquer de le déclarer insensé, et vraiment il peut paraître tel si c'est aux seules lumières de la raison que l'on examine les prodigieuses difficultés qu'il comporte, soit quant à l'acquisition de toutes les richesses dont nous avons parlé, soit quant au résultat à en obtenir et qui n'a pas la moindre apparence de réussite.

Cependant, ceux qui sont habitués à regarder les œuvres de Dieu autrement qu'à la seule lumière de la raison n'ont pas envisagé les choses ainsi. La foi a d'autres lumières, et l'amour surmonte les difficultés.

Vers la fin de 1875, *la Bibliothèque de Paray* pouvait déjà montrer honorablement une grande quantité de livres réunis. Le Musée a été commencé trois ans plus tard. Aujourd'hui, Paray possède une bibliothèque riche de plus de cinq mille volumes, comprenant les œuvres les plus appréciées écrites jusqu'à présent sur l'Eucharistie et le Sacré-Cœur. *Le Musée* possède déjà un trésor si considérable qu'il est merveilleux que tant de richesses aient pu être rassemblées en si peu de temps.

Pour vous faire comprendre avec quelle intelligence ces collections ont été rassemblées, je vous dirai comment il a été procédé à l'acquisition des livres.

La première chose à faire était de savoir ce que l'intelligence humaine à su créer à la gloire de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur. On a donc recherché, tout d'abord, les dictionnaires les plus estimés, donnant les titres des œuvres et les noms des auteurs. On a fait l'acquisition de tous les catalogues publiés de toutes les anciennes et célèbres bibliothèques de monastères, d'universités et de collèges d'Europe. On a eu recours à tous les bibliothécaires des grandes bibliothèques actuelles, pour obtenir le résumé de leurs catalogues manuscrits

et la liste exacte des ouvrages qu'ils possèdent sur les sujets désignés. Tous ces messieurs ont prêté leur concours, bien que tous ne l'aient pas fait par simple courtoisie.

Ce travail préliminaire achevé, et même pendant qu'il se poursuivait, on achetait peu à peu les livres, on faisait des extraits des parties importantes des ouvrages d'un prix excessif, puis on revendait ces ouvrages presque au prix d'achat.

Disons, en résumé, que *la Bibliothèque de Paray* possède à peu près tout ce qui a été écrit de meilleur sur le Sacré-Cœur et l'Eucharistie, et que tout y est divisé et classé par section. Une de ces sections contient tout ce qui a trait à la révélation et ce qui concerne les monuments primitifs; une autre, les œuvres multiples de controverse : la controverse antérieure au protestantisme, la controverse postérieure, qui se divise elle-même en antérieure et postérieure au concile de Trente; une troisième section contient la parénétique, les discours et conférences. Il y a l'apologétique, l'archéologie, l'ascétique, la liturgie. Parmi ces ouvrages, il en est d'excessivement rares. Plus de cent cinquante de ces volumes anciens, sont illustrés de gravures qui peuvent passer pour de véritables monuments de l'art.

On a procédé avec une égale intelligence à la formation du *Musée*. Les nombreuses relations des coopérateurs et surtout du *P. Drevon* et de *M. de Sarachaga*, servirent merveilleusement à acquérir la connaissance préalable des principales œuvres d'art. Le *Musée Eucharistique de Paray* possède aujourd'hui plus de cent vingt tableaux anciens sur bois, sur toile ou sur cuivre, parmi lesquels au moins soixante œuvres originales de toutes les écoles : italienne, française, espagnole, allemande, flamande, hollandaise. Vous y verrez les noms de nos peintres les plus célèbres : *Guido Reni*, *le Corrège*, *le Tintoret*, *le Dominicain*, *les deux Carrache*, *Sassoferato*, *Pozzi*, *Padovano*, *Barocci*, *Carlo Dolce*, *Paul Veroneze*, *Carlo Maratta*, *Vanni*, *Tiepolo*, *Cignani*. Il y a un grand nombre de tableaux modernes, de gravures, de photographies, d'aquarelles, de reproductions ou fac-simile, d'objets d'art, comme vases sacrés, bijoux et autres de diverses natures. Quand, il y a deux ans, à l'occasion du pèlerinage italien à Paray-le-Monial, je fus prié par *M. de Sarachaga* de donner aux deux cents pèlerins, avant qu'ils visitassent le Musée, une idée de l'ordre dans lequel

étaient rangés les objets qu'ils allaient visiter, ces objets étaient disposés dans trois salles spacieuses précédées par un vestibule, orné d'écussons représentant différents traits de la vie de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque ; ce n'était pas le pinceau d'un artiste, mais bien la pieuse main d'une religieuse de la Visitation, qui a peint ces écussons. Rien n'a probablement été changé depuis dans la disposition des salles. L'une d'elles, dite salle des *Docteurs*, renferme tout ce qui a trait à la doctrine eucharistique et à la liturgie, une autre est dite la *salle des miracles* ; la troisième est la *salle du Sacré-Cœur*. Ici, plus de cent images représentent de différentes façons le Cœur divin, et ces types sont choisis parmi les plus beaux de tous les âges et de tous les pays de la terre. — Un grand nombre d'autres images sont exposées plutôt comme objets de collection offerts à l'étude des archéologues que pour attirer l'attention des âmes pieuses.

Je ne vous ai rien dit de la *salle des miracles* ; c'est qu'elle mérite que nous nous y arrêtions un peu, car ce qu'elle renferme est en relation plus directe avec notre Société des *Fastes*. Cette salle pourrait et devrait même s'appeler *salle des Fastes-Eucharistiques*. Nous y voyons *Jésus-Christ* non seulement, pour ainsi dire, *vivant* dans l'Eucharistie, mais encore *régnant* véritablement comme maître absolu de la nature, dont il modifie ou renverse à son gré les lois et qui se montre à Lui toujours docile, soumise et respectueuse.

Voyez ces toiles qui représentent différentes hosties environnées de lumière. Dans le premier tableau, vous reconnaîtrez de suite le miracle de Turin : l'hostie divine suspendue en l'air, radieuse comme un soleil aux yeux du prêtre et d'une immense multitude.

Le second tableau représente une hostie, qui furtivement cachée dans une armoire, décèle le profanateur en se montrant toute en flammes. Un autre représente le prodige de la lumière communiquée à l'eau d'un puits par une hostie qu'on y a jetée. Voici une ruche qui projette des rayons lumineux, souvenir du prodige des abeilles qui recueillirent une hostie profanée et l'entourèrent respectueusement d'un ciboire en cire.

Ceux-ci sont les miracles de Bolsena, de Rhœtingen, de Bagno, de Ferrara, où les hosties répandirent un sang vif entre les mains d'incrédulés ou de profanateurs. Ici, les eaux s'écartent sous les pas de saint Hyacinthe pour

qu'il puisse sauver le ciboire dans une inondation ; là, c'est le miracle d'Avignon, le Rhône débordé a envahi une chapelle où se célèbrent les Quarante-Heures, et les eaux s'arrêtent en solides murailles pour permettre au prêtre de mettre l'Eucharistie en lieu sûr.

Voici un enfant dans une fournaise ; il paraît s'y réjouir comme autrefois les trois jeunes Israélites à Babylone. C'est précisément aussi un petit Israélite ; son père l'avait jeté dans la fournaise parce que, dans son innocence, il était allé avec les enfants chrétiens se nourrir du pain céleste.

Voici des bœufs qui s'agenouillent et font découvrir, par leurs mugissements, une custode dérobée ; à côté, c'est un miracle analogue, mais ce sont les chiens qui révèlent l'Eucharistie par leurs hurlements. Voilà des poissons qui apportent respectueusement à la rive des hosties tombées par accident dans une rivière. Ceci, vous vous en souvenez, est le célèbre miracle de la mule de saint Antoine ; à côté, c'est un troupeau d'ânes qui s'agenouillent, eux aussi, sur le passage du Dieu du ciel. Cette toile, près de la porte, représente le gracieux prodige des hosties qui, tombées accidentellement des mains d'un prêtre portant le Viatique à un malade dans la campagne, furent recueillies par les fleurs qui les gardèrent entre les pétales de leurs corolles.

Tous ces prodiges sont accompagnés de documents en établissant l'authenticité de façon à ce qu'aucun sceptique ne puisse raisonnablement les nier.

Voir ces toiles, en entendre seulement parler, suffit à éclairer notre foi de lueurs plus vives, à allumer un amour plus ardent dans notre cœur pour le Dieu de l'Eucharistie.

Plusieurs d'entre vous, cependant, se demanderont comment tout cela, et tout ce qu'on pourra rassembler encore à Paray, pourra servir à l'objet définitif, c'est-à-dire, forcer à la reconnaissance et à l'amour de Dieu, la patrie rebelle de l'humanité. Paray-le-Monial est une très petite ville écartée, et pour les indifférents, les rebelles surtout, Paray restera toujours un lieu ignoré, ne pouvant avoir aucune influence sur eux.

Je répondrai, Messieurs, que le but du *Musée et de la Bibliothèque de Paray* est double, triple même. D'abord, enflammer les cœurs de tous les justes d'un plus ardent amour pour Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et les engager à le recevoir plus souvent, avec plus de respect et plus de pureté. Cet effet s'est toujours produit sur tous les pèlerins ; ils sortent de cette salle



émervillés de ce qu'ils ont vu, aimant Dieu mieux qu'en y entrant, et emportant au plus profond de leurs âmes des impressions qui ne s'effaceront plus. Un deuxième objet du *Musée et de la Bibliothèque* est d'encourager les fervents catholiques qui ont la pensée, le désir et les moyens de le faire, à tirer parti de ces trésors pour les tirer de l'oubli et les faire connaître au public par leurs écrits. Les merveilles de l'Eucharistie ont déjà commencé à sortir de ces salles. Voyez autour de vous les grandes et belles photographies qui ornent cette enceinte ; c'est la reproduction d'une œuvre d'art qui s'en allait en ruines, les verrières de la charmante église de Saint-Etienne-du-Mont, à Paris. La *Société des Fastes-Eucharistiques* les a fait reproduire et en a fait connaître la valeur, si bien que le gouvernement français s'est décidé à les réparer à ses frais.

Nous avons ici, dans nos cartons, un premier groupe de photographies, reproduction de tous les miracles dont je vous ai parlé, et de beaucoup d'autres. Tous les miracles eucharistiques qui se découvrent, seront reproduits peu à peu, et M. de Sarachaga, dans une lettre reçue hier, nous fait espérer l'envoi prochain d'une nouvelle série.

La *Société des Fastes* a pour objet déterminé de rechercher, dans les villes où elle est établie et leurs environs, les miracles Eucharistiques qui s'y sont produits, et les hommes de bonne volonté ne font pas défaut. En plusieurs pays se sont déjà constitués des centres où l'on travaille à la publication de cartes géographiques d'une nouvelle espèce, cartes qui indiquent les endroits où Dieu a voulu montrer d'une façon miraculeuse sa présence sensible dans le Sacrement de son amour. La carte de France est complète ; les pèlerins qui ont visité le Musée de Paray depuis 1881 ont pu l'admirer ; elle sera bientôt publiée.

Depuis plusieurs mois, vous le savez, nous avons pu fonder, nous aussi, un centre secondaire à Turin, destiné à être le centre de toutes les sociétés semblables qui se constitueront en Italie. Nous avons déjà fait appel, par une circulaire, à toutes les âmes enflammées du désir de glorifier Jésus-Christ, leur expliquant la valeur de cette œuvre, et les pressant de s'y enrôler. Un premier travail a été fait ; c'est l'ébauche d'une carte eucharistique d'Italie. Nous n'avons pas voulu la confiner entre ces murs, nous l'avons publiée, et nous voudrions que chacun de vous en emportât un

exemplaire pour le montrer à sa famille, à ses parents et à ses amis. La Société centrale des *Fastes-Eucharistiques* belges travaille à sa carte, imitée de la nôtre ; toutes ces cartes spéciales faciliteront l'établissement d'un grand atlas eucharistique de l'Europe.

Nous connaissons déjà aujourd'hui plus de cent trente miracles eucharistiques saillants, tous prouvés par des documents irréfutables. Ils suffisent, et au-delà, pour jeter sur le mystère de l'Eucharistie de tels torrents de lumière divine et de feux célestes, qu'il est impossible que le monde n'en soit pas éclairé et embrasé.

Ce que nous avons dit du Musée, nous le dirons de la Bibliothèque. Ces livres ne sont pas là pour rester ensevelis sous la poussière ; ils ont déjà ravivé le feu sacré de plusieurs savants qui se sont occupés de leur donner de la publicité. Ainsi que les miracles de l'Eucharistie, toute la doctrine eucharistique, toutes les merveilles qui ont été écrites, toutes les admirables conceptions des Saints-Pères et des pieux écrivains sur le règne de Jésus-Christ dans le Très-Saint Sacrement, sont en cours de publication depuis déjà trois ans. Une Revue périodique illustrée a été fondée spécialement pour cet objet, et vous pouvez lire, sur ce tableau que je mets sous vos yeux, les noms illustres des écrivains qui se sont volontairement consacrés à la rédaction de cette revue. Elle est, naturellement, publiée en français et porte pour titre : « *Le Règne de Jésus-Christ.* » Tel est, en effet, le but suprême de la *Revue*, comme du *Musée*, comme de la *Bibliothèque* : rétablir le règne de Jésus-Christ sur la terre.

Ne pensez pas que l'on cherche à tirer un bénéfice quelconque de cette publication. Loin de là, le prix total des abonnements est versé spécialement pour venir en aide aux Missions nouvellement fondées. Si vous me demandez d'où proviennent les sommes annuelles nécessaires à la publication de la *Revue*, je serai obligé, pour vous répondre, de trahir un secret, mais c'est un secret que je puis vous confier sans inconvénient. Le *Musée* et la *Bibliothèque de Paray* occupent actuellement un local provisoire. M. de Sarachaga a déjà acheté le terrain pour la construction du local définitif, et même la somme nécessaire à la construction de ce monument est placée à intérêts en lieu sûr ; c'est le revenu de cette somme qui est consacré à la publication de la *Revue*. Le prix de l'abonnement est vrai-

ment insignifiant : douze francs seulement, pour l'Italie, frais de poste compris.

Je fais appel à vous tous, Messieurs, prêtres et laïques, pour que vous coopériez à la diffusion de cette *Revue* (1). Aux prêtres, elle servira merveilleusement à mieux connaître les doctrines qui font regarder Jésus-Christ comme Roi souverain et Sauveur de la société, et à éclairer les fidèles, à les attacher de plus en plus à l'Eglise son Epouse, et à toutes les vertus qui les rapprocheront du divin Modèle. Et les laïques arriveront aussi à lire ces pages souvent illuminées des plus belles gloires de Jésus-Christ.

Enfin et surtout, Messieurs, ces volumes reliés avec plus ou moins de luxe et laissés sur les tables de vos demeures rappelleront même aux incrédules, que le hasard amènerait chez vous, que Jésus-Christ est Roi, et le seul vrai Roi, et que vous êtes au nombre de ceux qui se courbent avec joie sous son sceptre, et répètent chaque jour des lèvres et du cœur « *Adveniat regnum tuum.* »

Le fondateur de la *Revue*, du *Musée*, de la *Bibliothèque*, a encore imaginé une autre action que celle de la *Revue*. C'est de coopérer à l'organisation des Congrès eucharistiques en diverses villes, où il transporte tout ce qui est transportable de son Musée, afin que les membres du Congrès puissent voir de leurs yeux et, en rentrant chez eux, rendre compte de ce qu'ils ont vu, à leurs parents et amis. En juin 1881, la ville de Lille put admirer, dans l'une des salles du Congrès, une grande partie des richesses du *Musée de Paray*. L'année suivante, dans le même mois, il y eut un autre Congrès eucharistique, à Avignon, et bientôt, peut-être ce mois-ci, il y en aura un à Fribourg. Vous le voyez, Messieurs, les précieux objets destinés à enrichir Paray-le-Monial sont en partie transportés de ville en ville, en partie reproduits par la gravure ou par un des nombreux procédés d'illustration que l'art multiplie aujourd'hui.

Mais cela ne suffit pas encore. Pour rendre ces congrès plus solennels, plus fructueux, on a imaginé de proposer d'avance des sujets d'étude tendant à glorifier Jésus-Christ. Des prix sont décernés à qui traitera le mieux la question proposée. C'est à Tarragone, en Espagne, qu'eut lieu le premier

(1) On s'abonne, en envoyant un mandat de 10 fr. pour la France, ou de 12 fr. pour l'étranger, et par an, au Directeur du Musée, 12, rue de l'Hôpital, Paray (S.-et-L.)

concours solennel. Les sujets proposés étaient tous relatifs à la dévotion au Sacré-Cœur, et devaient démontrer que cette dévotion avait été donnée au monde pour le salut de la société. Permettez-moi de vous dire, Messieurs, les admirables résultats de ce concours.

A peine le programme publié, une multitude de savants, de littérateurs, d'artistes de la catholique Espagne se mirent au travail, et, le 26 juin 1881, la capitale de la Catalogne fut témoin d'un spectacle des plus imposants et des plus édifiants. Elles étaient là, les plus belles intelligences de cette nation catholique, les unes pour recevoir les couronnes méritées, les autres pour applaudir au triomphe des premières, toutes pour acclamer *Jésus-Christ roi des nations*, exalter les gloires de son cœur, et ériger en mémoire de l'événement un monument impérissable, qui dise aux âges futurs, que l'Espagne d'aujourd'hui n'est pas dégénérée, comme on le prétend, mais qu'elle aime Jésus-Christ comme l'aimaient ses pères, qui naquirent les armes à la main pour la défense de leur foi. Comme eux, leurs fils sauront, s'il le faut, mourir pour conserver cette foi toujours vive au sein de la nation, et pour défendre les droits de leur Dieu rédempteur, et de l'Eglise, son épouse et leur mère. Le monument qu'ils ont élevé, le voilà (1). Toutes les pages de ce livre resplendissent d'une vive lumière, lumière de foi, de doctrine, de science, de vertu. Les hommes qui les ont écrites, théologiens, philosophes, littérateurs, poètes ne sont pas des hommes ordinaires.

Ce sont, pour moi, des guerriers armés de toutes pièces, qui font face aux ennemis de Dieu et de la Société, et qui ne redoutent pas un échec pour leurs armes, parce que Jésus-Christ leur a promis la victoire. Salut, héros de la catholique Espagne ! Vous suffisez seuls à perpétuer les gloires antiques de votre patrie, car vous êtes de la race de ceux qui ont sauvé Israël...

Un autre *Concours solennel* est en préparation aujourd'hui, Messieurs, il doit être *international*. Son objet spécial sera de faire connaître l'action mystérieuse de l'Eucharistie sur le monde matériel, sur le monde de l'intelligence et des cœurs, sciences sacrées et profanes, littérature et beaux-arts

(1) *Nacional Homenaje de las Ciencias Letras y Artes Espanolas al Sacratissimo Corazon de Jesus, 28 de Junio de 1881.* — Barcelone 1881. (Un volume grand in-8°, de 772 pages.)

sont conviés à cette étude. Un des secrétaires de la *Société des Fastes* va vous donner lecture du programme de ce concours, qui sera d'ailleurs prochainement publié dans nos journaux catholiques italiens, comme il l'a déjà été dans les journaux français.

Ceux qui voudront prendre part à cette joute intellectuelle ne doivent pas tant considérer les prix proposés que la satisfaction et l'honneur d'avoir pris une part active à l'imposante manifestation catholique qui doit avoir lieu en 1889, à Paray-le-Monial, en hommage à la souveraineté de Jésus-Christ vivant dans l'Eucharistie. — La Révolution doit célébrer, cette année-là, le jubilé de la fameuse déclaration des droits de l'homme ; nous, catholiques, nous fêterons aussi solennellement que possible le second centenaire des promesses du Divin Rédempteur à l'humble vierge de la Visitation, et nous proclamerons à la face du ciel et de la terre les droits souverains, éternels, inviolables de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Au mois de juin de cette année qui, nous l'espérons, sera l'année du triomphe, il doit y avoir, à Paray, un pèlerinage auquel prendront part tous les catholiques du monde en état d'entreprendre ce voyage. Nous avons trois ans pour préparer ce mouvement qui, nous voulons l'espérer, sera la plus imposante manifestation catholique du siècle.

Qu'en pensez-vous, Messieurs ? Vous semble-t-il que tout ce que nous venons de vous énumérer ne doive qu'aviver la foi et l'amour des catholiques ? Croyez-vous que tout cela soit sans action sur les incrédules et les indifférents ? Quand toutes les œuvres eucharistiques auront implanté de toutes parts leurs puissantes racines, le feu que Jésus-Christ communiquera à ses justes, ne pourra pas ne pas se propager aux incrédules. Quand les cartes eucharistiques seront faites dans toutes les nations ; quand, ainsi que nous nous proposons de le faire bientôt en Italie, elles seront jetées aux quatre vents par centaines de milliers d'exemplaires, croyez-vous qu'il n'en sorte pas assez de lumière pour éclairer le monde de ceux qui dorment à l'ombre de la mort ?

Nous croyons que les œuvres de Paray sont providentielles et destinées par Dieu à préparer le triomphe de son Eglise. Nous vous demandons à leur venir en aide, soit en offrant des livres ou des objets à la Bibliothèque ou au Musée eucharistiques, soit en vous abonnant à la *Revue* pour la propager

et la faire connaître, soit en nous aidant de votre concours personnel, en prenant part à la recherche de tous les faits, des monuments, des merveilles qui peuvent glorifier le Dieu de l'Eucharistie, soit surtout, en nous aidant de votre bourse à multiplier les exemplaires des cartes eucharistiques.

Oh ! combien sera consolante pour chacun de vous, au dernier moment de la vie, la pensée que vous avez généreusement contribué au rétablissement des droits sociaux du Christ, et que vous aurez été, dans une mesure quelconque, les instruments du triomphe sacré de tous les hommes justes !

Oui, Messieurs, j'ignore ce que j'éprouve, en présence de Dieu, mais c'est plus encore que l'espérance en un prochain triomphe, et tout un monde de croyants partage ce sentiment avec moi. Oui, plus que de l'espérance qui ne sera pas trompée.

Messieurs, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus n'est pas une dévotion nouvelle, elle est née au Cénacle, quand le disciple bien-aimé posa sa tête sur la poitrine brûlante de son divin Maître et sentit sous sa chair virginale, les battements de son cœur, où il apprit, selon le sentiment des Pères, les choses merveilleuses qu'il nous a dites sur le Verbe. Et dans le cours des siècles, que de fois Jésus lui-même a montré son cœur à des âmes immaculées, comme les Gertrude, les Lutgarde, les Mectilde, les Catherine de Sienne et autres, pour les exciter à l'aimer ! Ne trouvons-nous pas, dans la vie d'un grand nombre de saints de tous les siècles, les preuves de l'ardent amour qu'ils avaient pour le cœur de leur Dieu crucifié ? Les écrits de saint Bernard, de saint Bonaventure, de Lansperge, de Louis de Blois et de tant d'autres en sont le témoignage.

Non, la dévotion au Cœur de Jésus-Christ n'est pas nouvelle, elle a été la vie du christianisme. Comment donc alors Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, montrant à son épouse bien-aimée, de Paray-le-Monial, son cœur blessé, a-t-il pu lui dire qu'il apportait un remède nouveau au vieux monde, au monde déjà refroidi dans son amour ? Je réponds que cette dévotion était nouvelle, parce qu'elle était donnée comme un remède social, comme un moyen souverain qui doit servir à réchauffer à la flamme divine le monde glacé, pour le remettre dans la voie royale qui doit la conduire au ciel.

Jésus-Christ a promis à la B. Marguerite-Marie qu'il *régnera malgré ses ennemis*, non pas seulement d'un règne intérieur sur les cœurs, mais encore

d'une façon manifeste, comme aux siècles florissants du christianisme, recevant sans obstacle l'hommage solennel des peuples et des nations.

Oui, la souveraineté sociale de Jésus-Christ a été prédite par le prophète royal : « *Oh! pourquoi, s'écrie-t-il, les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils médité des folies. Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. Ils ont dit qu'ils voulaient rompre les liens qui l'attachaient à lui et secouer son joug, mais le Seigneur se rira d'eux. Alors il parlera dans sa colère et les confondra dans sa fureur. J'ai été établi Roi par mon Père : « Ego autem constitutus sum Rex. » Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils ; je vous donnerai toutes les nations en héritage et j'étendrai votre empire jusqu'à l'extrémité de la terre. Vous les gouvernerez avec une verge de fer et (quand elles ne vous seront pas soumises) vous les briserez comme un vase d'argile... Et maintenant, maintenant, continue le prophète, maintenant, rois, comprenez, instruisez-vous, vous qui gouvernez la terre. » (Ps. 2, 1).*

Jésus-Christ est donc le *Roi souverain, le Maître absolu des nations*. Les législateurs, les juges, les princes, les monarques de la terre ne sont que les humbles ministres de son règne ; mais ils n'ont pas compris, et nous pouvons dire qu'elles sont vérifiées aujourd'hui ces paroles de David : « *Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont ligués ensemble contre le Seigneur et contre son Christ.* » Il faut donc que se vérifient aussi les menaces qui font suite à ces paroles et que vous venez d'entendre.

Oui, elles doivent se vérifier, car le Saint-Esprit les répète au Livre de la Sagesse et promet que ce sera bientôt. Voici ce qui est dit : *Ecoutez, rois, et entendez, apprenez, juges de la terre. Tendez les oreilles, vous qui avez le devoir de gouverner les multitudes. Le Seigneur, qui vous a donné la puissance, le Très-Haut, qui a établi votre domination, vous demandera compte de vos œuvres et scrutera vos pensées, parce que, étant ministres de son Règne, vous n'avez pas jugé avec équité, ni observé les lois de la justice, ni marché dans les voies de Dieu. Vous sentirez bientôt et lourdement peser sa main sur vous, car une justice terrible sera faite à ceux à qui fut donné le pouvoir.* » (Cap. 6, 2.)

— Ces prophéties et les promesses plus directes de Jésus-Christ : « Je règne-  
« rai malgré mes ennemis », et les œuvres eucharistiques de Paray, qui sont  
les moyens dont Il veut se servir pour régner, permettent d'espérer que nous  
verrons bientôt à ses pieds tous ses ennemis, soit brisés comme des vases  
d'argile, soit repentants, le reconnaissant pour leur souverain, le servant et  
l'aimant comme leur Dieu; car il est écrit aussi que le Père céleste mettra  
vraiment ses ennemis sous ses pieds. « *Opportet illum regnare donec  
ponat omnes inimicos sub pedibus ejus.* » (I, Cor. 15, 25).

Ce discours captive pendant une heure l'auditoire, et provoque les plus vifs  
applaudissements.

Puis, un des secrétaires lit le programme du *Concours* (publié depuis par plu-  
sieurs journaux).

Le bureau de la Société est composé comme il suit :

*Président* : Mgr STANISLAS SCHIAPARELLI, recteur de l'église du Miracle.

*Vice-Président* : R. P. J.-M. SANNA-SOLARO, S. J.

MM. l'Ingénieur ALBERTO BUFFA.

*Secrétaires* : le Professeur LOUIS DEMICHELIS.

PAOLO PERAZZO.

le Notaire ROBERTO CASTELLI.

Le siège de la Société est Via Stampatori, 4; le siège spirituel de l'Œuvre est  
l'église du Miracle, dite du *Corpus Domini*.

Le secrétaire,

DEMICHELIS.

Pour traduction conforme,

Baron L. DE MARICOURT.



MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE

PLANCHE XLVI<sup>e</sup>.



D'après un dessin.

Similigravure Ch. G. PETIT.

BRIQUE DÉCOUVERTE A KASSRIN (TUNISIE)

Actuellement au Muséum Eucharistique de Paray.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM. — (Quatrième siècle.)



# PHILOSOPHIE DU RÈGNE

---

## L'ÂME SÉPARÉE

(AUX AMIS DU ROYAL ET DIVIN AVÈNEMENT)

---

### CHAPITRE PRÉALABLE

*Naturam contristat certa moriendi conditio.*  
La nature s'attriste de sa condition certaine-  
ment mortelle.

(L'Eglise dans une préface des morts  
approuvée de Rome au propre de plu-  
sieurs diocèses de France.)

Tout ce qui *est* tient à l'être, tient à son être, n'en possédant naturellement point d'autre ; y tient à raison directe de la conscience qui lui en a été donnée.

Tout ce qui *vit* combat pour la vie dans la mesure où le sentiment de sa vie lui est infus.

Chaque composé se maintient par l'attrait mutuel ou l'attraction de ses parties et ne se dissout jamais sans violence.

Dans le composé humain, c'est à l'âme pour qui l'animation du corps fut le premier exercice de sa vie, vis à vis de laquelle le corps est l'associé de tous ses exercices ultérieurs d'activité même intellectuelle, c'est à l'âme disons-nous qu'il incombe de maintenir cette union.

Quand l'union est menacée, le premier avis d'une dissolution plus ou moins imminente, est suivi aussitôt de l'horreur instinctive de la séparation et cette horreur est même une mise en défense.

Douée de prévision lointaine, l'âme s'attriste bien davantage par réflexion, et, sujette à imagination, elle évoque encore pour le repousser le spectre de la mort, en l'entourant d'un cortège effrayant.

La considération de sa vie à elle, subsistante et survivante ne lui ôte pas *naturellement* toute sa tristesse de devoir mourir parce que : 1<sup>o</sup> elle n'en a pas moins le devoir actuel d'animer le corps et elle y éprouve un indicible penchant que Dieu lui a donné et qui est conforme à sa nature si bien que, séparée, elle l'éprouvera encore, nous le dirons; 2<sup>o</sup> elle est en possession de cette vie à deux : c'est sa vie présente; elle est séparée de l'autre vie par un abîme ou plutôt un mystère, bien qu'elle y touche à chaque instant; 3<sup>o</sup> le certain du mystère, et l'incertain c'est la mort. Assurés de mourir d'une part, quel sera d'autre part le genre de notre mort? Toutes les morts ou à peu près, sont pour nous dans la mesure du possible : « *Homo sum et nihil humani alienum puto*. Je suis homme, et de l'apanage mortel de l'homme, rien ne m'est garanti étranger. » Qu'on en a entendu et qu'on en a vu de morts horribles dans l'histoire?

Quelle sera finalement la mienne?

4<sup>o</sup> Cependant le fond de l'abîme lui aussi est insondable et invisible à l'âme et si elle se tourne vers elle-même, *personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine*.

Eh bien! malgré tout cela, il n'est pas impossible au sage de mourir avec sérénité et même avec joie, témoin Socrate; c'est à condition, disons-le tout de suite, d'espérer en Dieu, car il espérait en Dieu celui qui n'était qu'un sage et à cette heure répondait au reproche de ses amis de les quitter sans tristesse : « Ayant expérimenté la divinité bonne envers moi durant la vie, je pense la trouver meilleure encore après ma mort, quand ce serait affaire de moi à elle, et je pense que j'aurais échappé à jamais à la milice des hommes. »

Mais s'agit-il, de pouvoir dire avec saint Paul : *Je désire me dissoudre, cupio dissolvi*? Il faut pouvoir ajouter : et être avec Jésus-Christ, *et esse cum Christo*. Sans ce positif divin donné de Dieu et ce formel appui de nos espérances, il reste forcément cette tristesse dernière de la mort, et le sage en convient : *Mon raisonnement est une barque sur laquelle j'affronte la mer de l'Eternité; mais il faut bien que l'homme s'en*

*contente jusqu'à ce que le vaisseau de la parole du Verbe de Dieu vienne le prendre à son bord pour accomplir cette traversée.*

L'Eglise seule est le navire aux couleurs de la patrie qui vient vers nous pour le rapatriement de *tous les enfants du Règne éternel*; nous montons à bord l'heure venue; cette heure est celle des adieux et ne saurait être exempte de larmes, mais l'on se dit : au revoir, au revoir *les amis et les frères*; au revoir même ce corps qui va pourrir dans cette tombe dont l'horreur n'est pas supprimée mais seulement vaincue.

Vous vouliez un jour mieux que cela, mon noble ami. Sur des pensées comme celles que je viens d'exprimer je vous vois, je vous entends encore m'arrêtant tout à coup :

« Le chrétien, disiez-vous, ne doit éprouver que de la joie en face de la mort; ne le doit-il pas à la splendeur, à la certitude de ses espérances? Il ne saurait faire moins après tout que le héros épris d'une moindre gloire, lequel, avec ce simple appât, sait courir à la mort comme à une fête! »

Je vous opposai l'exemple de l'Homme-Dieu lui-même : Lui, notre divin modèle, voyant du fond de la vallée de Josaphat sa mort sur la croix, le Calvaire déjà distant d'un moindre chemin que *celui qui était permis un jour de Sabbat*, se prit à cette vue de terreur, d'ennui et de tristesse; *cæpit pavere et tædere et mæstus esse.*

Je répondis ensuite à votre bel exemple du guerrier, qu'outre que le courage chrétien ne saurait être un héroïsme de parade et de théâtre, pas même d'enthousiasme humain, il est la vérité simple d'une humilité maguanime. D'ailleurs le courage militaire lui-même n'est pas à cette condition absolue de l'enthousiasme, il est plutôt, d'après l'idéal de Fénelon et de Bossuet, *l'assiette naturelle d'une grande âme, maîtresse d'elle-même en face du danger qu'elle mesure.* Je vous en citai la définition donnée par un maréchal de France qui devait s'y connaître : Pélissier, le vainqueur de Sébastopol, parlait comme il suit à un jeune officier qui disait *n'avoir pas eu peur* à l'heure solennelle. Eh bien, reprit le vieux soldat avec ce ton légèrement nasillard qu'on lui connaissait, alors vous *n'avez pas été brave : car être brave c'est avoir peur et faire son devoir quand même.*

Malgré l'horreur instinctive de la mort, ou plutôt à raison même de cette

horreur, envisageons dès maintenant *le par delà la mort*, ce par delà si nouveau : *memorare novissima*. Faisons-le en philosophes et en chrétiens.

## CHAPITRE PREMIER

### SOMMAIRE DU CHAPITRE

Histoire de la doctrine philosophique de l'âme immortelle : Pythagore-Socrate. Analyse de la preuve probante du Phédon. — Platon et Aristote. — Le positif de la survivance de l'âme *séparée* et de ses destinées, c'est Jésus-Christ. — Scholies : (Le dialogue des crucifiés du Calvaire. Rapprochement de la mort de Socrate et de celle de Jésus-Christ, par Rousseau).

Un lutteur des combats olympiques, déjà souvent couronné, entendit un jour un insulaire de la mer Egée faisant profession de philosophie, nommé Phérécide de Scyros, qui s'efforçait d'établir dans une conférence ou lecture publique, la vérité de l'âme immortelle. Il se dit à lui-même : *Voilà le prix qu'il me serait plus glorieux de remporter*, et se faisant le disciple du philosophe, il devint lui-même le vrai chef et le fondateur de la grande école *philosophique* spiritualiste, dont le programme vrai et simple se réduit à deux mots : *Dieu, l'âme*. Nous disons qu'il fonda le spiritualisme philosophique, c'est qu'il vint à l'encontre des *physiciens* ; ceux-ci, bien que le nom de sages leur ait été donné, faisaient bien de ne pas prendre encore le nom de philosophes, parce qu'ils ne se proposaient que les *éléments de la matière* et la recherche des phénomènes, négligeant l'exercice de la raison pure sur les causes plus hautes : Or, *l'amour de la sagesse* ne saurait s'en tenir là. Du reste, le *spiritualisme traditionnel et religieux* subsistait pur dans un peuple de l'Orient, et Pythagore, le nouvel *ami de la sagesse* auquel nous venons de faire allusion, alla puiser à l'école des prophètes sur le mont Carmel (1).

Le spiritualisme est si bien à la base de toute civilisation, qu'il subsistait avec un mélange impur de polythéisme et de fables sur la transmigration des âmes dans le paganisme même. Pythagore lui prit sa métempsycose, qui fait

(1) Plus tard sa propre école de Crotona devint une imitation évidente de l'ascétisme des *Réhabites*, cette vraie postérité d'Elie et d'Elisée, louée et si glorieusement mise en scène par Jérémie (ch. 35).

oublier parfois la grande et glorieuse influence et la vraie mission de son école italique.

Une autre école, l'école socratique, devait faire un autre pas plus décisif vers la pure et entière vérité (1).

Son chef allait mourir par la ciguë à laquelle il avait été condamné. Entouré de ses amis dans sa prison, il consacra ses dernières heures à envisager de près, avec calme, la question de la survivance de l'âme. Il établit la somme des probabilités de la raison humaine sur cette question, sous ses divers aspects, jusqu'à la certitude au moins de la survivance. Il conclut avec fermeté : *l'âme survit parce que déjà elle subsiste*, puis il invoqua, n'ayant cure des erreurs qui s'étaient mêlées en route au fleuve de la tradition primitive (2).

Il invoqua le *dire antique*, l'affirmative première que maintiennent toutes les religions, qui n'en est pas le fait subséquent, mais bien toute la raison d'être antécédente : à savoir que l'âme, vertueuse ou vicieuse, ne change en rien après la mort, mais va aux conséquences éternelles de son être immortel et de sa manière d'être volontaire devenue immuable. C'était entendre par avance, non sans quelque don de divination de l'Esprit qui souffle où il veut, l'écho de la voix qui dira finalement : *venez les bénis; allez les maudits*.

Si l'âme, principe vital, n'était que la vie du corps sans exercices d'une vie séparée qu'elle acquiert tous les jours en partant des sensations, si elle ne faisait pas acte de vie purement intellectuelle, morale, transcendantanta-

(1) Nous ne prétendons pas que le spiritualisme, même simplement philosophique, date de Pythagore ou de Socrate. La plus ancienne civilisation interrogée par les monuments de l'Égypte nous révèle cet élément indispensable de toute civilisation. La religion universelle survit toujours. Quant au mouvement philosophique de l'école pythagoricienne, puis socratique, ce fut une réaction dans l'une et dans l'autre Grèce et un retour, une renaissance philosophique préparant de loin, dans l'Occident, les voies à la Révélation chrétienne qu'il lui fut donné d'entrevoir, et à la philosophie chrétienne, qui fut la féconde alliance de la raison et de la foi.

(2) Qu'il y eût au fond des plus grossières erreurs du paganisme, la *religion*, toujours préférable, même avec mélange, à l'athéisme désolé et même au panthéisme, c'est ce que l'Église jugea lorsqu'elle conserva les temples *des idoles* pour les consacrer au vrai Dieu, après les avoir purifiés. « Détruisez seulement l'idole, disait à l'apôtre de l'Angleterre, à saint Augustin, le grand pape et grand docteur saint Grégoire. Et il ajoutait : que le peuple accoutumé à aller honorer la Divinité dans ces édifices n'en désapprenne pas le chemin, mais qu'on lui fasse connaître le vrai Dieu. »

lement esthétique et de liberté, nous ne dirions pas qu'elle subsiste en elle-même en même temps qu'elle fait subsister le corps. Ainsi, nous ne disons pas, remarque saint Augustin, que les âmes des animaux soient subsistantes : *neque brutorum animas substantivas dicimus*; nous croyons logiquement qu'elles meurent avec les corps qu'elles animaient, dont elles furent exclusivement le principe vital.

L'âme raisonnable de l'homme survit à son corps parce qu'elle subsiste et parce qu'elle a eu, unie au corps, une vie distincte et, de plus, une vie digne de récompense ou de peine; la survivance de l'âme est une double conséquence de saine Psychologie et de saine Théodicée. De l'entretien où Socrate, avant de mourir, avait fondé définitivement la doctrine de son école sur cette question, le plus illustre des disciples de Socrate, Platon, fit un livre, un dialogue, et le nomma le *Phédon*. Ce livre fut peut-être le plus beau et le plus important des livres, jusqu'aux monuments de cette révélation divine que Socrate salue, entrevoit, dans sa haute convenance presque sa nécessité; certainement, dans sa supériorité, Platon y mêla sans doute sa propre erreur de la préexistence des âmes mais Aristote, à son tour disciple de Platon, on peut le croire plus fidèle que lui à leur Maître commun, tendit à une pureté et à une sûreté plus grande de doctrine. Il ajouta aux arguments, l'argument nouveau de la *béatitude*, fin de l'homme admirablement définie par lui : *l'entrée en jouissance d'elle-même pour la vertu dans une vie parfaite*. On peut traduire dans une vie *finie* mais au sens de la perfection, par conséquent infinie en durée et comblée de tous les biens.

Cette école laissa des œuvres immortelles et elle marqua souvent du cachet d'immortalité ce qui procéda d'elle, non seulement en philosophie mais en éloquence et en poésie, parce que Dieu peut faire un trophée à l'âme immortelle de tout ce qui est immortel comme elle.

Il y a des pensées et des sentiments marqués pour l'immortalité; nous verrons même qu'il y a des études que nous poursuivrons au delà du tombeau, allant de clarté en clarté.

Après les conquêtes de cette école, conquêtes, hélas! mal défendues par elle à mesure que ses disciples se divisèrent entre eux presque à l'infini, quand l'humanité, qui veut croire et espérer, parvint-elle au positif et au



définitif de la certitude sur la survivance de l'âme et son immortalité heureuse ? Quand il y eut un homme ayant parlé, lui aussi, à ses disciples, à la veille de sa mort, plus *volontaire* et plus cruelle que celle de Socrate ; cette mort s'appelle : la Passion. Quand cet homme eut dit : *Je vous reverrai dans trois jours*, que trois jours après il se fut retrouvé de fait au milieu de ceux qui l'avaient entendu dire ainsi ; quand ils l'eurent vu ensuite durant quarante jours converser avec eux et redevenu *leur convive : convescens* ; qu'après ce terme il leur dit : je vais prendre possession pour vous du règne des âmes séparées où les corps rejoindront plus tard leurs âmes ; cela dit, il monta devant leurs yeux, au ciel, leur ordonnant d'aller porter la bonne nouvelle à toute l'humanité !!

Partis de là, ils se firent tous tuer pour ce qu'ils avaient vu et qui importait si souverainement à l'humanité. Qu'avaient-ils vu ? Que l'âme survit ; qu'elle peut se joindre de nouveau au corps. (Négligeons pour le moment ce second dogme simplement plausible à la raison, avant que l'Ascension de Jésus-Christ en eût fait une certitude de la foi.) L'âme qui avait dit je vous reverrai, c'est l'âme qui *subsiste*, qui va survivre quand le corps ne subsistera plus, qui peut de plus faire subsister de nouveau le corps, n'ayant rien perdu d'elle-même.

C'était une âme de la nature de la nôtre, à laquelle il est vrai la divinité était unie. Cette union avait été propre à faire éclater par les garanties de la toute-puissance divine la subsistance de l'âme et sa survivance. C'est elle, c'est cette âme de Jésus-Christ qui fondait *définitivement et positivement* le spiritualisme, mis en possession de dire avec la certitude de Dieu et la certitude de l'âme :

DIEU-L'ÂME.

À celui qui fit cet usage de son âme au profit de toutes les âmes, à Lui la *Royauté des âmes* !

SCHOLIE AU CHAPITRE I<sup>er</sup>

I. Il est un grand témoin de l'âme survivante après la mort, c'est *la mort elle-même*, mais non pas toute mort : Il y a la mort *stupide, bestiale* qui ne dit rien, mais il y a la mort du juste qui dit tout et qui le dit parfois fort nettement. La mort du repentir avec l'espérance, confirme le témoignage du juste. Si le juste mourant conserve jusqu'au bout son héroïsme, et si le

repentir parmi les affres d'une mort terrible comporte le sourire de l'espérance, est-ce qu'on ne voit pas alors sensiblement et que l'âme *subsiste en elle-même* et qu'elle va survivre ?

Jamais ce double spectacle ne fut donné plus grand, plus solennel, plus sublime qu'au Calvaire : Le Calvaire était à une faible portée des murs de Jérusalem, du haut de ses murs tout un peuple, jadis le grand peuple spiritualiste devenu le peuple des intérêts cupides et des haines du remords contre l'innocence, put voir mourir le Juste sur une croix ; il put voir aussi mourir le repentir sur une autre croix placée à côté de la croix du juste, du côté de son cœur ; il put entendre le dialogue des crucifiés, d'abord celui des deux crucifiés coupables, l'un ne proférait que d'ineptes blasphèmes et l'autre exprimait le plein réveil de la conscience et de la justice dans une âme qui reprenait vie morale et vie morale éclatante dans la mort.

Puis vint le dialogue du juste et du coupable repentant : Le coupable eut une *illumination du Règne ; Seigneur* (un seigneur, son seigneur, sur une croix, ô royauté de l'âme), *souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre Règne !*

Le Juste montra la possession du *Règne* par avance jusque dans la mort. De plus, comme ce juste mourant c'était Dieu, il dispensa le Règne avec toute-puissance : *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans mon Paradis.*

II. Rousseau rapprochant la mort de Socrate de celle de Jésus-Christ n'a donc rien fait d'irrespectueux ni de fantaisiste, seulement le dessein providentiel lui échappait.

Jean-Jacques a bien été forcé, du reste, de discerner et de reconnaître d'une part la mort d'un Dieu et de l'autre la mort d'un sage. Mais la mort du sage et la mort du Dieu-fait-homme mirent l'une et l'autre en scène devant l'humanité, sur des théâtres inégaux, l'âme qui est vraiment l'âme de ce côté-ci de la mort et de la mort imminente, pour faire voir à ce moment même qu'elle va survivre toujours.

L'une et l'autre mort fut accompagnée de l'affirmation, ici avec raison, là avec autorité et autorité divine, de la survivance et de l'immortalité de l'âme ; que dis-je, l'une et l'autre mort fut cette affirmation avec preuve. Une mort posa des prémisses ; l'autre mort nous donna et nous acquit pour toujours la conclusion triomphante.

## CHAPITRE II

## SOMMAIRE DU CHAPITRE

L'âme séparée ne devient pas, elle demeure. (Voir à la fin, note : *le sic eum volo manere.*) — C'est plutôt le corps qui sort de l'âme (le cœur, *primum vivens et ultimum moriens.*) Quand l'âme n'est plus de ce monde, elle est de son monde des âmes : la société des esprits est la sienne (Admirable mise en scène et positif de la doctrine dans la parabole du mauvais riche) Le Purgatoire et belle prière de l'Eglise.

La question : *Que devient l'âme séparée ? où va-t-elle ?* ainsi posée répond mieux à notre faible manière d'entendre les choses qu'à leur réalité.

Aussitôt après la séparation, le *devenir* est le fait du corps beaucoup plus que celui de l'âme.

L'âme subsiste et sa condition essentielle ne change plus dans le bien comme dans le mal.

Nous disons encore qu'elle sort du corps ; il serait plus exact de dire que le corps sort de la sphère d'action de l'âme qui le vivifiait. Le corps était dans l'âme bien plutôt que l'âme n'était dans le corps. Le corps n'était pas à l'âme un lieu qui la limite absolument ; mais il était son *organe* : c'est-à-dire son instrument auquel s'appliquait sa nature de principe vital et par lequel existait son rapport et son contact avec l'ordre sensible, le monde extérieur ; ce monde était raison du corps, non pour elle et pour toujours son premier lieu.

Dirons-nous qu'elle était *incarnée* ? Le mot serait plus qu'abusif : 1° parce que l'âme n'a pas eu comme le *Verbe* éternel une préexistence au corps qu'elle anime ; 2° parce qu'elle n'est pas entrée en possession de ce corps ; l'ayant choisi pour le sien, mais qu'elle a eu pour sa première raison d'être et son origine cet acte même, l'acte fondamental et essentiel de son existence, l'animation de ce corps.

L'expression la plus juste, c'est précisément et tout simplement de dire de l'âme qu'après sa séparation elle a cessé d'*animer* son corps. Celui-ci est tombé hors de la sphère d'action de l'âme ; son organisme intérieur et essentiel s'étant brisé au point même par où l'âme avait son *exordium regni*, son lieu premier et capital, sa *capitale*, partant de là pour tout vivifier ; ce lieu, c'est le *cœur* dont on a dit : *primum vivens et ultimum moriens*, ce qui

vit premier et meurt dernier, ce qui, a son merveilleux état d'un point qui *ressaute* : *punctum saliens*, fut la première manifestation d'organisme vivant appelant l'âme ou la manifestant déjà. Un plus ou moins long temps après avoir animé le cœur, l'âme se fit au cerveau le centre de ses relations du monde extérieur, de ses sensations ; ordinairement le cerveau se paralyse un peu plus ou moins long temps avant la mort, avant que s'exhale du poumon, par l'arrêt du cœur, le dernier soupir.

Le corps n'étant plus unifié et vivifié par l'âme commence à se dissoudre ; sortant de sa propre périphérie par tous les points parce que l'âme *ne le contient plus*.

Mais l'âme reste-t-elle là ? Si elle n'y reste pas, où va-t-elle ?

L'âme ne reste pas là, puisqu'elle n'est plus unie au corps et que le corps était la quantité dimensionnelle et déterminante ou l'étendue à laquelle répondait et sa relation avec le monde extérieur.

Par sa nature toute spirituelle, elle ne répond plus, séparée qu'elle est du corps, à aucune localisation physique ; mais c'est assez qu'elle subsiste en elle-même.

Toutéfois, comme elle n'est pas la substance infinie elle ne saurait être partout ; elle va donc être quelque part ?

Où va-t-elle être sinon où vont les âmes, les âmes comme elle et dont elle va partager la société ; vertueuse, bonne et heureuse, ce qui est tout un pour une âme séparée du corps et qui n'est plus sujette aux accidents du corps, elle va s'associer aux bienheureux et partager leur séjour ; perverse, mauvaise et malheureuse parce que son sort est fixé et qu'elle ne peut pas retourner en arrière et se convertir, elle va au séjour des réprouvés partager leur sort. Socrate l'avait entendu précisément ainsi, souscrivant en philosophe à la tradition religieuse du genre humain, la rapportant, sous bénéfice d'inventaire, aux idées justes de théodicée qui survivaient et aux notions de cosmogonie fantaisistes qui avaient cours en son temps.

Jésus-Christ est venu nous donner, nous l'avons déjà dit, le positif pur et plausible à la raison seule, certain à la raison assurée par la foi ; il l'a fait en passant, dans une simple parabole : c'est sa manière à lui de parler des choses de l'autre vie, comme l'on parle des usages et pour ainsi dire du train journalier de la maison paternelle et du toit domestique.

Si le fait, point de départ de la parabole, est un fait et non une fiction, il n'importe : l'on montre à Jérusalem la maison du mauvais riche et le passage couvert, qui répond peut-être à l'*atrium* où le pauvre Lazare attendait en vain les miettes des somptueux repas dont les apprêts passaient sous ses yeux. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous allons avoir mis en scène et en opposition le sort des deux âmes, celle du juste qui a souffert, celle du riche et du voluptueux inhumain. Lazare est porté par les anges dans le sein d'Abraham ; le mauvais riche est enseveli par les démons, ces employés des pompes funèbres de l'âme.

Qu'ont à faire ici *raisonnablement les anges* et qu'ont à faire les *démons*? Esprits heureux ou malheureux, premiers dans la prédestination ou la réprobation, ils se rencontrent les premiers sur ce double chemin des âmes pour les recevoir chez eux, et les accueillir selon les mœurs qui les ont différenciés et qui différencient les âmes.

Il est un lieu intermédiaire qui nous est connu par la foi, et c'est encore un dogme mille fois plausible à la raison : Les âmes saintes et destinées au bonheur final, peuvent être retardées en purgatoire par le mal *véniel* qui se trouve en elles : c'est-à-dire le mal digne de pardon.

Nous prions pour ces âmes et nous exprimons bien par notre prière quelle est leur attente douloureuse quand nous disons : « Inclinez, Seigneur, votre oreille à notre prière pour les âmes de vos serviteurs et de vos servantes, à qui vous avez donné l'ordre de départ de ce monde ; constituez-les dans un lieu de lumière et de paix et donnez l'ordre encore d'introduction pour elles dans la société des saints. »

Supposez maintenant certaines conditions d'une âme. Une foi sans hésitation et dans l'orthodoxie, une paix humble mais ferme d'une conscience pure, surtout ce que les saints appellent un état de *parfaite mort à soi-même*, c'est-à-dire aux sens — une chasteté conquise ou reconquise, mieux encore la *virginité* gardée et conduite par un ascétisme bien dirigé à toutes ses conséquences glorieuses et logiques ; par la mort qui survient, cette âme ne *devient pas ; mais demeure* : Sic volo eum manere, disait Jésus de son apôtre vierge.

Dans toutes ces conditions supposées, c'était d'avance une *âme séparée*, ou, si vous aimez mieux, c'était une *âme sainte*, identifiée de chose et de mot.

## CHAPITRE III

## SOMMAIRE DU CHAPITRE

L'âme séparée est dans un état de plus longue durée par lui-même que celui de l'âme unie qui a précédé. Elle est pourtant dans un état incomplet (de demi-personne... cet état, un état de veuvage...) L'état violent n'est que pour le damné. Si nous sommes des élus : *videbimus, amabimus, laudabimus in sæcula sæculorum.*

La résurrection future des corps est un dogme de foi sans que la raison seule ait pu découvrir ce couronnement de nos destinées et l'affirmer ; elle peut maintenant reconnaître ce dogme nécessaire dans l'économie totale de ces mêmes destinées de l'homme. Faisons-en abstraction pour le moment. Comment convient-il de raisonner par la nature des choses : (*Ex natura rei*), l'état de l'âme séparée du corps après la mort ? Cette séparation accomplie, la constitue-t-elle dans un état violent et contre nature ? Si l'on compare en durée l'état de l'âme unie au corps à celui de l'âme séparée, s'agirait-il de l'âme de Matusalem, il n'est pas difficile de voir que ce second état compte généralement pour beaucoup plus pour elle dans la durée. Nous serons plus longtemps des *morts* que nous n'aurons été des vivants. C'est aussi à ce second état que le premier nous prépare et, à ne considérer que la vie présente, le corps est une tente où notre âme campe une nuit. Se peut-il donc que cet état dernier et si longtemps durable de l'âme, soit l'état violent au moins pour ceux qui auront bien vécu ?

L'état de l'âme séparée est celui d'une veuve. Si cette veuve que nous supposons vertueuse et chrétienne a aimé son mari comme il convenait, elle est affligée et même désolée, mais elle sait trouver sa consolation en Dieu. Elle aspire à se réunir de nouveau à son époux dans un monde meilleur, et cet espoir de l'âme, en ce qui regarde son corps, ne sera point trompé.

Que si une veuve avait eu à souffrir, comme il arrive même dans les unions relativement heureuses, au cours de l'union, ce souvenir l'aiderait à supporter la séparation. L'âme d'un élu aura aimé son corps par le penchant naturel de l'âme et parce que ce corps, comme dit saint Augustin, avait été confié à sa charité ; séparée elle ne cesse pas de l'aimer et aspire à se réunir à lui dans une condition meilleure. Elle souffrirait même de la séparation, n'était la possession

de Dieu qui la comble, ou la certitude de le posséder qu'elle a emportée dans l'expiation posthume ; mais la mémoire d'avoir eu tant à souffrir dans ce corps, et de ce corps, lui sert encore à se consoler.

C'est pourtant un état incomplet, un état de personnalité humaine incomplète, qui fait dire à un grand théologien, Cajetan, que l'âme ainsi séparée n'est qu'une *demi-personne*.

Mais un autre grand théologien, Suarez, remarque qu'en cela même l'âme demeure ce qu'elle était et qu'unie au corps elle ne faisait déjà par elle seule qu'une *demi-personne*. Elle ne perd donc rien d'elle-même par la séparation, elle ne perd que le corps ; certes, ce n'est pas sans avoir gagné beaucoup à cette perte si, âme vertueuse, elle est entrée non seulement en possession de Dieu, mais encore en véritable possession d'elle-même, en possession de sa vertu et de sa vie d'âme, inamissible et éternelle, de sa persévérance dans le *bien-vivre* sans mélange.

Cette vie lui suffit-elle, privée de l'organe du corps et de tous ses organes ? Quel exercice lui reste-t-il de ses facultés d'être raisonnable et libre ? C'est ce que nous allons voir dans le chapitre suivant. Disons cependant un mot de l'âme tombée dans la réprobation en se séparant du corps : là consiste l'état violent sans remède.

C'est l'âme du mauvais riche, d'un voluptueux, d'un égoïste, d'un ingrat à Dieu, violent et injuste envers ses semblables ou impitoyable à leur misère ; c'est un heureux du monde et un parfait jouisseur ; il a eu toute la part des jouissances et tout l'orgueil de la vie ; il s'y est plongé sans mesure. Que lui importait à lui, le Règne de Dieu ? Ou il ne faisait pas cette prière : *adveniat regnum*, ou il la contredisait par toute une vie qui se résumait : *jouir* ; il eût voulu pour jouir être *roi lui-même*, ne vous arrêtez pas à son prétendu républicanisme, et le maître souverain de tout et de tous.

Subitement, non seulement toutes les jouissances dont il est affamé et altéré lui échappent, mais son âme n'a même plus de sens pour jouir et elle ne se porte que là. Elle ne trouve plus qu'elle-même, une destituée de tout, la malheureuse ! *elle n'aime pas*, et elle se fait horreur.

De plus, qui *se ressemble s'assemble* ; où sont les anciens compagnons de plaisir ? S'ils sont restés dans la vie après celui dont ils mènent le deuil

hypocrite et l'ironique triomphe, lui est tombé sur leurs équivalents et leurs maîtres, sur ses maîtres et ses équivalents à lui-même en cynisme et en volupté. Son âme malheureuse a rencontré de plus anciens malheureux qui font peser sur elle et leur passé et leur avenir. Impossible de regarder en arrière ! Sa dernière parole de l'autre côté du jour de l'Éternité a pu être comme celui qui expirait à la dernière minute de 1882 : *elle ne finira jamais cette s. . . année* ; et de fait, c'est bien dit, elle ne finira pas pour lui. L'arbre est tombé du côté où il penchait à cette dernière minute : il restera ainsi toute l'Éternité.

L'âme sauvée n'est point condamnée à cette immobilité ; ses récompenses sont assurées *manent tua præmia*, mais cette récompense même consiste pour l'âme naturellement progressive, spécialement pour les âmes qui auront voulu être progressives dans la vérité et la vertu ; leur récompense, disons-nous, consiste à aller de clarté en clarté ; elles se dilateront d'amour, et l'amour qui les emplira les dilatera à l'infini pour les emplir encore : *videbimus, amabimus, laudabimus . . . . in sæcula sæculorum*. Prenez note de cet accusatif de mouvement en avant . . . . Nous ne réciterons pas, petits grammairiens, la règle *ambulat in horto* . . . . Nous irons par grands et sublimes élans, toujours vers Dieu, à Dieu, en Dieu, quand nous serons entrés une fois dans la joie de Notre-Seigneur.

(A continuer.)

L. L. X.





VII<sup>e</sup>

MYSTÈRE DE L' IMM. CONCEPTION.



VIII<sup>e</sup>

MYSTÈRE DE S<sup>t</sup> LÉONARD.



IX<sup>e</sup>

MYSTÈRE DE S<sup>t</sup> ROCH.

LES GROUPES-VIVANTS DE CAMPOBASSO.  
( Italie 1629-1884 )

*d'après les Cartons de Paul di Zinno.*

Pris sur nature par A. Trombetta, phot.

Héliogravure. Dujardin.



# LES SERVITEURS DU RÈGNE

---

## LES PROCESSIONS DE LA FÊTE-DIEU A CAMPOBASSO

(ITALIE)

(Voir le commencement à la page 42.)

---

### II

#### LES GROUPES VIVANTS DES ANCIENNES CORPORATIONS

On sait qu'au moyen âge, époque de foi et d'imagination pour les peuples chrétiens, il était d'usage de faire des représentations religieuses à l'occasion des fêtes. Quant à Campobasso, nous avons vu qu'à la procession de la Fête-Dieu, les mystères ont été de tout temps usités. Et comme la passion de faire de la nouveauté faisait souvent inventer des représentations profanes et peu convenables pour la circonstance, Mgr Fulgence Gallucci, évêque de Bojano, dans son synode diocésain de l'an 1629, en parlant de la procession de la Fête Dieu, commanda de supprimer les représentations ridicules : « Représentationes quædam, quæ magis populum ad risum, quam ad devotionem movere possunt, omnino tollantur. » Dès cette époque, on fut infiniment plus sobre et réservé à Campobasso, jusqu'à ce que l'habile sculpteur en bois et ingénieux mécanicien Paul di Zinno (1), pour fixer les représentations et les

(1) Ce brave sculpteur et mécanicien n'était que le fils d'un paysan de Campobasso ; et, comme l'on remarqua en lui des dispositions naturelles à la sculpture et à la mécanique, on l'envoya étudier à Naples. Rentré dans sa ville natale, il l'enrichit de fort belles statues en bois au nombre de vingt-huit, que l'on conserve encore, outre celles qu'il travailla pour d'autres villes et qu'il envoya jusqu'en Dalmatie. Mon église aussi en possède une fort belle de saint Joseph.

rendre autant que possible immuables, inventa les machines et les groupes que nous allons décrire.

Ces machines très ingénieuses, qu'on appelle communément *ingégni*, et les groupes qu'elles soutenaient étaient au commencement au nombre de vingt-quatre, c'est-à-dire six pour chacune des quatre Confréries, des Croisés, des Trinitaires, de saint Antoine abbé et du Saint-Sacrement. Elles furent toutes inventées et dessinées par lui et construites par des serruriers, qui ont été toujours très habiles à Campobasso.

Dans les cartons de Paul di Zinno on trouva d'autres esquisses, une surtout très ingénieuse et très belle, représentant *la Sainte Famille et le Sacré-Cœur* de Jésus soutenu par un groupe de quatre anges. On est agréablement surpris de voir que la main d'un seul ange, obliquement posée et appuyée sur les fleurs d'une corbeille, soutient les trois autres anges ainsi que le Sacré-Cœur, enguirlandé lui-même, ayant les trois lettres IHS au milieu. De ces vingt-quatre groupes ou *mystères*, six ont tellement disparu qu'on a oublié jusqu'aux sujets et aux noms, à l'exception peut-être de celui du *Sacré-Cœur* de Jésus. Les dix-huit autres sont les suivants : 1° *la sainte Trinité* ; 2° *le corps de Jésus-Christ* ou *Calicione* à cause de la grandeur du calice représenté ; 3° *la Vierge du Rosaire*, qui tournait automatiquement sur elle-même ; 4° *saint Laurent* ; 5° *saint Etienne* ; 6° *sainte Marie de la Croix* ; 7° *saint Isidore* ou *le Flambeau* ; 8° *saint Crépin* ; 9° *saint Janvier* ; 10° *le Sacrifice d'Abraham* ; 11° *sainte Marie Madeleine* ; 12° *l'Immaculée-Conception* ; 13° *saint Antoine, abbé* ; 14° *saint Léonard* ; 15° *saint Roch* ; 16° *l'Assomption* de la très sainte Vierge ; 17° *saint Michel* ; 18° *saint Nicolas de Bari*.

Les six premiers, s'étant peu à peu détériorés et complètement brisés, ont disparu de la scène. Lorsque l'ancienne église de la Trinité tomba par un tremblement de terre, ses mystères furent ensevelis sous les décombres, et sans le zèle extraordinaire de Joseph di Zinno, fils de Paul, leur auteur, qui put en sauver deux, celui de saint Janvier et celui de saint Roch, il ne resterait aujourd'hui que dix mystères ou représentations.

Dans un autre instrument de réconciliation et de paix, stipulé en 1626, par l'intermédiaire et la coopération du père Jean Gonzaga, fils de Ferrant II, de l'Ordre des Théatins, on établit que dans la procession de la Fête-Dieu, la Con-

frérie de saint Antoine abbé, ferait toujours et habillerait ses groupes, qui seuls paraîtraient tous les ans, tandis que les autres confréries feraient les leurs alternativement, chacune à son tour, de manière cependant qu'on ne s'imiterait point. A cause de cette stipulation, à la procession de la Fête-Dieu, il n'y a jamais eu dès lors plus de douze mystères à la fois.

Ces représentations très ingénieuses et fort belles en soi attirent à Campobasso un nombre extraordinaire de curieux. On peut dire, sans exagération, qu'il n'y a presque aucun homme de notre province qui ne les ait vues au moins une fois. La Fête-Dieu, du reste, se célèbre avec une grande solennité. La société musicale de la ville l'anime de vifs et pieux accords. Souvent on y appelle encore deux ou trois autres sociétés musicales qui, de distance en distance, égaient les diverses parties de la procession toujours très longue, puisqu'elle parcourt toute la ville et va jusqu'aux Monti.

De beaux feux d'artifice prolongent la Fête du Très Saint-Sacrement jusque dans la nuit et en complètent les pieuses émotions. Si aujourd'hui la garnison, les autorités administratives, les magistrats y brillent par leur absence, cela ne fait que prouver de la manière la plus évidente la spontanéité de cette manifestation solennelle en faveur de la royauté du Christ dans le Saint-Sacrement. Ce qui est officiel est très brillant sans doute, mais en revanche, manque de spontanéité et d'âme. Lorsque c'est le gouvernement ou la ville qui demande certaines cérémonies religieuses et y interviennent, on a bien là une visible démonstration que notre Dieu est accepté comme le Dieu social aussi bien que le Dieu individuel, qu'il est proclamé le Dieu des armées, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, comme il est, en effet, le Seigneur des peuples. Toutefois, quand les solennités religieuses se font dans toutes leurs explosion et énergie populaires, sans rien d'officiel, malgré même les oppositions et les entraves déraisonnables et tyranniques des autorités, je vois là une démonstration encore plus décisive et éclatante de la divinité du Christ qui, exerçant effectivement ses droits, se montre ainsi dans l'acte de vaincre, de régner, de commander en roi absolu : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.*

Mais il est temps de commencer la description des mystères actuels. A l'imitation de nos devanciers, nous suivrons l'ordre de la procession. Pour en saisir tout l'intérêt, que l'on se souvienne toujours que les groupes que

vous allez voir défilér sous vos yeux ne sont pas des statues ou des mannequins, mais bien des personnes vivantes en chair et en os. Quand on les voit en action, et qu'on en ignore le mécanisme, on est étonné de contempler des personnes au nombre de trois, quatre et même six suspendues en l'air et restant en équilibre, sans que l'on puisse soupçonner comment elles s'y peuvent maintenir. Aussi a-t-on crié à la cruauté, à la barbarie, à la superstition, causes de tant de souffrances de ces pauvres gens ainsi perchés sur un fer invisible. Mais que l'on se rassure : tous les personnages des mystères n'acceptent leur rôle que spontanément. Bien plus, tandis que l'on paie bien cher les personnes qui les portent sur leurs épaules, ceux-là s'estiment très heureux d'y prendre une part si active. Ils arrivent même à offrir des sommes considérables pour avoir l'honneur d'un rôle. Ils s'habillent à leurs frais, et quant aux enfants, les parents promettent par vœu de faire tout leur possible pour obtenir cette insigne faveur. C'est ce qui explique pourquoi les types ne sont pas toujours choisis, ni les costumes très beaux et artistiques. En outre, les personnages eux-mêmes ont toujours assuré, que les fers sont si bien disposés qu'ils n'en souffrent aucune douleur ni contrainte. Des coussins pleins de coton et d'autre matière souple et élastique amortissent le contact trop rude de l'acier.

Bref, en contemplant et en étudiant avec attention ces machines et ces groupes, on ne peut s'empêcher d'en admirer l'expression, la simplicité, le mécanisme et, j'ose le croire, même le goût esthétique (1). C'est là un hommage des arts et de la mécanique au Saint-Sacrement de l'autel.

#### PREMIER MYSTÈRE

##### *Le Flambeau, ou saint Isidore l'agriculteur.*

Les paysans de Campobasso, par un usage très ancien, avaient la coutume de faire précéder les processions de la Fête-Dieu et des Rogations par deux grandes torches de bois qui étaient ordinairement de petits chênes droits taillés aux deux

(1) Cela ressort d'une façon infiniment plus frappante des modèles originaux dessinés par l'artiste. C'est d'après eux que nous faisons nos descriptions et nos remarques, non sans indiquer les différences les plus notables entre l'idéal de l'artiste, et la réalité populaire actuelle. Nous prions nos lecteurs de se souvenir de cet avertissement toutes les fois qu'ils ne retrouvent pas dans les planches du *Règne* prises sur nature, tous les détails que nous signalons au point de vue iconographique, archéologique et catholique tout ensemble. En outre, il est fort regrettable que l'auteur ait jugé à propos de trop mutiler ma Monographie, beaucoup plus étendue et plus complète.

extrémités et revêtus de cire, surtout à l'extrémité supérieure qui avait une grosse mèche qu'on allumait. On les ornait même de rubans, de fleurs, d'oriflammes, d'épis, de fruits, en forme de festons, etc. On les fixait sur deux piédestaux et ainsi on les portait sur les épaules au moyen de traverses. A l'origine, elles étaient deux, une pour les paysans et l'autre pour les ouvriers, et représentaient la lumière intellectuelle et surnaturelle que la religion chrétienne et surtout la sainte Eucharistie répand sur les individus et sur les peuples.

Le mécanicien Paul de Zinno voulut réunir les deux flambeaux en un seul mystère qui représenterait la classe des paysans seulement, tandis que celle des ouvriers serait représentée par un autre symbole. Il combina donc une fort belle scène de la vie de saint Isidore (1), l'agriculteur, avec le symbole du flambeau, parce que ce saint est précisément le patron des paysans. Le chevalier Jean de Vergas voulut un jour aller le surprendre, afin de s'expliquer comment avec peu de travail son fermier trouvait le moyen de soutenir ses parents vieux et infirmes et de faire beaucoup d'aumônes aux pauvres. S'étant rendu à l'improviste dans sa ferme, quel ne fut pas son étonnement en voyant Isidore à genoux et en extase et deux anges vêtus de blanc à ses côtés qui guidaient deux paires de bœufs attelés à la charrue et qui, pendant le repos d'Isidore, faisaient au moins le double du travail qu'il eût pu faire lui-même. C'est pourquoi, son maître et ses compagnons commencèrent à l'estimer et à l'honorer comme un saint. La récolte très abondante montrait du reste que le temps passé dans une véritable dévotion et dans le culte du Saint-Sacrement n'est point perdu. C'est pourquoi le saint lui-même disait très souvent : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus et hæc omnia adjicientur vobis.* (Matth. vi, 33.) Et contre la paresse, il ajoutait avec Saint Paul : *Unusquisque laboret, operando manibus suis, ut habeat unde tribuat necessitatem patienti.* (Eph. iv, 28.) Outre qu'un jour se renouvela en sa faveur le miracle de la multiplication des pains ou de la farine qu'il donnait à des pauvres, voici ce que le Bréviaire romain nous dit de ce saint et ce qui forme le principal sujet de ce beau groupe. Par un temps d'horrible sécheresse, les cultivateurs souffraient d'une soif extrême ; leur maître lui-même était un jour très altéré ; il demanda de tous côtés, mais en vain, quelques gouttes d'eau pour étancher sa soif dévorante. Saint Isidore, ayant pitié de ses compagnons et de son maître, se mit en prières, et, par inspiration d'en haut, imitant Moïse, poussa son aiguillon dans la terre ; et voilà qu'une source d'eau très fraîche et très abondante sortit à l'instant de la terre aride, de manière à sauver et à réjouir tous les fermiers et surtout le chevalier de Vergas (2).

(1) On sait que saint Isidore naquit vers la fin du xi<sup>e</sup> siècle, de parents très pauvres, qui étaient de simples fermiers de la campagne de Madrid, ville à cette époque sans importance. Comme il était fort pieux et qu'avant de se mettre au travail il allait entendre la sainte Messe et pratiquer d'autres exercices de dévotion dans les églises de Madrid, quelques fermiers méchants l'accusaient souvent de paresse à son maître, le chevalier Jean de Vergas. Celui-ci l'ayant repris fort sévèrement, notre saint lui répondit très humblement que si ses récoltes étaient moins abondantes que celles des autres fermiers, il accepterait sans peine une forte diminution de salaire et même d'être renvoyé de sa ferme avec sa femme, qui mourut elle aussi en odeur de sainteté, et qu'on appelle la Bienheureuse Marie,

(2) Cette machine a 3 mètres 20 centimètres de haut. Le groupe ne représente point les bœufs, probablement à cause de leur pesanteur, mais on y voit très bien exprimé l'ancien

II<sup>e</sup> MYSTÈRE*Groupe vivant de saint Crépin.*

Nous venons de voir que les ouvriers de Campobasso, appelés *scarpari*, c'est-à-dire *calzolai* ou cordonniers, à cause peut-être du nombre prépondérant de ceux-ci, avaient eux aussi leur flambeau ou torche dans les processions de la Fête-Dieu surtout. Paul di Zinno, pour ne pas s'imiter lui-même et pour mettre autant de variété qu'il lui était possible dans ses groupes, eut l'idée de représenter saint Crépin, cordonnier, patron des cordonniers et des ouvriers en général. Saint Crépin et son frère saint Crépinien étaient issus d'une noble et riche famille romaine (1). Accusés devant l'empereur Maximilien de prêcher contre la religion de l'empire, ce cruel persécuteur des disciples du Christ ordonna qu'on les arrêtât et qu'on les punit sévèrement. Dès qu'ils furent présentés au gouverneur, celui-ci leur enjoignit de renier le Christ et de brûler de l'encens aux dieux de la patrie. A cet ordre, ils ne manquèrent pas de répondre que la religion chrétienne étant la seule véritable religion et le Christ le seul vrai Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, on avait tort de leur commander une trahison si exécrationnelle, et, qu'en conséquence, on pouvait disposer d'eux comme bon semblerait, mais que l'on n'espérât point échapper aux châtiments de la vengeance divine. Le gouverneur, ne tenant aucun compte de cette réponse si noble et si courageuse, commanda qu'on leur tranchât la tête après les avoir horriblement tourmentés en bien d'autres façons (2).

chêne, de beaucoup plus grand, qui sert de base à la torche, les deux anges embrassant fort joliment la torche sarmentée du flambeau avec un autre artistement enlacé à l'extrémité inférieure du cierge; saint Isidore habillé en paysan, selon l'ancienne coutume de Campobasso, avec culottes, guêtres et chapeau conique à la calabraise, et enfin le chevalier Jean de Vergas, qui regarde étonné la source d'eau sortant du trou pratiqué par l'aiguillon de saint Isidore.

(1) Il fleurirent sous Dioclétien et Maximilien, empereurs ennemis du nom chrétien.

Renonçant généreusement aux honneurs qu'ils pouvaient espérer et à tous les aises de leur famille, ils se rendirent en France afin d'y prêcher la foi de Jésus-Christ. Oubliant leur naissance, ils apprirent à faire des chaussures afin de vivre à la sueur de leur front, et pouvoir dire à l'imitation de l'apôtre: *Quae mihi opus erant, et his qui mecum sunt, ministraverunt manus istae.* (Act. Apost., xx, 34.)

(2) La machine a 3 mètres de hauteur. Le groupe représente saint Crépin seulement en culottes, en pantoufles et en longue blouse attachée à la ceinture par un cordon ou ceinturon. Il appuie la main gauche sur le petit banc propre aux cordonniers au-dessus duquel on voit des chaussures et un marteau. Vis-à-vis du saint sont assis deux de ses apprentis qui le regardent avec une vive expression d'admiration. L'un d'eux surtout, les mains jointes sur la poitrine, semble le prier avec une ferveur bien grande.

Au-dessus de la main droite étendue et soulevée par l'avant bras, l'on voit trois anges l'un sur l'autre, comme planant dans les airs. Le premier soutient des deux mains une épée, l'instrument principal du martyre de saint Crépin; le second lui présente la palme de sa victoire pour la foi du Christ, le troisième enfin lui montre la couronne de gloire par lui méritée et semble prêt à lui dire: *Fuisti fidelis usque ad mortem, ego do tibi coronam vitae* (Apoc. II, 10.) On y désirerait voir saint Crépinien, son frère, inséparable de lui, mais la tradition nous dit qu'il est représenté par l'un des apprentis.



III<sup>e</sup> MYSTÈRE*Groupe vivant de saint Janvier.*

Parmi les prodiges les plus éclatants que ce saint évêque de Bénévent opéra, se trouve celui d'avoir miraculeusement arrêté la lave du Vésuve qui menaçait d'ensevelir Naples, et celui de l'ébullition de son sang, ordinairement très dur et qui commence à se liquéfier dès qu'on met les fioles en vue de la tête du Saint si vénéré à Naples, qui a l'honneur de posséder même son corps (1).

IV<sup>e</sup> MYSTÈRE*Mystère d'Abraham.*

Le sacrifice d'Abraham étant une des plus belles figures du sacrifice de la croix, et, en conséquence de la sainte Eucharistie, considérée comme sacrifice, rien de plus propre à symboliser le saint Sacrement (2).

On sait que Abraham représente le Père éternel, Isaac Jésus-Christ, qui devait être offert à son Père sur le Golgotha pour les péchés des hommes et le béliet substitué à Isaac soit la principauté du Verbe incarné, soit la chair ou nature humaine de Jésus-Christ qui seul souffrit la mort sur le Calvaire. C'est pourquoi l'auteur des *Distinctions monastiques*, etc : *Aries significat carnem Christi; unde aries immolatus est pro Isaac vivente, quia caro Christi mortem passa est, deitate impassibili permanente* (3).

V<sup>e</sup> MYSTÈRE*Groupe vivant de sainte Marie-Madeleine.*

Ce n'est pas sans raison que le groupe de sainte Madeleine figure dans la procession de la Fête-Dieu, fête de l'amour du Christ envers les hommes, fête du corps de Notre-Seigneur. Or, Madeleine s'est fait remarquer précisément par

(1) Ce groupe de la procession mesure 3 mètres 20 centimètres de haut. Il représente 1<sup>o</sup> le petit fleuve Sebeto de Naples étendu sur le côté et appuyé sur son urne penchée, source du fleuve; il repose comme sur un coussin de canapé; ainsi qu'on le voit en marbre au *Corpo de Napoli*. Des plantes aquatiques ornent sa couche, il tient de la main droite la bêche qui doit assurer à ses eaux un cours tranquille; 2<sup>o</sup> de loin, le Vésuve en pleine éruption; 3<sup>o</sup> sur la bêche du Sebeto, saint Janvier est imperbe, tel qu'on le trouve, même à la crypte de la cathédrale de Naples, avec des habits pontificaux, en acte de commander et de bénir tout à la fois; 4<sup>o</sup> sur son épaule gauche un ange avec les ailes déployées qui peut signifier la vertu surnaturelle du Saint; 5<sup>o</sup> enfin, deux autres anges, l'un présentant le reliquaire des deux fioles de sang et l'autre un écriteau qui dit : « *Est nobis in sanguine vita.* »

(2) La scène de ce beau groupe vivant est donc le mont Moria et elle est mise mieux en évidence par un rocher représentant l'autel. Voilà le pauvre enfant Isaac, tout résigné, les coudes appuyés sur le bucher. Déjà son père plein de tendresse et d'obéissance tout ensemble brandit le couteau pour égorger son fils, l'unique objet de ses espérances et de son amour; mais l'ange envoyé de Dieu soudain descend du ciel, lui tient d'une main le bras et de l'autre le tranchant du glaive, et le béliet se montre et se débat entre les ronces qui le retiennent par les cornes.

(3) *Spicilegium Solesmense*, p. 23.

sa charité séraphique et par son culte tout spécial envers le corps sacré de notre divin Rédempteur. La dernière scène de la communion reçue des mains de saint Maximin surtout, lui donne une place distincte dans cette procession (1). C'est précisément cette dernière scène que ce groupe représente, mais au moment où la Sainte est partie au ciel. Vous voyez d'abord l'autel, mais tout à fait moderne et orné suivant le style actuel. Saint Maximin *in cornu epistolæ*, habillé lui-même en évêque de nos jours disant la messe pontificale. De la main gauche il tient la houlette ou crosse pastorale, et de la droite il bénit la Sainte qu'il contemple comme en extase. Les deux anges à genoux sur deux prie-Dieu aux pieds de l'autel font l'office de clercs assistants à la sainte Messe. L'un d'eux, le front courbé et posé sur ses mains semble profondément méditer ce qui se passe sans oser regarder; l'autre au contraire, les mains jointes, contemple plein d'admiration la scène céleste, mais, ébloui par l'éclat de la céleste lumière, baisse le front et ferme les yeux. On voit avec plaisir et édification que l'artiste n'a pas suivi le mauvais goût des peintres de la Renaissance et que la Sainte est très modestement et complètement habillée. Elle a les mains jointes, les cheveux longs, la tête nimbée en rayons. Les deux anges qui la soulèvent dans les airs portent ses caractéristiques : de même que ses longs cheveux rappellent le moyen dont elle se servit pour essuyer les pieds du Sauveur, la discipline dénote sa pénitence; le livre tenu par la main droite de l'ange placé à gauche indique son habitude de la prière et de la méditation; le crâne sur le livre symbolise sa considération de la mort; le vase à parfums fait souvenir des deux scènes où elle le répandit sur le Sauveur; la croix enfin signifie celle qu'elle planta sur sa grotte à la Sainte-Beaume près de Marseille.

VI<sup>e</sup> MYSTÈRE*Groupe de saint Antoine, abbé.*

Ce grand Saint naquit en Egypte, d'une famille noble, fort riche et chrétienne surtout. Assistant un jour à la messe, il fut soudain profondément remué par ces paroles de l'Évangile : *Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes, et da pauperibus et habebis thesaurum in cælo, et veni sequere me* (Matth. XIX, 21). Se persuadant que ces paroles lui étaient directement adressées, il vendit tout son bien, en distribua tout le prix aux pauvres, et se retira dans le désert afin d'y vivre d'une manière plus angélique qu'humaine, en tâchant d'imiter tout ce qu'il voyait d'édifiant dans les autres pénitents, à cette époque très nombreux en Egypte. Ce groupe est des plus élevés, il a 3 mètres 75 centimètres de hauteur. Sur le piédestal on voit d'abord une jeune fille, assise sur un fauteuil, pour indiquer le luxe et se regardant dans une glace qu'elle tient de la main droite afin d'exprimer sa coquetterie. Le diabolin qui appuie son pied sur l'épaule gauche du Saint (2), semble le pousser à regarder la jeune fille. Il paraît même vouloir

(1) Il y a à Campobasso une petite chapelle très ancienne en l'honneur de sainte Madeleine, chapelle qu'on a déjà heureusement restaurée.

(2) Malheureusement dans notre planche, ce n'est plus un diabolin très malin, mais un laid et gros démon que l'on voit sur l'épaule du Saint, sans aucunement se rendre compte de ce qu'il y fait.

pencher par force la tête du Saint afin qu'il ne puisse s'empêcher de la regarder. Mais le Saint, habillé en moine bénédictin, regarde d'une manière fixe vers le ciel et ses mains jointes indiquent la prière qu'il adresse à Dieu afin d'être délivré de la tentation. Un gros démon, aux ailes de chauve-souris, appuyé sur un tronc d'arbre entouré de plantes sauvages, de racines et d'épines, soutient de sa tête la nue, escabeau du Saint. Les ronces et les épines font comprendre la demeure et la vie solitaire du Saint dans le désert. Ce gros démon voudrait faire tomber saint Antoine, mais il est forcé, malgré lui, de lui servir de marchepied et d'appui. Regardez enfin les deux anges aux deux côtés du saint abbé. D'abord, ils semblent neutraliser par leur présence les funestes effets des tentations diaboliques; ensuite celui de droite tient dans la main gauche une sorte de bâton en forme de potence: c'est l'ancien bâton abbatial; de l'extrémité gauche de la courte traverse de ce bâton, pend une petite clochette. Elle dénote la vigilance et paraît vouloir dire: *Fratres sobrii estote et vigilate, quia adversarius vester Diabolus, tanquam leo rugiens circuit quaerens quem devoret*. L'ange de gauche, enfin, tient entre les mains un livre surmonté d'un flambeau. C'est le livre de l'Evangile qui alluma dans le cœur d'Antoine la flamme céleste de l'amour divin. En lisant et en méditant ce livre, en effet, il est impossible de ne pas voir la flamme de la charité s'allumer dans nos cœurs, car il est écrit: *In meditatione mea exardescit ignis*. (Ps. 38, 4). En outre, cette flamme indique que saint Antoine a la vertu de nous préserver de l'incendie, et saint Thomas d'Aquin ajoute que Dieu lui accorde non seulement le privilège de nous préserver du feu de ce monde, mais de celui de l'enfer surtout.

VII<sup>e</sup> MYSTÈRE*Groupe de l'Immaculée-Conception de Marie.*

Ce mystère a 3 mètres 50 centimètres de hauteur et, par son arrangement et sa simplicité, il est peut-être un des plus beaux de tous. C'est avec une véritable surprise que l'on voit un simple serpent, et la croix placée obliquement sur lui, soutenir tout ce groupe composé de six personnes et, en outre, du globe terrestre et du croissant. La modestie de la tunique de la Vierge est admirable; l'extrémité du pied gauche, restée nue, est très décente, et, du reste, convenait-il qu'elle appuyât sa chaussure sur la croix qui avait soutenu le divin corps de Jésus-Christ? Les cinq anges sont parfaitement disposés et ne pouvaient manquer d'être près de leur Reine triomphante. L'ange qui se tient à la croix montre la vertu de l'instrument de notre rédemption, c'est-à-dire les mérites de Jésus-Christ, qui est leur soutien à eux aussi. Celui qui roule le globe céleste rappelle l'opinion, fort commune au moyen âge, que ce sont les anges qui président aux étoiles et les gouvernent. Les deux autres, qui se tiennent l'un à la tunique, l'autre au manteau de Marie, nous enseignent que c'est par elle aussi qu'ils ont reçu et reçoivent encore leurs grâces ainsi que le prouvent très bien les théologiens. Enfin, comme ce fut un ange, l'archange Gabriel, qui lui annonça le mystère de l'Incarnation, aussi c'est un ange qui lui met sur la tête la couronne, dont les fleurons sont douze étoiles splendides, c'est-à-dire les douze principaux privilèges de Marie. La Vierge soutenue par la croix, et la croix appuyée sur le serpent, symbolisant, ce me semble, l'opinion

thomiste qui veut que le Verbe incarné, et en conséquence Marie, ne sont devenus tels qu'ils sont qu'à cause du péché de nos premiers parents, et en définitive, du serpent, image du démon qui les séduisit.

VIII<sup>e</sup> MYSTÈRE*Groupe de saint Léonard.*

Saint Léonard, confesseur, est le titulaire principal de l'église d'où sort la procession des groupes. Il était donc très juste que ce saint fit partie du cortège en l'honneur de son Roi.

L'intention du dessinateur fut de le représenter dans la gloire, en acte de prier pour les prisonniers, assis au nombre de deux sur le piédestal et ayant les jambes dans un billot double qui les empêche même de bouger sans souffrir énormément.

Ces deux pauvres prisonniers sont surveillés par un hallebardier en costume espagnol du xvi<sup>e</sup> siècle, semblable à celui des suisses d'église en France. Ce costume, il faut l'avouer, embellit beaucoup le gardien, mais lui donne fort peu l'air d'un geolier. Du reste, quant à l'effet, on ne peut nier que le hallebardier vaut infiniment mieux qu'un laid geolier.

Le saint pose ses pieds nus sur un nuage soutenu par un ange avec une attitude, cette fois, peu convenable et peu naturelle. Cette pose est par trop *raphaëlesque*, c'est-à-dire qu'elle est prise ainsi sans une véritable nécessité et dans l'unique but apparent de faire ressortir la beauté des jambes et la contraction des muscles. Or ceci, dans un groupe vivant et habillé, n'a pas même l'excuse de faire connaître les profondes connaissances anatomiques du peintre et du sculpteur. Il serait donc convenable qu'on fit honnêtement replier la jambe étendue horizontalement sur la tête du hallebardier.

Les deux autres anges ont des attitudes très décentes et très dévotes. L'un d'eux, les mains jointes, est en acte de prière et de vénération profonde; l'autre soulève de la main droite l'extrémité inférieure de la chasuble de saint Léonard, comme le servant de messe à l'élévation de l'hostie, tandis que la main gauche est élevée vers le ciel comme pour nous faire regarder en haut, en disant : *Sursum corda!* Ce groupe a 3 mètres de haut, et, n'était la pose de l'ange soutenant la nue qui sert de marchepied au saint, il ne manquerait pas d'effet et de beauté esthétique. Je remarque aussi que la chasuble a précisément la forme antique, primitive de *casula*, fermée, unie et non point séparée comme les chasubles modernes, et que c'est précisément une ancienne chasuble française, puisqu'elle n'a point de croix par devant, ainsi qu'on le voit dans les chasubles italiennes et allemandes. Même en Italie, du reste, j'ai vu des chasubles avec une croix par derrière, et il y en a de très anciennes de cette forme.

IX<sup>e</sup> MYSTÈRE*Groupe vivant de saint Roch.*

Sur le piédestal de ce groupe, vous voyez d'abord un pestiféré étendu qui se dresse vers le saint pour invoquer son efficace protection contre la peste, dont le saint est lui-même atteint et qui paraît dire : *Non ignarus mali miseris succurere disco.*

Là aussi on voit le chien qui lui portait le petit pain pour le nourrir, et qui forme le principal attribut du saint. Comme dans le groupe de saint Janvier c'est la bêche du Sebeto, comme dans celui de l'Immaculée-Conception c'est le serpent et la croix, et dans le groupe de saint Léonard c'est la hallebarde qui soutient le reste des personnages; ici, c'est le bâton du pèlerin qui joue ce rôle. Ce bâton est surmonté d'un petit globe pour indiquer que la terre est le lieu de notre pèlerinage, ainsi que la croix sur le globe lui-même dénote le motif religieux qui doit diriger nos pas, et aussi la cause du courage des pèlerins chrétiens. Les deux anges rappellent ceux qui apparurent dans la prison après la mort du saint. La croix entre ses mains représente le signe de croix qui guérissait miraculeusement les pestiférés, et l'écriteau de l'ange en haut : *Rochum invoca et salvus eris*, est précisément celui qu'on trouva près de son corps. On voit par là que rien ne manque au symbolisme de ce groupe, pas même l'ulcère de la peste dont le saint lui-même fut atteint.

X<sup>e</sup> MYSTÈRE*Groupe de l'Assomption de la Vierge.*

Voyez ce beau sarcophage découvert avec le linceul replié et tombant artistiquement sur la base; de l'autre côté, cet ange qui semble pleurer. Cela ne s'accorderait pas trop avec la joie indicible des esprits célestes, le jour du triomphe de Marie; mais cet ange, au lieu de pleurer, est absorbé dans la méditation et dans l'adoration la plus profonde du mystère qui se passe. Il ne pleure point, il médite, il adore. Rien de plus naturel et de plus expressif.

L'ange qui verse des fleurs dans le tombeau, l'autre, qui tient une guirlande entre ses mains, en l'élevant vers Marie, indiquent très bien les parfums de la vertu divine et la suave odeur qui sortit de sa tombe. Ce sont des fleurs aussi que répand un autre ange, situé à gauche de la Vierge, qui s'élève sur un nuage vers le ciel. Cet ange la contemple en extase. On n'entend pas les harmonies célestes, mais on doit se figurer les entendre.

Jésus-Christ glorifié, mais dans le dessin original un peu trop nu, est placé à droite, un peu au-dessus de sa divine Mère. Il l'attend avec un visible empressement à bras ouverts, et semble lui dire : *Veni mater de Libano, coronaberis*. Que dis-je, *coronaberis*? Déjà un ange lui apporte la couronne royale ou impériale; déjà il la lui met sur le front ou plutôt, il la tient un peu élevée au-dessus de la tête de la reine du ciel et de la terre, n'osant pas toucher un front si divin. Quoi de plus parfaitement conforme à la tradition, au dogme, au symbolisme chrétien que ce groupe et son expression admirable? J'y voudrais deux apôtres au lieu de l'ange adorateur. Ce petit défaut serait très facile à corriger. Le groupe en deviendrait de beaucoup plus complet, mais aussi fort plus lourd.

XI<sup>e</sup> MYSTÈRE*Groupe de saint Michel.*

Ce qui attire de prime abord notre attention, c'est cet Archange habillé en soldat grec ancien, tel qu'on en voit dans les camées ou sculptures asiatiques.

L'archange tient de la main gauche une chaîne au bout de laquelle est lié et suspendu Satan par le pied droit.

Mais pourquoi a-t-on niché au milieu des trois démons qui sont précipités du ciel un beau fauteuil ? C'est pour indiquer la place, la position très élevée qu'ils occupaient au paradis. Personne n'ignore que le siège est le symbole de la dignité, de la puissance, de la juridiction. Ainsi le trône est l'emblème de la dignité royale ou du pouvoir suprême, soit civil, soit ecclésiastique. Par le fauteuil qui précipite avec les anges révoltés, on a voulu donc exprimer le *Neque locus inventus est eorum amplius in coelo*. (Apoc. XII, 8.)

Sous les pieds des démons, sur la base du groupe, on voit précisément un gouffre, la bouche béante, d'où sortent des flammes dévorantes qui atteignent déjà le pied et la moitié de la jambe d'un démon.

Considérez bien la manière dont ils tombent tous en penchant la tête et dans un seul endroit. Considérez mieux encore celui qui est retenu au pied par la chaîne de saint Michel. Tout cela est imité du Dante qui, imitant à son tour Jésus-Christ (1), dit :

*Vedea colui, che fu nobil creato  
Più ch' altra creatura, giù dal cielo,  
Folgoreggiando scendere da un lato.* (Purg. XII, 25).

Saint Michel et les trois anges tombant du ciel sont si beaux, si sublimes dans l'original, que je ne redoute pas de les juger dignes de Michel-Ange !

Mais là, les mauvais anges sont presque nus, noirs, velus, avec des ailes de chauve-souris, avec des cornes très prononcées, avec des périzoniums de peau de chèvre à longs poils et des ongles semblables à des griffes. La nécessité de l'habillement a dû nécessairement détruire le *pulchrum ex horrido* des Lucifer, des Belgihu et de Satan qui se mord l'index de la main droite afin de montrer qu'il va bientôt se venger de Dieu et de l'Archange.

## XII<sup>e</sup> MYSTÈRE

### *Groupe de saint Nicolas de Bari.*

Voici le miracle qui forme le sujet de ce groupe. Pendant que les pieux chrétiens Géron et Euphrosine célébraient dévotement la fête de ce grand évêque, des corsaires leur ravirent l'unique enfant qu'ils avaient, et l'emmenèrent au sultan de Babylone qui l'admit à son service. Or, au moment où le jeune esclave servait à la table de ce prince, il se mit fortement à pleurer. Interrogé sur le motif de ses larmes et de ses sanglots : « Je pleure, répondit-il, parce qu'il y a précisément un an aujourd'hui que j'ai été ravi à mes chers parents, et je me figure la douleur où ils sont plongés en célébrant sans moi la fête de notre thaumaturge, saint Nicolas. » — « Eh bien, fit le sultan pour se moquer de son valet, si votre saint est aussi puissant et si fécond en prodiges que vous le dites, que ne vient-il te délivrer de mes mains et t'emporter avec lui ? » A peine ces paroles furent-elles prononcées, que saint Nicolas, apparaissant au plafond de la salle à manger, et

(1) *Videbam Satanam, sicut fulgur, de coelo cadentem.* (Luc. X, 18).

prenant le jeune homme par les cheveux, l'emporte dans les airs et en quelques instants l'eut rendu à ses parents qui le croyaient perdu à jamais.

Ce groupe représente donc précisément saint Nicolas prenant le jeune enfant, le tenant suspendu en l'air par les cheveux et l'emportant.

Le saint évêque porte le pallium, qu'on dit miraculeusement descendu du ciel, pour indiquer, je crois, qu'il était comme archevêque de Myre, métropolitain de toute la Cilicie, bien qu'il n'eût en réalité que le titre d'évêque. L'expression du jeune homme, ou mieux de l'enfant, est des plus naturelles et des plus attrayantes. On le voit encore avec une coupe et une amphore entre les mains, comme surpris dans l'exercice de ses fonctions à la table du sultan et tout pénétré d'admiration et de reconnaissance.

Le sultan, la sultane, deux petits princes, leurs enfants, admirent eux aussi le prodige avec une expression très vive d'étonnement. Le sultan qui le contemple la bouche ouverte, comme l'on dit vulgairement, pour désigner l'admiration, et le petit prince qui montre du doigt le petit valet, sont on ne peut plus expressifs. Seul, l'esclave noir ne regarde pas en haut et semble resté comme interdit, abasourdi ; la coupe appuyée contre sa poitrine et la main droite abandonnée sont les effets propres à l'espèce de paralysie morale qui l'a frappé. La table ronde, un peu trop petite, et le vase plein de citrons et orné de fleurs ne sont là que pour rappeler qu'on est à table. Enfin l'ange qui se trouve au-dessus de l'esclave noir et au-dessous de saint Nicolas, portant un livre sur la tête, dénote la grande doctrine et l'orthodoxie de cet évêque célèbre, et les trois globes posés sur le livre sont précisément les trois bourses d'or qu'il jeta dans la maison du malheureux père qui voulait perdre ses trois filles. Ils sont donc là comme des monuments impérissables :

..... *della larghezza*

*Che fece Nicolao alle pulcelle,*

*Per condurre ad onor lor giovinezza.*

(Dante, *Purgator*, xx.)

VINCENT AMBROSIANI,

*Professeur, Archiprêtre, Docteur en théologie, etc*

(A continuer.)

# HISTOIRE SOCIALE DU RÈGNE

---

## DU RÈGNE SOCIAL DE JÉSUS-CHRIST

ET DU TRIOMPHE DE LA SAINTE-EUCHARISTIE AU TREIZIÈME SIÈCLE

---

*(Voir le commencement à la page 12.)*

### III

Venons au peuple, à ce peuple dont on parle tant aujourd'hui, et dont on s'occupe si peu. Alors comme maintenant, comme toujours, on trouvait dans son sein des malheureux ; mais il avait la seule véritable consolation qu'il peut avoir ici-bas, la religion.

Ayant à montrer combien l'idée chrétienne pénétrait le peuple au XIII<sup>e</sup> siècle, nous ne pouvons apporter, on le comprend, que peu de preuves dans un aperçu aussi général que le nôtre. Du reste, ce que nous avons dit jusqu'ici déclare jusqu'à l'évidence combien l'idée catholique régnait sur les populations. Si la science chrétienne dominait vraiment les intelligences, si les Pontifes romains étaient les vrais modérateurs de l'Europe, si l'hérésie était regardée comme un crime social aussi bien que religieux, si les croisades de tout genre étaient si fréquentes dans ces siècles de foi, à coup sûr cette science, cette autorité, ces répressions, ces guerres saintes étaient éminemment populaires.

L'Eglise a toujours favorisé le peuple, quand il s'est agi de le relever, de même qu'elle s'est tournée vers l'autorité, quand cette autorité, si nécessaire à



MONUMENTS DE L'EUCCHARISTIE

PLANCHE XLVIII<sup>e</sup>.



INSTRUMENT DE PAIX DE CAMPOBASSO

(XVII<sup>e</sup> SIÈCLE)

*Exécuté en souvenir du 2<sup>e</sup> acte de Paix publique de l'an 1626.*

Ménagé par le Théatin JEAN GONZAGA DE FERRANT II, Prince de GUASTALLA.

D'après la photographie prise sur l'original par M. TROMBETTA.

Similigravure PETIT, Paris.



la société, s'est trouvée en danger ; par cette double tendance, alors si manifeste, elle réalisait la grande idée chrétienne et accordait ensemble l'autorité et la liberté. Depuis longtemps et seule dans le monde, elle pratiquait l'égalité, autant qu'elle est possible ici-bas. Sa hiérarchie, ses monastères, ses universités, toutes ses écoles étaient pleines des enfants du peuple. Les deux seuls tiers-ordres de Saint-François et de Saint-Dominique avaient tellement pénétré l'élément populaire, que les empereurs Allemands, opposés au Saint-Siège, trouvaient en eux un des plus grands obstacles à leur perverse ambition. « Les Frères Mineurs et les Frères-Prêcheurs, dit le « fameux Pierre des Vignes, chancelier de Frédéric II, se sont élevés « contre nous avec haine... Pour nous affaiblir encore davantage, ils ont « créé deux nouvelles confréries qui embrassent hommes et femmes ; « c'est à peine si on trouve quelqu'un de l'un ou l'autre sexe qui ne soit « agrégé à celui-ci ou à celui-là. »

Dans ce siècle encore, les communes devenaient de plus en plus fortes et indépendantes ; et l'Église favorisait ce mouvement, en soutenant le royaume qui en était une des principales promotrices, en abolissant peu à peu le servage, en appelant dans son sein et aux charges les plus relevées les hommes de toutes les conditions, en favorisant les corporations d'ouvriers auxquelles elle donnait toujours un patron céleste. Une seule pensée d'un auteur moderne nous fera comprendre combien les mœurs de ces siècles de foi étaient favorables au peuple. On s'occupe beaucoup aujourd'hui de la question ouvrière, question capitale et brûlante ; et les esprits sérieux reviennent en grand nombre au système des corporations ouvrières. Veut-on savoir d'où viennent ces corporations si utiles ? Écoutons un témoin peu suspect dans ces matières, M. Blanqui, aîné, frère du fameux révolutionnaire : « Je ne doute pas, dit-il, que ce ne soit là (dans les couvents), la véritable « source des corporations industrielles, dont l'organisation a été attribuée à « saint Louis. Saint Louis a discipliné ces communautés, mais il ne les a point « créées. Leur origine se confond avec celle des couvents. » (Histoire de l'économie politique en Europe).

Certes, elles furent grandes et honorées, au XIII<sup>e</sup> siècle, ces communes de Flandre, de la Lombardie, de toute l'Italie, alors si favorisées dans leur commerce maritime par les croisades ; elles le furent surtout, parce qu'elles

étaient éminemment religieuses, comme le prouvent tous les faits de l'histoire. Ajoutez à ces faits matériels, dont on ne peut méconnaître l'importance, la vie morale et relativement heureuse, que les idées chrétiennes donnaient au peuple dans ces temps de foi. Que de tristes remarques on pourrait faire de nos jours sur le peuple, au point de vue simplement humain. Quelle vie mènent l'ouvrier de nos mines, de nos différentes industries, l'employé inférieur de toutes nos administrations, encore plus l'ouvrière ; quelle vie, encore une fois ! Où est la vie de famille, la vie du cœur, la vie de l'âme et surtout la vie divine ? Les souffrances matérielles étaient certainement grandes au moyen âge, comme à peu près dans tous les temps ; mais les souffrances morales, par suite de l'esprit chrétien qui éclairait toutes les intelligences et fortifiait les volontés, étaient sûrement moindres que de nos jours.

Quant aux misères inséparables de toute réunion dans l'humanité, l'Eglise y avait largement pourvu. Alors des hôpitaux, ces maisons du Seigneur, s'élevaient de toutes parts ; toutes les infirmités humaines étaient ennoblies. Le lépreux, ce dernier degré de la misère corporelle, apparaissait comme une image de ce Dieu qui avait dit de lui-même : « *quasi vir leprosus.* » (Math. 8.17). Le roi d'Angleterre leur lavait les pieds et les baisait. Saint Louis en faisait ses plus chères délices, et les appelait ainsi que les pauvres « les soldats et les défenseurs de son royaume. » Sainte Elisabeth accomplit à leur égard cet acte sublime qui révolte tant notre délicatesse. Toute âme chrétienne était jalouse, comme Véronique, de jeter le voile de la consolation et même de l'amour sur cette figure flétrie par le malheur, mais qui rappelait si bien celle du Christ montant au Calvaire.

Alors, encore la femme acquit au sein des peuples chrétiens ce respect, qui, contenu dans de justes bornes, est la plus sûre garde de sa faiblesse et de son innocence. Jusqu'alors elle avait été presque nulle dans le paganisme, dégradée chez les musulmans ; mais dans le christianisme, et à la suite de la Vierge très pure, la coopératrice de notre rédemption, elle entre en communication de toute la vie sociale, elle se mêle à tous les événements, se trouve à l'origine de presque toutes les nationalités chrétiennes. Une femme, Clotilde, fonda le catholicisme en France, comme Théodelinde en Italie ; d'autres saintes princesses contribuèrent à son extension en Angleterre, en Espagne. Une femme, Jeanne d'Arc, sauva la France des mains de l'Anglais. Mais au

moyen âge, toute l'histoire de ce temps fut une lutte héroïque de l'Eglise pour conserver à la femme son honneur de chrétienne et d'enfant de Dieu. Les Pontifes romains furent impitoyables pour les princes les plus puissants et les plus redoutés. Le seul Innocent III soutint énergiquement plusieurs reines abandonnées par leurs époux. Les honneurs rendus à la virginité, devenue si fréquente au sein du christianisme, et surtout l'exemple de la Bienheureuse Vierge Marie mère de Dieu jetèrent sur la femme chrétienne une auréole de pureté et de grandeur, inconnue en dehors du catholicisme.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, cette auréole devint plus brillante, et la femme y apparut plus pénétrée de la sève chrétienne. Y eut-il jamais épouse comparable à sainte Elisabeth de Hongrie ? Un mot sur une de ses contemporaines, sainte Agnès de Bohême, dépeint bien cette époque. Cette princesse avait refusé la main de Frédéric II de Hohenstauffen. Le terrible empereur, dont les passions épouvantaient le monde, se contenta de dire : « Si elle m'avait préféré un roi terrestre, j'aurais été violemment irrité. Ayant choisi le roi du ciel, je n'ai qu'à me taire. » Quelles mères chrétiennes, que celles de saint Bernard, de saint Louis, préférant voir son fils mort que souillé d'un péché mortel ! Quelles reines pieuses et zélées que sainte Hedwige, la bienheureuse Cunégonde, reines de Pologne, sainte Elisabeth de Portugal ; le Bréviaire romain appelle cette dernière : « *Pacis et patriæ mater.* » Peut-on trouver une appellation socialement et royalement plus belle ? C'est aussi au XIII<sup>e</sup> siècle que vécut sainte Zite, l'humble servante de Lucques, sainte Marguerite de Cortone, la nouvelle Madeleine que Jésus-Christ appela tour à tour, *poverella, figlia, sposa*, à mesure que ses larmes la faisaient augmenter en amour ; sainte Gertrude, que le Cœur de Jésus favorisa de ses plus intimes faveurs. Quelle plus naïve image de Joseph et de Marie que l'union de saint Elzéar et sainte Delphine, vivant comme frère et sœur dans les liens du mariage ? Y eut-il jamais des dévouements plus héroïques, de plus grandes âmes, que celle de Claire d'Assise, refusant tous les adoucissements à la pauvreté que lui présentait le Pontife romain lui-même ; d'Isabelle de France, la sœur de saint Louis ; de sainte Rose de Viterbe, relevant, dans les villes d'Italie, les droits et l'autorité du Saint-Siège, et, bien que morte à dix-sept ans, méritant avec Stanislas Kostka d'être les plus jeunes héros de cette légion bienheureuse, que, depuis bien des siècles, l'Eglise a placée sur nos autels.

Mais il est temps de passer à l'expression la plus sensible de l'idée catholique dans ces temps de foi et de dévouement, à celle que donnent la littérature et les beaux-arts.

## IV

Bien que le christianisme, comme nous l'avons remarqué, ait tourné d'abord les efforts des peuples vers les travaux de la pure intelligence, on est surpris cependant de trouver tant de poésie et d'éloquence dans les temps qu'on a appelés barbares ! A dire vrai, dans ces temps privilégiés, la piété était revêtue d'un charme tout céleste, le courage guerrier brillait dans tout son éclat, le génie lui-même prenait un caractère de simplicité, en un mot la poésie était dans les choses, comment n'eût-elle pas été dans les sentiments et même dans les expressions ? Nous n'irons pas la chercher dans la littérature provençale et dans les œuvres des troubadours ; les erreurs des Albigeois, le commerce avec l'Orient, le culte exclusif de la forme et de la beauté profane avaient imprégné de leur venin cette littérature du midi, elle était devenue par trop « la science du gai savoir. » Il en est de même de la poésie de la cour de Frédéric II, surtout à Naples et en Sicile ; le puissant empereur était devenu musulman par le cœur et par la conduite.

Mais la poésie, l'éloquence du temps, il faut la chercher dans cette école franciscaine si admirable au point de vue chrétien ; dans saint François lui-même, si amant de la nature, comme le sont tous les poètes, qui adressait ses cantiques au soleil, à l'aurore, au jour, aux plantes, à tous les êtres de la création ; dans saint Bonaventure et ses chants à la Vierge traduits par le grand Corneille, qui donne à ses ouvrages des titres si poétiques, comme « l'échelle dorée des vertus, les six ailes des Séraphins, les sept chemins « du ciel, l'Itinéraire de l'âme vers Dieu » ; dans Thomas de Celano, livrant alors au monde le chant sublime des morts, ce *Dies iræ* qui fait encore trembler l'âme la plus sainte par ses lugubres harmonies ; dans le B. Jacopone de Todi, qui peut-être, a composé le *Stabat Mater*, attribué par d'autres auteurs à Innocent III ; dans le Frère Pacifique, appelé « le roi des vers ». Qu'il est rempli de poésie, ce sublime Office du Saint-Sacrement composé par l'Ange de l'école ! Et tous ces chants liturgiques de l'époque, comme la prose

*Veni, sancte Spiritus*, et tant d'autres n'en sont-ils pas pénétrés ? La poésie, elle était en France dans les vers des trouvères, chantant la croisade et le saint Sépulcre, dans les chroniques naïves de Ville-Hardouin et de Joinville, ami et historien si attrayant de saint Louis. Le fier chevalier, intrépide devant l'ennemi, en quittant la bien-aimée terre de France, n'osait, comme il le dit lui-même, tourner sa face, « de peur que le cœur ne lui attendrit, de ce qu'il laissait ses enfants et son chastel. » En Espagne, elle éclatait dans ces *romances*, véritable épopée nationale, qui chantaient tantôt la défaite de Charles et de son neveu Roland à Roncevaux, tantôt les triomphes du Cid et la fuite du Maure devant l'épée du fier hidalgo ; en Allemagne, où, d'après Montalembert, le treizième siècle est le moment le plus brillant de cette poésie du moyen âge, de l'aveu unanime des nombreux savants, qui ont travaillé à la rendre de nouveau populaire dans ce pays. Il est presque inutile de faire remarquer le sentiment chrétien qui animait cette poésie. Poètes chrétiens, ils chantaient les objets les plus capables d'émouvoir leur piété, les gloires de Dieu, de Jésus, de Marie, et les guerres saintes soutenues pour le triomphe du divin crucifié.

En Italie, l'éloquence tonne dans la bouche du Frère-Prêcheur, Jean de Vincence, prêchant, dit-on, dans la campagne à 200.000 hommes, dont il apaise les haines ; de saint Antoine de Padoue (1), entraînant à sa suite 30.000 hommes quittant tout pour l'entendre, ce qui rappelle ce fameux jubilé qui termine si bien le XIII<sup>e</sup> siècle, et où 30.000 hommes par jour entraient, dit-on, dans la ville éternelle. Enfin, c'est le Dante, qui appartient tout entier à ce même siècle, sinon par le temps, au moins par le génie et les tendances. Son œuvre est aussi théologique que littéraire ; on y retrouve les idées de Platon et d'Aristote, les questions de la scolastique et l'enthousiasme de la mystique ; il cite à l'appui de son opinion le bon Frère Thomas « *il buon fra Tomaso* » ; il le place avec saint Bonaventure dans une des plus belles sphères de son Paradis ; enfin sa *Divine comédie* se termine aussi, comme la *Somme* du

(1) L'histoire a enregistré le trait sublime de ce grand saint, dans sa rencontre avec le féroce tyran, Ezzelino de Padoue. Nouveau Jean-Baptiste, Antoine reprocha au nouvel Hérode ses nombreux crimes. Il le fit avec tant d'énergie, que les satellites d'Ezzelino n'attendaient qu'un signe du maître pour le mettre en pièces ; quel ne fut pas leur étonnement, quand ils virent Ezzelino descendre de son trône, pâle, tremblant, se mettre une corde au cou, se jeter en larmes aux pieds du saint, et le conjurer de lui obtenir de Dieu le pardon de ses péchés.

Docteur angélique, par le ciel et la vision béatifique. On dirait l'humanité qui se développe avec ses passions, ses vices, ses vertus, ses espérances, jusqu'à ce qu'enfin arrive le grand jour de la consommation (1).

On trouverait enfin cette poésie dans cet autre ouvrage du moyen âge, bien que postérieur au XIII<sup>e</sup> siècle, le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, l'*Imitation de Jésus-Christ*, image sans pareille de l'humanité transfigurée par le christianisme. Elle semble se purifier et se dégager du vieil homme dans la première partie de cette œuvre inimitable ; elle s'éclaire et s'embellit dans la deuxième et troisième partie ; enfin elle jouit, elle aime, elle arrive à l'état d'union et de transformation dans la dernière partie, au moyen du sacrement de l'union et de l'amour : marche progressive et si naturelle au christianisme, que deux siècles plus tard, un autregénie, Ignace de Loyola la retraça dans les quatre semaines de ses Exercices. Enfin pour finir, disons un mot de l'art chrétien à cette époque ; c'est là qu'achève de se développer la grande idée du temps.

## V

Ici serait à développer la question si fameuse de l'art chrétien et de l'art païen ; quel est celui qui l'emporte ? Nous nous contenterons de jeter çà et là quelques idées avec simplicité. L'art n'est que le beau rendu sensible, et le beau lui-même, « splendeur du vrai et du bien » (Platon), ou, si l'on aime mieux « splendeur de l'ordre » (saint Augustin), est en même temps une des origines les plus merveilleuses de l'amour. Le beau frappe essentiellement l'intelligence, « *respicit vim cognoscitivam* », comme le dit saint Thomas (1. q. 5. 4. ad. 1.), mais pour plaire à cette intelligence ; ce qui le distingue du vrai qui n'est que perçu et affirmé. Le beau plaît donc à l'intelligence (2), tandis que le bien attire la volonté : « *Bonum dicitur id quod simpliciter competit appetitui, pulchrum autem id cujus ipsa appre-*

(1) Nous pouvons rappeler ici le mot de l'hérétique Gibbon, quelques-uns peut-être le trouveront exagéré ; mais il n'en révèle pas moins la puissance de la vérité sur les intelligences même des protestants : « Un seul monastère de Bénédictins a plus servi à la littérature que les deux Universités d'Oxford et de Cambridge. »

(2) Plaire à l'intelligence est tellement une des conditions du beau, qu'au dire encore de l'Ange de l'école, nous n'appliquons ce titre de beau qu'aux objets des deux sens les plus intellectuels, la vue et l'ouïe, et nullement aux objets des autres sens (1. 2. q. 27. 1 ad. 3.)



« *hensio placet.* » (1. 2. q. 27, 1. ad. 3). La splendeur, le reflet, l'éclat sont donc de l'essence du beau. De toutes ces données ne pouvons-nous pas conclure que le beau suprême est ce Verbe divin, splendeur du Père (Heb. 1. 3.), par lequel tout s'illumine ici-bas (Joan. 1. 9.), se dessine, se colore; de même que par la puissance tout se crée, et par l'amour tout se complète et se béatifie. Mais comme chaque chose, outre sa valeur intrinsèque, a aussi sa valeur relative, par laquelle elle devient propre à un être et à sa nature, et que d'un autre côté nous sommes esprit et chair, il faut que le beau, pour nous plaire, revête une forme sensible; et si, dans son idéal le plus parfait, son exemplaire éternel, il est le Verbe divin, relativement à nous il est ce même Verbe, mais incarné, devenu chair et fait homme, tel qu'il nous apparaîtra dans les splendeurs des cieux.

Ces prémisses posées, nous disons que l'art païen, l'art grec surtout, est parfait au point de vue purement naturel, et l'art chrétien parfait à un point de vue plus élevé, plus grand, plus complet. Expliquons notre pensée. L'art grec est parfait au point de vue naturel, parce qu'il prend l'homme tel qu'il est, avec sa nature et ses proportions finies, quoique si belles. En effet, à la vue de ces temples grecs aux lignes si pures, de ces statues antiques si vivantes, le moi humain se sent triompher; c'est bien là l'homme dans sa perfection, il retrouve son image et sa ressemblance; c'est Adam, le premier des êtres intelligents, qui reconnaît dans Eve le premier type de la beauté, la chair de sa chair et l'os de ses os. Mais ce moi humain n'est pas transfiguré, n'est pas surnaturalisé, et c'est pourquoi l'art chrétien l'emporte à un point de vue plus élevé. Car l'intelligence, même à l'égard de Dieu, n'a pas cette impossibilité de le connaître, comme la vue physique est incapable de percevoir les sons matériels; et sitôt qu'un secours extérieur lui survient, elle a une telle faculté de recevoir, et comme disent les théologiens, une telle puissance obédientielle, qu'elle s'élève jusqu'à la connaissance du vrai, du beau et du bon incréés. Et ce qui est vrai de la vision intuitive l'est aussi, proportion gardée, de l'ordre de la foi. Il faut donc un secours à l'homme; autrement sa nature se révolte, ou plutôt elle succombe, elle meurt, comme Dieu lui-même le dit à Moïse: « *Non videbit me homo, et vivet.* » (Exod. 33. 20). Ici-bas même, toutes les fois qu'une puissance

surnaturelle nous agite, nous sommes épouvantés ; au commencement de leurs extases les Saints sont toujours dans un religieux effroi, bien que la paix vienne bientôt faire sentir son empire dans leurs âmes. Voyez encore les malheureux que les démons possèdent et ces prêtresses de l'antiquité, ces sibylles qu'un esprit inconnu mettait dans des transports surnaturels. Pour résumer notre pensée, nous dirons avec Joseph de Maistre : « L'art antique avait senti et rendu le beau idéal ; le christianisme exigea un beau céleste. » (Exam. de la philos. de Bacon). S'il nous est permis de faire une comparaison, le christianisme fit comme Michel-Ange, qui non seulement imita un des chefs-d'œuvre de l'art païen, le Panthéon, mais encore le transporta dans les airs.

Après ces réflexions préliminaires, nous pouvons maintenant l'affirmer, l'art du moyen âge a quelque chose de sublime et de divin ! Car ce secours surnaturel, qui rend l'homme capable de saisir la beauté d'un ordre qui n'est pas le sien, l'humanité le possédait alors. Le Christ dans tous les cœurs éclairait, divinisait la nature ; et il est assez reconnu de nos jours que c'est à ce sentiment ardent bien que sage du surnaturel chrétien, et non à une source arabe ou germanique, qu'il faut attribuer l'origine de cet art si improprement appelé l'art gothique (Bourassé). Et, remarquons-le bien, le christianisme de ce temps saisit l'art à son vrai point de vue. Platon et Plotin l'avaient placé seulement dans l'idéal, ils avaient fait abstraction complète du corps et de la matière ; Wolf et son école l'avaient placé dans un sentiment confus et indéfinissable ; Kant, dans une pure forme subjective de l'esprit ; l'école matérialiste, dans le réel séparé de l'idée ; le catholicisme seul s'efforça de fondre ensemble l'idéal et le réel dans une majestueuse unité. La raison règne, non pas la raison angélique, mais la raison embellie par l'imagination, purifiée par le goût, réduite à des formes sensibles.

Appliquons ces réflexions à l'art du moyen âge. Nous y trouvons spécialement la grande idée qui anime le XIII<sup>e</sup> siècle. L'art, en effet, est une des expressions les plus fidèles d'un peuple et d'une époque. Ses monuments sont durables, ils sont sous nos yeux, ils ont été produits par une pensée nécessairement commune aux générations qui les ont vu naître. Et, pour ce qui regarde le XIII<sup>e</sup> siècle, nous pouvons y constater ces caractères de foi, d'unité, de grandeur et de simplicité qui l'ont signalé à l'admiration des

âmes chrétiennes. Quel est, en effet, le grand artiste de l'univers, sinon Dieu ? Quel est le grand exemplaire de l'art ici-bas, où tous vont puiser, artistes, poètes, orateurs, sinon le monde, cette grande œuvre de Dieu ? Or, dans le moyen âge, l'art chrétien est en quelque sorte une épopée immense, où tous les mondes viennent se refléter comme dans un miroir, monde de la nature et monde surnaturel, monde de l'histoire, monde intérieur et monde extérieur. Prenons pour exemple la basilique chrétienne du moyen âge, dont le XIII<sup>e</sup> siècle est comme le sommet éclatant. La lumière se joue à travers les vitraux, et retrace tour à tour toutes les merveilles de l'aurore, du midi et du couchant ; le feu brûle et brille jour et nuit dans la lampe du sanctuaire. A la vue de ces profondeurs immenses de la nef, ne croiriez-vous pas voir l'Océan et ses rives silencieuses ? Sa voûte azurée et les lumières du sanctuaire ne vous retracent-elles pas le firmament et ses mille flambeaux ? N'est-ce pas la végétation luxuriante de nos forêts et de nos parterres dans ces colonnes si belles, si hardies, et leurs chapiteaux ornés de mille fleurs ? Toutes les richesses du monde minéral ne sont-elles pas appelées à orner nos autels, le pavé de nos temples, et ces belles mosaïques qui aujourd'hui encore font l'admiration et la gloire de la ville éternelle ?

Chercheriez-vous une image du monde intérieur, du monde de l'âme et de ses affections ? Dites-moi, l'ogive, s'élançant vers les cieux et retombant malgré elle vers la terre, n'est-elle pas le symbole de la prière et de l'espérance ? Cette obscurité, ce demi-jour, ce silence de nos basiliques ne sont-ils pas favorables à ces mystères, à ces angoisses, à ces tristesses du cœur de l'homme si fréquents dans la vie humaine ? Cherchez-vous le monde de l'histoire, le monde des temps passés ? Vous entrez, et sous vos pas vous foulez la poussière des morts ; toute une série de générations vous appelle à ses tombeaux sur lesquels des épitaphes sublimes attirent votre attention, comme celle-ci qui brillait sur la tombe du frère de saint Louis : « Moi Philippe... je tends les mains vers vous, ô mon Dieu, brûlant  
« du désir de retourner en votre sein. Né d'un illustre père, j'ai pour frère et  
« pour roi un autre Louis, et pour mère la reine Blanche. Roi des rois, vous qui  
« possédez le diadème éternel, préservez-moi du feu de l'enfer, moi qui suis de  
« race royale. Placé en ce lieu pour servir de pâture aux vers, je m'efforce de  
« tendre vers vous, et avec moi se trouve éteinte toute la gloire qui m'attendait. »

Regardez encore ce peuple de statues. Là dorment ces chevaliers, « les « jambes croisées s'ils ont été en Terre Sainte, » reposant sur leurs coudes, comme tout prêts à se réveiller de leur sommeil de mort. Là, sont ces filles du cloître, ces épouses du Seigneur, portant à leurs ceintures ces cheveux, qu'au jour de l'immolation elles avaient coupés pour la gloire de leur céleste époux ; plus loin, ce sont les grands hommes, les rois, les reines, les princes, et ces êtres sublimes que l'Eglise et le peuple ont décorés du nom de Saints, les yeux levés au ciel, ou lisant dans leurs livres de pierre qui semblent s'animer sous leurs regards.

Du monde des souvenirs voulez-vous passer à ce monde invisible de l'ordre surnaturel, à cette cité des âmes, vers laquelle nous nous avançons tous les jours ? Vous en voyez partout les emblèmes et les images. La basilique tournée vers l'Orient vous rappelle d'où Jésus-Christ nous est venu, où il doit apparaître au jour de son second avènement ; sa forme de croix vous fait souvenir de la rédemption. Cette grande figure du Christ la remplit toute entière ; elle apparaît, elle brille partout, dans les vitraux, dans les peintures, sur l'autel ; partout son chiffre et sa croix, sa doctrine et sa vie miraculeuse ; on sent de toutes parts qu'il a été le type suprême de l'artiste chrétien, conjointement avec sa sainte Mère, qui en a toujours fait les délices. Rien n'a été oublié dans cette représentation du monde surnaturel ; à côté des joies de Sion et des anges qui l'habitent, vous voyez apparaître la figure hideuse de ces êtres pervers, tentateurs de l'humanité, qui, depuis la création du monde, ne cessent d'exhaler leur haine farouche contre Dieu et contre les hommes.

Enfin cherchiez-vous, dans ces temples du moyen âge, la vie du monde physique et moral, le mouvement, la lutte du dehors ; écoutez, la musique va couronner les autres arts. Le chant grégorien, le *Te Deum*, le *Credo*, le *Dies iræ* vont ébranler ces voûtes naguère silencieuses ; dans le XIII<sup>e</sup> siècle même, sur la demande de saint Louis, on se prosterne à genoux, en chantant au symbole de Nicée, le mystère sublime de l'Incarnation ; la parole humaine, le plus beau des instruments, va donner de la vie à tout ce peuple de statues, de peintures, de sculptures, de mystères ; à sa suite, pour la soutenir et la rendre plus belle encore, c'est l'orgue et la cloche : « L'orgue, voix du dedans, comme dit le cardinal Pierre Giraud,

« qui déroule ses flots d'harmonie sous les voûtes sonores de nos basiliques, autour des vieux piliers, des grandes nefs, dans les retraites mystérieuses du sanctuaire. La cloche, voix du dehors, qui ébranle au loin la terre du tonnerre de ses longs mugissements. L'orgue, expression de la prière publique, dans les temples consacrés à la religion. La cloche, expression de la prière universelle, de la prière catholique dans le temple auguste de l'univers. L'orgue, voix des anges et des saints, qui de la hauteur des vitraux, où sont représentés leurs combats et leurs victoires, descend sur la multitude recueillie, pour soupirer à son oreille les joies et les gloires du ciel. La cloche, voix du peuple et de l'humanité toute entière, qui, des profondeurs d'une vallée de larmes et d'exil, fait monter jusqu'au trône de l'Éternel la plainte de la souffrance, et le cri de la détresse, avec les vœux de l'espérance et de l'amour. L'orgue enfin, voix magnifique, mais qui, ne dépassant point la limite de l'enceinte sacrée, ne peut être entendue que des pieux fidèles qui la fréquentent. La cloche, voix pleine de force et de vertu, qui tonne aux oreilles des transfuges de notre foi ; qui brise l'impie pareil au cèdre altier ; qui porte les terreurs de l'avenir et les épouvantes de l'éternité dans les solitudes des consciences, vides de Dieu, véritables déserts qu'un vent brûlant dessèche et que nulle rosée ne fertilise. »

C'est bien là la basilique du XIII<sup>e</sup> siècle, représentant comme la *Somme* de saint Thomas, sa puissance d'idée religieuse, la prédominance qu'il donnait à la foi pour la conduite des peuples comme des individus, la place souveraine qu'il attribuait au Christ. C'était vraiment une belle poésie, immobile et vivante à la fois, et racontant à sa manière la gloire du Dieu incarné.

Or, dans cette partie du moyen âge qui nous occupe, de tous côtés surgissaient d'admirables basiliques ; donc partout, pouvons-nous conclure, dominait l'idée chrétienne. Cet art sublime du christianisme, au moins dans l'architecture, semble avoir atteint dans ce temps sa perfection. Alors s'élevèrent, en Allemagne, l'église de Sainte-Elisabeth à Marbourg, Cologne aux gigantesques proportions, Fribourg en Brisgau et Strasbourg, dont on voit à dix lieues à la ronde la tour, « cette masse énorme, comme dit Goethe, semblable à un grand arbre de Dieu, étendant au loin ses mille branches, ses milliers de rameaux, ses feuilles nombreuses, comme les

« grains de sable au bord de la mer ! » En France, c'est Notre-Dame de Paris, qui a vu et voit encore tous les jours tant de grandeurs et tant de chutes ; Reims, la basilique berceau de la nation franque, et témoin fidèle de toute son histoire, depuis le baptême de Clovis jusqu'au sacre de Charles X ; Beauvais si remarquable par son chœur et Amiens par sa nef ; Chartres, l'église chérie de la Vierge ; Saint-Ouen, vrai modèle de style gothique, et si riche, qu'on disait que son architecte avait trouvé la pierre philosophale ; Saint-Denis où ont reposé tant de majestés mortelles et périssables, jusqu'à ce que la fureur des révolutions eut dispersé leur froide poussière ; et cette merveilleuse Sainte-Chapelle « toute mystique, toute « arabe, tout un monde de religion et de poésie », et dont la tour, au dire d'un ancien auteur, était : « la plus belle, la plus ouvrée, la plus menui-  
« sée, la plus déchiquetée qui ait jamais laissé voir le ciel à travers son cône  
« de dentelles » (1).

En Angleterre, c'est Salisbury, la plus belle des églises de ce royaume ; la moitié de celle d'York cette rivale de Cantorbéry, et l'abbaye nationale de Westminster, le bijou et le Panthéon de l'Angleterre. En Espagne, c'est Burgos et Tolède, deux chefs-d'œuvre incomparables. En Belgique, nous pouvons admirer Anvers avec sa tour élancée, et Sainte-Gudule de Bruxelles. En Italie, c'est à Venise, Sainte-Marie la glorieuse, fondée en 1250, où ont voulu reposer toutes les gloires de la cité, doges, généraux, savants, sculpteurs, peintres, jusqu'à Titien et Canova ; à Padoue, Saint-Antoine avec ses sept coupoles et ses deux clochers, où l'on reconnaît l'imitation de Saint-Marc de Venise et le voisinage de l'Orient ; à Assise, la splendide église, que le Giotto peu après devait couvrir de ses fresques si remarquables par leur brillant coloris ; à Pise, ces portes si belles qu'on a cru longtemps qu'elles avaient appartenu au temple de Salomon, et qui représentent si bien à côté de sa tour penchée, de son baptistère et de sa magnifique cathédrale. Et toutes ces merveilles étaient faites par des hommes aussi sublimes par leur humilité que par leur génie, dont le nom même n'est pas venu à la postérité ; par des générations, qui, se succédant en silence et dans la joie de

(1) Vers 1300, un neveu de saint Louis, Charles II, roi de Sicile, avait achevé le sanctuaire, avec plusieurs travées de la nef et des bas côtés, et les chapelles correspondantes de l'église de Saint-Maximin, cette merveille de la Provence.

leurs cœurs, préparaient une demeure au Dieu de leurs âmes. Peut-on trouver plus d'humilité et d'amour, ces deux grands caractères du Christ régnant sur l'humanité ?

En même temps, la sculpture remplissait nos basiliques de myriades de martyrs, de saints et de héros. La peinture, qui déjà se réveillait avec Cimabüe, allait bientôt se montrer au grand jour avec le Giotto qui fleurit à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIV<sup>e</sup> ; elle se déclarait alors dans ces charmantes miniatures de nos missels, de nos livres de prière qui occupaient le loisir des plus grandes princesses comme des plus humbles religieux ; dans ces cloîtres solitaires, couverts des fresques les plus naïves, dans ces verrières aux mille couleurs (1), où le peuple lisait sa foi et sa religion. Mais en voilà assez pour l'art chrétien au moyen âge.

On le voit, les intelligences employaient leur vivacité, leur énergie à sonder les mystères de la vraie vie, les grandeurs de leurs destinées ; elles regardaient le ciel. Les cœurs, les volontés n'étaient pas concentrés dans la matière. On était fort alors pour supporter la privation et la souffrance ; et l'on aurait cru se rapetisser, en employant l'intelligence à toutes ces inventions de raffinements et de jouissances, dont on abuse tant de nos jours.

Au milieu de ce triomphe des sciences religieuses, les sciences physiques quoique secondaires n'étaient pas négligées. N'est-ce donc rien qu'un siècle qui a découvert la poudre à canon (1278), laquelle a changé l'art le plus terrible, celui de la guerre ; la boussole (1250), qui a opéré une pareille révolution sur l'empire des eaux ; le télescope, qui nous fait pénétrer dans l'immensité des cieux (2) ? Et plus tard, n'est-ce pas un siècle avant la

(1) La science moderne ne nous démentira pas, si nous affirmons que des connaissances chimiques spéciales étaient nécessaires pour la confection des vitraux du moyen âge. Il a fallu bien des recherches, des dépenses et des expériences pour les imiter, et encore peut-être d'une manière imparfaite.

(2) Qui ne serait étonné de trouver les phrases suivantes, dans Roger Bacon, franciscain anglais du XIII<sup>e</sup> siècle : « On peut, dit-il, faire jaillir du bronze des foudres plus redoutables que celles de la nature ; une faible quantité de matière préparée produit une horrible explosion accompagnée d'une vive lumière. On peut multiplier ce phénomène jusqu'à détruire une ville et une armée. L'art peut construire des instruments de navigation, tels que les plus grands vaisseaux gouvernés par un seul homme parcourront les fleuves et les mers, avec plus de rapidité que s'ils étaient remplis de rameurs. On peut aussi faire des chars, qui sans le secours d'aucun animal, courront avec une incommensurable vitesse. » (Roger Bacon, *De secretis artis et nature*. — (Voir Ozanam,) *Dante et la philosophie catholique*).

Pour voir combien la théologie peut donner de la lumière, même à ces sciences physi-

Réforme qu'on inventa cette imprimerie et cette presse, le levier le plus redoutable mis jusqu'ici entre les mains de l'humanité? En même temps les écoles de Salerne et de Montpellier faisaient fleurir la médecine; Venise, Gènes, Pise, Amalfi, étendaient leur commerce jusqu'aux extrémités de l'Orient. Il est assez reconnu de nos jours que le siècle de saint Louis fut pour la France une ère de grande prospérité matérielle. C'est la pensée de M. Guizot, et M. Le Play la confirme : « Le régime féodal, dit-il, tel qu'il fut constitué sous saint Louis (1226-70), donna au peuple « une prospérité qui n'avait point eu de précédent sur le territoire de la « France. » (Organisation de la famille. Liv. 1, ch. 2, § 12. — Edit. 1884.)

Les Frères-Mineurs et Marco Polo allaient jusqu'en Chine et en Tartarie faire admirer le génie européen. Albert le Grand, qui a presque deviné les lois de l'attraction, faisait des prodiges de mécanique; Alphonse X, roi de Castille, dressait des tables astronomiques qui portent son nom; les basiliques s'édifiaient d'après les règles les plus parfaites et les plus précises de l'acoustique et de la géométrie; Vincent de Beauvais donnait l'idée du calcul décimal et publiait l'encyclopédie de toutes les sciences connues de son temps; Guillaume de Tyr, Mathieu Paris, avec Ville-Hardouin et Joinville faisaient fleurir l'histoire, aussi bien que les chroniqueurs et les légendaires des couvents; les bibliothèques se formaient de toutes parts dans les grands centres d'études. Mais ces sciences humaines elles-mêmes étaient presque toujours subordonnées à la science du Christ, à la gloire de Dieu, au salut des âmes. Pour tout dire en un mot, peu après cette

ques, qui semblent les plus éloignées de sa compétence, écoutons une des illustrations de l'armée française dans ce siècle, le général Lamoricière : « Nous périssons, disait-il dans « une lettre au P. Gratry, par la médiocrité, il n'y a plus d'études ni philosophiques ni théo-  
« logiques. Les savants du XVII<sup>e</sup> siècle étaient des géants, parce qu'ils étaient philosophes  
« et théologiens; les savants du jour ne sont que des pygmées. Ils ont de la science en l'air  
« Ils sont mathématiciens, physiciens, chimistes, avocats, médecins, historiens, publicistes,  
« mais ils ne sont pas de grands savants. Ils n'ont pas la science comparée, la science centrale.  
« Les mathématiques brûlent et dessèchent l'esprit; la philosophie le boursouffle; la physique  
« l'obstrue; la littérature l'exténue et le répand en surface, et la théologie parfois le stupéfie.  
« Croisez les influences, superposez les cultures diverses, rien de bon ne se perd, beaucoup de  
« mal est évité. Or, moi qui vous parle... j'ai étudié toutes les sciences excepté la première.  
« J'ai manœuvré à l'arrière-garde, et j'ai oublié l'avant-garde. J'ai examiné les effets et j'ai  
« oublié la cause. Aussi je travaille avec toute l'énergie dont je suis capable, à remettre de  
« l'ordre en moi et dans mes études; et je conquiers la vérité peu à peu, comme j'ai autrefois  
« conquis une position militaire, de haute lutte. »



époque et bien avant la Réforme, il y avait 76 universités en Europe, toutes catholiques, toutes faisant fleurir les sciences et la religion dans leur sein (Alzog) (2).

## VI

Nous venons de le constater. La vie morale au XIII<sup>e</sup> siècle, comme la vie intellectuelle, montrait à tous les yeux le règne public et social de Jésus-Christ, tout en laissant à la pauvre humanité ces misères inséparables de sa faiblesse originelle. Nous pouvons ajouter que dans cette vie morale elle-même, la sainte Eucharistie jouait un rôle prépondérant. Le sacerdoce catholique, plus que jamais, ne vivait que par l'Eucharistie; témoin Urbain IV, promulguant sa magnifique bulle pour l'institution de la fête du Saint-Sacrement; témoin saint Thomas d'Aquin, saint Dominique passant ses nuits aux pieds des saints tabernacles; son disciple, saint Hyacinthe, portant miraculeusement la sainte Eucharistie à travers les flots de la Vistule; saint Bonaventure, encore dans les ordres mineurs, se croyant indigne de faire la communion et la recevant de la main des anges (*Acta sanct.*, 14 juillet); le thaumaturge Antoine de Padoue et son célèbre miracle de Toulouse; tout le grand Ordre de Saint-Dominique propageant partout et avec ferveur la dévotion eucharistique, tandis que celui de Saint-François s'occupait davantage de la passion du Sauveur; tous les saints de ce temps, dont il serait facile de montrer l'ardente dévotion envers l'adorable Sacrement de nos autels.

Le guerrier chrétien, nous l'avons vu, aimait Jésus-Christ; pour lui il passait les mers, guerroyait contre l'hérétique, le Sarrasin; mais en aimant Jésus-Christ, il l'aimait surtout dans le Sacrement de son amour; témoin le valeureux Simon de Montfort, partant pour le combat, après la consécration, et refusant de voir un miracle eucharistique, n'ayant besoin, disait-il, que des yeux de la foi pour croire à ce mystère. Qui ne connaît le trait de Rodolphe, alors simple comte de Habsbourg, et depuis empereur?

(2) L'origine de la plupart de ces universités est toute ecclésiastique. Pasquier l'avoue dans ses « Recherches sur la France » — « Est advenu dit-il, que toutes nos Universités qui se trouvent en notre France, elles ont été établies en nos églises archiépiscopales ou épiscopales, hormis celle de Caen qui ne fut institution française, ains anglaise. »

Etant à cheval, dans une partie de chasse, il rencontra un prêtre à pied, portant le Saint-Sacrement à un malade. Il le fait monter sur son propre coursier ; et quand le prêtre, après avoir rempli son office de charité, voulut le lui rendre, Rodolphe refusa, ne voulant pas monter un coursier, qui avait servi au Seigneur des seigneurs. Une pieuse tradition rapporte l'illustration de la maison d'Autriche à cet acte de dévotion de son glorieux fondateur. Encore maintenant à Vienne, la procession du Saint-Sacrement se fait avec la plus grande pompe ; l'empereur et toute la cour suivent à pied la sainte Eucharistie (1). A côté de Rodolphe de Habsbourg, mettons Philippe-Auguste, saisissant la couronne de France à Bouvines sur l'autel même où elle était déposée, et l'offrant à qui se croirait plus digne que lui de la porter. Qui ne connaît encore notre saint Louis emportant l'Eucharistie sur son vaisseau, et obtenant un prodige éclatant de l'hôte divin, qu'il recevait dans sa demeure flottante, image si parfaite de l'homme et même de l'Eglise dans leur pèlerinage. Écoutons Geoffroy de Beaulieu parlant du saint roi, fêtant l'Annonciation de la Sainte Vierge à Bethléem même : « Combien dévotement  
 « il se comporta en ce lieu, combien solennellement et glorieusement il y fit  
 « célébrer Vêpres, Matines, la Messe et les autres Offices d'une si auguste  
 « solennité ! Ceux-là peuvent en témoigner qui y furent présents ; et certes,  
 « plusieurs ont pu dire en toute vérité, que, depuis le jour auquel le Fils  
 « de Dieu, dans ce même lieu, prit chair de la glorieuse Vierge, jamais si  
 « solennel ni si dévot Office n'y fut accompli. » Et cependant ce saint roi fut en quelque sorte surpassé dans son amour pour l'Eucharistie par Henri III d'Angleterre, qui entendait tous les jours trois messes chantées. Et comme saint Louis l'engageait à employer une partie de ce temps à écouter des prédications, Henri III lui fit cette belle réponse : « J'aime encore mieux  
 « voir plus souvent celui que j'aime que d'entendre seulement parler de lui. »  
 Tous ces rois, ces guerriers, ces croisés savaient que dans nos tabernacles

(1) L'acte religieux de Rodolphe de Habsbourg a été immortalisé par un grand peintre et un grand poète, Rubens et Schiller. On conserve à Madrid, au musée du Prado, le beau tableau du grand artiste. Quant à l'illustre écrivain, sa poésie sur le pieux empereur et son acte de dévotion envers la sainte Eucharistie est justement célèbre ; quelques auteurs la placent parmi ses meilleures œuvres. Le P. Maimbourg a cité aussi avec éloge cet acte de Rodolphe, et lui attribue son élévation à l'empire, de même que Berti dans son histoire ecclésiastique, dont voici les paroles : « *A cultu SS. Eucharistiae repetuntur imperii ejus auspicia.* »

se trouvait non seulement l'Agneau de Dieu mais encore le lion, de Juda et que le pain eucharistique seul avait donné aux martyrs leur force héroïque.

Il aimait l'Eucharistie ce peuple du moyen âge, assistant avec enthousiasme à cette nouvelle fête du Saint-Sacrement, et plus tard à ces processions solennelles, où le culte public du Christ-Hostie se développait dans toutes ses harmonies et toutes ses splendeurs. On a tout dit sur la beauté, la poésie, la magnificence de ce grand jour de la Fête-Dieu. La nature elle-même se prête merveilleusement à ce triomphe du Dieu de l'Eucharistie; les fleurs couvrent la terre, la lumière l'inonde, le ciel s'associe à notre monde terrestre, pour fêter leur commun créateur. Et de fait, quel spectacle que ces processions du Saint-Sacrement, dans nos grandes villes, alors qu'elles étaient chrétiennes, encore plus peut-être dans nos campagnes, au Paraguay, pour ne citer qu'un seul exemple, au sein de ce Nouveau Monde et de cette nature exubérante de beauté et de richesse. Oui les peuples de ces temps, comme autrefois les foules de Juda, se pressaient autour du Dieu de nos tabernacles. En le contemplant, ils reconnaissaient l'éminence de la pauvreté, la dignité du travail; ils comprenaient le but de la vie, le prix de la souffrance; devant cet Homme-Dieu, prisonnier de la charité depuis treize siècles, ils attendaient patiemment, joyeusement même, que les tristesses passagères de leur captivité terrestre fissent place à la liberté et aux saintes délices du ciel.

Elles aimaient l'Eucharistie, ces saintes femmes du XIII<sup>e</sup> siècle, types tour à tour de la mère chrétienne, de l'épouse terrestre ou de l'épouse du Christ. Y a-t-il dans la vie des Saints un trait plus beau, plus héroïque, que celui de sainte Claire, prenant dans ses mains virginales le saint ciboire, le montrant aux Sarrasins, et les mettant en fuite, comme Judith le fit pour l'armée d'Holoferne? Où trouver encore un trait plus touchant de l'amour de Jésus pour les âmes que le fait merveilleux arrivé à sainte Julienne Falconieri, dont la moitié de la vie seulement s'écoula dans le XIII<sup>e</sup> siècle? Sur le point de mourir, et son état maladif ne lui permettant pas de communier, elle se fit apporter la divine Eucharistie pour l'adorer. O prodige! la sainte hostie, s'échappant des mains du prêtre, pénétra dans la poitrine de la sainte, qui peu après expira. Après sa mort, on trouva sur son cœur comme une hostie imprimée, et représentant l'image d'un Crucifix.

La femme chrétienne de cette époque, avait compris que l'Eucharistie était la source par excellence de la pureté des affections, pureté qui est tour à tour sa défense, sa gloire, sa couronne.

Enfin, ces littérateurs, ces artistes, dont nous avons parlé, qu'aimaient-ils sinon le Christ, et spécialement le Christ caché sous les espèces eucharistiques? Pourquoi ces hymnes, ces antiennes qui réjouissent encore la piété chrétienne? Pourquoi surtout ces chapelles, ces cathédrales, ces basiliques si belles, même au milieu des merveilles de l'âge moderne, sinon pour chanter, pour abriter le Dieu de nos saints autels? L'Eucharistie est le centre du culte catholique, le foyer merveilleux où tout converge dans nos églises matérielles, une des sources les plus fécondes de l'art chrétien. Nous avons dit que cet art chrétien, au XIII<sup>e</sup> siècle, trouvait un de ses types les plus parfaits dans la basilique chrétienne; mais la basilique elle-même se résume en Jésus-Christ. Tout en elle, les vastes nefs, les brillants vitraux, les ornements les plus divers se rassemblent autour du sanctuaire; le sanctuaire lui-même est autour du tabernacle et pour le tabernacle; en sorte que le Dieu de l'Eucharistie est vraiment le soleil du monde artistique de ce temps, comme il l'était du monde social et religieux. La préoccupation principale de ce siècle était celle qui possédait le roi Salomon et son peuple, élever un temple au Seigneur, non plus dans un seul lieu, mais sur toute l'étendue de cette terre, où Jésus-Christ exerçait sa royauté et son influence eucharistique.

Mais il est temps de finir cet aperçu, et de dire adieu à ce XIII<sup>e</sup> siècle, si admirable d'intelligence et d'amour. Il en est temps, et déjà les fureurs de l'enfer et l'ingratitude de la terre préparent le siècle de Wicléf et de Jean Huss, qui eux-mêmes ne sont que les précurseurs de Luther et de Calvin. On l'a brisé ce lien du cœur, qui unissait la terre au ciel et le Christ à l'humanité; on a séparé les sciences et la société des sources si pures, d'où leur descendaient la lumière qui éclaire et la rosée qui féconde; et les rois, perdant leur mystérieuse grandeur et cette divine auréole qui brillait sur leurs fronts, sont devenus comme les squelettes de Pompéï, on les a touchés, ils sont tombés en poussière. Et les peuples eux-mêmes, roulant d'illusion en illusion, d'abîme en abîme, se sont précipités jusqu'aux dernières

limites de la dégradation et du malheur. Vous leur avez ôté la vue du ciel, ils demandent à grands cris les jouissances de la terre ; vous leur avez ôté les joies et les espérances du cœur, ils demandent celles que procurent l'ivresse des sens et des passions satisfaites. Vous lui avez enlevé à ce pauvre peuple son Dieu, pauvre lui aussi et humilié, et cependant tout-puissant ; et maintenant il passe devant la porte du riche, les yeux étincelants de jalousie et la rage dans le cœur ; ce n'est plus au Dieu des richesses, c'est au riche lui-même qu'il demande avec désespoir son pain de chaque jour, ce pain qui doit nourrir sa famille, comme aussi ce pain de l'intelligence et de la doctrine, qui doit nourrir son cœur. Pauvre peuple pour qui un Dieu est mort, et que des méchants ont trompé ! Ah ! reviens à ce Dieu, dont des conseils perfides ont pu seuls t'éloigner ; regarde la crèche, la croix, le tabernacle, le ciel ; dis de nouveau la belle prière du Christ : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Et plus noble alors que les plus nobles de la terre, plus riche que les plus opulents, riche de ton avenir et de ta royauté future, heureux de tes consolations et de tes espérances, comme tes glorieux ancêtres de l'Europe catholique, tu souffriras patiemment, peut-être même avec joie l'amertume du pèlerinage et le vide du temps, en attendant que tu puisses goûter les délices de la patrie et la plénitude de l'éternité.

Espérons-le de la miséricorde de Dieu, il reviendra au Christ ce peuple du XIX<sup>e</sup> siècle. Le cœur de Jésus, ce résumé si admirable de la Passion du Sauveur et de la divine Eucharistie, la Bienheureuse Vierge Marie si honorée dans notre siècle, le glorieux saint Michel, l'humble et tout-puissant saint Joseph, tous les illustres patrons des nations catholiques obtiendront ce retour ; et nous pourrons encore une fois répéter avec nos pères la triomphante devise : « *Christus vincit, regnat, imperat !* — « Le Christ a vaincu, il règne, il commande (1). »

H. DE ROCHEMURE, S. J.

(1) Divers motifs nous ont obligé de réduire assez notablement nos articles dans la *Revue*. On trouvera dès maintenant l'ouvrage complet, à Lyon, chez *Delhomme et Briguet, avenue de l'Archevêché, 3.*

---

# MONUMENTS DU RÈGNE

---

## LE SACRIFICE D'ABRAHAM, SYMBOLE DU SACRIFICE DE LA CROIX

---

*Explication de la Planche XLVI*

*(Voir le commencement du texte à la page 42)*

Les monuments anciens qui reproduisent le Sacrifice d'Abraham sont innombrables. On le retrouve sur les murs des premières nécropoles chrétiennes ; il orne de ses scènes mystiques et fortifiantes des objets d'art, des anneaux, des coupes. On le voit en bas-reliefs sur les autels. Partout il redit la foi de nos pères et leur continuelle espérance.

A ces monuments vient de s'en ajouter récemment un autre qu'une main musulmane a exhumé d'une ruine romaine et dont le *Règne du Christ* donne aujourd'hui une reproduction exacte.

Il remonte, croyons-nous, au IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne et prêche éloquemment, dans sa naïveté d'allures, la croyance pure et simple des chrétiens de l'Eglise d'Afrique.

Avant d'en donner une description, qu'il me soit permis de citer les passages du premier livre de Moïse qui ont trait au Sacrifice du Père des Croyants.

« Advint après ces choses que Dieu esprouva Abraham et lui dit : Abraham, et il répondit : Me voici.

« Puis lui dit, Pren maintenant ton fils, ton unique, lequel tu aimes, assavoir Isaac, et t'en va en la contrée de Morija, et l'offre là en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai.

« Abraham donc, s'étant levé de bon matin, embasta son âne, et print  
« deux de ses serviteurs quant et soi, et Isaac son fils. Et ayant fendu le bois  
« pour l'holocauste, se mit en chemin et s'enalla au lieu que Dieu lui avait dit.

« Au troisième jour, Abraham levant ses yeux, vit le lieu de loin.

« Et dit à ses serviteurs. Demeurez ici avec l'âne, moi et l'enfant chemi-  
« nerons jusques là, et adorons ; puis retournerons à vous.

« Et Abraham print le bois de l'holocauste et le mit sur Isaac, son fils : et  
« print le feu en sa main, et un cousteau, et s'en allèrent eux deux ensemble.

« Adonc Isaac parla à Abraham son père et dit : Mon père. Abraham res-  
« pondit : Me voici, mon fils. Et il dit, voici le feu et le bois : mais où est  
« la beste pour l'holocauste ? Et Abraham répondit, Mon fils, Dieu se pour-  
« voira de beste pour le sacrifice. Et cheminoyent eux deux ensemble.

« Et eux estant venus au lieu que Dieu lui avait dit, Abraham bastit là un  
« autel, et rangea le bois, si garrota Isaac, son fils, et le mit sur l'autel  
« dessus le bois.

« Puis Abraham avançant sa maint, empoigna le cousteau pour esgorger  
« son fils.

« Mais l'Ange de l'Eternel lui cria des cieux, disant, Abraham, Abraham :  
« lequel répondit : Me voici. Et il lui dit : Ne mets point ta main sur l'en-  
« fant et ne lui fai rien. Car maintenant ai-ie cognu que tu crains Dieu,  
« veu que tu n'as point espargné ton fils, ton unique, pour moi.

« Et Abraham levant ses yeux regarda, et voici derrière lui un mouton,  
« qui estait retenu à un buisson par ses cornes. Adonc Abraham alla et print  
« le mouton et l'offrit en holocauste en lieu de son fils, et Abraham  
« appela le nom de celieu-là, l'Eternel y pourvoira. Dont on dit aujourd'hui :  
« En la montagne de l'Eternel y sera pourveu.

« Et l'Ange de l'Eternel cria des cieux à Abraham pour la seconde fois :  
« Disant, j'ai juré par moi-même, dit l'Eternel : pour autant que tu as  
« fait ceste chose, et que tu n'as point espargné ton fils, ton unique.

« Pour certain ie te bénirai, et multiplierai très abondamment ta postérité,  
« comme les estoiles des cieux et comme le sablon qui est sur le bord de la  
« mer ; et ta postérité possèdera la porte de ses ennemis.

« Et toutes nations de la terre seront bénites en ta semence : pour ce que  
« tu as obéi à ma voix.

« Ainsi Abraham retourna à ses serviteurs : et se levant s'en allèrent ensemble en Beer-Scebah : car Abraham habitait en Beer-Scebah. »

Je donne ici cette traduction, qui est de 1605, comme l'expression naïve d'un tableau plus naïf encore, le tableau que reproduit aujourd'hui le *Règne*.

Ce tableau en terre cuite mesure vingt-six centimètres en hauteur, autant en largeur.

Le sujet est renfermé dans un cadre de dix-huit centimètres en tous sens. Les lignes de droite et de gauche figurent des colonnes renflées aux extrémités.

Abraham est debout, la main gauche à hauteur de la tête de son fils, la main droite armée d'un glaive.

Isaac est agenouillé dans la direction d'un autel allumé, placé en avant de lui, sur la droite du tableau. Le feu de l'autel est représenté par quatre lignes se réunissant en pointe.

Au-dessus de la tête du sacrificateur, une main sort de la nue et semble arrêter son bras ; près d'elle, un mouton vient pour remplacer l'holocauste humain.

A la partie supérieure du cadre, et en dehors, on lit en caractères rétrogrades :

ABRAHAM ET ISAC

Les lettres ont vingt-cinq millimètres de hauteur.

Ce monument, dont l'authenticité ne saurait être mise en doute, faisait partie d'une collection de monuments semblables comme forme et variés de sujets que possède Monsieur le Chanoine Delapard, curé de Tébessa, dans la Province de Constantine.

Il m'a été cédé par ce digne émule des Perret, des Martigny, des de Rossi, et je me fais un devoir de l'envoyer au Musée eucharistique de Paray-le-Monial où sa place est marquée.

Il provient de la Basilique de l'ancien oppidum Scillitanum d'où avait déjà été retiré le tableau décrit, page 215, de la livraison de juillet 1884 du *Règne*.

La voix de celui qui écrit ces lignes se sent trop peu autorisée pour commenter le monument de l'Eucharistie. A nos maîtres dans la foi de faire redire à cette argile respectable les chants d'amour, les humbles prières qu'elle a



entendus, il y a tant de siècles, dans l'antique sanctuaire de la première Eglise d'Afrique. Certes, ces hymnes et ces supplications s'adressaient alors au Dieu de nos Tabernacles. Ils parlaient de ce Dieu qui a aimé sa créature au point de laisser parcourir ses temples par ceux-là mêmes qui n'y admettent par sa présence réelle, et qui, de la prison où il est le captif de l'amour, se contente d'appeler à lui les égarés au lieu de les punir.

O vous, qui chantez de nos jours ces mêmes hymnes, qui priez les mêmes prières, évoquez les souvenirs que rappelle ce témoin des premiers âges du christianisme.

Puisse sa présence dans l'écrin de Paray faire œuvre d'édification.

N. A. F.

---

## LES GROUPES VIVANTS DE CAMPOBASSO

*Explication de la planche XLVII*

*Voir la description détaillée, qui commence dans le présent numéro, et de la plume compétente de notre collaborateur M. l'archiprêtre Ambrosiani.*

---

## L'INSTRUMENT DE PAIX DE CAMPOBASSO

*Explication de la planche XLVIII*

M. l'archiprêtre Ambrosiani donnera ici la prochaine fois, une description *archéologique* de ce monument du *Règne*.

Au point de vue *social*, il appert de cette pièce, que l'acte de réconciliation représenté sur le tableau de 1591, opéré entre les Confréries et les corporations rivales, ne fut pas un acte passager mais un acte qui resta profondément ancré dans l'esprit du peuple, de la noblesse et du clergé de

Campobasso. A tel point qu'on en fit le sujet même de *l'instrument de Paix*, destiné à leur usage, pour témoigner pendant le saint Sacrifice de la Messe, de leur nouvelle réconciliation, en souvenir du deuxième acte de Paix Publique, ménagé par le Théatin Jean Gonzaga, prince de Guastalla.

Aussi, voilà bien la preuve qui atteste que depuis lors les querelles anciennes disparurent pour faire place à un profond esprit d'entente et de pacification.

L'Agneau eucharistique avait produit *la paix sociale* là où naguère ne régnait que l'anarchie sociale entre les citoyens et les autorités d'une ville et de ses environs.

Au point de vue *philosophique*, en s'appuyant sur cet instrument de paix de Campobasso, on pourrait peut-être observer qu'à la même époque surgissait dans toutes les églises l'emploi du nouvel instrument liturgique inconnu jusqu'alors : *l'instrument de paix*. C'est que l'Agneau du Tabernacle venait aussi de faire ailleurs ce qu'il avait opéré pour Campobasso. Partout, dans l'église, comme sur la place publique, comme dans l'atelier, un souffle d'insubordination dès le XIII<sup>e</sup> siècle s'était élevé pour amener l'explosion du protestantisme. A toutes les contrées et cités, le Christ envoyait des émules du P. Jérôme de Sorbo. La croisade eucharistique partit d'Urbain IV, appuyée par saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, etc., entraînant les Dominicains et Franciscains, etc., à n'agir sur les foules que par le retour au respect à la présence eucharistique pour rétablir l'harmonie mise en danger.

Grâce aux efforts combinés des missionnaires et du clergé, *avec l'Eucharistie pour instrument pacificateur*, on confina l'esprit de rébellion aux seuls pays qui déjà, au XIII<sup>e</sup> siècle étaient en guerre plus ou moins ouverte contre la Papauté et qui ne voulaient plus guère, à aucun prix, de l'Eucharistie ni du Saint-Siège.

Ainsi, pour Campobasso comme pour partout ailleurs, l'usage de l'instrument de Paix peut être considéré comme le signe de reconnaissance et de gratitude de la part des citoyens et des autorités, rendus à la paix sociale par la vertu du Saint-Sacrement.

L'instrument liturgique dit de Paix, devrait donc s'appeler *de la paix sociale-eucharistique*. Car ce fut partout la Vertu de la Paix Publique



*Le Vendredi-Saint à Palerme*

par Charles de Couberlin.

au Musée du Luxembourg à Paris.

XIX Siècle



accordée à la suite du passage de quelques insignes missionnaires de première valeur, n'agissant sur les foules que *par l'intervention directe du Saint-Sacrement.*

A. de S.

---

## LE VENDREDI-SAINT A PALERME

---

*Explication de la planche XLIX<sup>e</sup>*

Le tableau de *Coubertin*, au Musée du Luxembourg, à Paris, intitulé : *Le Vendredi-Saint à Palerme*, mériterait une monographie spéciale, tant il y aurait à dire sur la cérémonie qu'il représente, et les hommages rendus par la Sicile et par Palerme, à l'honneur du *corps du Christ au Saint-Sacrement.*

Nous espérons qu'une monographie, *italienne*, se fera par un de nos collaborateurs siciliens.

C'est dans ce but que nous donnons à l'avance la planche qu'il élucidera.

Le tableau expliqué par la monographie aura une haute valeur historique dont on se rendra facilement compte.

Ensuite, nous rechercherons ce que plus d'un lecteur aura déjà deviné d'avance, nous voulons dire la signification *profondément sociale* qui se cache derrière le saisissant symbolisme de cette procession.

Ce sera un argument de plus, et des meilleurs, pour notre thèse *du Règne Social de Jésus-Christ* HOSTIE.

A. de S.

coordonnée à la suite du passage de quelques inscriptions missionnaires de pro-  
nité où l'on n'aperçoit sur les fouilles que par l'intermédiaire d'un

## NOUVELLES DU RÈGNE

---

---

LE VENDREDI-SAINT & PALÈME

### L'ACTION CATHOLIQUE ET SON PREMIER PRINCIPE : L'EUCCHARISTIE

---

(AUX CATHOLIQUES MILITANTS.)

Au terme de sa 3<sup>e</sup> année d'existence, la Revue du *Règne de Jésus-Christ* adresse ces quelques pages à tous les groupes qui rallient les défenseurs, les propagateurs, les tenants de l'Idée chrétienne. Nous voudrions attirer leur attention sur l'étendue et la profondeur du vaste mouvement qui entraîne les catholiques à la fois vers le *Règne social de N.-S. Jésus-Christ*, et vers la sainte Eucharistie.

En dédiant ce modeste exposé à l'armée des Œuvres catholiques, nous espérons qu'encouragés et stimulés, chefs et soldats saisiront mieux à quelles aspirations et quels besoins répondent les Œuvres eucharistiques et sociales de *Paray*.

Ils constateront l'actualité toujours plus saisissante de l'entreprise qui occupe nos efforts et nos projets. Leur cause est la nôtre, et si nous leur demandons attention et bienveillance, c'est que nous voulons toujours marcher, sinon à leurs côtés, du moins à leur suite.

#### I. — LA SITUATION ACTUELLE ET NOTRE ROLE

Il y a douze ans, les cœurs catholiques apprenaient, avec un étonnement plein d'admiration et d'espérance, qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, dans la libre Amérique, un Etat, une République, se reconnaissait officiellement vassale du Christ-Roi, et par décret solennel proclamait, le 8 octobre 1873, le *Sacré-Cœur patron et protecteur de la République*.

Quelques jours après, le chef de cet État, l'immortel Garcia Moreno, scellait dans son sang le contrat qu'il venait de passer avec le ciel. Mais

en tombant sous le fer des sectaires, il s'était écrié : *Dieu ne meurt pas*, et il avait ajouté : *Après ma mort l'Equateur tombera de nouveau aux mains de la Révolution...*, mais le Cœur de Jésus, à qui j'ai confié ma patrie, l'en arrachera pour la faire vivre libre et honorée sous la garde des principes catholiques.

C'était une prophétie : dix ans après, cette même République, par son Assemblée nationale, se donnait une constitution basée sur les seuls principes catholiques, et bientôt ses représentants prononçaient, au pied des autels, en présence du ciel et de la terre, au nom de toute la nation, la consécration suivante :

CŒUR ADORABLE DE JÉSUS, ROI DES ROIS, SEIGNEUR DES SEIGNEURS, NOUS VOICI PLEINS DE RESPECT POUR VOTRE AIMABLE ET INFINIE SOUVERAINETÉ, A GENOUX DEVANT VOUS, PAR QUI ET POUR QUI ONT ÉTÉ CRÉÉS TOUTES LES NATIONS DE LA TERRE. NOUS VOUS CONSACRONS UNE SECONDE FOIS ET POUR TOUJOURS LA RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR. QU'ELLE SOIT A JAMAIS VOTRE DOMAINE ET VOTRE POSSESSION. SEIGNEUR, PRENEZ CE PEUPLE POUR VOTRE HÉRITAGE, RECEVEZ-LE SOUS VOTRE PROTECTION SOUVERAINE, DÉLIVREZ LE DE SES ENNEMIS : MONTREZ A TOUTES LES NATIONS QUE L'ÉQUATEUR VOUS APPARTIENT ; PROUVEZ AU MONDE QU'IL EST HEUREUX LE PEUPLE QUI VOUS CHOISIT POUR SON SEIGNEUR ET POUR SON DIEU ; FAITES BRILLER A JAMAIS DANS NOTRE RÉPUBLIQUE LA GLOIRE DE VOTRE SAINT NOM.

AINSI SOIT-IL.

Après cet engagement il fallait les garanties : aussitôt l'acte prononcé les contractants, *dans la communion*, se remettaient corps et âme à la libre disposition de leur divin Roi, et le divin Roi prenait possession de leur personne en se donnant à eux pour les diriger. Puis voulant, comme faisaient autrefois les enfants d'Israël en pareille circonstance, perpétuer le souvenir de ce qu'ils avaient fait, et autant qu'il dépend d'eux en assurer l'exécution parmi leurs descendants, jusqu'aux dernières générations, les nobles héritiers de Garcia Moreno décrétèrent d'ériger au Sacré-Cœur un sanctuaire national, qui s'élève maintenant, pour demeurer l'éternel témoin du pacte fait par la nation avec le Christ-Roi.

Dans notre Europe, un autre petit Etat est resté toujours et malgré tout fidèle, au milieu de la défection générale. L'année dernière sur un des sommets de ses belles montagnes, à Pozieux ; cette année-ci à Ensielden, la

petite République de Fribourg, gouvernement, clergé et peuple, témoignant qu'elle se trouve bien de sa fidélité, renouvelait avec enthousiasme son antique foi au Christ et ajoutant de nouveaux engagements aux anciens, jurait de défendre ses droits et de travailler à la restauration de son règne social. Pour joindre aussitôt les effets aux paroles, les manifestants s'empressèrent de s'enrôler dans diverses œuvres qui ont pour but direct cette restauration universelle.

L'Equateur et Fribourg, voilà donc tout ce qu'il y a de fidèle à Dieu dans l'étendue de cette terre dont la plénitude lui appartient avec tous ceux qui l'habitent ! Deux états microscopiques dont l'un même est à peu près sous le joug. Voilà tout ce qui est socialement dans le devoir ! Pendant que les autres nations, avec une vitesse qui semble accélérée par leur masse, se précipitent frénétiquement dans les voies de l'apostasie. Qui refoulera ce Jourdain vers sa source?... Ah ! vivent Dieu et son Christ ! Ils ont déposé dans ces nations mêmes une puissance ascensionnelle irrésistible ; il suffit qu'on s'y accroche. Oui, qu'Israël se lève avec l'arche sainte et se mette en marche, et l'on verra les océans humains entr'ouvrir leur flots pour leur faire place, et les torrents populaires remonter vers leur source pour leur livrer passage.

La Belgique, sanctifiée par l'Eucharistie et fortifiée par sa puissance, n'a-t-elle pas su, à travers les flots émus et frémissants, s'ouvrir un chemin pour aller là où elle doit immoler au Seigneur et recevoir de nouveau les tables de la Loi. Si le mouvement en avant semble maintenant moins rapide et moins résolu qu'il ne promettait, ceux qui l'ont déterminé sauront reprendre de nouvelles forces, — ils en connaissent la source ; Liège, la leur rappellerait au besoin, — ils sauront se raffermir, affermir et entraîner les hésitants et les timides.

Ne venons-nous pas d'apprendre que cette force catholique qui se boit à longs traits aux saints autels, après une longue lutte de plusieurs années, lutte marquée de sept victoires successives sur les sectes ennemies, vient enfin de reprendre la direction des affaires dans l'immense empire du Brésil. Il est bien petit ce pays de l'Equateur à côté de son voisin ; mais son exemple a été grand et efficace : pour les peuples aussi l'axiôme est vrai : *Exempla trahunt*.

L'Espagne, la « catholique » Espagne semblait loin, il y a quelques



années, de vouloir revenir à ses chevaleresques prouesses en l'honneur du Christ-Roi. Voilà cependant que cette royauté sociale du Christ est acclamée dans ses cités, qu'elle y a ses fêtes et ses solennités, qu'elle voit sa bannière se déployer dans les rues et ses images prendre possession des villes et des provinces. Le 21 juin 1885, restera un beau jour pour la ville d'Huescar (province de Cuença), où toute la population, dans la suavité de la dévotion et l'ivresse du bonheur, inaugurerait à son tour une image du Christ-Roi. Ainsi, depuis 1866, est propagée, implantée de ville en ville, l'idée de sa royauté sociale, et chaque jour de nouveaux membres viennent grossir la phalange de la Société de la *Cour* et *Académie* du Roi-Jésus, établie à Grenade, et en la grossissant, soutenir, aider, étendre son action et ses résultats.

L'Espagne ! depuis deux ans, Dieu ne veut-il pas réveiller les cœurs qui sont à lui et leur rappeler les antiques alliances ; tremblements de terre et choléra, n'ont-ils pas fait penser déjà dans plusieurs diocèses à la suprême ressource : le Cœur de Jésus ?

Et en France ? Ah ! en France, le mal est grand, effrayant, rapide ; cependant — sachons nous en rendre compte — moins grand qu'il ne semble de prime abord, et la résistance et le mouvement *réactionnaires*, — plus larges et plus puissants qu'on ne pourrait le croire. Ne laissons pas nos regards se troubler devant cette agitation tumultueuse qui donne à toutes les mauvaises passions les dehors d'un triomphe sans retour et de la domination désormais assurée du paganisme et de la sauvagerie. Il y a en tout cela, pour qui sait voir et mesurer, plus de surface encore que de profondeur, plus d'apparence que de réalité ; il y a en fait, qu'on nous permette le mot, plus de bruit que de besogne. Les masses cimentées jusqu'ici par le sang eucharistique ne se laissent pas entamer partout si facilement, témoin les lamentations de M. Paul Bert, qui sait bien à quoi s'en tenir. Parmi ceux qui se sont laissés gagner, il se manifeste déjà bien quelque désillusionnement et quelque dégoût, nous en avons vu récemment un exemple éclatant, et les masses sentent bien déjà un peu peser sur leur tête un ciel de plomb tout autre que le ciel de liberté promis. On ne respire pas ; aussi *ça se décolle* a dit un homme qui voyait clair sur la vraie situation : de plus, sauf le noyau ténébreux que l'enfer

anime de sa rage et dont la haine ne désarmera pas, les plus acharnés et les plus audacieux des meneurs sont groupés par intérêt et accolés par passion ; l'intérêt est lâche et les passions se désagrègent et s'entrégorgent. Et la foule ? La foule, elle suit aujourd'hui ces meneurs et les applaudit comme des maîtres, demain, elle les poursuivra et les honnira comme des vaincus.

Car la résistance se prépare de l'autre côté et la victoire viendra. Les cœurs restés chrétiens deviennent plus chrétiens sous la persécution : indignés et frémissants sous cette tyrannique pression qui les écrase de plus en plus, ils sentent s'accumuler et se condenser à tension toujours croissante des aspirations qui éclateront un jour dans les faits en justes revendications, comme elles se manifestent maintenant en paroles, prières et acclamations : *Que votre règne arrive ; — Tout restaurer dans le Christ ; — Il faut qu'il règne, c'est la devise qui devient la devise de toutes les œuvres, comme elle est le cri de tous les pèlerinages et de tous les congrès.*

L'idée du règne du Christ s'établit partout victorieusement et ce sont les idées générales et puissantes qui triomphent toujours dans les faits.

Honneur donc et bon courage aux promoteurs de cette idée, à M. de Belcastel notamment, « l'agitateur » chez nous, de l'« home rule » catholique. La maladroite compression des ennemis ne fait que l'affermir, cette idée, dans les esprits et dans les cœurs, et la conciliation des habiles qui veulent allier le Christ et Bélial sur le terrain des affaires rendent nécessaire encore cette fois, ce qu'ils repoussent comme inopportun. Oui, cette idée et ce désir sont là, déposés dans la société ; ils y sont comme le besoin de vivre, comme le besoin de respirer, comme le besoin de vraie liberté ; ils y sont, ils s'étendent, ils augmentent, ils prennent de la tension. C'est une puissance qui grandit toujours, de tout ce qu'on fait pour elle, de ce qu'on veut faire en dehors d'elle, et encore de tout ce que l'on fait contre elle. La Révolution n'a point été une explosion subite de fureur populaire ; elle a été, comme le fait observer M. Taine, le résultat naturel et la simple mise à exécution des idées, qui depuis un demi-siècle et plus, s'étaient peu à peu emparé des esprits : Il en sera de même de la contre-révolution, et le centenaire de 89 pourrait bien, selon

une prévision célèbre, être marqué autrement que par le triomphe définitif des *Droits de l'homme*.

Grâce à Dieu, en effet, l'idée du règne du Christ ne reste pas stérile et inactive dans les âmes. Cette idée, au milieu de la société encore chrétienne, comme une sève puissante, fait surgir les œuvres en abondance à toutes les hauteurs sociales, et sur tous les points à la fois : œuvres d'ouvriers et d'agriculteurs, de patrons et de propriétaires ; filatures, mines, manufactures, usines, associations agricoles, sentent l'idée chrétienne germer en elles avec force ; le négoce et le commerce moins avancés, s'ébranlent pourtant ; dans l'ordre des idées, c'est pour la presse, avec l'union des journaux catholiques, les œuvres proprement dites de Saint-Michel, de Saint-Paul, la Société de Librairie catholique, etc. ; pour les études pratiques, l'École économique de M. le Play, avec toutes ses parties et sa publication de la *Réforme sociale* ; pour les principes, l'Association des jurisconsultes avec leur *Revue du Droit et des Institutions* ; devant Dieu, les associations de prières, de réparation et de pénitence se multiplient et s'étendent ; il y a encore la vaste coalition du repos dominical de M. de Cisse, etc., etc. Que de centres divers et de groupements différents. La jeunesse a ses patronages ; l'âge mûr, ses cercles ; les métiers, leurs corporations ; les classes dirigeantes, leurs comités et leurs congrès ! congrès régionaux ou plus universels, congrès spéciaux, comme les congrès eucharistiques ou des œuvres ouvrières, ou congrès embrassant tous les intérêts catholiques d'un pays ; il y a l'Alliance catholique qui a son siège à Reims, berceau de la monarchie française ; l'Alliance du Sacré-Cœur à Limoges où se tient en ce moment le douzième congrès des œuvres catholiques ; les Tiers-Ordres et les Congrégations reflorissent à la voix de Léon XIII. .... Comment énumérer toutes ces associations diverses qui recueillent, disciplinent et utilisent toutes les forces latentes déjà déposées dans la société chrétienne par l'Eucharistie.

Or, remarquons-le bien, pour connaître et sentir notre force ; ces associations datent toutes d'hier, ou du moins leur renouvellement ; et toutes sont nées, ou se relèvent sous l'inspiration de tout restaurer en Jésus-Christ : chacune a sa forme particulière, son but spécial et son champ d'action, mais toutes sont mues par l'idée commune, et tendent au même but. Il en résulte une volonté unique qui s'affermît constamment et qui constamment poursuit son entreprise avec une énergie, des ressources, une force croissantes.

Remarquons encore que toutes ces œuvres surgissent au moment où tout élément humain, qui pourrait être favorable, apparaît sans vie, sans ressort, sans espoir, se dérobe et s'efface de plus en plus ; au moment où tout ce qui est contraire, règne et triomphe, accaparant, absorbant les forces des nations pour les tourner contre le bien, et comprimer aussitôt toute manifestation de vie chrétienne : elles s'élèvent cependant, ces œuvres, elles grandissent, elles se développent sous l'action puissante d'une force qu'aucune force ennemie ne peut arrêter : c'est plus qu'une force humaine ; c'est une force de résurrection, et partout elle agit.

Observons enfin que ces groupes divers s'étendent et aussi se multiplient ; s'étendant et se multipliant ils se rapprochent, ils finiront par se toucher ; et comme ils comprennent et rassemblent toutes les classes de la société, qu'ils sont parfaitement homogènes entre eux, étant tous formés par la religion et qu'ils ont une seule et même idée, une seule et même volonté, en se touchant ils s'uniront et ils deviendront le peuple des Francs soumis au Christ, pour reprendre et continuer ses actes dans l'histoire de l'humanité.

Il y a là, les ennemis le constatent avec rage et mieux que nous peut-être, une vitalité qu'ils veulent étouffer ; une force d'expansion qu'ils veulent comprimer, une puissance de cohésion qu'ils veulent rompre.

Et c'est ici que nous rencontrons l'hydre maçonnique, esprit d'enfer s'incorporant dans des hommes, les unissant et les animant dans sa rage pour en faire une unité monstrueuse à dix mille et cent mille bras qui s'entr'ouvrent pour étouffer, broyer, réduire en poudre ; son nom est *Légion*. A lui cette grande entreprise de nous anéantir pour régner seul sur terre.

C'est la grande lutte : qui est-ce qui vaincra ?

Sans nul doute ceux qui portent dans leurs cœurs, l'idée du Christ-Roi et dont les bras tiennent les instruments qui doivent restaurer sa royauté sociale, mais à une condition :

*C'est qu'ils puiseront la force à sa source.*

Cette condition est indispensable et voilà pourquoi la *Société du Règne de Jésus-Christ et des Fastes-Eucharistiques*.

Il faut qu'ils communient, les hommes qui luttent pour le triomphe de l'idée chrétienne, il faut qu'ils communient pour vaincre un pareil ennemi ; car, si nous ne nous effrayons pas, c'est que nous savons quel est celui qui

est avec nous ; mais nous savons voir aussi sans nous la dissimuler la puissance de l'ennemi, le mal qu'elle fait et le mal qu'elle peut faire ; et devant cette puissance vraiment redoutable, il faut se l'avouer et se le dire franchement, les habiletés humaines, les forces humaines sont peu de chose. Il faut communier, parce qu'il faut puiser au Cœur de Jésus une force divine et une prudence divine ; il faut communier pour renouveler chaque jour ses forces et les augmenter sans cesse ; il faut communier pour s'unir ensemble et former une masse compacte et inébranlable ; il faut communier et faire communier les nouveaux adhérents qui se présentent ou comme soldats, ou comme simples sujets du Règne . la communion seule en fera des éléments du peuple nouveau. Il faut communier, la victoire est à ce prix ; la condition est indispensable ; et voilà, encore une fois, pourquoi la Société du Règne de Jésus-Christ et de Fastes-Eucharistiques.

Le Règne en vue, la communion comme moyen, telle est la pensée qui est l'âme, le mobile, le moteur électrique qui soulève, pousse en avant et dirige les membres de cette association ouverte, du reste, à tous les talents et à toutes les bonnes volontés. Craignant que, même dans les camps du Christ-Roi, on ne vienne à compter un peu trop sur l'habileté humaine et sur la force humaine au lieu de s'appuyer uniquement sur le Dieu des armées, ils tiennent à rappeler sans cesse et de toute façon que, pendant dix-huit siècles partout et toujours, c'est l'Eucharistie qui a fait la solidité de l'armée chrétienne et la prospérité du peuple chrétien, et qu'il ne saurait en être autrement pour le présent et dans l'avenir.

Vers 1860, la *Communion réparatrice* a commencé le mouvement, il s'est agrandi dans des proportions qui dépassent toutes les espérances. Fruit de la pensée et du zèle du même fondateur : l'Œuvre, la bibliothèque, le Musée, la Revue, le Concours eucharistique en heureuse communauté d'efforts avec beaucoup d'autres œuvres fécondes et prospères continuent, soutiennent et étendent ce mouvement au loin. Les femmes — c'est toujours par la femme que commence le salut — les femmes l'avaient inauguré. Les hommes maintenant semblent vouloir non pas le suivre, mais s'en emparer et le conduire, et lui donner toute son expansion. Des associations d'hommes et de jeunes gens se forment partout dans ce but. Dans beaucoup d'usines déjà et d'ateliers, la communion d'homme devient une communion fréquente. C'est

la communion qui apparaît devoir être le centre et l'attrait décisif des cercles catholiques. Le secrétaire d'une corporation d'ouvriers écrivait au commencement de cette année : *L'expérience nous l'a appris à nous-mêmes, il n'y a que la communion fréquente qui puisse faire les hommes vraiment sérieux et le Français d'autrefois* (1).

Depuis huit ans, la communion réparatrice est établie dans le corps de la magistrature. Chaque jour un magistrat en fonction, ou un ancien magistrat fait la communion à cette intention. Des conférences d'étudiants adoptent cette pratique avec bonheur. Pourquoi ne s'établirait-elle pas aussi dans chaque groupe social, parmi les avocats, par exemple, parmi les médecins, etc. L'année dernière, nous annoncions les premiers commencements de la communion mensuelle des enfants. Elle s'est établie de tous côtés, comme par enthousiasme, et fonctionne parfaitement, donnant partout les plus consolants résultats. On sait avec quel empressement les adorations perpétuelles ont été accueillies par les populations dans tous les diocèses ; avec quelle solennité, quel concours, et quelle édification elles se célèbrent dans un certain nombre d'entre eux. On connaît la générosité des hommes et des jeunes gens dans nos villes à s'inscrire pour la pratique, si étrange, semble-t-il, au XIX<sup>e</sup> siècle, de l'adoration nocturne, et l'admirable fidélité de tous à cette veillée d'armes. L'exposition mensuelle dans les paroisses, œuvre encore peu connue, se répand cependant, et s'implante avec une facilité qui étonne. Nous ne pourrions tout énumérer.

Veut-on savoir l'intensité et la force de ce mouvement ? Qu'il nous soit permis d'en apporter un seul spécimen : nous l'empruntons à la belle œuvre trop peu connue, de Saint-Paul, ou l'apostolat par la presse. Voici un extrait du programme :

BUT ET MOYENS. — *L'œuvre de Saint-Paul a pour but de restaurer le RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST dans les individus, la famille et la société.*

RÉSULTATS PRÉSENTS (1885). — Deux imprimeries à Fribourg..., une à Paris..., une à Bar-le-Duc..., une à Maestrich.

Des prêtres dévoués... et des ouvriers chrétiens...

Un personnel de cent ouvrières travaille à la presse par esprit de dévouement absolu, sous le régime des associations ouvrières reconnues par la loi, et en s'offrant

(1) *Messenger du Sacré-Cœur*, mars 1885.

comme victimes par la prière, par le travail, par la souffrance, pour expier les péchés de la presse.

APPROBATIONS. — Pie IX... Léon XIII... Cardinaux... Evêques... Patronage du Cardinal-Vicaire.

DEVOIRS I. — Avoir une grande dévotion envers le Sacré-Cœur de Jésus-Christ et la volonté efficace de propager cette dévotion.

II. — Être uni le plus possible avec Jésus-Christ :

A) Par la sainte Messe et l'horloge de la Passion...;

B) Par la communion fréquente, très fréquente et l'exercice de la charité. (Mettre en acte le chapitre XIII de la 1<sup>re</sup> épître aux Corinthiens);

C) Par l'union intime de notre vie avec la vie de Jésus-Christ : *Mihi vivere Christus est*. Tout restaurer en Jésus-Christ. Lutter contre la Franc-maçonnerie.

III. — Cotisation ou aumône annuelle pour la propagande...

Voilà le modèle : or, nous avons des garanties déjà de la part de la direction des deux œuvres les plus importantes peut-être établies de nos jours : celles des usines et des cercles catholiques, que tous les efforts seront faits dans ce sens et pour amener de pareils résultats. Qu'il nous soit permis de faire appel à tous les chefs d'usines, à tous les patrons des divers métiers, à tous les directeurs d'œuvres, pour qu'ils acceptent ce programme, et se hâtent eux aussi, avec leurs plus fervents associés, de réaliser cet idéal.

En attendant, le Congrès de Limoges vient de formuler la loi que les associations catholiques doivent admettre comme minimum, pour tous les adhérents, patrons et protecteurs, *la loi de la communion mensuelle*, sans préjudice bien entendu, ajoute-t-il, de tout ce que l'on pourra obtenir pour la communion de tous les huit jours et la communion fréquente.

Ainsi, en France, où la situation semble peut-être plus compromise, les œuvres surgissent de toutes parts pleines de sève et de vie, actives, envahissantes, résolues. De plus, toutes, comme d'instinct, se pressent autour des autels ; elles sentent qu'il y a là un élément régénérateur inépuisable, qu'elles y trouvent une force qui se communique aussitôt à l'être entier et qu'il défie la mort et l'enfer.

Ce double mouvement, qui le contestera ? Qui contestera son universalité, son importance ? Eh bien ! Là est le salut, non dans la politique, si bien intentionnée qu'elle soit. Le peuple nouveau se forme de l'Eucharistie ; quand il sera prêt, Dieu lui donnera le gouvernement qu'il lui faut.

Ce qui se passe en France sous une forme ou sous une autre, se fait en Bel-

gique, et nous en recevons plutôt l'exemple que nous ne le lui donnons. Les éloges qu'ont valu de la part de Léon XIII, aux catholiques d'Allemagne, leur union et leur fermeté dans la lutte, sont connus de tous. L'Italie voit sa jeunesse reflourir sous les influences vivifiantes du Sacré-Cœur et promettre à ce beau pays le retour des jours de saint François d'Assise et de saint Antoine de Padoue. Dans les contrées du Nord la vitalité catholique se manifeste puissamment et l'Eucharistie en est le centre. Faut-il rappeler les quatre-vingt-dix Pères du dernier concile d'Amérique, respectueusement protégés par le gouvernement protestant ; et l'Eucharistie mêlée au sang de milliers de martyrs, fécondant le sol de l'Extrême-Orient. Que dire de cet ébranlement deux fois déjà signalé dans la partie la plus importante de la nation juive et érigeant un temple au Christ-Messie ?

Et il importe de le remarquer, partout dans ces grandes manifestations, au sein des fidèles, les prêtres et les évêques sont là, pénétrant tout, dirigeant tout, réglant tout ; le prêtre et l'évêque, c'est Jésus-Eucharistique empruntant des organes humains pour se communiquer aux peuples, les refaire et les transformer ; et au plus haut sommet, un homme que l'on ne comprend peut-être guère encore, mais que l'on comprendra plus tard, un homme, l'admirable Léon XIII, le Pontife providentiel, « la lumière au firmament de l'Eglise », qui a commencé tout d'abord par assurer à la terre ces torrents de clarté du ciel qu'il répand sur les choses divines et humaines, Léon XIII, après avoir mis l'Eglise en prière, après avoir signalé le fort où l'ennemi a établi son siège, ramène sous sa main toutes les forces vives de l'armée du divin Roi, et pendant que d'un côté il retient les plus vaillants de ses soldats dont l'ardeur n'attendrait pas le mot d'ordre, de l'autre il se prépare à dévoiler avec éclat le danger à ceux qui, généreux pourtant, mais ne voulant point voir l'ennemi, ne se disposaient point au combat, et laissaient tout envahir par l'armée du mal. Léon XIII veut avoir à sa disposition toutes ses forces, groupées, serrées, compactes, disciplinées, prêtes à partir, mais prêtes à s'arrêter au premier signal. Il fait la lumière, il montre l'ennemi il concentre ses forces ; ainsi prépare-t-il l'avenir.

Oui, dirons-nous avec le P. Honoré du Saint-Sacrement (1), il se fait dans la catholicité un mouvement intime vers l'Eucharistie et par l'Eucharistie

(1) Dans son ouvrage intitulé : *Des ordres eucharistiques*.



dans les nations ; et avec lui nous ajouterons que toutes les tendances que le Saint-Esprit suscite dans l'univers semblent être pour amener un ordre de choses nouveau, où l'Eucharistie serait manifestement reconnue comme point de départ de tout mouvement et comme centre où tout revient.

## II. — ÉTAT PRÉSENT DE L'ŒUVRE

Nous avons presque honte maintenant de descendre de ces hauteurs et après des questions si importantes et d'un intérêt si général d'appeler l'attention un instant sur nos modestes travaux. Cependant, comme ils se rapportent entièrement à ces mêmes grands sujets sociaux et catholiques, ils participent par là de leur importance et de leur généralité et ils s'élèvent à leur hauteur dans la mesure même où ils en procurent l'avancement.

De tout ce que nous avons dit sur l'état présent des sociétés, il résulte que le but à poursuivre est bien la restauration du Règne social de Jésus-Christ, et que le moyen seul définitivement efficace est de travailler résolument à promouvoir, à généraliser et à accentuer le mouvement vers l'Eucharistie, par conséquent à forcer l'attention de tous, solliciter tous les cœurs, entraîner toutes les volontés dans ce mouvement.

Comment y parvenir ? Nous nous sommes rappelé que ce qu'il y a de plus persuasif, de plus prompt, de plus entraînant, ce sont les faits, et nous avons pensé à mettre en regard tout le passé des merveilles eucharistiques pour montrer à la société présente où est son salut. Il fallait donc exhumer de partout tous les monuments amoncelés par dix-huit siècles et appeler ainsi toutes les générations passées en témoignage devant les générations présentes, pour les soulever à leur tour vers l'Eucharistie avec toutes les classes, toutes les catégories, tous les ordres, à tous les degrés et dans toutes les nations chrétiennes. Quelle entreprise !

Forts de la bénédiction d'un grand nombre de prélats, soutenus par les encouragements de personnages les plus autorisés, faisant appel à quelques savants, écrivains et artistes, lesquels ont bien voulu nous assurer de leur concours, sentant très bien notre insuffisance absolue, et voyant parfaitement qu'il nous faudrait du temps pour être compris, et pour être pris au

sérieux, que nous aurions assez longtemps à marcher au milieu des défiances et aussi des oppositions, nous avons cru qu'il fallait être téméraires, et nous avons commencé. Nous étions convaincus que, le Sacré-Cœur bénissant notre bonne volonté, nous ne resterions pas seuls et que tôt ou tard de plus habiles et de plus forts s'adjoindraient à nous, s'empareraient du mouvement et sauraient le promouvoir vigoureusement. En somme, notre témérité a consisté à donner le branle et à compter que l'amour des grandes âmes pour l'Eucharistie et leur douleur de voir les sociétés se perdre feraient le reste. Qu'en est-il en ce moment ?

La première année, le groupe de Paray était seul ; l'année dernière, nous disions qu'en Italie et en Belgique, l'œuvre s'organisait ; nous parlions d'espérances ; aujourd'hui ce sont des réalités : dans chacun de ces pays s'est constituée une association semblable à celle de Paray, dont les comités dirigeants sont formés de noms que l'on est habitué à rencontrer dans les belles et généreuses entreprises, et qui par eux-mêmes inspirent confiance. Ces noms sont un drapeau et une garantie ; autour de ceux qui les portent se groupent des âmes ardentes, des cœurs généreux et de belles intelligences, et par eux sont organisées, groupées, distribuées et utilisées toutes les bonnes volontés qui viennent se mettre à leur disposition.

Le comité de Turin, le premier fortement constitué et solidement établi sous la haute protection de Son Eminence le cardinal Alimonda, fonctionne maintenant régulièrement avec ses réunions particulières et ses séances publiques.

De Turin, l'œuvre rayonne sur l'Italie. La généreuse *Société de la Jeunesse catholique italienne* était prête pour recevoir une idée généreuse ; elle a accepté la nôtre, l'a faite sienne, et en l'adoptant lui a donné l'extension de sa propre existence et l'énergie de sa propre vitalité dans les principales villes de la péninsule.

A Anvers, le comité de Belgique, parfaitement organisé aussi, marche sur les traces de celui de Turin, et s'est mis résolument à l'œuvre : son établissement remonte déjà au 16 novembre 1884. Là encore, comme nous le disions tout à l'heure, les noms sont un garant de l'importance de l'œuvre, de l'habileté et de la constance avec lesquelles elle sera menée.

Le comité d'Espagne et celui de Bohême sont en ce moment en voie de

formation. Dans quelques villes de France il y a des commencements sérieux; à Marseille, en particulier, c'est déjà l'organisation avec quelques essais de fonctionnement.

En Hollande, en Angleterre, en Amérique, des jalons sont posés de concert avec des personnes influentes.

Nos efforts tendent, on le voit, à créer dans chaque nation un centre d'action nationale, avec divers centres secondaires dans les villes les plus importantes. On comprend l'accumulation des ressources qui va se produire pour faciliter l'étude des monuments de chaque pays, la puissance qui doit en résulter pour y soutenir et promouvoir le mouvement vers la sainte communion, et l'abondance, par suite, de sève divine qui de l'autel ira se répandre à travers les populations pour les régénérer.

Chacune de ces sociétés nationales prend le titre de *Société des Fastes-Eucharistiques* pour ce pays : en outre, dans chacun de ces groupes, des membres que leurs spécialités, leur position, leurs loisirs rendent aptes à cette fin, sont choisis pour former au-dessus de tous les groupes nationaux, la *Société du Règne de Jésus-Christ*. Les *Associés des Fastes* dans chaque pays iront à la recherche des monuments, des faits, des documents de ce pays ; ils auront à les recueillir, à les élucider, à les collectionner, à les reproduire, à les mettre en lumière. Les *associés du Règne*, qui sont en même temps membres influents et ordinairement membres dirigeants des *Fastes*, seront là pour recevoir ces matériaux ainsi tirés de l'oubli. A eux la tâche de voir les meilleurs moyens de les utiliser en vue du but à atteindre, et à les mettre en œuvre pour promouvoir le mouvement eucharistique et assurer l'établissement du Règne en amenant tous les peuples aux pieds du vrai Roi. Ce sont eux, du reste, qui auront donné la direction aux travaux des *Fastes*, concentré tous les efforts, et maintenu les recherches dans une même ligne pour arriver plus complètement, plus sûrement et plus vite au but désiré.

Un premier exemple, au sujet des *Miracles-Eucharistiques*, donnera une idée de ce travail en commun. Ces miracles sont les signes manifestes des tendresses du Dieu caché qui veille avec une sollicitude en quelque sorte inquiète sur chacune des portions de son héritage, et qui de loin en loin, au milieu des bourrasques sociales, vient dire à ses enfants : *C'est moi, ne craignez pas.*

Ces miracles sont, dans son Eglise, comme un prolongement des apparitions faites aux premiers disciples après la résurrection. Comment arriver à attirer sur eux l'attention et à en répandre rapidement la connaissance partout et dans tous les rangs de la société chrétienne ? On a pensé que des cartes dressées pour chaque nation, avec légendes explicatives sur tous les prodiges mentionnés, seraient le moyen le plus prompt et le plus sûr. Cette carte, pour la France, par les soins du comité de Paray, est faite depuis longtemps. Celle d'Italie a déjà été répandue en assez grand nombre d'exemplaires, et le comité de Turin se propose de la jeter bientôt à travers l'Italie par centaines de mille. Ce sera sur les peuples comme une grande lumière faisant rayonner à leurs yeux l'amour et la présence permanente de leur divin Roi. Sans doute, l'Eucharistie elle-même est une merveille infiniment au-dessus de tous les miracles : mais les sens ne la saisissent pas, et comme fait observer saint Augustin, les hommes font attention non point précisément à ce qui est plus grand, mais à ce qui est plus rare. Jésus-Christ veut réveiller leur attention par ceux-ci pour fixer les intelligences sur celle-là, et assurément c'est entrer dans ses vues que de travailler à ne point laisser tomber dans l'oubli les opérations de sa divine condescendance et à ne point laisser éteindre avec elles le sentiment vif et actuel du Dieu avec nous.

L'esquisse de la carte de Belgique a été tracée dans la séance même de formation du comité, le 19 novembre 1884. Celle d'Allemagne, destinée à la grande salle des séances du Congrès Eucharistique, à Fribourg, a été faite avec un soin particulier et dans des dimensions exceptionnelles. Celle d'Espagne et d'autres pays sont en préparation.

Cependant les *Associés des Fastes*, ayant le mot d'ordre, envoient des compléments, des rectifications, font connaître des miracles oubliés et donnent de précieux détails sur ceux qui sont connus, révèlent des documents ignorés, signalent les fêtes et coutumes établies concernant les miracles des localités qu'ils habitent ; et ainsi, rapidement et avec toute l'exactitude possible, on obtient tous les renseignements qui permettent de faire un travail complet sur la question, ou de donner des études sérieuses sur ceux de ces prodiges qui paraissent plus importants. Aussi le comité de Paray a-t-il pu donner un catalogue complet des miracles connus ; catalogue indiquant le fait, le nom de la localité, la date, les personnages, les monuments, les ouvrages qui s'y

rapportent : et pendant ce temps la Revue du Règne publie une série de fort savantes monographies sur quelques-uns de ces miracles.

Bien entendu, les *Associés des Fastes* sont en même temps les instruments de propagande tout trouvés pour placer à bon escient ces cartes et tous les autres documents, et deviennent ainsi de zélés promoteurs de tout ce qui peut avancer la connaissance et l'amour de Jésus-Christ au Saint-Sacrement. Après ce sujet des miracles, un autre point de vue sera abordé, puis un autre, ... dans l'Eucharistie ils sont inépuisables. En ce moment la Société du Règne s'occupe de déterminer le premier qui sera proposé aux travaux de tous. Peu à peu, espérons-le, il y aura bientôt moins sujet de répéter la plainte de l'auteur de l'*Imitation* : *C'est vraiment triste qu'un si grand nombre donnent si peu d'attention à ce mystère de salut qui réjouit le ciel* ET QUI CONSERVE LE MONDE ENTIER. (L. IV, c. I.)

Nous venons de nommer la *Revue du Règne de Jésus-Christ* : certes, la presse ne pouvait être oubliée ici, ni négligée, puisqu'il s'agit tout d'abord d'un mouvement d'idées ; aussi espérons-nous que les divers comités se hâteront de se créer des ressources pour multiplier les publications périodiques et autres. Déjà bien des brochures, des programmes et des appels ont été répandus au loin, et la question d'une nouvelle publication pour l'Italie est en bonne voie. Quant à celle de Paray, nous ne faisons pas de difficulté d'avouer que la première année nous sommes allés au plus pressé, aimant mieux donner quelque chose de moins parfait que de retarder toujours et d'hésiter plus longtemps ; et cette année, la troisième de la publication, des circonstances tout à fait indépendantes de notre volonté, et qui ont cessé du reste, ne nous ont pas permis de nous en occuper autant que nous aurions voulu. Cependant, nous croyons pouvoir avancer sans crainte, que bien des personnages influents et haut placés dans les œuvres, ont été déterminés, — et c'est notre but principal, le format et l'édition indiquent assez que nous avons spécialement en vue la classe dirigeante — des personnages influents ont été déterminés, disons-nous, par cette Revue, à donner plus d'attention à l'Eucharistie comme puissance sociale et seul moyen de vraie régénération. La *Revue* continuera, si Dieu daigne nous bénir, à porter par l'univers la grande pensée de restauration sociale par l'Eucharistie, car elle pénètre au nord et au midi et jusqu'aux plus lointaines régions de l'Orient et de l'Occident. Elle s'en va partout comme en quête d'opé-

rateurs de la gloire de Dieu et de régénérateurs des peuples. Il est peut-être nombre de ces grandes âmes que Dieu tient en réserve comme l'Ange de l'Apocalypse, pour le temps et pour l'heure, qui s'ignorent encore elles-mêmes, et les destinées qui les attendent; notre nouvelle Revue, parce qu'elle contient une petite étincelle du brasier sacré des autels, n'ira-t-elle pas, sous la direction du Saint-Esprit et par son souffle, exciter dans ces âmes, souvent d'une façon tout imprévue, l'incendie du divin amour, qui se communiquera autour d'elles selon l'étendue de leur influence propre et la sphère de leur action. Ainsi espérons-nous atteindre bien des personnes que leur position, leurs emplois et aussi leurs goûts attachent à d'autres œuvres, et par elles, dans ces œuvres, susciter aussi un zèle nouveau pour la sainte Eucharistie.

La seule idée dont toutes les pages de la Revue sont pleines, l'idée de voir dans l'Eucharistie l'*Instrumentum regni*, doit contribuer à ce résultat; mais nous ne comptons pas moins sur le mode spécial employé pour la faire ressortir: nous voulons parler de la méthode scientifique. Bien des lettrés et savants chrétiens, prêtres, religieux et laïques sont saintement amateurs des antiquités chrétiennes et curieux de toutes les gloires de la grande famille catholique. Parmi toutes ces gloires la première, sans contredit, c'est le *Dieu avec nous*: *Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantés sibi sicut Deus noster.* (*Deut*, iv, 7). Or, de ces lettrés et de ces savants, les uns se sont plu à interroger les premiers siècles et nous ont donné les *Acta martyrum*, les *Patres antenicæni*, les *Pères du désert*..., les autres ont suivi les traces de la sainteté de générations en générations, et nous avons eu les *Acta sanctorum*; quelques-uns se sont restreints aux églises particulières, comme les auteurs du *Gallia christiana*; il en est qui se sont attachés à des spécialités: la *Roma sotterranea*, par exemple, les *Caractéristiques des Saints*, le *Trésor de Monza*, etc... Et les ACTA EUCHARISTICA, qui les entreprendra? La puissance de son action transformante, qui la montrera dans les faits? Les attentions du Dieu caché sur nos pères, et les marques de l'amour de nos pères pour leur Dieu, qui les révélera? La preuve de l'exacte proportion de la paix, du bonheur, de la gloire des nations avec leur empressement autour des autels, qui la fera? Le parfait rapport de la sainteté des hommes, de leur influence dans l'Eglise, et de leur puissance civilisatrice dans le monde,

avec leur dévotion à la sainte Eucharistie, qui la fera ressortir? Bref, toutes les Gloires-Eucharistiques fallait-il et faut-il les laisser dans l'ombre toujours?

Nous avons cru qu'il était temps d'élever ce monument à la gloire du Dieu caché, nous avons osé en suggérer l'idée et nous avons tenu à la montrer possible, en lui donnant un premier commencement de réalisation.

Or, il s'agissait d'un monument universel à la gloire de l'Eucharistie: cette grande œuvre ne devait donc pas être l'œuvre d'une nation, ni l'entreprise d'une classe, d'une catégorie, d'un institut, en particulier. Aussi les *Sociétés des Fastes* qui s'établissent dans chaque nation sont composées d'éléments appartenant à toutes les catégories, à tous les rangs, à tous les ordres: prêtres, religieux et simples fidèles..., et la *Société* plus universelle du *Règne* prise au sein même des premières, et composée de tous les mêmes éléments, vient rayonner par-dessus, unissant, pénétrant, dirigeant tous les centres dans un même travail de glorification de l'Eucharistie, et par elle de restauration universelle des sociétés. Ce sera dans l'Eglise l'académie permanente et vraiment catholique à la gloire du Cœur Sacré de Jésus et de son Eucharistie, instrument de son règne; académie dont le génie inspirateur sera l'amour, et dont le lien sera le lien le plus doux et le plus fort, le lien d'unité établi par le Roi-Sauveur lui-même à la dernière cène: *Sint unum sicut et nos unum sumus*. Au berceau de la société chrétienne du moyen âge, partout dans les solitudes s'élevèrent des maisons de prière et d'adoration qui furent le *Laus perennis* de la piété et du cœur; aujourd'hui, à la renaissance, qui se prépare, de la société chrétienne moderne, ces divers groupes seront dans nos cités le *Laus perennis* de l'intelligence, de la science, des lettres et des arts.

Ajoutons encore un mot. Il n'est pas douteux que de cette académie permanente ne sortent annuellement quantité de travaux qui maintiendront le mouvement commencé, le rendront plus général et plus puissant, nul doute, par conséquent, que parmi ces travaux il ne s'en produise quelques-uns dans les sciences théologiques, philosophiques ou historiques, dans l'éloquence et la poésie, dans la musique et les autres beaux-arts qui soient de véritables chefs-d'œuvre du génie chrétien; il faudra qu'ils soient remarqués: aussi est-ce un de nos projets d'établir à perpétuité des prix, non pour

récompenser, — la récompense de tels ouvrages est plus haut, — mais pour signaler celles de ces œuvres qui auront paru plus remarquables en elles-mêmes et plus fécondes en résultats pratiques.

En attendant, nos lecteurs le savent déjà, pour célébrer, à l'encontre du centenaire de la déclaration des faux *Droits de l'homme*, le deuxième centenaire de la déclaration et promesse faite en 1689 par le Roi-Sauveur à sa servante, la Bienheureuse Marguerite-Marie, *qu'il règnerait par son divin Cœur malgré ses ennemis*, un concours est ouvert à Paray par la Société du Règne et des Fastes, avec plusieurs prix de 10000 fr., 5000 fr. et au-dessous, et des accessits (1).

C'est ainsi que nous utilisons, et que nous nous proposons d'utiliser toujours de plus en plus la puissance de la presse pour propager l'idée du Règne, et en préparer l'avènement. Voici un autre moyen que nous croyons définitivement établi et de l'efficacité duquel nous pouvons déjà parler avec preuves à l'appui.

Le Comité de Paray a, pour le moment, un avantage exceptionnel sur les autres, Paray étant avec Lourdes le grand but des pèlerinages de la piété à notre époque; et avec cela ayant vu se former dans ses murs le premier Musée et la première Bibliothèque eucharistiques. Là, à côté du sanctuaire où le divin Sauveur du milieu de l'Eucharistie, découvrit la source de tout l'amour qu'il a témoigné aux hommes, leur donnant ainsi l'explication de tous ses bienfaits, là, tout à côté, se trouvent précisément réunis et entassés par milliers et par milliers les monuments de cet amour, les preuves irrécusables de ces bienfaits. Ce sont autant de témoins venus de partout pour rendre témoignage du passé, mais témoins muets pour qui n'est pas initié à leur langage. Il leur fallait une voix; une voix qui, s'il était possible, se fit entendre partout jusqu'aux extrémités de la terre: ce fut encore une des causes de la Revue, et même disons-le, ce qui en donna la première pensée; mais il fallait une voix aussi, qui, sur place, fût plus retentissante, et pût d'une manière bien autrement puissante, et en quelques instants révéler ce monde des merveilles de l'amour, et accabler l'âme chrétienne en quelque sorte sous le poids des preuves que son Sauveur lui a données de sa tendresse.

(1) Pour le programme et les conditions, s'adresser à M. le baron de Sarachaga, rue de l'Hôpital, 12, Paray-le-Monial (Saône-et-Loire).



Cette année, pendant la saison des pèlerinages, — espérons qu'il en sera ainsi chaque année désormais, — des visites méthodiques ont été établies. Un religieux, ami d'enfance du P. Drevon, bien au courant de toutes ses pensées et de tous ses projets, pour beaucoup même continuateur de son œuvre, était là et par sa parole non moins savante et élevée, qu'imaginée et saisissante donnait de la vie à tous ces vieux témoins, et leur faisait raconter ce qu'ils ont vu dans les âges passés. Aussi l'intérêt plein d'émotion et souvent d'étonnement et d'admiration allait toujours croissant, au fur et à mesure que les pieux pèlerins pénétraient de plus en plus dans ces mystères d'amour. Suivons-les un instant pour nous faire quelque idée de la puissance de ce moyen d'action et voir si l'émotion des pèlerins était bien justifiée.

Au vestibule, devant le buste du Fondateur de toute l'œuvre de Paray, quelques mots annoncent le but et l'origine du Musée et de la Bibliothèque ; les tableaux et autres souvenirs disposés dans ce vestibule indiquent d'eux-mêmes l'intention de faire ressortir la corrélation nécessaire entre le Sacré-Cœur et l'Eucharistie.

Ensuite, entrée dans les galeries, c'est-à-dire, entrée dans *l'histoire, le dogme, la piété* eucharistiques manifestés par les faits.

*L'histoire* prépare les âmes à comprendre avec une conviction non encore connue, à aimer d'une affection non encore éprouvée le Dieu qui vient lui-même faire traverser à l'humanité le désert de la vie pour l'introduire dans la terre promise.

C'est lui d'abord qui, depuis l'institution de l'Eucharistie, par des miracles de toutes sortes se montre présent à son peuple en mille manières, se répand sur lui, le couvre de sa protection, et lui témoigne sans cesse la sollicitude de ce Cœur qui veille toujours.

Et à ces manifestations répondent les manifestations de la reconnaissance et les retours confiants et joyeux de l'humanité vers son Père et Sauveur ; cent monuments l'attestent, monuments des états et des dynasties, des provinces et des villes, des familles et des particuliers.

On assiste pour ainsi dire à ce double mouvement, qui se produit dans l'Eucharistie et par l'Eucharistie, du Cœur de Jésus vers les hommes et des hommes vers le Cœur de Jésus. C'est la circulation vitale du sang divin dans le corps mystique du Christ.

L'*histoire* a montré le fait, le *dogme* va instruire sur le *mode*.

Dans la galerie dite des Docteurs, une série de tableaux, depuis la scène d'Emmaüs jusqu'à nos jours, présente aux yeux des pèlerins les apôtres, les docteurs, les confesseurs, les grands serviteurs de Dieu, aux pieds des autels, puisant dans l'Eucharistie la lumière et la sainteté qu'ils répandent de siècle en siècle sur l'univers; et dans un tableau d'ensemble, la fameuse *disputé du Saint-Sacrement* de Raphaël, apparaît l'Eglise entière, sous la présidence de la divine Hostie, comme l'école de toute vérité et la dépositaire de tout bien.

L'Hostie est la source, l'humanité le terme, les ministres saints l'intermédiaire; et quant aux instruments de communication des dons célestes, une série considérable d'objets liturgiques de tous les temps et de tous les pays rappelle l'opération même des mystères sacrés et la transfusion du sang régénérateur dans l'humanité à régénérer. C'est le dogme encore, le dogme accepté et mis en pratique, annonçant la même foi partout et toujours, soit par la destination même des objets, soit par les symboles et ornements qui les décorent; tandis que la richesse ou la pauvreté de la matière, la perfection ou la grossièreté du travail, selon les temps, les lieux et les circonstances, font ressortir les diverses situations faites au peuple chrétien, la maternelle condescendance de l'Eglise, l'humble facilité du Dieu caché qui n'exige point la pourpre et l'or mais la pureté et l'amour.

Et veut-on comprendre la merveilleuse efficacité du mystère? Rubens, de son pinceau ardent rend sensibles les diverses transformations opérées par l'Eucharistie dans les sociétés païennes pour en faire la chrétienté; et Schedone faisant rayonner l'Hostie sainte sur l'humanité nous fait voir à cette influence les individus se dégager de la fange, revivre, s'illuminer et devenus déiformes s'élever vers le ciel.

Ainsi voit-on se former ces belles générations des chastes que du sein du judaïsme chante le Sage en des termes ravis, ces générations dont le souvenir ne meurt pas et qui resplendissent aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes.

La salle dite du Sacré-Cœur, nous montre ensuite la vie d'union dans le Sacré-Cœur, le « vivo, jam non ego... » qui résulte de la communion: c'est la *piété* en acte.

Comme le vestibule l'avait annoncé, c'est dans le Sacré-Cœur que les

âmes viennent se perdre ; c'est là que se fait la consommation de l'unité, là que toutes les âmes fondues dans cette fournaise d'amour et reformées à la divine image et ressemblance, en participation désormais de pensées, de sentiments, avec le Sacré-Cœur ne vivront plus que de sa vie, là que déjà sur terre, comme un jour au ciel, il sera tout en tous.

C'est ce que représentent au vif des collections considérables, notamment de gravures, montrant les diverses inventions trouvées par le cœur de Jésus pour s'emparer de l'humanité, lui inoculer sa vie et la régir en tout ; puis se succèdent les scènes de cette vie du Cœur de Jésus dans ses membres mystiques, dans les annales de la sainteté ; et comme garants et exemples de ces mystérieuses réalités, dans quarante tableaux qui dominent cet ensemble, les saints privilégiés qui avant la Bienheureuse reçurent particulièrement communication de la dévotion au Sacré-Cœur.

C'est donc bien ce que nous avons indiqué : l'*histoire*, le *dogme*, la *piété* eucharistiques dans les faits. Un *Guide du Pèlerin* à Paray-le-Monial a appelé ce Musée : « Une collection plus ou moins eucharistique sous un nom profane. » Ce jugement est un peu superficiel ; un coup d'œil trop superficiel lui-même sur nos galeries a seul pu le produire : le Musée n'avait pas été compris ; quant au nom, qu'il nous suffise de citer le *Musée chrétien du Vatican*. Tout autre, nous le savons, a été l'impression des Tertiaires de Saint-François et des membres de l'Alliance catholique, au 12 juin, comme des autres pèlerins qui ont assisté à ces *visites méthodiques*. C'est après expérience faite que l'on nous écrit : « Ces explications données sur place, avec pièces et preuves à l'appui, doivent prêter un immense intérêt à ces visites et en faire le levier principal de l'œuvre. Il est bien évident, en effet, que chaque pèlerin doit emporter chez lui, de ces visites, une impression plus profonde, une vue plus claire, un attrait plus grand vers l'œuvre, vers le dogme de la royauté sociale du Christ et la nécessité de le propager. » Après ces paroles citons comme pièce à l'appui ce témoignage d'un prêtre, qui après nous avoir indiqué comment il a su tirer profit du Musée pour le bien de sa paroisse : « Moi-même, ajoute-t-il, je dois à une visite que je fis l'année dernière, le relèvement de mon courage apostolique. Je comprends tout le bien que peut faire cette œuvre, *au point de vue social*, et c'est pourquoi je travaillerai à la faire connaître. »

Voilà une manière d'utiliser, pour le but à atteindre, ces collections qui s'enrichissent tous les jours. Il y aura d'autres manières encore ; elles sont à l'étude ou en préparation, nous en parlerons quand elles auront reçu un commencement d'exécution ; et chacun des comités des *Fastes* dans les diverses nations doit être le centre d'une action semblable, car ils doivent avoir eux aussi leur Musée et leur Bibliothèque eucharistiques ; et tous ainsi pourront dans des *visites méthodiques* faire faire aux chrétiens qui les entourent la plus émouvante, la plus utile, la plus efficace des contemplations dans ce monde de merveilles eucharistiques des siècles passés.

On nous écrivait récemment : « Quand ces visites seront complétées par des conférences, je crois que ce sera le mode vrai et parfait de propagation de l'œuvre. » Ce système de conférences, nous en avons fait l'essai, et il nous a donné les résultats les plus encourageants, il reste à le régulariser. Il y a eu des conférences à Paray et à Marseille, dont la Revue a rendu compte. Citons la dernière, tenue à Turin, le 5 juin de cette année, veille de la Fête du miracle du Saint-Sacrement, sous la présidence de Mgr Bertagna, coadjuteur de son Eminence le cardinal archevêque du Turin. Cette séance marquera tout particulièrement par ses souvenirs et ses résultats. La nombreuse assistance composée de prélats, de membres éminents du clergé et de l'Université, et des personnages des plus distingués de la ville, semblait se trouver comme devant une révélation, quand la parole vive et imagée, mais nette et précise, du R. P. Sanna Solaro découvrait successivement les circonstances providentielles de la fondation de cette œuvre, son but, ses moyens, tous ses tenants et aboutissants, ses premiers travaux et ses premiers résultats. Quiconque lira le compte rendu de cette réunion (1) joindra certainement son admiration aux applaudissements émus et répétés qui accueillirent ce discours, et se convaincra que cette œuvre est, à Turin, pleine de vie et d'activité, et qu'elle promet d'être féconde en fruits de salut.

Voilà où en est, en ce moment, l'œuvre du P. Drevon. Evidemment elle est encore en formation ; mais ses premiers essais nous semblent garantir l'avenir. Du reste, aux yeux de quiconque voudra y réfléchir un instant, la simplicité de son organisation, en même temps que sa puissance et son

(1) Torino, Libreria Canonica, via Botero, 3.

étendue ; la double base sur laquelle elle repose, à savoir l'amour des âmes auxquelles elle s'adresse, pour le Dieu caché, et leur irrésistible besoin de sauver la société qui se perd, tout cet ensemble assure à l'œuvre l'immense coopération qu'il lui faut, dès que l'on aura vu le succès possible. Notre tâche à nous a été précisément de le montrer possible en le faisant voir en bonne voie de réalisation.

Parmi les gens de bien, les uns ont dit : « Il n'y a rien à faire, attendons des jours meilleurs, nous perdrons notre temps. » Avec ces découragés, il n'y a pas à discuter, il faut en marchant sous leurs yeux leur prouver que le mouvement existe : ils finiront par suivre. D'autres ont eu confiance aux moyens humains : ils s'agitent et s'évertuent, espérant faire remonter la pente aux nations. Ils ont oublié de se rappeler que pour sauver l'humanité il a fallu un Dieu ; il semble bon de leur dire qu'ils ne la sauveront pas maintenant sans lui. Les admirables sociétés dont nous avons parlé plus haut le savent, elles ; et c'est dans le retour à la vie chrétienne qu'elles cherchent le salut : nous applaudissons à leurs efforts ; et mettant tout le passé sous leurs yeux, nous leurs disons : Allez jusqu'au bout, amenez les peuples aux autels. D'autres enfin, et en grand nombre, comme le prouve le magnifique élan avec lequel se célèbrent les Congrès eucharistiques, ont précisément cet unique objectif en vue, là tendent tous leurs efforts. C'est à côté d'eux, mieux, à leur suite, que nous demandons la permission de prendre place, sollicitant pour notre part de travail de leur apporter tous les matériaux que nous aurons pu sauver des débris de l'histoire, pour qu'ils les utilisent dans leur habileté, le mieux possible, en vue du but commun.

A tous nous laissons, pour principe d'action commune, cette proposition développée dans une thèse que nous a remise, en souvenir de son pèlerinage à Paray, un théologien de ce beau pays de l'Equateur par lequel nous avons commencé cet exposé :

*L'Eucharistie est le point de contact de l'homme avec Dieu : donc sans l'Eucharistie, il n'y a nul progrès, nul perfectionnement possible, ni pour l'homme ni pour la société.*

Pendant que nous écrivions ces lignes se tenait à Fribourg le quatrième Congrès eucharistique.

Dieu n'a-t-il pas voulu montrer, non plus dans la lointaine Amérique,

mais au centre même des nations catholiques de l'Europe et aux regards des représentants de toutes ces nations, l'idéal que nous avons à poursuivre sans relâche jusqu'à ce qu'il soit obtenu ?

Mgr Mermillod disait à l'ouverture du Congrès que ce serait une vision de ce qui devrait être réalisé par toute la terre.

Et M. le Chanoine Schorderet, l'infatigable promoteur de l'Œuvre de Saint-Paul, résumant tout le Congrès et surtout l'incomparable *Journée des Hommages*, terminait par ces mots ardents : *Les membres du Congrès eucharistique ont assisté aujourd'hui à la réalité de la vision de la restauration du règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la ville et le canton de Fribourg.*

Fribourg est vraiment la cité de JÉSUS-CHRIST HOSTIE, ROI des âmes, des familles et DU PAYS. *Vingt mille*, nous avons acclamé JÉSUS-CHRIST ROI, et renouvelé à l'HOSTIE DIVINE, entre les mains de notre évêque vénéré LE SERMENT d'adoration, d'amour, de fidélité ! *Ecrivons-nous donc encore une fois : VIVE JÉSUS-CHRIST ! VIVE LA RESTAURATION DE SON RÈGNE SOCIAL !* Les masses profondes, qui s'étendent devant l'orateur, répètent avec enthousiasme : *Vive Jésus-Christ ! Vive la restauration de son règne social !*

Disons-le, nous aussi, mais disons-le par des actes ; et en attendant, répondons avec un des représentants de la France, M. de Pellerin : *Loué, béni, adoré et servi soit partout COMME IL L'EST A FRIBOURG, le Très Saint-Sacrement de l'Autel !*

Oui, nous entendons le RÈGNE SOCIAL DE JÉSUS-CHRIST-HOSTIE, comme l'Épiscopat suisse l'a proclamé, comme le Gouvernement, le Peuple et le Congrès l'ont acclamé à Fribourg.

Avec eux, en notre nom, notre Directeur a prêté ce que l'histoire appellera désormais LE SERMENT DE FRIBOURG.

Ce serment, nous le tiendrons.

*Le Secrétariat de la Rédaction.*

A. M. D. G.



# TABLE DES ARTICLES

Contenus dans les quatre livraisons de 1885

## PREMIÈRE LIVRAISON

### TEXTE

Etat des Œuvres sociales de Paray.....	M. le baron de MARICOURT.
Le Règne social au XIII <sup>e</sup> siècle.....	R. P. H. de ROCHEMURE, S. J.
Les corporations de Campobasso.....	M. l'archiprêtre AMBROSIANI.
Bolsène-Orvieto (suite).....	Mgr X. BARBIER DE MONTAULT.
Monuments du Règne.....	{ LE SECRÉTARIAT. — P. F. — M. l'abbé CHABAUD. — A. de S.
Le Règne de Jésus-Christ manifesté par l'art	M. GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT.
Pensées sur la Création. ....	Un MISSIONNAIRE DE SYRIE.
Une monographie modèle.....	A. de S.

### ILLUSTRATIONS

Le premier Frontispice de la Revue, au trait.....	Similigravure PETIT.
Pl. XXXIV <sup>e</sup> . — Les Prêtres de l'ancienne loi, vitrail de Saint-Etienne-du-Mont, Paris.....	Phototypie BRAUN.
Pl. XXXV <sup>e</sup> . — Le Christ montrant l'hostie au Ciel, Fresque d'Ugolin de Prete, à Orvieto.	Héliogravure DUJARDIN.
Pl. XXXVI <sup>e</sup> . — Châsses de Pléaux et de Salers (Cantal).	Similigravure PETIT.
Pl. XXXVII <sup>e</sup> . — La Maison d'Autriche, par Rubens, à Madrid.....	Phototypie BRAUN.

## DEUXIÈME LIVRAISON

### TEXTE

Communications de la Société.....	LE COMITÉ.
Inauguration de la Société des Pastes de Provence.....	M. P. PELOUX.
Appel en vue du Concours pour 1889.....	A. de S.
Le passé, le présent et l'avenir.....	F. de L.
Dom Joseph de Martinet.....	M. l'abbé SIMIAN.
Bolsène-Orvieto (suite).....	Mgr X. BARBIER DE MONTAULT.
Monuments du Règne.....	{ A. F. — M. l'abbé BUREAU. — A. de S. E. de L.
Jésus-Eucharistie, soleil des âmes.....	M. J.-B. BOUQUET.
Bibliographie du Règne.....	A. de S.

### ILLUSTRATIONS

Pl. XXXVIII <sup>e</sup> . — Dernière série, vitrail de Saint-Etienne- du-Mont.....	Phototypie BRAUN.
Pl. XXIX <sup>e</sup> . — Groupes vivants de Campobasso.....	Héliogravure DUJARDIN.
Pl. XL <sup>e</sup> . — Objets du Musée de Paray : lampe de Zoni. — Fronton de tabernacle....	Similigravure PETIT.
Pl. XLI <sup>e</sup> . — L'Eternité, par Rubens, à Madrid.....	Phototypie BRAUN.

## TROISIÈME LIVRAISON

## TEXTE

L'Intervention divine.....	Par UN MISSIONNAIRE.
Le Symbolisme dans les vitraux de Saint-Etienne-du-Mont, à Paris.....	Le R. P. FRISTOT, S. J.
Bolsène-Orvieto (fin).....	Mgr X. BARBIER DE MONTAULT.
Le Règne manifesté par l'art.....	M GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT.
Le Règne social au XIII <sup>e</sup> siècle.....	Le R. P. DE ROCHEMURE, S. J.
Le Tableau de la Paix de Campobasso....	M. l'archiprêtre AMBROSIANI.
Un célèbre Soleil.....	M. L. de Farcy.
L'Acte de Rodolphe de Hapsbourg.....	A. de S.

## ILLUSTRATIONS

Pl. XLII <sup>e</sup> . — La Paix de Campobasso.....	Similigravure PETIT.
Pl. XLIII <sup>e</sup> . — Les Groupes de Campobasso (suite).....	Héliogravure DUJARDIN.
Pl. XLIV <sup>e</sup> . — L'Ostensoir de Notre-Dame de Paris.....	Phototypie BRAUN.
Pl. XLV <sup>e</sup> . — Rodolphe de Hapsbourg, par Rubens, au Musée du Prado, à Madrid.....	Phototypie BRAUN.

## QUATRIÈME LIVRAISON

## TEXTE

Compte-rendu des Fastes d'Italie.....	Le R. P. SANNA, S. J.
L'Ame séparée.....	L. L. X.
Les Groupes Vivants de la Fête-Dieu, à Campobasso.....	M. l'archiprêtre AMBROSIANI.
Le Règne social au XIII <sup>e</sup> siècle (fin).....	Le R. P. DE ROCHEMURE, S. J.
Monuments du Règne.....	N. A. F. — A. de S.
L'Action catholique et son premier principe : l'Eucharistie.....	LE SECRÉTARIAT DE LA RÉDACTION.

## ILLUSTRATIONS

Pl. XLVI <sup>e</sup> . — Le Sacrifice d'Abraham (IV <sup>e</sup> siècle).....	Similigravure PETIT.
Pl. XLVII <sup>e</sup> . — Groupes de Campobasso (suite).....	Héliogravure DUJARDIN.
Pl. XLVIII <sup>e</sup> . — L'Instrument de paix de Campobasso....	Similigravure PETIT.
Pl. XLIX <sup>e</sup> . — Le Vendredi-Saint à Palerme, par Coubertin, au Musée du Luxembourg, Paris.	Phototypie BRAUN.

Le Gérant,  
X. JEVAÏN.

Le Propriétaire-Directeur,  
Baron ALEXIS DE SARACHAGA.



INDEX DOCTRINAL

DES TROIS PREMIÈRES ANNÉES DE LA REVUE



# INDEX DOCTRINAL

## DES TROIS PREMIÈRES ANNÉES DE LA REVUE

---

DIVISION GÉNÉRALE : { I<sup>o</sup> DOCTRINE  
II<sup>o</sup> HISTOIRE  
III<sup>o</sup> DOCUMENTS

---

### I<sup>o</sup> (1<sup>re</sup> division) : LA DOCTRINE

SOUS-DIVISIONS { **A.** — THÉOLOGIE DU RÈGNE.  
**B.** — PHILOSOPHIE DU RÈGNE.  
**C.** — LE RÈGNE SOCIAL DE JÉSUS-CHRIST (POLITIQUE DU RÈGNE).  
**D.** — ESTHÉTIQUE DU RÈGNE (LA REVUE ILLUSTRÉE).

---

#### **A.** — (Première sous-division) : THÉOLOGIE DU RÈGNE

##### **a.** — Lettre d'un théologien au Directeur-Propriétaire, I, 72.

Le *dogme de la Royauté de Jésus-Christ*, III, 83-85; *Bossuet* sur ce sujet, I, 16. — La souveraineté de Notre-Seigneur, le dogme des dogmes (le livre de la *Dévotion à la souveraineté du Christ*), I, 261. — La Royauté *sacerdotale* de Jésus-Christ, I, 150. — A Jésus la couronne et la tiare, I, 145. — La royauté *eucharistique* de Jésus-Christ, I, 13, 135, 205 (par suite, sa royauté *thaumaturgique*).

Le P. W. Faber sur la royauté eucharistique, I, 19. — Triple règne eucharistique (*au Musée de Paray-le-Monial*), I, 58. — L'Eucharistie et le Règne de Jésus-Christ, (l'Eucharistie *instrumentum Regni*), III, 144. — Jésus-Eucharistie, soleil de nos âmes, c'est-à-dire : source unique de vie de lumière et de chaleur, par M. Bouquet, III, 137-145. — Le V. de Montfort sur le même sujet, *ibid.*, 145.

Le Règne de Jésus-Christ dans l'ascétisme de *saint Ignace*, I, 159.

La doctrine du Règne telle qu'elle se dégage de la première année de la *Revue*, II, 72. Le *Roi Jésus*, par M. des Buttes, II, 309. — *Omnia in Christo constant*, fragment d'un poème inédit en prose, sur ce sujet, III, 73.

#### b. — L'Eucharistie.

L'Eucharistie et le Règne de Jésus-Christ, III, 72; III, 144. — Jésus-Eucharistie, soleil du monde religieux, III, 137, 145; le V. de Montfort, *ibid.*; l'Eucharistie et le Sacré-Cœur, *ibid.*

L'Eucharistie et le Rosaire, II, 283. — Jésus notre pain préparé par l'Incarnation, et dans le sein de Marie, d'une préparation qui s'achève par la Passion et sur la Croix (*R. P. Monsabré*), III, 275.

L'Eucharistie *denier* (de la récompense): *Mgr Barbier de Montault*, III, 40 (précédemment, I, 59).

#### c. — Figures Eucharistiques (*Voir symbolisme du Règne ci-après*).

*Melchisedech*. — Pl. XI, index 1883, 275; I, 174; manuscrit d'Angers III, 32; Elie (son pain sous la cendre), III, 34; Abraham sous le chêne de Mambré, I, 144, 173, III, 31 (reliques conservées du chêne de Mambré).

L'Eucharistie *denier*, III, 40, 59. — La manne, I, 59; III, 33 (aux livres sybillins), *ibid.* 41. — Le sacrifice d'Abraham, III, 269, 296.

#### d. — Le Sacré-Cœur.

Le Règne de Jésus-Christ, l'Eucharistie et le Sacré-Cœur (conclusion de l'article Jésus-Eucharistie soleil de nos âmes par M. Bouquet), III, 137.

Le Cœur en Esthétique et Symbolique, II, 93.

## e. — Symbolisme du Règne.

Le lis aux trois fleurs dans l'Annonciation, II, 276. *Consequente eos petrâ* (opinion singulière), II, 155. — Le serpent d'airain sur un arbre, II, 163. — La source jaillissante, dans le même sujet, II, 162-165. — Les cornes de Moïse, II, 153. — Le paon, symbole d'immortalité; le cœur en esthétique et symbolisme, II, 93. — Les frontispices de la *Revue*, II, 4; *ibid.*, 233. — Les statues funéraires accoudées et les jambes croisées, III, 286.

Le *symbolisme eucharistique*, I, 190 et 229. — Paquerettes (leur symbolisme), I, 46 et 47. — Tiges feuillues, I, 47. — Les hosties en forme de monnaies, I, 59; III, 176, 215. — La vigne comme symbole eucharistique, III, 132.

B. — (2<sup>e</sup> sous-division) : PHILOSOPHIE DU RÈGNE

L'âme séparée (aux amis du royal et divin avènement), III, 249. — Histoire de la doctrine, III, 252. — Socrate et Jésus-Christ. Etat de l'âme séparée, son lieu, III, 257, 260.

N. B. — Le rapport de ce travail inauguré, avec le sujet du Règne de Jésus-Christ, apparaîtra davantage au cours du développement à donner. — L'art chrétien se dilate. Il s'élance par l'ogive et par la coupole, *ibid.*, 220. — L'art se multiplie pour les besoins du sanctuaire, *ibid.*, 301-302. — L'artisan ne s'élèverait jamais à l'artiste et à l'art, l'art demeurerait sans âme, s'il n'avait pas été appelé à meubler le sanctuaire, *ibid.*, 301 et 302.

La peinture absidiale et le tableau d'autel donnent naissance aux plus grandes œuvres, II, 132 et suite 300. — Le Christ-Roi en Majesté dans l'abside (idéal non encore atteint), *ibid.*, 132. — La peinture en mosaïque, *ibid.* — La coupole peinte (celle de Parme); la peinture absidiale des premiers âges chrétiens et celle des âges subséquents; *Le Corrège*, *ibid.*, 297. — Les patrons des églises; leur place dans la peinture absidiale, *ibid.*, 299-300. — Le rétable, *ibid.*, 300.

*Les œuvres de Raphaël* (par M. Grimouard de Saint-Laurent), I, 187-196, 241-254. — Raphaël et l'Eucharistie. — *Raphaël et Fra*

*Angelico*. — L'incendie du Borgo, *ibid.*, 194. — La dispute du Saint-Sacrement, *ibid.*, 195, 240, 248 (ce que le mot signifie, *ibid.*, 245). — La Messe de Bolsène, *ibid.*, 249.

*Le Règne de Jésus-Christ manifesté par le moyen des Arts*, (Grimouard de Saint-Laurent), III, 64-70 ; définition et division, *ibid.*, 64. — Le Règne toujours en combat et toujours en victoire... ; deux cités, deux temples ; avenir du Règne, 70. — L'Eucharistie (actions de grâces) motive et inspire l'art, *ibid.*, 71. — *Règne de Jésus-Christ, l'Eucharistie et le Sacré-Cœur*, *ibid.*, 72.

---

C. — (3<sup>e</sup> sous-division) : **LE RÈGNE SOCIAL** (Politique du Règne).

La vraie légitimité, (V. cet index, article : Pensées du Règne, *N. B.*, et III, 228, (note essentielle).

Action sociale de Jésus-Christ au XIII<sup>e</sup> siècle, III, 276.

La paix sociale par l'Eucharistie. (Voir l'histoire des processions de Campo-Basso et de l'instrument de paix, III, 300). — Le vendredi saint à Palerme, III, 301.

Les corporations eurent leur source dans les couvents, III, 277.

Couvents et Universités (Gibbon), III, 282 ; origine tout ecclésiastique des *Universités* (il y en eut 76 en Europe), III, 291.

Les sciences et le Règne de Jésus-Christ ; Roger Bacon (Lamoricière), III, 289. (Note sous-page).

Le Règne social reconnu par les traditions de la monarchie catholique en Espagne, III, 63.

A propos d'une brochure de M. L. Dufay, III, 147 (*Tous à Canossa*) ; note complémentaire sur cet article bibliographique, III, 228.

Note héraldique, I, 255.

L'intervention divine (allégorie par un *missionnaire* d'Orient), III, 149, 161.

*La Poésie* et le Règne de Jésus-Christ (art chrétien et art païen), III, 280-282. — L'éloquence, III, 281.

**D. — (4<sup>e</sup> sous-division) : ESTHÉTIQUE DU RÈGNE**

(Ou le Règne de Jésus-Christ dans les arts).

**a. — M. Grimouard de Saint-Laurent.**

La pensée dominante de la collaboration de M. *Grimouard de Saint-Laurent*, et cette collaboration annoncée : I, 128. — L'art chrétien condensé dans les catacombes. — Le Cénacle de Jérusalem et le cubiculum d'une catacombe à Rome point de départ ; l'autel et le sanctuaire partis de l'arcosolium II, 49-58.

Sur la genèse de la basilique, ses transformations, ses variétés, II, 128.

*Note* : Ce n'était là qu'un *exposé général* de précieux travaux, dont la première partie a paru dans la *Revue* (III, 195) sous ce titre : *Première Période : l'antiquité chrétienne*. La *Revue* donnera le reste de ces études magistrales, mais Elle n'ose presque parler en son nom de la perte de son éminent collaborateur que la mort vient de frapper, lorsque cette perte est celle de la grande esthétique chrétienne.

**b. — Divers.**

*Généralités*. — Italie et France en esthétique, II, 273.

Le moyen âge logique en esthétique (Violet-le-Duc), *ibid.*

La basilique chrétienne au XIII<sup>e</sup> siècle ; elle est une *Somme de saint Thomas*, 141, 287 ; les plus célèbres basiliques de cette époque, *ibid.*

*Variétés*. — Charles-Quint et Ximénès, dans la Cène d'Emmaüs par Titien, II, 254 ; sainte Thérèse, sous l'habit de sainte Claire, portant le Saint-Sacrement entre les docteurs et reproduisant avec ses propres traits, ceux d'Isabelle-Claire-Eugénie ; (*Rubens* diplomate dans l'art), II, 288. — Saint Thomas d'Aquin, *ibidem*, et au reliquaire de Bolsène II ; 258, 266. — Abraham avec Job ou Adam dans la dispute du Saint-Sacrement, II, 157. — L'école des prophètes, autour d'Élie (sacrifice d'Élie), avec allusion au collège apostolique II, 171. — Caractéristiques de saint Paul, III, 35. — Le tableau de la source de Vie par *Van Dyck*, à Madrid, II, 166.

## c. — Séries Monographiques.

I. — *Vitraux de Saint-Etienne du Mont (les symboles eucharistiques).*

Phototypies Braun.

(I). Jésus-Christ sous le pressoir. Planche v, I, p. 56 ; explication, *ibid.*, p. 64 ; légende générale ; le symbolisme des vitraux de Saint-Etienne-du-Mont (R. P. Fristot), II, 152-161 ; III, 162-173.

(II). L'adoration (le Saint-Sacrement entouré des symboles de l'Ancien Testament). Planche vi, I, p. 76 ; légende, *ibid.*, 128. — Une nouvelle explication, II, 155.

(III). Abraham sous le chêne de Mambré. — Incendie de Sodôme. Planche x, I, 144 ; légende, *ibid.*, 173 et II, 155-157.

(IV). La multiplication des pains et la cène d'Emmaüs. Planche xiv, I, p. 205 ; légende, *ibid.*, 229.

(V). Le serpent d'airain. Planche xviii, II, 6 ; légende, *ibid.*, 23 et 160.

(VI). Le sacrifice d'Élie. Planche xxii, II, 75 ; légende, *ibid.*, 117 et 166.

(VII). Le lavement des pieds. — Les purifications légales de l'Ancien Testament (la mer d'airain). — L'ancien Temple, l'Église chrétienne. Planche xxxiv, III, 12 ; légende ; *ibid.*, p. 57 ; plus *in extenso*, *ibid.*, p. 163-173.

(VIII). La Cène et la Pâque des Juifs. Planche xxxviii, III, 83 ; légende annoncée III, 130.

N. B. — La description et reproduction des vitraux de Saint-Etienne-du-Mont dans la *Revue* a déterminé leur restauration récente, avec allocation du *Conseil municipal de Paris*.

II. — *Tapisseries de Rubens*, (Phototypies Braun).

(I) Le triomphe de la loi de grâce sur la superstition du paganisme, I 122 ; légende, p. 128. (Remarquez Scipion l'Africain coiffé d'une chimère.)

(II). La destruction des sacrifices païens par le saint Sacrifice, I, 186 ; légende, *ibid.*

(III). La victoire du Saint-Sacrement. Planche et légende I, 241, *ibid.*, 238.



- (iv). Le triomphe de la charité. Planche XXI, II, 48 ; légende, *ibid.*, 46.  
 (v). La vérité de l'Eucharistie triomphe. Planche XXV, II, 128 ; légende, *ibid.*, 125, *ibid.*, 126.  
 (vi). Les Evangélistes. Planche XXIX, II, 220 ; légende, *ibid.*, 218.  
 (vii). Les Docteurs. Planche XXXIII, II, 305 ; légende, *ibid.*, 284.  
 (viii). La Maison d'Autriche. Planche XXXVII, III, 64 ; légende *ibid.*, 284.  
 (ix). L'Eternité. Planche LXI, III, 136 ; légende, *ibid.*, 133.

### III. — *Les Fresques d'Orvieto*, (Phototypies Braun).

- (i). L'Enfant juif sauvé de la fournaise. Planche XXXIII, II, 88 ; légende, *ibid.*, 119.  
 (ii). La Messe où le prêtre montre l'enfant (Caravaca). Planche XXVII, II, 186 ; légende, *ibid.*, 216.  
 (iii). On montre au peuple le Saint-Corporal d'Orvieto et l'hostie miraculeuse. Planche XXX, II, 252 ; légende, *ibid.*, 284.  
 (iv). Le Christ montrant l'hostie au ciel. Planche XXXV, III, 26, légende, *ibid.*, 27.  
 (v). *Reliquaire du Saint-Corporal*. Planche IV, I, 48 ; légende, *ibid.*, 64. (Photogravure de Goupil.)

### IV. — *Les Groupes-Vivants de Campo-Basso*. (Pris sur nature par A. Trombetta, phot. ; héliogravure de Déjardin).

N. B. — Cette série monographique est jusqu'ici  *inédite*  aussi bien que la précédente : les *Fresques d'Orvieto*.

Légende générale III, 42-263 ; note, III, 130.

- (i). Mystère de saint Isidore le laboureur. Planche XXXIX, III, 98 ; légende III, 266.  
 (ii). Saint Crépin. Même planche ; légende III, 268.  
 (iii). Saint Janvier. Même planche ; légende, III, 269.  
 (iv). Le sacrifice d'Abraham. Planche XLIII, III, 195 ; légende III, 269.  
 (v). Sainte Madeleine. Même planche, III, 194 ; légende, III, 269.  
 (vi). Saint Antoine. Même planche, III, 194 ; légende, III, 270.  
 (vii). L'Immaculée-Conception. Planche XLVII, 262 ; légende, III, 271.

(viii). Saint Léonard. Même planche; légende, 111, 272.

(ix). Saint Roch. Même planche, légende; III, 262.

P.-S. — *Légendes* attrayantes de saint Michel et de saint Nicolas (en attendant les planches).

#### d. — La Revue Illustrée.

N. B. — Les planches se rapportant à des *séries monographiques* viennent d'être données dans ce même Index.

La suite *typographique* de nos planches l'a été dans nos deux premières années, savoir :

Planches I à xviii, I, 275.

Planches xviii à xxxiii, II, 319.

Il suffira ici de cataloguer les planches de notre troisième année, c'est-à-dire planches xxxiv à xlix.

Planche xxxiv. Suite aux vitraux de Saint-Etienne-du-Mont (voir la série).

Planche xxxv. Suite aux Fresques d'Orvieto (voir la série).

Planche xxxvi. Reliquaires de Sainte-Eulalie (Pleaux, Cantal); de Saint-Vincent (Salers, Cantal) similigravure Petit; III, 52; leg. *ib.*, 59 (par M. l'abbé Chabau).

Planche xxxvii. Suite des Tapisseries de Rubens (voir la série).

Planche xxxviii, comme planche xxxiv.

Planche xxxix. Les groupes vivants de Campo-Basso (ph<sup>ie</sup> Trombetta); similigravure Petit; légende générale; III, 42, 263; note III, 130; légendes particulières des trois sujets de la planche, III, 266, 268, 269.

Planche xl. Fronton d'un tabernacle Louis XIII, en bois sculpté; dessins de M. de Maricourt; similigravure Petit. — Lampe de Zoni (Algérie), III, 106; légende III, 133.

Planche xli, comme planche xxvii.

Planche xlii. La paix de Campo-Basso; ph<sup>ie</sup> Trombetta; similigravure Petit, III, p. 162; légende III, 222.

Planche xliii. Suite des groupes de Campo-Basso, III, 194 (voir planche xxxix, légende générale). — Légende particulière des trois sujets de la planche xliii, III-269-371).

Planche XLIV. L'Ostensoir de Notre-Dame, gravure (collection Farcy) phototypie Braun, III, 206 ; légende (M. Louis de Farcy), III, 226.

Planche XLV. Rodolphe de Habsbourg. (Peinture de Rubens). Phototypie Braun, III, 112 ; légende, III, 227.

Planche XLVI. Le sacrifice d'Abraham (iv<sup>e</sup> siècle), brique de Kassrin (Tunisie), similigravure Petit, III, 218 ; légende, *ib.*, 296.

Planche XLVII. Suite des groupes vivants de Campo-Basso, III, 262 ; légende particulière des trois sujets, III, 271, 272.

Planche XLVIII. L'instrument de Paix de Campo-Basso, III, 276 ; 1<sup>re</sup> légende générale, III, 299 (ph<sup>ie</sup> Trombetta, similigravure de Petit.)

Planche XLIX. Le Vendredi-Saint, à Palerme, phototypie Braun, III, 296.

### e. — Iconographie du Règne.

#### *Etudes des monuments.*

Classification méthodique par Mgr B. de Montault, I, 33 et suite. — Frontispice (description des mondes cosmiques et de leur marche eucharistique, dans l'ordre providentiel du Règne du Christ) : II, 4. — Les effluves universelles du divin Cœur (E. de L.), *ibid.*, 233. — Le corporal le saint Grégoire, à Monza (le Christ dans l'Eucharistie proclamé la vie et la lumière), II, 52. — Les couronnes de victoires décernées à l'Agneau, *ibid.*, 58 ; la couronne de fer à Monza, *ibid.*, 52 et 54 ; le Règne de Jésus, pensée principale de l'expression de l'art, *ibid.*, 292 à 295 ; dans les coupes de Saint-Marc de Venise, *ibid.*, 296 ; le Saint-Esprit procédant de l'Eucharistie, *ibid.* ; le Règne du Christ, à Saint-Pierre de Rome, *ibid.*, 297.

#### *Desideratum à la doctrine du Règne.*

Que l'homme divin de Platon qui sait *définir* et *diviser*, se présente, et qu'il applique sa double faculté au plus *divin* objet : le Règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La *Revue* lui offre déjà, en partie du moins, la matière, *materiam ex qua* ; cet Index est même peut-être un commencement de mise en œuvre. Peut-être aussi pourrait-on ramener au triple objet de la pensée, aux trois

aspects de l'Être : le vrai, le beau et le bon, la classification de ces applications diverses du Règne, comme aussi les trois grandes divisions du Musée eucharistique. — Salle des *Docteurs* et des *Miracles*; salle des *monuments* et des *hommages*; salle du *Sacré-Cœur*?

■ Là, le *Règne, ut sic*, ou en lui-même, et le Règne *thaumaturgique*.

■ Ici le Règne dans *les arts* et le Règne *esthétique*.

■ Ici encore le *Règne social* et le Règne *eucharistique*.

Nous recommandons cette étude aux *théologiens-philosophes* du concours de 1889; à ceux qui se disposeraient à mettre la main à une *Somme de la doctrine du Règne* (voir le programme du concours, III, 80).

■ Nous pensons aussi inaugurer prochainement dans nos livraisons un sous-titre :

*Exégèse du Règne.*

Sujet auquel se rapporte déjà un article intitulé : le *Passé*, le *Présent*, l'*Avenir*, et l'étude qui commence par cet article s'inaugure sur un manuscrit de la Bibliothèque eucharistique, ayant lui-même pour titre : *Le Triomphe de Jésus-Christ et de son Eglise* annoncé par les *saintes Ecritures*, III, 80. — Appendice : *Saint-Paul et Ezéchiel*, III, 95.



## II<sup>o</sup> (2<sup>me</sup> division) : L'HISTOIRE

- |                |   |  |
|----------------|---|--|
| SOUS-DIVISIONS | } | <b>E.</b> — LE PASSÉ DU RÈGNE. — <b>a.</b> <i>Hommages.</i> <b>b.</b> <i>Monuments</i>                             |
|                |   | <b>F.</b> — LE PRÉSENT DU RÈGNE. — <b>a.</b> <i>Nouvelles du Règne.</i> <b>b.</b> <i>Nouvelles de notre Œuvre.</i> |
|                |   | <b>G.</b> — L'AVENIR DU RÈGNE.   |
|                |   | <b>H.</b> — HISTOIRE THAUMATURGIQUE.   |
|                |   | <b>K.</b> — LES GRANDS SERVITEURS DU RÈGNE.  |
|                |   | <b>I.</b> — LES ENNEMIS DU RÈGNE.  |

E. — (Première sous-division) : **PASSÉ DU RÈGNE.**a. — **Hommages.**

*Hommages nationaux* rendus à la sainte Eucharistie en Espagne, III, 63 ; des Polonais, des Hongrois, II, 63 ; du Saint-Empire (Trésor de Monza), II, 61, 64.

Honneurs rendus au Saint-Sacrement par la dynastie des Habsbourg, III, 292 ; par les héros de la chevalerie, III, 290 ; par les femmes des grands âges chrétiens, III, 293.

Les processions de la Fête-Dieu, les anciennes confréries et corporations (en Italie), III, 42.

La Compagnie du Saint-Sacrement au xvii<sup>e</sup> siècle (en France), II, 27.

Le xiii<sup>e</sup> siècle (R. P. de Rochemure), III, 12 et suite III, 276.

Le xiii<sup>e</sup> siècle et l'Eucharistie, III, 291.

N. B. — Ce siècle pourrait être le centre des *mille ans apocalyptiques* du ch. XX de saint Jean ; nous mettrions ici en *désideratum* une étude sur ce sujet, si nous ne savions déjà qu'un de nos collaborateurs la tient à notre disposition.

b. — **Monuments.**

*Orvieto* : Chapelle du Saint Corporal (voir Bolsène, aux miracles). Description générale, III, 36.

Le reliquaire. Pl. iv, I, 48 ; légende, *ibid.*, 64 ; II, 258-264.

Les basiliques chrétiennes, III, 200, 284.

*Désideratum* : Une étude monographique sur Saint-Marc de Venise ; (un premier mot sur ce sujet, II, 294).

**F. — (2<sup>e</sup> sous-division) : LE PRÉSENT DU RÈGNE.**

**a. — Nouvelles du Règne.**

(i) *Communion réparatrice.*

Les origines de l'œuvre, 3<sup>e</sup> liv., p. 165.

Bref de S. S. Pie IX au fondateur, 3<sup>e</sup> liv., p. 169.

Statistique, 1<sup>re</sup> liv., p. 31 et suite.

La communion réparatrice des hommes spécialement (en projet), 4<sup>e</sup> liv., p. 222 et suite. — Adresse au Saint-Père pour cet objet, *ibid.*, p. 226. — Le mal social, c'est la communion désertée par les hommes, 1<sup>er</sup> liv., p. 29 et suite, p. 57 et suite. — La communion mensuelle des enfants, II, 315.

Genèse de l'Œuvre de la communion réparatrice, III, 233.

(ii) Inauguration de ce sous-titre *Nouvelles du Règne*, dans la *Revue* et sa raison d'être, II, 306-315.

(iii) *Progrès vers le Règne social du Christ*, II, 309 à 316. Divers faits : 1<sup>o</sup> Instruction pastorale de Mgr Robert, évêque de Marseille, II, 313 ; — une lettre en réponse à la note héraldique (sur le Sacré-Cœur dans le blason de France) du R. P. Montfat Mariste ; — le mouvement de l'idée catholique (M. de Belcastel), *ibid.*, 309 et 313 ; — la doctrine du Règne fort bien formulée par M. des Buttes, *ibid.*, 309 ; 2<sup>o</sup> érection de la basilique nationale de l'Équateur, II, 136 ; (adresse des catholiques français), *ibid.*, 232 ; 3<sup>o</sup> l'académie et cour du Christ à Grenade, *ibid.*, 136 et 114 ; III, 305 ; 4<sup>o</sup> M. de Belcastel, II, 313.

*Mouvement contemporain.* — La prophétie de Garcia-Moreno, III, 303, acte de consécration de l'Équateur au Sacré-Cœur, *ibid.* — Exemple du canton de Fribourg, *ibid.* et 304. — La Belgique, le Brésil, l'Espagne, la France, III, 305.

**b. — Nouvelles de notre Œuvre.**

(i) Voir à l'index de la *première année*, sous ce titre *Revue* du Règne, p. 277 ; à nos associés et à nos abonnés, le secrétaire de la rédaction, II, 65 ; signification des travaux, *ibid.*, 56 à 75.

(II) Notre *deuxième année*, à nos collaborateurs et à nos associés. — Approbations, II, 277. — Les congrès catholiques (nouveaux témoignages), Lille, II, 3 ; Rouen, *ibid.*, 4 ; Paris, *ibid.*, 307. — La Presse catholique, II, 56. — Divers journaux et semaines religieuses : l'*Echo de Notre-Dame-de-la-Garde* (nous empruntant les détails intimes que nous avons publiés sur Henri de France), II, 307 ; — la *Semaine religieuse* de Bourges, *ibid.*, 307 ; — la *Revue de l'Art chrétien* ; — le *Messager du Sacré-Cœur*, *ibid.*, 509.

(III) Notre *troisième année* a été marquée par trois faits :

(a) La *visite du Musée Eucharistique* par les pèlerins du Tiers-Ordre de Saint-François, au mois de juin. Il en sera rendu compte ;

(b) La réalisation première des *visites méthodiques* au même Musée, pendant toute la saison des pèlerinages. Un membre de l'œuvre, membre aussi de la *Compagnie de Jésus* a dirigé le plus ordinairement ces visites avec M. le baron de Sarachaga. Des Pères de la même Compagnie, en résidence à Paray, ont bien voulu rendre le même service à l'Œuvre et au Pèlerinage ;

(c) M. le baron de Sarachaga s'est adjoint comme collaborateurs plusieurs théologiens de diverses nations.

(IV) *La Revue*. — (Voir Index de la première année, ce titre, p. 277) ; programmes I, p. 68, 73, 141 ; collaboration, I, 135 et 143 ; direction et rédaction, I, 10 ; les catalogues, III, 77 ; III, 242.

(v) *Le Concours*, I, 180 ; III, 77, 243 (R. P. Sanna Solaro, concours à Tarragone : *Homenage al sacratissimo Corazon de Jésus*, etc.)

Voir le programme imprimé à part (et III, 80). Voir aussi les *desiderata* de cet Index : (par exemple : *desideratum* de la division *Doctrine* ; du sous-titre, monuments.) — Passé du Règne. — Les ennemis du Règne ci-après, à l'Index.

(VI) *La Bibliothèque Eucharistique*, III, 237. (Voir de plus l'Index de la première année), I, 277 (Musée Eucharistique et Bibliothèque.)

(VII) *Le Musée eucharistique*. (Voir Index de la première année, Musée eucharistique et Bibliothèque) I, 277. Exemple de saint Charles Borromée à Milan et à Varallo, III, 235. — Description, (M. l'abbé Gauthey), I, 57 ; R. P. Sanna Solaro, III, 238.

Triple but, III, 240.

Le Musée portatif, III, 243.

(viii) *Société des Fastes*, II, 306 ; à Marseille, III, 78 ; à Gand, III, 11 ; à Turin, III, 229. — Lettre de *S. E. le cardinal Alimonda*, 230. — Allocution de *Mgr Schiaparelli*, 229. — Discours du *R. P. Sanna Solaro*, 230 et suivantes.

(ix) *Les congrès catholiques* et nos œuvres : Lille II, 3, III, 7 et 11.

*M. de Maricourt*, représentant de la Société des Œuvres-Sociales-Eucharistiques de Paray-le-Monial. Double rapport : 1° sur le *rapport social* de nos œuvres ; 2° sur les diverses œuvres III, 4 et 8. — Le *congrès eucharistique de Fribourg* en 1885, III, 325 (Mgr Mermillod et *M. le chanoine Schorderet*), III, 326.

---

**G. — (3<sup>e</sup> sous-division) : L'AVENIR DU RÈGNE.**

Sur ce sujet, *M. Grimouard de Saint-Laurent*, III, 70. — Histoire et prophétie, III, 87. — La conversion future des Juifs et ses conséquences, III, 89 et 95. — L'Eucharistie refoulée momentanément par l'Antechrist. — (Daniel, ch. VIII), III, 144 (*M. Bouquet*, professeur de mathématiques).

---

**H. — (4<sup>e</sup> sous-division) : HISTOIRE THAUMATURGIQUE.**

Economie providentielle des miracles eucharistiques dans l'histoire de l'Eglise 1, 2, 3.

Théologie des miracles et des apparitions (Voir Index de la 2<sup>e</sup> année, p. 318.)

Histoire des miracles. — Critique, etc. (Index de la 3<sup>e</sup> année, 318.)

La salle des miracles à Paray, III, 239.

Les miracles, un des buts de la Société des Fastes, III, 235.

Cartes des miracles, I, 202 ; III, 11, 241.



Catalogue, III, II. Le catalogue de Paray-le-Monial annoncé au *recto* intérieur de la couverture, livraison d'octobre 1885.

*Messe de Saint-Grégoire*, II, 24, 34 et 88.

*La croix de Caravaca*, I, 107.

*La chair sanglante d'Augsbourg*, II, 10.

*Le corporal ensanglanté d'Aix-la-Chapelle*, II, 72.

Les miracles représentés à Orvieto, III, 29.

L'enfant juif sauvé de la fournaise, II, 89, 119.

La Messe où Notre-Seigneur apparut dans l'hostie sous la forme d'un enfant, II, 186 216.

Miracle de Ferrare, III, 34.

*Bolsène et Orvieto*, étude. (V. à l'Index de la 2<sup>e</sup> année, 318, suite.)

La chapelle du *Saint-Corporal* (Mgr Barbier de Montault), III, 26 et suite.

---

**K. — (5<sup>e</sup> sous-division) : LES GRANDS SERVITEURS DU RÈGNE.**

*Sainte Madeleine*, III, 269.

*Saint Antoine*, III, 271.

*Victor Drevon*, I, 27, 76, 157, 211, III, 233.

*Henri de France*, II, 162.

*Jeanne d'Arc* (voir à cet Index, article *Pensées*, N. B.)

*La Compagnie du Saint-Sacrement* au xvii<sup>e</sup> siècle, II, 27.

Une grande figure de serviteur du Règne en Italie, à propos des confréries et corporations : Le *R. Père Jérôme de Sorbo* (capucin et général de son Ordre, en 1596), III, 42-51. — *Dom Joseph de Martinet*, III, 98. — *Saint Thomas d'Aquin* (les trois apparitions du *bene scripsisti*, le crucifix d'Orvieto), III, 110. — *Les artistes* (V. Index, F. C.) II, 322. — *Paul de Zinno*, statuaire et mécanicien, auteur des groupes de Campo-Basso, III, 263.

I. — (6<sup>e</sup> sous-division) : **LES ENNEMIS DU RÈGNE,  
ET DESIDERATUM.**

N. B. — On les reconnaît depuis assez longtemps sous leur masque faux ; ils s'appellent la *franc-maçonnerie* et sont le *mensonge* et la *subversion*. — (Voir Drevon et la franc-maçonnerie. Index de la première année et page 224). La Bulle *humanum genus*, les démasque sans colère ; ils sont le *complot du naturalisme* ; un de nos collaborateurs tient en réserve une étude sur ce grave sujet.

—||—

III<sup>o</sup> (3<sup>e</sup> division) : **DOCUMENTS**

SOUS-DIVISIONS	}	J. — BIBLIOGRAPHIE.
		L. — CITATIONS.
		M. — PENSÉES.
		N. — OBITER DICTA.

J. — (Première sous-division) : **BIBLIOGRAPHIE DU RÈGNE.**

Le livre de la dévotion à la *Souveraineté du Christ* ou *un Monument à la Souveraineté du Christ* et de *Marie* par le chanoine *Gras et Granollers* au *Sacro-Monte, Grenade*, I, 261.

Le *Trésor de la Basilique royale de Monza* (Mgr Barbier de Montault), II, 61. — Le *Devotissimus Dialogus* de saint Antonin (sur la Cène d'Emmaüs), II, 240 (à la Bibliothèque eucharistique de Paray-le-Monial).

*L'Orpheus Eucharisticus*, du P. A. Chesneau, à la même bibliothèque, I, p. 60.

Un manuscrit de la Bibliothèque eucharistique intitulé le *Triomphe de Jésus-Christ et son Église*, III, 89.

*Monographie d'Araches*, par E. Plantaz, missionnaire de Saint-François de Sales, III, 76. — Saint François d'Assise, 1 vol. grand in-4° avec illustration, chez Plon, Paris, 1885, III, 146.

*Le Comte de Paris* et la monarchie représentative (L. Dufay), Paris, Dentu, 1884, III, 147; note rétrospective, III, 288.

*Jeanne d'Arc* sur les autels de la *Régénération* de la France, par le Père J.-B.-J. Ayroles (à l'Index des trois premières années : article, pensées du Règne.)

---

#### L. — (2<sup>e</sup> sous-division) : CITATIONS.

Bossuet, sur la royauté de Jésus-Christ, I, 16.

P. W. Faber, sur la royauté eucharistique de Jésus-Christ, I, 19. —

R. P. Montfat, S. M., II, 309.

Lamoricière, Jésus-Christ dans la science, III, 289. — M. de Belcastel, II, 313. — M. des Buttes, II, 309.

Blanqui, les corporations, leur origine dans les couvents, III, 277.

Gibbon, origine tout ecclésiastique des Universités, III, 282.

Livres sibyllins, III, 41.

Mgr Mermillod, III, 326.

Mgr Robert, évêque de Marseille, I, 3; II, 313.

Jeanne d'Arc, à cet Index : article, *Pensées*.

N.-B. — Garcia Moreno, III, 303.

B. Marguerite-Marie, à la vignette de nos livraisons dès le commencement de la 3<sup>e</sup> année.

Saint Léandre, *ibid.*

---

#### M. — (3<sup>e</sup> sous-division) : PENSÉES DU RÈGNE.

Ce n'est pas le grand nombre qui ne veut plus de Dieu et de son fils. Les majorités de l'impiété sont factices, III, 235.

N. B. — Nous inaugurons encore ici un *sous-titre* en invitant nos

abonnés à recueillir partout les *pensées lumineuses et fortifiantes* des saints et des grands hommes se rapportant à notre objet et de vouloir bien nous en faire l'obligeante communication.

Ce fut une sainte et un *grand homme*, un grand serviteur du Règne cette Jeanne d'Arc sur laquelle on vient de publier un ouvrage sous ce titre : *Jeanne d'Arc sur les autels de la régénération de la France*, par le Père J.-B. Ayroles.

Un extrait en a été donné dans la *Revue catholique des Institutions et du Droit* et nous y lisons : *Dicebat ipsa Iohanna quod regnum non spectabat Delphino, sed Domino suo; attamen Dominus suus volebat quod efficeretur rex ipse Delphinus et quod haberet in COMMENDAM illud regnum.* « Elle disait que le royaume n'appartenait pas au Dauphin mais à son Seigneur. Cependant *Notre-Seigneur* voulait bien que le Dauphin lui-même fut fait roi, mais qu'il tint le royaume en commande. »

Que si l'on demande à Johanne, comme fit Baudricourt, *et quel est ton Seigneur?* elle ne fera faute de répondre : *Mon Seigneur est le roi du ciel.* Deux autres martyrs, ceux-là déjà depuis longtemps placés sur les autels, disaient semblablement au lieutenant de Julien l'Apostat : *Si ton maître est Julien, sois bien avec lui; pour nous, il n'y a que Jésus-Christ.* (Office des saints Paul et Jean, au Bréviaire romain, le 26 juin.)

---

#### N. (4<sup>e</sup> sous-division) : OBITER DICTA.

##### (a). — Variétés archéologiques et liturgiques.

L'autel, III, 35; de la place de l'autel, II, 128.

L'autel (les nappes) *tobaliæ*; *tergenum*, III, 35 et 36.

La Croix de l'autel I, 59, 100, 116; II, 92. — L'ustensile de l'autel au XIII<sup>e</sup> siècle, II, 92.

Les attributs de la papauté, III; la tiare (son histoire), *ibid.*; les gants, *ibid.*, 115.

La basilique moyenne, ce que c'est, III, 123. — La bannière de Lépante à

Gaëte, III, 189; la bannière de Rome, divisée en ses régions, III, 129; la bannière (bandalorii, velum), III, 125 à 129.

Le Calice, III, 36.

La chape ou pluvial avec queue; qui devait la porter? III, 117.

La croix tantôt devant, tantôt après, III, 118 et 119. — La croix pommelée, II, 279. — La croix portée devant le pape d'abord sans crucifix, III, 118; quand elle le suit et après lui, *ibid.* — Le crucifix, II, 133. — La croix de l'autel, I, 59, 100, 116; II, 92.

Corporaliers, II, 120; quelquefois en métal, *ibid.*, 123. — Le corporal à la Messe du Pape, *ibid.*, 94. — Corporaux à propos de celui d'Orvieto, II, 271 et 262 (en note). — La chasuble de Saint-Léonard aux groupes de Campo-Basso, III, 272. — La chasuble bleue et le parement bleu, II, 191. — Le *Christ de Pitié*, II, 35 à 101.

Les compas en ornementation, III, 118.

La confession sacramentelle, III, 37 et suivantes; le confessionnal, *ibid.*, 39; les canons pénitentiaires représentés par un rouleau dans la main du confesseur; le pénitent et la place de celui-ci, *ibid.*, 37. — Iconographie de la confession, *ibid.*, 37; caricature, *ibid.*, 38; une femme va au confessionnal; le diable la suit, 37.

Les couleurs 126, 127, 128, 129.

Question des Emaux: opaques, translucides, champ-levés; émaux de Limoges, II, 258, 281, 284.

Fauteuils vides dans le sujet de la chute des anges, III, 274.

Les instruments de paix, I, 183. — *Incarnatus est* (origine de l'usage de s'agenouiller à l': saint Louis), III, 286.

La louve dans le reliquaire d'Orvieto, II, 279.

Le *pluvial* ou chape, II, 275.

Les papagalli en ornementation, II, 275.

Les pèlerinages, origines des foires, II, 256. — Le pavillon (ombrellino) insigne de royauté, III, 119, 125; la boule qui le cime, III, 122 et 124; tiare et pavillon, *ibid.* — Le droit du pavillon accordé par le pape, *ibid.*, 120, 124. — Les patrons des églises, leur place dans la peinture absidiale, II, 298, 300.

Predella, II, 205, 274 et 298.

- Les rétables, II, 205, 274 et 298 ; III, 106. — Rétable en tapisserie, II, 113.  
 Le Saint-Esprit au repos, II, 297.  
 Le stolone, II, 97, 98. — Serviteurs blancs et serviteurs nègres, II, 123.  
 L'Ustensile d'autel au XIII<sup>e</sup> siècle, II, 92.  
 Vestiaire sacré à la même époque, II, 96.  
 Voûtes azurées, semées d'étoiles d'or, II, 276.

### b. — Variétés philologiques.

- Agrafe (formale, taxillus ou tassiel de Keuvre, nodus, cristallinus, spilla), III, 118.  
 Bandalorii, III, 126.  
 Cofini, Facuceuli, Layette, II, 120.  
 Compas en ornementation, II, 275.  
 Croisées d'ogives, III, 30.  
 Esmalta, rubini, zaffiri, zaffirini, zaffirilli, granatelli, pugnalia, castones (châton) III, 115 et 116.  
 Faldistorium (agenouilloir), II, 192 ; III, 36 ; (le fauteuil vide dans la chute des anges, III, 274.  
 Intorstitia, III, 110.  
 Lesenyhe et Losenyheit, II, 121.  
 Papilio, III, 123.  
 Pendentifs, III, 36.  
 Predella, II, 205, 274, 298.  
 Soliculum (solichio III, 120 ; senichium III, 123 et 124) ; sguscio (en architecture et en ornementation), II, 225 ; stolon, II, 97.  
 Tobalia (toalholoc-tergeme), III, 36.  
 Umbella, umbrelino, II, 119.  
 Veroniche, II, 121.  
 Villous (velours, villosus), II, 122.

## TABLE DE L'INDEX

---

### I° — PREMIÈRE DIVISION : LA DOCTRINE. — Page I.

- A.** — 1<sup>re</sup> sous-division : *Théologie* du Règne, page I.  
a. — Royauté, *ibid.*  
b. — L'Eucharistie, page II.  
c. — Figures eucharistiques, page II.  
d. — Le Sacré-Cœur, page II.  
e. — Symbolisme du Règne, page III.
- B.** — 2<sup>e</sup> sous-division : *Philosophie*, page III.
- C.** — 3<sup>e</sup> sous-division : *Le Règne social* ou politique du Règne, page IV.
- D.** — 4<sup>e</sup> sous-division : *Esthétique* du Règne ou Règne de Jésus-Christ dans les arts, page V.  
a. — M. Grimouard de Saint-Laurent, page V.  
b. — Divers, page V.  
c. — Séries monographiques, page VI.  
d. — La Revue illustrée (les planches), page VIII.  
e. — Iconographie, page IX.
- Desideratum* à la doctrine du Règne (une somme de la doctrine du Règne. — Exégèse du Règne), *ibid.*

### II° — DEUXIÈME DIVISION : L'HISTOIRE. — Page X.

- E.** — 1<sup>re</sup> sous-division : *Le Passé* du Règne, page XI.  
a. — Hommages, page XI.  
b. — Monuments, page XI (*desideratum*, *Saint-Marc de Venise*).
- F.** — 2<sup>e</sup> sous-division : *Le Présent* du Règne, page XII.  
a. — Nouvelles du Règne, *ibid.* — Communion réparatrice, *ibid.* — Mouvement de l'idée et progrès vers le Règne, *ibid.*  
b. — Nouvelles de l'œuvre, page XII. — La Revue, page XIII. — La Bibliothèque et le Musée, *ibid.* — Les Congrès catholiques, page XIV.
- G.** — 3<sup>e</sup> sous-division : *L'Avenir* du Règne, page XIV (sujet annoncé).
- H.** — 4<sup>e</sup> sous-division : Histoire *thaumaturgique*, page XV.
- K.** — 5<sup>e</sup> sous-division : Les grands *Serviteurs* du Règne, page XV.
- I.** — 6<sup>e</sup> sous-division : Les *Ennemis* du Règne, page XVI (sujet annoncé).

### III° — TROISIÈME DIVISION : DOCUMENTS

- J.** — 1<sup>re</sup> sous-division : *Bibliographie* du Règne, page XVI.
- L.** — 2<sup>e</sup> sous-division : *Citations* : page XVII.
- M.** — 3<sup>e</sup> sous-division : *Pensées*, page XVII. (*Desideratum*).
- N.** — 4<sup>e</sup> sous-division : *Obiter dicta*, page XVIII.  
a. — Variétés archéologiques, esthétiques et liturgiques, *ibid.*  
b. — Variétés philologiques, page XX.

---

LYON, IMPRIMERIE X. JEVAIN, RUE SALA, 42-44

---

